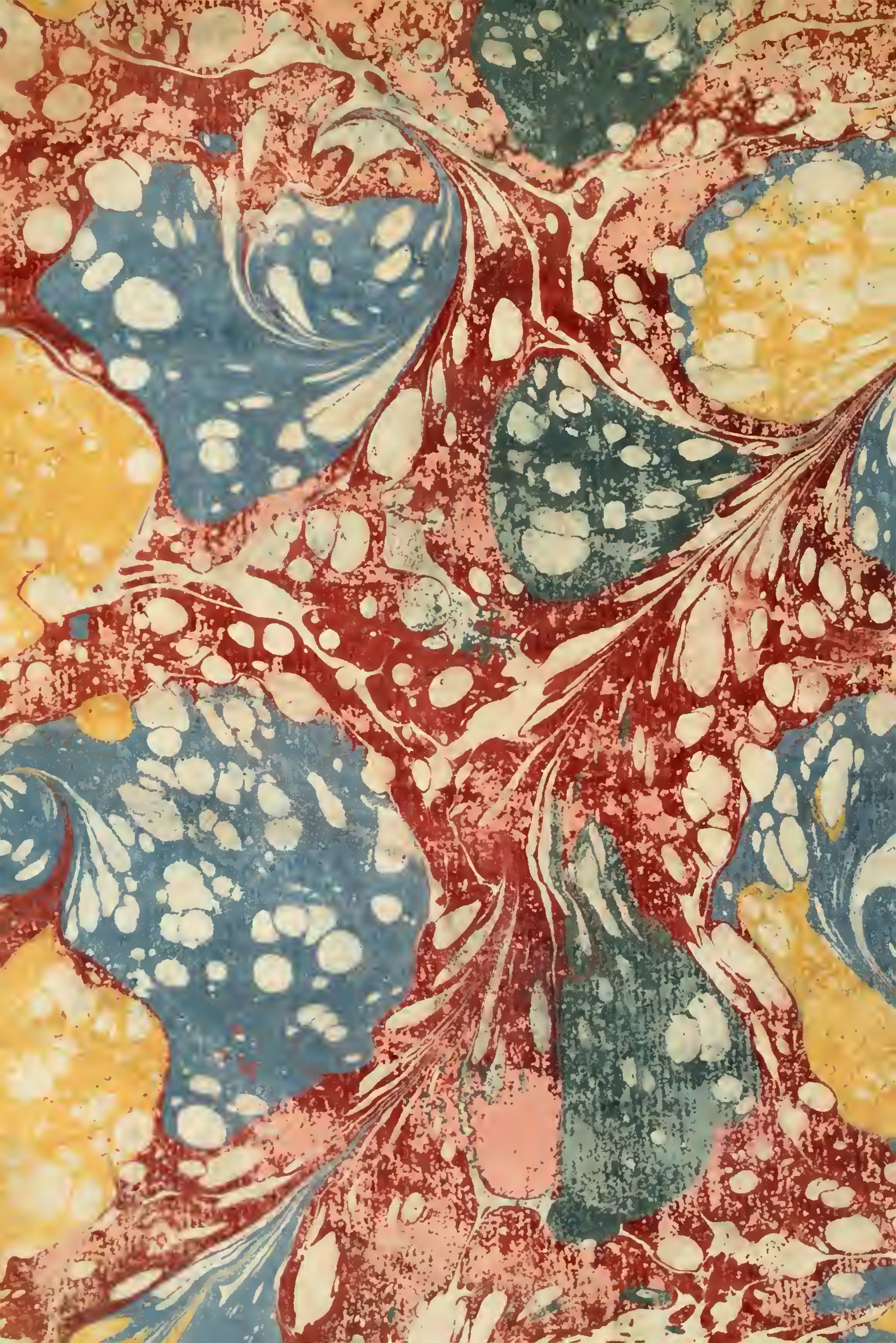
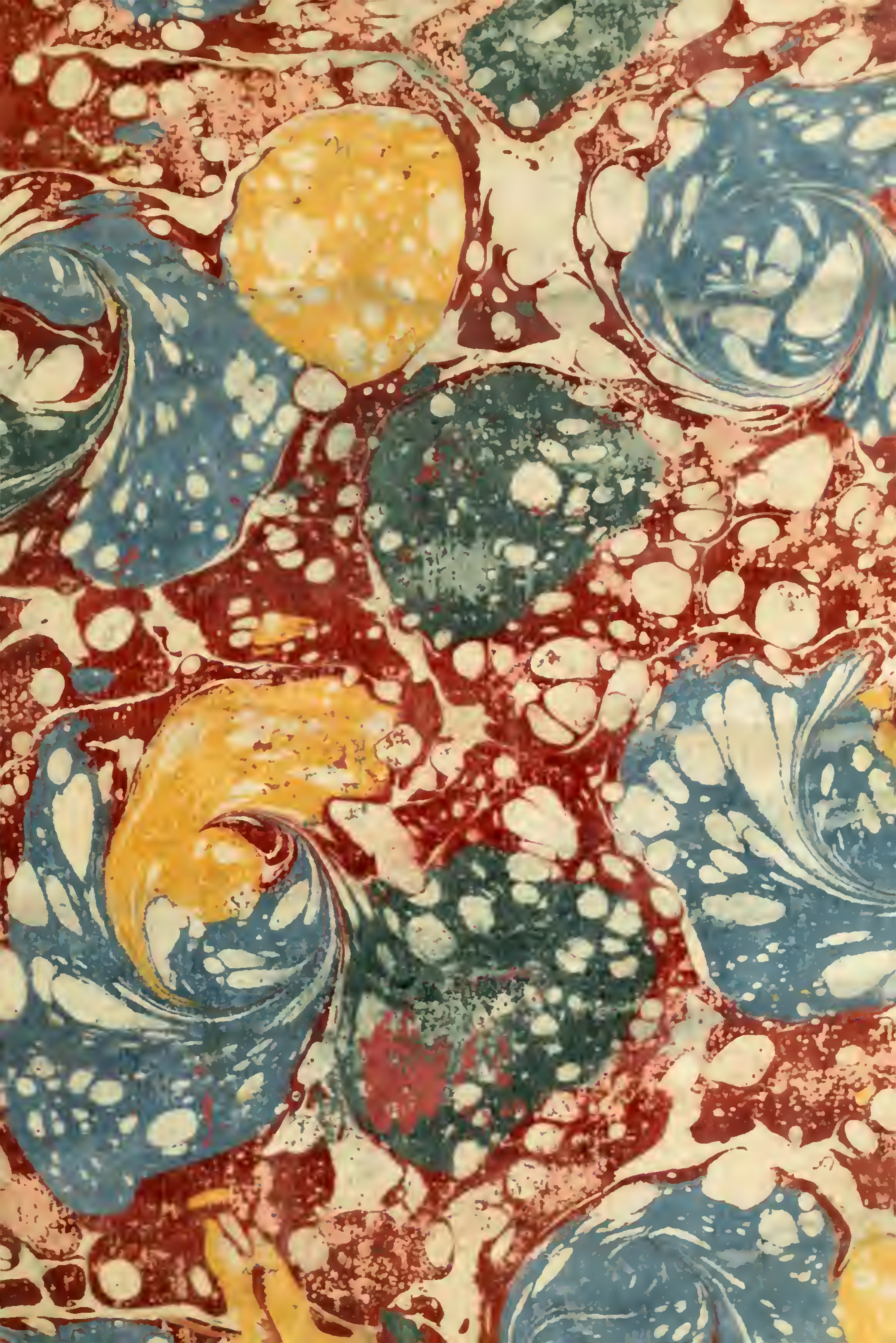




HISTOIRE
DE HENRI
DE LA TOUR D'AUVERGNE
VICOMTE
DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME SECOND.

Contenant les Preuves en trois Parties.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoireduvicom02rams

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME SECOND.

Contenant les Preuves en trois Parties.



A PARIS,

Chez la veuve MAZIERES & J. B. GARNIER, Imprimeurs & Libraires de la Reine, ruë S. Jacques, à la Providence.

M. DCC. XXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



AVERTISSEMENT.

CES Mémoires écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composés après la Paix des Pirennées. L'extrême ſimplicité du ſtile marque que celui qui les a faits, conſervoit ſon caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage, non-ſeulement des projets de Campagne bien concertés, les vûës profondes d'un Général éclairé, les motifs de ſa conduite, les obſtacles qu'il rencontre, & les moyens par leſquels il les ſurmonte : mais on y reconnoîtra encore une CANDEUR *qui avouë ſes fautes ſans aucun égard à l'amour propre ; une* BONTE' *généreuſe qui cache avec ſoin les défauts de ſes concurrens, & même de ſes ennemis ; une* MODESTIE *rare qui taît ſes plus belles actions, ou qui en parle légérement ; en un mot, tous les caracteres d'une* AME ELEVE'E, *à qui le* GRAND *& le* BEAU *ſont devenus ſi na-*

turels, qu'elle ignore ſa propre vertu, & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle exécute ce qu'il y a de plus admirable. C'eſt ainſi que le Vicomte ſe dépeint lui-même dans les Piéces originales qu'on donne ici au Public, pour prouver la verité de ſon Hiſtoire.





MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES EN ALLEMAGNE.

APRE'S le siége de Thionville (1) que M. le Duc d'Enguien fit avec succès, il conduisit lui-même sur les bords du Rhin cinq ou six mille hommes qui joignirent l'armée d'Allemagne commandée par le Maréchal de Guébriant. Quelque tems après M. le Duc d'Enguien revint à Paris, & M. de Guébriant assiégea Rotewil (2) où il fut grièvement blessé, & mourut peu de jours après. AN. 1643.

M. de Rantzau qui commandoit le Corps de M. le Prince ayant pris le commandement de l'armée, marcha après la prise de Rotewil à Dutlingue (3) où il fut mis en déroute par l'armée de Baviere, & fait prisonnier. Toute la Cavalerie Allemande se retira avec peu de perte jusqu'au Rhin; mais l'Infanterie qu'on avoit laissé dans Rotewil se rendit à discrétion, & celle qui étoit dans le Corps de l'armée fut presque entiérement dissipée.

M. de Turenne étant revenu du siége de Trin à Paris, M. le Cardinal Mazarin qui commençoit à gouverner, l'envoya querir & lui dit que le Roi le destinoit pour commander en Allemagne; de sorte qu'il se tînt prêt à partir trois ou quatre jours après, quoiqu'il fût fort incommodé d'un reste de maladie qui avoit duré depuis la fin du siége de Brisac, sans l'empêcher pourtant d'aller tous les Etés en Campagne. Comme cette défaite de l'armée du Roi & la prise de Rotewil arriverent au mois de Decembre, les ennemis

(1) 10. Août.
(2) 19 Novembre.
(3) 24. Décembre.

n'entreprirent plus rien cette Campagne, & M. de Turenne étant arrivé le même mois à Colmar, y fit venir les Officiers & songea aux moyens de remettre l'armée. (1)

AN. 1644. L'Alsace étant trop ruinée, il entra au mois de Janvier dans les montagnes de Lorraine où il mit l'armée en quartiers : il les élargit ensuite par la prise de deux petites Places nommées Luxeul & Vesoul dans la Franche-Comté, où il laissa trois ou quatre Régimens. On reçut dans l'hiver de l'argent de la Cour, avec quoi & l'aide des quartiers, l'armée se mit en bon état, c'est-à-dire la Cavalerie ; car pour l'Infanterie il fut fort difficile de la remettre dans l'hiver.

M. de Turenne étant allé à Brisac, trouva que M. d'Erlac qui en étoit Gouverneur, s'étoit retiré dans une maison de campagne qu'il avoit en Suisse, & avoit laissé une lettre que l'on donna à M. de Turenne quand il arriva dans le Château, par laquelle il lui mandoit que croyant que le Ministre avoit quelque soupçon de lui, il étoit sorti de la Place, & qu'il la lui remettoit entre les mains, le priant de lui envoyer sa femme. M. de Turenne fut un peu surpris de la conduite de M. d'Erlac, qui quittoit un si bel établissement par un soupçon fort mal fondé ; mais croyant qu'il seroit indigne de lui de profiter de l'action de M. d'Erlac, pour se rendre maître de son Gouvernement, il lui envoya M. de Traci pour le prier de revenir, & trois ou quatre jours après M. d'Erlac revint dans sa Place que M. de Turenne lui remit entre les mains, & en partit quelques jours après (2) J'ai raconté ceci pour montrer combien il est étrange qu'un homme sage comme M. d'Erlac (qui avoit été établi à Brisac par M. le Duc de Weymar, & que l'on croyoit maître dans une Place que la Cour regardoit avec grande jalousie) la quittoit, & en rendoit un autre maître en un instant, sans aucun sujet.

M. de Turenne passa l'hiver dans les montagnes de Lorraine, & au Printems ayant sçu qu'il y avoit deux mille chevaux sous le Général Major Baron de Merci, au-delà de la forêt noire, dans deux bourgs à la source du Danube, il passa le Rhin à Brisac, & ayant envoyé M. Rosen devant avec quatre ou cinq Régimens, il défit cette Cavalerie, prit trois ou quatre cens prisonniers & beaucoup d'Officiers : le reste se sauva auprès de

(1) M. de Turenne passe ici sous silence les généreux efforts qu'il fit pour remettre l'armée ; mais l'Abbé Raguenet qui le sçavoit du Cardinal de Bouillon, & Frémont d'Ablancourt le racontent, & c'est-là le premier trait par où le Vicomte se fit connoître aux Weymariens.

(2) L'action est d'autant plus belle, que le Vicomte avoit fort désiré d'être Gouverneur de cette Place.

l'armée des Bavarois qui étoit devant un Château nommé Hohenwiel, qu'ils vouloient affamer ou traitter avec le Gouverneur; la Place étant presque imprenable par force, à cause de sa situation. AN. 1644.

Au mois de Mai, les Bavarois se trouvant en trés bon état, à cause des bons quartiers qu'ils avoient eus, & de la quantité de soldats à qui ils avoient fait prendre parti après la défaite de l'hiver passé, ils vinrent assiéger Fribourg qui est une Place à cinq heures de Brisac au bord des montagnes de la forêt noire. M. de Turenne, outre la garnison qui étoit de trois ou quatre cens hommes, y en avoit mis autant, tirés des Régimens d'Infanterie Françoise. Ayant sçu que l'ennemi étoit devant cette Place, il donna promptement rendez-vous à l'armée auprès de Brisac, où il passa le Rhin, espérant qu'il trouveroit les ennemis séparés.

Il pouvoit y avoir dans l'armée du Roi cinq mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, avec quinze ou vingt piéces de canon, dont on n'eût pas pû mener un si grand nombre s'il eût fallu faire une longue marche; mais comme on n'avoit que cinq ou six lieuës à faire pour approcher de l'ennemi, on les transporta tous. L'armée ayant passé la nuit à Brisac & marché ensuite en diligence, s'approcha à deux heures de l'ennemi qui fit promptement revenir les fourageurs. M. de Merci ne fut pas sitôt instruit du passage de l'armée à Brisac qu'il auroit pû l'être. Comme il n'y avoit que ce seul lieu où on pouvoit traverser le Rhin, il auroit été aisé d'en être averti par les partis que l'on doit toujours tenir sur un passage: mais à la guerre il arrive souvent des accidens aux Capitaines les plus expérimentés, contre lesquels on auroit raison de discourir beaucoup, si l'expérience ne faisoit voir que les plus habiles sont ceux qui font seulement le moins de fautes. L'armée du Roi s'approcha de celle des Bavarois, & les trouva en bataille dans une plaine près de Fribourg: ils n'avoient eu le tems que de s'appliquer au siége de la Place où ils étoient depuis huit jours, mais point encore de se saisir des postes avantageux qu'ils avoient négligés, ne croyant point que l'armée du Roi pût être en état de venir si-tôt à eux. M. de Turenne voyant qu'une montagne qui commandoit la plaine où étoit leur armée, & qui pouvoit donner communication à Fribourg n'étoit point occupée par l'ennemi, ordonna aux Régimens de Montausier & de Mezieres qui faisoient un bataillon de mille hommes, d'y marcher, & fit avancer le reste de l'Infanterie pour les soutenir.

L'ennemi s'étant apperçu qu'on marchoit vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mousquetaires qui étoient en garde à demi-

An. 1644. côte, de monter sur le sommet de la montagne : ils y arriverent avant les deux Régimens François, & firent une décharge sur eux comme ils montoient. Les François qui ne voyoient pas le derriere, croyant que toute l'Infanterie de l'ennemi arrivoit sur cette montagne, prirent l'épouvante, & marchant en désordre par des lieux fort rudes, deux Enseignes commencerent à descendre avec leurs drapeaux, & aussi-tôt tout le bataillon au lieu de monter cotoya la montagne, & les ennemis eurent le tems de faire une seconde décharge à laquelle tout le bataillon plia & descendit la montagne. M. de Turenne qui étoit au bas, & qui commençoit à faire monter d'autres Régimens, voyant le bataillon qu'il avoit envoyé revenir en confusion, & que cela avoit donné le tems à d'autre Infanterie de l'ennemi de monter à cette montagne, ne songea plus à ce dessein, & commença à se retirer à une petite hauteur à trois ou quatre cens pas de là, afin de s'y mettre en bataille. Il y eut pendant quelque tems un peu de confusion, dont l'ennemi eût pû profiter, s'il n'eût pas été appliqué à s'emparer de ce poste.

M. de Turenne se campa sur la hauteur, fit casser les deux Enseignes qui avoient donné l'épouvante, & demeura quelque tems dans ce poste à la vûë des ennemis qui continuerent le siége. Il y eut encore quelques escarmouches & un combat de Cavalerie assez considérable, où sept ou huit cens chevaux de l'ennemi furent défaits : mais l'armée de l'ennemi étant beaucoup plus forte que celle du Roi, (1) M. de Merci qui en étoit General continua le siége, & M. de Turenne ayant manqué cette premiere occasion, ne crut pas qu'il eût raison de rien hazarder pour la secourir, & se retira à une heure & demie de là dans le tems que la ville capituloit. Il pouvoit y avoir cinq ou six cens hommes commandés par M. de Kanofski, qui se retira à Brisac, après la capitulation.

M. de Turenne eut nouvelle en ce tems là que M. le Duc d'Enguien avoit ordre de marcher à Brisac avec son armée qui étoit composée de six mille hommes de pied & de trois mille chevaux (2). Ce Prince ayant passé le Rhin vint au Camp de M. de Turenne qui pouvoit être à quatre ou cinq heures de Brisac.

L'armée de l'ennemi après la prise de Fribourg étoit demeurée dans son Camp : on l'envoya reconnoître aussi-bien que tous les chemins dans les montagnes & dans les bois, pour tâcher de se mettre entre Fribourg & les Bavarois & descendre par-là dans la plaine. M. le Duc d'Enguien résolut

(1) Le Comte de Merci frere du Baron.

(2) Le Marquis de la Moussaie dit qu'il y avoit quatre mille chevaux dans l'armée du Duc d'Enguien.

d'attaquer avec son armée des postes où M. de Merci avoit trois ou quatre Regimens d'Infanterie sur une hauteur à la tête de son Camp, & ordonna à M. de Turenne d'aller avec l'armée qu'il commandoit par les bois & les montagnes, pour tâcher d'entrer dans la plaine où l'ennemi étoit, & le prendre par le flanc. On convint d'attaquer trois heures devant la nuit.

M. le Prince ayant fait attaquer la hauteur avec son Infanterie fut repoussé au commencement: mais après, y étant allé lui-même avec beaucoup de vigueur & avec des Corps qui soutenoient ceux qui avoient été repoussés, il emporta ces postes & défit ces trois ou quatre Regimens où il y avoit plus de deux mille hommes (1) & y perdit beaucoup de gens, & la nuit étant survenüe il s'arrêta au même endroit.

M. de Turenne à la tête de son armée entra dans le défilé, & s'approcha de la plaine où les ennemis étoient en bataille: il les chassa d'abord d'un bois & puis d'une haie, & les repoussa de poste en poste jusqu'à l'entrée de la plaine. Les Bavarois perdirent beaucoup de gens & se retirerent à quarante ou cinquante pas au plus de notre Infanterie, ayant toute leur Cavalerie & leur Corps d'Infanterie de la seconde ligne pour les soutenir. Les deux armées demeurerent ainsi l'une devant l'autre, les Bavarois n'osant plus venir aux mains contre ces Regimens qui les attendoient avec leurs piques, & les François n'osant entrer plus avant dans la plaine, n'ayant point de Cavalerie pour les soutenir.

On combattit de cette façon plus de deux heures avant la nuit avec grande perte de côté & d'autre. L'Infanterie du Roi avoit derriere elle le bois qui donnoit un grand prétexte pour se retirer; mais elle ne s'affoiblit point, quoiqu'on ne pût jamais faire entrer qu'un escadron de Cavalerie pour la soutenir, n'y ayant pas d'espace pour se mettre en bataille.

La nuit ne fit point cesser le combat, & les troupes de part & d'autre demeurerent avec un feu continuel à la distance de quarante pas jusqu'au jour, pendant plus de sept heures. Dans cet endroit il y eut de l'armée du Roi plus de quinze cens hommes hors de combat, & de celle de l'ennemi plus de deux mille cinq cens. M. de Roqueserviere Sergent de bataille y fut blessé à mort: M. d'Aumont Lieutenant General y agit très bien.

Un peu devant le jour on vit que leur mousqueterie se rallentissoit;

(1) M. de la Moussaie & Puffendorf font monter l'armée de Merci à quinze mille hommes dont il y avoit, selon le dernier, neuf mille fantassins: il falloit donc qu'il y eût plus de trois mille tués à cette action, puisqu'il n'y avoit que deux mille cinq cens tués à l'attaque du Vicomte, douze cens dans la seconde journée & très peu à la troisième, & cependant il ne s'en étoit retiré que six mille de toute l'armée de Merci, selon le Vicomte.

An. 1644. c'est qu'ils avoient laissé quelques gens pour tirer, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur retraitte; toute leur armée marchant vers une montagne qui est proche de Fribourg. Ils avoient appréhendé avec raison que M. le Prince ayant été empêché de marcher plus avant par la nuit, le jour venant ne les attaquât dans la plaine de son côté. Comme il fit assez clair pour voir d'une distance de cent pas, on fit avancer quelques soldats dans la plaine qui dirent que l'ennemi s'étoit retiré; & le jour devenant plus grand, M. de Turenne déboucha dans la plaine, & vit aussi M. le Prince qui y entroit de son côté. Les armées s'étant jointes, M. le Prince ne jugea pas à propos que l'on marchât ce jour là à la montagne, où les Bavarois s'étoient campés de nouveau, qui n'étoit pas à plus d'une heure de leur premier Camp. Il alla seulement se promener assez proche de la montagne, où les ennemis ayant déja logé leur canon, tirerent plusieurs coups sur ceux qui s'avançoient.

Il est certain que si on eût marché à eux, qu'on les eût trouvé en grande confusion: mais l'Infanterie de l'armée du Roi étoit si abbatuë par le combat de toute la nuit, & par la quantité d'Officiers & de soldats tués ou blessés, qu'elle n'étoit pas en état d'entreprendre aucune action considérable. On demeura ce jour-là dans le Camp, & on dit que la plûpart des Officiers Géneraux de l'ennemi étoient d'avis de prendre ce tems pour se retirer par les montagnes derriere Fribourg, & y laisser une garnison; néanmoins M. de Merci l'emporta: il y demeura, y fit abbattre quelques bois pour empêcher l'accès, & fit faire de petits travaux aux lieux les plus avantageux.

Le lendemain de très grand matin, l'armée que M. de Turenne commandoit ayant l'avant-garde, il détacha sept ou huit cens mousquetaires commandés par M. de l'Echelle Sergent de bataille de l'armée de M. le Prince, (qui tenoit la place de M. de Roqueserviere blessé le jour auparavant) & huit ou dix escadrons de Cavalerie conduits par M. Deubatel (1) Lieutenant Géneral avec quatre petites piéces de campagne qui marcherent à la tête du Corps de l'armée. Comme on approcha de la montagne où étoit l'ennemi, on y trouva quelques mousquetaires qui gardoient de petits postes avantageux, & qui se retiroient vers leurs Corps quand ils étoient pressés, pendant que l'ennemi tiroit beaucoup de canon.

La marche ayant été fort courte, quand on se trouva dans cet état, il n'étoit au plus que huit heures du matin, de sorte qu'on avoit beaucoup de tems, étant dans les grands jours de l'été. On résolut qu'en s'ouvrant

(1) Peut-être est-ce le même que le Marquis de la Moussaie nomme du Tubal.

fort

fort à la main droite, on feroit place à l'armée de M. le Prince (que commandoit fous lui M. le Maréchal de Gramont) pour doubler à la gauche, & on fe mettroit en telle difpofition que la montagne pourroit être attaquée en même tems par divers endroits. Toutes les troupes de l'ennemi, tant Cavalerie qu'Infanterie, s'étant retirées & refferrées vers la montagne après une affez grande efcarmouche, on fit alte. Le canon de la montagne ne faifoit pas beaucoup de mal, parceque les troupes Françoifes n'étoient pas dans un défilé. AN. 1644.

Dans ces entrefaites, un Officier de Flextein qui étoit commandé avec cinquante chevaux pour aller voir la contenance de l'ennemi, fur une hauteur à côté de l'armée du Roi, vint avertir M. de Turenne qu'il voyoit une grande confufion parmi les Bavarois, & que leur bagage marchoit. M. de Turenne le dit à M. le Prince, lequel croyant que l'on ne s'éloigneroit pas trop pour voir cela, & que l'on pourroit s'en fervir pour la difpofition de l'attaque, il s'y en alla & M. de Turenne avec lui, ayant dit aux troupes en paffant devant elles, que l'on reviendroit incontinent, & qu'il falloit attendre celles de M. le Prince avant que d'attaquer.

Il y avoit environ deux mille pas du lieu où étoient les troupes de la droite, jufqu'à la hauteur où étoit cet Officier de Flextein. Comme l'on étoit à regarder la contenance de l'armée des ennemis qui paroiffoient en grande confufion, on entendit une grande falve qu'ils faifoient, & en même tems un bruit de trompettes & de timballes. M. d'Efpenan qui commandoit l'Infanterie de M. le Prince arrivant au bas de la montagne, & voyant un petit travail affez avancé dans lequel l'ennemi avoit quelques moufquetaires, & par lequel on n'avoit pas jugé néceffaire de commencer une attaque, envoya quelque Infanterie pour s'en faifir, fans attendre les ordres de M. le Prince, ni de M. le Maréchal de Gramont; penfant, à ce que je crois, que la chofe n'auroit pas une fi grande fuite, ou peut-être auffi pour fe faire valoir par quelque petite action. C'eft ce qui obligea l'ennemi à faire une fi grande décharge de la montagne fur ces troupes qui s'avançoient en même tems.

Le Corps de l'avant-garde de M. Doubatel où étoit M. de l'Echelle (auxquels M. de Turenne avoit parlé en allant avec M. le Prince, & dit expreffément qu'il ne falloit bouger de fon pofte, & qu'il reviendroit incontinent) commença à marcher vers la montagne, & ayant paffé quelque abatis de bois que l'ennemi avoit fait, s'avança vers un travail où étoit M. de Merci avec tout le Corps de fon Infanterie, qui n'étant attaqué que par ce côté-là

AN. 1644. à cause que la chose étoit faite sans ordre, s'y opposa avec tout ce qu'il avoit. C'est en cet état-là que M. le Prince & M. de Turenne revenant avec lui trouverent les choses, y ayant couru à toute bride sur le bruit que l'on avoit entendu.

Il n'y avoit personne de l'armée de M. le Prince arrivé, que ce peu de mousquetaires dont M. d'Espenan s'étoit servi pour prendre ce petit travail, & toute l'Infanterie de M. de Turenne qui ne montoit pas à trois mille hommes, n'étoit pas engagée contre ce Fort, mais étoit assez loin de-là sans ordre de ce qu'ils avoient à faire. M. le Prince demeura avec ce premier Corps qui étoit déja repoussé, tout proche de cette redoute de l'ennemi, & ainsi, comme on peut juger, très exposé, n'y ayant qu'un Régiment de Cavalerie qui étoit celui de Flextein pour soutenir cette Infanterie, & qui étoit sous le feu de toute l'Infanterie de l'ennemi avec une constance admirable, & aussi il y perdit la moitié de ses gens.

M. de Turenne alla à son Infanterie qui n'étoit pas engagée, pour aider à la retraitte de ceux qui avoient attaqué; ou pour attaquer, s'il en étoit encore tems, & que ceux-ci ne fussent pas entiérement repoussés. Comme il avançoit, l'état de la chose fit connoître que tout ce qu'il y avoit à faire étoit de demeurer ferme un peu hors la portée du mousquet, & attendre l'Infanterie de M. le Prince.

On demeura en cette posture assez long-tems, parcequ'il en faut beaucoup pour donner ordre à une attaque dans des lieux difficiles & qui ne se voient pas bien les uns les autres. Ensuite M. le Prince trouva bon que M. de Turenne allât avec son Infanterie: M. le M. de Gramont devoit donner par le flanc, ou soutenir avec la Cavalerie, si l'attaque eût réussi. On marcha droit à l'abatis de bois qui étoit dans le milieu de la montagne, & vis-à-vis de la gauche où étoit l'armée de M. le Prince. Les Régimens de Cavalerie de Turenne & de Traci soutenoient l'Infanterie de M. le Prince, qui fut repoussée après un combat très opiniâtre où cette Cavalerie fit des merveilles en endurant le feu sans s'ébranler.

M. de Turenne qui avoit M. de Tournon auprés de lui, manda diverses fois à M. le Prince que quelque chose que l'on souffrît il tâcheroit de ne pas se retirer entiérement qu'il ne fût nuit. Il est certain que si l'ennemi eût pû juger bien sainement de la confusion des troupes du Roi, toute l'armée étoit perduë, au moins toute l'Infanterie. Celle de M. de Turenne fut menée aussi à cette montagne dans le tems que celle de M. le Prince attaquoit; mais les soldats étoient si rebutés, qu'ils s'approcherent fort peu de l'ennemi.

 AN. 1644.

Ce dernier combat dura bien deux heures, & finit à la nuit, l'ennemi ne bougeant point de son poste. Les Bavarois y perdirent beaucoup de monde, & entre autres, Gaspard de Merci Géneral Major, frere du Comte: mais leur perte ne fut pas si grande que celle des armées du Roi dont l'Infanterie fut presque toute ruinée. Cependant comme l'ennemi avoit presque perdu la moitié de son Infanterie deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pas passé celui-là sans grand échec, il ne lui restoit gueres d'Infanterie. Sans cet accident qui arriva par l'attaque de M. d'Espenan contre l'ordre, & qui mit tout en confusion, l'Infanterie des deux armées du Roi donnant de front à la montagne, selon la disposition que l'on y alloit mettre, l'armée de l'ennemi étoit perduë & ne pouvoit pas résister. Dans l'armée Françoise il y eut un très grand nombre d'Officiers de tués; M. de l'Echelle & M. de Mauvilli Sergens de bataille, & presque tous les Commandans des Corps & une partie des Officiers de l'Infanterie.

La nuit ayant séparé les deux armées qui n'étoient qu'à cinquante pas l'une de l'autre, au moins les Corps plus avancés, celle du Roi retourna au Camp dont elle étoit partie. On envoya à Brisac un nombre infini de blessés, & on en fit venir des vivres; & le lendemain ou deux jours après on apprit que l'armée de l'ennemi ayant délogé de cette montagne, & laissé garnison à Fribourg, marchoit dans le *Schwartz-Walt* qui est la forêt noire, pour aller au pays de Wirtemberg. Comme le pays par où il falloit passer est plein de grands défilés où on a de la peine à faire marcher du bagage, on résolut de partir avec l'armée pour surprendre les ennemis, & pour cet effet M. Rosen fut commandé avec huit escadrons, & partit trois ou quatre heures avant l'armée. Comme il étoit très bon Officier & fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avoit séparées pour la facilité de sa marche, ou d'arrêter le Corps de l'armée en le harcellant, & par-là, donner le tems à l'armée du Roi de s'avancer.

L'armée du Roi partit à la pointe du jour, laissant son bagage avec quelques troupes pour le garder, en suivant la route de M. Rosen qui étoit parti vers le minuit. Après qu'on eut marché cinq ou six heures dans des pays très difficiles & où souvent il falloit que les cavaliers missent pied à terre pour passer à la file, on arriva sur une petite hauteur. M. le Prince y étoit & l'armée de M. de Turenne avoit l'avant-garde. On vit à un quart de lieuë de-là les troupes de M. Rosen dans un vallon, & sur le haut d'une montagne (que M. Rosen, à cause qu'il étoit dans le fond, ne pouvoit pas voir) cinq ou six mille hommes au plus, qui étoit toute l'armée de l'enne-

AN. 1644 mi qui se retiroit. On vit un peu après M. Rosen avec ses huit escadrons qui faisoient bien six cens chevaux, qui commença à suivre l'ennemi, & monter cette montagne qui étoit assez étenduë. M. de Turenne par l'ordre de M. le Prince envoya en diligence la Berge qui étoit un Gentil-homme à lui, pour dire à M. Rosen que c'étoit toute l'armée de l'ennemi qui marchoit sur la montagne. Avant qu'il arrivât auprès de M. Rosen, lui qui ne voyoit que quelques troupes de l'arriere-garde, s'en étoit si fort approché, que M. de Merci voyant qu'il n'étoit pas soutenu, & que la premiere troupe de l'armée du Roi étoit à un quart de lieuë de là, & que l'on défiloit un à un pour former le premier escadron (ce qui, comme on sçait, consomme un très grand tems) tourna avec tout le Corps de ses troupes contre M. Rosen : mais quelques escadrons de l'ennemi ayant voulu s'avancer devant leur Infanterie, la Cavalerie de M. Rosen les repoussa, & les suivant en ordre, trois ou quatre bataillons firent une décharge sur lui, ce qui arrêta sa Cavalerie sans néanmoins la mettre en confusion : se voyant très proche du Corps des ennemis, & leur front incomparablement plus grand que le sien, il commença à se retirer. Deux ou trois escadrons de la seconde ligne soutinrent les premiers qui furent fort peu ébranlés par un si grand feu, & après avoir perdu quatre ou cinq étendarts, ils se retirerent assez doucement en ordre.

La Cavalerie des ennemis n'osa pas les pousser vigoureusement de peur de s'éloigner trop de leur Infanterie ; ou bien parce qu'étant encore étonnés des combats des jours précédens, leur principal dessein fut de se retirer sans combattre. Ces premiers escadrons de Rosen ayant été soutenus par ceux de la seconde ligne, & tout le Corps de l'ennemi Cavalerie & Infanterie continuant à marcher contre eux & étant à quarante ou cinquante pas les uns des autres, ils se retirerent environ cinq ou six cens pas mêlés avec l'ennemi qui se servoit plus du feu de son Infanterie que de sa Cavalerie. C'est une des actions que j'aie jamais vûës où les troupes ont témoigné le moindre étonnement pour en avoir tant de sujet ; ce qui seroit impossible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vû beaucoup de batailles, & qui ont eu souvent du bonheur & du malheur. L'ennemi qui vit qu'il y avoit déja deux escadrons de l'avant-garde de l'armée du Roi formés sur la hauteur où j'ai dit qu'ils défiloient, commença à s'arrêter, & un peu après à prendre sa marche pour se retirer.

La Cavalerie de Rosen qui avoit été repoussée n'étant point en état de suivre l'ennemi, parcequ'il n'y avoit point de Corps assez considérable

de l'armée du Roi qui eût passé le défilé pour la soutenir, fit alte ; & M. de Merci se retira vers un bois qui étoit à douze ou quinze cens pas du lieu du combat ; d'où il prit sa marche par les montagnes vers le pays de Wirtemberg. An. 1644.

On eut avis de quelques bagages de l'ennemi, qui étoit avec trois ou quatre cens chevaux à une heure de là, qui prenoit une autre marche que ce Corps de M. de Merci : M. Doubaret, qui étoit Lieutenant Géneral de la Cavalerie Allemande, s'y en alla avec quatre ou cinq Régimens de Cavalerie ; & comme les troupes de l'ennemi qui étoient avec ce bagage les virent, ils se retirerent vers le Corps de l'armée, & perdirent peu de leurs gens : tous ces bagages furent pillés ; mais une partie des chevaux qui les menoient se sauva. On logea cette nuit là dans les montagnes sans avancer. Comme tout ce qui restoit d'Infanterie étoit accoutumé à avoir son pain, & non pas à le faire, comme les vieilles troupes qui ont servi long-tems en Allemagne, on ne pouvoit pas suivre l'ennemi dans le pays de Wirtemberg, où on n'avoit pas de magazins, & on ne s'éloigna pas du Rhin. Après avoir envoié M. de Palluau Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, prendre un petit Château qui incommodoit Fribourg, on retourna avec l'armée par le même chemin par lequel on étoit venu, & on se logea aux environs du même Camp dont on étoit parti pour suivre l'ennemi dans la montagne. Beaucoup d'Officiers furent d'avis d'attaquer Fribourg, où l'ennemi avoit laissé cinq ou six cens hommes de garnison, & d'achever la Campagne par cette action. Les affaires étant dans une telle situation, que si on eût demeuré encore quelques jours auprès de Fribourg, le manque de fourages auroit obligé la Cavalerie à repasser le Rhin ; on crut que l'esprit où étoit l'ennemi & son éloignement du bord du Rhin, devoient faire songer à des choses plus considérables que de reprendre Fribourg : ainsi M. le Prince trouva à propos que M. de Turenne allât à Brisac, pour concerter avec M. d'Erlac, qui en étoit Gouverneur, des moyens de faire descendre sur le Rhin de l'artillerie, des munitions de guerre & de vivres pour attaquer Philisbourg, pendant que l'armée iroit par le Marquisat de Bade, laissant le Rhin à gauche pour investir la Place, ce qui fut mis en exécution ; & les batteaux ayant été chargés avec deux ou trois cens mousquetaires pour escorter ce convoi, descendirent le Rhin, ceux de Strasbourg leur ayant donné passage sous leur pont. L'armée laissa tous ses blessés qui étoient en très-grand nombre à Brisac, commença à marcher vers Philisbourg ; & n'ayant aucune nouvelle de l'ennemi, qui étoit

An. 1644. à plus de vingt heures de-là dans des quartiers pour se racommoder, on envoia des sauvegardes dans beaucoup de petites Villes, & dans quelques-unes les bagages de quelques Régimens de Cavalerie, avec les Cavaliers à pied, & l'on alla investir Philisbourg avec l'Infanterie, qui n'étoit pas composée en tout de plus de cinq mille hommes de pied, & de la Cavalerie qui se trouva en bon état, le reste ayant été envoyé, comme j'ai déja dit, dans des quartiers.

Il y avoit dans la Place six ou sept cens hommes de pied, & environ quatre-vingt chevaux : on employa les premiers jours à faire un chemin pour aller aux batteaux qui venoient de Brisac ; les bords du Rhin étant fort remplis de bois & de petites isles. Aussi-tôt qu'on eut fait débarquer le canon & les munitions de guerre & de bouche, on ouvrit deux tranchées ; une de l'armée de M. le Prince, & l'autre de M. de Turenne.

Les assiegés firent le second ou le troisième jour une sortie sur la tranchée de M. le Prince, dont ils étonnerent au commencement la tête ; mais on se remit peu de tems après : l'Infanterie étoit tellement rebutée de tous les combats donnés à Fribourg, qu'assurément on n'auroit pas réüssi à prendre une Place qui auroit fait une grande résistance. Les deux tranchées se continuerent jusques sur le fossé, avec assez peu de perte : M. de Tournon, qui étoit Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, y fut tué : c'étoit une personne de grande qualité, & il n'y avoit pas de jeune homme qui eût plus d'ambition & de mérite.

Les ennemis ne firent point de résistance à leur contrescarpe, qui n'étoit pas palissadée, ni en état de se bien défendre : mais comme ils avoient une petite fausse-braie, un fossé plein d'eau, assez large & profond, & beaucoup de canon ; ils crûrent qu'ils empêcheroient long-tems les assiegeans à passer le fossé : mais comme on avoit quantité de fascines, & que le canon avoit été logé des deux côtés sur la contrescarpe, pour tirer aux flancs, on avança la galerie, c'est-à-dire, la digue de fascines, (qui n'étoit pas couverte comme en Hollande) bien près de leur fausse-braie : ce que l'ennemi voyant, & que l'on seroit attaché le lendemain au corps de la Place qui n'étoit pas revêtu, ils battirent la chamade.

Durant le siége, dès qu'on eût fait un pont sur le Rhin, avec les batteaux qui étoient venus de Brisac ; on fit passer douze ou quinze cens hommes au delà du Rhin, qui prirent Germesheim, où il y avoit une petite garnison. On s'approcha ensuite de Spire, qui en est à deux ou trois lieuës ; la Ville qui est fort grande, se trouvant sans garnison, se rendit, n'y ayant de ce côté du Rhin aucun Corps des ennemis.

Le Gouverneur de Philisbourg ayant capitulé ſous les conditions ordinaires, que la garniſon ſortiroit armée, & ſeroit menée à Haïlbron, Ville Impériale à douze heures de-là, M. le Prince entra dans Philisbourg avec M. le Maréchal de Gramont. Le lendemain de la priſe de la Place, M. de Turenne paſſa le Rhin avec toute la Cavalerie Allemande, & cinq cens mouſquetaires commandés; & ayant appris que les Eſpagnols qui tenoient Frankendal, Place de l'Electeur Palatin à trois heures de Spire, attendoient quelque Cavalerie du côté de Luxembourg, il y envoya M. de Flexſteim avec trois Régimens, qui rencontra le Colonel Savari avec cinq cens chevaux, qui vouloit entrer dans la Place: il le prit priſonnier, & défit une partie de ſes gens. M. de Turenne continua ſa marche vers Wormes, qui ſe rendit, n'y ayant perſonne dans la Place; & ayant paſſé outre, Oppenheim ſe rendit auſſi. Craignant que l'ennemi ne fit entrer quelqu'un dans Mayence, qui eſt le poſte de deſſus le Rhin le plus conſidérable, à cauſe du voiſinage de Francfort, & de la communication que cette Place donne avec les Heſſiens; il marcha jour & nuit ſans bagages, & arriva le matin aſſez proche de la Place, dans laquelle il ſçavoit qu'il n'y avoit point de garniſon de l'Empereur ni de Baviere; mais ſeulement quelques gens que le Chapitre entretenoit. Il envoya promptement un Trompette avec un Gentilhomme, pour parler à Meſſieurs du Chapitre. AN. 1644.

Dans le même tems M. de Turenne apprit qu'il y avoit mille Dragons de l'armée de Baviére, ſous le Colonel Wolfs qui étoit de l'autre côté du Rhin, & demandoient à Meſſieurs de Mayence des batteaux pour y entrer: ce qui l'obligea à approcher plus près de la Ville avec ſes troupes, & à envoyer d'autres perſonnes à Meſſieurs du Chapitre, pour les preſſer de députer quelqu'un pour venir traitter; ce qui fut fait. M. de Turenne leur dit que s'ils ne mandoient promptement à ces troupes de Baviére de ſe retirer, qu'il ne continuëroit plus le traitté; & que s'il voyoit le moindre batteau paſſer en deça de l'eau, qu'il feroit attaquer la Place de tous les côtés. Ils réſolurent de capituler, n'y ayant point de Chef pour leur faire prendre aucune réſolution vigoureuſe. Auſſi-tôt les Dragons de l'armée de Baviére ſe retirerent; & M. de Turenne manda à M. le Prince qui étoit demeuré à Philisbourg, l'état auquel étoient les choſes, lequel s'y en vint en diligence, accompagné de beaucoup d'Officiers: il ſigna la capitulation, qui étoit auſſi avantageuſe pour le Chapitre & les Bourgeois qu'ils le pouvoient ſouhaiter. L'Electeur qui étoit dans le parti de l'Empereur, s'étoit retiré à Francfort, ſçachant le ſiége de Philisbourg. Il y avoit

AN. 1644. une petite Place nommée Binghen, à quatre heures de Mayence, dans le bas du Rhin, qui se rendit en même tems; & à douze ou quinze lieuës de là on reçut des sauvegardes, hors au Château de Creutznac, où il y avoit deux cens hommes.

M. le Prince demeura quatre ou cinq jours à Mayence, & y reçut un Envoyé de Madame la Landgrave de Hesse, & beaucoup de Députes des lieux qui sont aux environs; & y ayant laissé trois ou quatre cens hommes sous le Vicomte de Courval, qui se mirent dans la Citadelle qui ne valoit rien, & où on a beaucoup fait travailler depuis; il s'en retourna à l'armée qui étoit à Philisbourg, où on ramena toutes les troupes que M. de Turenne avoit emmenées à Mayence. On laissa aussi peu de gens à Oppenheim dans le Château, & deux ou trois cens hommes dans Wormes

On ne mit point de plus fortes garnisons dans ces Places; parcequ'il n'y avoit point d'ennemis de ce côté du Rhin, hors dans la Ville de Frankendal, où il y avoit sept ou huit cens hommes. M. de Lorraine avoit seulement laissé deux ou trois cens hommes dans Landau, qui est une Ville Impériale à quatre heures de Philisbourg: M. le Prince trouva à propos d'envoyer M. d'Aumont Lieutenant Géneral dans l'armée de M. de Turenne, pour la prendre avec trois ou quatre mille hommes commandés, & quatre piéces de canon. Le lendemain de la tranchée ouverte, M d'Aumont y reçut une grande blessure dont il mourut, après s'être fait porter à Spire. Il avoit servi cinq ou six ans en France de Maréchal de Camp, & n'avoit été fait Lieutenant Géneral que cette Campagne là en Allemagne. C'étoit une personne de grande qualité, nourri dans la Cour, & qui étoit assez capable & dans la guerre, & dans ce qui regardoit le progrès de sa fortune: il vivoit fort bien avec M. de Turenne, & mourut avec beaucoup de fermeté.

Comme on apprit sa mort à Philisbourg, M. le Prince trouva bon que M. de Turenne s'en allât au siége, où il y avoit eu peu de gens tués, & la Place se rendit deux ou trois jours après: M. le Prince y vint faire un tour durant le siége. On envoya la garnison dans des Châteaux que M. de Lorraine tenoit dans les montagnes; & y ayant laissé deux ou trois cens hommes, tout se rejoignit au Corps à Philisbourg, dont M. le Prince obtint à la Cour le Gouvernement pour M. d'Espenan. Le mois d'Octobre étant assez avancé, M. le Prince se retira en France avec son armée, passant par Keyserslouter & Deux-Ponts, & marchant droit à Metz, & ne laissa que quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, dont les Officiers de l'armée

mée d'Allemagne retinrent avec beaucoup de peine les soldats, les Officiers François ayant eu leur congé. Toute la Cavalerie Françoise, qui n'étoit plus en état il y avoit déja quelque tems, s'en retourna, & cinq ou six des plus vieux Regimens. M. de Turenne demeura à Philisbourg avec l'armée, & fit prendre garde autant qu'il le pût sur le pont, qu'il ne passât plus personne dès que M. le Prince eût fait passer ceux qu'il vouloit amener avec lui. An. 1644.

Quelques jours après, M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviére, & qui s'étoit rafraichi, & l'avoit racommodée dans le pays de Wirtemberg, sçachant que M. le Prince avec une bonne partie de l'armée s'en étoit retourné en France, rassembla ses troupes, marcha vers Heidelberg, & envoya prendre quelques Dragons que M. de Turenne avoit mis dans Manheim, qui est une grande Place sur le Rhin presque toute démolie: ensuite il fit passer le Rhin à quelques troupes, & fit semblant d'y faire un pont de batteaux, dans le dessein d'attirer l'armée du Roi pour couvrir toutes ces Places de nouvelle conquête, où il y avoit peu de garnison, comme Spire, Wormes & Mayence, & ainsi dégarnissant Philisbourg, de l'attaquer, en se logeant entre le Rhin & la Place; ce qui est aisé à faire, y ayant un espace de plus d'une portée de mousquet.

M. de Turenne voyant qu'il étoit nécessaire de repasser le Rhin pour couvrir ces Places, laissa deux mille hommes de pied dans un Camp sous Philisbourg, pour en empêcher le siége; & ayant pris quelques mousquetaires commandés avec toute sa Cavalerie, il repassa le Rhin, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour renforcer ces garnisons.

La Place de Frankendal qui est entre Spire & Wormes, incommodoit beaucoup la communication de ces deux Places: M. de Turenne craignit que M. de Merci en repassant le Rhin à Manheim, ne s'en servît comme d'un magazin, & n'en tirât du canon & des munitions pour reprendre Wormes & Mayence, ce qui assurément eût été fort aisé; mais M. de Merci n'en fit rien, par des raisons que l'on ne peut pas bien pénétrer, dont je crois que la meilleure est que l'armée de Baviére a toujours craint de passer le Rhin, & de se ruiner par le manque de fourages & de vivres, qui étoit si grand, que de Philisbourg à Mayence en deçà du Rhin, il n'y avoit rien de semé, & rien à manger pour les chevaux que dans les Villes. Il est certain d'ailleurs que Wormes & Mayence étoient si foibles de garnison qu'elles n'eussent pas tenu deux jours; mais il arrive souvent qu'on ne

An. 1644. sçait pas l'état des choses : c'est ce qui empêcha aussi M. de Merci de faire passer le Rhin à tout son Corps : il n'y eut que peu de troupes qui vinrent en deçà, & tout le Corps demeura entre Heidelberg & Manheim.

Les choses demeurerent quelques jours en cet état ; & M. de Turenne voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que l'armée de Baviére passât le Rhin, & que toute la Cavalerie se ruinoit faute de fourages, garda seulement trois ou quatre Régimens de Cavalerie sans bagage, qu'il mit dans les Villes à qui il faisoit fournir quelque paillée, & fort rarement de l'avoine, & envoya tout le reste de sa Cavalerie dans les montagnes de Lorraine, ayant écrit à la Cour pour leur faire donner des quartiers d'hiver dans ce pays, & dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, gardant toute l'Infanterie avec lui en Allemagne, & laissant un Corps de deux mille hommes sous Philisbourg, jusqu'à ce qu'il sçût que l'armée de Baviére fût séparée ; ce qui ne fut que dans le mois de Décembre.

Peu de tems après que M. de Turenne eut renvoyé cette Cavalerie, il apprit que M. de Lorraine passoit la Moselle avec cinq ou six mille hommes, & avoit investi un escadron de Cavalerie dans Castelaun, & un autre dans Simeren, deux petites Places dans le Hundstruck, à quatre ou cinq heures de la Moselle, où M. de Turenne avoit envoyé ces deux escadrons pour trouver du fourage. Celui de Castelaun demeura dans cette petite Place, qui ne fut point attaquée : celui de Simeren se retira à Mayence avec peu de perte. M. de Turenne qui ne pouvoit plus faire revenir sa Cavalerie, & aussi qui ne pouvoit pas prendre celle qu'il avoit postée dans les Villes du Rhin, M. de Merci étant encore ensemble au delà, s'en alla vers Mayence avec quatre ou cinq cens chevaux, & apprit en chemin que M. de Lorraine avoit attaqué Bacharach, qui est une petite Place sur le Rhin où il y avoit cent hommes de garnison : il n'étoit pas en état de la secourir ; néanmoins il étoit bien aise de faire croire à M. de Lorraine qu'il y marchoit avec beaucoup de gens. Etant arrivé près de Binghen, qui n'en est qu'à trois heures, il envoya des partis & des sauvegardes en divers lieux pour préparer des vivres pour l'armée, & fit même entrer quelques uns de ses Gardes dans le Château, qui criérent aux Lorrains que l'armée venoit : M. de Lorraine leva le siége, & se retira au delà de la Moselle. Il étoit demeuré deux cens hommes dans le Château de Creutznac, qui a au dessous une assez jolie Ville ; & ce Château étant un poste très considérable entre le Rhin & la Moselle, M. de Turenne crut qu'en logeant son Infanterie dans la Ville, & ayant le couvert & des vivres, il feroit le siége durant l'hiver assez

commodément. Il y demeura en effet avec mille hommes de pied & deux cens chevaux ; & en quinze ou seize jours, le Château se rendit après une assez grande résistance. AN. 1644.

Ce fut environ vers le milieu du mois de Décembre que les quartiers furent donnés en Lorraine, en Alsace & le long du Rhin, où le pays étoit si ruiné, qu'en vingt lieuës on ne pouvoit pas trouver à nourrir un cheval, hors dans les grandes Villes qui étoient fort miserables par les quartiers d'hiver des Lorrains, & en quelque petit Château, où il demeuroit quelque homme de qualité, qu'on ne vouloit pas entiérement achever de ruiner.

M. de Turenne crut qu'il étoit bon qu'il n'allât pas à la Cour pendant l'hiver, afin d'être en état de se mettre en campagne plutôt ; & M. le Cardinal l'ayant trouvé bon, il demeura à Spire : de là il envoya prier M. de la Ferté Gouverneur de Lorraine, de hâter le payement des quartiers d'hiver aux troupes ; M. de la Ferté le fit très ponctuellement dans tous les lieux de son Gouvernement, & leur fit donner trois mois de paye. De cette maniére, la Cavalerie qui montoit à cinq mille chevaux, & l'Infanterie à cinq ou six mille hommes de pied, avec douze ou quinze piéces de canon, furent prêts vers la fin du mois de Mars, de repasser le Rhin sur un pont de batteaux que l'on fit faire à Spire. AN. 1645.

M. de Turenne avoit pressé le tems de se mettre en campagne, à cause que l'armée de Baviére avoit détaché un Corps de trois ou quatre mille hommes pour fortifier l'armée de l'Empereur, sous le commandement de M. de Bauschemberg Géneral de l'artillerie, & de Jean de Wert dans la bataille de Tabor, où M. Torstenson défit & prit prisonnier le Géneral Hatzfelt, après avoir dans le commencement de la même année ruiné l'armée de l'Empereur (1) dans divers combats, par une suite de conduite fondée sur une grande expérience, & accompagnée d'un grand courage & d'un grand jugement ; ce qui est fort supérieur au gain d'une bataille. L'armée du Roi ayant donc passé le Rhin, on fut trois ou quatre jours à se mettre ensemble vers Phortzheim, petite ville du pays de Wirtemberg, à trois ou quatre heures de la riviere de Nekre, derriere laquelle étoit M. de Merci, avec un Corps, à ce que je crois, de six ou sept mille hommes, n'ayant point hâté ses recruës, & ayant laissé rafraîchir ses troupes dans des lieux un peu éloignés, en attendant que la saison fût avancée, & que les herbes donnassent plus de commodité à son armée de se rassembler. M. de Tu-

(1) Cette armée étoit commandée par le Géneral Galas.

AN. 1645. renne ayant appris qu'il y avoit des gués à la riviere, partit de bon matin, & y étant arrivé, se campa de bonne heure non pas vis à vis du lieu où les ennemis étoient logés, mais à deux heures plus bas, & la passa sans nulle difficulté.

M. de Merci qui ne crut pas que son armée étoit en état, se retira vers la Suabe; & M. de Turenne ayant suivi sa marche, passa auprès d'Hailbron, où les ennemis avoient garnison, & arriva à Suabeschal avant M. de Merci, qui avoit ses Maréchaux des logis à la porte de la Ville : mais comme M. de Turenne fit promptement avancer ses Dragons, les bourgeois ouvrirent les portes, comme ils le font toûjours au plus fort, & à celui qui arrive le premier. Comme il n'avoit avancé aux portes de la ville qu'avec la Cavalerie, & qu'il avoit laissé son Infanterie à trois heures de là, avec le bagage qui n'avoit pas pû suivre, à cause de la longue marche; il craignit que M. de Merci ayant nouvelle de sa séparation, n'envoyât attaquer cette Infanterie, avec laquelle il n'étoit demeuré que deux Régimens de Cavalerie : ainsi après avoir laissé ses Dragons pour garder la porte, il retourna promtement la nuit au lieu où il croyoit que l'Infanterie seroit demeurée. M. de Merci ne doutant point que ce ne fût toute l'armée qui étoit arrivée à Suabeschal, avoit continué à marcher plus avant vers Dinkespuhel & Feuchtwang. On ne laissa pas néanmoins quand l'Infanterie fut arrivée de continuer à suivre les ennemis, laissant le bagage dans la Ville : mais sans l'appréhension que l'on eut pour l'Infanterie, je suis persuadé que si la Cavalerie eût marché d'abord après M. de Merci, qu'elle l'eût arrêté dans sa marche, qu'elle eût donné tems à l'Infanterie de venir, & que l'on eût combattu avec grand avantage : on se contenta de suivre l'ennemi cinq ou six lieuës sans aucune rencontre considérable que de quelques petits partis. M. de Turenne étant revenu à Suabeschal, y demeura deux ou trois jours; d'où il marcha vers la riviere du Tauber à Mariendal, autour duquel il y a plusieurs petites villes d'où l'on peut tirer beaucoup de subsistance : il s'y arrêta, afin d'avoir derriere lui la Hesse, dont il esperoit dans l'été tirer des troupes pour avancer dans l'Allemagne. Il paroissoit aussi que l'on s'éloignoit plus de l'ennemi qui étoit vers Feuchtwang, & l'on croyoit qu'il se sépareroit pour se rafraîchir, ayant tout le derriere libre du haut Palatinat & de la Baviére.

Dès que l'armée fut arrivée à Mariendal, comme c'étoit dans la fin du mois d'Avril & qu'il n'y avoit point encore d'herbes, on pressa fort M. de Turenne de permettre que la Cavalerie se séparât dans les petites villes, où

on laisseroit son bagage au premier ordre, & qu'on viendroit promptement au rendez-vous. Pour dire vrai, le trop de facilité à ne point faire pâtir la Cavalerie, faute de fourage; la grande envie qu'ils se missent promptement en bon état, plusieurs Officiers assûrant que chacun dans son lieu acheteroit des chevaux pour les démontés, & aussi l'éloignement de l'ennemi qui étoit à près de dix heures de là, les partis rapportant qu'ils étoient séparés, FIRENT RE'SOUDRE M. DE TURENNE MAL A PROPOS (1) à les envoyer dans de petits lieux fermés. Il retint néanmoins l'Infanterie & le canon à une demi-lieuë de Mariendal, & envoya M. Rosen avec quatre ou cinq Régimens à Rotembourg sur le Tauber, qui est à plus de quatre heures de Mariendal; mais les autres Régimens étoient à deux & trois heures plus loin. AN. 1645.

Le lendemain que l'ordre fut donné pour se séparer, M. de Turenne voyant bien qu'il n'y avoit point assez de certitude de la séparation de l'ennemi, pour avoir donné lieu à la résolution prise, envoya ordre à M. Rosen de se rapprocher avec les Régimens; & hors ce qui étoit à deux heures plus loin, il fit revenir les autres Régimens, excepté nouveau Rosen & Vousvors qui étoient extrêmement loin, l'un pour observer l'armée de Baviere, & l'autre vers la Franconie à cause de la garnison de Schweinfurt. Le premier ne fut pas assez diligent pour rejoindre, & l'autre n'eut presque pas de nouvelles du combat.

M. de Turenne étant presque dans la certitude que l'ennemi feroit la marche que l'on apprit qu'il fit, alla se promener le jour avant le combat avec la grande garde à trois lieuës sur le chemin par lequel l'ennemi pouvoit l'attaquer: étant revenu fort tard, & M. Rosen s'étant rapproché avec plus de la moitié de la Cavalerie, il apprit à deux heures après minuit par un parti, que l'ennemi avec tout le Corps de l'armée avoit quitté Feuchtwang & marchoit droit à lui; c'étoit le deuxième de Mai. En même tems il envoye ordre aux Régimens de Cavalerie qui étoient à deux ou trois heures de là, de marcher, & il dit à M. Rosen de monter à cheval & de s'en aller à la grande garde, & faire assembler promptement en-deçà du bois toutes les troupes qui en étoient proche: malgré cet ordre M. Rosen passe le bois qui pouvoit avoir cinq ou six cens pas, & mande à la Cavalerie de le venir joindre au-delà du bois; ce qu'il n'eût pas fait assûrément s'il eût crû l'armée de l'ennemi si proche; car il est certain que si elle se fût mise ensemble en-deçà du bois, on se seroit retiré sans combattre.

M. de Turenne qui n'avoit pas demeuré plus d'un quart d'heure dans le

(1) Voilà le stile des grands hommes: ils avoüent ingénuement leurs fautes, & ne les dissimulent point quand la vérité le demande.

AN. 1645. quartier pour donner ses ordres à toutes les troupes, monte à cheval, & ne trouvant plus la grande garde, la suit au travers du bois, & étant au-delà, il vit sept ou huit Régimens de sa Cavalerie, qui composoient ce qu'il y avoit d'arrivé, que M. Rosen mettoit en bataille, & jettant la vûë plus loin il vit l'avant-garde de l'ennemi qui sortoit d'un autre bois sur un assez grand front à un petit quart-d'heure de lui. Quoique la chose fût assez surprenante, & qu'elle ne présageoit rien de bon dans la suite, il ne crut pas qu'il y eût rien à faire qu'à se mettre en bataille avec une partie de l'armée, comme si elle y avoit été toute, n'ayant pas encore assez de gens ensemble pour marcher à l'ennemi, son Infanterie ne commençant qu'à arriver. L'ennemi étoit trop proche pour changer de posture & se mettre derriere le bois: ainsi il ne songea qu'à se servir de l'avantage du lieu, & y ayant un petit bois à main droite de la plaine où étoit la Cavalerie, il y mit son Infanterie qui n'étoit pas composée de plus de trois mille hommes. M. de Smitberg & M. du Passage la commandoient, & comme ce lieu-là servoit comme d'aile droite, il se contenta de laisser deux escadrons derriere ce bois, & mit toute sa Cavalerie sur une ligne avec deux escadrons de seconde ligne à la main gauche du grand bois. M. Rosen se mit tout à fait à l'aile droite de cette ligne, & M. de Turenne à la gauche.

On attendit l'ennemi en cette posture, lequel en peu de tems descendit dans la plaine, & mettant son Infanterie au milieu des deux ailes de sa Cavalerie, M. de Merci qui étoit Général de l'armée, se met à la tête & marche droit au bois, ayant par ce moyen son aile gauche qui ne pouvoit pas bien agir qu'il ne fut maître du bois: mais comme il ne pouvoit pas d'abord voir la situation du lieu, il mettoit son armée en bataille comme on fait d'ordinaire. Comme il fut à cent pas du bois, & que l'Infanterie n'avoit point encore fait de décharge, M. de Turenne marcha avec sa Cavalerie au-devant de l'aile droite de l'ennemi dont tous les escadrons furent rompus, & la seconde ligne fut ébranlée. Dans ce même tems, l'Infanterie de l'ennemi avançant vers le petit bois, celle de l'armée du Roi ne fit qu'une décharge & se jette en confusion dans le bois: ainsi l'aile gauche de l'ennemi trouva le moyen d'avancer à la faveur du bois que son Infanterie avoit gagnée. La Cavalerie de l'armée du Roi qui ne voyoit plus devant elle que trois escadrons de réserve de l'ennemi, la premiere & seconde ligne étant en confusion, apperçut tous ses fantassins qui avoient jetté les armes, & les escadrons de l'ennemi qui se formoient derriere elle. En même tems la confusion commença à s'y mettre & bientôt après la déroute entiére: M. Rosen y fut pris, ayant très bien fait son devoir & toute la Cavalerie aussi. M. de

Turenne se retira dans le grand bois, ayant été fort pressé par deux cavaliers de demander quartier, & ayant percé tout au travers avec deux ou trois personnes avec lui, il trouva au-delà du bois trois Régimens de Cavalerie, Duras, Beauveau & Traci arrivés ; & par malheur quantité de cavaliers ayant fait saigner leurs chevaux à cause de la saison, les Régimens ne purent monter assez-tôt à cheval pour venir au combat. AN. 1645.

A ces Régimens il s'y joignit bien douze ou quinze cens chevaux des Régimens qui avoient été rompus, & M. de Turenne les ayant mis en bataille vouloit aller contre les ennemis, s'ils eussent promptement passé le bois : mais voyant qu'ils se donnoient assez de tems pour se remettre en posture après le combat, & que toute son Infanterie étoit perdue, & qu'il ne restoit que trois Régimens qui n'eussent pas combattu, il aima mieux sauver ce qui restoit, quoiqu'il le fit avec assez de peine. Ainsi il commanda à M. de Beauvau de marcher avec son Régiment & toute la Cavalerie Allemande qui restoit du combat droit au Mein, & lui donna ordre de s'arrêter à l'entrée du pays de Hesse ; ce qui pourroit être à quinze ou seize heures de-là : il demeura lui-même avec ses deux Régimens de Duras & Traci, pour la retraitte & pour donner aux autres le tems de passer le Tauber, où il y avoit divers gués, ce qui se fit comme il l'avoit pensé. Aussi-tôt qu'il vit toute cette Cavalerie assez loin pour n'être plus en danger, il songea à se retirer aussi. Les ennemis ayant apperçu ces deux Régimens qui se retiroient seuls, vinrent de tous côtés pour leur couper le chemin : mais M. de Turenne se retira avec assez d'ordre jusques sur le Tauber qui étoit dans la même campagne, & l'on repoussa deux ou trois fois les ennemis qui vouloient suivre par le même gué par lequel on avoit passé. A la fin en ayant trouvé divers autres, on fut obligé de prendre son chemin avec de petites troupes après avoir perdu une partie des étendarts. Ces deux Regimens, particuliérement celui de Duras qui avoit l'arriere-garde, fit dans cette occasion tout ce qui se peut de hardi & de vigoureux. M. de Turenne se retira d'abord avec quinze ou vingt Officiers ou Cavaliers, & peu de tems après avec une troupe de cent ou cent cinquante chevaux, avec laquelle ayant marché toute la nuit & passé le Mein à gué, il alla le lendemain vers le soir rejoindre sa Cavalerie vers la Hesse. L'ennemi prit une grande partie de l'Infanterie, tout le bagage, dix piéces de canon & douze ou quinze cens cavaliers ou Officiers de Cavalerie. M. de Montausier, M. de Smitberg & M. du Passage furent pris, & l'ennemi demeura quelques jours sans bouger.

M. de Turenne croyant que quelque Corps de Cavalerie pourroit le

AN. 1645. ſuivre, demeura un jour ou deux dans le bois avec douze ou quinze cens chevaux : mais n'ayant rien vû paroître, il avança juſques ſur les frontiéres de la Heſſe, où Madame la Landgrave lui envoya promptement M. Geis qui commandoit ſes troupes, avec deux de ſes Conſeillers, pour tâcher à lui perſuader de ſe retirer vers le Rhin, lui alléguant qu'il aſſureroit par-là les Places qu'il avoit laiſſées dégarnies, & qu'il joindroit plutôt les troupes que l'on devoit envoyer de France pour le renforcer. Mais ces Conſeillers taiſoient la principale raiſon qui pouſſoit la Landgrave à ſouhaitter que l'armée marchât vers le Rhin : c'étoit qu'elle craignoit d'attirer la guerre dans ſon pays, & ne vouloit pas mettre ſi-tôt ſon armée en campagne : mais M. de Turenne qui ſçavoit que ce qu'il faiſoit étoit le ſeul moyen de faire que toutes les troupes Heſſiennes le joigniſſent, & de faire ſortir M. Konigſmarc de ſes quartiers, s'opiniâtra à ne pas changer de réſolution, & lui manda que ſi l'ennemi marchoit à lui qu'il ſe retireroit tout au travers de la Heſſe, & qu'à quelque prix que ce fût, il n'iroit point vers le Rhin & entreroit plutôt vers le pays de Brunſwic. Il fit auſſi ſçavoir la même choſe à M.Konigſmarc qui étoit dans ſes quartiers à dix ou douze lieuës derriere Caſſel ſur le Weſer. Ce Général avoit les mêmes intentions que les Heſſiens, de ne point ſe mettre ſitôt en campagne, & ne ſouhaittoit point que la guerre fût attirée vers ces quartiers-là ; mais la fermeté de M. de Turenne le fit réſoudre à ſe remettre enſemble.

M. de Turenne ayant fait retirer ſes troupes dans la Comté de Waldec, alla juſques à Caſſel, où il reçut beaucoup de civilités de Madame la Landgrave, & connut que tout ce qu'il avoit oüi dire d'elle étoit véritable, qu'elle avoit beaucoup de jugement, de courage & de conduite en toutes ſes actions. Elle fit raſſembler ſes troupes qui montoient à ſix mille hommes, laiſſant ſes Places remplies, & M. Konigſmarc qui avoit plus de quatre mille hommes s'avança auſſi ſans perdre de tems.

M. de Turenne ayant eu nouvelle que M. de Merci s'étant approché avoit attaqué Kinchaim (1) petite Place à l'entrée de la Heſſe, manda au Gouverneur que s'il pouvoit tenir cinq ou ſix jours, qu'il ſeroit ſecouru ; ce qui lui fit prendre la réſolution de ne ſe pas rendre, quoiqu'il y eût une aſſez grande bréche faite. Les François ayant joint M. Konigſmarc & les Heſſiens, marcherent droit à l'ennemi qui leva le ſiége environ le dix ou douzième jour après que la bataille de Mariendal avoit été donnée. M. de

(1) On n'a pû lire dans l'original le nom de la ville aſſiégée, mais Puffendorf l'appelle Kirchaim.

Turenne

Turenne pouvoit avoir de reste trois ou quatre mille chevaux & seulement douze ou quinze cens hommes de pied qu'il avoit ramassés ; l'ennemi s'étant retiré vers la Franconie, les trois armées demeurerent quelques jours dans le pays de M. le Landgrave de Darmstadt. Dans ce tems-là on eût nouvelles que M. le Duc d'Enguien avec sept ou huit mille hommes marchoit vers le Rhin, ce qui obligea M. de Turenne joint avec M. Konigsmarc & les Hessiens d'aller dans le pays de Darmstadt & de-là dans le Bergstras pour le joindre. An. 1645.

M. d'Enguien passa le Rhin vers Spire, & il fut résolu que les armées jointes marcheroient vers le Nekere & que l'on tâcheroit d'arriver à Heilbron avant l'ennemi. On marcha en grande diligence avec un gros Corps de Cavalerie d'avant-garde à une heure d'Heilbron, où l'on vit l'armée ennemie qui arrivoit de l'autre côté du Nekere, & qui se mettoit en bataille sur un côteau de vignes auprès de la ville : ce qui fit faire alte à l'avant-garde. On attendit l'Infanterie qui étoit assez éloignée, & l'on campa ce soir en ce lieu. Voyant qu'on ne pouvoit pas attaquer Hailbron ni passer le Nekere en cet endroit-là, toute l'armée des ennemis y étant opposée ; on marcha à Vimpsen, petite ville sur le Nekere à deux heures au-dessous d'Hailbron ; on mit promptement le canon en batterie, & la ville se rendit. Il me semble qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes dans la Place.

L'ennemi voyant que l'on avoit par ce moyen un passage sur le Nekere, laissa une bonne garnison à Hailbron, se retira & alla camper à Feuchtwang, où il fit quelques retranchemens. L'armée du Roi laissant peu de gens dans Vimpsen passa le Nekere : M. Konigsmarc voyant les ennemis éloignés & bien aises d'être à part en Franconie, feignit d'être mécontent de M. le Prince sans aucun sujet légitime, (1) s'en sépara sans prendre congé de lui, marcha deux jours vers le Mein sans s'arrêter, & on n'eut plus aucune nouvelle de lui. C'est un homme nourri dans la guerre, accoutumé aux grands commandemens, assez glorieux & intéressé, & qui veut que toutes choses dépendent si fort de lui, qu'il s'accomode difficilement avec ses supérieurs, & tend toujours à se séparer. Au reste c'est une personne qui a de grands talens pour la guerre & qui a servi très dignement la Couronne de Suéde. M. de Turenne ne peut-que se louer de la façon dont il en usa avec lui, en recevant ses ordres avant que M. le Prince fut arrivé.

Après son départ les Hessiens demeurans avec nous, on marcha à Rot-

(1) Le Vicomte cache toujours les fautes des autres, en relevant les siennes.

AN. 1645. tembourg ſur le Tauber, où l'on ſéjourna quelques jours. M. de Merci ſe retira plus avant dans le pays vers Dinkeſpuhel, où il laiſſa trois ou quatre cens hommes & ſe campa à trois ou quatre lieuës de-là derriere des bois. Peu de jours après, l'armée du Roi arriva auprès de Dinkeſpuhel & forma le deſſein de l'attaquer; on fit avancer des mouſquetaires dans des maiſons ruinées & l'on y ouvrit quelque tranchée : mais avant minuit un Officier priſonnier qui s'étoit ſauvé de l'armée de Baviere, vint avertir M. de Turenne que M. de Merci croyant que l'armée du Roi s'attacheroit au ſiége de Dinkeſpuhel, marchoit toute la nuit, & étoit à deux heures de-là, derriere les bois. M. de Turenne alla promptement en avertir M. d'Enguien qui réſolut de laiſſer tout le bagage avec deux ou trois Régimens de Cavalerie, & de partir incontinent avec toute l'armée, pour ſuivre M. de Merci.

On partit à une heure après minuit : M. de Turenne avoit l'avant-garde & on traverſa un bois : M. d'Enguien y étoit & avoit laiſſé M. le Maréchal de Gramont avec ſon armée à l'arriere-garde. En ſortant du bois le jour étoit déja aſſez grand pour voir une petite troupe des Bavarois; & peu de tems après en la pouſſant, on découvrit quelques eſcadrons ennemis, leſquels ayant vû la tête de notre avant-garde, ſe retirerent en diligence vers le Corps de leur armée, dont ces troupes étoient l'avant-garde : deſorte que ſi l'on ne fût pas parti de trop bonne heure, on les eût trouvé dans la marche, & par conſéquent en fort mauvaiſe poſture. Ils s'arrêterent derriere pluſieurs étangs, ſe mirent auſſi-tôt en bataille, & ayant placé leur canon commencerent à faire des travaux à leur tête & à ſe retrancher.

L'armée du Roi ſe mit auſſi en bataille au ſortir du bois; mais elle ne put aller à eux que par des défilés. On fit avancer le canon qui les incommoda aſſez; mais le leur qui étoit déja placé nous fit beaucoup plus de mal. La journée ſe paſſa toute entiére à ſe canonner de part & d'autre avec aſſez de perte. Le lendemain deux heures devant le jour nous nous retirâmes par le même chemin par lequel nous étions venus : c'étoit par un défilé dans le bois. L'ennemi ne ſuivit qu'avec quelque Cavalerie, & il n'y eut qu'une eſcarmouche, quoiqu'il y eut un tems auquel il eût pû défaire une partie de notre arriere-garde. On repaſſa donc le bois & on alla joindre le bagage auprès de Dinkeſpuhel où l'on campa : mais ne jugeant pas à propos de s'arrêter à une ſi petite Place, on réſolut de marcher à Nordlingen & d'y arriver avant l'ennemi; ce qui étoit fort aiſé. Le lendemain l'armée partit de bonne heure, & ayant marché deux ou trois heures, arriva vers les neuf heures du matin dans la plaine aſſez proche

AN. 1645.

de Nordlingen : n'y voyant rien paroître, on résolut de faire alte avec quelque intention d'y camper, mais pas encore avec ordre de décharger le bagage ni de tendre les tentes. Comme M. de Turenne s'avança dans la plaine avec une petite garde, & que M. le Prince alla aussi se promener fort près de-là avec un autre, il tomba sur un parti Allemand qui rodoit & emmena deux ou trois prisonniers qui dirent, que l'armée de l'ennemi passoit un ruisseau à une heure de-là pour s'approcher de Nordlingen. M. de Turenne joignit promptement M. le Prince, & ayant appris qu'il n'y avoit point de ruisseau entre le lieu où l'ennemi passoit & celui où l'on étoit, on envoya à l'armée pour ordonner que personne ne s'écartât. M. le Prince & M. de Turenne s'avancerent encore avec peu de gens pour reconnoître & apprendre plus certainement ce que faisoit l'ennemi, & s'il continuoit sa marche. La plaine est si raze & s'étend si loin, que l'on ne craignoit pas de s'avancer avec peu de gens.

M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviere à laquelle s'étoit joint un Corps de six ou sept mille hommes de l'Empereur, commandé par le Général Gléen, étant arrivé sur le bord d'un ruisseau à neuf heures du matin ; & jugeant, comme il étoit vrai, que l'armée du Roi étoit campée auprès de Nordlinghen que nous voulions assiéger, crut qu'en passant ce ruisseau sans bagage il pourroit avec sûreté s'approcher de Nordlinghen, à cause des montagnes & des avantages qu'il pouvoit prendre avec son armée : il se persuada aussi qu'on ne l'attaqueroit point ce jour-là, & qu'ainsi il auroit le tems de se retrancher, ce qu'il étoit accoutumé de faire en grande diligence, n'ayant ordinairement à la suite de son armée d'autres chariots que ceux de munition de guerre & ceux dans lesquels étoient les outils. Il continua donc sa route & se posta à trois ou quatre cens pas du ruisseau sur une montagne (1), qui, à l'endroit où il l'abordoit étoit assez haute, mais qui descendoit insensiblement vers un village (2). Pour se servir du lieu selon la force de son armée & la situation du terrain, il commença à ranger son aile droite composée d'un Corps de l'Empereur & de quelques unes de ses troupes, depuis l'endroit de la montagne qui approche le plus du ruisseau jusqu'au village, ayant deux Régimens d'Infanterie & son canon au lieu où commençoit son aile droite. Dans l'endroit où l'aile droite finissoit, l'Infanterie s'étendoit en bataille derriere le village, & dans l'action combattit presque toute pour le défendre ; mais au commencement il ne fut occupé que par quelques mousquetaires commandés

(1) Montagne de Vineberg.
(2) Le village se nomme Allerheim.

AN. 1645. dans l'Eglise & au clocher. Ensuite de l'Infanterie qui étoit sur deux lignes de même que la Cavalerie, l'aile gauche composée de la Cavalerie de Baviere, & commandée par M. Jean de Wert finissoit vers un petit château un peu élevé (1) autour duquel il y avoit de l'Infanterie qui fermoit la gauche de l'armée, de même que ces deux Régimens d'Infanterie fermoient la droite. L'espace entre le village & le château étoit une plaine où se pouvoient bien tenir douze ou treize escadrons. C'est en cet ordre que se mit M. de Merci, tant pour combattre que pour camper si on n'étoit pas venu à lui.

M. le Prince ayant vû que l'armée de l'ennemi passoit le ruisseau, manda aux troupes de se tenir prêtes à marcher, & étant confirmé par les partis & par sa vûë même que l'ennemi ne s'éloigneroit pas trop de vouloir combattre, il passa l'endroit derriere lequel il avoit un grand avantage & manda à toute l'armée de marcher. Sur le midi, l'armée s'avança dans cette grande plaine ; & vers les quatre heures du soir on vint en présence : il fallut assez de tems pour s'étendre & se mettre en état de combattre. Ce village qui étoit devant l'armée ennemie donnoit avec raison différentes pensées ou de l'attaquer ou de marcher vers les deux ailes avec la Cavalerie seulement : mais comme la chose n'est pas assez sûre d'attaquer des ailes sans pousser en même tems l'Infanterie qui est au milieu, on ne jugea pas à propos, quelque difficulté qu'il y eût à attaquer le village, d'aller au combat avec la Cavalerie, sans que l'Infanterie marchât de même front : & comme le village étoit plus de quatre cens pas plus avancé que le lieu où étoit leur armée, on crut qu'il falloit faire alte avec les deux ailes pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter les premieres maisons de ce village, & s'en rendre maître, ou du moins d'une partie. Pour cet effet, on fit avancer le canon afin qu'on ne fût pas endommagé de celui de l'ennemi, sans l'incommoder avec le nôtre : mais comme celui qui est placé a beaucoup d'avantage sur ceux qui marchent, à cause qu'il faut toujours atteler les chevaux pour avancer, ce qui fait perdre beaucoup de tems, celui de l'ennemi incommodoit plus qu'il ne recevoit de dommage.

En cette disposition l'Infanterie de l'armée du Roi marcha droit au village ; l'aile droite étant opposée à l'aile gauche de l'ennemi dans la plaine, & l'aile gauche à la droite de l'ennemi qui étoit sur cette montagne, laquelle descendoit insensiblement au village. L'Infanterie

(1) Puffendorf & tous les autres disent que le château étoit sur une hauteur ou colline nommée la colline d'Allerheim.

trouva assez peu de résistance aux premieres maisons; mais quand elle entra plus avant, trois ou quatre Régimens de l'ennemi (dont une partie occupoit le cimetiere & l'Eglise, & l'autre avoit percé les maisons) firent un si grand feu, qu'elle s'arrêta tout court, & commença à plier: on la seconda d'autres Régimens; & M. de Merci qui étoit derriere le village, fit soûtenir la sienne par d'autres Corps: ainsi le combat devint fort opiniâtre, avec beaucoup de perte de part & d'autre; mais moins de celle de l'ennemi, à cause qu'il étoit logé dans les maisons percées: & même pendant que sa premiere ligne combattoit dans le village, la seconde travailloit sur la hauteur. Ces expédiens ne réüssirent point; mais ils montrent beaucoup d'habileté & de sang froid dans le Géneral. M. le Prince vint souvent dans le village, y eut deux chevaux blessés sous lui, & plusieurs coups dans ses habits. Il laissa M. le Maréchal de Grammont à l'aîle droite de sa Cavalerie. M. de Turenne faisoit aussi ce qu'il pouvoit pour faire avancer l'Infanterie qui étoit dans le village proche de son aîle. M. de Bellenave, Maréchal de Camp de son armée, y fut tué: M. de Castelaun Maréchal de bataille dans celle de M. le Prince, fut très dangereusement blessé, aussi bien qu'un très grand nombre d'Officiers. Dans le fort, & sur la fin de ce combat, M. de Merci, Géneral de l'armée de Baviere, reçut un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ; & je crois que quand l'aîle gauche de l'ennemi que commandoit Jean de Wert avança contre la Cavalerie de M. le Prince, qu'on ne sçavoit pas sa mort: le combat ayant duré plus d'une heure dans le village, où quelques escadrons étoient employés pour seconder l'Infanterie, l'aîle gauche de l'ennemi commença à marcher. AN. 1645.

On a souvent dit qu'il y avoit eu quelques fautes en passant quelques fossés qu'il y avoit entre les aîles, mais je ne trouve pas cela considérable; car toute l'aîle droite de l'armée du Roi étoit en bataille, & voyoit devant elle celle de l'ennemi, laquelle en venant au petit pas au combat, ne trouva pas grande résistance. Quoique M. le Maréchal de Grammont y fit tout ce qui se pouvoit, il fut fait prisonnier, n'ayant pû faire le devoir à la seconde ligne, non plus qu'à la premiere. (1)

M. le Prince qui étoit fort proche du village, passa à l'aîle de M. de Turenne, lequel voyant que l'attaque du village ne réüssissoit point, & que la Cavalerie de l'aîle gauche de l'ennemi marchoit à la Cavalerie Françoise, s'avança avec son aîle vers la montagne, & ayant parlé un instant avec M.

(1) L'Historien du Vicomte a ajoûté ici quelques circonstances, qu'il a trouvées dans les Mémoires du Maréchal de Grammont.

An. 1645. le Prince, il lui dit, que s'il lui plaisoit de le soûtenir avec quelques escadrons de la seconde ligne & les Hessiens, qu'il marchoit pour aller à la charge : M. le Prince y ayant consenti, M. de Turenne continua de monter la montagne à la tête du Régiment de Flextein. Etant à cent pas de l'ennemi, il vit en se tournant que toute la Cavalerie Françoise & l'Infanterie qui avoit été poussée du village, étoit entiérement mise en déroute dans la plaine.

Comme M. de Turenne continuoit à monter la montagne avec huit ou neuf escadrons de front, l'Infanterie que l'ennemi avoit aux deux extrémités de l'aîle fit une décharge, & le canon eut loisir de faire trois ou quatre décharges, les premieres à balle, & la derniere avec des cartouches, dont le cheval de M. de Turenne fut blessé, & il en eut un coup dans sa cuirasse, & une partie des Officiers du Régiment de Flextein, & le Colonel même, furent blessés avant que de venir à la charge contre un Régiment de Cavalerie qui étoit devant lui. Cela n'empêcha pas que toute l'aîle étant marchée d'un front, ne renversât toute la premiere ligne de l'ennemi avec plus ou moins de résistance de quelques escadrons ; & la seconde ligne de l'ennemi soûtenant la premiere qui étoit renversée, le combat fut fort opiniâtre : on n'avoit qu'un escadron ou deux dans la seconde ligne ; & les Hessiens qui étoient à la réserve, étoient un peu loin : cela fut cause que l'on fût un peu poussé, mais sans déroute ; car les escadrons étoient toûjours en ordre, & même quelques-uns avoient de l'avantage sur ceux de l'ennemi ; mais leur grand nombre l'emportoit.

Les Hessiens arriverent, & M. le Prince à leur tête agissoit avec autant de courage que de prudence. La Cavalerie Weymarienne voyant les Hessiens approcher, se rallia, & on chargea tout d'un tems tout le Corps de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit mis sur une seule ligne ; on la rompit ; tout le canon qui étoit sur cette montagne fut pris, & les Régimens d'Infanterie qui étoient avec l'aîle droite furent défaits, & le Géneral de l'armée de l'Empereur, nommé Gleen, pris.

D'un autre côté, toute la Cavalerie de M. le Prince, premiere & seconde ligne, & même sa réserve commandée par le Chevalier de Chabot, & toute l'Infanterie qui s'en étoit fuie dans la plaine, étant chassée du village, fut entiérement défaite : Jean de Wert laissa suivre la victoire de ce côté là par deux Régimens, qui pousserent nos troupes deux lieuës jusqu'au bagage, & revint pour seconder son aîle droite, ou pour arrêter la déroute. Si au lieu de retourner par le même endroit, en laissant le village à main

gauche, ils eussent marché dans la plaine droit à la Cavalerie Weymarienne & Hessienne, l'on n'auroit pas été en état de faire aucune résistance, & le désordre se seroit mis très facilement dans notre aîle gauche ainsi enveloppée. An. 1645.

Comme la Cavalerie de M. de Wert commença à revenir derriere le village, le soleil étoit déja couché, & la nuit venant incontinent après, les deux aîles qui avoient battu ce qui étoit devant eux, demeurerent en bataille l'une devant l'autre; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi étoit un peu plus avancée que le village, quelques Régimens de l'ennemi qui étoient dans le Cimetiere & dans l'Eglise se rendirent à M. de Turenne, & sortirent de-là sans armes à l'entrée de la nuit, sans sçavoir que leurs troupes n'étoient pas à cinq cens pas de-là.

La Cavalerie demeura une partie de la nuit fort proche l'une de l'autre dans la plaine, les gardes avancées de part & d'autre n'étant pas à cinquante pas l'une de l'autre. A une heure après minuit l'armée des ennemis commença à se retirer, n'en ayant pas plus de raison que celle du Roi, si ce n'est qu'ils avoient perdu leur Géneral: on n'entendit pas beaucoup de bruit, car ils n'avoient pas de bagage: je crois qu'ils n'emmenerent que quatre petites piéces de canon; tout le reste qui étoit douze ou quinze, demeura sur le champ de bataille. A la pointe du jour on ne vit plus personne, & on sçût que les ennemis s'étoient retirés vers Donawert, petite ville où il y a un pont sur le Danube à quatre heures de-là. M. de Turenne les poursuivit jusqu'à la vûë de Donawert, avec deux ou trois mille chevaux.

L'armée du Roi y eut toute son aîle droite battuë, & toute son Infanterie entierement mise en confusion, hors trois bataillons Hessiens qui étoient à la réserve, & je crois qu'il y eut bien trois à quatre mille hommes de pied tués sur la place. De l'armée de l'ennemi toute l'aîle droite fut battuë, trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient mêlés avec elle, défaits, deux qui se rendirent dans l'Eglise; beaucoup de gens tués dans le village, & presque tout son canon pris. Pour parler de la perte des hommes, je crois que celle que fit l'armée du Roi fut plus grande que celle de l'ennemi. M. le Maréchal de Grammont fut pris d'un côté, & le Géneral Gleen de l'autre, & un très grand nombre d'Officiers & beaucoup d'étendarts: notre Cavalerie Allemande des vieux Corps, fit très bien, comme aussi les Régimens de Duras & de Traci.

On fut quelques jours sans pouvoir mettre ensemble plus de douze ou

AN. 1645. quinze cens hommes de pied de toute l'Infanterie Françoise. Après avoir demeuré un jour ou deux auprès de Nortlinghen, M. le Prince sçachant que les Bourgeois y étoient les plus forts, & que l'ennemi n'y avoit que quatre cens hommes, résolut de l'attaquer : les habitans de la Ville demanderent à capituler dès la premiere nuit, & on renvoya la garnison à l'armée de l'ennemi ; mais je crois qu'on retint leurs armes. On demeura sept ou huit jours à Nortlinghen, qui est une assez grande & bonne ville, où l'on se racommoda beaucoup : on y trouva des armes, assez de chevaux pour les équipages, des harnois, & beaucoup de médicamens pour les blessés. Après y avoir laissé une fort petite garnison, on alla attaquer Dinkespuhel, qui ne se défendit que trois jours. Quand on vouloit se rapprocher du Neckre & du Rhin à cause de l'état de l'armée, & pour pouvoir toucher quelque argent, M. le Prince tomba malade auprès de Dinkespuhel, & suivit la marche de l'armée jusqu'auprès de Hailbron, d'où on lui donna de la Cavalerie pour l'emmener à Philisbourg, où il fut fort malade : il s'en retourna de-là en France, laissant M. le Maréchal de Grammont pour commander son armée, laquelle demeura jointe avec celle d'Allemagne que commandoit M. de Turenne. Ils se camperent auprès d'Hailbron : comme l'ennemi y avoit mille hommes de garnison, & qu'il y avoit jetté encore quelque Infanterie, l'on ne se crût pas en état de l'assieger, & on demeura autour de la Place huit ou dix jours pour attendre quelques convois de Philisbourg & de l'argent. Quand ces convois furent arrivés, on avança avec l'armée par la Comté de Hohenloe jusqu'à Suabeschal, à dessein d'y attendre l'hyver, & de prendre des quartiers dans la Suabe, en poussant l'armée de Baviére au delà du Danube. L'armée de l'ennemi se tenoit assez près du Danube au commencement ; mais un peu après elle vint camper à cinq ou six heures de l'armée du Roi, pour empêcher les fourages. On demeura douze ou quinze jours en cette disposition, jusques assez avant dans le mois d'Octobre.

Les Suédois avoient gagné au commencement de la Campagne la bataille de Tabor, & avoient ensuite assiegé Brin. Ils y trouverent une si grande résistance, qu'ils y ruinerent leur armée, & furent contraints de se séparer de Ragotski (1) Prince de Transilvanie, qui étoit venu à leur secours, & avec l'assistance duquel ils n'avoient pû réüssir à la prise de la Place. Le siége de Brin assez proche de Vienne, avoit obligé l'armée de l'Empereur

(1) Il se sépara des Suédois, fit la paix avec l'Empereur, & se retira dans la Hongrie, selon Puffendorf, *de rebus Suecicis*.

pereur de couvrir ses pays héréditaires ; mais quand le siége fut levé, l'armée des Suédois se retira vers la Silésie pour se rafraîchir. Ce fut en ce tems que M. de Baviére voyant que l'armée du Roi avançoit vers le commencement de l'hiver en Allemagne, & craignant qu'elle n'y prit ses quartiers, envoya demander du secours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyoit promptement un renfort considérable. M. l'Archiduc partit avec six ou sept mille chevaux & quelques dragons, ne menant point d'Infanterie à cause de la longueur du chemin, & de la diligence qu'il vouloit faire ; & se couvrant du Danube qu'il laissoit à sa main droite, il vint à grandes journées à Donavert. An. 1645.

L'armée du Roi étoit toûjours campée auprès de Suabeschal ; & on apprit par un Officier qui sortoit de prison, qu'il venoit un Corps considérable de l'armee de l'Empereur joindre celle de Baviere ; ce qui obligea M. de Turenne de convenir avec M. le Maréchal de Gramont qu'il falloit se retirer vers le Neckre, & de-là vers le Rhin. Quelques heures après, le même bruit fut confirmé par quelque Cavalerie qui étoit à Dinkespuhel ; ce qui hâta encore davantage la marche. On décampa quatre heures avant la nuit, cinq ou six heures après avoir fait partir le bagage ; on marcha par la Comté de Hohenloe vers le Neckre, vis-à-vis de Vimpfen, où l'on avoit laissé garnison depuis sa prise ; & quoique la riviere ne fut presque pas guéable, en une nuit & un jour on passa avec toute l'armée à la nâge, la Cavalerie portant l'Infanterie en croupe : le grand front rompant l'eau, la rendoit moins rapide, quoique profonde. On perdit quelque bagage, mais peu de soldats, & on se trouva auprès de Vimpfen. Comme on craignit que l'ennemi ne passât à Heilbron, & ne rencontrât l'armée du Roi dans sa marche, on se hâta de gagner Philisbourg.

Jean de Wert qui avoit passé à Heilbron avec un Corps de Cavalerie, n'osant pas attaquer l'armée, quoiqu'elle marchât avec une assez longue file, elle arriva sous Philisbourg, où elle séjourna deux jours : comme il n'y avoit point encore de batteaux pour faire un pont sur le Rhin, M. de Turenne croyant qu'il n'y avoit que le Corps de Cavalerie de M. de Wert qui eût passé le Neckre, & que le reste de l'armée de l'Empereur & de Baviére ne s'avanceroit point quand ils sçauroient l'armée du Roi sous Philisbourg, dit à M. le Maréchal de Gramont que l'on pouvoit aller vers Graben, à deux heures de-là, & qu'il esperoit prendre encore ses quartiers sans repasser le Rhin : M. le Maréchal de Gramont y consentit, ne voulant point faire aucune difficulté sur ce qui faciliteroit les moyens d'hiverner en

An. 1645. Allemagne, & même voulant toûjours laisser à M. de Turenne en s'en retournant, les troupes du Corps de M. le Prince qu'il lui demanderoit : ainsi on marcha sans repasser le Rhin vers Graben, à deux heures de Philisbourg ; & ayant séjourné un jour entier, on apprit vers le soir que toute l'armée de l'ennemi marchoit vers Philisbourg. Comme il n'y avoit que ce passage là pour aller repasser le Rhin, on partit à l'entrée de la nuit ; & comme à la pointe du jour l'arriere-garde de l'armée du Roi approchoit de Philisbourg, on vit l'avant-garde de l'ennemi arriver dans la plaine, à une demie heure de la Place. On resserra en même tems toute l'armée entre la Place & le Rhin, & on commença à s'y retrancher.

M. l'Archiduc avec ce Corps de l'Empereur & toute l'armée de Baviére, se campa à une demie heure de la Place, où il demeura deux jours, pendant lesquels on vit venir des batteaux de Spire ; mais n'en ayant pas la quantité qu'il falloit pour faire un pont, on ne fit passer que la Cavalerie & le bagage à la faveur du retranchement & du canon de la Place ; ce que voyant l'armée de l'ennemi, il marcha vers Vimpfen, où on avoit laissé M. de Rochepaire avec six cens hommes, & le gros canon de l'armée. M. de Turenne qui étoit demeuré sous Philisbourg avec toute son Infanterie & un peu de Cavalerie, fit faire un pont, si tôt que la quantité de batteaux nécessaire fut venuë, manda promptement à sa Cavalerie de revenir à Philisbourg, & supplia M. le Maréchal de Gramont, qui étoit allé à Landau, de lui envoyer ce qu'il y avoit de François de Cavalerie ; ce qu'il fit : mais il ne vint pas plus de cinq cens chevaux de la Cavalerie Allemande, une partie ayant refusé à leurs Officiers de marcher. Ainsi le dessein ne pût pas réüssir : sans cet accident on eût défait toute l'Infanterie de l'ennemi, qui prit Vimpfen en sept ou huit jours par composition, & se retira ensuite dans ses quartiers.

Les deux armées de l'Empereur & de Baviére s'étant séparées, M. de Turenne repassa le Rhin ; il ne crût pas à propos de châtier les Régimens Allemans, tous les corps étant coupables ; & aussi il est certain que quand il leur envoya l'ordre de revenir sur le Rhin, il ne les en croyoit pas si éloignés qu'étoit le lieu où ses ordres les trouverent. M. le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec toute l'armée de M. le Prince ; & M. de Turenne sçachant que l'armée de Flandre étoit fort occupée, & qu'il n'y avoit point de troupes dans le Luxembourg, résolut dans le mois de Novembre d'aller à Treves, sçachant qu'il y avoit fort peu de garnison : n'ayant pas pû mener plus de quinze cens hommes de pied & toute la Ca-

valerie, il écrivit à M. le Cardinal, pour le supplier de lui envoyer quelques Regimens de l'armée de M. le Prince, qui étoit auprès de Metz; ce qu'il fit; mais il ne se trouva pas plus de sept ou huit cens fantassins qui pouvoient marcher. On fit aussi transporter par le Hundsruck deux ou trois piéces de canon avec beaucoup de peine. M. de Turenne après avoir fait avertir M. l'Electeur de Treves qui étoit à Coblentz de se rendre à Tréves, s'approcha de la Place, & l'ayant investie du côté de Luxembourg par un Corps de Cavalerie, elle se rendit la seconde nuit de l'ouverture de la tranchée. An. 1645.

M. de Turenne y remit M. l'Electeur, & y sejourna sept ou huit jours; il fit faire un réduit auprès du pont où il laissa cinq cens hommes; donna des quartiers le long de la Moselle, & retourna sur le Rhin au Chateau d'Obervesel, devant lequel il avoit laissé M. du Tot Maréchal de Camp, après un assez long blocus, ce Château se rendit; toute l'armée ayant été distribuée le long du Rhin & de la Moselle, & quelque Cavalerie envoyée en Lorraine, M. de Turenne retourna au commencement de Fevrier à la Cour. An. 1646.

M. le Cardinal Mazarin étoit alors maître des affaires : le Roi étoit fort jeune, & la Reine mere avoit une entiere confiance en M. le Cardinal. Comme M. de Turenne étoit fort bien avec lui, il approuvoit presque tous ses projets de Campagne, & principalement dans une guerre éloignée de la Cour comme celle d'Allemagne. Ainsi il avoit trouvé bon que M. de Turenne concertât avec M. Torstenson Général des Suédois, que les armées de France & de Suede se joignissent au commencement de la prochaine Campagne, pour remédier aux inconvéniens que l'expérience avoit appris être presque infaillibles pendant leur séparation. Les deux armées agissant toûjours séparément, l'une vers les pays héréditaires, & l'autre le long du Rhin, ou dans le Cercle de Suabe; l'armée de l'Empereur & celle de Baviére étant au milieu, envoyoient des secours contre celle qui les pressoit le plus, & rendoient presque infructueux tous les avantages que l'on avoit par des combats : comme le fruit principal que l'on peut tirer des victoires est de gagner un pays pour avoir des quartiers, & d'augmenter son armée en diminuant celle de l'ennemi, qui avec un peu de patience se ruine peu à peu; on ne pouvoit pas tirer ce fruit, parce que le renfort que les armées ennemies se renvoyoient mutuellement, faisoit perdre tous ces avantages; au lieu que l'armée de France & de

Suéde se joignant, pouvoient se concerter de maniere a ne se séparer plus, que suivant les mouvemens des armées opposées, & dans une distance à pouvoir se réjoindre quand celles des ennemis se mettroient ensemble. Ainsi M. de Turenne concerta avec M. Torstenson, que vers le mois de Mai il viendroit avec l'armée Suédoise dans la Hesse, & que l'armée du Roi passant le Rhin au-dessous de Mayence, se joindroit vers la Comté de Nassau.

An. 1646.

L'incommodité de la goutte & une longue indisposition, obligerent M. Torstenson à se retirer en Suéde, après avoir acquis, depuis la mort de M. Banier, toute la réputation qu'un grand homme peut avoir par le gain de diverses batailles, par la ruine d'une grande armée ennemie qu'il réduisit à rien, & par une estime générale de prudence, de cœur & d'habileté : il laissa le commandement de l'armée à M. Wrangel, qui ayant passé une partie de l'hiver à prendre quelques petites Places vers la Westphalie, se trouva en Hesse au commencement du Printems.

M. de Turenne demeura six semaines à la Cour : M. de Bouillon son frere étoit a Rome, & ses affaires n'étant pas encore ajustées, M. le Cardinal offrit à M. de Turenne le Duché de Château-Thierri qui devoit entrer dans l'échange de Sedan, en l'assurant que son acceptation ne nuiroit pas aux affaires de Monsieur son frere, & que l'on donneroit une autre Terre à sa place; mais M. de Turenne, persuadé que cet avantage rallentiroit, s'il n'empêchoit pas la conclusion de l'échange de Sedan, convint avec M. le Cardinal qu'il ne prendroit rien, jusqu'à ce que les affaires de Monsieur son frere fussent achevées. Il retourna donc au mois d'Avril sur le Rhin, fit assembler toute l'armée dans le commencement de Mai, & fit descendre un pont de bateaux auprès de Bacharach, pour aller joindre les Suédois dans la Hesse. Après avoir tout concerté pour cette jonction, M. le Cardinal Mazarin lui envoya un Gentilhomme nommé Saint-Aignan, pour lui dire que M. de Baviére ayant donné assurance à Messieurs les Plénipotentiaires à Munster, que son armée ne joindroit pas celle de l'Empereur, si celle du Roi ne passoit pas le Rhin; le Roi lui commandoit de ne pas traverser ce fleuve: le même Gentilhomme lui fit entendre que la pensée de la Cour étoit d'assiéger Luxembourg. M. de Turenne croyant que ce seroit la perte entiere des affaires d'Allemagne, se contenta de ne pas passer le Rhin, pour ne point contrevenir si promptement a un ordre exprès, & deux jours après que ce Gentilhomme fut retourné, le pont de bateaux rompit par une grande crue d'eaux.

Pendant qu'on le racommodoit, M. de Turenne apprit que l'armée de l'Empereur & de Baviére s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suédois dans la Hesse, & jugea que sa jonction avec eux étoit impossible en passant par le pont de Bacharach. Connoissant qu'il n'avoit point d'autre passage sur le Rhin que dans les villes que Messieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques Régimens d'Infanterie à Mayence où il laissa M. du Passage, partit deux jours après qu'il sçut la marche de l'ennemi, manda à M. le Cardinal par un Sécrétaire la résolution qu'il prenoit, & alla passer la Moselle cinq ou six heures au-dessus de Coblents à gué, & de-là par le pays de Cologne & de Meurs à Rhimberg & ensuite à Wesel, ayant envoyé un Gentil-homme à M. le Prince d'Orange & à Messieurs les Etats pour leur demander le passage.

Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti jusqu'à Wesel, où il trouva Madame de Longueville qui alloit à Munster; il marcha deux jours avec l'armée sur la route de cette Princesse, & de-là passant par Lipstadt que les Hessiens tenoient, il envoya avertir M. Wrangel (qui étoient aux frontiéres de la Hesse) du tems qu'il pourroit le joindre. L'armée avoit marché plus d'un mois à fort grandes journées, durant lequel tems celle de l'Empereur & de Baviere ayant approché des Suédois, n'osa pas les attaquer à cause des postes avantageux qu'ils prirent. Il y eût quelques petits combats, mais pas un de considérable; & M. Wrangel se gouverna avec beaucoup de prudence & de résolution. Comme les armées ennemies sçurent que l'armée de France approchoit, ils se retirerent à cinq ou six heures des Suédois & se camperent auprès de Fridberg, petite ville, dans laquelle ils mirent deux ou trois cens hommes. L'armée du Roi joignit celle des Suédois qui se mirent en bataille à son arrivée. Il y avoit plus de dix mille chevaux & six ou sept mille hommes de pied, & bien soixante piéces de canon. M. de Turenne soupa chez M. Wrangel avec beaucoup de réjoüissance, & ayant seulement séjourné un jour à cause du manque de fourage, l'armée du Roi prit l'avant-garde le premier jour, & M. de Turenne donna le mot; ensuite il le donnoit par écrit pour une semaine & M. Wrangel pour l'autre, se l'envoyant ainsi l'un chez l'autre par quelque ajudant, sans qu'il y eût jamais aucune division: on marcha en deux jours près des ennemis qui étoient campés au lieu que j'ai dit. Ils faisoient alors trois salves, pour le jour, à ce que je crois, de la naissance de l'Empereur, & on voyoit par-là que leur Corps étoit considérable. Ils avoient bien quatorze mille chevaux, dix mille hommes de pied

An. 1646. & plus de cinquante piéces de canon. On s'approcha à un quart de lieuë d'eux, & on ne jugea pas à propos de les attaquer dans un Camp où ils étoient peu retranchés, mais fort avatageusement postés.

Après quelque escarmouche, le jour que l'armée arriva près d'eux, on vint camper fort proche des murailles de Fridberg, où ils avoient trois ou quatre cens hommes de garnison : comme ceux de la ville tiroient à l'entrée de la nuit sur des soldats qui dans le tems du campement vont querir du bois, je ne doute pas que l'ennemi ne crut que l'on faisoit des approches avec intention d'assiéger la Place dont la prise n'eût été gueres difficile : mais à l'entrée de la nuit M. de Turenne & M. Wrangel ayant conféré ensemble sur ce qu'il seroit plus avantageux de faire, ils se débattirent quelque tems si l'on n'iroit pas par le Bergstras en laissant Francfort à main gauche, pour tâcher d'arriver à Heilbron devant l'ennemi, & avoir ensuite une entrée dans le pays de Wirtemberg. On jugea enfin que l'ennemi ayant un chemin plus court à faire, y arriveroit avant nous; & qu'ayant toujours le Danube & le bon pays derriere lui, il n'abandonneroit jamais que ce qu'il auroit ruiné. Au contraire l'armée Françoise & Suédoise n'ayant derriere elle que les bords du Rhin qui est un pays entiérement épuisé, seroient au commencement de l'hiver contraintes de reprendre chacune ses anciens quartiers, & de laisser à l'armée de l'Empereur & de Baviere les leurs qui étoient outre les pays héréditaires, les Cercles de Suabe, de Franconie & la Baviere qui sont des pays sans comparaison meilleurs que les bords du Rhin, le pays de Turinge & de Brunswic, où les armées Françoise & Suédoise avoient accoutumé de se retirer. Cette différence donne des avantages pour la prochaine Campagne, parceque les soldats viennent chercher les armées qui sont dans les bons pays, & que l'on y rétablit facilement ceux que l'on a. Après avoir été quelque tems en suspens, il fut résolut que l'on envoiroit mille chevaux avec cinq cens dragons pour se saisir du poste de Bonnameis qui est un petit bourg à deux heures de Francfort sur la petite riviere de Nid, laquelle étant passée sans que l'ennemi s'y opposât, on pourroit ensuite arriver aussi-tôt qu'eux à la riviere du Mein, ou les combattre en chemin s'ils prenoient cette marche.

Les troupes étant arrivées à Bonnameis, & n'y trouvant que quelques dragons qui défendoient le passage, s'en saisirent & du bourg. Un Corps de Cavalerie de l'ennemi que commandoit M. de Wert étant arrivé un peu tard, & voyant le poste pris, fit alte assez proche de-là. Les armées jointes marcherent le lendemain trois heures devant le jour : celle du Roi avoit

l'avant-garde, & ayant cotoyé dans la nuit & dans le commencement du jour celle de l'ennemi, on ne leur vit prendre d'autre résolution que de se mettre sous les armes. On a un peu blâmé M. l'Archiduc d'avoir été trop long à prendre parti, ce qui lui coûta bien cher : car pendant qu'il faisoit alte dans son camp, l'armée marchoit toujours ; & ayant trouvé le poste de Bonnameis occupé par ceux que l'on avoit envoyé devant, on fit promptement raccomoder le passage, & M. de Wert qui s'étoit avancé pour s'en saisir, commença à se retirer vers le gros de l'armée ennemie. AN. 1646.

Cependant on passa quoiqu'avec beaucoup de difficulté en divers endroits, & M. Konigsmarc ayant trouvé un passage à main gauche que l'armée Françoise avoit laissé, pour pouvoir passer par un plus grand front, renversa plusieurs troupes de M. de Wert qui se retiroient. Comme il n'étoit que deux heures après midi, quoique l'on eût bien fait six heures de chemin avec une grande armée & un très grand bagage, on marcha encore trois heures ce jour-là, toujours en intention de couper à l'ennemi le chemin du Mein ; ce qui réüssit par la lenteur à se résoudre : de sorte que le soir on arriva entre Francfort & Hanau en un lieu qui ôtoit le moyen à l'ennemi de pouvoir se retirer vers le Mein sans combattre.

L'armée étant partie deux heures devant le jour au mois d'Août, avoit fait neuf heures de chemin. Comme on avoit commandé au bagage de prendre tout à fait la main droite, & qu'il étoit couvert, on ne s'en mit pas beaucoup en peine & il arriva le lendemain. Ainsi les ennemis avec toutes les forces de l'Empire se virent en un jour hors d'état de pouvoir plus aller ni en Franconie, ni en Suabe, ni en Baviere, ayant toute l'armée confédérée entre eux & ces Pays-là. Mais comme on craignoit qu'à la faveur d'une petite riviere qui coule vers Hanau, ils ne pûssent encore marcher vers Aschaffembourg qui est sur le Mein ; on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'armée, commandant au reste de suivre, quoique fort affoiblie par la marche du jour précédent, & l'on arriva à une petite ville sur ce ruisseau. Les ennemis y avoient mis quelques gens & le lieu étant assez proche du derriere de leur Camp, il y avoit apparence qu'ils alloient marcher pour gagner Aschaffembourg : mais comme ils virent l'armée ennemie passer de grand matin, ils firent alte dans leur Camp leur bagage attelé, retirerent leurs troupes de cette petite ville & défendirent le ruisseau sur lequel elle est située avec quelques gens commandés.

L'armée Françoise & Suédoise arriva toute sur le midi auprès de ce ruisseau, & ayant fait venir du canon & fait retirer un escadron Impérial qui

AN. 1646. le souffrit avec un patience incroyable, l'ennemi demeura de nouveau dans son Camp. Les choses avoient ainsi entiérement changé de face dans une seule journée. Comme il y avoit un petit bois qui couvroit une partie du Camp des Impériaux, on ne voyoit pas bien leurs mouvemens: aussitôt qu'ils virent qu'on leur avoit pris le devant, ils firent marcher leur bagage vers Fridberg & suivirent à l'entrée de la nuit le même chemin tirant vers la Hesse, dans le dessein apparemment, s'ils avoient été poursuivis, d'aller vers la Westphalie ou vers Cologne. On balança quelque tems quel parti on prendroit de les suivre ou de profiter de l'occasion de prendre des postes considérables dans les Cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere. Il est certain que suivant le premier parti on les auroit ramené auprès de Cologne avec quelque perte dans leur retraitte: mais comme l'Empereur & M. de Baviere avoient le tems d'envoyer des ordres dans les Pays que je viens de dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, les affaires étant changées en un quart-d'heure, on résolut de marcher vers le Mein.

M. de Turenne fit joindre M. du Passage qu'il avoit laissé vers Mayence, quand il prit ce grand tour par Wesel avec deux mille hommes & marcha à Aschaffembourg, qui est un beau passage sur le Mein, dans lequel il y avoit deux cens hommes qui se rendirent incontinent. Après avoir passé le Mein, l'armée Françoise prit la droite, & la Suédoise la gauche marchant à huit ou dix lieuës l'une de l'autre. La premiere assiégea Schorendorf qu'elle prit en trois jours & alla à Lawingen sur le Danube, que personne ne gardoit: l'autre prit Nordlinghen, marcha à Donawert où elle passa le Danube comme la Françoise à Lawinghen, y ayant des ponts dans ces deux lieux, & trouvant des vivres abondamment par tout. Les Suédois laisserent garnison dans Nordlinghen & les François dans Schorendorf & dans Lawinghen, en passant & sans séjourner. Les Suédois traverserent le Lech sur le pont de Rain qui n'est qu'à trois ou quatre lieuës de Donawert & investirent la Place dans laquelle M. de Baviere avoit mis douze ou quinze cens hommes de milice, qu'on appelle chasseurs parcequ'ils ont une casaque verte.

M. de Turenne sçachant qu'il n'y avoit personne dans Ausbourg, envoya M. de Beauveau avec cinq cens chevaux pour parler à ceux de la ville, ayant passé lui-même à Lawinghen avec l'armée. Ceux d'Ausbourg firent entrer M. de Beauvau, laissant les Cavaliers à la porte & commencerent à parler de la composition pour se mettre entre les mains des François

François & des Suédois. Dans ce tems M. Wrangel, qui avoit commencé les approches de Rain & avoit trouvé de la résistance, comme il arrive ordinairement les premiers jours quand on a affaire à des milices, envoya prier M. de Turenne d'y marcher promptement, lequel croyant que ceux d'Ausbourg tireroient peut-être la négociation en longueur, tandis qu'une des deux armées étoit engagée au siége de Rain, s'y en alla en diligence, & fit revenir M. de Beauvau: comme la tranchée des Suédois étoit ouverte depuis trois ou quatre jours, il en ouvrit une le soir qu'il arriva: la seconde ou troisième nuit, se trouvant tout proche d'un bastion, ceux de dedans ayant battu la chamade de son côté qui étoit le plus avancé, la garnison sortit au nombre de près de deux mille hommes qui avoient beaucoup tiré & s'étoient fort mal défendus.

M. Wrangel parla souvent dans le tems du siége de Rain avec M. de Turenne sur celui qui mettroit un Gouverneur dans Ausbourg: il étoit d'accord de partager la garnison; mais il ajouta que le feu Roi de Suéde ayant tenu cette Place, il restoit quelques droits aux Suédois pour y commander plus qu'au Roi. Je crois que la pensée que les François s'en rendant les maîtres voudroient y mettre quelqu'un pour y commander, fut une des principales raisons qui obligea M. Wrangel à presser tant M. de Turenne de venir à Rain: néanmoins il n'y eût jamais de contestation aigre entre M. de Turenne & M. Wrangel; & je pense que l'affaire eût été réglée de cette façon, que l'on eût tiré au sort à qui mettroit un Gouverneur dans la Place: Mais comme la ville de Rain fût renduë, où les Suédois mirent garnison, on apprit que Royer étant parti de Memmingen étoit entré avec douze ou quinze cens hommes dans Ausbourg: on ne laissa pas d'y marcher pour voir si l'on ne pût l'investir dans les sept ou huit jours de tems qu'il falloit, avant que les armées Impériale & Bavaroise pûssent entrer dans la Baviere, ayant pris le tour par la Turinge (1) & par le haut Palatinat. On repassa le Lech, on prit ses quartiers auprès d'Ausbourg, & l'on ouvrit deux tranchées du côté des François & une des Suédois: on trouva que le fossé étoit fort large & fort profond, & les difficultés à passer étoient d'autant plus grandes qu'on manquoit de toutes les choses nécessaires, comme il arrive dans une armée de campagne. On n'avoit pas perdu plus de cinq ou six cens hommes, & l'on étoit déja sur le bord du fossé, quand on apprit que les armées Impériale & Bavaroise étoient à deux

(1) Puffendorf dit par la Franconie, la Turinge paroît un grand détour pour une armée qui étoit pressée.

AN. 1646. heures de-là : on avoit sçu tous les jours les journées qu'elles faisoient, & leur marche avoit été moins rapide qu'elle ne dût l'être : on résolut de ne quitter le siége qu'à la derniere extrêmité. On voyoit bien que si l'armée ennemie s'approchoit de la riviere, qu'on ne pourroit pas garder les postes entre la riviere & la ville, & qu'ainsi la Place seroit secouruë : mais comme on espere toujours qu'un ennemi ne fera pas tout ce qu'il peut, on vouloit attendre qu'il prit la resolution de marcher jusques-là avant que de lever le siége. On fit brûler beaucoup de villages pour l'empêcher d'approcher, de peur de manquer de fourage. Le même jour que les armées Impériale & Bavaroise arriverent, M. de Turenne & M. Wrangel passerent l'eau de leur côté avec deux mille chevaux & de l'Infanterie derriere pour escarmoucher les Impériaux dans la plaine & les empêcher d'approcher de la riviere : dans l'espérance que cet expédient réüssiroit, on fit retrancher le Régiment de Turenne au-delà de l'eau, qui en dix heures fit un fort sur lequel on mit du canon. Les ennemis ayant repoussé quelques unes de nos troupes qui étoient dans le bois à la tête du fort, n'oserent l'attaquer : mais la nuit s'approchant, ils s'étendirent pour se camper tout le long de la riviere où l'espace étoit si étroit que l'on n'y pouvoit demeurer de l'autre côté entre ladite riviere & la ville, que dans une tranchée ; c'est ce que l'on avoit fait quand il n'y avoit point d'armée ennemie : mais lorsqu'elle fut arrivée sur les bords du Lech, on ne pouvoit plus y rester à cause des deux feux de l'ennemi & de la Place, ni même défendre le passage de la riviere ni la tranchée.

Au commencement de la nuit, on retira ce qui étoit dans cette tranchée, & on mit toute l'armée ensemble entre le quartier des Suédois & des François. On retira le canon des batteries, & ayant envoyé le bagage avec les blessés & le gros canon à la pointe du jour dans une plaine à une heure d'Ausbourg, on lui commanda d'y faire alte ; on commença à marcher à deux heures de soleil ; les ennemis entrant en même tems dans la ville par le côté de la riviere qui étoit guéable & que l'on avoit abandonné : il ne s'y passa rien de considérable. Quand on se fut retiré à une heure de la ville, on se mit en bataille & on tira deux coups de canon pour montrer que l'on étoit résolu à combattre, si l'ennemi vouloit s'avancer. Ce stratagême est plus utile pour encourager le commun des soldats, que pour les gens plus éclairés, qui sçavent bien que quand une armée déloge avec beaucoup de canon & de bagage de devant une Place, & qu'elle passe de grandes campagnes, l'on peut la combattre avantageusement. Après

avoir demeuré tout le jour en ce lieu-là, on alla camper à deux heures d'Ausbourg, & le lendemain après avoir fait marcher le bagage, on alla à une heure & demie de Lawingen, où on résolut de camper pour faire fortifier la Place : en effet, les François & les Suédois entreprirent de faire chacun quatre Ravelins autour de la ville, qui est dans une très belle assiéte, & qui n'a que des murailles sans rampart, mais un pont sur le Danube : on y envoya deux ou trois mille hommes y travailler tous les jours, qui mirent en douze ou quinze jours tous ces ravelins en défense; & M. de Turenne mit dans la Place le sieur de Grotius avec huit cens hommes de son armée. An. 1646.

Dans ce tems-là l'armée de l'Empereur & de Baviere commandée par M. l'Archiduc étoit entre Ausbourg & Landsberg, où M. de Baviere envoya beaucoup de chevaux pour remonter les cavaliers; des armes, des souliers & des habits à l'Infanterie. Les deux armées s'avancerent au commencement de Novembre vers Memminghen avec intention de s'approcher d'Ulm, & d'en tirer des vivres à la faveur des Places d'Heilbron, de Tubingen & d'Ausbourg qu'ils tenoient dans la Suabe & dans le pays de Wirtemberg; & ayant une armée plus forte que celle des François & Suédois, ils espéroient de s'approcher de nous qui avions consommé tous nos fourages auprès de Lawinghen, & de nous faire retirer jusques dans la Franconie, leur laissant tous les quartiers de la Suabe, Lawinghen, Rain, Schorendorf & Nordlingen tellement abandonnés, que dans l'hiver ils s'en feroient rendus maîtres sans faire de siéges : de cette maniere toute la Campagne auroit été renduë inutile, au commencement de l'hiver qui est le tems qui décide en Allemagne, parcequ'il rend maître d'un pays à la faveur duquel l'on peut raccommoder & refaire une armée.

M. de Turenne & M. Wrangel prévoyant bien que de la résolution qu'ils prendroient, dépendoit le bon ou mauvais succès des affaires d'Allemagne, résolurent, quoique l'armée fut fort diminuée par les fatigues & la perte des chevaux, le manque d'armes & d'habits dans l'Infanterie, & malgré les neiges & les mauvais chemins, de marcher à l'ennemi auprès de Memmingen pour le combattre, ou pour voir en présence quel parti ils devoient prendre. Dans cette vûë on délogea d'auprès de Lawingen & contre l'opinion de la plûpart des Officiers & la croyance de toute l'armée qui s'imaginoit qu'on retourneroit dans la Suabe & de-là en Franconie : on fit une petite journée en avant, & le lendemain on s'approcha à une heure de l'ennemi qui demeura dans son poste. Comme il avoit de grands défilés & des marais devant lui, on ne crut pas devoir l'attaquer & l'on marcha vers

AN. 1646. Landsberg & la Baviere. M. de Turenne & M. Wrangel laisserent tout un jour deux mille chevaux devant l'ennemi pour couvrir leur marche & pour leur persuader qu'on alloit l'attaquer, & par-là l'empêcher de troubler notre passage. On assûre que rien n'a jamais tant aigri ni tant excité M. de Baviere à faire la paix, que de voir l'armée des Confédérés au commencement de l'hiver envoyer des partis aux portes de Munick, & de n'avoir point de nouvelles des armées de l'Empereur & de la sienne, pour qui il avoit fait de si grandes dépenses, & qu'il croyoit, comme il étoit vrai, beaucoup supérieure à la nôtre.

On cotoya une partie du jour l'armée de l'ennemi, & ayant envoyé le bagage vers le Lech, on marcha ensuite en grande diligence jusques auprès de Landsberg, où l'on trouva le pont des ennemis qui n'étoit pas rompu. On fit passer dessus quelques troupes à la hâte, & ayant sçu qu'il n'y avoit que cent chevaux dans Landsberg, qui est une fort mauvaise Place, & que l'ennemi y avoit tous ses vivres, on la fit sommer & on l'obligea à se rendre : sans perdre de tems on fit passer pendant la nuit & le jour suivant toute l'armée sur le pont que les ennemis avoient laissé, & on envoya trois mille chevaux aux portes de Munich, où étoit M. de Baviere qui n'avoit plus aucune communication avec son armée.

Les ennemis s'étant apperçu assez tard que l'on marchoit vers le Lech, voulurent suivre ; mais ils apprirent que l'on avoit passé la riviere & que Landsberg étoit pris. Ils furent bien embarassés à prendre une résolution : à la fin ils s'approcherent d'Ausbourg, & ensuite faute de vivres & de fourages ils se retirerent dans la Baviere, & les armées Françoise & Suédoise séjournerent auprès de Landsberg près de cinq semaines.

M. de Baviere ne voulut pas voir M. l'Archiduc qui marcha vers Ratisbonne avec l'armée de l'Empereur, & laissa l'armée de Baviere dans son pays. L'Electeur irrité prit alors la résolution de faire la paix, & de laisser aux Confédérés tout l'Empire, pourvû qu'il conservât ses Etats. Cette résolution à laquelle la nécessité l'avoit réduit, eût eû un grand succès sans les mesures que les affaires de Flandre obligerent M. le Cardinal Mazarin de prendre, à quoi se mêlerent aussi beaucoup de cabales de Religieux du côté de Rome, sous prétexte que la ruine de la Maison d'Autriche étoit celle de la Religion Catholique en Allemagne ; ce qui n'étoit pourtant qu'une fausse couleur : car le Roi eût maintenu les Catholiques en Allemagne de même que la Maison d'Autriche, eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les constitutions de l'Empire, & auroit accordé aux Protestans les mêmes libertés dont la Maison d'Autriche les laissoit joüir.

L'armée quitta enfin Landsberg, & se rapprocha de Memmingen, avec intention de vivre de ce côté du Danube autant que l'on pourroit, afin qu'il restât assez de pays au delà pour y demeurer jusqu'au Printems. Cependant M. de Turenne fit prendre par M. d'Hocquincourt le Chateau de Tubingen ; & ayant appris que les ennemis avoient quelque Corps près de Rain, M. Wrangel & lui y allerent avec cinq ou six mille chevaux, & défirent sept ou huit cens de l'ennemi. M. Wrangel s'avança aussi près de Lindau qu'il ne trouva pas à propos d'assieger. An. 1646.

Dans ce tems-là M. de Baviére ayant fait proposer à Munster le dessein qu'il avoit de s'acommoder avec les Couronnes confédérées, M. de Croissi vint trouver M. de Turenne ; & le lieu d'Ulm ayant été choisi pour le traitté, M. de Bauschemberg Géneral de l'artillerie, y vint de la part de M. de Baviére, & M. de Traci & M. de Croissi de la part du Roi. Les armées demeurerent quelque tems assez proche du lieu des conférences ; à la fin il fut conclu que M. de Baviére mettroit (1) Heilbron entre les mains du Roi, & Memmingen entre les mains des Suédois, & promettoit de se séparer entiérement des interêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages & vivres à celles du Roi pour aller dans les pays héréditaires.

En ce tems-là, l'Empereur se trouvoit avec quatre ou cinq mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux : les armées Françoise & Suédoise au contraire, montoient à treize ou quatorze mille hommes de pied, & à vingt mille chevaux, après avoir été racommodées. Le cœur de l'hiver & la grande distance qu'il y a de la Suabe dans les pays héréditaires empêcherent qu'on ne pût se servir qu'au printems de cet avantage.

Après que la paix fut faite avec M. de Baviére, l'armée du Roi se mit en quartier, dans les pays qui lui tomberent en partage des conquêtes qu'elle avoit faites la Campagne précédente avec les Suédois. Comme l'armée de l'Empereur se trouva fort affoiblie par la séparation de celle de Baviére, elle se retira dans les pays héréditaires, non pas tant pour se rafraîchir que pour s'éloigner des Confédérés. An. 1647.

Cette foiblesse des ennemis engagea la Cour à retirer l'armée d'Allemagne, ayant été sollicitée par les partisans de Baviére, qui suggeroient que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit entiérement à la ruine de la Religion Catholique ; que les Suédois seuls profiteroient de cette

(1) L'Historien du Vicomte a crû devoir suivre ici les articles du traité d'Ulm, cités dans le Recueil des traités & négociations.

AN. 1647. décadence de l'Empire ; que le Roi retirant son armée, on laisseroit les choses dans un équilibre que la France devoit souhaiter ; de sorte que ni la Maison d'Autriche ni les Suédois ne seroient les maîtres ; & que M. de Baviére les voyant affoiblir tous deux, & conservant son armée, feroit toûjours pancher la balance du côté que la France souhaiteroit. Le besoin que le Roi avoit de troupes en Flandre, à cause du grand Corps qu'on avoit envoyé sous M. le Prince en Catalogne, obligeoit aussi à prendre ce parti. M. de Turenne avoit remontré au contraire par divers Envoyés, que la perte de la Maison d'Autriche étoit presque sûre par la réünion des armées de France & de Suéde, & par la séparation de celle de Baviére, qui avoit laissé l'armée de l'Empereur presque réduite à rien : qu'on remédieroit bien à la crainte que la France avoit de rendre les Suédois trop puissans, par le partage qu'on feroit des conquêtes ; que la France tenant une partie de l'Allemagne, & conservant l'amitié de M. de Baviére, se rendroit arbitre des affaires en Allemagne ; que si on en sortoit avec l'armée, on laisseroit M. de Baviére maître des affaires, & en état de se tourner contre les Suédois quand il voudroit.

Malgré toutes ces raisons, M. de Turenne eut ordre de marcher en Flandre ; il avoit bien prévû que la Cavalerie Allemande feroit difficulté de le suivre, à cause de cinq ou six montres (1) qui étoient düës. Ce qu'il avoit représenté à la Cour, qui ne se trouvant point en état de donner aucune somme considérable, promit seulement une montre, laquelle même à cause de la difficulté que firent les Marchands d'accepter les lettres de change, ne fut pas prête au tems que l'armée devoit marcher : M. de Turenne pour y remédier, envoya la Cavalerie dans des bons quartiers, leur distribua tout le pays, les traitta le mieux qu'il lui fut possible, & s'en alla avec l'Infanterie Françoise prendre Hocst & Stenheim & d'autres petites Places qui assuroient ses conquêtes le long du Rhin : après quoi il reçut un ordre exprès de ne point perdre de tems pour marcher en Flandre. M. de Turenne avoit crû que les principaux Officiers de la Cavalerie Allemande devoient être contens, ayant fait M. de Flextein Géneral Major, donné le Gouvernement de Schorendof à M. de Rousmaorns, & obtenu à la Cour pour M. Rosen, qui étoit sorti depuis peu de prison, la charge de Lieutenant Géneral de la Cavalerie qu'avoit M. Doubatel. L'armée eut rendez-vous à Philisbourg, où elle passa le Rhin sans faire aucune difficulté ; & on marcha entre Strasbourg & Saverne, où M. Rosen qui n'avoit

(1) Montre signifie un mois de paye.

bougé de chez lui depuis sa sortie de prison, vint trouver M. de Turenne. AN. 1647.

Le repos que la Cavalerie avoit eu dans ses quartiers, le voisinage de la maison de M. Rosen où les Officiers alloient de tems en tems, & l'éloignement de M. de Turenne qui ne pouvoit pas y avoir l'œil, firent faire à beaucoup d'Officiers force raisonnemens contre le voyage de France : M. Rosen y portoit aussi les esprits, non pas peut-être qu'il souhaitât une entiére mutinerie, mais afin que la grande difficulté que les Allemans feroient de marcher en Flandre, obligeât la Cour ou à leur payer les montres dûës, ou à les laisser en Allemagne. Le lendemain que M. Rosen fut arrivé, on donna ordre à tous les Régimens de passer la montagne de Saverne; & M. de Turenne ayant M. Rosen avec lui, apprit en approchant de Saverne que le vieux Régiment de Rosen ne vouloit pas marcher : il y envoya M. Rosen, dont il n'avoit aucun soupçon, & ensuite il y alla lui-même; & n'ayant rien pû obtenir d'eux, il passa la montagne avec l'Infanterie, & envoya ordre à toute la Cavalerie de marcher, persuadé que s'il s'arrêtoit pour la mutinerie de ce Régiment, ce retardement donneroit lieu aux autres d'en faire de même. Il ne passa de la Cavalerie Allemande que le Régiment de Turenne : le vieux Régiment de Rosen ayant envoyé aussi-tôt aux autres Régimens Allemans, ils se joignirent tous à lui en deux heures. Le lendemain, les principaux Officiers de l'armée vinrent trouver M. de Turenne, & demanderent toutes les montres dûës : il leur fit connoître qu'il étoit impossible qu'ils pussent toucher de l'argent avant que d'entrer en Campagne; mais s'ils marchoient, il leur promettoit de tirer toutes les assurances de la Cour pour leur entier payement. Ils s'en retournerent avec cette réponse. Le lendemain, il envoya M. Rosen & M. de Traci pour leur représenter le préjudice que leur résistance apporteroit aux affaires du Roi, & même au payement de leurs montres, s'ils laissoient passer la Campagne sans rendre aucun service à la France.

Quand Messieurs Rosen & Traci furent arrivés auprès de la Cavalerie, les Officiers d'entr'eux qui avoient été les plus liés avec M. Rosen, lui remontrerent que l'affaire étoit à un point, qu'il n'y avoit plus d'accommodement à esperer; & que s'il ne prenoit le parti de se mettre à leur tête qu'ils en choisiroient quelqu'autre, & qu'ainsi il demeureroit parmi les François sans aucune considération : M. Rosen prit le parti de demeurer avec eux, disant que les troupes le retenoient par force; mais M. de Traci vint retrouver M. de Turenne, qui ayant vû partir la même nuit le bagage de M. Rosen pour aller joindre la Cavalerie révoltée, ne douta

AN. 1647. plus qu'il ne fut de concert avec les Allemans. Le lendemain sa maniere d'agir en envoyant des ordres par tout le pays, & en se faisant reconnoître des troupes comme Géneral, fit voir bien clairement son dessein. Il envoya querir des batteaux à Strasbourg que les habitans lui accorderent, à cause des menaces qu'il leur fit de brûler tous leurs villages s'ils les lui refusoient; il marcha ensuite pour repasser le Rhin. M. de Turenne ayant appris ses démarches, fit neuf lieuës d'Allemagne en un jour, avec trois mille hommes de pied & les quatre Régimens de Cavalerie Françoise, & le sien Allemand, & arriva tout auprès de cette Cavalerie qui commençoit à passer le Rhin. Fort étonnés de la promptitude de sa marche, & de le voir si près d'eux, ils envoyerent des Officiers députés, qui dirent que si on laissoit la Cavalerie repasser le Rhin comme ils l'avoient promis, qu'ensuite ils feroient tout ce que M. de Turenne leur commanderoit: il fut quelque tems en doute s'il les chargeroit ou leur permettroit de repasser le Rhin; ils étoient en telle confusion qu'il n'y avoit rien à craindre à prendre le premier parti: le procédé même de M. Rosen, que M. de Turenne avoit toûjours traitté si favorablement, méritoit un juste ressentiment; mais la promesse que la Cavalerie faisoit de retourner au service du Roi, & l'éloignement qu'avoit M. de Turenne de vouloir prendre une vengeance particuliére, lui firent consentir à permettre que les mutins repassassent le Rhin; après quoi ils se séparerent en diverses caballes. M. Rosen n'étant plus leur maître, une partie des Officiers voulut revenir servir le Roi; mais les cavaliers ne voulant plus les suivre, & craignant le châtiment, élûrent des cavaliers pour les commander, & ne reconnurent plus leurs Officiers.

Pendant ce tems là, la Campagne s'avançant en Flandre, M. de Turenne y envoya les quatre Régimens François de Cavalerie qui lui restoient, & s'en alla avec douze ou quinze personnes avec lui, au lieu où étoient les Allemans, jugeant bien que dans la confusion où ils étoient, personne n'auroit assez de crédit pour lui faire un déplaisir. Il passa le pont de Strasbourg, & s'en alla au quartier de M. Rosen, où étoient logés quatre Régimens de Cavalerie; M. Rosen vint au devant de lui avec beaucoup d'Officiers, fort embarassés au commencement. M. de Turenne alla dîner avec lui dans une hôtellerie au bout du pont de Strasbourg, dans le dessein de le mener promptement en deça du pont, & ainsi se saisir de lui; mais le nombre d'Officiers qui étoient avec M. Rosen ayant empêché M. de Turenne d'exécuter ce dessein, il résolut d'aller coucher au quartier de

de M. Rosen, & d'attendre un tems plus propre. Les Régimens qui étoient au quartier de M. Rosen sçachant la venuë de M. de Turenne, monterent à cheval, & se retirerent avec une grande confusion ; mais ayant été assurés que M. de Turenne venoit coucher dans leurs quartiers sans aucunes troupes avec lui, ils revinrent vers le soir. M. de Turenne soupa chez M. Rosen, avec quantité d'Officiers ; & dans la bonne chere & le vin toutes choses furent oubliées en apparence. Quoique les cavaliers fussent dans les quartiers avec les Officiers, ils ne laissoient pas néanmoins d'avoir des Députés (c'est ainsi qu'ils les appelloient) choisis d'entr'eux pour les commander ; & les Officiers n'avoient plus de part aux résolutions qu'ils prenoient. On avertit M. de Turenne à minuit que les Cavaliers vouloient marcher vers le Marquisat de Baden, pour s'éloigner davantage du pont de Strasbourg. Resolu de s'en aller avec eux, il marcha avec tous les Officiers à la tête des escadrons, & envoya les quartiers maîtres au logement avec la garde, n'y ayant aucun Officier qui eut du crédit ; ce qui eût parû aux personnes qui n'en sçavoient pas le fond, une chose contrefaite à plaisir, pour dissimuler quelque intention contraire à ce qui paroissoit. AN. 1647.

On marcha deux jours de cette façon ; & le troisième comme on pensoit séjourner, toute la Cavalerie se trouva à neuf heures du matin au quartier géneral : ils envoyerent des Députés à M. de Turenne, pour lui demander les montres dûës : il monta à cheval, s'en alla les trouver, & leur dit à la tête des escadrons, que de demander un argent comptant, c'étoit demander l'impossible, & qu'en repassant le Rhin ils iroient au devant de leur payement : ils demanderent à M. de Turenne s'il leur en répondoit ; lui ne voulant s'engager à rien qu'à ce qui pouvoit être exécuté, ne leur donna d'autre parole que de payer la montre qui étoit prête, & de faire ce qu'il pourroit afin qu'ils fussent payés du reste. Après cette réponse ils firent semblant de vouloir se saisir de la personne de M. de Turenne, lequel voyant bien la chose être hors d'apparence, demeura avec eux, & leur commanda de se retirer dans leurs quartiers d'où ils étoient partis le matin. M. Rosen qui étoit toûjours avec M. de Turenne, perdoit tous les jours son crédit auprès de tous les Officiers principaux de ce Corps : comme on ne s'adressoit plus à lui pour aucun commandement, il en fut beaucoup choqué, & tâcha de persuader à M. de Turenne de se retirer à Stolhoffen, lui représentant le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui, & qu'il envoyeroit de-là ses ordres avec la même autorité qu'étant présent. M. de Turenne ne voulut point s'éloigner des troupes, & logeoit toûjours chez

AN. 1647. M. Rosen n'ayant aucun équipage, mais seulement quatre personnes avec lui, afin d'ôter tout soupçon : mais aussi M. Rosen n'avoit pas un si grand crédit qu'il ne fut aisé de voir que les troupes ne prendroient pas son parti quand il seroit arrêté.

On arriva à huit lieuës de Philisbourg, dans une petite ville nommée Etlingen, où un Régiment d'Infanterie des mutins faisoit la garde : M. de Turenne fit venir la nuit cent mousquetaires de Philisbourg, leur commanda de se trouver à la pointe du jour à l'ouverture de la porte, s'y en alla lui-même, personne n'étant levé dans le quartier, en laissa cinquante à la porte, ordonna à la garde de poser les armes, & envoya les cinquante autres chez M. Rosen ; après l'avoir fait lever, il le fit marcher à l'instant à Philisbourg, le faisant embarquer sur le Rhin à deux lieuës du quartier. Il envoya querir en même tems tous les Officiers qui commandoient les Régimens de Cavalerie, à qui il dit qu'il avoit fait arrêter M. Rosen, & leur commanda de ne le plus reconnoître. Il trouva une parfaite obéïssance dans tous les Officiers, qui promirent qu'ils feroient ce que M. de Turenne leur commanderoit. La même mutinerie demeura cependant parmi les Cavaliers ; mais depuis la prise de M. Rosen, il ne leur resta personne pour les commander : tous les Officiers jusqu'aux Caporaux demeurerent auprès de M. de Turenne ; deux Régimens même rentrerent dans le devoir, & ne voulurent point suivre les autres, qui marcherent vers la Franconie, ayant élû des Chefs parmi les mutinés.

M. de Turenne les suivit avec tous les Officiers, & avec quelques escadrons ; & au bout de deux jours il les atteignit dans la vallée du Tauber : comme c'étoit un pays serré, il ne craignit point de les approcher, quoiqu'ils fussent en beaucoup plus grand nombre ; eux qui croyoient qu'il n'osât les attaquer, commencerent à défiler pour gagner une montagne. M. de Turenne les ayant vû, fit charger leur arriere-garde : les autres qui étoient engagés dans le passage voulurent rebrousser en diligence ; mais on les mit en telle confusion qu'on les rompit entiérement : M. de Turenne pensa être pris à une premiere charge qu'il avoit faite avec quinze ou vingt chevaux : on tua deux ou trois cens hommes, & on en prit autant de prisonniers : ce qui étoit engagé par delà le passage s'en alla en diligence à la riviére du Mein, & une partie de ce débris, hors quatre Régimens, joignit quelque tems après les Suédois.

Comme la campagne n'étoit pas achevée en Flandre, où M. de Turenne avoit envoyé la Cavalerie qui lui restoit après la mutinerie des Allemans,

Il racommoda avec ce débris tous les Régimens, hors deux, mit des Officiers dans toutes les Compagnies, & leur donna des Cavaliers qui avoient été pris, ou qui s'étoient venu rendre après le combat des mutinés. Il marcha ensuite dans le Luxembourg avec son Infanterie & ces Régimens racommodés; mais il reçut ordre de la Cour de ne pas passer outre, & d'y faire seulement une diversion, en prenant quelques méchans Châteaux; ce qu'il fit, & obligea M. Bec de se séparer de l'armée de Flandre, avec un Corps de quatre ou cinq mille hommes. An. 1647.

L'hiver approchant, & ôtant tout moyen aux uns & aux autres de rien faire dans ce canton, M de Turenne apprit que les choses étoient bien changées en Allemagne, & que M. de Baviére voyant l'Empereur pressé par les Suédois, avoit rompu le traitté fait avec les deux Couronnes, & avoit envoyé son armée joindre celle de l'Empereur, poussé les Suédois jusques dans le pays de Brunswick, regagné beaucoup de pays que l'on avoit conquis quand les armées de France & de Suéde se joignirent l'année d'auparavant. Cette nouvelle obligea la Cour de lui envoyer des ordres de retourner en Allemagne. Ayant appris sur sa route que la garnison de Frankendal assiegeoit Wormes, il envoya un Corps de Cavalerie qui en fit lever le siége, & marcha vers Mayence, & prit dans sa marche le Château de Falksteim: il fit faire un pont sur le Rhin auprès d'Oppenheim, & demeura dans le pays de Darmstat bien avant dans le mois de Janvier, en attendant que les Suédois fussent en état de marcher; mais l'état de leur armée ne le permettant pas, & ayant bésoin de quelque tems pour remettre & remonter leur Cavalerie, M. de Turenne fut obligé de se retirer vers Strasbourg.

Ayant eu permission d'aller à la Cour, & ayant distribué des quartiers en Lorraine pour l'armée, il étoit prêt à partir pour la France, lorsque Madame la Landgrave de Hesse lui envoya un Gentilhomme, qui avoit ordre de lui dire que l'armée des Suédois étoit en état de marcher, pourvû que celle du Roi repassât le Rhin pour la joindre. C'étoit un grand contre-tems d'être obligé de marcher huit jours par le pays dont il étoit venu, & qui étoit entierement ruiné, avec une armée bien délabrée, qui s'attendoit d'avoir des quartiers pour se remettre: néanmoins M. de Turenne crut l'affaire si importante qu'il se contenta d'envoyer M. de Vautorte à la Cour, pour lui apprendre qu'il alloit repasser le Rhin, & la prier de l'assister. Il donna dix jours pour remettre l'artillerie, envoya en Suisse chercher des chevaux, retourna à Mayence dans le mois de Février, y repassa An. 1648.

AN. 1648. le Rhin & alla dans la Franconie joindre les Suédois, quoiqu'il fut huit jours pendant cette marche sans trouver presque de paille pour les chevaux. Pour l'Infanterie il commanda que l'on fit des manteaux à cause que la saison étoit fort rude; de sorte qu'il se trouva au-delà du Rhin avec quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux & vingt piéces de canon avec douze ou quinze Places conquises en fort bon état.

Quelque tems avant que-de passer le Rhin, M. de Turenne écrivit à M. le Duc de Baviere & lui manda que dès qu'il s'étoit déclaré contre les Suédois, le Roi avoit résolu de rompre de sa part le traitté qui s'étoit fait avec lui. M. de Turenne sçavoit bien que l'intention de la Cour étoit qu'il fit ce qu'il pourroit contre l'Empereur; mais il n'avoit point d'ordre exprès de déclarer la guerre à M. de Baviere. Comme le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que l'on s'entendoit toujours en France avec M. de Baviere, il crut qu'une déclaration ouverte rassureroit les Suédois & tous les Princes Allemans alliés de la France, & l'on approuva cette démarche à la Cour.

L'armée du Roi se trouvant au-delà du Rhin, marcha en laissant la riviere du Mein à la droite, & joignit les Suédois entre la Hesse & la Franconie. Après cette jonction, un Corps de Hessiens qui étoit venu avec les Suédois s'en retourna au pays de Hesse & les deux armées passerent le Mein. Celles de l'Empereur & de Baviere qui s'étoient affoiblies par de petits siéges dans la Hesse, après avoir poussé les Suédois, s'en retirerent en diligence vers le Danube, repasserent ce fleuve & se mirent à couvert d'Ingolstat, Place qui appartenoit à M. de Baviere. Les armées de France & de Suéde s'arrêterent sur le bord du Danube où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on iroit. M. Wrangel qui commandoit l'armée de Suéde avoit dessein d'aller dans le haut Palatinat: mais comme M. de Turenne craignoit qu'insensiblement le progrès de la guerre ne le meneroit vers la Bohème, & que par-là on s'éloigneroit trop de la Suabe qui étoit le seul lieu dont il pouvoit tirer les choses nécessaires pour l'armée, ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation sans qu'il parût néanmoins rien d'altéré dans les esprits: on se sépara ensuite n'étant point d'accord. Les Suédois marcherent à l'entrée du haut Palatinat, & M. de Turenne avec l'armée du Roi s'en alla entre la Franconie & l'Evêché de Bamberg, sçachant bien que les Suédois n'iroient pas seuls en Bohème, & se tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre quand ils auroient changé de pensée. Les Cavaliers mutinés dont j'ai parlé que l'on

avoit chargés sur le Tauber, qui étoient avec les Suédois, obligeoient aussi M. de Turenne à ne pas s'éloigner de la Suabe. Il y en avoit bien quatre cens qui s'étoient remis dans l'armée du Roi, & les Suédois craignant de perdre le reste, vouloient attirer l'armée Françoise dans une guerre éloignée du Rhin & du Danube, afin par-là de dégoûter le reste des Allemans qui n'espéroient plus l'argent qui leur pourroit venir de France, & les quartiers que M. de Turenne leur avoit promis dans la Suabe. Les Régimens même de mutinés qui étoient dans l'armée des Suédois causoient tous les jours de petits désordres entre les Officiers des armées; mais il n'y parut rien au procédé des Généraux qui se voyoient tous les jours. Il s'y passa là-dedans force petites choses qui seroient trop longues à écrire. An. 1648.

Les Suédois ayant vû que l'armée du Roi demeuroit aux frontiéres de l'Evêché de Bamberg, & ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage des François, se donnerent rendez-vous vers Rottembourg sur le Tauber, & marcherent ensemble pour se rafraîchir aux frontiéres de Wirtemberg. Après y avoir séjourné environ trois semaines, sçachant que les armées de l'Empereur & de Baviere étoient vers Ulm, ils y marcherent. Comme on arriva auprès du Danube, les armées ennemies qui étoient au-delà passerent un pont auprès d'Ulm, où il y eut quelque escarmouche; & le lendemain continuerent leur route entre Lawingen & Ausbourg, & se camperent à trois lieuës de Lawingen, Place que le Roi tenoit sur le Danube.

Les armées du Roi & de Suéde marcherent droit à Lawingen où M. de Turenne, M. Wrangel & M. Konigsmarc laisserent l'armée qui se campa à une lieuë de Lawingen, prirent trois mille chevaux avec eux, & passerent le pont pour aller reconnoître. Comme ils eurent traversé le marais qui est au-delà de Lawinghen, qui dure bien une lieuë, & où il faut toujours défiler, ils firent alte & envoyerent un parti pour sçavoir ce que faisoient les ennemis: au bout de deux heures il rapporta que leur armée étoit campée à une heure & demie de-là, qu'ils n'avoient point d'alarme, que tous leurs chevaux étoient à la pâture & qu'il n'avoit rencontré aucun parti qui eût découvert les trois mille chevaux, ni qui pût voir si les armées confédérées étoient arrivées près de Lawinghen. On délibéra quelque tems si avec ces trois mille chevaux on pousseroit la grande garde, ou si on tomberoit sur leurs chevaux qui étoient à la pâture; mais on résolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les trois mille chevaux, & d'envoyer des Ajudans avec l'ordre aux armées de marcher toute la nuit, de laisser leur

AN. 1648. bagage dans le quartier & de se rendre au point du jour au lieu où on les attendoit. Cela réüssit comme on l'avoit proposé, & à deux heures du jour les armées étant arrivées, celle du Roi ayant l'avant-garde, on marcha droit au Camp des ennemis, en détachant mille chevaux commandés pour les engager au combat. Comme on arriva près de leur Camp, on vit qu'il brûloit & qu'il y avoit environ trente escadrons en alte, & quelques bagages qui filoient par un bois. Dans le tems qu'on avançoit en diligence, quelques uns de ces escadrons s'approchoient du bois, & les mille chevaux commandés commencerent à escarmoucher; mais comme il y avoit de l'Infanterie dans le bois & que les escadrons ennemis se revirerent fort à propos, ils ne s'embarrasserent guères de ces commandés qui furent fort souvent repoussés. Le Régiment de Cavalerie de M. de Turenne s'étant avancé pour soutenir les commandés, chargea l'Infanterie de l'ennemi dans le bord du bois, & en ayant tué quelques uns, leur Cavalerie se mit en confusion. C'étoit l'arriere-garde de Montecuculli qui commandoit une aile de l'armée de l'Empereur: on ne peut pas se mieux comporter qu'il faisoit en cette retraite: mais comme la Cavalerie de l'armée du Roi & des Suédois arrivoient de tous côtés, il fut impossible que la confusion ne vint à la fin à cette arriere-garde, laquelle fut poussée à travers ce bois. Dans une plaine au-delà, Mélander Général de l'armée de l'Empereur emmena deux mille mousquetaires, quelque Cavalerie & du canon pour soutenir cette arriere-garde & arrêta quelque tems notre Cavalerie; à la fin Melander fut tué, & sa Cavalerie repoussée dans un autre bois par-delà la plaine. Son Infanterie étoit au bord du bois; mais les Suédois ayant pris avec leur Cavalerie un chemin à gauche, la couperent au milieu du bois: la Cavalerie de l'armée du Roi passa par la plaine par où elle vouloit se retirer; desorte que dans la plaine & dans le bois les ennemis perdirent cette Infanterie avec huit piéces de canon, beaucoup d'étendarts & une partie de leur bagage. On les suivit bien une heure & demie depuis la mort de Melander, & après que leur Cavalerie se fut un peu remis ensemble; car leur Infanterie étoit à plus de quatre heures derriere; on vit au-delà d'un ruisseau fort creux six ou sept escadrons de l'ennemi qui faisoient alte; on n'y trouva point de passage que celui qu'ils gardoient qui étoit fort étroit. Comme on eût fait alte on vit venir trois bataillons d'Infanterie qui vinrent s'y fortifier; & sur les hauteurs loin de-là on voyoit quelques troupes & du bagage tout en désordre. On attendit le canon pour faire déloger la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui se retranchoit: mais on tira avec

quinze ou vingt piéces contre cette Infanterie & cette Cavalerie, dont il y en eût plus de la moitié tués sur la place, sans que les ennemis quittassent le passage. Les escadrons ne faisoient que changer de place, & l'on voyoit un escadron de six vingt ou cent cinquante chevaux réduit à cinquante ou soixante, sans s'ébranler. AN. 1648.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne voulut gagner le passage, mais il y perdit cent cinquante hommes & fut obligé de se retirer sans l'emporter. C'étoit M. le Duc Ulric de Wirtemberg qui commandoit cette Cavalerie comme Général Major, & qui certainement sauva le reste des armées de l'Empereur & de Baviere. On se lassa de tirer contre lui avec ce nombre de piéces qui n'étoient éloignées que d'une petite portée de mousquet. Les troupes de l'ennemi qui avoient été un peu ébranlées d'abord se rassurerent ensuite & perdirent plus de la moitié de leurs gens à coup de canon, sans témoigner d'épouvante. On voyoit cependant l'armée de l'ennemi qui tâchoit de se rassembler sur une hauteur à une demi lieuë du passage & qui envoya des gens pour relever les troupes qui avoient été si ruinées du canon : mais il n'y en vint qu'une partie, l'autre ayant été dissipée & ayant pris la fuite par les coups d'artillerie qu'on leur tiroit quand on les voyoit venir en Corps. Comme on avoit suivi l'ennemi plus de quatre heures & avec grande diligence, le Corps d'Infanterie ne put arriver qu'un peu devant la nuit, & ainsi on ne la put pas employer à forcer ce passage. L'ennemi, dès qu'il commença à faire obscur, se retira avec le reste de son armée sous Ausbourg, qui n'étoit qu'à deux heures de-là, & y passa la riviere du Lech.

On séjourna le lendemain & on marcha le jour d'après au pont de Rain, qui est une Place que M. de Baviere tenoit sur le Lech à cinq heures au-dessous d'Ausbourg. Les ennemis mirent le feu au pont & demeurerent avec leur armée de l'autre côté de l'eau, au même lieu où Tilli avoit tâché de défendre le passage au Roi de Suéde ; & nous avançâmes le canon & mîmes des mousquetaires au même lieu où Gustave avoit logé les siens. Après un escarmouche qui dura depuis midi jusqu'à la nuit : les ennemis se retirerent de leurs postes sans bruit & marcherent avec toute leur armée vers Munich. Le lendemain matin on fit passer un gué à la Cavalerie Suédoise & à celle de l'armée du Roi commandée par M. de Duras, au nombre de mille chevaux ; mais avec grande difficulté, parceque ce gué ne valoit rien : ce détachement suivit les ennemis pendant deux ou trois lieuës, & fit quelques prisonniers à leur ariere-garde. Toute l'armée passa au pont de Rain que l'on fit racommoder & que les ennemis aban-

An. 1648. donnerent, & on marcha vers Neubourg. On laissa pour garder le pont de Rain deux mille hommes commandés par M. de Laval, Général Major dans l'armée du Roi : on campa la nuit à Neubourg & l'on marcha le lendemain vers Frisingen qui est sur la riviere d'Iser. Les ennemis se trouverent encore de l'autre côté, ayant abandonné la ville de Frisingen qui est en-deçà : on s'y logea & l'on tenta divers passages sur l'Iser. Alors les ennemis se retirerent derriere la riviere d'Inn, après avoir mis un bon nombre de leur Infanterie dans Munich, dans Wassembourg & dans Ingolstat.

M. de Baviere en ce tems-là quitta Munich où il étoit, se retira derriere la riviere d'Inn & s'en alla avec fort peu de suite dans un âge fort avancé dans l'Archevêché de Saltzbourg, où il fut à peine reçu qu'il songea à passer dans le Tirol. Les armées traverserent l'Iser & marcherent sur l'Inn où l'on ne pût attaquer Wassembourg, à cause du nombre d'Infanterie qui étoit dedans. Alors on marcha plus bas le long de la même riviere pour se loger à Muldorf, où on fit toutes choses possibles pour la passer : mais comme elle étoit beaucoup plus large & plus profonde que le Lech & l'Iser, & que l'on n'avoit point de batteaux, on ne put jamais planter des pilotis dans l'eau, quoiqu'il y eût une fort petite résistance de l'autre côté, de la part des ennemis, qui ne parurent qu'au nombre de quinze cens ou deux mille tout au plus.

Les armées de France & de Suéde n'avoient jamais pénétré si avant, & il étoit d'une extrême conséquence de passer la riviere d'Inn, à cause du pays d'Obernperg qui en est fort proche, & qui est des terres héréditaires de l'Empereur que l'on eût certainement fait soulever : on séjourna quinze jours à Muldorf, durant lequel tems & celui qui s'étoit passé depuis la mort de Mélander, l'Empereur avoit fait de grandes levées & M. de Baviere avoit envoyé beaucoup de chevaux à Passaw pour remonter la Cavalerie, où M. de Picolomini qui fut envoyé pour commander les armées, les mit ensemble ; & après avoir amassé un Corps très considérable qui pouvoit bien être de neuf ou dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux avec beaucoup de canon, il passa le Danube à Passaw, & les armées opposées se trouverent à cinq ou six heures les unes des autres.

On ne jugea pas à propos d'attendre l'ennemi sur l'Inn, mais plutôt sur l'Iser, où on avoit la commodité de moulins ; ainsi on marcha à Dingelfing, qui est sur l'Iser, où l'on campa. Les ennemis vinrent à Lindaw qui en est à une heure & demie sur la même riviere. Les armées du Roi & des Suédois commencerent à se retrancher & les Suédois à faire deux ponts

sur

fur l'Ifer avec des pilotis qui furent achevés en quatre ou cinq jours. Les Officiers de l'artillerie de l'armée du Roi apprirent d'eux à en faire de même ; de forte qu'il y eût trois ponts faits fans avoir de batteaux, & fur une riviere fort creufe & affez large. Les bleds étant murs, l'Infanterie alloit battre le grain quand la Cavalerie alloit au fourage, de forte qu'il n'y avoit point de néceffité. On demeura quatre femaines dans le Camp, les ennemis étant fort près & les gardes à la vûë les unes des autres : il s'y paffa fort fouvent des actions dans les convois de fourages & dans les partis. (1) AN. 1648.

Durant ce tems-là, l'armée de l'ennemi diminuoit beaucoup plus que la nôtre : quand on arriva dans ce Camp, elle étoit beaucoup fupérieure ; mais au bout des quatre femaines, elle avoit perdu beaucoup de gens. M. Konigfmarc qui s'étoit féparé avec quelques troupes deux jours après la défaite de Mélander, s'étant emparé de Pragues, les Impériaux y envoyerent peu de troupes ; mais la prife de cette ville leur abattit beaucoup le cœur. On demeura en Baviere jufqu'à ce que les mauvais tems de l'arriere-faifon obligerent l'armée de fe retirer. Il y arriva durant ce tems là un accident aux Suédois par une chaffe que M. Wrangel voulut faire auprès de Munich, où il perdit quelques étendarts, fept ou huit cens chevaux & quantité d'Officiers.

Après que les armées furent forties de la Baviere, on repaffa le Lech auprès de Landsberg ; on traverfa le Danube à Donawert, & l'on alla vers Aifchtet en tirant vers le haut Palatinat. Pendant cette irruption en Baviere, où il y eut beaucoup de pays conquis & beaucoup d'interêts différens, il n'y eut jamais rien qui causât la moindre aigreur. L'Infanterie demeuroit toujours au centre & la Cavalerie de chaque armée rouloit d'une aile à l'autre. Les Officiers Généraux des deux armées commandoient à leur tour aux détachemens, & par-là il n'y avoit aucune difficulté. Comme cette Campagne avoit fort géné l'Empereur & M. de Baviere, ils prefferent fort la paix qui fe conclut bientôt à Munfter. Alors M. de Turenne fe retira avec l'armée vers la Suabe, & les Suédois marcherent dans le pays de Nuremberg.

(1) Le détail de cette irruption en Baviere qu'on a mis dans l'hiftoire du Vicomte, fut pris dans une Relation manufcrite faite par un Officier qui fervit pendant toute cette Campagne ; elle fe trouve parmi les papiers du Vicomte.

Fin du premier Livre.



MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FRANCE.

AN. 1649.

APRE'S la conclusion de la paix de Westphalie, l'armée du Roi se retira dans ses quartiers de Suabe & de Wirtemberg, & M. de Turenne y demeura pendant l'hiver. Dans cet intervalle les brouilleries de France s'échaufferent & parvinrent à un tel point, que la Reine fit sortir le Roi hors de Paris, & l'armée Royale prit ses quartiers tout autour de la ville, avec dessein de l'affamer. M. le Prince de Conti, M. de Longueville, M. d'Elbeuf, M. de Bouillon & quantité de personnes de qualité demeurerent dans la Capitale, persuadées que dans une minorité on ne pouvoit pas entreprendre une chose de si grande conséquence, sans la participation des Princes du Sang & des Grands du Royaume. Aussitôt on envoya quelqu'un de la Cour à M. de Turenne pour sçavoir ses sentimens, qui ne les déguisa point: il manda même à M. le Cardinal Mazarin de ne plus faire aucun fondement sur son amitié, s'il continuoit d'agir ainsi; que quand il passeroit le Rhin avec l'armée pour retourner en France, ce ne seroit qu'avec le dessein de procurer la paix, & nullement pour aider à soutenir une action qu'il ne croyoit point que l'on dût entreprendre si légérement.

Il se passa quinze jours ou trois semaines dans les voyages de la Cour à l'armée, & de l'armée à la Cour. M. de Turenne ne voulant rien donner à entendre à la Cour que ce qui étoit sa véritable intention, ni faire croire aux Ministres qu'il vouloit dépendre entiérement d'eux, quand il seroit arrivé en

France, pour autoriser une entreprise qu'il ne croyoit pas légitime en aucun tems, & principalement dans une minorité; d'autant plus que personne encore n'avoit pris les armes contre le Roi, ni témoigné aucune desobéissance ouverte. Il y avoit, à la vérité, des Compagnies qui avoient marqué trop de chaleur; mais c'étoit plutôt par des interêts particuliers que par un dessein formé de se révolter contre la Cour.

M. de Turenne ayant fait connoître ses sentimens à la Cour, parla aux Officiers; & hors deux ou trois Régimens, tous promirent de marcher où il vouloit. Aussi-tot que la Cour sçut qu'il alloit passer le Rhin, elle se découvrit tout-à-fait; ce qu'elle n'avoit pas fait jusqu'alors, n'ayant envoyé d'autre ordre que celui de ramener l'armée en France quand la paix seroit faite en Allemagne. La Cour envoya donc des ordres exprès à tous les Officiers de ne plus reconnoître M. de Turenne, fit tenir trois cens mille écus sur le Rhin, & promit de payer les quatre ou cinq montres dûës; ce qui avec la sollicitation de M. d'Erlac, ébranla six Régimens Allemands qui allerent pendant toute la nuit le joindre à Brisac: trois Régimens d'Infanterie se mirent sous Philisbourg. Il ne resta avec M. de Turenne que la moitié de l'armée & encore fort ébranlée, excepté cinq ou six Régimens. Lui voyant qu'il ne pouvoit plus marcher pour éxécuter les desseins qu'il s'étoit proposés, & ne voulant pas aussi aller à la Cour pour les raisons dites ci-dessus, donna ordre à quelques Officiers Généraux demeurés auprès de lui, d'emmener le reste des troupes joindre M. d'Erlac. Il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, où il demeura un mois jusqu'à ce qu'il eût appris que le traité de Ruel étoit fait: alors il s'embarqua en Zélande, alla descendre à Dieppe, & de-là vint en poste à Paris.

Quoique l'accommodement fut fait, les partis étoient demeurés dans de grandes défiances l'un de l'autre. La Cour songeoit à la Campagne qui commençoit en Flandre, & laissoit les affaires au-dedans du Royaume dans une situation fort mal assurée. M. de Turenne s'y en alla deux jours après être arrivé à Paris; & comme le dessein de M. le Cardinal étoit de tout dissimuler tant que la Campagne dureroit, & que le refroidissement qui commençoit entre M. le Prince & lui, faisoit agir la Cour avec moins de hauteur, M. de Turenne y fut assez bien reçû, y vêcut à son ordinaire, & commença d'entrer en quelque liaison avec M. le Prince, qui n'alla point commander l'armée cette Campagne; mais qui fit un voyage en Bourgogne. M. de Turenne passa l'Eté quelquefois à Paris & d'autres fois

An. 1649. à Compiégne où étoit la Cour. Il recevoit beaucoup de civilités de M. le Cardinal, & s'étoit souvent éclairci avec lui sur tout le passé; mais sans entrer dans aucun engagement d'amitié avec lui. Le Ministre ne voulant point donner de soupçon à M. le Prince, n'avoit point parlé clairement à M. de Turenne; & M. de Turenne n'ayant point pris ses sûretés avec M. le Cardinal, & voyant qu'il avoit toujours quelque réserve avec lui, panchoit plus du côté de M. le Prince.

Au commencement de la Campagne, l'armée d'Allemagne refusa d'obéir à M. d'Erlac; de sorte qu'il fut obligé de la quitter. Les Officiers envoyerent des deputés à la Cour pour la supplier de deux choses; l'une de leur payer ce qui étoit du, & l'autre de renvoyer M. de Turenne pour les commander; mais elle éluda la derniere demande. Après la levée du siége de Cambrai il ne se passa rien de considérable pendant tout le reste de la Campagne. Le Roi revint à Paris, & la Cour étoit si pleine de factions que son autorité diminua beaucoup: M. le Prince revint de Bourgogne, & quelque tems après il se brouilla ouvertement avec M. le Cardinal. Toute la Cour prenant parti, M. de Turenne alla chez M. le Prince, & par-là fit une déclaration ouverte d'être de ses amis, ce qui l'engagea dans la suite à prendre part avec lui dans sa bonne ou mauvaise fortune. Il y eut en ce tems-là divers raccomodemens de M. le Prince avec la Cour dont il prit le parti, pour pousser à bout M. le Coadjuteur. Durant un mois ou six semaines, il n'y eut presque pas de jour que les affaires ne prissent une différente face, tantôt à l'avantage, tantôt au désavantage de M. le Prince: mais comme je ne peux pas entrer dans le détail de ces matiéres, je me contenterai de dire que la Cour n'étant pas satisfaite du procédé de M. le Prince, se lia avec tous ceux qui lui vouloient du mal, qui étoient en très grand nombre.

An. 1650. Ces raccomodemens avec la Cour ayant attiré toute la caballe, M. le Cardinal s'en servit adroitement pour la regagner, & concerta avec ceux qui en étoient les principaux chefs, & qui avoient grand crédit sur l'esprit de M. le Duc d'Orleans, les moyens de faire arrêter M. le Prince. Il y trouvoit d'ailleurs un très grand obstacle par la liaison qui étoit entre M. le Prince & M. de la Riviere qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de M. le Duc d'Orleans. M. le Cardinal surmonta enfin ces difficultés, & ayant gagné M. le Duc d'Orleans, on fit arrêter un jour de Conseil M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, qu'on fit mener par les Gendarmes du Roi au bois de Vincennes.

AN. 1650.

M. de Turenne avoit bien vû dans ces derniers tems que M. le Prince se brouilloit avec tout le monde, & qu'il donnoit grand sujet de mécontentement à la Cour, par le mariage de Madame de Richelieu, & en soutenant Jersei contre la Reine. M. le Cardinal faisoit faire de tems en tems de grands complimens à M. de Turenne, lui promettant qu'il iroit commander, s'il le vouloit, la Campagne prochaine l'armée de Flandre; & sçachant que depuis quelques jours il n'alloit plus gueres chez M. le Prince (qui en effet ne lui faisoit plus de part de sa conduite) M. le Cardinal espéroit, comme il lui a dit depuis, qu'il ne se mettroit pas si promptement dans les interêts de M. le Prince. A l'instant même que le Prince fut arrêté, M. le Cardinal envoya M. de Ruvigni trouver M. de Turenne pour l'assûrer qu'il y avoit sûreté entiere pour lui, & lui promit beaucoup de bons traitemens en tout ce qui le concerneroit. M. de Turenne, quoiqu'il fut persuadé qu'il y avoit sûreté pour lui à la Cour, & qu'il fut bien vrai que M. le Prince ne vivoit pas trop bien avec lui depuis quelque tems, ne voulant pas abandonner le Prince dans son malheur, partit la nuit qu'il fut arrêté avec quatre Gentils-hommes, & n'ayant point d'argent s'en alla chez M. de Varennes qui lui préta six cens pistoles & l'accompagna à Stenai. M. de Chamilli qui y commandoit pour M. le Prince, reçut M. de Turenne dans la ville avec beaucoup de joie: trois ou quatre jours après la Cour lui envoya Paris, pour le convier à retourner avec toutes les promesses que l'on peut faire: mais ne pouvant se contenter l'esprit s'il entendoit à aucune négociation durant le malheur de M. le Prince, il renvoya Paris sans vouloir rien écouter, & résolut de prendre toutes les voies pour obliger la Cour à relâcher M. le Prince, & de n'oublier rien pour faire apprehender les malheurs que pouvoit causer son long emprisonnement.

Il envoya suivant cette résolution à toutes les troupes qui étoient à M. le Prince & à tous les Gouverneurs qu'il croyoit mécontens de la Cour, ou qui étoient de ses amis. De tous il ne put attirer que vingt ou trente Officiers; & des personnes de qualité il y eut M. de Duras & M. de Bouttevillle qui étoient dans les interêts de M. le Prince: M. de Turenne envoya aussi aux troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne & qui étoient dispersées en divers endroits; mais il ne put gagner que trois Regimens d'Infanterie, celui de la Couronne, celui de Turenne & celui du Passage qui quitterent la Lorraine, marcherent en Corps avec leur bagage & le vinrent joindre à Stenai. Le Régiment de Beauvau Cavalerie vouloit venir joindre

AN. 1650. ſon Colonel qui vint trouver M. de Turenne, dans les interêts de qui il a toujours été; mais on enferma ce Régiment dans une ville, & ce qui s'en put ſauver, le vint trouver. On logea ces troupes auprès de Stenai dans des quartiers; M. de Turenne n'ayant pas voulu preſſer les Commandans de Stenai, de Clermont & de Damvillers d'en recevoir, de peur qu'il ne ſemblât vouloir mettre de ſes gens dans les Places de M. le Prince, & auſſi parceque les Commandans n'euſſent pas voulu les recevoir à cauſe de la diſpoſition de leurs garniſons. Celle de Damvillers commença à ſe déclarer contre M. le Prince, & les ſoldats prirent M. le Chevalier de la Rochefoucault leur Commandant, en criant, Vive le Roi. Quelques jours après M. de la Ferté s'étant approché de Clermont, les ſoldats de la garniſon firent priſonniers leurs Officiers & ſe rendirent maîtres de la Place qu'ils livrerent à M. de la Ferté. Ceux de Stenai voulant en faire de même, M. de Turenne remontra à M. de la Mouſſaye l'importance qu'il y avoit de s'aſſurer de la Citadelle. On y laiſſa entrer huit Compagnies du Régiment de Turenne qui l'ont toujours gardée, & en ont été les maîtres juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince, entre les mains de qui ils la remirent.

Il ne reſta que cette Place pour ſoutien de tout le parti; M. de Turenne en donna le commandement à M. de Varennes en qui il s'eſt toujours fié ſans aucune réſerve. On fut obligé d'avoir recours aux Eſpagnols après avoir reçu une diſgrace. Le Régiment du Paſſage fut défait en voulant entrer à Stenai; mais la compagnie des Gardes de M. de Turenne que le Lieutenant nommé la Berge commandoit, paſſa en plein jour, força cinq cens chevaux, & perdant la moitié de ſes gens, entra dans Stenai après avoir fait l'action la plus vigoureuſe qui ſe ſoit vûë. M. de Turenne demanda à entretenir le Gouverneur de Montmédi, ce qui ſe fit le lendemain. Ayant parlé franchement de la façon dont il s'étoit engagé dans cette affaire & du chemin qu'il y vouloit tenir, il a toujours trouvé dans ce Gouverneur & en M. le Comte de Fuenſaldagne (qui gouvernoit toutes choſes en Flandres quoique l'Archiduc y fut) une parfaite ſincérité, en cachant néanmoins leur impuiſſance à avoir de l'argent. Cette conférence avec le Gouverneur de Montmédi fut ſuivie premiérement d'un ſecours de quinze cens chevaux & de quelque Infanterie que l'on jetta dans Dun, & enſuite du traitté que Madame de Longueville & M. de Turenne firent avec M. l'Archiduc, ratifié par le Roi d'Eſpagne. Cette Princeſſe après la priſon de M. le Prince, s'étant retirée en Normandie, & de-là ayant paſſé en Hollande, s'en vint par le pays de Liége à Stenai, & ſe logea à la Citadelle

qui fut toujours gardée par quelques soldats de la vieille garnison & par les huit Compagnies du Régiment de Turenne, sans néanmoins que cela l'ait jamais choquée. M. de Turenne demeura toujours dans une parfaite intelligence avec elle depuis le commencement jusqu'à la sortie de prison de M. le Prince. AN. 1650.

Pour commencer la négociation, M. de Turenne & M. le Comte de Fuensaldagne se virent dans la ville de Marche, & la perte de Clermont & de Damvillers l'ayant un peu refroidi, l'obligea à presser fort pour avoir la Citadelle de Stenai, qui étoit le seul lieu qui restoit au Parti. Quoique M. de Turenne n'eût d'autre ressource que dans les Espagnols, il risqua plutôt de rompre la négociation que de livrer un lieu dans lequel il pût être hors de leur pouvoir quand il le vouloit : & comme son dessein avoit toujours été de ne demeurer avec eux, qu'autant que la parole qu'il avoit donnée de travailler à la liberté de M. le Prince l'y obligeoit, il étoit bien aise de demeurer en lieu où il pût disposer de lui. Ainsi après une contestation de six semaines il ne conclut rien à Marche, durant les trois jours qu'il y demeura avec M. de Fuensaldagne : mais la négociation continua par le moyen de Dom Gabriel de Tolede, envoyé à Stenai pour traitter avec Madame de Longueville & M. de Turenne. Le traitté fut conclu, dans lequel M. de Fuensaldagne promettoit au nom du Roi Catholique, & Madame de Longueville & M. de Turenne promettoient en leur nom de ne se point accommoder que M. le Prince ne fût hors de prison, & que l'on n'eût offert une paix juste, égale & raisonnable à l'Espagne.

Les choses étant achevées de cette façon, on se prépara pour la Campagne. Les Espagnols essayerent d'obliger M. de Turenne à demeurer avec une armée dans la Champagne pendant qu'ils agiroient en Picardie : mais lui sçachant bien que leur pensée étoit de profiter des divisions de France pour reprendre les Places que le Roi tenoit sur eux, & que s'il demeuroit avec un Corps séparé, l'armée du Roi tomberoit toute entiére sur lui, il aima mieux prendre le parti de se joindre au Corps de l'armée d'Espagne, afin de les obliger d'attaquer les villes de France, ou d'entrer dans le Royaume pour faire diversion à la guerre de Bourdeaux, ou pour animer les amis de M. le Prince qui étoient dans le Royaume. Après qu'il eût joint l'armée d'Espagne, on alla assiéger le Câtelet qui ne dura que trois jours : ensuite ayant appris qu'une partie de la Cavalerie qui étoit dans Guise en étoit sortie, on l'alla assiéger sept ou huit jours après en présence de l'armée du Roi, qui s'étant assemblée s'approcha de l'armée d'Espagne.

An. 1650. Les deux armées étoient presque de même nombre, à sçavoir de dix ou douze mille hommes & de six ou sept mille chevaux. Les pluyes qui survinrent gâterent tous les chemins, & le peu de chariots de vivres qu'avoient les Espagnols, mit l'armée en une telle nécessité de pain, que l'on ne pût travailler que fort lentement au siége : dès le commencement les soldats n'avoient qu'une seule ration de pain en trois jours; mais sur la fin la nécessité devint si grande, qu'elle les obligea de lever le siége, & de se retirer à deux lieuës de-là, où les soldats de l'Infanterie eurent beaucoup de peine à se traîner, à cause de la foiblesse, où le manque de pain les avoit réduits.

Après que l'on eut eû des vivres, & que l'on eut séjourné sept ou huit jours dans ce camp, on alla attaquer *la Capelle*, que l'on prit en dix jours; & ensuite le tems de la moisson étant venu, l'armée marcha vers Vervins; & M. de Turenne s'étant avancé avec deux mille chevaux pour voir la contenance de l'armée du Roi, qui étoit à Marle, il apprit qu'elle en étoit délogée, & qu'elle marchoit derriere les marais de Liesse : il fit connoître à M. l'Archiduc qui arriva au camp, que si on avançoit encore à deux lieuës de Vervins, qu'assurément l'armée de France se mettroit en quelque mauvaise posture, & qu'elle donneroit lieu d'entreprendre quelque chose sur elle. M. l'Archiduc marcha deux lieuës par delà Vervins, où l'on apprit que l'armée du Roi continuoit à se retirer. M. de Turenne prit trois mille chevaux, & marcha à Château-Porcien & Rhetel, qui se rendirent; d'où il manda à l'armée d'Espagne que l'on trouveroit à vivre sur la riviere d'Aisne, où elle s'avança, & mit une garnison dans Rhetel de huit cens hommes, & Delliponti qui étoit fort estimé en Flandre, pour y commander. Comme le séjour de l'armée autour de la Ville ruinoit entiérement tous les bleds, & ôtoit le moyen à la garnison de subsister, M. de Turenne fut d'avis de s'en éloigner, & de remonter le long de la riviere d'Aisne, en s'approchant de Paris & de l'armée du Roi qui s'étoit retirée vers Rheims : son intention étoit toûjours que l'armée d'Espagne entrât le plus avant qu'il se pourroit dans le Royaume, croyant que M. le Prince qui étoit dans le bois de Vincennes, seroit mené à Paris, & qu'ainsi il ne seroit plus à la disposition de la Cour; & esperant aussi que si on le laissoit au bois de Vincennes, peut-être après quelque bon succès, il pourroit obliger l'armée d'Espagne de marcher jusques là. M. de Turenne ne donnoit conseil aux Espagnols pour les mouvemens de leur armée, que suivant les marches que faisoit l'armée du Roi, & selon que la guerre le permettoit;

permettoit : car les armées étant égales, conseiller en partant de la Capelle de marcher jusqu'à Paris, ayant tout contraire en France, & personne ne se déclarant pour M. le Prince, auroit parû si emporté, qu'il eût perdu tout crédit auprès d'eux.

Après avoir donc marché jusqu'à Neufchâtel sur la riviere d'Aisne, les Espagnols firent avec raison difficulté de la passer avec toute leur armée ; parceque celle du Roi étant entre Rheims & Soissons, derriere la riviere de Vesle, ils ne voyoient aucune apparence de rien exécuter ; & que leur Infanterie pâtissoit beaucoup, n'ayant plus le moyen de faire venir des convois : M. de Turenne laissant à Neufchâtel le Corps de l'armée, prit trois mille chevaux & cinq cens mousquetaires, pour voir en quelle posture seroit l'armée du Roi : il apprit après avoir marché quelque tems, qu'elle étoit à Rheims, & que M. d'Hocquincourt étoit à Fismes, derriere la riviere de Vesle, avec dix Régimens de Cavalerie, & qu'il y avoit cent mousquetaires dans la Ville : il s'y en alla en diligence ; & après une grande résistance à un pont où il trouva à droite & à gauche des gués pour la Cavalerie, il rompit entiérement tous les Régimens qui s'opposoient à son passage, fit quatre ou cinq cens prisonniers, & obligea M. d'Hocquincourt, après avoir très-bien fait, de se retirer à Soissons avec beaucoup de peine. L'Infanterie qui étoit dans Fismes se rendit, & M. de Turenne manda à M. l'Archiduc ce qui s'étoit passé ; & que s'il lui plaisoit de s'avancer à Fismes avec l'armée, qu'assurément elle y subsisteroit très bien, y ayant beaucoup de moulins sur la riviere, & une très-grande quantité de grains & de bestiaux.

L'armée d'Espagne y marcha, & on fit avancer M. de Bouteville jusqu'à la Ferté Milon, qui mit des sauvegardes dans ce village. Voyant l'armée de France renfermée dans Rheims, un Corps derriere la Marne, & le chemin de Paris libre, M. l'Archiduc & M. de Fuensaldagne se fussent assurément résolus d'y marcher, si M. le Prince fut demeuré à Vincennes ; mais on apprit qu'après de grandes contestations entre M. le Tellier & M. le Duc d'Orleans, qui vouloit faire mener M. le Prince à la Bastille, que M. le Tellier l'avoit emporté, & que M. le Prince avoit été conduit avec une très-petite escorte à Marcoussi, à huit lieuës de Paris sur le chemin d'Orleans. Alors il n'y avoit plus de raison de marcher à Paris avec le Corps de l'armée, & il auroit été inutile & dangereux d'y aller avec des gens détachés, à cause de l'armée du Roi, qui eût pû en détacher un plus grand nombre, & laisser tout son bagage dans les Villes ; ce que l'armée d'Espagne ne pouvoit pas faire.

AN. 1650. On envoya de Fismes faire des propositions de paix : Dom Gabriël de Tolede fut à Paris, & M. de Verderonne vint à Fismes de la part de M. le Duc d'Orleans ; mais tout cela ne produisit aucun effet. Pendant ce tems on eut avis que le traitté étoit conclu à Bourdeaux, où le Roi étoit allé lui-même avec M. le Cardinal Mazarin : M. de Bouillon qui y avoit la principale autorité, y gouverna les affaires du parti avec l'approbation d'un chacun, & s'y conduisit avec toute la vigueur, prudence & fermeté qui se peut dans une conjoncture si difficile.

L'armée d'Espagne séjourna un mois à Fismes, afin de voir si ces propositions de paix ne produiroient aucun effet à Paris. Après ce tems là, on tint conseil, pour sçavoir quelle Ville de la frontiére on devoit assieger en se retirant : les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi ; mais M. de Turenne fut d'avis d'aller plutôt à Mouson, Ville sur la Meuse à deux lieuës de Stenai, qui servoit beaucoup à sa conservation, & qui étendoit un peu plus les quartiers d'hiver sur cette frontiére. Ainsi on détacha le Marquis de Masingen, Mestre de Camp Géneral de l'armée d'Espagne, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, pour aller assieger Mouson. Le reste de l'armée demeura sur la riviere d'Aisne pour couvrir le siége, & observer l'armée du Roi, qui s'étoit assemblée vers Châlons. Comme le siége tira fort en longueur à cause des grandes pluyes & du peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, M. le Maréchal du Plessis qui commandoit l'armée du Roi, marcha diligemment par Verdun dans le dessein de secourir Mouson ; ce qui obligea l'armée d'Espagne d'aller au siége : M. de Turenne demeura avec trois mille chevaux pour le couvrir, n'y ayant point de circonvallation, & étant nécessaire de tenir l'ennemi loin, de peur qu'il n'entreprît quelque secours. A la fin, après sept semaines de siege, durant une très mauvaise saison, la Ville de Mouson se rendit.

Après la prise de Mouson, l'armée d'Espagne demeura fort affoiblie par la longueur du siége, qui ne finit que fort avant dans le mois de Novembre : M. de Turenne voyoit bien que dans le dessein que les Géneraux Espagnols avoient de se retirer dans leurs quartiers d'hiver, il perdroit Rhetel & Château Porcien pendant l'hiver ; & que les troupes Allemandes, que les Espagnols avoient levées depuis peu, périroient par les mauvais quartiers que l'on a accoutumé de donner en Flandre : il conseilla à M. le Comte de Fuensaldagne de laisser toute l'armée entre la riviere de Meuse & celle d'Aisne ; mais n'ayant pû l'y déterminer, il demeura lui-même sur la frontiére, avec cinq Régimens Allemans de Cavalerie nouvellement le-

vés, qui faisoient environ deux mille chevaux, & avec deux brigades des Lorrains, dont l'une étoit commandée par M. de Fauge, & l'autre par le Comte de Ligneville, qui avoit été défait par M. le Maréchal de la Ferté. Ces deux brigades faisoient deux mille cinq cens chevaux, & mille chevaux du Corps que M. de Turenne avoit levé en Allemagne. Pour l'Infanterie, elle étoit composée de deux mille cinq cens hommes; une partie Walons, & l'autre Lorrains, n'y ayant point d'Infanterie Françoise que le Régiment de Turenne commandé par Betbesé, celui de la Couronne par Rocheparc, & celui de Stenai commandé par le Comte de Quintin: avec ces troupes & six piéces de Campagne, M. de Turenne demeura entre la Meuse & l'Aisne. Outre celles là, M. l'Archiduc laissa douze cens hommes de pied dans Rhetel, & deux cens chevaux sous le commandement de Delliponti, qui étoit Sergent Major Géneral de bataille, & homme de grande réputation en Flandre. AN. 1650.

L'armée du Roi durant le siége de Mouson, & quelque tems après, demeura dans la Champagne à se rafraîchir, & y attendit toutes les troupes qui avoient été à Bourdeaux: quand on les eut rassemblées, elle se trouva forte de six à sept mille chevaux & de huit mille hommes de pied, & l'on résolut de venir attaquer Rhetel. C'étoit assez avant dans le mois de Décembre: l'armée arriva devant la Place le Vendredi, & le Samedi on commença à faire les approches; on prit d'abord un fauxbourg; on s'approcha le long des maisons près de la muraille, & l'on battit une tour de la porte avec une piéce de douze: ensuite ayant trouvé les poutres du pont, ausquelles il ne manquoit pour s'en pouvoir servir qu'à mettre des planches dessus; les assiegeans le firent, & s'attacherent à la porte: ils en furent repoussés la premiere fois; mais y étant retournés, les assiegés battirent la chamade, & demanderent à parlementer le mardi au matin: tout le Corps de l'armée étoit de l'autre côté de la riviere, & avoit laissé deux Régimens pour faire une fausse attaque qui réüssit.

M. de Turenne sçachant que l'armée du Roi marchoit au siége de Rhetel, voulut y arriver deux ou trois jours après, afin de trouver l'armée séparée dans ses quartiers autour de la Ville, les tranchées ouvertes & le canon en batterie; ce qui affoiblit toujours beaucoup. Après avoir marché quatre journées, le mardi il fit sept grandes lieuës pour arriver à la vûë de Rhetel, ayant oüi le canon le matin, & n'y ayant nulle apparence que la Ville fut en état d'être forcée si tôt: il arriva à une heure de nuit à une lieuë de la Ville; après avoir poussé quelque Cavalerie, il fit quelques

AN. 1650. prisonniers, qui lui dirent que la Ville étoit renduë : il demeura toute la nuit en bataille, & fit tirer deux coups de canon, pour voir si les assiegés ne répondroient point. Comme on fut sept ou huit heures sans entendre de bruit, & que les prisonniers s'accordoient tous à dire que la Ville étoit renduë, on n'en douta plus, & l'armée reprit le chemin par lequel elle étoit venuë, & alla loger à quatre lieuës de-là dans une vallée, n'ayant pas le moyen de demeurer dans la Champagne faute d'eau & de couvert.

Le mardi que la Ville se rendit & le lendemain, l'armée du Roi se mit ensemble, & marcha une partie de la nuit du mercredi au jeudi : le matin elle arriva à la vûë des Cravates que M. de Turenne avoit laissés une demie lieuë derriere lui. Sur cette nouvelle il fit incontinent remonter ses troupes sur les hauts de Champagne ; & comme l'armée du Roi marchoit dans la plaine, il la côtoya près d'une heure à une demie portée de canon, les Lorrains n'étant pas encore arrivés, qui avoient été un peu longs à sortir du quartier. Quoique ses forces ne fussent pas égales, on ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de combattre : les Régimens Allemans avoient l'aîle droite, & la Cavalerie de M. de Turenne avoit l'aîle gauche, les Lorrains n'étant pas encore arrivés. Les armées marcherent bien une heure de cette façon, M. de Turenne ne craignant rien, parceque l'Infanterie du Roi n'étoit pas encore assez près pour faire prendre la résolution au Géneral de marcher à lui. Bientôt les Lorrains arriverent, & M. de Turenne voulant éviter que l'armée du Roi n'eut le tems de mettre son Infanterie dans l'intervalle de ses deux aîles, fit promptement mettre la Cavalerie Lorraine à sa main gauche sur deux lignes, dont il y avoit douze escadrons à la premiere, & huit à la seconde : il marcha droit à l'aîle droite de l'armée du Roi. M. de Beauveau, M. de Duras, M. de Bouteville & M. de Mantausier commandoient les escadrons de la premiere ligne du Corps de M. de Turenne. Les Lorrains qui étoient commandés par leurs Officiers, vinrent doubler si promptement à la gauche, qu'ils ne donnerent pas le tems à la Cavalerie de l'armée du Roi de leur opposer que trois escadrons ; parcequ'ils avoient toûjours reglé le premier escadron de leur aîle droite au Corps de M. de Turenne seul ; cela étoit cause aussi qu'ils avoient beaucoup d'escadrons auprès de leur Infanterie, & par là le même avantage contre la Cavalerie de M. de Turenne, que les Lorrains avoient contre eux.

En cette disposition on marcha à la charge, & toute la premiere ligne approcha la tête des chevaux les uns contre les autres, sans tirer : il y

eut quantité d'Officiers tués de cette premiere charge, & presque tous les escadrons de l'armée du Roi de la premiere ligne furent rompus; mais avec une si grande résistance que ceux des Lorrains étoient presque aussi rompus qu'eux. Les escadrons de l'armée du Roi qui étoient près de l'Infanterie, demeurerent entiers, n'ayant pas combattu; mais toute la premiere ligne des Lorrains composée de sept escadrons, se mit en désordre contre les trois François qui lui étoient opposés : il y eut aussi quelque escadron qui passa dans l'intervalle l'un de l'autre.

M. de Turenne n'avoit de ses troupes que deux escadrons de la seconde ligne, dont la premiere fut rompue par un escadron passé dans l'intervalle, son Colonel ayant été tué : l'autre commandé par le Major passa en avant, & en rompit deux de l'ennemi : toute la seconde ligne des Lorrains se mêla avec la premiere; de sorte que quand la seconde ligne de l'armée du Roi, qui étoit composée de tous les Régimens de la vieille armée d'Allemagne, vint en bon ordre, elle les trouva en grande confusion. M. de Turenne qui avoit voulu mener les escadrons de la premiere ligne à la charge, & puis retourner à la seconde ligne, fut obligé par la grande résistance à se mêler; de sorte que son cheval fut blessé de deux coups, & ainsi il n'étoit plus en état de se porter en aucun lieu qu'au petit pas. Messieurs de Beauveau, de Bouteville, de Duras, de Montausier ayant rompu les escadrons qui leur étoient opposés, marcherent jusques auprès du canon, & rompirent quelques escadrons de la seconde ligne. Cependant à l'aile droite de M. de Turenne commandée par la Fauge, cinq Régimens Allemans eurent quelque avantage à la premiere charge; mais ensuite toutes les troupes se mirent en confusion, & commencerent à prendre la fuite; ce qui donna moyen à quelques escadrons de l'aile gauche de l'armée du Roi de revenir à l'aile droite; & la seconde ligne ayant marché aux Lorrains qui étoient déja en grande confusion, ils prirent la fuite : M. de Fauge après avoir très-bien fait son devoir, fut fait prisonnier; le Comte de Ligneville blessé de deux coups au travers du corps; le Prince Palatin tué, & deux autres Colonels. M. de Turenne qui avoit marché entre les Lorrains & ses troupes, se trouva dans ce désordre au commencement seul, tous les Gentilshommes qui étoient avec lui s'étant mêlés à cause de la grande résistance; il fut reconnu souvent, & son cheval blessé encore de deux autres coups, des Cavaliers lui demandant s'il vouloit avoir quartier : la Berge son Lieutenant des Gardes, le joignit; ils furent suivis de sept ou huit Cavaliers, dont trois prirent M. de Turenne & quelques au-

AN. 1650. tres son Lieutenant, mais ils s'en démêlerent heureusement ; & ayant mis hors de combat quelques-uns de ceux qui les attaquoient, ils commencerent à se retirer un peu de la presse : il n'y avoit plus de troupes de M. de Turenne en ce lieu là, & il étoit au milieu des escadrons de l'armée du Roi. La Berge pour l'empêcher d'être pris, avoit été obligé quelquefois de dire qu'ils étoient eux deux de l'armée du Roi, & que c'étoient des Allemans qui ne les connoissoient pas qui les avoient voulu tuer. Enfin par un bonheur extraordinaire on les laissa aller ; le cheval de M. de Turenne étoit blessé de cinq coups. Bientôt après il trouva Lavau Major du Régiment de Beauveau, qui lui prêta un cheval, & il se sauva au milieu des plaines de Champagne, sans que personne le suivit. Les deux aîles de son armée avoient été rompuës, & toute l'Infanterie avoit jetté les armes, excepté le Régiment de M. de Turenne, qui sans vouloir avoir de quartier se mêla avec l'Infanterie de l'armée du Roi, & tous les Officiers & Soldats furent tués ou faits prisonniers, après avoir tenu ferme une heure entiere, sans aucune Cavalerie pour la soûtenir. Dom Estevan de Gamare Géneral d'artillerie d'Espagne, se trouva auprès de l'Infanterie, où il fut pris, aussi bien que M. de Bouteville, & M. de Quintin qui commandoit le Régiment de Bourgogne.

Les choses étant entiérement desesperées, M. de Turenne ne put pas se retirer par le plus court chemin vers la riviere d'Aisne, à cause des troupes du Roi, qui en suivant les fuyards de l'aîle droite, lui avoient coupé le chemin ; il fut obligé de s'en aller par les plaines de Champagne, & arriva à Barleduc avec cinq cens chevaux qu'il avoit rencontrés sur sa route : après avoir demeuré six heures à Bar, & donné ordre à la Cavalerie qui étoit venuë avec lui, & à M. de Duras, qui y arriva un peu après avec cent chevaux, de se retirer dans le Luxembourg ; il s'en alla avec douze ou quinze des mieux montés droit à Montmedi, où il trouva une partie de la Cavalerie sauvée de la bataille, leur donna quelques quartiers aux environs, & envoya rendre compte de toutes choses à Bruxelles. Il manda en même-tems à Madame de Longueville à Stenai, qu'il étoit à Montmedi, & l'assura que si l'armée du Roi, après le gain de la bataille, marchoit vers Stenai, qu'il s'y en iroit aussi-tôt avec les troupes qu'il retenoit autour de Montmedi, qui n'est qu'à deux lieuës de Stenai. M. de Turenne ne voulut pas aller si-tôt à Stenai, de peur que les Espagnols ne crussent, qu'il ne se fioit pas entiérement à eux après la perte du combat, ou bien qu'il avoit si mauvaise opinion des affaires, qu'il étoit bien aise de chercher à se mettre

promptement en un lieu, d'où on pourroit plus aisément songer à un accommodement : la connoissance aussi des affaires de Flandre lui faisoit voir qu'il valoit bien mieux demeurer dans un lieu où les Espagnols étoient les maîtres, que d'aller à Stenai ; parceque, quoique M. de Fuensaldagne de qui tout dépendoit en Flandre, appuyât tout le parti, néanmoins tous les gens du pays qui vouloient toûjours que l'on employât les forces d'Espagne à reprendre les Places que le Roi tenoit en Flandre, & non point à favoriser le parti, se servoient de ce mauvais évenement pour appuyer leur opinion, & décourageoient M. de Fuensaldagne. Si M. de Turenne après ce malheur, y eût encore ajouté la méfiance en s'en allant à Stenai, il est, sans doute, que M. de Fuensaldagne eût changé de mesures, & qu'il eût fallu songer à un accommodement honteux. Mais la chose prit toute une autre face ; & sçachant que M. de Turenne étoit à Montmedi, & tous les Officiers de l'armée témoignant être fort contens de lui, on lui envoya de la part de M. l'Archiduc un pouvoir pour disposer de toutes les Charges de ceux qui avoient été tués à la bataille, & les quartiers tels qu'il les demanda pour ses troupes. AN. 1650.

Peu de tems après, M. de Turenne s'en alla voir Madame de Longueville à Stenai, où ils résolurent ensemble de demeurer dans la même pensée jusqu'à la liberté de M. le Prince. M. de Lorraine & M. de Fuensaldagne vinrent ensuite à Namur, pour conferer avec M. de Turenne : ils y demeurerent quatre jours ensemble pour donner ordre aux quartiers des troupes ; & s'en étant retournés à Bruxelles, M. de Turenne voulut traitter avec M. l'Electeur de Cologne pour des quartiers dans le pays de Liége ; mais n'ayant pû s'accommoder, il y mena ses troupes. AN. 1651.

Durant ce tems là, les désordres recommencerent à Paris, & il y eut grande apparence de la liberté de M. le Prince. Comme il y a beaucoup de gens qui ont écrit particulierement toutes les caballes qui se formerent alors, je n'en dirai rien ; mais seulement que M. de Turenne étant bien averti qu'il y auroit bientôt un changement, demeura auprès de ses troupes, ou dans les lieux un peu loin de Bruxelles. Comme il étoit dû par les Espagnols plus de trois cens mille écus pour accomplir le traitté fait avec eux, M. de Fuensaldagne en offrit cent mille à M. de Turenne ; mais il ne jugea pas à propos de les recevoir, dans un tems où les affaires l'obligeroient peut-être à chercher les moyens de se dégager d'avec les Espagnols. Peu après il apprit par le sieur de la Berge, que Madame de Longueville lui envoya, que M. le Prince étoit sorti du Havre, & étoit

AN. 1651. allé à Paris : il sçut aussi en même-tems que M. le Cardinal Mazarin étant parti de la Cour étoit allé au Havre, croyant engager M. le Prince dans ses intérêts, & voulant persuader qu'il lui donnoit sa liberté, quoiqu'il y fut obligé par les remontrances du Parlement, & la liaison de M. d'Orleans & du Cardinal de Retz. M. le Cardinal n'ayant pû réüssir dans ce projet, espera que la Reine sortiroit avec le Roi hors de Paris pour l'aller trouver vers la Champagne; mais elle en fut empêchée par les Gardes que M. d'Orleans & le peuple firent faire devant le Palais Royal; ce qui obligea M. le Cardinal d'aller à Sedan, ensuite au pays de Liége, & delà à Cologne, dont il revint, comme il sera dit ci-après.

M. de Turenne qui étoit à la Roche en Ardenne, s'en alla incontinent à Stenai, pour chercher les moyens de satisfaire à l'autre clause du traitté d'Espagne, qui étoit, après la liberté de M. le Prince, de travailler à une paix juste, égale & raisonnable. Il envoya avertir M. le Comte de Fuensaldagne, qu'encore que M. le Prince fût en liberté, qui étoit le premier article du traitté, & que l'on pût, sur ce qu'on y avoit manqué en tous les tems à l'égard des sommes promises, prendre un prétexte bien raisonnable de se dégager du second, que néanmoins la maniere obligeante dont il en avoit toûjours usé, & la connoissance certaine que ce n'étoit que la nécessité, & non la mauvaise volonté qui l'avoit obligé à manquer, feroient qu'il ne partiroit point de Stenai qu'après avoir donné tout le tems raisonnable pour travailler à ce second article. Etant arrivé à Stenai, il trouva des lettres que M. le Prince écrivoit à Madame de Longueville, par lesquelles il témoignoit souhaiter fort de la voir, & faisoit de grands complimens à M. de Turenne sur tout ce qui s'étoit passé.

Peu de jours après, Madame de Longueville partit pour s'en aller à Paris, ayant envoyé à Bruxelles pour faire sçavoir aux Espagnols qu'elle travailleroit de bon cœur à la paix, & les remerciroit de l'assistance qu'ils avoient donnée pour la liberté de M. le Prince. M. de Turenne demeura à Stenai, & ne fut point embarassé de ce que Madame de Longueville en partoit: ce n'est pas qu'ils ne fussent en bonne intelligence; mais n'étant point fort pressé pour ses interêts particuliers, il ne vouloit sortir de l'affaire qu'avec honneur. Il écrivit à M. le Prince qu'il trouvoit fort à propos que l'on envoyât promptement quelque personne de considération, avec ordre de travailler à la paix, & qu'il ne jugeoit point qu'on pût se retirer de bonne grace d'avec les Espagnols, avant que d'avoir fait voir par des effets réels, que l'on y songeoit tout de bon, & que l'on faisoit des ouvertures raisonnables,

nables. On envoya de la Cour M. de Croissi à Stenai, & par les instances que M. de Turenne fit à Bruxelles, M. l'Archiduc envoya M. Friquet. On pressa fort cette négociation, & l'on proposa du côté de la France que M. le Duc d'Orleans iroit avec un plein pouvoir sur la frontiére avec des personnes nommées, si M. l'Archiduc y vouloit venir avec le même pouvoir de la part du Roi d'Espagne, que les Espagnols avoient toujours dit qu'il avoit. D'ailleurs M. de Turenne fit sçavoir à M. le Comte de Fuensaldagne que l'on satisferoit l'Espagne par raport au Portugal & à la Catalogne, pourvû que les autres conditions de la paix fussent raisonnables : mais on connut bien qu'il n'y avoit point de *plein pouvoir* en Flandre, & qu'apparemment les grandes espérances que l'on avoit conçûës en Espagne des guerres civiles de France, avoient ôté toute pensée de songer promptement à la paix. AN. 1651.

Après deux mois de négociation, M. de Turenne manda à M. de Fuensaldagne, qu'ayant fait de son côté tout ce à quoi il s'étoit obligé pour la paix, qu'il s'en alloit à Paris : il le remercia en même tems de l'assistance qu'il avoit reçûë du Roi d'Espagne & de la civilité avec laquelle il en avoit usé envers lui en toutes rencontres, & lui fit dire aussi qu'il donneroit ordre à trois ou quatre cens chevaux qui lui étoient restés de la bataille de Rhétel & qu'il avoit fait lever en Allemagne, de le venir trouver en France.

Pendant le séjour de M. de Turenne à Stenai, après le départ de Madame de Longueville, il sentit par les différentes lettres de M. le Prince, & par les avis qu'il avoit de Paris, qu'il changeoit souvent de pensée depuis sa sortie de prison, souhaittant quelquefois que M. de Turenne vint bientôt à Paris, & d'autres fois désirant qu'il demeurât à Stenai, suivant l'envie qu'il avoit ou de ravoir promptement la Place, que M. de Turenne par son retour lui eût remis entre les mains, ou de continuer en liaison avec les Espagnols. Quand Madame de Longueville partit de Stenai, elle voulut engager M. de Turenne à lui donner sa parole, de demeurer toujours dans les interêts de M. le Prince : mais lui qui croyoit, après avoir montré durant la prison de M. le Prince un si grand désintéressement, pouvoir agir suivant qu'il le trouveroit plus à propos, dit à Madame de Longueville qu'il ne pouvoit pas en donner ; mais qu'après avoir fait sortir ses gens de Stenai, remis la Place entre les mains de M. le Prince, & satisfait aux Espagnols touchant l'article de la paix, qu'il s'en iroit à Paris où il verroit le Prince & prendroit là ses mesures. En effet M. de Turenne, depuis que Madame de

AN. 1651. Longueville fût partie, jusqu'à ce qu'il s'en allât à Paris, n'a point voulu avoir d'autre conduite que de donner tout le tems nécessaire pour bien sortir d'avec les Espagnols touchant l'article de la paix; n'ayant eu nulle impatience d'aller à Paris, où néanmoins il sçavoit bien que tous ceux du parti de M. le Prince prenoient des mesures pour leurs interêts particuliers : mais il ne croyoit pas que de songer aux siens, en se hâtant d'y aller, pût bien s'accorder avec le tems qu'il vouloit donner pour convaincre les Espagnols, que l'empêchement à la paix venoit de ce que M. l'Archiduc n'avoit pas un plein pouvoir de traitter. M. de Turenne en ayant été pleinement instruit & convaincu qu'il étoit inutile de demeurer davantage à Stenai, en partit & retourna à Paris. Sçachant que M. le Prince & beaucoup de personnes de qualité vouloient venir au-devant de lui, sans affecter qu'il ne le désiroit pas, il arriva à Paris un jour plutôt qu'il ne l'avoit dit, n'aimant point ces sortes d'honneurs qui assurément sont de mauvaise grace, quand on vient d'avec les Espagnols, & que l'on entre en un lieu où le Roi & la Reine demeurent.

En ce tems là, la Reine ne se gouvernoit en secret que par les conseils de M. le Cardinal, quoique au dehors tout paroissoit s'opposer à son retour en France. Le Parlement même faisoit souvent des remontrances là-dessus; & quoique le Roi & la Reine y répondoient qu'on pouvoit s'assûrer que le Cardinal ne seroit plus rappellé à la Cour, tous ceux cependant qui vouloient obtenir des graces de la Reine s'adressoient à M. le Cardinal à Cologne. M. le Prince tenoit souvent des conseils à l'Hôtel de Longueville, étoit assez bien avec M. le Duc d'Orleans, & alloit fort rarement au Palais Royal. M. le Cardinal quand il le fit sortir du Havre, crut qu'il s'ajusteroit avec lui. Depuis qu'il fut arrivé à Paris, il témoigna vouloir achever le mariage de M. le Prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse, qui étoit une des conditions sur laquelle M. le Coadjuteur avoit travaillé à sa liberté. Quand M. de Turenne arriva à Paris, le mariage étoit rompu, M. le Coadjuteur étoit fort mal avec M. le Prince, qui désirant le Gouvernement de Guyenne pour lui, & de Provence pour M. le Prince de Conti, se rapprochoit un peu de la Cour, sans avoir pourtant, à ce qu'il disoit, aucune communication avec M. le Cardinal : mais il est bien vrai que Madame de Longueville & M. le Prince de Conti négocioient avec le Ministre par le moyen de Madame la Princesse Palatine, & promettoient que M. le Prince se radouciroit pour le retour de M. le Cardinal, s'il avoit ce qu'il demandoit.

M. le Prince vint voir M. de Turenne dès qu'il le sçut arrivé, le mena au Louvre & de-là dîner avec lui, & après on s'assembla à l'ordinaire à l'Hotel de Longueville; mais M. de Turenne après ce jour-là ne voulut plus y retourner; ayant aisément reconnu, & par les avis qu'il avoit eus à Stenai, & par ce qu'il vit à Paris, qu'il ne s'agissoit que des interêts particuliers & de belles apparences au dehors qui pourroient tromper ceux qui ne voyoient pas clair. M. le Prince assuroit M. de Turenne qu'il seroit toujours prêt à lui rendre le même service qu'il venoit de recevoir de lui, & le vouloit fort engager à avoir des prétentions à la Cour, qu'il promettoit de solliciter avec soin. Cependant les troupes du Roi ayant reçu des bons quartiers d'hiver & étant rétablies, celles de M. de Turenne qui seules avoient travaillé pour la liberté de M. le Prince, demeuroient sans nul établissement, ni quartiers : M. le Prince s'offrit bien d'en parler, mais il ne s'y interessa pas comme une chose qui le touchoit de près. An. 1651.

Il faudroit parler fort au long si l'on vouloit dire tous les changemens d'interêts, qui se firent dans les principaux personnages de la Cour. Elle étoit en un état bien bas, se méfiant de presque tous les gens de qualité qui y alloient, & n'osant faire aucune action de vigueur en arrêtant ni même en témoignant aucune mauvaise volonté à personne. M. de Turenne ayant agi en toute rencontre contre les interêts de M. le Cardinal de Mazarin, n'avoit nulle pensée de se raccommoder avec lui & ne faisoit aucune diligence à se mettre bien avec la Reine; mais il voyoit si peu de régle dans les pensées de M. le Prince, qu'il ne vouloit prendre aucun nouvel engagement avec lui Long-tems même après son retour à Paris, Madame de Longueville ayant voulu sçavoir de lui s'il demeureroit dans les interêts de M. le Prince, il lui dit que ce qu'il avoit fait par le passé lui donnoit lieu, le voyant en liberté, de bien méditer avant que de s'engager de nouveau. Il demeura toujours dans cette disposition, voyant assez souvent M. le Prince qui vivoit fort bien avec lui; mais qui étoit si combattu de diverses pensées que M. de Turenne ne crut point, quoiqu'il s'accommodât ou qu'il rompit avec la Cour, pouvoir prendre de liaison sûre avec lui. Ce n'est pas que M. le Prince ne lui témoignat beaucoup de reconnoissance, & qu'en effet il n'ait toujours eu beaucoup d'estime pour lui & autant d'amitié que pour personne: mais M. de Turenne songeoit qu'il n'étoit pas raisonnable de s'engager contre la Cour à une suite d'affaires, dont il sçavoit que le but n'étoit que de procurer les interêts d'un petit nombre de personnes, sans aucune vuë du bien public.

An. 1651. Ces considérations l'ont toujours fait demeurer ferme à ne se point mettre dans le parti de M. le Prince, depuis sa sortie de prison : elles ne l'ont pas obligé non plus à faire des recherches basses du côté de la Cour. Il souhaittoit que les affaires vinssent en état que M. de Bouillon & lui pûssent s'y raccommoder ; mais il ne faisoit pour cela aucun pas contre la bienséance. Pendant l'absence de M. le Cardinal, ceux qui avoient le plus de pouvoir, ne souhaittoient pas que M. de Bouillon & M. de Turenne s'attachassent fort à la Cour ; & quoique M. le Prince fit de grandes avances aux deux freres, M. de Turenne avoit dans l'esprit que toutes choses lui étoient meilleures que d'entrer dans son parti, après les choses passées, & vouloit vivre à l'avenir éloigné de toute caballe.

Quelque tems avant que M. le Prince eut le gouvernement de Guyenne, & sur la difficulté que l'on fit à la Cour de donner celui de Provence à M. le Prince de Conti, les soupçons commencerent à augmenter de part & d'autre, & la caballe qui soutenoit M. le Prince dans ses prétentions, commença à s'affoiblir. M. le Prince voyant qu'elle ne pouvoit pas lui procurer ce qu'il désiroit, se tourna contre elle & se lia plus qu'auparavant avec M. le Duc d'Orleans, avec les mécontens & avec Madame de Longueville, qui n'étoit pas satisfaite de ce que l'on différoit de donner le Gouvernement de Provence à M. le Prince de Conti, & qui n'avoit pas beaucoup d'envie de retourner en Normandie. Toutes ces choses ayant obligé M. le Prince à n'aller plus chez la Reine, il eut avis que dans ce dernier réfroidissement il y avoit eu quelques murmures sourds qu'on vouloit l'arrêter : ces bruits joints à une allarme qu'il eût une nuit, que l'on avoit vû quelques soldats marcher vers l'Hôtel de Condé, l'obligerent de s'en aller de grand matin à S. Maur, à deux lieuës de Paris.

Cette journée-là, tous ceux qui étoient entiérement attachés à ses interêts s'en allerent le trouver, & M. de Turenne alla chez la Reine. Comme durant le peu de jours qu'il demeura à S. Maur, on parla de négociations, & que beaucoup de gens l'alloient voir qui ne lui avoient donné aucune parole, M. de Turenne s'y en alla aussi : il eut un entretien de deux heures avec lui dans le parc où ils se promenerent tous deux, & il n'y eut point de complimens que M. le Prince ne lui fit, en témoignant le grand désir qu'il avoit qu'il voulut entrer avec lui dans le parti dont il lui montroit la grandeur par la quantité de Provinces qui se déclareroient pour lui, & par l'état où étoit la Cour. M. de Turenne demeura dans sa premiere pensée, de ne prendre aucun engagement, & ne voulut pas s'éclaircir avec lui sur

lès raisons qui l'empêchoient d'entrer en cette affaire ; lesquelles en effet étoient de telle nature, qu'on les garde en soi pour y conformer sa conduite, & non point pour les divulguer, sçachant bien qu'elles ne feroient aucun effet, & ayant une entiere connoissance du naturel des personnes qui devoient entrer dans la caballe. AN. 1651.

Quelque tems après, M. le Prince revint à Paris toujours fort mal avec la Cour ; ensuite les négociations n'ayant rien produit, il s'en alla à Montrond avec M. le Prince de Conti & Madame de Longueville ; enfin en Guyenne où il commença à se déclarer ouvertement contre la Cour. Les principaux Ministres qui s'étoient opposés aux établissemens de M. le Prince, l'avoient poussé autant qu'ils avoient pû à sortir de Paris ; & quand il faisoit quelques ouvertures d'accommodement, il les tournoient du mauvais côté : toute cette caballe souhaittant son éloignement, & que les choses se portâssent à l'extrémité contre lui. Ces Messieurs ne trouvoient pas aussi leur compte que M. de Bouillon & M. de Turenne demeurassent à la Cour. Dans ce tems-là elle alla à Bourges & de-là à Poitiers en se cachant aux deux freres, persuadée que ce traittement les mettroit dans le parti de M. le Prince ou dans celui de M. d'Orleans qui se formoit à Paris. M. de Turenne fut toujours d'avis de demeurer plutôt quelque tems inutile, que d'entrer dans toutes ces intrigues.

Cependant M. le Duc d'Orleans & le Parlement de Paris étoient allarmés du retour de M. le Cardinal Mazarin, qui ayant demeuré en Allemagne depuis la sortie de prison de M. le Prince, s'en revint joindre la Cour à Poitiers avec quatre ou cinq mille hommes, qu'il avoit levés & de quelques troupes qu'il avoit prises sur la frontiére. M. de Bouillon étoit au plus fort de ses affaires qu'il sollicitoit au Parlement ; ce qui retint M. de Turenne à Paris un mois plus qu'il n'eût désiré ; car il vouloit arriver à la Cour en même tems que M. le Cardinal Mazarin. Aussi-tôt que les affaires de M. de Bouillon furent concluës, M. de Turenne s'en allant à Poitiers, sçavoit que la Cour seroit si changée par le retour du Cardinal, que M. de Bouillon & lui y seroient bien reçûs ; M. le Cardinal ayant toujours écrit des choses fort avantageuses pour eux, dès qu'il sçut qu'ils n'étoient point embarqués avec M. le Prince ; au lieu que ceux qui environnoient le Roi dans l'absence du Cardinal, n'avoient cherché qu'à nuire aux deux freres. AN. 1652.

M. de Turenne trouva la Cour entiérement gouvernée par M. le Cardinal ; mais les affaires étoient dans un grand trouble, tant par la guerre que M. le Prince faisoit en Guyenne, que par les troupes de M. le Duc d'Or-

An. 1652. leans qu'il avoit fait raſſembler ſur la riviere de Loire. D'ailleurs le Parlement de Paris avoit mis à prix la tête de M. le Cardinal Mazarin, & s'étoit entiérement lié aux interêts de M. le Duc d'Orleans. La Cour quitta Poitiers pour aller à Saumur, eſcortée des troupes que M. le Cardinal avoit emmenées. M. le Maréchal d'Hocquincourt les mena enſuite devant Angers qui ſe rendit après quelques jours de ſiége, & on prit auſſi le pont de Cé. La Cour s'en alla de-là à Tours & enſuite à Blois. Dans le tems même M. de Nemours emmena ſix mille hommes de Flandre, compoſés des troupes de M. le Prince, & de Régimens Allemans que les Eſpagnols lui avoient donnés. Ils ne trouverent aucune difficulté à traverſer la France, n'y ayant point de troupes à leur oppoſer, & vinrent joindre les troupes de Gaſton près d'Orleans, laquelle ville, par l'arrivée de Mademoiſelle, demeura dans le parti des Princes.

Dans ces circonſtances, la Cour aſſembla des troupes qui étoient vers Montrond & en fit venir de Champagne; & M. de Turenne en accepta le commandement. On crut à la Cour qu'il feroit difficulté que M. le Maréchal d'Hocquincourt le put joindre avec le Corps qui avoit remené M. le Cardinal Mazarin: mais voyant qu'il falloit aller au bien des affaires, dans un tems où elles étoient en ſi mauvais état, il n'en fit point de ſcrupule, & deux jours après craignant que l'ennemi ne ſe ſaiſit du pont de Gergeau, il s'y en alla. M. de Palluau y étoit arrivé un jour auparavant par ſon ordre & avoit fait rompre une partie du pont. Comme M. de Turenne y arriva avec fort peu de gens, l'armée du Roi étant à ſix ou ſept lieuës de-là, il fit raccommoder le pont pour donner jalouſie aux ennemis, & faire croire qu'il vouloit les attaquer, ne croyant pas que de leur côté ils ſongeâſſent à forcer ce Pont. Cela ne l'empécha pas d'y marcher; il ne s'y trouva au commencement que deux cens mouſquetaires du Régiment d'Uxelles, ſans munitions. On ſe hâta d'y faire marcher trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient à deux heures de-là: mais durant le tems qu'ils furent à y arriver, les ennemis firent leur plus grand effort & emporterent plus de la moitié du pont. M. de Turenne, M. le Maréchal d'Hocquincourt & beaucoup d'Officiers firent une barricade dans ce qui leur reſta du pont, n'ayant plus de ſoldats qui pûſſent tirer, faute de munitions; & le canon des ennemis les incommodant beaucoup. M. de Longpré y fut bleſſé d'un éclat, & beaucoup d'Officiers. Enfin après avoir ſoutenu ce poſte long-tems contre toutes les troupes de l'ennemi, les Régimens arriverent; ce qui obligea les ennemis à demeurer de l'autre côté de l'eau.

La Cour passoit assez proche de-là pour aller à Sulli, & on fut plus de trois heures avant que cette Infanterie arrivât : si l'ennemi eût fait un effort à cette barricade, il auroit certainement emporté le pont & eut fait courir grand hazard au Roi & à la Reine, qui eûssent été obligés de se sauver avec peine, l'armée n'étant pas ensemble. On rompit le pont de Gergeau ; & comme celui de Gien étoit de grande conséquence, on y marcha avec toute l'armée qui y passa deux jours après la riviere de Loire, & la Cour vint s'y établir.

On eût nouvelle en même tems que M. le Prince étoit venu de Guiene joindre son armée avec six ou sept personnes avec lui ; & après que les rebelles eurent fait grandes réjouissances de sa venuë, il marcha à Montargis qui se rendit aussi-tôt, n'y ayant personne dedans. Son armée étoit forte de six à sept mille hommes de pied & cinq mille chevaux, composée de troupes de M. d'Orleans, des siennes & de ce renfort de Flandre. Celle du Roi avoit quatre à cinq mille hommes de pied & quatre mille chevaux. C'étoit au mois d'Avril & il n'y avoit pas moyen de subsister ensemble à cause du fourage ; de sorte que l'armée du Roi, après avoir passé la riviere de Loire à Gien, marcha derriere le canal de Briare pour pouvoir un peu s'élargir. M. le Maréchal d'Hocquincourt se logea à Bleneau avec toutes ses troupes, & M. de Turenne avec les siennes à Briare : le lendemain il s'en alla diner à Bleneau avec M. le Maréchal d'Hocquincourt qui lui dit, qu'ayant envoyé des partis vers Chateau-renard, on lui avoit rapporté que M. le Prince marchoit vers la Bourgogne. Comme M. de Turenne l'eût quitté & fut revenu à son quartier, il sçut à sept heures du soir par un homme que M. le Maréchal d'Hocquincourt lui envoya, que M. le Prince marchoit droit à Bleneau, & en effet M. le Prince ayant appris que les quartiers du Maréchal étoient un peu séparés, marcha droit à Chatillon, & de-là au canal sur lequel M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit logé ses Dragons : le Prince les ayant emporté sans nulle résistance, passe le canal avec toute son armée à l'entrée de la nuit. M. le Maréchal d'Hocquincourt ne croyant pas que sa marche put être si diligente, & se fiant sur ce que ses Dragons tiendroient plus de tems au passage du canal, avoit un peu attendu avant que de rassembler ses troupes ; mais étant averti que les Dragons étoient attaqués sur le canal, il manda promptement sa Cavalerie qui étoit fort proche de lui, & marcha où étoit l'alarme. Il trouva M. le Prince passé ; & voulant s'opposer à lui derriere un village qui étoit déja assez loin du passage, il chargea deux ou trois fois avec sa Cavalerie qui

AN. 1652. fut rompuë ; son Infanterie n'ayant pas eu le tems de venir au rendez-vous, se retira dans Bleneau Le peu qui se trouva en Campagne fut dissipé ; mais comme c'étoit la nuit, la Cavalerie ne perdit pas beaucoup de gens : son bagage fut tout pillé ; & les ennemis n'osant les suivre que lentement, M. le Maréchal d'Hocquincourt, après avoir fait tout ce qui se peut dans l'action, se retirant avec une bonne partie auprès de Bleneau, marchoit sur le chemin de S. Fargeau.

M. de Turenne, dès qu'il fut averti que l'ennemi marchoit, envoya promptement à sa Cavalerie qui étoit dans trois ou quatre villages à une lieuë de lui, & leur manda de se rendre entre Bleneau & Ozoüer où étoit M. de Navailles avec quatre Régimens. Pour lui il s'y en alla en diligence avec l'Infanterie qu'il avoit dans son quartier. Comme il arriva sur les hauteurs auprès d'Ozoüer, il apprit par des gens qu'il envoya à M. le Maréchal d'Hocquincourt pour lui dire qu'il marchoit, que l'ennemi étoit en pleine marche entre Ozoüer & Bleneau. Il vit deux ou trois des quartiers de M. le Maréchal d'Hocquincourt en feu ; & comme c'étoit la nuit, on entendoit en s'éloignant un peu des troupes, les timballes & les tambours de l'ennemi. Quelques gens s'étoient voulu flatter que ce n'étoit qu'un fort parti ; mais on connut bien en ce tems-là que toute l'armée de M. le Prince y étoit. M. de Turenne n'avoit auprès de lui que deux Régimens de Cavalerie & deux mille hommes de pied ; toute la Cavalerie n'étant pas encore au rendez-vous qui étoit, comme j'ai dit, entre Ozoüer & Bleneau : neanmoins M. de Turenne voyant que s'il n'alloit au-devant de sa Cavalerie, elle seroit coupée par l'ennemi, & par-là son armée mise en déroute & toutes les affaires perduës, jugea qu'à la faveur de la nuit il pouvoit hazarder cette marche quoique fort proche de l'ennemi, & s'en alla vers Bleneau, espérant trouver sa Cavalerie en chemin. On n'avoit point de guides, & on écoutoit de tems en tems pour sçavoir si on ne s'approchoit pas trop de l'armée ennemie. A la pointe du jour il se trouva dans une grande campagne & résolut d'y attendre sa Cavalerie qu'il vit paroître comme le soleil se leva. Dès qu'il l'eût joint, il aima bien mieux marcher droit à M. le Prince, quoiqu'inférieur à lui de deux tiers en troupes, que de l'attendre & lui donner le tems de défaire entiérement M. le Maréchal d'Hocquincourt. Comme il eût marché un quart de lieuë dans la plaine, il trouva un petit bois & commanda à sa Cavalerie & à son Infanterie de faire alte en-deçà, & avec six escadrons il passa au-delà & vit toute l'armée de M. le Prince qui s'avançoit, ayant cessé de poursuivre

pourſuivre M. le Maréchal d'Hocquincourt, ſur l'avis qu'il eut que M. de Turenne marchoit à lui. Il commença à faire repaſſer ces ſix eſcadrons, ſçachant bien que s'il vouloit opiniatrer à ce petit bois M. le Prince, il n'avoit pas de l'Infanterie capable de ſoûtenir contre la ſienne ; & que M. le Prince après avoir chaſſé par le feu ſon Infanterie hors du bois, la Cavalerie ſeule feroit peu de réſiſtance, & ſur tout après avoir été endommagée par le feu qu'il eût fallu eſſuyer en ſoûtenant l'Infanterie.

Avant que M le Prince arrivât dans le bois, M. de Turenne fit retirer toute ſon Infanterie, & ſe mit en bataille dans une telle diſtance que l'Infanterie de M. le Prince qui étoit dans le bois ne pouvoit pas l'endommager, & de maniere auſſi qu'il ne pouvoit pas ſe mettre en bataille, ne lui ayant pas laiſſé aſſez de terrain. On demeura quelque tems en préſence ; M. le Prince ayant étendu ſes deux aîles, & faiſant contenance de vouloir paſſer en bataille ce petit bois où il n'y avoit pour venir à M. de Turenne qu'une petite chauſſée qu'on releve pour diſcerner les héritages.

Comme on eut demeuré quelque tems en cette poſture,& que l'armée de M. le Prince ne paroiſſoit plus dans le bois, M. de Turenne croyant qu'elle marchoit à couvert, & qu'elle vouloit gagner un lieu plus éloigné de lui, où elle pourroit ſe mettre en bataille, marcha dans la plaine vers le lieu où les ennemis filoient ; mais M. le Prince croyant qu'il ſe retiroit, commença à faire paſſer ſon armée ; ce que M. de Turenne ayant vû, fait en diligence tourner tête, & revient en bataille au même lieu qu'il avoit quitté ; mais il empêcha de charger les ennemis. M. le Prince repaſſa en même-tems la chauſſée ; & M. de Turenne ayant fait avancer ſon canon, fit un grand effet ſur les troupes des ennemis, dont il y eut quantité d'Officiers & de Soldats tués.

En ce tems là, M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant bien douté que M. de Turenne ne ſe ſeroit pas retiré, arriva avec ſa Cavalerie, au lieu de repaſſer la riviere de Loire, comme beaucoup de perſonnes lui conſeilloient. M. de Boüillon vint auſſi avec beaucoup de perſonnes de qualité de la Cour qui étoit à Gien, où quelques gens s'étoient ſauvés, aſſurant que l'armée étoit entierement défaite. On attendit en préſence les uns des autres juſqu'à la nuit, & on ſe retira de part & d'autre, l'armée du Roi à Briare, & celle de M. le Prince à Châtillon, qui n'ayant point attaqué l'Infanterie demeurée dans Bleneau, vint la nuit d'après rejoindre l'armée. M. le Prince partit quelques jours après de Chatillon ; ſon armée gagna Montargis, & il s'en alla à Paris, où il crut ſa préſence néceſſaire. L'ar-

AN. 1652. mée du Roi ayant marché à Saint Fargeau, M. de Turenne crut qu'en faisant une grande diligence, celle du Prince ne prendroit pas en son absence si promptement une résolution de marcher, & qu'on pourroit gagner le devant, se mettre entre Paris & les ennemis, pour assurer au Roi Corbeil & Melun, empêcher les recruës qu'on faisoit à Paris de venir à l'armée des Princes, leur ôter la communication de cette Capitale, & par là causer la perte totale du parti.

La Cour alloit par Auxerre & par Sens pour gagner Melun, pendant que l'armée laissant Montargis à gauche, approchoit assez près pour donner jalousie à l'armée des Princes; & marchant jour & nuit, arriva à Moret, où l'on apprit que les ennemis partant de Montargis vouloient gagner par la Ferté, un ruisseau qui passe à Villeroi; mais ayant délogé trop tard, comme M. de Turenne l'avoit prévû, faute de Chefs & de ne pouvoir se résoudre assez tôt, l'armée du Roi passa la riviere à Moret; & de-là marchant par Fontainebleau, arriva à la Ferté une heure avant celle des Princes, qui n'osant plus continuer son chemin vers Villeroi, tourna à gauche vers Estampes, où elle se mit à couvert, après avoir laissé exécuter son dessein à l'armée du Roi, qui se logea à Châtres, où l'on prit quantité de prisonniers qui alloient de Paris à l'armée des rebelles.

La Cour vint à Melun, & M. de Turenne étoit fort d'avis qu'elle s'en allât droit à Paris, où Monsieur & M. le Prince étoient sans troupes, & ne pouvoient plus faire aucun fondement sur leur armée: d'ailleurs il y avoit dans la Ville de si grandes caballes contr'eux, que le peuple n'eût pas pris les armes contre le Roi appuyé de son armée. Il y eut des raisons qui l'en empêcherent, qui n'étoient pas sans apparence: ainsi le Roi s'en alla à S. Germain, où avec des Compagnies des Gardes & des gens commandés de l'armée, on prit presque tous les passages auprès de Paris, après avoir défait quelques partis qui en étoient sortis, & les avoir repoussés jusqu'aux portes des Fauxbourgs.

L'armée des Princes demeura quelque tems à Estampes, & celle du Roi à Châtres: comme Mademoiselle à son retour d'Orleans resta à Estampes deux jours, & que l'on eut avis que l'armée des Princes n'avoit pas été au fourage, voulant faire revûë devant elle; & que le même jour qu'elle viendroit à Châtres pour passer à Paris avec un passeport, l'armée iroit au fourage; M. de Turenne proposa à M. le Maréchal d'Hocquincourt qui le trouva fort à propos, de laisser tout le bagage à Châtres, de marcher toute la nuit, & de se trouver à deux ou trois heures de jour auprès d'Estam-

pes, pour voir ce qu'il y auroit à entreprendre. M. de Turenne espera AN. 1652. toûjours que M. le Prince n'étant point à l'armée, les Officiers Généraux ne prendroient pas une fort bonne posture devant un ennemi ; ce qui arriva : l'armée des Princes n'alla point au fourage, & Mademoiselle ne la vit en revûë que le matin que les troupes du Roi approcherent d'Estampes. L'armée des Princes étoit assûrément beaucoup plus forte que celle du Roi : on marcha en diligence, esperant la trouver en Campagne, & M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit l'avant-garde. En arrivant sur le haut d'Estampes, on vit que les ennemis se retiroient dans la Ville : on continua à marcher jusques sur la hauteur du fauxbourg, où l'on vit beaucoup d'Infanterie & quelques escadrons : on apperçut en même-tems sur une hauteur derriere le fauxbourg, beaucoup de Cavalerie en bataille ; mais comme il y a deux ou trois fauxbourgs, une Ville assez grande, un pays coupé de deux ruisseaux, & beaucoup de hauteurs, on pouvoit mal aisément discerner la posture de l'ennemi. On résolut d'attaquer ce fauxbourg, où étoit ce Corps d'Infanterie qui avoit fait un retranchement tout autour, & il y avoit un ruisseau devant. Le combat fut fort opiniâtre : M. le Comte Broglio, M. de Navailles & M. de Vaubecourt y firent très bien, & l'Infanterie combattit long-tems à coups de main ; quoique celle du Roi y fit parfaitement son devoir, ce ne fut que le Régiment de Turenne qui emporta à la gauche l'Infanterie des ennemis : beaucoup d'Officiers & de Soldats des autres Régimens s'étant joints à leurs drapeaux, quatre ou cinq Régimens de Cavalerie entrerent dans le fauxbourg, & rompirent la Cavalerie de l'ennemi qui soûtenoit son Infanterie : on fit prendre au Régiment d'Uxelles le poste du fauxbourg qui regardoit la Ville, où le Régiment de Son Altesse & de Languedoc étant enfermés, faisoient de grands efforts pour reprendre le poste, afin de pouvoir ensuite seconder leurs gens dans le fauxbourg : une fois même le Régiment d'Uxelles avoit été si ébranlé qu'il commençoit à quitter son poste. M. de Turenne ayant rencontré le Régiment de Cavalerie du Mestre de Camp, marcha en diligence avec lui pour soûtenir ce Régiment, & lui fit reprendre son poste qu'il garda toûjours depuis. M. le Maréchal d'Hocquincourt fit très bien dans le fauxbourg ; & après trois heures de combat, on défit entiérement neuf Régimens d'Infanterie & quatre ou cinq escadrons de Cavalerie, on prit deux mille prisonniers & quantité d'Officiers.

Dès que l'action du fauxbourg fut passée, la Cavalerie de l'ennemi qui étoit sur une hauteur, rentra dans la Ville ; l'armée du Roi s'en alla à une

AN. 1652. lieuë de-là, & le lendemain à Châtres : deux jours après on se logea à Palaiseau, afin d'ôter mieux la communication de Paris au Corps d'armée qui étoit à Estampes ; & on commanda quelque Cavalerie de l'armée pour aller trouver la Cour qui étoit à S. Germain, avec lequel Corps & quelques Compagnies des Gardes, M. de Turenne reprit l'Isle-Adam, ensuite S. Denis, où on laissa garnison, & l'on poussa tout ce qui étoit sorti de Paris jusques dans les portes, après avoir fait beaucoup de prisonniers. M. le Duc d'Orleans & M. le Prince étant à Paris ne pouvoient avoir aucun secours de leur armée, & n'avoient auprès d'eux que quelques recruës.

Comme il n'y avoit plus que les troupes demeurées à Estampes qui donnoient vigueur à Paris, & à toutes les Villes du parti en deçà de la Loire, M. de Turenne crût qu'il falloit s'y attacher principalement, & les obliger ou à sortir d'Estampes, afin qu'il pût leur livrer bataille, ou les y ruiner par la famine : il demanda les choses nécessaires à la Cour ; mais elle ne pût fournir à beaucoup près ce qu'il falloit pour avoir les outils & les munitions de guerre. Malgré ce manquement, M. de Turenne crut qu'il ne devoit pas rompre son entreprise, & qu'il n'y avoit point de tems mieux employé qu'à tâcher de dissiper ce Corps d'armée, qui étoit le fondement de la guerre civile. Il marcha donc avec l'armée du Roi, & alla se loger sur une montagne tout près d'Estampes : en y arrivant de bonne heure, il prit avant qu'il fût nuit toutes les maisons qui sont hors la Ville, après beaucoup d'escarmouches.

Il y avoit dans la Ville trois à quatre mille hommes de pied & trois mille chevaux : M. de Turenne avoit six mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il logea les troupes que M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit commandées, & qui s'en étoit allé à son Gouvernement, à main droite, sous les ordres de M. de Navailles, & se posta lui-même à main gauche, tenant toutes les hauteurs du côté d'Estampes : il ne voulut pas s'éloigner d'un ruisseau de l'autre côté que l'on n'y fut bien retranché. On commença à faire une ligne contre la Ville, qui n'en étoit éloignée que d'une bonne portée de mousquet : on n'avoit pas besoin d'en faire par le dehors, n'y ayant point d'ennemi en Campagne à craindre. Ceux de la Ville faisoient souvent des sorties ; & comme le travail alloit fort lentement, à cause du défaut des outils, à peine le pouvoit-on mettre en état d'empêcher les chevaux de la sauter presque par tout. En un jour que les Soldats étoient au travail avec sept ou huit escadrons pour les soutenir, les assiegés sortirent de la Ville, en tuerent quatre-vingt ou cent, pousserent la garde de

res ſept ou huit eſcadrons, & vinrent fort avant : preſque toute la Cavalerie étoit au fourage ; mais tous les Officiers y coururent, & on les repouſſa aſſez vigoureuſement : il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre. An. 1652.

Les lignes ayant été achevées, on s'appliqua à empêcher la Cavalerie de l'ennemi de ſortir de l'autre côté de la Ville pour aller au fourage ; on prit les poſtes pour les reſſerrer en cet endroit, & il s'y paſſa tous les jours quelques actions. Les bleds de la Beauſſe qu'on avoit ramaſſés dans Eſtampes, faiſoient ſubſiſter les aſſiegés quelque tems ; mais à la fin ils commençoient à être fort incommodés pour les fourages, lorſque M. de Turenne apprit que M. de Lorraine, qui avoit raſſemblé ſes troupes en Alſace & en Flandre, s'étoit engagé dans le parti des Princes, & qu'il marchoit vers Paris. Comme il avoit aſſuré d'abord qu'il venoit pour ſervir la Cour, on lui donna des vivres par toute la France pour ſon paſſage. Cette nouvelle fit changer à M. de Turenne toutes ſes meſures ; & eſtimant qu'il ne pût mieux employer la Campagne qu'à diſſiper l'armée des Princes, qui s'étoit trouvée un mois auparavant plus forte que celle du Roi, & compoſée de vieux Régimens, il ſongea à faire quelque effort contre Eſtampes, pour voir s'il pourroit l'emporter avant le tems que M. de Lorraine approcheroit, ſçachant bien que dès qu'il ſeroit à ſept ou huit lieuës, il falloit ſe retirer. N'ayant point d'équipage d'artillerie, on lui envoya les chevaux du Roi, de la Reine & des perſonnes de qualité, & on commença à faire une batterie : les ennemis avoient devant la muraille qu'on vouloit battre une grande demi-lune, qu'on emporta la nuit après un très-grand combat ; on en demeura maîtres juſqu'au jour ; & à ſoleil levé, les ennemis ſe ſortirent de la Ville, & ceux qui gardoient la demi-lune ayant pris l'épouvante, l'ennemi la regagna : il n'y avoit point de tranchée pour y aller, ni rien de couvert qu'un vallon, qui en étoit à deux cens pas. Toute l'Infanterie étoit rebutée, & par le combat de la nuit, & par la perte de la demi-lune. M. de Turenne voyant à la pointe du jour que l'ennemi laiſſoit le logement de la demi-lune en repos, s'en alla chez lui ; mais ayant entendu l'allarme, il revint en grande diligence : il commanda à ſon Régiment d'Infanterie d'aller reprendre la demi-lune, lequel mettant ſes drapeaux à la tête, ſans aucunes troupes qui le ſecondaſſent, marcha par la campagne ; & ſouffrant tout le feu de la courtine, entra dans le foſſé de la demi-lune éboulée par le travail de la nuit, monta en haut, planta ſes drapeaux ſur le parapet, y entra, en chaſſa les ennemis, & y établit un logement. Cette action ſe fit à la vûë de toute l'armée, & fut eſtimée une des plus belles

AN. 1652. qui se soit faite depuis la guerre. Les assiegés laisserent les choses en cet état jusqu'à deux heures après midi : alors ils sortirent de nouveau avec quatre bataillons & vingt escadrons de Cavalerie, dans le dessein d'aller à la batterie, & de reprendre la demi-lune ; mais après un combat qui dura fort long-tems, & où il y eut beaucoup d'Officiers & de Soldats tués ou blessés de part & d'autre, ils se retirerent dans la Ville sans avoir eu aucun avantage : on demeura ainsi maîtres de la demi-lune, dont on continua d'abattre les défenses.

Vers le fauxbourg où le Régiment des Gardes faisoit son attaque, on pratiquoit un logement pour attacher le mineur aux murailles de la Ville, quand on apprit que M. de Lorraine (ayant conclu son traitté avec les Princes qui le pressoient de hâter le secours d'Estampes) marchoit en diligence à Paris ; il vint se loger avec son armée sur la riviere de Seine un peu plus haut que Charenton : on lui fit promptement emmener un pont de batteaux de Paris. M. de Turenne ne pouvant plus demeurer devant Estampes, ayant un ennemi derriere soi, sans lignes de circonvallation, ni moyen d'aller au fourage, manda à la Cour qu'il étoit obligé de lever le siége : comme il n'avoit point d'équipage d'artillerie, on lui renvoya de la Cour des chevaux. En deux ou trois voyages il retira son canon des batteries, & fit emmener toutes les munitions à deux lieuës d'Estampes, dans un petit bourg fermé, & après il s'y retira avec l'armée.

Comme M. de Lorraine sçut que l'on avoit levé le siége d'Estampes, il demeura dans son poste ; & faisant valoir aux Princes qu'il avoit fait lever le siége, il recommença à négocier avec la Cour : mais comme il a continué cette maniere d'agir depuis qu'il est sorti de son pays, on ne faisoit aucun fondement là-dessus. M. de Turenne ayant avis qu'il n'étoit point retranché, & qu'il étoit logé dans une plaine, après avoir séjourné quatre jours depuis la levée du siége d'Estampes, commanda à son bagage de le suivre jusqu'à Corbeil, où il le laissa. Ayant eu avis que M. de Lorraine avoit marché à Villeneuve Saint Georges, qui étoit un bien meilleur poste, il continua sa marche, traversa un bois, & sçut que toute l'armée de M. de Lorraine ayant pris l'allarme étoit logée sur une hauteur, & avoit un ruisseau devant elle qui n'étoit point guéable. M. de Turenne malgré cet avantage, marcha à lui plutôt. En arrivant sur une hauteur, vis-à-vis du Camp de M. de Lorraine, le ruisseau entre deux, il envoya des partis le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de pont ou de gué : ayant appris qu'à une demie lieuë du Camp des ennemis, il y avoit un

pont que l'on pouvoit raccommoder, il y marcha en diligence, y fit remettre quelques planches; & s'étant emparé d'une maison au-delà, commença à faire défiler ses soldats un à un sur ce pont.

M. de Lorraine ne vouloit pas bouger de son Camp, ayant fait faire en diligence six redoutes du côté de la plaine, & étant couvert par les flancs de la riviere, d'un bois & du ruisseau. Les troupes du Roi étoient déja passées à l'entrée de la nuit; & M. de Turenne voyant que s'il ne gagnoit le pont sur la Seine que M. de Lorraine avoit fait monter avec lui, l'armée d'Estampes viendroit joindre ce Prince, avoit hâté sa marche pendant toute la nuit par des défilés, & se trouva au point du jour avec toute l'armée dans la plaine, où il n'y avoit plus rien qui pût l'empêcher d'aller au Camp des ennemis. Si l'armée des Princes eût joint celle des Lorrains, il ne falloit pas que l'armée du Roi se retirât; mais que la Cour s'en servît pour l'escorter à Lyon. Les choses étoient dans une situation si critique, que deux ou trois heures auroient pû changer la face des affaires. Quand le point du jour fut venu, on se remit un peu de l'embarras causé par une marche pendant la nuit, & l'on s'avança en ordre droit au Camp de M. de Lorraine. Ce Prince ayant négocié à son ordinaire tous les jours précédens, envoya son Capitaine des Gardes trouver M. de Turenne, dès qu'il sçut qu'il marchoit à lui: cependant il faisoit travailler à faire les lignes entre ses redoutes du côté de la plaine. M. de Beaufort étoit dans son Camp avec mille ou douze cens hommes des troupes des Princes. M. de Turenne sentit d'abord que ce Capitaine des Gardes ne venoit que pour retarder sa marche; & comme il n'y avoit rien si fort à craindre qu'une négociation, sans s'approcher du Camp des Lorrains, il ne perdit pas un moment, & s'avança vers le Camp, voulant s'assurer avant toutes choses si les troupes d'Estampes ne passoient pas sur le pont, & à quelque prix que ce fût, attaquer M. de Lorraine avant qu'elles l'eussent joint, toutes les affaires de France dépendant de-là.

On étoit bien à une lieuë & demie du Camp, quand le Capitaine des Gardes arriva à l'armee du Roi; & l'on demeura près de trois heures avant que l'armée, qui marchoit en bataille, fût tout proche du Camp de M. de Lorraine. Alors le Capitaine des Gardes s'en retourna, & revint souvent après trouver M. de Turenne, qui ne vouloit entendre à aucune négociation, à moins que M. de Lorraine ne sortît de France avec son armée. Le Roi d'Angleterre qui étoit arrivé le soir dans le Camp de M. de Lorraine, envoya aussi de ses gens trouver M. le Duc d'York, qui étoit avec M. de

AN. 1652. Turenne, lequel auroit mieux aimé combattre que de souffrir que l'armée d'Estampes joignît M. de Lorraine; mais il désiroit bien plus encore le faire sortir de France avec son armée, & le séparer entierement de celle des Princes, que de hazarder un combat douteux. Par le côté de la plaine qui étoit le seul lieu accessible pour venir au Camp, il y avoit un bois à la main droite, la riviere à gauche, & au front six redoutes achevées, lequel front étoit si étroit que M. de Lorraine outre trois lignes de Cavalerie avoit encore mille chevaux de réserve: son Infanterie étoit dans les redoutes, & cinq cens mousquetaires dans le bois. Il étoit de quinze escadrons plus fort que l'armée du Roi, qui avoit aussi quinze cens hommes de pied plus que lui. C'étoit une situation, comme il parut peu de tems après, où une petite armée pouvoit en combattre une bien forte avec avantage: néanmoins M. de Lorraine voyant l'armée du Roi à une demie portée de canon de lui, & tous les gens détachés pour l'attaque du bois & des redoutes, & d'autres qui marchoient droit à son pont, qu'il avoit sous lui à Villeneuve S. Georges, manda à M. de Turenne qu'il signeroit tout présentement de sortir de France. Aussi-tôt M. de Turenne envoya de l'Infanterie se saisir du pont sur la Seine, ayant fait dire par M. de Varennes qu'avant toutes choses il vouloit en être assuré. Ensuite on fit faire alte à l'armée; & les deux Géneraux signerent le traitté, par lequel il fut dit, que M. de Lorraine marcheroit tout présentement avec son armée, & sortiroit de France en douze jours, suivant la route dont on étoit convenu. M. de Lorraine laissa M. le Comte de Ligneville & son Capitaine des Gardes en ôtage pour la sûreté de sa parole; & ce qu'il y avoit de plus sûr, son armée prit une marche dans laquelle elle laissoit celle du Roi en état d'empêcher sa jonction avec l'armée des Princes, quand il eût voulu rompre son traitté. Une heure après le traitté signé, l'armée de M. de Lorraine commença à défiler hors de ses retranchemens, & à marcher devant l'armée du Roi, qui demeuroit en bataille: elle suivit sa route suivant le traitté. On permit à M. de Beaufort de s'en aller à Paris avec ce qu'il avoit de troupes des Princes, dont la plupart se mirent dans l'armée du Roi pendant que le traitté se signoit. L'armée d'Estampes commençoit à paroître de l'autre côté de l'eau; & voyant l'armée du Roi entrer dans le Camp de M. de Lorraine, qui prit la route de Brie, elle marcha vers Paris pour se mettre en sûreté, & se logea vers S. Cloud.

Après que l'armée du Roi eut séjourné deux jours à Villeneuve, elle marcha vers Lagni, où elle passa la riviere, & se logea près de Dammartin,

tin, afin d'empêcher le passage d'un Corps de troupes, qu'on disoit devoir arriver de Flandre en coulant le long de la riviere d'Oise : M. le Prince même s'étoit saisi de Poissi, afin de lui donner moyen de le joindre. AN. 1652.

La Cour après avoir demeuré quelque tems à Melun, s'en vint à Lagni, où M. le Maréchal de la Ferté vint joindre avec trois mille hommes. On s'en alla à S. Denis, où la Cour demeura, & on fit promptement venir des batteaux de Pontoise pour faire un pont à Epinai, afin de pouvoir marcher à l'armée de M. le Prince, qui étoit campée auprès de S. Cloud. On trouva une isle dans laquelle on fit passer des mousquetaires sur un pont de batteaux, & ensuite on passa l'autre bras. M. le Prince vint avec quelques escadrons & deux ou trois cens mousquetaires pour empêcher le passage; mais voyant qu'il y avoit beaucoup de canon déja logé, & des mousquetaires que M. le Maréchal de la Ferté avoit fait retrancher en diligence de l'autre côté de l'eau, il se retira en son Camp, & à l'entrée de la nuit fit passer son armée sur deux ponts qu'il avoit à S. Cloud, & marcha dans l'intention d'aller à Charenton, croyant que le pont étant achevé, l'armée du Roi y passeroit toute la nuit, & qu'ainsi la riviere seroit toujours entre les armées : mais le plus grand Corps de l'armée étoit encore en-deçà de l'eau.

La Cour eut un faux avis de Paris que l'armée des Princes marchoit déja par derriere Montmartre & cotoyoit les fauxbourgs de S. Martin : M. le Cardinal en fit promptement avertir M. de Turenne qui s'en vint en diligence à S. Denis toute la nuit, & commanda que l'armée le suivît : il manda aussi à ce qui étoit dans l'isle de repasser en diligence. M. le Maréchal de la Ferté, à cause que toutes ses troupes avoient passé l'eau, ne put suivre que cinq ou six heures après. Ainsi, à la pointe du jour, toute l'armée du Roi, hors le Corps de M. le Maréchal de la Ferté, se mit en bataille dans la plaine entre S. Denis & Paris. M. de Turenne s'étant avancé avec dix ou douze chevaux passa au travers de la Chapelle, & vit l'Infanterie de l'arriere-garde du Prince & quelques escadrons qui marchoient près du fauxbourg. On croyoit le Corps de l'armée ennemie beaucoup plus avancé vers S. Antoine & Charenton; mais la nuit l'ayant arrêté au cours de la Reine mere, elle ne put commencer sa marche qu'à la pointe du jour. Comme donc M. de Turenne eût vû l'arriere-garde, il fit promptement avancer quelques escadrons de Cavalerie, & commanda au reste de l'armée de suivre. On les joignit vers le fauxbourg S. Martin; & comme leur Infanterie filoit toujours, on chargea quatre ou cinq escadrons de l'arriere-

An. 1652. garde que l'on rompit, & on prit beaucoup d'Officiers & de cavaliers prisonniers : on continua à les suivre tout le long des fauxbourgs, jusqu'auprès celui de S. Antoine. Il y avoit une partie de leur avant-garde qui étoit déja vers Charenton ; mais ayant eu l'allarme, elle vint se mettre en bataille auprès du fauxbourg S. Antoine où l'arriere-garde la joignit. M. le Prince fit aussi tourner son canon ; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi avançoit, il en fit tirer quelques volées contre elle qui attendoit que l'Infanterie arrivât, laquelle à cause des grands défilés qu'il y a autour de Paris, demeura un peu long-tems à venir, & donna le loisir à M. le Prince de faire retirer toutes ses troupes dans le fauxbourg, où il trouva toutes les ruës qui avoient des barricades faites ; ce qui lui fut d'un grand avantage. Ces barriéres s'étoient faites à dessein par les Parisiens, pour se garantir des coureurs de l'armée de M. de Lorraine, pendant qu'il étoit à Ville-neuve S. Georges. M. le Prince fit mettre son Infanterie derriere les murailles les plus avancées, & les fit percer afin que les mousquetaires pûssent tirer, & il se mit en très bonne posture.

Comme l'Infanterie de l'armée du Roi arriva, on avoit cru qu'il seroit meilleur d'attendre le canon ; mais la quantité de personnes de la Cour qui pressoient, comme s'il n'y avoit qu'à avancer pour défaire entiérement les ennemis, obligea M. de Turenne de commander un bon nombre d'Infanterie des Gardes & d'autres Régimens avec les Gendarmes & Chevaux-legers du Roi, & d'autres Régimens de Cavalerie, pour donner par deux ruës différentes. On emporta les premiers retranchemens ; mais comme il falloit passer un à un, & que l'on se mettoit en confusion pour suivre l'ennemi, on trouva dans les ruës plus larges un Corps de Cavalerie où M. le Prince se trouva, & beaucoup de personnes de qualité, qui chargeant cette Cavalerie & Infanterie qui entra en désordre, les repoussa sans résistance jusqu'à l'entrée du fauxbourg. M. de S. Maigrin Lieutenant des Chevaux-legers de la garde y fut tué. On attaquoit aussi en même tems cette Infanterie de M. le Prince, passée derriere les murailles & dans les maisons : le combat fut fort opiniâtre, & on les emporta en beaucoup de lieux ; mais ce fut après que le canon fut arrivé : on y prit même deux cens hommes dans une maison ; mais les Corps des Régimens de l'ennemi demeurerent toujours derriere les grandes traverses du fauxbourg d'où ils avoient rechassé les nôtres. On leur prit à la main gauche une barricade que l'on garda, où il y eut beaucoup de leurs soldats tués ; mais on ne put pas passer outre en aucun endroit, toute l'Infanterie ayant été fort rebutée dans ces attaques. En effet, M. le

AN. 1652.

Prince étant pressé, trouva par hazard un fauxbourg bien barricadé, son dessein ayant été d'aller passer au pont de Charenton.

Comme on étoit l'un devant l'autre, le Corps de M. le Maréchal de la Ferté arriva : on résolut de faire encore une attaque générale, étant renforcé de ces troupes-là. Mais en ce tems la ville de Paris ayant par la sollicitation de Mademoiselle, ouvert les portes à l'armée de M. le Prince, elle marcha par le milieu de la ville & s'en alla vers le fauxbourg S. Jacques. Le Roi étoit venu de S. Denis, & demeura sur une hauteur jusqu'à la nuit ; & comme on eut marché pour cette seconde attaque, on ne trouva plus de troupes dans ce fauxbourg : ce qui obligea l'armée à se retirer avec le Roi à S. Denis.

Pendant que l'armée des Princes logeoit autour du fauxbourg S. Jacques, il arriva un grand désordre dans la Maison de Ville de Paris Le mauvais état des affaires des Princes leur fit presser l'armée d'Espagne de partir de Flandre pour venir à leur secours : elle partit d'auprès de Cambrai, & passant entre S. Quentin & Ham, s'en vint à Chauni, où M. d'Elbeuf s'étant enfermé avec huit cens chevaux, ils le prirent prisonnier de guerre, & en gardant des ôtages laisserent venir les cavaliers à pied, & prirent tous leurs équipages & chevaux. M. de Lorraine qui étoit demeuré sur la frontiere de France depuis ce qui s'étoit passé à Ville-neuve S. Georges, marcha aussi-tôt par la Champagne pour joindre l'armée d'Espagne, laquelle après la prise de Chauni s'en vint à Fismes joindre M. de Lorraine.

La Cour étoit à S. Denis quand on apprit la marche de l'armée d'Espagne, & on envoya en Normandie pour sçavoir si le Roi seroit reçu à Rouen : mais le mauvais état de ses affaires causé par la marche de l'armée d'Espagne, fit croire qu'il n'y auroit point de sûreté pour le Roi à Rouen. On avoit peu de jours auparavant parlé de traitter avec M. le Prince. M. de Turenne étoit d'avis que l'on se relâchât dans beaucoup de choses, & que pourvu que l'autorité du Roi demeurât entiere après l'accommodement, que l'on ne pourroit pas lui donner trop de choses pour sortir de cette affaire : mais quoiqu'on se relâchât, la marche des Espagnols lui avoit ôté toute pente à s'accommoder. La Cour se trouvoit dans une extrême peine ; l'armée du Roi ne montoit pas à plus de huit mille hommes ; celle des Princes étoit de cinq mille à Paris, & celle des Espagnols jointe aux Lorrains étoit de vingt mille. La Normandie ne vouloit point recevoir le Roi. Le soir qu'on eut cette nouvelle M. de Turenne étoit au Camp, & étant venu le lendemain à S. Denis, il apprit que la résolution avoit été

AN. 1652. prise de s'en aller avec la Cour vers la Bourgogne & vers Lyon, menant seulement deux mille hommes pour l'escorter. Il sçut cette nouvelle par M. de Ruvigni, & lui dit aussi-tôt que tout étoit perdu si on prenoit cette résolution : il avoit assez de connoissance des affaires de Flandre, pour sçavoir très-bien que le Roi en se retirant par-delà Paris, donneroit occasion aux Espagnols de s'avancer vers Soissons & Compiégne, qui n'eussent pas résisté après le départ de la Cour pour Lyon. Il croyoit au contraire que si le Roi se résolvoit à demeurer sur la riviere d'Oise, & que son armée marchât vers Compiégne, toute l'armée d'Espagne n'oseroit marcher à Paris, de peur de laisser toute la Flandre dégarnie, & l'armée du Roi entre elle & eux ; que s'ils envoyoient un secours considérable à M. le Prince, leur armée en même tems se retireroit en Flandre, & ne demeureroit pas au milieu de la France qu'avec un Corps beaucoup plus fort que l'armée du Roi. M. de Turenne croyoit donc qu'il n'y avoit point d'autre salut pour l'Etat que de demeurer avec le Roi entre Paris & l'armée d'Espagne. Il avoit encore la pensée qu'à toute extrêmité, le Roi avec un Corps d'armée étoit bien mieux dans une de ses Places de la riviere de Somme, qu'en s'en allant vers Lyon, pour laisser une conquête sûre aux Espagnols depuis la Flandre jusqu'à Paris. On sçavoit aussi la mauvaise volonté de la Normandie, & que l'étonnement étoit si grand par tout, qu'il y avoit peu de villes où on n'eût ouvert les portes aux ennemis : ce qui obligea M. de Turenne d'aller trouver M. le Cardinal qui donna tout aussi-tôt dans son sens ; & allant voir la Reine qui n'a jamais trouvé de conseils trop hazardeux, on résolut que la Cour iroit à Pontoise & que l'armée marcheroit en diligence à Compiégne. Aussi-tôt qu'elle y arriva, on apprit par les partis que l'ennemi ayant pris Chauni, marchoit à Fismes, étant joint à M. de Lorraine. M. le Maréchal de la Ferté prit quelque Cavalerie, & s'en alla vers Chauni que les ennemis abandonnerent, n'étant pas un lieu à garder. Il s'en revint par Soissons que l'on assûra par des troupes que l'on y mit. Les Espagnols étant à Fismes, & la communication n'étant pas libre entre Paris & eux, ils virent que s'ils vouloient y aller, comme M. le Prince les en pressoit fort, ils ne le pourroient faire qu'avec toute l'armée, à quoi ils ne pouvoient pas consentir : d'ailleurs ils ne pouvoient en envoyer un détachement considérable vers Paris, sans être rencontré par l'armée du Roi. Toutes ces considérations unies leur firent résoudre à retourner en Flandre, & à laisser un Corps de troupes à M. de Lorraine qui demeura sur la frontiére.

En ce tems-là M. de Turenne ayant eu avis comme M. de Bouillon, qui

étoit à Pontoiſe avec la Cour, étoit fort malade, s'y en alla en diligence : il y arriva le huitiéme jour de ſa maladie, laquelle alla toujours en empirant : An. 1652. un tranſport au cerveau l'empecha de parler pendant les derniers jours ; mais il conſerva toujours beaucoup de connoiſſance. Il fut fort aiſe de voir M. de Turenne, qui, outre l'etroite amitie qui étoit entre eux, faiſoit une double perte, vû la poſture en laquelle M. de Bouillon etoit à la Cour. En ces derniers tems il s'etoit fait encore plus particulierement connoître pour être tres-capable des grandes affaires ; & ſi on peut le dire, avoit pris une maniere d'agir bien au-deſſus de tous les autres ; M. le Cardinal Mazarin ayant une particuliere confiance en lui ; & comme le Miniſtre avoit un grand crédit ſur l'eſprit du Roi & de la Reine, ce n'étoit que par ſon moyen que l'on pouvoit ſe rendre conſidérable à la Cour. M. de Bouillon vêcut juſqu'au quatorziéme de ſa maladie, & mourut laiſſant un extrême déplaiſir à tous ceux qui aimoient le bien de l'Etat. M. de Turenne en fut touché très-ſenſiblement, l'ayant toujours aimé, & ayant été aimé de lui très-parfaitement.

Dans le tems que M. de Turenne étoit à Pontoiſe, on apprit que l'armée d'Eſpagne s'étoit retirée, & que M. de Lorraine étoit demeuré avec le renfort que les Eſpagnols lui avoient laiſſé. Comme il y avoit toujours quelque négociation de la Cour avec les Princes & avec le Parlement, on fit connoître que ſi M. le Cardinal Mazarin s'éloignoit, que toutes choſes ſe raccommoderoient. En faiſant propoſer cela de la part des Princes, on laiſſoit entendre qu'il pourroit revenir un jour, & que ce n'étoit ſeulement que pour montrer au public que l'on n'avoit jamais voulu s'accommoder ſans que le Miniſtre ſortit de France ; puiſque ſon retour à la Cour étoit le prétexte de la guerre. M. de Turenne à qui il en parla fort confidemment, ne le diſſuada point de la penſée qu'il avoit d'aller à Sedan ; mais il lui conſeilla toujours de dire que c'étoit pour en revenir. M. de Turenne ne vouloit point être dans un interêt que l'on auroit affoibli en le déſavouant. Il ſçavoit bien d'ailleurs que beaucoup de gens ſe ſerviroient de la diſſimulation dont la Cour & M. le Cardinal voudroient qu'on usât, en diſant qu'il ne reviendroit point, pour travailler plus ouvertement à empêcher tout de bon qu'il ne revint : & hors le Roi & la Reine qui déſiroient ſon retour, il y en avoit fort peu dans la Cour qui ne travaillaſſent de bon cœur à l'empêcher.

M. le Cardinal partit de Pontoiſe, les choſes étant diſpoſées de la façon que j'ai dit, M. de Turenne & M. le Tellier s'en allerent avec lui juſqu'où

étoit l'armée, où il prit quelque escorte pour s'en aller vers Sedan. M. le
An. 1652. Tellier retourna à la Cour, & M. de Turenne demeura à l'armée qui s'avança ensuite vers Dammartin, pour se mettre entre Paris & l'armée de M. de Lorraine ; lequel en l'absence de M. le Cardinal, commença à négocier à la Cour. Quoiqu'elle ne s'y fiât pas entiérement, elle ne laissa pas d'écouter ses propositions ; & comme il falloit que l'armée ne s'éloignât pas trop de Pontoise, où étoit la Cour, à cause de l'armée des Princes qui étoit à Paris, elle ne marcha pas vers la Champagne, pour pousser M. de Lorraine hors du Royaume, à la faveur des villes que l'on avoit pour soi : mais M. le Prince ayant envoyé de la Cavalerie pour faire lever le siége de Monrond, on fit partir huit escadrons de l'armée du Roi pour aller trouver M. de Palluau qui étoit devant Monrond.

Cependant M. de Lorraine qui avoit promis aux Espagnols de se joindre à l'armée des Princes qui étoit a Paris, faisoit traiter avec la Cour, afin qu'on ne fit point attention aux mouvemens de son armée. Quoique celle du Roi l'observât, néanmoins les assurances qu'il donnoit d'un accommodement prompt, faisoient qu'on n'agissoit pas avec tant de méfiance ; de sorte qu'il partit des environs de Châlons, & marcha en diligence par la Brie, pour gagner la riviere de Seine entre Corbeil & Paris. L'armée du Roi passa la Marne à Lagni ; & quoique beaucoup inférieure à celle de M. de Lorraine, on vouloit s'opposer à son passage vers Paris. M. de Turenne voulut marcher le lendemain du passage de la Marne, dans la pensée que M. de Lorraine s'avançoit sans en avoir de certitude : mais comme on se relâche quelquefois, on séjourna ce jour-là, & le lendemain de bon matin on trouva M. de Lorraine tout proche de Brie-Comte-Robert. Si on eût marché le jour précédent, on l'auroit devancé ; mais les avant-gardes s'étant trouvées les unes près des autres vers Brie-Comte-Robert, il se hâta de gagner le poste de Ville-neuve, où il avoit dessein de se mettre afin d'avoir communication avec Paris.

M. de Turenne qui étoit a l'avant-garde, après avoir un peu attendu M. le Maréchal de la Ferté, fut d'avis de marcher promptement pour arriver au poste de Ville-neuve-Saint-Georges avant M. de Lorraine. En effet on y marcha avec tant de diligence, que l'on arriva en même tems que son armée : mais comme il avoit un ruisseau à passer, & qu'il vit quelques escadrons de l'armée du Roi sur la hauteur de Ville-neuve, il demeura de l'autre côté, & toute l'armée du Roi arriva le soir au Camp de Ville-neuve-Saint-Georges. On sçut dans le village qu'il y avoit des bateaux qui

descendoient vers Paris ; & comme il étoit d'une conséquence extrême d'en avoir ou pour faire un pont, ou pour passer avec des troupes au-delà de l'eau, M. de Turenne envoya le long de l'eau & les fit remonter avec une peine extrême vis-à-vis de Ville-neuve S. Georges. M. le Prince s'avança à Charenton, croyant que M. de Lorraine etoit arrivé à Ville-neuve S. Georges, suivant qu'il lui avoit mandé le matin en partant de son Camp ; ayant envoyé trois ou quatre de ses gens qui vinrent se jetter dans l'armee du Roi, croyant que c'etoit celle de M. de Lorraine, il reprit toute la nuit un autre chemin, & joignit avec ses troupes M. de Lorraine vis-à-vis d'Ablon. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant pû empêcher cette jonction, résolurent d'attendre dans le Camp de Ville-neuneuve, le parti que les ennemis prendroient, s'étant assurés des batteaux, & espérant qu'en quelque lieu que l'ennemi se mît, ayant un Pont sur la riviere, ils trouveroient toujours quelque expédient de se mettre en bonne posture. La chose n'étoit pas sans grande difficulté : mais comme on étoit si près de l'ennemi, il n'y avoit rien de moins sûr que de songer à une retraite. Comme M. le Prince & M. de Lorraine se furent joints, ils marcherent pour prendre le même chemin qu'avoit fait M. de Turenne, quand il avoit obligé M. de Lorraine à traitter. On croyoit ce jour-là qu'ils attaqueroient le Camp comme on l'avoit cru le jour de leur jonction. L'armée du Roi n'avoit que vingt huit escadrons & cinq mille hommes de pied : les ennemis avoient quatre-vingt Escadrons & huit mille fantassins. Au lieu d'attaquer, ils vinrent se retrancher à une portée de canon du côté de la plaine, & songerent à affamer l'armée du Roi & à empêcher les fourages, ayant laissé dans Ablon cent cinquante mousquetaires pour empêcher la communication de la riviere. Ils croyoient qu'en venant se loger si près avec l'armée, on n'entreprendroit pas de sortir du Camp ni de les attaquer. Comme on ne pouvoit pas demeurer dans le Camp sans avoir la riviere libre, on résolut d'aller prendre ces cent cinquante mousquetaires. L'on partit la nuit, & à la pointe du jour le Château se trouva pris avant que l'armée des Princes pût être en bataille. Si elle étoit demeurée à son premier poste entre Ville-neuve & Corbeil, il est certain qu'au bout de quatre jours il auroit fallu que l'armée du Roi se retirât en grande confusion vers Lagni, ne pouvant avoir de pain de munition que par la commodité de la riviere. An. 1652.

Après que le pont de batteaux fut fait, on travailla encore à un autre, étant impossible que les fourageurs se servissent d'un seul pont : & comme

AN. 1652. ce lieu avoit été fort ruiné par l'armée de M. de Lorraine quelque tems auparavant, les trois ou quatre premiers jours que les armées étoient en présence, tous les chevaux de celle du Roi ne mangeoient que des feuilles de vigne ; de sorte que M. le Prince crut qu'en la serrant de près avec le nombre de Cavalerie qu'il avoit, il seroit impossible que l'on pût subsister que fort peu de jours dans ce poste. Il fit aussi deux ponts entre Ville-neuve & Charenton, pour empêcher les fourageurs qui alloient dans le Long Boyau : mais après avoir bien fait palissader tous nos retranchemens, on envoyoit une bonne partie de la Cavalerie au fourage qui alloit des deux côtés de la riviere, & ainsi les ennemis ne pouvoient leur dresser d'embuscade sûre. On envoya M. de Vaubecourt à Corbeil avec quelques troupes, lesquelles avec d'autres qui vinrent de Monrond faisoient environ deux mille en tout. Corbeil servit ainsi d'un entrepôt pour les fourageurs, lesquels après avoir chargé demeuroient à ce village, & on leur faisoit sçavoir du Camp de quel côté de la riviere il falloit qu'ils revinssent. Comme les armées étoient si proches que l'on voyoit ce qui sortoit du Camp de l'ennemi, les fourageurs de l'armée du Roi partoient la nuit & demeuroient deux jours dehors. Les troupes logées à Corbeil leur donnoient toute cette facilité, sans quoi certainement on n'eût pas pû demeurer dans le Camp : on fit aussi en ce tems-là descendre quelques batteaux de foin, ce qui fit demeurer cinq semaines dans le Camp. Il y avoit souvent des escarmouches entre les armées ; mais elles n'étoient pas considérables, & jamais aucun convoi des fourageurs ne fut rencontré par les ennemis, qui étoient tous les jours dehors avec une partie de leur Cavalerie.

A la fin, les chemins devinrent si mauvais par les pluies continuelles, que les chevaux ne pouvoient plus aller au fourage si loin ; de sorte que l'on fut obligé de songer à déloger. On avoit fait faire beaucoup de ponts sur la riviere qui étoit au bas du Camp sur le chemin de Corbeil où on vouloit se retirer. Au commencement de la nuit, on fit marcher tout le bagage vers Corbeil, & trois heures après toute l'armée décampa sans que l'ennemi en eut connoissance que le lendemain qu'on arriva à Corbeil, où on avoit fait faire quelques redoutes par M. de Vaubecourt sur une hauteur pour y recevoir l'armée quand elle arriveroit. On ne séjourna point à Corbeil qu'un jour, & le lendemain on marcha vers la Brie, pour ensuite gagner la riviere de Marne au-dessus de Paris, & tâcher d'aller vers l'Oise ; la Cour étant à Mantes en ce tems-là.

M. le Prince étoit parti de son Camp quelques jours auparavant la marche

che de l'armée du Roi, à cause d'un peu d'indisposition, & on a fort dit que sans cela il l'auroit attaquée dans sa retraite; mais il est certain que de la maniere qu'elle se fit, on ne pouvoit pas combattre entre le Camp & Corbeil. L'armée du Roi marcha ensuite vers Meaux, & passant la riviere de Marne, alla se poster auprès de Senlis. Celle des Princes en partant de Villeneuve S. George, se logea entre Paris & Dammartin; & certainement les diverses négociations, & même les passe-tems de Paris, empêcherent M. le Prince de prendre beaucoup d'avantages qu'il n'auroit pas négligé en une autre occasion. Après quelques jours d'indisposition, il résolut de partir avec son armée & celle de M. de Lorraine des environs de Paris, & s'en alla sur la frontiere de Champagne: M. le Comte de Fuensaldagne l'attendoit avec l'armée d'Espagne auprès de Laon. On s'est assez étonné de ce qu'il quittoit Paris si aisément, étant certain que c'est un fort grand avantage de s'y maintenir, quand on est assez malheureux pour faire la guerre à son Roi; mais les diverses caballes qui n'alloient pas à son but, & un peu de manque de vûë pour les choses qui devoient suivre son départ, aussi-bien que les esperances qu'il concevoit de sa jonction avec les Espagnols, l'obligerent à quitter Paris. Une autre chose y convioit fort M. le Prince: touché de la façon dont M. de Lorraine vivoit avec son armée, & las des affaires du Parlement, il désiroit se mettre dans une maniere de vivre semblable à celle de M. de Lorraine. Ainsi ils marcherent ensemble, & joignirent M. de Fuensaldagne auprès de Laon: comme on avoit mis cinq cens hommes de l'armée du Roi dans la Ferté Milon, ils passerent tout auprès sans l'attaquer.

L'armée du Roi qui étoit en ce tems-là auprès de Senlis, & d'où l'on avoit envoyé de l'Infanterie sous M. le Comte d'Estrées pour se mettre dans Laon, ne bougea point de son poste, attendant la résolution des ennemis après leur jonction. Comme Paris resta un peu ébranlé par l'éloignement de M. le Prince, quoique M. d'Orleans y demeuroit, la Cour recevoit divers avis pour sa conduite, selon les diverses vûës que ceux qui étoient à Paris avoient, ou pour l'y faire aller ou pour l'en empêcher: les Courtisans étoient même partagés sur ce sujet, chacun ayant diverses pensées; ce qui seroit trop long à déduire. M. de Turenne ayant sçû l'état des choses, fit agréer à M. le Maréchal de la Ferté de demeurer à l'armée, & il s'en alla à la Cour, où la Reine lui ayant demandé à son arrivée son sentiment, si le Roi devoit aller à Paris; n'y ayant qu'elle & le Roi présens, il lui conseilla de n'en point perdre le tems; & comme

An. 1652. il avoit la connoissance de l'état de l'armée, & du peu de moyens qu'il y avoit d'avoir de l'argent pour la remettre sans être à Paris, il pressa fort cette raison qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étoient, que l'autorité du Roi étoit si diminuée, que l'on ne vouloit plus le recevoir en aucune grande Ville; que si l'hiver se passoit sans aller à Paris, toute la France se souleveroit; que le Roi n'ayant plus d'armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une sur pied, ce qu'il avoit ensemble se réduiroit peu à peu à rien, les Officiers quittant tous les jours, faute de subsistance. Ces raisons persuaderent la Reine; de sorte que la Cour quitta Mante, & s'en alla coucher à S. Germain, où l'on séjourna trois ou quatre jours, durant lequel tems il y vint des Députés de la bourgeoisie de Paris, pour supplier le Roi d'y venir. M. de Châteauneuf y vint aussi, mais avec une differente intention; car il vouloit bien que le Roi allât à Paris mais il souhaittoit qu'on y laissât Monsieur, qui soûtenoit la caballe opposée au retour de M. le Cardinal, & qui ne vouloit se raccommoder avec la Cour, qu'à condition que le Ministre n'y revint plus: M. de Châteauneuf prétendoit que le Roi ne verroit point Gaston les premiers jours; mais qu'après, tous les interessés à empêcher le retour de M. le Cardinal unis en cela seul, & séparés d'ailleurs en tout, s'accorderoient ensemble à supplier le Roi de ne point faire revenir M. le Cardinal, & ne demanderoient autre grace que celle là. Le Roi & la Reine envoyerent en ce tems-là M. d'Aligre à Paris; mais il s'en revint à S. Germain, sans avoir rien reçû de positif sur la négociation.

M. de Turenne & M. le Tellier étoient alors ceux à qui la Reine avoit le plus de confiance: ils furent d'avis de continuer la résolution d'aller à Paris, sans sçavoir celle que Monsieur prendroit. On lui envoya une personne de confiance, pour lui dire que le Roi étoit en chemin, & qu'il arriveroit le soir à Paris: cet Envoyé revint, & trouva le Roi & la Reine entre S. Cloud & le bois de Boulogne, & rapporta que Monsieur ne prenoit aucune résolution que celle de demeurer à Paris. Sur cela on fit arrêter le carosse de la Reine, laquelle étant avec le Roi, fit sortir les femmes qui étoient dans son carosse, & commanda à trois ou quatre personnes qui étoient là de s'approcher pour dire leur avis. Ceux qui s'y rencontrerent furent le Prince Thomas, M. le Maréchal de Villeroi, M. le Maréchal du Plessis & M. de Turenne, lequel fut d'avis de continuer son chemin, & que le Roi & la Reine allassent ensemble jusqu'à la croix du tiroir; que de-là la Reine s'en iroit au Louvre, & le Roi droit à Luxem-

bourg, où étoit Monsieur, pour le convier de venir ou l'emmener même avec lui au Louvre, étant certain que Monsieur n'attendroit point cela, & qu'il s'en iroit, qui est ce qu'on demandoit. Il eût été fort dangereux de laisser Monsieur au Luxembourg; car au bout de deux jours, les réjouissances qui arrivent aux entrées du Roi étant passées, les choses eussent changé de face, & il eût été hors du pouvoir du Roi de faire sortir Monsieur de Paris, & principalement ayant pour lui le prétexte spécieux de n'avoir rien à demander, si ce n'étoit que M. le Cardinal ne revint plus à la Cour. C'est ce qui obligeoit M. de Turenne à conseiller qu'il falloit se servir de l'entrée du Roi à Paris pour en faire sortir Monsieur. AN. 1651.

On partit d'auprès du bois de Boulogne en cette résolution: le Roi monta à cheval pour faire son entrée à Paris, & manda à Monsieur par M. Damville ce qui avoit été résolu; lequel apprenant que le Roi dans une demie heure alloit y entrer, l'envoya supplier de trouver bon qu'il y demeurât encore cette nuit-là, & que le lendemain il partiroit de bon matin. M. Damville vint retrouver le Roi comme il marchoit, & étoit prêt d'entrer au fauxbourg; de sorte que dans cette assurance du départ de Monsieur le lendemain, il s'en alla au Louvre, où M. le Cardinal de Retz & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris l'attendoient, pendant qu'une foule incroyable de peuple marchoit au devant de lui.

Dans le tems que M. de Turenne demeura à Paris, qui ne fut que cinq ou six jours, il vit M. le Cardinal de Retz, qui lui témoigna souhaitter de se raccommoder avec M. le Cardinal, & lui parla du mariage de Mademoiselle de Retz avec son neveu, le priant même de le faire sçavoir à M. le Cardinal, & l'assurant qu'il le prendroit pour témoin dans toutes les circonstances de cette liaison. M. de Turenne qui sçavoit bien que de s'entremettre d'une affaire comme celle-là, lui étoit assez inutile, & qu'il lui en pouvoit bien plus aisément arriver de l'embarras que quelque fruit considérable, dit à M. le Cardinal de Retz qu'il feroit avertir M. le Cardinal qui étoit à Sedan, bien exactement de tout ce qu'il lui avoit dit, & que s'il y avoit une réponse positive, qu'il la lui feroit bientôt sçavoir; mais que s'il n'avoit point promptement de ses nouvelles, qu'il ne fit aucun fondement sur cette négociation, & qu'il prît ses mesures comme n'attendant aucune réponse par lui.

M. de Turenne étoit persuadé que M. le Cardinal de Retz vouloit s'accommoder tout de bon en ce tems-là, & ne doutoit point que si une personne de grande créance en eût voulu faire son affaire, qu'il n'eût pû y

AN. 1652. réussir : mais M. de Turenne partit peu de jours après de Paris ; & M. le Cardinal de Retz n'ayant personne de la Cour à qui il se fiât, ni qui se fiât à lui, on se donna tant de soupçon de part & d'autre, que les mesures au bout de deux ou trois mois furent prises de l'arrêter ; ce qu'on fit un jour qu'il vint au Louvre, où il n'entroit qu'avec grande méfiance depuis quelque tems. M. de Turenne ayant envoyé M. de Varennes trouver M. le Cardinal, lui fit dire tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. le Cardinal de Retz, dont il n'eut aucune réponse ; de sorte qu'il ne se mêla plus du tout de cette négociation. Il partit de Paris, & alla rejoindre l'armée auprès de Senlis, après avoir dit au Roi qu'il esperoit empêcher que les ennemis ne prissent leurs quartiers d'hiver en France.

Les ennemis étoient auprès de Laon, d'où ils partirent en grande diligence, & allerent investir Rhetel, dans lequel y ayant peu de gens, la Ville fut prise en peu de jours. Toutes les armées des ennemis jointes ensemble montoient bien à vingt-cinq mille hommes : celle du Roi ne passoit pas dix mille. Elle marcha le long de la Marne ; & approchant de Châlons, on apprit que les ennemis après la prise de Rhetel avoient assiegé Sainte Menehould, dans lequel aussi il se trouva peu de gens ; mais ils firent une bonne résistance. Quand on en sçut la prise, l'armée du Roi étoit auprès de Vitri, & n'osoit pas s'approcher trop près de celle des ennemis, qui de Sainte Menehould marcherent à Barleduc, où M. de Turenne avoit jetté six cens hommes de pied, & selon qu'il connoissoit la situation de la Ville & du Château, il falloit qu'une armée se séparât pour l'attaquer ; de sorte qu'il résolut de marcher au secours, quoiqu'il crut que toute l'armée d'Espagne y étoit avec M. le Prince : elle étoit néanmoins partie de Sainte Menehould, avoit passé la Meuse, & s'étoit retirée dans le Luxembourg. M. de Turenne qui étoit auprès de Vitri quand l'armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit droit à S. Disier, d'où il vouloit partir après avoir un peu fait reposer les troupes, pour aller secourir Bar, qui n'en est qu'à trois lieuës ; mais il apprit que la basse Ville ayant été surprise, le Château s'étoit rendu en vingt-quatre heures. Il est certain que M. le Prince entreprit ce siége là, n'y ayant pas beaucoup songé ; & on n'a point vû d'action où il ait commis l'armée avec si peu d'égard comme en celle-là, étant très-constant que si le siége eut duré, comme il le devoit selon toutes les apparences, il ne pouvoit pas sauver son canon, & il est fort vrai-semblable que son armée ne se fut pas retirée bien aisément.

M. de Turenne ayant appris la prise de Bar, & que l'armée d'Espagne n'etoit plus avec M. le Prince, resolut de s'approcher de lui, & de le combattre au premier lieu où il en trouveroit l'occasion. Ainsi il marcha à Vaucouleurs, afin de se trouver du meme côté de la riviere de Meuse que M. le Prince, qui après avoir pris le Château de Void s'approcha de Toul. Il y avoit quelques jours que M. d'Elbeuf avoit joint l'armée du Roi avec deux mille hommes des troupes de Picardie ou de nouvelles levées : avec ce renfort l'armée marcha à Vaucouleurs, où elle passa la riviere de Meuse, afin d'etre du meme côté qu'etoit M. le Prince ; & le lendemain matin on marcha vers Void, d'où ayant delogé dès la nuit, le Prince se retira à Commerci, qui etoit un lieu dont il s'etoit saisi, & où il y a deux bons Chateaux. Mais ayant sçu que l'armée du Roi continuoit sa marche après lui, il y laissa garnison, & se retira le long de la Meuse à Saint-Mihel, grande Ville dont les murailles etoient à démi démolies. Il tâcha de trouver quelque lieu propre à se poster ; mais comme il n'avoit pas beaucoup d'Infanterie, & qu'on ne lui donna pas le tems de se retrancher, il fut obligé de se retirer jusqu'à Damviller, qui est une Place qu'il tenoit à la frontiere de Luxembourg, ayant laissé de son Infanterie dans Barleduc, dans Ligni, dans Void & dans Commerci, qui tiennent tout un canton de pays. A la faveur de ces Places, il pensoit y faire hiverner son armée ; ou si l'on en attaquoit une, que se mettant à couvert d'une autre, il incommoderoit fort les assiégeans, à cause de l'hiver dans lequel on etoit entré. Mais M. de Turenne qui voyoit bien par les petites Places qu'il prenoit, & où il mettoit des gens, quelle étoit son intention, marcha toujours droit à lui, laissant les Places sans les attaquer ; & ainsi en cinq ou six jours de tems il l'obligea de se retirer dans le pays de Luxembourg. An. 1652.

(1) M. le Maréchal de la Ferté arriva en ce tems-là de Nanci à Saint-Mihel : cette marche rompant à M. le Prince toutes ses mesures, lui fit perdre l'espérance d'hiverner ni en Champagne, ni sur les frontieres de Lorraine. Ayant séparé sa Cavalerie & son Infanterie de tous les Corps qu'il avoit laissés dans les Places, il ne les pût rejoindre, & une partie de cette Infanterie fut prise pendant l'hiver à discrétion.

De Saint-Mihel on marcha devant Ligni & devant Bar, où arriva M. le Cardinal Mazarin, qui avoit toujours demeuré à Sedan depuis son départ de Pontoise. On laissa quelque Infanterie pour attaquer Ligni ; & ayant

(1) Voyez les Memoires de M. le Duc d'Yorck, 3e Partie des preuves, page x-ix.

An. 1652. emporté la basse Ville de Bar par assaut, le siége dura dix ou douze jours à la haute Ville & au Château. M. le Prince vint avec quelque Cavalerie jusqu'à Vaubecourt ; mais comme il sçut qu'on marchoit a lui, il se retira a Damviller. Après sept ou huit jours de siége & d'une fort bonne défense, Bar & Ligni se rendirent à discrétion, avec sept ou huit Regimens qu'il y avoit dans ces deux lieux. De-la l'armée marcha vers Sainte-Menehould ; mais la rigueur de la saison & le nombre d'hommes qu'il y avoit dans la Place, empêcherent qu'on ne l'assiegeât : la gelée étoit si forte qu'il y mourut beaucoup de soldats de froid en marchant. La même raison obligea à ne point assieger Rhetel, étant impossible de travailler à la terre : d'ailleurs l'armée de M. le Prince, qui s'étoit jointe au Corps que les Espagnols avoient ramené quand il alla assiéger Bar, empêcha aussi que l'on ne fit ce siége ; parce que les ennemis qui tenoient Château-Portien auroient pû facilement secourir la Place. Pour ne pas faire un si grand siége, on alla faire celui de Château-Portien qui dura six ou sept jours, que les assiégés demanderent pour avertir M. le Prince s'il les vouloit secourir : le Prince qui étoit logé avec toute son armée & celle d'Espagne à Aubenton & Rumigni, qui n'en est éloigné que de six ou sept lieuës, tint conseil là-dessus, & résolut enfin de ne pas marcher, de sorte que Château-Portien se rendit. On demeura presque toutes les nuits du siége à la campagne avec toute l'armée, par les plus grands froids qu'il est possible d'endurer.

L'armée des ennemis sçachant la prise de Château-Portien, marcha à Vervins qu'ils prirent, n'y ayant que trente hommes de garnison. L'armée du Roi marcha droit à Marle, & de-là à Vervins, où les ennemis n'ayant laissé qu'un Regiment d'Infanterie & un de Cavalerie, la Place se rendit en douze heures ; les ennemis se retirerent dans leur pays, & on donna des quartiers à l'armée du Roi dans toutes les Provinces.

An. 1653. M. le Cardinal Mazarin qui étoit venu à l'armée au commencement du siége de Bar, ne quitta point l'armée que le siége de Vervins ne fut fini vers la fin de Février ; après quoi il s'en retourna à Paris, où l'autorité du Roi étoit affermie depuis son retour. La prise de M. le Cardinal de Retz qui fut arrêté durant l'hiver, & en l'absence de M. le Cardinal Mazarin, avec sa participation, & conformément à ses ordres, n'avoit causé nulle émotion : il étoit en prison dans le Château de Vincennes. Il ne se fit nul changement considérable à la Cour pendant l'hiver : on envoya une partie de l'armée dans les Provinces, & il demeura peu de troupes sur les fron-

tiéres; & comme on étoit rentré fort tard dans les quartiers d'hiver, tant du côté des Espagnols que de celui du Roi, on ne se mit en Campagne qu'assez avant dans le mois de Juin. M. le Prince tenoit Sainte Menehould & Rhetel sur la riviere d'Aisne, qui sont des postes fort considérables pour entrer en France, & principalement Rhetel, y ayant de-là une communication aisée par la Capelle que les Espagnols tenoient, aux autres Places du pays bas; & M. le Prince tenoit aussi Stenai sur la Meuse, qui lui donnoit la communication du Luxembourg. M. de Turenne qui sçavoit bien la conséquence de ce poste-là, par la connoissance qu'il en avoit eu, durant la guerre qu'il faisoit après la prison de M. le Prince, fit trouver bon à M. le Cardinal qu'en assemblant l'armée du Roi, il allât assiéger Rhetel, pour ôter par là aux ennemis le moyen de joindre l'armée qui étoit dans le Luxembourg, & celle qui étoit sur la Sambre derriere la Capelle. L'armée du Roi se logea en passant la riviere d'Aisne à trois lieuës plus avant que Rhetel, qui étoit justement l'endroit où l'armée de Flandre & celle de Luxembourg devoient se joindre. An. 1653.

M. de Turenne qui avoit été long-tems à Stenai, voyoit fort bien que les ennemis pouvoient penser se joindre en ce lieu-là, & connoissoit que cette jonction étant empêchée par l'armée du Roi, il faudroit deux ou trois jours au moins aux ennemis pour se résoudre, si l'armée qui étoit sur la Sambre iroit en Luxembourg, ou si celle de Luxembourg passeroit la Meuse pour joindre celle de la Sambre; & que selon l'un ou l'autre parti, il falloit quatre ou cinq jours au moins pour la marche du Corps, qui iroit joindre l'autre; ce qui donnoit huit ou neuf jours de sûreté pour entreprendre le siége de Rhetel, sans avoir l'armée des ennemis sur les bras.. On entreprit donc ce siége avec la moitié de l'armée du Roi: M. le Maréchal de la Ferté y étoit aussi avec une partie de son armée.

Il n'y avoit que huit ou neuf cens hommes dans Rhetel: on prit les dehors en arrivant, & le siége ne dura que trois jours. Il n'y a rien eu dans toutes ces dernieres Campagnes de guerre de plus considérable que d'avoir assemblé l'armée du Roi dans le pays au-delà de Rhetel, & d'avoir empêché M. le Prince de commencer la Campagne sur la riviere d'Aisne: il avoit cette année-là une armée beaucoup plus forte que celle du Roi. La guerre de Bordeaux continuoit encore; & s'il avoit marché sous Rhetel & l'avoit conservé, ayant à sa main gauche la Meuse, où il tenoit Mouson & Stenai, & à la main droite la frontiere des Pays-bas, d'où il pouvoit tirer des vivres, il auroit été impossible de couvrir tous les pays qui lui

AN. 1653. étoient exposés, comme Verdun, S. Disier, & Vitri d'un côté, & de l'autre Guise, Laon & Soissons, & en tête Rheims & Châlons. L'armée du Roi n'avoit pas cette Campagne-là plus de six à sept mille hommes de pied, avec lesquels il falloit tenir la Campagne, & garnir les Places. M. de Turenne plus d'un mois avant que de partir de Paris, consideroit l'entrée de M. le Prince par Rhetel comme le plus grand mal qui pût arriver; c'est pourquoi dès qu'en assemblant l'armée du Roi auprès de Châlons, il sçut que M. le Prince faisoit le rendez-vous de la sienne, il envoya à M. le Maréchal de la Ferté, qui étoit auprès de Sainte Menehould, pour le prier de marcher; ce qu'il fit; & lui par un autre côté s'en alla passer à Château-Portien, & se logea vers le Château de Chaumont, où il y avoit deux cens hommes des ennemis qui se rendirent à discretion, d'où l'on alla assiéger Rhetel le lendemain.

M. le Prince à qui les mesures furent rompuës, n'ayant pas assez vû la conséquence de Rhetel, entra en France par la frontiere de Picardie avec une armée de trente mille hommes, où il trouva de grands obstacles, & où certainement il n'y avoit pas la même facilité, à faire quelque chose de considérable que du côté de la Champagne, quand on a Rhetel & les autres Places de la Meuse, comme Mouson & Stenai. On étoit bien avant dans le mois de Juin quand on prit Rhetel; ce qui ôta l'excuse d'être prévenu à se mettre en Campagne; mais souvent les personnes les plus habiles font des fautes qu'il est plus aisé de remarquer que de prévenir.

Après la prise de Rhetel, comme l'armée des ennemis s'étoit mise ensemble vers la Capelle, l'armée du Roi tourna de ce côté-là, & alla loger auprès de Vervins. En ce tems-là, le Roi avec M. le Cardinal vint à l'armée, qui se logea à Ribemont, comme on sçut que celle des ennemis marchoit à Fonsomme. Pendant le séjour du Roi dans son armée à Ribemont, celle des ennemis fût toûjours à Fonsomme; & les gardes des deux armées n'étoient qu'à un quart de lieuë l'une de l'autre: on demeura cinq ou six jours de cette maniere; après quoi le Roi s'en alla à Paris.

Les ennemis qui avoient séjourné à Fonsomme ayant donné les ordres nécessaires pour la provision de leurs vivres & pour le Corps qu'ils laissoient dans le pays, marcherent & entrerent en France avec un bon nombre de pionniers; & laissant la riviere de Somme à leur main droite, & la riviere d'Oise à leur gauche, passerent à une lieuë de Ribemont, & allerent loger entre S. Quentin & Ham. L'armée du Roi marcha le même jour, & alla loger à Acheri, qui est à une lieuë de la Fere, laissant ce

jour-là la riviere d'Oise entre elle & les ennemis. Le lendemain leur armée marcha de grand matin, & laissant Ham à main droite, s'avançoit vers Chauni. Elle étoit fort considérable, ayant seize mille hommes de pied, onze mille chevaux, & trente à quarante piéces de canon, sans compter un troisième Corps qui étoit aux environs de Cambrai. Cette marche menaçoit beaucoup de lieux, car ils pouvoient aller ou à Compiégne, ou prendre les postes qui sont entre Compiégne & Pontoise sur la riviere d'Oise, comme Creil & Pont S. Maxence, & de-là s'avancer jusqu'aux portes de Paris pour y mettre toutes choses en confusion; les esprits y étant fort chancelans, & le Roi n'étant pas en sûreté si l'armée de l'ennemi en eût été proche. Ils pouvoient aussi aller à Beauvais où il n'y avoit point de garnison, & le peu d'Infanterie qu'il y avoit dans l'armée du Roi avoit obligé à ne mettre personne dans S. Quentin, ni à Ham, ni à Péronne, ni dans les autres Places de la Somme, sur l'une desquelles ils se fussent facilement jettés si l'armée du Roi se fut éloignée d'eux. An. 1653.

M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à celui de toute l'armée, & M. le Maréchal de la Ferté y entra; c'étoit de ne point continuer à suivre la riviere d'Oise pour couvrir Compiégne, Creil & Pont S. Maxence, parce qu'on exposoit par-là aux ennemis celle des villes sur la Somme qu'ils auroient voulu assiéger: mais de passer la riviere d'Oise du même côté qu'étoient les ennemis & de se loger à deux heures d'eux dans un Camp fort sûr. Il faut considerer que n'y ayant que sept mille hommes de pied dans l'armée du Roi & point d'Infanterie dans les Places, qu'on ne les pouvoit sauver qu'en se tenant toujours près de l'ennemi, & lui donnant à juger que l'on arriveroit toujours douze ou quinze heures après lui devant la Place qu'il voudroit assiéger. Si on avoit mis de l'Infanterie dans les Places, l'armée n'auroit osé se tenir en campagne près de l'ennemi, & ainsi elle lui auroit donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il auroit jugé à propos. M. le Prince commandant l'armée ennemie on pouvoit s'attendre à toutes les vigoureuses résolutions qu'il y a à prendre, quand un ennemi se sépare & qu'il laisse tant de lieux exposés. Il valoit donc mieux se résoudre à cotoyer toujours l'ennemi (quoique cela fut un peu dangereux) que de prendre un des deux autres partis qu'on proposoit: c'étoit de marcher avec l'armée vers Compiégne sans passer l'Oise, ou de jetter de l'Infanterie dans les Places & de s'éloigner de l'ennemi avec la Cavalerie. Par le premier il est certain que les ennemis auroient pû assiéger la Place la plus considérable sur la Somme, ayant un Corps près de Cambrai avec

AN. 1653. des pionniers du pays toujours prêts, & l'armée du Roi n'auroit pû y arriver que quatre ou cinq jours après eux. Par l'autre, l'ennemi auroit eu moyen de marcher à Paris ne voyant point d'armée en Corps, ou bien auroit assiégé une Place où il n'auroit eu qu'une plus forte garnison à craindre; mais point d'armée à appréhender. J'insiste un peu là-dessus, parce qu'assûrément la résolution de passer la riviere, de ne mettre personne dans les Places, & de s'aller loger proche de l'ennemi, a rendu cette entrée en France de nul effet; & souvent pour appréhender trop de choses, on prend des partis différens de celui-ci, qui réüssissent fort mal. Ce n'est pas que celui-là soit bien sûr, car un ennemi peut marcher à vous & combattre: mais quand on a une bonne armée, quoique plus foible, & que l'on prend bien garde comme on campe & aux mouvemens de l'ennemi, c'est le parti le plus assuré.

L'armée de l'ennemi marcha de Chauni à Roye, & celle du Roi auprès de Noyon, ne se retrancha point; mais regardant bien à ce que les ennemis faisoient, se logea toujours en des lieux assez avantageux. On sçut qu'ils attaquoient Roye, où il n'y avoit point de soldats; le siége dura deux jours, & l'on ne songea pas à secourir la Place, n'étant qu'une petite ville qu'on ne pouvoit pas garder. Quand ils eurent pris Roie, ils commencerent à être fort embarrassés de la résolution qu'ils prendroient: ils n'osoient s'avancer dans le pays où ils n'avoient point de Places; pendant qu'une armée ennemie logeoit à trois heures d'eux. Ils ne pouvoient aussi attaquer une Place sur la Somme, où il faut se séparer à cause des marais, & où l'armée du Roi fut arrivée le même jour. Comme Corbie ne vaut rien, M. de Turenne y envoya cinq cens chevaux sous M. de Schomberg.

En ce tems-là on prit une lettre que l'on envoya à la Cour pour déchiffrer, par laquelle on sçut certainement que les ennemis, avant que de rien entreprendre (leurs premieres mesures ayant manquées) vouloient faire venir un Corps de Cambrai avec une grande quantité de vivres: & comme on s'enquit diligemment par Bapaumes de ce qui se faisoit à Cambrai, on sçut que le Corps étoit prêt de partir. L'armée du Roi laissant son bagage pour la suivre, passa la Somme à Ham; & marchant vers Peronne, M. de Turenne s'avança avec cinq mille chevaux jusques auprès de Bapaumes, pour attendre ce Corps, qui ayant eu nouvelle de cette marche, se retira à Cambrai. L'armée de l'ennemi sachant que l'on étoit entre eux & leur convoi, & ayant perdu le tems d'avancer dans le pays ou d'attaquer une

Place manquant de vivres, quitta Roie & marcha pour repasser la Somme à Cerisi, qui est entre Péronne & Corbie, ayant jetté beaucoup de fascines sur le marais. En moins de vingt-quatre heures toute l'armée avec le bagage fut passée du côté de leur pays, & ayant appris que l'armée du Roi étoit logée à une heure de Péronne proche du mont S. Quentin sans être retranchée, ils partirent la nuit & marcherent tout droit avec résolution de combattre. On fut quelque tems en doute s'ils quittoient tout-à-fait les ponts qu'ils avoient faits pour passer la Somme : mais on vit par leur marche qu'ils les abandonnoient entiérement.

L'armée du Roi avoit le front à un ruisseau; mais les ennemis marchoient pour le prendre à la source qui n'étoit qu'à une demie heure du Camp & ainsi venoient par le flanc de l'armée. C'étoit celle de M. le Maréchal de la Ferté qui étoit du côté que les ennemis venoient, & il étoit impossible de se mettre en bonne posture devant eux; la situation du lieu ne le permettoit pas & donnoit un grand avantage aux ennemis qui avoient le moyen de s'étendre. M. de Turenne avança, ayant M. le Chevalier de Crequi avec lui & deux ou trois de ses gens pour reconnoître les ennemis. Ayant vû qu'ils prenoient leur marche, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il fit considerer à M. le Maréchal de la Ferté la mauvaise posture où il étoit; & étant retourné à son armée qui étoit à l'aîle droite & un peu plus loin de celle des ennemis, il envoya Varennes qui faisoit la charge de Maréchal des logis de l'armée, pour voir comment étoit fait le pays par-delà un petit bois: il reconnut que c'étoit une assez grande plaine où une partie de l'armée pourroit être en bataille, & que les ennemis ne l'avoient pas encore occupée, mais commençoient à y faire avancer quelques escadrons, & que le bois pour y aller étoit fort clair. M. de Turenne envoya aussi-tôt avertir M. le Maréchal de la Ferté qu'il marchoit à cette plaine & lui demander s'il lui plaisoit y venir prendre la gauche; ce qu'il jugea fort à propos : & ainsi M. de Turenne commença à marcher d'auprès du mont S. Quentin, & avec un grand front, passant au travers du bois, arriva dans un vallon à côté : il se mit en bataille dans ce vallon, où faisant promptement travailler l'Infanterie à cinq ou six rédans à la tête de l'armée, en deux heures on fut bien retranché.

L'armée de l'ennemi voyant celle du Roi en cet état, & ayant été obligée de faire un peu d'alte pour attendre son Infanterie, demeura sans avancer, & après quelques escarmouches commença à se loger sur une hauteur à un quart de lieuë de l'armée du Roi. La nuit suivante on avança les tra-

An. 1653. vaux. On a dit que ce jour M. le Prince vouloit combattre, mais que les Espagnols l'en empêchoient : je crois que la difficulté vint par leur longue marche, & que l'armée du Roi ayant changé de poste, cela les obligea à faire un grand tour qui leur fit perdre du tems & en donna à celle du Roi de se bien retrancher : ce qui étant, il n'y avoit plus d'apparence que ni M. le Prince ni les Espagnols eussent voulu combattre. Il est vrai qu'avant que d'avoir changé de poste l'armée du Roi couroit grand danger, les ennemis ayant toutes les hauteurs sur elle ; & assûrément l'on auroit combattu ce jour-là avec mauvais succès. On demeura deux ou trois jours en présence, s'y faisant beaucoup d'escarmouches ; & au bout de ce tems les ennemis marcherent droit à Fonsomme, & envoyerent trois mille chevaux sous M. de Duras pour investir Guise.

L'armée du Roi ayant vû le matin que l'ennemi marchoit, passa la riviere de Somme à Peronne, & on fit sept lieuës ce jour-là. M. de Turenne fit marcher en diligence M. de Beaujeu pour entrer dans Guise avec deux mille chevaux. Les ennemis avoient le chemin plus court de la moitié que l'armée du Roi pour arriver à Guise ; mais leur armée s'arrêta à trois heures de-là sur la difficulté que firent les Lorrains de faire ce siége ; du moins on a dit que ce fut là le sujet qui suspendit leur marche : il est certain que s'ils l'eussent continuée ils y seroient arrivés un jour avant l'armée du Roi, & on ne sçait pas si M. de Beaujeu y auroit pû entrer. Ce dessein ayant manqué, ils s'en vinrent loger à Caulaincourt qui est entre le Castelet & Ham, & l'armée du Roi auprès de Ham, la riviere de Somme entre deux : où ayant séjourné plus de quinze jours & tenu beaucoup de conseils avec M. l'Archiduc qui les vint joindre, ils partirent en diligence ; & laissant Guise à leur main gauche, ils allerent assiéger Rocroi, où la situation est si avantageuse pour celui qui y arrive le premier à cause des grands bois qui sont autour de la Place, que l'on ne voulut pas y marcher avec l'armée pour la secourir, & on aima mieux assiéger Mouson, où on arriva en très-grande diligence : les tranchées s'étant ouvertes en même tems aux deux Places, Mouson fut pris quatre ou cinq jours avant Rocroi. Les ennemis y avoient seize cens hommes & des meilleurs Régimens de l'armée. On ne fit point de circonvallation, & on ouvrit la tranchée le soir que l'on y arriva. Le siége dura dix-sept jours ; & comme on marchoit vers Rocroi, on eut nouvelle qu'il capituloit. Les ennemis après la prise se retirerent plus avant dans leur pays, & dans la pensée que l'on eut qu'ils pourroient assiéger la Bassée ou Bétune, n'ayant plus que cela à faire, on

y mit un ſi grand nombre d'Infanterie, qu'ils ne purent aſſiéger ni l'une ni l'autre. AN. 1653.

Les affaires de Bourdeaux étant finies cet Eté-là, il en vint quelques troupes au Roi avec leſquelles & ſes Gardes Françoiſes & Suiſſes Sa Majeſté fit faire le ſiége de Sainte Menehould par MM. d'Uxelles, Caſtelnau & de Navailles. M. de Turenne marcha pour couvrir la Picardie & les Places de Flandre, & M. le Maréchal de la Ferté alla vers la Meuſe pour s'oppoſer à M. de Lorraine, qui venoit avec quelques troupes pour ſecourir Sainte Menehould, dont le ſiége continua juſqu'au commencement de Décembre. Les troupes y furent aſſez rebutées par les ſorties & par le mauvais tems, & on croit que le feu qui ſe mit aux poudres des aſſiégés ne nuiſit pas à la priſe de la Place. Ainſi l'Hiver vint & les armées ſe retirerent de part & d'autre : l'armée du Roi ayant pris durant la Campagne, Rhetel, Mouſon & Sainte Menehould, & les ennemis Rocroi ſeulement ; quoiqu'il n'y eut entre elles aucune proportion de forces ; celles des ennemis étant beaucoup plus conſidérables.

Fin du ſecond Livre.

MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE TROISIEME.

DES GUERRES EN FLANDRE.

AN. 1654. L'Hiver se passa sans qu'il y eût rien de considérable à la Cour, & l'autorité resta toute entiere entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. Au Printems le Roi alla se faire sacrer à Rheims, où on résolut de prendre le Régiment des Gardes Françoises & Suisses & quatre ou cinq autres Régimens d'Infanterie avec douze ou quinze cens chevaux, & d'en donner le commandement à M. Fabert, pour faire le siége de Stenai : il fut résolu aussi que le Roi iroit à Sedan afin d'en être proche ; que l'armée se tiendroit sur la frontiére de Champagne, pour pouvoir se rendre aussi-tôt à Stenai si celle des ennemis passoit dans le Luxembourg ; & qu'en cas qu'ils entreprissent quelque chose vers les frontiéres de Flandre, on put aussi marcher de ce côté. Il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis fissent un siége aussi considérable que celui d'Arras. On croyoit que s'ils ne marchoient pas vers Stenai, ils ne pouvoient entreprendre que le siége de Béthune ou de la Bassée, & alors on auroit assiégé quelque Place sur la frontiére comme la Capelle ou Landrecies.

Dans le tems que l'armée du Roi étoit auprès de la Fere, on apprit par M. Mondejeu Gouverneur d'Arras, qu'il étoit investi, sans qu'il en eût eu auparavant le moindre avis. Dans les guerres de Flandre cela se peut aisément, parceque le pays étant fort serré, les Places sont si près les unes des autres, que les ennemis peuvent en menacer beaucoup à la fois, & les Gouverneurs ne sçavent pas à laquelle on veut s'attacher. A la réserve de

cent chevaux que M. de Mondejeu avoit dans la Place, toute sa Cavalerie composée de cinq cens chevaux, étoit dans un Camp volant que commandoit M. de Barre, qui étoit sur la riviere d'Authie auprès de Dourlens, & avoit ordre de couvrir les Places d'Arras, de Béthune & de la Bassée. Il avoit mis son Infanterie dans les deux dernieres Places, comme étant les plus éloignées & les plus difficiles à secourir en cas que l'ennemi les eût assiégées; & il croyoit aussi-bien que le Gouverneur d'Arras qu'il auroit toujours assez de tems pour entrer dans la Place avant que d'être investie, parceque c'est un pays de plaine, & qu'il n'en étoit pas trop éloigné. Il ne put pas y réüssir les deux ou trois premiers jours; mais ensuite ayant envoyé M. d'Equancourt avec quatre cens chevaux, & M. de S. Lieu avec un pareil nombre par différens endroits & à un jour distant l'un de l'autre, tous deux essayerent de se jetter dans la Place avec beaucoup de hardiesse; mais ayant trouvé la Cavalerie de l'ennemi qui les attendoit sur deux lignes, la moitié de leurs gens fut prise ou contrainte de retourner, & l'autre moitié entra dans la Place avec eux. M. de Turenne fit aussi détacher de son armée le Chevalier de Crequi avec cinq cens chevaux, composés de son Régiment, de celui de Bouillon, & de gens commandés, qui après avoir fait un grand tour, ayant trouvé une barriere du Camp des ennemis qui n'étoit pas fermée, y entrat; & quoiqu'il fût chargé par leur Cavalerie, il se jetta dans la Place avec deux cens cinquante chevaux: une grande partie des autres fut faite prisonniere, & sa derniere troupe commandée par un Colonel fut perduë la nuit & ne le put pas suivre. AN. 1654.

Quand on sçut que cette Cavalerie étoit entrée dans Arras, on fut quelque tems en doute si les ennemis continueroient le siége; mais on apprit qu'ils faisoient travailler à leurs lignes, & que ce secours n'avoit empeché que quelques jours l'ouverture de la tranchée. L'armée du Roi s'avança auprès de Peronne; & comme on craignoit de ne pouvoir pas en tirer tous les vivres nécessaires, M de Turenne ne fut pas d'avis que l'on s'approchât du Camp des ennemis qu'après que l'on auroit donné tel ordre aux vivres, que l'on ne fut pas obligé de combattre l'ennemi dans ses lignes sans raison, ni de se retirer faute de subsistance. Pour le premier, il n'y avoit pas d'apparence de combattre une armée beaucoup plus forte, qui n'avoit point ouvert de tranchée & par conséquent point affoiblie ni par la desertion, ni par la nécessité, ni par un grand nombre de gens que l'on perd dans un siege: & pour l'autre il étoit clair que de s'approcher de l'ennemi pour être après obligé de s'en retirer, feroit un très-mauvais effet, & dans l'ar-

AN. 1654. mée & dans la ville aſſiégée. Sans ces inconvéniens il eſt ſans doute qu'il eût été prudent de ſe rendre bientôt auprès des ennemis après qu'ils furent devant la Place, parcequ'on leur eût empêché de faire un grand magazin de vivres dans leur Camp : mais on crut ce dernier inconvénient moindre que les autres.

M. le Cardinal qui étoit avec le Roi à Sedan durant le ſiége de Stenai, penſa s'en venir à Peronne ; mais il y envoya M. le Tellier. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté virent ce Miniſtre le matin qu'ils marcherent vers le Camp de l'ennemi & s'aſſûrerent tout-à-fait que lui étant ſur la frontiére toutes choſes ſeroient bien réglées pour la ſubſiſtance de l'armée qui s'éloigna de neuf lieuës, alla loger à la portée du canon du Camp des ennemis, & ſe mit entre eux & Douai d'où ils tiroient tous leurs vivres. L'armée du Roi n'avoit pas plus de quatorze ou quinze mille hommes, & celle des ennemis paſſoit vingt-cinq mille. M. de Turenne, à cauſe de la foibleſſe de l'armée & du peu d'équipage d'artillerie & de vivres, ne fut jamais d'avis d'entreprendre autre choſe d'abord, que le ſecours d'Arras dont il a toujours cru que le ſiége ſeroit difficile, & que ſi l'armée du Roi aſſûrée des vivres s'approchoit du Camp des Eſpagnols, elle pourroit peut-être enſuite trouver le moyen de forcer leurs lignes. Il ne fut point de l'opinion commune qu'il faut faire agir les François d'abord, perſuadé qu'ils ont la même patience que les autres Nations, quand on les conduit bien.

En deux jours on arriva à la vûë du Camp des ennemis près d'une hauteur qui s'appelle *Monchi le Preux*. Comme les Eſpagnols y avoient quelque Cavalerie, on craignit d'abord qu'ils ne ſe miſſent derriere en bataille pour empêcher celle du Roi de paſſer un ruiſſeau ; mais comme ce ruiſſeau étoit loin de la Place ils ne le firent point, parcequ'il auroit fallu lever le ſiége, ce qui ne pouvoit ſe faire ſi promptement que l'armée du Roi n'eût eû le tems de ſe mettre en bonne poſture & faire appréhender avec raiſon l'iſſuë d'un combat. On a néanmoins dit que M. le Prince avoit voulu le faire ; mais que les Eſpagnols n'y voulurent pas conſentir. Auſſi-tôt que leurs troupes nous virent faire divers ponts ſur le ruiſſeau, ils ſe retirerent dans leur Camp après quelques eſcarmouches, & l'armée du Roi s'étant avancée ſur la hauteur, commença à s'y fortifier ; ce qui fut fait dans la fin de ce jour-là & dans la nuit ſuivante.

Le Camp avoit ſon aîle droite ſur la Scarpe, où on fit auſſi promptement des ponts pour communiquer à la Baſſée, & empêcher les vivres de Douai,

Douai. Tout le front du Camp tenoit l'entre-deux de la Scarpe & d'un petit ruisseau qui descend à Arleux, & par le moyen de la Cavalerie on gardoit autant que l'on pouvoit le chemin de Cambrai & de Douai, qui n'étant que de plaines on empêchoit bien qu'il ne vint des chariots, mais non pas que des Cavaliers ne portassent en croupe des munitions de guerre. On manda aussi au Comte de Broglio, Gouverneur de la Bassée, de se venir loger à Lens, avec quinze cens ou deux mille hommes de garnison; & par ce moyen-là, on empêchoit les vivres par le côté de Doüai & de Lisle: il y avoit le côté de S. Paul qui demeuroit fort libre, par où les ennemis pouvoient avoir la communication avec Aire & S. Omer. Dès le soir que l'on arriva avec l'armée à Mouchi-le-Preux, on écrivit au Gouverneur de Hedin de mettre des gens dans S. Paul; & si cela eût été fait, le siége d'Arras auroit assurément été levé, sans qu'on eût été obligé d'attaquer les lignes; mais ou les interêts particuliers, ou la foiblesse de la garnison de Hedin empêcherent le Gouverneur de le faire. On y eut cependant remedié sans la mort de M. de Beaujeu, qui ayant été promptement envoyé avec douze cens chevaux & quelque Infanterie du Comte de Broglio, pour garder le côté de S. Paul, rencontra les ennemis qui alloient faire un convoi à Aire, & sept ou huit cens chevaux l'ayant attaqué à la pointe du jour, comme ses gens repaissoient, il fut mis en désordre & tué sur la Place; mais ses gens s'étant ralliés, les ennemis furent battus, & beaucoup des leurs tués ou pris prisonniers. Comme les nôtres n'eurent plus de Chefs, ils s'en revinrent à Betune, & ne marcherent point où ils avoient été commandés. Dans cet intervalle, les ennemis envoyerent promptement de l'Infanterie dans S. Paul; ce qui mit ce lieu en état de n'être pas pris sans que l'armée y allât; & l'on ne pouvoit quitter le côté de Doüai, parceque les deux lieux sont justement à l'opposite. An. 1654.

Comme cette Cavalerie fut retournée à Bethune, M. de Turenne envoya pour la commander M. de Lillebonne, qui la mena à Pernes, pour empêcher la communication du Camp des ennemis avec Aire; mais le côté de S. Paul demeuroit toûjours libre, d'où ils tiroient beaucoup de commodités. M. le Comte de Broglio essaya de prendre cette Place; mais il fut repoussé avec perte. Les choses resterent quelque tems dans cette assiette, les ennemis trouvant de grandes difficultés au siége, à cause de la résistance des assiegés & de l'armée du Roi, qui étoit toûjours campée près d'eux. Comme on sçavoit tous les jours le progrès du siége, on ne s'appliqua qu'à empêcher les convois, sans essayer de forcer les lignes, jusqu'à ce que les

AN. 1654. assiégés fussent fort pressés : on sçavoit que l'armée des Espagnols diminuoit beaucoup ; mais leur circonvallation ne pouvoit gueres être en meilleur état. Il ne s'y passa donc rien de fort considérable pendant l'espace d'un mois, hors quelques poudres qui se brûlerent, comme les ennemis les portoient en croupe, & quelques petits convois qui furent rencontrés : tout ce qui venoit de Cambrai à leur Camp y arrivoit par des Cavaliers qui passoient la nuit ; & quoique notre Cavalerie fut sur les avenuës pour les attendre, on ne les rencontroit jamais ; parceque les environs sont de grandes plaines. Cependant les assiégés défendoient bien leurs dehors, & repousserent trois ou quatre fois les ennemis à une premiere palissade fort loin de la Place, & gardoient si bien leur terrain qu'au bout de sept semaines de tranchée ouverte, les ennemis n'en étoient que sur la contrescarpe d'une demi-lune qui est devant le fossé, & n'avoient pris qu'un ouvrage à corne dont il falloit s'emparer avant que d'aller à cette demi-lune : les assiégés faisoient tout ce qui se peut faire pour se bien défendre : M. le Chevalier de Crequi, M. d'Equancourt & M. de S. Lieu furent blessés dans les dehors, où ils servoient très-bien ; M. de Mondejeu se conduisoit aussi bien qu'un Gouverneur peut faire.

Le siége de Stenai continuoit toûjours, & tiroit un peu en longueur par la bonne défense des assiégés. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté voyant que les ennemis ne laissoient pas d'avancer celui d'Arras, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, résolurent de donner aux lignes, y étant aussi poussez par les nouvelles qu'ils avoient reçuës de Mondejeu, qui faisoit semblant d'être un peu plus pressé qu'il ne l'étoit en effet : il n'est pas étrange que les Gouverneurs en usent ainsi ; parceque n'étant pas assurés que les ennemis n'attaqueront pas avec plus de vigueur, & si leurs gens ne se relacheront pas dans la défense, ils veulent toûjours mettre les choses au pis, & faire entendre qu'ils se défendront moins de tems qu'ils ne le peuvent en effet. On avoit déja commandé de tenir prêt toutes les fascines & les clayes pour attaquer les lignes le jour d'après, lorsqu'on apprit le soir que Stenai capituloit ; & M. le Cardinal manda que le Roi marcheroit en diligence à Peronne, & envoyeroit toutes les troupes qui avoient servi au siége de Stenai pour renforcer l'armée. M. de Turenne fut d'avis d'attendre ce renfort ; parceque l'on sçavoit très-certainement que la Ville pourroit encore se défendre, & on étoit si proche des ennemis qu'il ne pouvoit rien arriver dont on ne fût averti tous les jours. M. le Cardinal voulut aussi pressentir si M. de Turenne ne seroit pas choqué, si

M. le Maréchal d'Hocquincourt alloit commander les troupes qui venoient du siége de Stenai ; mais dans une situation aussi importante, M. de Turenne croyoit qu'il ne pouvoit pas y avoir trop de troupes ni trop de Chefs : M. le Maréchal de la Ferté fut aussi du même avis. Ces troupes donc marcherent en grande diligence après la reddition de Stenai, passerent la Somme, & faisant d'assez grandes journées vinrent auprès de Bapaume. An. 1654.

Deux jours avant leur arrivée, M. le Duc d'York & M. de Joyeuse, qui étoit Colonel Géneral de la Cavalerie legere, étant allés promener avec M. de Turenne auprès du Camp des ennemis, assez proche du quartier de M. le Prince, virent deux troupes un peu éloignées de leur grande garde : M. de Castelnau s'y trouva aussi avec quelques volontaires ; & voulant pousser ces troupes, on fit avancer un escadron de notre garde pour soûtenir les volontaires, lesquels s'étant engagés, ces deux troupes retournerent ; & ayant rencontré une ravine, mirent ces Messieurs en quelque confusion avec leurs carabines, & commencerent à les suivre. L'escadron qui les soûtenoit prit l'épouvante ; de sorte qu'ils se retirerent deux ou trois cens pas, assez pressés des ennemis. Il y eut sept ou huit volontaires blessez ou prisonniers ; M. de Joyeuse fut aussi blessé d'un coup de carabine au bras : on croyoit au commencement sa blessure legere ; mais ayant été porté à Paris, il en mourut au bout de six semaines. Aussi-tôt qu'on sçut que les troupes de Stenai étoient à trois lieuës du Camp des ennemis, M. de Turenne alla joindre M. le Maréchal d'Hocquincourt avec deux mille chevaux : comme ils eurent avis que les ennemis attendoient un grand convoi de S. Paul, ils logerent la nuit à Aubigni, qui est à trois heures d'Arras, & le lendemain ils allerent vers S. Paul, que l'on prit en arrivant. On y apprit que les ennemis attendoient trois mille hommes pour mener le convoi, & que même le siége alloit lentement, faute de munitions de guerre : cela les obligea à faire des efforts pour couper ce convoi ; parceque si on l'avoit fait, les ennemis eussent levé le siége.

Après que S. Paul fut pris, M. de Turenne & M. le Maréchal d'Hocquincourt battirent tout un jour l'Abbaye de S. Eloi, où les ennemis avoient cinq cens hommes qui se rendirent à discretion : comme elle n'étoit distante que d'une petite heure du Camp des ennemis, & que M. le Maréchal de la Ferté étoit demeuré à Mouchi-le-Preux avec l'armée, on a assuré que M. le Prince avoit voulu tomber sur le corps qui attaquoit l'Abbaye du Mont S. Eloi, & que les Espagnols ne l'avoient pas trouvé à propos ; mais on rencontre souvent des obstacles dans une grande circonvallation,

AN. 1654. & après un long siég qui empêchent d'exécuter les meilleurs projets.

Comme le Mont S. Eloi fut rendu, M. le Maréchal d'Hocquincourt commença à se retrancher au Camp de Cesar, & M. de Turenne s'en retourna joind e l'armée à Mouchi-le-Preux, en marchant tout le long des lignes de l' nnemi plus de deux heures. Il n'en sortit que des escarmoucheurs que M. de Castelnau alla reconnoître de fort près, & la Cavalerie march t out ce tems-là à la portée du canon des piéces de trois. On vit tout ce côté de lignes assez dégarni, qui étoit le quartier de Dom Fernando Solis, & assurément cette marche donna beaucoup de connoissance pour l'attaque & pour le chemin qu'il falloit prendre pour y donner. M. de Tur nne étant arrivé au Camp, envoya dire à M. le Maréchal de la Ferté q ie la Cavalerie de l'ennemi qui avoit voulu mener le convoi, prenoit le chemin de Douay, & qu'apparemment ils essayeroient d'entrer la nuit dans les lignes. Il donna tous les ordres nécessaires pour l'empêcher, ayant fait monter toute la Cavalerie à cheval; mais par la faute d'un Officier qui étoit posté sur la route avec un petit Corps de Cavalerie, & qui n'en donna point d'avis, M. de Boutteville qui commandoit cette Cavalerie chargée de poudres & de grenades, entra dans les lignes; ce qui ayant été sçû, il fut résolu de faire l'attaque le lendemain. Après avoir consideré toutes choses, on trouva qu'il étoit à propos de donner avec les armées toutes de front, & la nuit: M. de Turenne ayant toûjours été d'avis de ne point tenter par divers côtés; parceque chacun s'attend à donner, & ainsi on laisse souvent passer le tems, & le jour vient; d'ailleurs quand on ne se voit point, on entre aisément en soupçon que les autres sont repoussés. Le jour les ennemis mettent toutes leurs troupes ensemble; mais la nuit ils n'osent point entierement dégarnir leurs quartiers: la plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'est que les marches de nuit sont difficiles, & il est aisé de se perdre; c'est pourquoi il faut que les Camps soient proche des lignes de l'ennemi, afin de ne pas tomber dans cet inconvenient.

On marcha donc à l'entrée de la nuit: M. de Turenne avoit l'avant-garde; & ayant passé la Scarpe sous le quartier de M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit commandé que l'on y fit quantité de ponts. On prit le même chemin que l'on avoit fait en revenant du Mont S. Eloi: on étoit bien averti de l'état des lignes de l'ennemi: ils avoient partout un fossé perdu creux de cinq ou six pieds, & large de huit ou neuf; & entre ce fossé & celui de la ligne, il y avoit un espace de quatre ou cinq pas rem-

AN. 1654.

plis de trous ou puits ronds, & profonds de trois ou quatre pieds, & environ d'un pied de diametre : quand on les avoit passé, on rencontroit la ligne, qui étoit à l'ordinaire, avec un fossé de sept ou huit pieds, & un parapet de la hauteur ordinaire : on avoit mis entre les trous comme de petites palissades, hautes seulement d'un pied & demi, pour embarasser davantage les chevaux.

On résolut de donner avec l'Infanterie sur deux lignes ; & on avoit donné à chaque bataillon de la premiere ligne quatre ou cinq escadrons pour porter les fascines & les clayes que l'on vouloit mettre sur les trous : la Cavalerie portoit aussi des outils. Ayant marché à une petite demie lieuë de la ligne, il n'y avoit plus que deux petites heures devant le jour. L'armee de M. de Turenne se rangea ; celle de M. le Maréchal de la Ferte se mit à la main gauche ; M. le Maréchal d'Hocquincourt venoit aussi d'auprès du Mont S. Eloi pour donner sur le même front. On s'approcha à deux cens pas de la ligne sans donner l'allarme ; & deux cens hommes qui étoient à la tête de chaque bataillon de la premiere ligne, aborderent le premier fossé : on leur fit une fort legere décharge ; & néanmoins si les bataillons n'eussent marché au même instant pour seconder ces gens commandés, ils se fussent renversés : on ne trouva presque point de résistance ; mais toutes les troupes avoient conçû cette action comme une chose si difficile, qu'il n'y avoit que les Officiers & quelques Soldats qui s'opiniâtroient à s'attacher au parapet, & le reste des Régimens demeuroit à la Campagne sans en oser approcher. De l'armée de M. le Maréchal de la Ferté il n'y eut que quelques Régimens qui allerent jusqu'au dernier fossé ; mais pas un n'entra par son attaque : quand on eut forcé la ligne à leur main droite, ils vinrent entrer par là. On demeura bien une demie heure à combler les fossés, la Cavalerie qui étoit derriere les bataillons mettant pied à terre, & portant les clayes & les fascines, durant lequel tems il y avoit beaucoup de bruit de timballes & de trompettes derriere la ligne ; mais un fort petit feu.

M. le Comte de Broglio, M. de Castelnau & M. du Passage commandoient l'Infanterie de la premiere ligne de M. de Turenne : M. de Roncherolles deux bataillons de la seconde, & M. le Duc d'York, M. de Lillebonne & M. d'Eclainvilliers étoient avec la Cavalerie, laquelle aussi-tôt que l'Infanterie se fût renduë maîtresse de la ligne, commença à entrer par une barriere, menant les chevaux en main ; & un peu après les Régimens qui étoient sur la premiere ligne, qui étoient les Gardes Suisses, Picardie, la

AN. 1654. Feuillade, Plessis-Praslin & Turenne, ayant fait chacun leur passage, la Cavalerie qui étoit destinée pour suivre chaque Régiment d'Infanterie, entra par le passage que ces Régimens lui avoient fait.

Il étoit fort peu devant le jour quand les ouvertures de la ligne furent faites, & les ordres étoient donnés que la Cavalerie après être entrée formeroit ses escadrons près de la ligne, à la faveur de l'Infanterie qui demeureroit en bataille; mais la grande joie que les troupes eurent de se voir dans la ligne, & que l'ennemi prenoit l'épouvante, comme aussi l'esperance du butin, obligeoient tous les soldats de courir en confusion dans le Camp, l'Infanterie à piller, & la Cavalerie à suivre quelques escadrons ennemis, qui se retiroient du côté du quartier des Lorrains.

L'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant un peu égarée à cause de l'obscurité de la nuit, donna aux lignes un peu après la premiere attaque, & l'emporta avec fort peu de dificulté. M. le Maréchal de la Ferté dès qu'il vit un passage ouvert, entra avec sa Cavalerie, & s'avança avec quelques escadrons, coulans dedans la ligne à la main gauche : il y avoit aussi quelques Officiers & Soldats de notre Infanterie qui le suivoient fort en désordre.

M. le Prince ayant passé par le quartier des Espagnols, menoit de la Cavalerie au secours de la ligne : il y avoit aussi de son Infanterie qui le suivoit; mais ayant vû la ligne emportée en si peu de tems, & tout son Camp déja en si grand désordre, on dit que M. l'Archiduc lui ayant demandé ce qu'il lui conseilloit de faire, il lui répondit, *qu'il croyoit qu'il devoit se retirer*. Pour lui, il marcha droit où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui fut obligé de faire retirer ses escadrons. M. de Turenne avoit rassemblé quelques troupes, voyant bien que si les ennemis revenoient, il y arriveroit une grande confusion : tout ce qu'il pût faire fut de les rassurer, quand la Cavalerie qui s'étoit avancée s'en revint, après avoir fait passer la ligne à deux piéces de vingt-quatre. Il est certain que si M. le Prince eût pû mener quelques Régimens d'Infanterie avec sa Cavalerie, qu'il eût obligé toute l'armée du Roi à se jetter dans Arras, tant la confusion étoit grande dès que l'on fut entré dans les lignes; mais comme l'épouvante étoit très-grande dans son armée, tout ce qu'il pût faire, ce fut de pousser cette Cavalerie de M. de la Ferté, & de prendre beaucoup de prisonniers de l'Infanterie que j'ai dit qui l'avoit suivi, & donner par ce moyen le loisir à beaucoup d'Infanterie Espagnole de se retirer, les uns à Cambrai, les autres à Doüai : pour la Cavalerie, ils en perdirent fort peu; mais ils laiss-

serent près de soixante piéces de canon ou dans leurs tranchées ou sur leurs lignes : je crois qu'il y eut bien deux ou trois mille Soldats de leur Infanterie tués ou prisonniers, & tout leur bagage perdu. De l'armée du Roi il y eut quelques Officiers tués ou blessés, & trois ou quatre cens Soldats : de prisonniers il y en eut quelques-uns, & des Officiers des Gardes. Quand M. le Prince se retira, toute l'armée du Roi se mit à piller le Camp des ennemis ; de sorte qu'on ne les suivit pas plus loin que leur circonvallation. AN. 1654.

La Cour qui étoit à Peronne vint à Arras cinq ou six jours après la levée du siége ; & comme on ne pouvoit pas faire de grands sieges, n'ayant nuls préparatifs pour cela, & toute l'armée de l'ennemi s'étant retirée dans leurs Places, le Roi reprit le chemin de Paris. M. le Maréchal de la Ferté & M. le Maréchal d'Hocquincourt le suivirent. M. de Turenne passa l'Escaut entre Cambrai & Bouchain ; & ayant marché jusques auprès de Condé, il sçut que le Quesnoi, dont les ennemis avoient fait raser les dehors, étoit fort dégarni de gens ; il marcha trois lieuës en arriere, & le prit le second jour ; ensuite il s'avança à Binches, méchante Ville qui se rendit ; il y demeura douze ou quinze jours, ayant laissé une garnison au Quesnoi dont il ne s'éloigna pas jusqu'au mois de Novembre, y ayant fait faire divers convois, à cause qu'elle est fort avancée dans le pays.

M. le Prince ayant engagé les Espagnols à mettre leur armée ensemble douze ou quinze jours après leur défaite à Arras ; & ayant les Places & les rivieres pour lui, il se tint toujours à deux ou trois heures de l'armée du Roi ; de sorte que pour conserver le Quesnoi, le fortifier & le garnir de munitions de guerre & de bouche, il y eut de très-grandes difficultés, & l'armée pâtit beaucoup. Il est certain que sans la défaite d'Arras, qui rend toûjours pour quelque tems les armées moins entreprenantes, on n'eut pû conserver le Quesnoi : aussi sans M. le Prince les Espagnols ne se seroient pas remis en Corps d'armée, & il auroit pû arriver beaucoup de désordre dans leur pays, mais leur armée étant rassemblée, on ne pouvoit pas marcher vers Bruxelles & le Brabant. La Campagne finit ainsi, en conservant le Quesnoi, & les armées se retirerent de part & d'autre.

Encore que l'on fut sorti depuis peu des guerres civiles, les hivers se passoient fort tranquilement, y ayant néanmoins beaucoup de personnes ennuyées ou mécontentes du Ministere de M. le Cardinal Mazarin ; mais les maux & les incommodités qu'un chacun avoit ressentis dans ces désordres du dedans du Royaume, rendoient tous les particuliers si clairvoyans

An. 1654. que les discours des gens turbulens ne pouvoient plus les émouvoir : comme quand il arrive de grandes révolutions, il semble que tous croyent qu'ils sont au pire état qu'ils puissent être : ainsi au sortir des guerres civiles, de nouveaux troubles recommencent rarement, à cause des malheurs qu'on vient d'éprouver.

An. 1655. Dans l'hiver qui suivit cette Campagne, il y eut une mesintelligence qui dura assez long-tems entre la Cour & le Parlement sur le suj t des Lys, qui est une monnoie que le Roi vouloit faire faire, & à quoi le Parlement s'opposoit ; & comme les choses sembloient se porter tout à fait à l'aigreur, M. le Cardinal en présence du Roi, pria M. de Turenne d'aller trouver M. le Premier Président, à cause de l'assemblée qui devoit se faire le lendemain : (1) M. de Turenne trouva des expédiens pour tout accommoder, souhaittant fort que les choses ne passassent pas à l'extrémité ; outre que cela eût empêché les desseins de la Campagne, il est certain que M. le Prince en Flandre, & M. le Cardinal de Retz à Rome, avoient beaucoup de partisans à Paris : tous ensemble eussent rendu les choses mal-aisées à raccommoder, si elles fussent allées à une rupture ouverte. La Cour partit de Paris pour aller à Compiegne, & de-là à la Fere : Paris étoit plutôt las des troubles que gueri de ses préjugés. M. le Cardinal de son naturel aimoit à tenir toutes choses en balance, à se raccommoder avec ceux qui avoient quelque sujet de mécontentement, & à ménager les esprits qu'il ne pouvoit gagner.

Pendant que le Roi étoit à la Fere, son armée se rassembla, & en mêmetems celle des ennemis : M. de Turenne prit quelques troupes, & mena deux convois au Quesnoi : il vit bien que si on n'assiegeoit Landrecies, qu'il seroit impossible de maintenir le Quesnoi, & que c'étoit là la conquête la plus proportionnée aux forces que l'on avoit : M. le Cardinal fut dans le même sentiment ; & on y fit venir M. le Maréchal de la Ferté, de qui l'armée s'assembla vers Laon. M. le Prince & M. l'Archiduc étoient, il y avoit plus de quinze jours, hors de Bruxelles, & toute leur armée au rendez-vous ; celle de M. le Prince sur la Sambre à cinq ou six heures de Landrecies, & celle de M. l'Archiduc auprès de Mons, n'étant séparées que de quatre ou cinq heures l'une de l'autre, & les deux ensemble à peu près d'égale force à celle du Roi ; ensorte qu'il étoit fort dangereux de commencer un siége presque en leur présence ; mais la situation de Lan-

(1) Le Vicomte passe toûjours rapidement & sous silence les services qu'il rend à l'Etat.

drecies

drecies contribuant à y pouvoir réüssir plus aisément qu'à une autre Place, à cause que le Quesnoi, qui est plus avancé, éloignoit un peu les ennemis, & les empêchoit de marcher si aisément pour s'opposer au siége; on résolut à l'entreprendre: M. de Turenne ayant donné rendez-vous à l'armée qu'il commandoit auprès de Guise, & M. le Maréchal de la Ferté au même lieu, on se trouva à trois heures après midi avec toute l'armée à une portée de canon de Landrecies. AN. 1655.

M. de Turenne n'avoit point voulu mettre l'armée ensemble avant ce rendez-vous à Guise, parcequ'il est certain que sa séparation en divers quartiers, faisoit que l'ennemi avoit l'œil de plus d'un côté. Si l'armée du Roi eût été ensemble, celle de l'ennemi s'en seroit approchée, & ainsi n'étant pas inégales en forces, il eût été impossible d'entreprendre aucun siége. La premiere nouvelle qu'en eurent les ennemis fut que l'armée du Roi étoit devant Landrecies, où ils avoient jetté depuis peu deux Régimens d'Infanterie; de sorte qu'il y avoit quinze cens hommes de pied & plus de cent chevaux dans la Place: néanmoins leur premiere pensée fut d'y envoyer quelque secours encore & se mettre promptement ensemble. M. le Prince & M. l'Archiduc s'étant vûs pour en conférer, la tentative du secours ne réüssit pourtant pas, à cause qu'il y eut quelque difficulté à rassembler les troupes.

L'armée du Roi étant arrivée devant la Place, travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée en trois jours. M. le Maréchal de la Ferté étant tombé malade auprès de Guise, y demeura deux jours, & le troisième il vint rejoindre son armée au Camp. Dans les cinq premiers jours on fit une telle diligence que la circonvallation fut en état, & qu'il y eût des vivres dans le Camp pour un mois. M. le Prince qui avoit la principale part dans les résolutions de l'armée de Flandre, crut qu'en marchant en diligence, & se mettant entre Guise & Landrecies, qu'il seroit impossible que l'armée du Roi fit plus de convois, & que dans si peu de tems l'on ne pouvoit pas être suffisamment fourni de vivres, d'artillerie & de munitions de guerre: mais la diligence que l'on fit pour les convois lui fit prendre de fausses mesures. Il n'arriva que le septième jour après que l'armée du Roi eut investi la Place, en un Camp nommé Vadencourt, & empêcha bien que l'on ne fit plus de convois; mais il y avoit suffisamment de toutes choses pour achever le siége. On voulut donner l'allarme au Roi & à la Reine, qui étoient à la Fere, à cause de cette approche des ennemis; mais le Cardinal les ayant rassûré, ils partirent

An. 1655. pour aller à Laon avec moins de précipitation qu'ils n'auroient fait dans le premier mouvement. Il agit ainsi à cause que beaucoup de gens disoient que la personne du Roi n'étoit pas en sûreté à la Fere.

La tranchée s'ouvrit à Landrecies le huitième jour, & y ayant deux attaques, une de M. de Turenne & l'autre de M. le Maréchal de la Ferté, le troisième jour on arriva sur la contrescarpe d'un ouvrage à corne que les ennemis défendirent fort mal : on y fit deux logemens, on descendit le fossé de la corne ; & après y avoir attaché des mineurs & fait sauter les deux faces, on emporta toute la tête de l'ouvrage. Les ennemis avoient un retranchement au milieu : on coula dans l'épaisseur du parapet ; l'on conduisit des tranchées pour aller aux demi-lunes qui étoient aux deux côtés de l'ouvrage à corne. Tous ces ouvrages furent avancés avec tant de diligence & avec si peu de perte, que le dix-septième jour après la tranchée ouverte, les mines joüerent aux deux bastions de la Place ; & après avoir fait de petits logemens au bas des bréches, les assiégés se rendirent & sortirent au bout de deux jours avec bonne composition, au nombre d'environ douze cens hommes qui ne s'étoient pas trop bien défendus.

L'armée de l'ennemi ne fit durant ce tems-là rien de considérable : ils envoyerent souvent contre les fourageurs où ils ne réüssirent pas trop bien. M. de Bouteville fut battu par le Marquis de Renel & le Comte de Grandpré (1) qui commandoient l'escorte des fourageurs de l'armée du Roi. Celle des ennemis qui étoit à Vadencourt ayant appris que Landrecies capituloit, se retira en diligence vers Cambrai : on entendit toute la nuit qu'ils apprirent cette nouvelle grand bruit dans leur Camp, & assûrément parmi le commun des soldats il y avoit un peu d'étonnement.

Après la prise de Landrecies, le Roi s'en vint à Guise, & on fit investir la Capelle ; néanmoins après que l'on eût fait considérer à M. le Cardinal le peu d'importance de la Place, & comme après sa prise on pourroit difficilement entrer dans le pays, parceque la saison s'avançoit, & que l'armée de l'ennemi ruineroit les lieux par où il falloit que celle du Roi passât, il trouva bon que le Roi marchât avec son armée pour entrer dans le pays ennemi, & on jugea qu'il n'y avoit point de lieu plus commode pour les vivres que le long de la riviere de Sambre. Le Roi s'avança jusqu'à Thuyn : M. de Castelnau alla se saisir d'un poste auprès de Dinan, lequel on croyoit pouvoir garder ; mais ayant trouvé qu'il ne se pouvoit fortifier, on l'abandonna. De-là le Roi s'en vint auprès de Bavay, où on tint un con-

(1) Depuis Maréchal de Joyeuse.

ſeil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns de la Cour eussent bien deſiré que l'on eût aſſiégé Avennes ; mais n'y ayant point de préparatifs, M. de Turenne ni M. le Maréchal de la Ferté n'en furent point d'avis ; de ſorte que l'on regarda aux moyens de paſſer l'Eſcaut pour s'approcher de l'ennemi, & voir s'il donneroit ouverture à faire quelque choſe, ou en ſe ſéparant dans les Places, ou en s'oppoſant au paſſage de la riviere. AN. 1655.

Les Eſpagnols avoient tellement inondé le pays depuis Valenciennes juſqu'à Condé & de Condé juſqu'à S. Guiſlain, qu'il n'y avoit pas d'apparence de tenter le paſſage en ces endroits, & leur armée étoit derriere pour l'empêcher ; de ſorte que l'on réſolut de marcher en diligence entre Bouchain & Valenciennes. (1) M. le Maréchal de la Ferté avoit l'avant-garde, & étant parti la nuit d'auprès de Bavay, il arriva vers le midi à un lieu nommé Neuville, où ayant jetté deux ponts, & ne trouvant point de réſiſtance, il commença à y faire paſſer ſon armée dont quelques eſcadrons étoient déja au-delà de l'eau, quand M. de Turenne arriva dans la fin du jour, & la nuit les armées paſſerent l'eau avec leur bagage. Une partie de la Cavalerie de l'ennemi s'avança à une demi-lieuë de-là ; mais voyant que l'armée paſſoit, elle ſe retira auprès de Valenciennes où le Corps de leur armée étoit arrivé ce jour-là. Ils jetterent la nuit quelque Infanterie dans Bouchain & commencerent à ſe retrancher ; mais ils le firent ſans être bien réſolus à garder ce poſte ſi l'armée du Roi venoit à eux ; enſorte que le lendemain comme ils virent qu'on marchoit droit à leur Camp, ils commencerent à faire filer leur avant-garde droit à Condé ; & comme on n'a d'ordinaire pas envie de ſe retirer que l'on ne ſçache aſſûrément ſi c'eſt toute l'armée qui marche, & que l'on ſe flatte ſouvent que c'eſt ſeulement un Corps de Cavalerie, M. le Prince reſta un peu long-tems avec ſon arriere-garde. Comme on ne voyoit pas leurs mouvemens, on croyoit qu'ils vouloient demeurer dans le retranchement, & M. de Turenne attendoit le canon & l'Infanterie pour les attaquer. Cependant il faiſoit avancer M. de Caſtelnau avec ſon Corps pour ſe ſaiſir d'un bois proche de leur Camp, & vouloit qu'il avançât dans leur flanc, qui paroiſſoit un peu découvert, n'y ayant que la tête de leur Camp retranché, & ce flanc ne l'étant pas. Comme M. de Caſtelnau avançoit, il vit que l'armée de l'ennemi ſe retiroit, & qu'il n'y avoit plus que quelques eſcadrons dans le Camp ; il

(1) Ici le Vicomte paſſe ſous ſilence les excellens avis qu'il donna dans le Conſeil de guerre, & qu'on a trouvés dans les Mémoires du Duc d'Yorck.

AN. 1655 le manda à M. de Turenne qui lui envoya ordre de suivre avec son Corps. En quittant le Camp des ennemis pour aller vers Condé, pays fort étroit (1), M. le Prince ayant laissé filer toutes les troupes, étoit demeuré avec sept ou huit escadrons à l'arriere-garde. L'armée de l'ennemi n'avoit pas mené de bagage au Camp de Valenciennes, ce qui leur donnoit grande facilité à se retirer. (2) M. de Castelnau s'avança avec quelques escadrons des siens, dont un ou deux ayant passé un défilé, M. le Prince retourna lui-même avec peu de gens & fit repasser en confusion ce qui avoit déja passé le défilé. On escarmoucha un peu à cette arriere-garde, & il ne s'y fit rien autre chose; car l'ennemi ayant passé la riviere d'Escaut auprès de Condé, laissa deux mille hommes dans la Place, & se retira deux heures devant le jour vers Tournai.

L'avant-garde de l'armée du Roi arriva fort tard à la vûë de leur Camp, l'Escaut étant entre ces deux armées. Ce fut cette nuit-là que M. de Turenne écrivit à M. le Cardinal qui étoit avec le Roi au Quesnoi, & lui fit une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre tombant entre les mains de M. le Prince, il trouva fort mauvais deux choses: l'une, qu'elle marquoit qu'il ne vouloit pas quitter le poste de Valenciennes; & l'autre, qu'un des escadrons de l'arriere-garde des ennemis avoit passé l'Escaut à la nage. Ce qui obligea M. de Turenne à mander la premiere circonstance, ce fut que beaucoup de gens de condition ayant parlé aux gens de M. le Prince à l'arriere-garde, ils dirent le soir à M. de Turenne que si M. le Prince eût été crû, il n'eût pas quitté le poste de Valenciennes; & pour ce qu'il mandoit de l'escadron qui avoit passé à nage, M. de S. Lieu Colonel le lui avoit dit quand il l'aborda. En effet, qnand l'ennemi rompit son pont sur l'Escaut, il y avoit quelques gens qui passerent à nage. Pour le reste de la relation, M. de Turenne ne se nommoit en rien, ni n'appuyoit pas sur la retraitte précipitée des ennemis, ni sur le mauvais parti qu'ils prirent de venir à un poste au-devant de l'armée du Roi, pour le quitter en sa présence & ensuite entrer dans une telle confusion, qu'ils abandonnerent toutes les rivieres & les pays du monde les plus avantageux; ayant une armée, laquelle, s'ils ne l'eûssent pas affoiblie en prenant jalousie de leurs Places sans sujet, n'étoit pas inférieure à celle du Roi.

M. le Prince se sentit fort piqué de cette Relation & envoya un Trom-

(1) Il appelle le pays fort étroit lorsqu'il s'y trouve beaucoup de défilés, rivieres, canaux, bois ou hauteurs.

(2) Ici le Vicomte cache la faute de Castelnau, comme il tait les bonnes actions qu'il fait lui-même.

pette à M. de Turenne avec une Lettre fort piquante par laquelle il lui mandoit, que s'il avoit été à l'avant-garde de son armée pendant que lui étoit à l'arriere-garde de la sienne, il eut mieux vû les choses & n'en eût jamais dit de si eloignées de la vérité. M. le Prince écrivit aussi a beaucoup d'Officiers de l'armée du Roi, comme voulant faire un Manifeste, & manda à M. le Maréchal de la Ferté que M. de Turenne ne parloit pas de lui en bons termes dans sa Relation. M. de Turenne reçut la lettre de M. le Prince devant beaucoup d'Officiers & la leur montra aussi-tôt, sans rien dire sur l'heure au Trompette. En effet la lettre ne le facha pas, sentant qu'il n'avoit rien fait contre l'estime qu'il a pour M. de Condé, ni contre le respect que l'on doit à un Prince du Sang; mais il vit bien que les choses ne lui ayant pas réüssi, il s'échauffoit sur une matiere bien légere. Aussi comme M. le Prince passoit un peu les bornes de ce qui se pratique, M. de Turenne dit à son Trompette qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de semblables lettres à l'avenir. Il ne récrivit point à M. le Prince qui dans la fin de cette Campagne & dans la suivante témoigna beaucoup d'aigreur contre lui, & ils ne s'écrivirent plus comme ils avoient fait les années précédentes. An. 1655.

On passa l'Escaut auprès de Condé, & comme il étoit inutile de suivre l'ennemi qui se mettoit sous Tournai, on attaqua Condé qui fut pris le troisième jour de la tranchée ouverte. Les fortifications n'en étoient pas bonnes, & il n'y avoit que de petits travaux qui ne valoient gueres mieux qu'un retranchement de Camp: mais comme il y avoit deux mille hommes dans la Place, ils firent grand feu quand on travailloit, & tuerent beaucoup de soldats & deux Capitaines aux Gardes avec d'autres Officiers. Durant ce siége M. de Bussi étant allé pour escorter les fourageurs avec trois Régimens de Cavalerie, en se retirant fut chargé par quelque Cavalerie de l'armée de l'ennemi qui étoit venuë à Valenciennes, & fut battu avec fort peu de résistance.

On étoit si fort avancé dans le pays de l'ennemi qu'il avoit jalousie pour toutes les Places: en les garnissant de troupes il n'osoit s'approcher en Corps d'armée, & il lui arrivoit ce qui arrive ordinairement, qui est, que l'on craint beaucoup plus d'un ennemi qu'il ne peut éxécuter; & quoique l'on ait une grande expérience, on ne laisse pas d'appréhender des choses que l'on sçait bien que l'on ne feroit pas si on étoit à sa place: mais comme il arriveroit de grands maux si un ennemi faisoit plus qu'on ne pense, on aime mieux remédier à ce que même on croit qu'il ne peut pas faire. L'ennemi envoya un Corps pour couvrir Bruxelles. Comme l'armée du Roi

An. 1655. avoit beaucoup de peine à avoir des vivres ſans s'avancer plus loin que Condé, elle alla aſſiéger S. Guilain, qui n'en eſt qu'à trois lieuës & où les vivres pouvoient venir avec facilité.

Le Roi qui avoit demeuré au Queſnoi durant cette marche de l'armée, vint au ſiége de S. Guilain, qui fut pris en peu de jours : on donna la même capitulation qu'à Condé, qui fut d'en laiſſer ſortir la garniſon & la conduire à la plus prochaine Place. Le Roi après avoir demeuré huit ou dix jours à l'armée, retourna à Guiſe, & ſon armée demeura plus de ſix ſemaines à faire travailler à la fortification de ces deux Places, & à faire venir des convois pour les munir. Il falloit que tous les vivres vinſſent de Guiſe; car encore que Landrecies & le Queſnoi donnaſſent de la facilité pour les convois, c'étoient des conquêtes ſi nouvelles & ſi dépourvûës de vivres, qu'il falloit leur en apporter de France & pour l'armée auſſi : de ſorte qu'il y avoit quatre Places auxquelles il falloit fournir le courant & ravitailler pour tout l'hiver, & outre cela donner le pain tous les jours; ce qui fit qu'on acheva la Campagne avec peine.

Les ennemis crurent long-tems que l'on vouloit avancer vers Bruxelles, ce qui leur ôta la penſée d'empêcher nos convois; d'ailleurs ils furent quelque tems à ſe remettre du mauvais ſuccès de la Campagne : à la fin néanmoins ils ſe raſſemblerent & vinrent ſur la riviere de Sambre. M. de Turenne ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les Places conquiſes, demeura juſqu'au ſept ou huitième Novembre en campagne. M. de Caſtelnau reſta à Condé avec un Corps d'Infanterie d'environ deux mille cinq-cens hommes. L'armée ſe retira vers Ribemont; le mauvais tems empêchant qu'il n'y pût venir de convois, à cauſe que les chemins étoient trop rompus. Comme il ſe retiroit, il vint un Secretaire nommé Ronſeret que M. le Cardinal lui envoyoit, pour lui dire que M. d'Hocquincourt étoit allé à Péronne, & que l'on avoit avis qu'il traittoit avec les Eſpagnols pour cette Place & pour Ham. Ronſeret faiſoit auſſi entendre à M. de Turenne que l'on ſouhaitteroit qu'il s'approchât de Péronne avec l'armée; mais il ne lui porta nul ordre exprès. M. de Turenne lui dit qu'il croyoit que s'il s'approchoit avec l'armée, cela obligeroit M. d'Hocquincourt à prendre quelque réſolution extrême; & que la choſe pouvant ſe raccommoder, il ne falloit rien faire qui précipitât la réſolution de M. d'Hocquincourt. L'armée de l'ennemi n'étoit pas ruinée ayant toujours demeuré dans ſon pays; mais celle du Roi étoit fort affoiblie par les longues fatigues, par le manque des vivres & par la diſtance des lieux d'où il falloit faire venir les convois;

de sorte que c'étoit un étrange contre-tems d'apprehender en ce tems-là avec raison, que M. le Prince & l'armée Espagnole eussent à leur disposition Péronne & Ham, deux Places sur la Somme, & des entrées très-considerables, pour porter la guerre jusqu'auprès de Paris, & dans la Normandie. AN. 1655.

La présence de M. le Prince durant cette conjoncture rendoit la guerre en partie civile. M. de Turenne qui alla trouver la Cour à Compiegne, conseilla à M. le Cardinal de ne point faire approcher l'armée de Péronne, & de ne point donner sujet à M. le Maréchal d'Hocquincourt à entrer en liaison avec les ennemis. M. le Cardinal avoit souvent sur le cœur de voir que le Roi traitat avec un de ses sujets qui demandoit deux cens mille écus, & que le Gouvernement d'une de ces deux Places demeurat à son fils: Mais quand on regardoit Péronne & Ham entre les mains de M. le Prince, toute l'armée d'Espagne prète à le soutenir, & l'assiette des esprits de presque toutes les personnes de qualité de France qui ne demandoient qu'un desordre, ou pour se mettre contre la Cour, ou pour se faire achetter trescher; M. de Turenne crut devoir porter l'esprit de M. le Cardinal à un accommodement. M. le Prince & une partie de l'armée d'Espagne vinrent à Cambrai, & il y eut durant quinze jours auprès de M. le Maréchal d'Hocquincourt des Envoyés du Roi & des Espagnols à qui il donnoit des audiences separées, ne se cachant point aux uns ni aux autres ce que chaque parti lui offroit, comme s'il eut été libre de choisir. Madame de Châtillon qui avoit menagé M. le Maréchal d'Hocquincourt pour les interets de M. le Prince, ayant été arretée, le Maréchal, qui en étoit amoureux, se hâta de faire son accommodement avec le Roi, de peur qu'on ne traitât mal cette Duchesse. C'est une longue histoire dont je n'entre point dans le détail: il suffit de dire que le traité fut enfin conclu, & qu'il fut arrêté que l'on donneroit à M. d'Hocquincourt deux cens mille écus, & qu'il remettroit Péronne & Ham entre les mains du Roi. On accorda le Gouvernement de la premiere à son fils, en qui M. le Cardinal avoit beaucoup de confiance.

M. le Prince qui s'étoit avancé à deux ou trois heures de Péronne, & qui le reste du tems demeuroit avec un Corps d'armée auprès de Cambrai, se retira vers la Sambre ayant appris le traité. On fut en doute s'il attaqueroit la ville de Condé ou Saint-Guillain en se retirant, & pour cela l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'auprès de Saint-Quentin; mais ayant appris qu'il se retiroit plus avant dans le pays, le Roi, après avoir été à Ham & à Péronne avec M. le Cardinal, retourna à Paris, & M. de Turenne le suivit deux-

jours après, les quartiers d'hiver ayant été distribués à l'armée.

An. 1655. Ce fut cet hiver-là que l'on commença à metre la Cavalerie dans les villages, lui faisant payer sur les tailles à raison de vingt sols par cavalier, & un nombre certain de Places pour les Officiers, ce qui empêchoit la dépense des remises de l'argent, & faisoit qu'il n'y eut point de non-valeurs. Les troupes se faisoient payer sur les lieux, & les cavaliers étant dispersés par les villages leur servoient de sauve-garde, & y dépensoient une bonne partie de l'argent qu'ils en tiroient; ce qui a fait que beaucoup de villages du plat pays ont labouré avec plus d'assurance, & contre l'opinion commune, une partie des villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes.

Cet hiver se passa dans une entiere confiance du Roi & de la Reine pour M. le Cardinal, qui avoit toujours une grande considération pour M. de Turenne, lequel sçavoit autant que personne les interêts de la Cour les plus cachés, & assurément dans une affaire difficile il eut eû la principale confiance. M. le Cardinal n'étant nullement contraint par le Roi ni par la Reine, & ayant une parfaite connoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il sçavoit qu'un chacun étoit, ayant une maniere toute particuliere de mener les esprits à son point.

An. 1656. Les convois que l'on avoit mis dans Condé & dans Saint-Guillain, & le soin que M. de Castelnau prit pendant tout l'hiver d'en faire entrer beaucoup de petits par la commodité du Quesnoi, mirent ces Places en état de n'avoir point de necessité jusqu'au mois de Mai, auquel tems M. de Turenne étant sorti de Paris s'en alla à la frontiere, & vint à Condé y menant un grand convoi. En dix ou douze jours on mit une quantité de vivres dans les Places avancées, suffisamment pour y entretenir l'armée & les garnisons. Les ennemis n'étant point en campagne, il n'y eut aucune difficulté pour ces convois.

Le Roi vint à la Fere, & M. le Cardinal ayant souvent parlé à M. de Turenne des desseins de la Campagne, on avoit remis jusqu'à ce qu'on fut sur la frontiere pour voir ce qu'on pourroit entreprendre. M. le Maréchal de la Ferté envoya son Corps de Lorraine; mais s'étant trouvé incommodé lui-même, il ne put venir à l'armée que quelque tems après. La venuë de Dom Juan d'Autriche étant comme un nouvel établissement, avoit empêché les ennemis de se mettre de bonne heure en campagne: cela fit songer à des entreprises un peu vastes. M. de Turenne proposa à M. le Cardinal d'aller à Tournai, & de l'attaquer s'il étoit dégarni, ou si on le trouvoit

AN. 1656.

trouvoit trop bien pourvû, de revenir investir Valenciennes : le Ministre ne s'y opposa point, quoiqu'il eût assez de raisons pour craindre un mauvais succès ; mais il vouloit bien hazarder quelque chose, persuadé qu'à la guerre il faut toûjours tâcher de faire de nouvelles conquêtes, & que dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre. Il y avoit beaucoup de troupes & de recrues qui n'avoient pas encore joint l'armée ; mais comme les ennemis n'étoient pas ensemble, il n'étoit pas dangereux d'avancer dans leur pays ; de sorte que M. de Turenne ayant rassemblé ce qui étoit sur la frontiere, marcha en grande diligence à Condé, & de-là jusqu'à deux lieuës de Tournai avec toute la Cavalerie, faisant suivre l'Infanterie, le canon & tout l'équipage des vivres que M. le Marquis d'Uxelles commandoit. Quand on fut allé par de-là Mortagne, ayant envoyé M. de Castelnau, qui passa par S. Guillain avec une partie de la Cavalerie, pour investir Tournai, M. de Turenne sçut qu'il y avoit quelques Régimens de l'ennemi campés auprès de Tournai ; & comme la pensée de l'attaquer n'étoit que sur ce qu'il seroit sans garnison (n'y ayant point d'apparence de faire un siége qui durât quelque tems, si avant dans le pays ennemi, & par conséquent si éloigné de ses vivres & de ses munitions de guerre,) il retourna à Condé ; & ayant laissé son pont à Mortagne, qui est scitué à l'endroit où la Scarpe & l'Escaut se joignent, avec un Corps de troupes, pour attendre quatre mille hommes qui venoient du côté d'Arras, il marcha le lendemain matin devant Valenciennes, ayant donné ordre à ce Corps laissé à Mortagne, & aux troupes qu'il attendoit, de l'y venir joindre.

Il n'y avoit pas dans Valenciennes plus de mille hommes de pied & deux cens chevaux ; mais comme c'est une grande Ville, la bourgeoisie pouvoit servir de troupes : M. de Turenne fit passer M. le Marquis d'Uxelles qui commandoit le Corps de M. le Maréchal de la Ferté dans l'isle de S. Amand, & lui ordonna de s'avancer jusqu'à l'Escaut au-dessus de la Ville sur le chemin de Bouchain. Il marcha lui-même par les campagnes qui regardent le Quesnoi & Cambrai, & investit la Place par ce côté. Il y avoit en ce tems-là fort peu de difficulté à se communiquer par le haut de la riviere ; & le même soir que M. de Turenne arriva devant la Place, il passa sur un pont qui fut fait au quartier de M. le Marquis d'Uxelles, & laissa M. de Castelnau au-dessous de la Ville : on fit quitter aux ennemis deux redoutes qu'ils tenoient au-dessous de la Ville ; de façon que dès la premiere nuit la Place étoit assez bien fermée. On commença dès le lende-

An. 1656. main matin à travailler à la circonvallation : le troisiéme jour il y avoit assez de terre remuée par tout pour empêcher un petit secours d'entrer dans la Ville : quoique l'on parlât de quelque retenuë d'eau qui se pouvoit faire à Bouchain, on n'avoit jamais crû qu'elle fût si grande qu'on la vit depuis. Les ennemis tenterent un petit secours de sept ou huit cens hommes la troisième nuit par le quartier des Lorrains ; mais il n'y entra personne : quelques-uns furent pris, & le reste se retira à Bouchain.

Le cinquième ou sixième jour la circonvallation fut en très-bon état ; premierement, avec un seul fossé, & après avec un double fossé & des palissades ; mais comme il n'y avoit pas beaucoup d'Infanterie pour une si grande enceinte, tout ne pouvoit pas se trouver en également bon état : on travailloit seulement aux principales avenuës, & ce qui n'étoit pas si facile à attaquer se raccommodoit après. On commença les deux ou trois premiers jours à voir croître la riviere entre Bouchain & Valenciennes, & se déborder dans la prairie ; mais ayant fait porter quantité de fascines, on tenoit le passage libre ; si on eût vû au commencement l'eau haute, comme elle le devint depuis, on n'auroit pas songé à faire une communication, ni à s'engager au siége : comme elle croissoit peu à peu, on y remédioit par un soin continuel ; & presque toute la Cavalerie de l'armée portoit deux ou trois fois par jour des fascines, outre des Régimens entiers qui y furent occupés. A la fin, il y eut plus de mille pas de distance, où il y avoit partout plus de dix pieds d'eau, & en certains endroits beaucoup davantage. Dans tout cet espace, on fit un pont de fascines flottant dans quelques endroits, & en d'autres attaché avec des piquets, sur lequel l'Infanterie a toûjours passé, & la Cavalerie dès qu'il étoit un peu raccommodé : il y venoit quelquefois de telles cruës que l'on étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue ; mais par le travail de l'armée, cela se raccommodoit le même jour : c'étoit au-dessus de la Ville, & cependant au-dessous on fit des ponts de communication, ensorte que le neuvième jour on étoit en état d'ouvrir la tranchée. Les vivres que l'on avoit mené dans les Places avancées faisoient qu'il y en avoit d'abondance dans le Camp, & de munitions de guerre. Les ennemis ne pûrent jetter aucun secours dans la Place, quoiqu'elle soit au milieu de toutes leurs Villes fortifiées. Comme M. de Turenne eût avis qu'ils s'étoient assemblés auprès de Doüai, & qu'ils alloient marcher vers le Camp, on retarda de trois jours l'ouverture de la tranchée, afin d'avoir plus de tems de travailler à la digue & à la circonvallation. L'ennemi attendoit aussi que la tranchée fut ouverte pour

s'approcher le lendemain : ils vinrent d'abord se loger à une lieuë de l'armée ; & continuant à marcher, ils se posterent au-dessus du Camp des Lorrains, à une demie portée de canon des lignes : leur armée étoit un peu plus foible que celle du Roi ; ils avoient au moins vingt mille hommes. La grande étenduë de la circonvallation, & la difficulté de rassembler les quartiers, ôterent le moyen de songer seulement que l'on pût les attaquer : ils se retrancherent dès le même jour ; & on m'a dit que Dom Juan d'Autriche avoit voulu attaquer les lignes en arrivant : elles se rendirent bien meilleures par leur présence, & il arriva à M. de Navailles encore quatre cens hommes de pied ; ce qui obligea à faire une avance à la ligne, afin de gagner une petite hauteur qui étoit entre les ennemis & le Camp des Lorrains. On demeura sept ou huit jours de cette façon : la tranchée ouverte dans un grand front faisoit qu'on étoit fort incommodé du canon de la Ville ; néanmoins on avança fort les premiers jours, & on perdoit fort peu de gens ; mais comme on approchoit des travaux de l'ennemi, on commença à perdre beaucoup de travailleurs : il y avoit deux attaques, & les ennemis ne firent point de sortie considérable. Quand on approcha de la contrescarpe des dehors, ils la défendirent fort bien, & on fut repoussé trois ou quatre fois en s'y voulant loger : les ennemis de dehors n'étant campés qu'à une demie portée de canon de l'armée du Roi, obligeoient M. de Turenne à ne pas demeurer à la tranchée dès que la nuit venoit, ce qu'il eut fait sans cela ; & il a toûjours tenu pour certain que les ennemis donneroient aux lignes ; de sorte que comme il ne manquoit rien pour continuer le siége, il ne le pressoit pas comme la principale affaire : on jugea à peu près du tems que les ennemis donneroient aux lignes, & que ce seroit l'avancement du siége qui leur feroit prendre leur parti. AN. 1656.

M. le Maréchal de la Ferté vint à l'armée huit ou dix jours après la tranchée ouverte, étant encore un peu indisposé : il fit fort travailler aux lignes de son quartier, (1) & à la digue dont j'ai parlé ; & au bout de trois semaines de tranchée ouverte à l'attaque de M. de Turenne, il y avoit une branche sur le bord du fossé de la Place, & une autre branche dans le fossé de la demi-lune ; & à l'attaque de M. le Maréchal de la Ferté, on avoit pris une tenaille. Ceux de la Ville avoient fait leurs grands efforts ;

(1) On ne peut assez repéter ni admirer le silence du Vicomte sur toutes les fautes de ses rivaux : celle du Maréchal de la Ferté causa le secours de Valenciennes ; c'est le Marquis de Puysegur qui le raconte dans ses Mémoires.

An. 1656. & on voyoit bien que depuis trois ou quatre jours ils commençoient à se relâcher. Enfin les ennemis prirent le matin les armes, & on vit marcher leurs bagages vers Bouchain : on ne douta point qu'ils ne donnassent la nuit aux lignes : leur Camp étoit sur une éminence au-dessus du quartier des Lorrains : ils avoient à leur main gauche l'Escaut, sur lequel ils avoient fait cinq ou six ponts, la riviere étant fort étroite ; & à leur main droite ils avoient un petit ruisseau, qui vient de devers le Quesnoi, & qui séparoit les Lorrains des autres quartiers de M. de Turenne : les ennemis avoient fait aussi divers ponts sur ce ruisseau.

On attendit toute la premiere nuit, ayant été averti par un homme qui se vint rendre, qu'ils vouloient marcher vers le quartier de M. le Maréchal de la Ferté. Ce que M. de Turenne pouvoit faire, c'étoit de tenir de l'Infanterie prête à marcher sur la digue, avec ordre de passer, si on attaquoit le quartier de delà, ou de marcher en deçà, au lieu où ils verroient que seroit l'attaque. Dans une circonvallation très-grande, il n'y avoit pas plus de douze mille hommes de pied, & il falloit de l'Infanterie aux deux attaques ; de façon qu'il étoit impossible d'avoir aucun endroit bien garni : mais on comptoit sur un grand Corps de Cavalerie derriere la ligne, & sur l'Infanterie qui marcheroit promptement de renfort, & aussi sur ce que ceux qui attaquent s'embarassent souvent eux-mêmes, pour petite que soit la résistance.

La premiere nuit se passa sans allarme : tout le jour du lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage ; & la nuit vint, que l'on étoit dans la même disposition où l'on avoit été le jour précédent. M. de Turenne étoit au quartier qui regardoit celui des ennemis ; & M. le Maréchal de la Ferté ayant poussé leur garde, & pris quelques prisonniers, ils lui rapporterent qu'on devoit attaquer son quartier ; mais ayant les ennemis en présence, sans qu'il y eût rien qui les empêchât d'être en une demie heure devant les retranchemens, il ne pouvoit rien changer à la disposition premiere. On étoit aussi averti qu'il y avoit un Corps de trois ou quatre mille hommes sous M. de Marsin à S. Amand, qui devoient faire une attaque à part. M. de Turenne a toujours crû que les ennemis tenteroient une grande attaque au front des Lorrains, où ils pouvoient venir en bataille en sortant de leur quartier ; & que cependant M. de Marsin avec ce Corps de Saint Amand, marcheroit dans l'isle au-dessous de la Ville ; ce qui étoit deux grandes lieuës de distance l'un de l'autre, & ainsi sans moyen de se pouvoir assister. Dom Juan d'Autriche & M. le Prince ayant pris le dessein

d'attaquer l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, commencerent à passer la riviere à l'entrée de la nuit, laissant à leur ordinaire les gardes à la tête de leur quartier : celui des Lorrains étoit si proche de celui des ennemis, que l'on avoit fermé toutes les grandes barrieres, & il n'y avoit en tout le front du Camp des Lorrains que deux sorties, où il ne passoit qu'un cheval de front ; ce qui étoit cause que l'on ne tenoit la nuit que dix ou douze chevaux hors des lignes. L'ennemi n'étant pas découvert, passa la riviere d'Escaut ; & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant fait tenir personne hors des lignes, dans la croyance qu'il avoit que cela étoit inutile, l'ennemi passa l'eau, se mit en bataille, les Espagnols à main droite, & M. le Prince à gauche. AN. 1656.

La premiere allarme que l'on entendit, fut quand ils arriverent au premier fossé du retranchement : ils y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de résistance de l'Infanterie, qui fut fort mal secondée de la Cavalerie. Au premier coup de mousquet, deux Régimens de M. de Turenne passerent la digue, & quatre autres suivoient ; mais le Régiment de Vervins, qui arriva le premier, trouva toutes les troupes de l'ennemi entrées dans la ligne, dans l'obscurité de la nuit ; quoique M. le Maréchal de la Ferté y vint avec quelques escadrons, il y trouva la confusion si grande, qu'il n'y put faire aucun effet. Toutes les troupes de l'ennemi trouvant si peu de résistance, comblerent les deux fossés, rompirent les palissades, & le jour arrivant, ils marcherent à la Ville de Valenciennes, & firent poursuivre toutes les troupes qui s'enfuyoient par leur Cavalerie : une grande partie de l'armée du Maréchal de la Ferté fut faite prisonniere, & le reste se sauva à Condé, quoique le Maréchal eut fait tout ce qui se pouvoit : ce qui causa la grande perte, fut qu'il n'y avoit qu'un pont, où les bagages s'embarasserent. Les deux Régimens que M. de Turenne avoit fait passer sur la digue, ayant été défaits par l'ennemi déja entré dans la ligne, les autres s'arrêterent sur la digue, où M. de Turenne arriva un peu après le commencement du combat, lequel ne dura pas un quart d'heure, depuis le tems que les ennemis vinrent au bord du fossé, jusqu'à celui qu'ils furent en bataille dans les retranchemens.

Dans ce moment le jour vint ; M. de Turenne ne sçachant pas assurément ce qui s'étoit passé, y ayant envoyé en diligence ses Gardes, qui furent tous pris ou tués, personne ne vint assez à tems pour défendre la ligne. Comme on vit par des cris de joye qui se faisoient à Valenciennes, que la Ville étoit secouruë ; & parcequ'il n'y avoit plus de feu à la ligne,

An. 1656. qu'elle étoit forcée, il envoya en diligence aux tranchées, afin que l'on se retirât; mais comme il y avoit plus d'une lieuë de-là, on y arriva un peu tard, & quelques troupes de l'ennemi avoient déja passé dans la Ville; de sorte qu'il perdit la moitié des troupes qui y étoient. Le jour devenant plus grand, on vit toute l'armée de l'ennemi en bataille, qui marchoit droit à la Ville. M. de Turenne retira l'Infanterie qui étoit sur la digue, & commanda que l'on prit tout le canon qui étoit sur les lignes, se servant des chevaux qui étoient de garde, pour mener les piéces d'un lieu à un autre, en cas d'attaque : il commanda aussi que l'on fit abattre les lignes; & marchant avec les Lorrains vers le quartier de M. de Castelnau, il fit sortir M. de Navailles; & ainsi on se rejoignit au bord des retranchemens.

Les ennemis firent passer un Corps de Cavalerie dans la Ville, & M. le Prince passa lui-même en diligence; pendant que M. de Turenne faisant rompre la ligne en quantité d'endroits, & ayant fait ferme avec quelques escadrons, sortit des retranchemens, y laissant quelques tentes & bagages. Comme on se rassembloit de tant de côtés, il étoit impossible qu'il n'y eût un peu de confusion d'abord; néanmoins à une demie heure de la Ville, on se mit en bon ordre; ce que les troupes de l'ennemi voyant, s'arrêterent, & ne suivirent pas avec grande ardeur, trouvant en beaucoup d'endroits quelque chose à prendre.

On marcha au Quesnoi avec cinq ou six piéces de canon : les ponts du dessous de la riviere, vers l'isle dont j'ai parlé, s'étant rompus, les troupes de M. le Maréchal de la Ferté ne pouvoient se retirer vers le quartier de M. de Turenne, où M. de Marsin, qui avoit fait une attaque avec ces troupes de S. Amand, fut repoussé. Le désordre étant commencé dans l'armée du Roi de l'autre côté, fut aussi cause de la grande perte de l'armée; parcequ'il aidoit à leur couper le chemin du pont; & après avoir pris M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit très-bien fait, & presque tous les Officiers Généraux, & quantité d'autres de son armée, les ennemis s'arrêterent à Valenciennes, n'ayant gueres poursuivi avec leur Cavalerie. Toute l'armée du Roi croyoit qu'on passeroit au-delà du Quesnoi; qu'on s'en iroit vers Landrecies, & sur les frontieres de France : le bagage commençoit déja à filer par delà le Quesnoi; mais M. de Turenne envoya quelques troupes pour le faire arrêter; & ayant choisi un Camp proche de la Ville, s'y logea cette nuit. Le lendemain de grand matin, il fit mettre l'armée en bataille, pour regler les aîles de la Cavalerie & les bataillons de l'Infanterie, afin que l'on se mît ensemble, & que l'on se rassurât; car

quoiqu'il n'y eût de perte notable que dans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, il ne laissoit pas d'y avoir un grand étonnement. Quoique le bruit fut que les ennemis alloient assieger Condé, M. de Turenne croyoit bien qu'ils pourroient venir à lui, & l'opinion de l'armée n'étoit pas que l'on attendit. Ils reçûrent le lendemain de la levée du siége un renfort de deux mille hommes de pied Allemans. Après avoir donné un jour entier pour se remettre en ordre & se débarrasser de leurs prisonniers, ils marcherent droit à l'armée du Roi. Il est certain que si M. de Turenne n'eût craint que la perte du Quesnoi, il se seroit retiré sur les frontiéres; mais il voyoit une si grande suite à cette retraite, par le mécontentement général qu'elle causeroit en France, & dans la Cour même, & par la présence de M. le Prince, qu'il aima mieux attendre les ennemis, que de commencer une retraite qui eût attiré tant d'accidens. An. 1656.

Il falloit passer deux petits ruisseaux pour venir du chemin par où venoient les ennemis au Camp où étoit l'armée du Roi; & comme on sçait bien que les armées ne s'approchent l'une de l'autre qu'avec beaucoup de précautions, & que cela donne du tems, M. de Turenne commanda que l'on ne prit point les armes; mais que l'on se tint prêt, craignant que par la marche de quelque bagage, il ne se fit quelque méchante contenance; & aussi il vouloit faire voir à son armée qu'il n'y avoit aucun sujet de craindre, encore que l'ennemi approchât. M. de Turenne en discourut avec les Officiers Généraux; mais on ne tint point de Conseil de guerre, pour sçavoir si on demeureroit dans ce poste, ou si on se retireroit. L'ennemi s'approcha à une portée de canon de l'armée du Roi: M. de Turenne s'avança avec quelques Régimens de la grande garde; & l'ennemi voyant toutes les tentes tenduës, & la grande garde à la tête, vit bien que l'armée n'étoit pas délogée, en quoi ils furent trompés, ayant commandé trois mille chevaux pour la suivre, & n'ayant jamais douté qu'après la défaite de Valenciennes (sçachant bien que ce qui étoit resté de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté étoit à Condé) que l'armée du Roi ne se retirât devant eux. Il est vrai qu'il étoit venu quinze cens hommes joindre l'armée du Roi le jour qu'elle partit de Valenciennes, lesquels étoient destinés pour mener un convoi au siége.

L'armée de l'ennemi arrivant un peu tard, ne songea ce jour-là qu'à se loger; & M. de Turenne n'ayant point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, qui n'eussent témoigné que de la crainte, & n'eussent donné que peu de sûreté, ne fit pas travailler. Les

AN. 1656. ennemis demeurerent deux jours en présence, sans avoir rien tenté : tout ce tems-là on avoit nouvelle qu'ils vouloient attaquer l'armée, & aussi qu'ils pensoient à marcher entre le Quesnoi & Landrecies, pour empêcher les vivres & les fourages de l'armée du Roi, auquel cas M. de Turenne étoit d'avis de s'opposer à cette marche des ennemis, & de combattre, quoique cela parût un peu téméraire en l'état qu'étoit l'armée ; mais en prenant le parti de demeurer au Quesnoi, il falloit ne se relâcher en rien.

Deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté à Condé, ayant passé à S. Guislain, vinrent à Landrecies, & de-là au Quesnoi, le second jour que les armées furent en présence ; de sorte que les ennemis ne jugeant pas à propos de rien entreprendre, marcherent vers Condé. M. de Turenne voyant qu'ils délogeoient, envoya mille chevaux chargés de farine à S. Guislain & à Condé : dans la derniere Place, il y avoit beaucoup de vivres au commencement du siége de Valenciennes ; mais M. de Turenne en avoit fait venir une grande quantité, pour avoir toutes ses provisions dans son Camp.

M. du Passage, qui commandoit dans Condé, n'avoit retenu que deux mille cinq cens hommes : les ennemis trouverent beaucoup de facilité à assiéger cette Place, qui ne servoit qu'à aider à avancer les conquêtes ; mais le siége de Valenciennes étant levé, elle demeuroit si enclavée dans leur pays, qu'il étoit fort aisé à l'ennemi, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût ; ainsi ils prirent leurs quartiers les uns après les autres, n'étant pas en peine qu'on y pût jetter des vivres, à cause de la situation. M. de Turenne en mit dans S. Guislain, voyant l'impossibilité de secourir Condé, & ayant eu nouvelle du Gouverneur qu'il n'y avoit des vivres que pour dix ou douze jours, ne crut pas qu'en l'état où étoit l'armée, qu'il fût raisonnable de rien entreprendre : il en dit son sentiment à M. le Cardinal, qui le trouva à propos, l'ayant vû à Guise là-dessus : mais comme le Gouverneur avoit plus de vivres qu'il ne falloit, & que le siége tira en longueur, M. le Cardinal fut d'avis que M. de Turenne marchât vers l'Escaut, & laissa à son choix, ou de donner jalousie au Catelet, ou de marcher vers la Lys.

Cette marche se fit dans le tems que Condé étoit prêt à capituler, & à dessein de sauver les troupes qui y étoient : M. de Turenne ayant passé l'Escaut, marcha à Arras, & de-là sur la riviere de Lys ; & il eût attaqué S. Venant, s'il n'eût eu nouvelle que Condé étoit rendu. La Capitulation

tulation de la garnison fut, qu'elle seroit ramenée en France par le pays de Luxembourg. Les ennemis, après avoir donné trois ou quatre jours de tems à abattre les fortifications, marcherent assez proche de Cambrai pour donner jalousie qu'ils vouloient entrer en France, ou, en cas que l'armée du Roi allât couvrir la frontiére, attaquer Betune ou la Bassée. M. le Cardinal avoit fait tous les efforts possibles pour remonter la Cavalerie depuis l'action de Valenciennes. Il fit mettre de cette Cavalerie qu'il avoit remontée dans les Places de la frontiére, & M. de Turenne ne bougea point de Lens, qui est à quatre lieuës d'Arras & trois de la Bassée. AN. 1656.

Les ennemis s'étant rafraîchis quelques jours dans les plaines entre Cambrai & Bapaume, marcherent, laissant Arras à leur gauche, pour s'en venir vers Lens, où M. de Turenne avoit demeuré dix ou douze jours avec dessein d'y attendre les ennemis : mais comme il vit qu'ils pouvoient venir par des hauteurs, à la faveur desquelles ils étoient maîtres d'un passage où l'on pouvoit les combattre, & qu'il falloit, faute de fourage, déloger de Lens devant eux, il aima mieux en partir avant qu'ils fussent en présence; & comme il sçut leur arrivée à trois lieuës de lui, il marcha vers Bétune. Il voyoit fort bien que cela faisoit un mauvais effet dans l'esprit de l'armée, encore un peu étonnée de se retirer sur la venuë de l'ennemi; mais ayant considéré la nécessité qu'il y avoit de décamper, il ne s'arrêta point à ce scrupule. Il avoit vu sur la Carte un lieu nommé Houdain qui étoit dans la situation qu'il désiroit, pour avoir Arras assez proche de soi, & donner la main à Betune & à la Bassée : mais y étant arrivé, il y trouva une grande difficulté pour abbreuver les chevaux & un campement fort incommode; de sorte qu'il se retrancha un peu la nuit, & le lendemain alla chercher un lieu plus propre à se loger, qui étoit la Bussiere, distant d'une lieuë de Houdain. Comme il sçut par des prisonniers que les Espagnols étoient arrivés à Lens avec intention de le suivre, bien glorieux de sa retraitte, & croyant qu'ils le feroient toujours marcher devant eux, M. de Turenne crut que le lieu de Houdain étoit meilleur pour attendre l'ennemi, non pas qu'il fut trop avantageux pour combattre : mais sa principale raison étoit que l'on y avoit Arras derriere soi pour en avoir des vivres. En demeurant à la Bussiere, & l'ennemi se logeant à Houdain, il en ôtoit toute la communication : de façon que partant à minuit, afin qu'au point du jour il put être en bataille (croyant que l'ennemi y marcheroit de bonne heure), il s'avança avec l'armée vers Houdain, & mettant l'aîle droite sur une hauteur, l'Infanterie & l'aîle gauche descendoient dans la plaine,

An. 1656. prenant la distance qu'il faut quand on se met en bataille. Il y avoit un ruisseau derriere ; mais M. de Turenne ne le voulut pas passer, craignant que l'ennemi ne se mit devant la Bassée, dont la situation est telle, qu'y arrivant dix heures devant un ennemi, il est mal-aisé de la secourir, & M. de Turenne vouloit être en état d'y arriver bientôt après l'ennemi ; ce que le défilé du ruisseau eût empêché.

A huit ou neuf heures du matin les ennemis commencerent à paroître environ à une lieuë & demie de l'armée du Roi : aussi-tôt qu'ils la virent en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & tinrent conseil, après lequel ils marcherent droit à nous. On croyoit combattre ce jour-là ; mais la nuit venant, ils se mirent en bataille à un petit quart de lieuë de nous, étendant leurs aîles de Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que celle qui leur étoit opposée. Dans la nuit, M. de Turenne voulut se saisir d'un village & y mettre son Infanterie, afin de changer la forme de l'aîle gauche qu'il ne trouvoit pas bien placée. Après avoir perdu trois ou quatre heures dans cet embarras, il crut que le meilleur étoit de laisser l'armée comme elle étoit, & fit faire en deux heures quelques petits redans à la tête de l'aîle gauche. On dit que l'ennemi s'étoit approché croyant que nous nous retirions. Comme le jour vint, les ennemis vinrent reconnoître, & il y eut quelques escarmouches, en quoi se passa toute cette journée. Le lendemain au matin ils marcherent vers Lens avec beaucoup d'ordre : comme ce sont de grandes plaines, cela empêche la confusion dans la marche. Il y eut assez d'escarmouches dans leur retraite, ce qui commença un peu à faire changer la situation des esprits dans les deux armées. M. de Turenne au Camp de Lens avoit fait souvent faire l'exercice à l'Infanterie ; ce qui y avoit remis un peu de vigueur. Les ennemis allerent se loger auprès de Douai, d'où quelques jours après ils détacherent un Corps d'Infanterie pour aller assiéger S. Guislain pendant qu'ils couvriroient le siége avec leur armée : la situation du pays leur donnoit cette facilité, & rendoit le secours de la Place impossible : comme ils attaquoient aussi avec peu de gens, le reste de leur armée suffisoit pour empêcher qu'on n'entreprit rien en Flandre. M. de Turenne, dès que l'ennemi fut delogé de devant lui, envoya S. Martin, Lieutenant de l'artillerie, trouver M. le Cardinal qui étoit à la Fere, afin de donner ordre à tenir de l'artillerie prête & des outils emmanchés, dans la pensée que M. de Turenne eut qu'il pourroit assiéger la Capelle qui étoit si éloignée du lieu où il étoit, qu'il croyoit que les ennemis n'en auroient aucun soupçon. M. le Cardinal ayant laissé

au choix de M. de Turenne les mesures qu'il falloit prendre, il partit d'auprès de Bétune, passa par Arras, fit semblant de marcher vers la riviere de Somme, pour dérober sa marche à la garnison de Cambrai; & coulant tout du long de la riviere, laissa son Infanterie derriere & alla investir la Capelle. AN. 1656.

M. le Prince avoit détaché un Corps sous le Comte de la Suze qui devoit se jetter dans la Place; mais étant logé à deux heures de la Capelle, & n'ayant point de nouvelles de l'armée du Roi, il n'entra point, & ne l'essaya qu'après avoir appris que la ville étoit investie. M. de Turenne avoit pris en passant quinze cens hommes de pied qui venoient de Condé avec lesquels & la Cavalerie on commença à se retrancher. Quelques troupes du Corps de M. de la Suze tâcherent inutilement d'y entrer la premiere nuit; mais la seconde, le fils de M. de Chamilli Gouverneur s'y jetta avec environ quatre-vingt chevaux, après avoir passé tout au travers des escadrons qui étoient autour de la Place. L'Infanterie arriva le second jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas plus de deux cens hommes dans la Place, on emporta en une nuit la contrescarpe, on prit trois demi-lunes, & passant le fossé on attacha des soldats au bastion, qui étant très-bien revêtu, ils ne s'y purent pas tenir. Tous ces dehors que l'on prit étoient très-bien fraisés & palissadés: cependant les ennemis s'étant rassemblés à S. Guislain, résolurent de faire lever le siége de la Capelle, & y marcherent en diligence dans l'espérance qu'ils pourroient retomber sur S. Guislain; la situation du pays donnant sujet de se fier sur ces mesures.

M. de Turenne sçut que toute l'armée des ennemis ayant levé le siége de S. Guislain arrivoit à Avesnes, une heure après que tous les dehors de la Capelle furent emportés; cela obligea à presser le siége. Quoique la Place de la Capelle fut fort petite, la circonvallation avoit plus de trois lieuës de tour: mais comme il y avoit des bois autour de la Place qui empêchoient qu'une armée ennemie ne pût donner jalousie par tous les endroits, on fit travailler en diligence à la tête par où l'ennemi pouvoit venir, qui avoit un grand front; & la nuit, comme on ne craignoit pas la Place, on en tenoit l'armée fort près, afin d'aller promptement au quartier d'où les ennemis s'approcheroient. Ils s'avancerent sans perdre de tems à une heure de la circonvallation; mais étant fort fatigués d'une pluye continuelle pendant deux jours de marche qu'ils avoient faite en grande diligence, ils ne trouverent pas à propos de combattre, & demeurerent deux jours à cette distance du Camp de l'armée du Roi. Les soldats qui s'étoient avan-

AN. 1656. cés la premiere nuit jusqu'à la muraille du bastion, n'ayant pu y demeurer; on y fit des trous à coups de canon, dans lesquels les mineurs se logerent, & la Place se rendit le quatrième jour en présence de l'armée ennemie.

Après la reddition de la Capelle, M. le Prince envoya de ses troupes dans Rocroi, & les Espagnols se sentirent hors d'état de retourner si-tôt devant S. Guillain. Ils allerent se loger à Maubeuge, & le Roi avec M. le Cardinal arrivant à Guise, ils trouverent à propos de faire jetter un grand convoi dans S. Guislain. Il y avoit grande apparence que les ennemis se remettroient dans leur vieux Camp, devant cette Place, qui étoit fort avantageux, pour empêcher que l'on n'y allât avec le convoi, & même avec l'armée: néanmoins M. le Cardinal ne laissa pas de croire que le Roi devoit hazarder ce voyage. Il partit donc de Guise avec l'armée, & venant se loger auprès du Quesnoi, le lendemain M. de Turenne s'étant avancé à une heure de la Place, y envoya M. de Castelnau avec quatre ou cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & beaucoup de munitions de guerre. L'ennemi ne s'étant pas trouvé en état de l'empêcher, marcha auprès de Mons qui n'est qu'à une heure de S. Guislain, & se montra devant la Place deux heures après que les troupes qui avoient mené le convoi furent retirées. Il y avoit un méchant Château que l'on prit dans cette marche. De-là le Roi s'en alla à Guise, & comme la saison étoit fort avancée, il retourna à Paris bien-tôt après.

Les ennemis ne furent plus en état d'assiéger S. Guislain, & l'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement de Novembre, alors elle repassa la Somme pour se mettre dans ses quartiers en France, & celle de l'ennemi se retira entre Mons & Namur, où après avoir demeuré quelque temps dans les villages, on la separa dans les pays où elle a accoutumé d'être. L'armée du Roi fut distribuée dans les villages, & on commença cette année-là à y mettre de l'Infanterie, à qui on donnoit des Places comme à la Cavalerie, tant aux Officiers qu'aux Soldats.

AN. 1657. Pendant l'hiver les ennemis ayant pratiqué des intelligences avec quelques Officiers Irlandois qui étoient dans S. Guislain, & qui leur avoient promis de faire revolter les soldats quand ils en approcheroient, vinrent se mettre autour de la Place avec quelques troupes tirées des garnisons, & attaquerent les dehors qu'ils emporterent. Quoique l'intelligence ne réussit point, ils continuerent le siége & prirent la Place en six ou sept jours de tranchée ouverte. M. de Schomberg y commandoit avec une garnison de six cens hommes, & s'en revint avec capitulation au Quesnoi. Il n'y eut

rien de fort considérable à la Cour cet hiver, où le plein pouvoir demeuroit entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. An. 1657.

Le traitté ayant été fait avec le protecteur d'Angleterre, il promit de fournir six mille hommes que le Roi payeroit, pour entreprendre le siége de Dunkerque ou de Gravelines, & l'on convint que la premiere que l'on prendroit lui seroit remise entre les mains; & que si c'étoit Gravelines, que ce lui seroit un ôtage jusqu'à ce que Dunkerque fut pris qu'on lui mettroit entre les mains, & Gravelines seroit rendu au Roi.

L'armée se mit en campagne au commencement de Mai, avec intention de faire ce qui se pourroit du côté de la mer. M. de Turenne fut quelque tems à Amiens avant la Cour, afin d'assembler l'armée. La lenteur des Officiers à faire leurs recruës, & celle des Anglois qui ne débarquerent auprès de Calais que bien avant dans le mois de Mai, donnerent du tems aux ennemis d'être ensemble en Flandre. Comme le Roi ne tenoit aucun passage pour y entrer, on n'espéroit le succès des entreprises du côté de la mer, que parcequ'elles se feroient de si bonne heure, que l'armée des ennemis ne pourroit pas être rassemblée. Ces mesures furent rompuës du côté de la Flandre, qui est un pays si serré, qu'il n'y a point de projet apparent à y faire, quand on n'y tient point de passage, & qu'il y a une armée ennemie pour s'y opposer. M. le Maréchal de la Ferté étoit avec un Corps d'armée vers le Luxembourg, afin d'attaquer Arlon, s'il le trouvoit dégarni, ou tout au moins avec intention d'y arrêter le Corps d'armée de M. le Prince qui hivernoit depuis quelques années en ce pays-là & en ceux de Gueldres, Juliers & Brabant.

M. le Cardinal vint à Amiens, où M. de Turenne résolut avec lui que l'armée marcheroit vers la Lys; que le Roi s'en iroit à Montreuil, afin de donner jalousie à l'ennemi du côté de la mer, & que l'on retourneroit tout d'un coup sur Cambrai qui étoit entiérement dégarni. Pour donner plus d'apparence à ce dessein, & faire que les ennemis ne pourvûssent pas à Cambrai, il falloit que les Anglois ne débarquassent qu'au même tems que l'armée du Roi arriveroit devant Cambrai; parce qu'autrement le sejour de l'armée dans le Boulenois auroit donné du soupçon à l'ennemi que l'on marchandoit à entrer en Flandre, & incontinent le feroit songer à mettre des gens dans Cambrai, où l'on pouvoit aller en deux jours de marche. De l'autre côté, on ne jugeoit pas à propos que M. le Maréchal de la Ferté repassât la Meuse & quittât le Luxembourg, de peur que M. le Prince avec son Corps d'armée, voyant qu'il avoit la tête tour-

AN. 1657. née pour venir en Flandre, ne marchât aussi vers Cambrai. Ces considérations faisoient que M. de Turenne, sans les Anglois & sans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, vouloit se mettre devant Cambrai, aimant mieux hazarder à y laisser entrer quelque secours, & en ce cas-là ne continuer pas le siége, que de découvrir son dessein en y allant avec plus de précaution, & en faisant approcher les Anglois & M. de la Ferté; ce qui auroit engagé les ennemis à mettre la Place dans un état que l'on n'auroit pû songer à l'attaquer. Etant parti d'auprès de Betune, il marcha avec toute sa Cavalerie, & en un jour & une nuit il arriva devant la Place, ayant passé l'Escaut au-dessus de la ville, & fait le tour de la Citadelle. Il rencontra M. de Castelnau qu'il avoit envoyé avec une bonne partie de la Cavalerie entre Cambrai & Bouchain, & l'Infanterie étant arrivée avec un pont de batteaux le soir du même matin que M. de Turenne y étoit avec la Cavalerie, on fit en une heure le pont pour se communiquer; & ayant distribué les outils le même jour, on commença à sept heures du soir à travailler aux lignes. On n'avoit aucune langue de l'ennemi, & M. de Turenne sçavoit bien qu'avec toute la diligence qu'une Cavalerie peut faire, celle des Espagnols en Flandre ne pouvoit y être que le lendemain, auquel tems il croyoit pouvoir être fermé ou par des lignes, ou par les bagages de l'armée & par les charettes de vivres; de maniere que nulle Cavalerie ennemie ne pouvoit passer. Comme il venoit du côté de la Flandre pour investir Cambrai, il ne sçavoit rien de M. le Prince, qu'il croyoit vers la Meuse. M. de Condé pressé par les Espagnols de marcher en Flandre, qu'ils aimoient mieux sauver & laisser courir hazard aux Places du Luxembourg, arriva le même matin avec toute sa Cavalerie à Valenciennes, que M. de Turenne arrivoit devant Cambrai; & en ayant été averti par divers couriers du Gouverneur qu'il envoya à Bouchain, comme il commença à voir paroître l'armée du Roi, & aussi par les coups de canon de la citadelle & de la ville, il s'en vint à Bouchain avec sa Cavalerie, qui n'est qu'à deux heures de Valenciennes, & il y en a autant de-là à Cambrai. Il arriva vers les dix heures du matin à Bouchain, vit tout ce jour-là l'armée du Roi défiler vers Cambrai; & quoique beaucoup de gens lui conseillassent d'attendre des troupes d'Espagne pour secourir la Place, il jugea bien que la difficulté s'augmenteroit, s'il donnoit le tems de travailler aux lignes; dès la même nuit que l'on avoit investi Cambrai, sur les onze heures du soir, il marcha par les plaines, qui est le seul pays qu'il y ait autour de Cambrai, droit à la Citadelle, avec près de trois mille chevaux sans Infanterie,

M. de Turenne averti à l'entrée de la nuit qu'il étoit arrivé neuf escadrons de Cavalerie à Bouchain, crut que c'étoient des troupes d'Espagne qui vouloient entrer dans la Place, & pensant qu'ils éviteroient le lieu où étoit le Camp, pour prendre le tour & entrer sans rencontrer personne, il s'alla poster dans l'endroit où ils devoient passer avec sept ou huit Régimens de Cavalerie, laissant toutes les troupes étenduës le long de la plaine. On ne sçait pas bien si M. le Prince fut égaré par le guide qui vouloit, à ce qu'on dit, le mener par un autre endroit, pour éviter le Camp; mais il s'en vint par le grand chemin de Bouchain à la Citadelle. Il avoit vingt-cinq ou vingt-six escadrons, trois escadrons de front, & les autres derriere sur trois colones. Ils ne trouverent à leur chemin que quatre ou cinq escadrons de Cavalerie de l'armée du Roi, qui ayant fait quelques décharges, & une partie ne s'opposant pas au front, les laisserent passer avec peu de perte. Un escadron de Clérembaut avec lequel étoit M. de Varenne, chargea celui où étoit M. le Prince, le suivit jusques sur la contrescarpe de la Citadelle & fit beaucoup de prisonniers: il y en eut aussi quelques-uns qui se trouverent embarrassés dans l'obscurité de la nuit; mais M. le Prince se trouva une heure devant le jour sur les fossés de la Citadelle avec toutes ses troupes, à la réserve de vingt-cinq ou trente Officiers & trois ou quatre cens Cavaliers qu'il perdit. M. de Turenne étoit fort éloigné de-là, & on lui avoit amené le Lieutenant Colonel du Regiment d'Enguien, qui fut pris comme M. le Prince entroit dans le Camp. Ayant marché vers ce côté, il ne put pas apprendre avant qu'il fut jour, s'il étoit entré ou non un Corps dans Cambrai. AN. 1657.

Le jour commençant à paroître, M. de Turenne vit toutes les troupes de l'ennemi en bataille sur la contrescarpe de la Citadelle, & ordonna aussi-tôt à M. de Castelnau, qui étoit de l'autre côté de l'Escaut, de repasser en-deçà, & ne délibéra pas à lever le siége; ne l'ayant entrepris que sur l'assurance qu'il trouveroit peu de gens dans la Place, & persuadé que s'il battoit le secours des Espagnols, qui ne pouvoit pas être fort considérable la premiere ni la seconde nuit, qu'il pourroit continuer aisément le siége: mais l'arrivée de M. le Prince à Bouchain, le jour qu'il investit Cambrai, & la résolution que le Prince prit d'entrer lui-même dans la Place (ce qui fut une chose fort hardie) rompit tout-à-fait les mesures de M. de Turenne, & l'obligea d'assembler toutes les troupes. Ayant levé tous les ponts de l'Escaut, & remis dans les chariots tout ce qui put être déchargé dans un blocus d'une nuit, il commença à marcher entre Cambrai & le Catelet.

AN. 1657. Comme M. de Castelnau avoit achevé de passer l'Escaut, & qu'il rechargeoit son pont, il y parut quelque Cavalerie de l'armée d'Espagne, que M. le Prince, étant arrivé à Bouchain, avoit fait hâter. Il n'y eut aucune escarmouche considérable à l'arriere-garde, & l'armée du Roi, après avoir séjourné deux jours auprès de Cambrai, se rapprocha de S. Quentin, où le Roi qui étoit en Picardie arriva quelques jours après. Cette tentative de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de se mettre ensemble, les entreprises depuis la mer jusqu'à l'Escaut devinrent comme impossibles; de sorte que l'on fit avancer les Anglois vers S. Quentin, qui avoient débarqué au nombre de près de six mille hommes, & le Roi y vint avec M. le Cardinal: M. de Turenne y étant allé, il fut résolu que l'on envoyeroit proposer à M. le Maréchal de la Ferté d'attaquer Arlon ou Monmédi, croyant que l'attaque d'une petite Place en Luxembourg pourroit faire prendre un mauvais parti à l'ennemi; ce que l'on aimoit mieux faire que de se mettre devant une grande Place, après avoir donné le tems aux Espagnols de se rassembler; ce qui lui auroit donné moyen ou d'entrer en France, ou d'attaquer quelque Place que l'on ne pouvoit pas bien garnir, quand une armée est occupée à un grand siége, & qu'elle a beaucoup de Places à garder. C'est ce qui fit prendre la résolution d'attaquer Monmédi, à quoi M. le Maréchal de la Ferté donna les mains: & quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cause du roc, néanmoins on se flatta que l'on y trouveroit peu de gens, comme en effet il n'y avoit pas plus de quatre cens hommes.

M. de Turenne envoia quatre mille hommes de pied à M. le Maréchal de la Ferté, & fit approcher de lui le corps des Anglois, afin de s'opposer à l'armée des ennemis; & mettant quelque Infanterie dans Landrecies & dans le Quesnoi, il se tint à la tête de la frontiere afin d'empêcher que les ennemis n'entreprissent de secourir Monmédi, ni de rien faire de considerable. Le Siége donc commença & M de Turenne y marcha une fois avec sa Cavalerie, sur un avis que l'ennemi marchoit entre la Sambre & la Meuse pour y aller. Il y retourna une seconde fois, toute l'armée de l'ennemi ayant été jusqu'à Charlemont qui est sur la Meuse, d'où ils retournerent en diligence par la Flandre jusqu'à Calais, pour une entreprise qu'ils avoient sur cette Place, laquelle manqua: & M. le Cardinal qui étoit à la Fere avec le Roi, envoya promptement des Mousquetaires de Sa Majesté à Ardres, lesquels avec de la Cavalerie que M. de Castelnau y envoya aussi, empêcherent que l'ennemi après avoir manqué son entreprise sur Calais, ne s'arrêta à Ardres; mais s'étant rafraîchis près de quinze

jours,

jours, ils se rapprocherent encore de la frontiére & vinrent jusqu'à Ribemont.

Le siége de Monmédi dura beaucoup plus que l'on ne l'avoit crû, à cause des rochers qui se trouvoient près de la contrescarpe; ensorte que les ennemis étonnés de la longueur du siége, après toutes ces tentatives pour la secourir, & d'avoir marché à Calais, se résolvoient encore de faire semblant d'entrer en France, après avoir envoyé M. de Marcin avec un Corps en Luxembourg, pour tâcher de secourir Monmédi: mais ils ne demeurerent qu'un jour à Ribemont, & se retirerent de-là dans leur pays. M. de Turenne envoya encore un renfort de troupes à Monmédi; de sorte qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte la Place se rendit, les ennemis n'ayant rien entrepris,& leur armée s'étant fort ruinée en diverses marches qui avoient fort mal succedé. On avoit resté quelque tems dans une fort mauvaise opinion du siége de Monmédi; ce qui obligea le Roi de s'en approcher, & ensuite la Reine qui étoit demeurée à la Fere, s'y en alla trouver le Roi, lequel fut toujours à Stenai, allant de tems en tems se promener pour voir le siége.

Quand la Place se rendit, toute l'armée des ennemis étoit entre la Sambre & la Meuse, & M. le Cardinal proposa à M. de Turenne le siége de Rocroi; ce que les ennemis jugeant faisable, s'en approcherent avec toute leur armée. M. de Turenne étoit à quatorze ou quinze lieuës de l'endroit où étoit la Cour, & sçavoit bien que l'on n'avoit rien de réglé pour les entreprises; la Cour croyant toutes choses bonnes, pourvû qu'elles pussent réüssir: mais lui, voyant que l'ennemi s'étoit avancé vers Rocroi, résolut de marcher de grand matin, de les prévenir, & d'arriver en Flandre avant eux. Il avertit, en commençant à marcher, M. le Cardinal de son dessein; & toutes les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, tant celles qui étoient de son Corps, que celles qu'on lui avoit envoyées, demeurerent auprès de Monmédi, à la réserve de la Cavalerie que M. de l'Islebonne & M. de Varennes commandoient. En partant de Rumigni, il prit sa marche auprès d'Avesnes, & de-là passa la Sambre à Amiens, où il ne séjourna que le tems qu'il falloit pour donner loisir de repaître. Il passa auprès du Quesnoi, & alla traverser l'Escaut à la Neuville, à une heure au-dessous de Bouchain, d'où il alla loger à Sailli sur la Scarpe, & envoya de-là, dès la nuit, M. de Castelnau investir S. Venant, lui ayant donné ordre de passer de l'autre côté de la Lys. M. de Turenne arriva en même tems en-deçà avec toute la Cavalerie & quelques mousquetaires commandés. On fit de la Sambre

AN. 1657. en trois jours la marche jusqu'à S. Venant ; le premier à la Neuville auprès de Bouchain, le second à Sailli sur la Scarpe, & le troisième devant saint Venant.

M. de Turenne sçavoit bien qu'il ne pourroit gagner le devant à l'ennemi que d'un jour, lequel pouvant marcher par son pays, ne seroit point retardé en sa marche ; ce qui fut cause qu'il ne voulut pas assiéger Armentiéres, parce que l'ennemi eût pû y être un jour plutôt qu'à S. Venant. Cette diligence que fit l'armée du Roi ne fut point retardée par le bagage que l'on avoit presque tout envoyé, à la réserve de quelques chariots & du canon qui marchoient avec l'armée. M. de Ciron qui le conduisoit eut ordre de M. de Turenne de prendre des outils, qui devoient être à S. Quentin, & de s'en venir par Arras & Betune droit à S. Venant.

Comme l'armée y fut arrivée, on trouva la Place assez dégarnie ; n'y ayant pas plus de trois cens hommes : & comme on n'avoit pû mener que fort peu de munitions & de vivres de guerre avec l'armée, M. de Turenne fit promptement venir ce qu'il put de la Bassée & de Bétune. M. le Prince & Dom Juan d'Autriche ne perdirent pas de tems, & ayant marché sans bagage, leur avant-garde arriva à quatre heures de S. Venant, le jour d'après que l'armée du Roi étoit arrivée devant la Place, où l'on manquoit de toutes choses pour un siége. M. de Turenne prit de la Cavalerie & s'en alla à la Bassée ; d'où après, en repassant à Betune, il mena quelques vivres au Camp, & un peu de munitions de guerre.

L'armée de l'ennemi arriva toute entiere devant la Place, le troisième jour après celle du Roi. L'on eut avis ce jour-là que le bagage de l'armée, conduit par sept ou huit Régimens de Cavalerie & quinze cens hommes de pied, étoit parti d'Arras & venoit au Camp. M. de Turenne envoya cinq cens chevaux au-devant & manda à M. de Ciron qui le conduisoit de prendre le tour par Lilers, où il campa le soir à une heure & demie de S. Venant ; & le lendemain M. de Ciron, en étant parti assez tard, s'en vint le matin trouver M. de Turenne, avec une partie des troupes qu'il avoit mises à l'avant-garde, n'ayant pas nouvelles des ennemis, dont un Corps de mille ou douze cens chevaux renforcé des garnisons d'Aire & S. Omer sous la conduite de M. de Bouteville eurent nouvelle par Aire, que ces bagages étoient campés auprès de Lilers ; & étant partis de la Motte au bois, s'en vinrent par Aire droit à Lilers : ils trouverent le bagage dans la marche, une partie étant déja assez près du Camp. Comme ce sont tous défilés où la tête ne peut pas secourir la queüe, trois Régimens de Cavalerie & le

AN. 1657.

Régiment d'Infanterie d'Alsace, qui étoit à l'arriere-garde, furent chargés par cette Cavalerie, rompus, & une partie du bagage pris : on sauva beaucoup de chevaux, mais il y eut beaucoup de Régimens qui firent une perte fort considérable. On n'en eut que bien tard l'allarme au Camp, & beaucoup de Cavalerie y courut en désordre ; ils prirent quelques prisonniers de l'ennemi qui s'étoient trop arrêtés, & qui n'eurent pas le loisir de piller le reste du bagage.

Il y eût tout ce jour-là beaucoup d'abbattement à cause de cette perte ; il y arriva néanmoins des outils avec lesquels on commença à travailler en diligence ; & comme le pays est fort couvert & serré, les ennemis ne pouvoient ni voir l'état auquel étoit l'armée du Roi, ni s'élargir pour venir en bataille l'attaquer, quoiqu'ils fussent fort proches & qu'on ne fut pas retranché : on ne rassembla aucun quartier ; mais on se fioit, en leur opposant peu de troupes, à la difficulté qu'ils avoient à venir.

La tranchée n'étoit pas ouverte, & l'ennemi croyant que c'étoit sa présence qui l'empêchoit, vint se loger à une portée de canon d'un village par lequel on entroit au Camp, & qui étoit le lieu le plus aisé à l'attaquer. Il trouva, en venant s'y loger, qu'il y arrivoit quelques caissons qui portoient du pain de Betune. Trois escadrons qui les conduisoient se mirent à l'arriere-garde, & faisant entrer le convoi en sûreté, furent chargés par beaucoup d'escadrons de l'ennemi qui faisoient l'avant-garde de leur armée, & furent renversés jusques dans la barriere qui étoit au village, dont quelques charettes de vivandiers qui marchoient après le convoi, empêchoient l'entrée. C'étoit à quatre heures après midi, & cela vint si promptement, qu'il n'y eut que quelques mousquetaires qui étoient à la barriere qui tirerent quelques coups. Toute l'Infanterie étant au travail, se trouva fort loin de ce lieu-là. M. de Turenne étoit dans le Camp qui courut au bruit & n'avoit que douze ou quinze personnes avec lui, entre lesquelles étoit M. d'Humieres qui, s'avançant, arriva à la barriere où les ennemis étoient déja. M. de Turenne y arriva en même tems ; de maniere que les ennemis, qui n'avoient point de dessein formé sur le Camp, se retirerent vers le leur qui n'étoit pas à plus de mille pas de-là. S'ils avoient eu des dragons ou de l'Infanterie à leur avant-garde, il est certain qu'ils pouvoient en ce tems-là mettre une grande confusion dans l'armée qui étoit fort séparée. M. de Turenne voyant que l'ennemi n'avoit autre dessein que de l'empêcher d'ouvrir la tranchée, & sauver par ce moyen la Place, par l'appréhension que l'on avoit du voisinage de leur armée, dans un tems que celle

AN. 1657. du Roi n'étoit ni plus d'à moitié retranchée, ni pourvuë de choses nécessaires pour un siége, connut fort bien que le retardement ne feroit que rendre les choses plus difficiles, & ôter les raisons d'entreprendre, au lieu d'en fournir; de sorte qu'il ouvrit la tranchée dès le soir même.

La Place, quoique de conséquence aux ennemis, à cause du passage de la Lys, n'étant pas de celles qui puissent faire appréhender les événemens des grands siéges, l'ennemi ne prit pas de résolution cette nuit; il demeura tout le jour dans son Camp. Après quelques escarmouches, & après que M. le Duc d'YORCK & M. le Duc de Glocestre eussent parlé avec beaucoup d'Officiers François de leur connoissance, la nuit suivante les Espagnols marcherent en diligence devant Ardres, ayant envoyé le jour auparavant les troupes qui étoient vers Aire, pour investir la Place.

Toute la nuit que les ennemis délogerent, on ne put pas sçavoir leur dessein, & même la nuit d'après; n'ayant point d'autre nouvelle que celle qu'ils marchoient vers Aire: on crut qu'ils faisoient le tour du Camp pour l'attaquer par un autre côté; de sorte que les tranchées ne s'avançoient qu'à l'ordinaire: mais aussi-tôt que M. de Turenne sçut qu'ils arrivoient devant Ardres, il fit emporter la contrescarpe par son Régiment d'Infanterie qui étoit de garde (1). Il y avoit un grand fossé plein d'eau pour y aller; de maniere qu'il s'y noya quelques soldats, & on fit le logement, sans le combler qu'après qu'il fut fait: on y perdit bien cent soldats & près de vingt-cinq Officiers tués ou blessés. Les assiégés qui en faisoient leur capitale défense s'y opiniatrerent fort, & ce fut une des plus difficiles actions qui se soit vûë dans les siéges. Cela pressa si fort les ennemis, que la garde qui suivit ayant encore emporté un ouvrage, ils demanderent à capituler; voyant toute la Cavalerie de l'armée qui portoit des fascines pour remplir le fossé de la Place. M. de Turenne ayant parlé aux ôtages à la tête du travail, pressa si fort la reddition, que dans une heure on fut maître d'une porte. Il commanda à l'instant à quatre ou cinq mille chevaux de marcher à Ardres en passant près des portes d'Aire, afin que la Place tirât le canon: l'armée qui étoit devant Ardres vit que S. Venant étoit pris, & ainsi cessa de continuer le siége. C'est ce qui en effet sauva la Place; car les ennemis sachant qu'il n'y avoit que des dehors en état de défense, ne firent qu'une faute, qui étoit de ne pas les emporter la premiere nuit qu'ils arriverent: mais les ayant attaqué la seconde, & ne trouvant personne pour les défen-

(1) Le Vicomte tait ici la belle action qu'il fit, en faisant couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats.

dre, ils descendirent la même nuit dans le fossé par trois endroits, la descente n'étant pas difficile, & attacherent des mineurs à une courtine & à un bastion : ce fut cette même nuit-là qu'ils entendirent le canon à Aire, & firent sommer diverses fois la Place, & eurent nouvelle le matin que toute l'armée du Roi marchoit à Ardres ; ils crurent ainsi que l'avant-garde étoit l'armée même, prirent l'allarme, & se retirerent dans la Flandre sur les onze heures du matin le même jour : ils laisserent quelques mineurs attachés au bastion, & quelques postes d'Infanterie qu'ils ne pûrent retirer le jour. Il est certain qu'Ardres auroit été pris, n'y ayant pas deux cens hommes dans la Place, si on l'avoit assiégé selon les régles. AN. 1657.

M. de Turenne ayant marché ce jour-là sept lieuës avec l'armée, apprit le soir que celle des ennemis s'étoit retirée en Flandre : après s'être rafraîchi trois jours, il retourna par S. Venant passer la Lys, & fit prendre la Motte au Bois, Château qui incommodoit fort S. Venant, & commanda qu'on le fit raser : sçachant que l'armée de l'ennemi étoit près de la Colme, mais incertain si elle l'avoit passée, & esperant en trouver une partie en deçà, il laissa son bagage dans le Camp, avec ordre de marcher jusqu'à Cassel, & d'y demeurer ; & lui avec l'armée alla en un jour depuis Merville jusqu'à la Berge : le tems fut si mauvais, qu'il n'y eut qu'une partie de l'avant-garde qui y pût arriver avec peu d'ordre. On apprit par des prisonniers, que toute l'armée des ennemis étoit au-delà de la riviere, & on les fut reconnoitre le lendemain : on vit qu'ils achevoient de s'y retrancher ; & le tems étant perdu d'entreprendre quelque chose, l'armée alla à Wate, où M. de Turenne ayant appris que les ennemis quittoient le poste de Bourbourg, & avoient gardé le Fort de Rupt, il empêcha par sa diligence qu'ils ne coupassent les digues, résolut de passer la Colme, & d'assieger Mardyck. Il envoya le sieur Talon à Londres, pour en faire la proposition à M. le Protecteur, ayant toujours eû ordre de la Cour de s'approcher de la mer quand il le pourroit, & sçachant bien que c'étoit l'intention d'exécuter le traitté fait au commencement de la Campagne. Comme on ne peut agir que selon le tems que l'ennemi donne, M. de Turenne crut ne devoir pas négliger celui-ci, quoique la saison fut fort avancée, pour commencer des conquêtes en Flandre.

Le mois de Septembre fut presque fini, quand M. Talon alla en Angleterre. On prit néanmoins le Fort d'Hennuin, qui étoit un passage, & l'on prépara toutes les choses nécessaires, tant vivres qu'artillerie, pour

AN. 1657. entreprendre un siége. L'armée séjourna neuf ou dix jours à Wate, pendant lesquels il ne se passa rien de considérable : ce séjour fit croire aux ennemis que l'on ne songeoit pas à aller plus avant ; de sorte qu'ils avoient résolu d'abord de faire sauter le Fort de Mardyck, & avoient commencé à creuser des mines sous les bastions ; mais se flattant ensuite que l'incommodité de la saison & la difficulté des chemins empêcheroient le siége de la Place, ils firent cesser le travail, & y mirent garnison. M. de Turenne qui ne pouvoit assiéger ni Gravelines, ni Dunkerque, dans une saison avancée ; la premiere, à cause de la bonté de la Place, & la derniere, à cause que l'ennemi étoit campé sous ses murs, résolut d'aller à Mardyck, sans avoir de nouvelles positives de ce que pensoit M. le Protecteur : il sçavoit bien que la flotte d'Angleterre étoit à la rade, & aimoit mieux commencer une chose, quoique très-difficile, que d'achever la Campagne, sans rien faire davantage : ainsi ayant envoyé son bagage sous Calais, avec cinq ou six Régimens de Cavalerie, il marcha à Mardyck. Il falloit que toute l'armée passât sur une digue, & s'avançât dans un pays où il n'y avoit de retraite que par le même chemin par lequel on alloit : on commanda à toute la Cavalerie de porter des palissades, & à l'Infanterie des fascines, n'y ayant point de bois auprès de Mardyck, lequel est si proche de Dunkerque, où étoit l'armée des ennemis, qu'il falloit planter des palissades en y arrivant.

Les ennemis avoient dans la Place six ou sept cens hommes, composés de trois Régimens Italiens, & le reste d'Espagnols & de Walons : on fut deux jours que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans la fosse, à cause du vent, & que l'on voyoit passer des batteaux qui alloient de Dunkerque à Mardyck ; ce qui rendoit le siége fort difficile ; & aussi le manque de fourage faisoit voir que l'armée ne pourroit pas y demeurer longtems. M. de Turenne balança un jour entier, s'il commenceroit le siége ; & M. de Castelnau l'y ayant déterminé, l'on résolut d'ouvrir la tranchée, & d'emmener du canon pour battre le Fort du Bois ; voyant que les ennemis vouloient l'abandonner, quelque Cavalerie courut sur le bord de la mer, entre les deux Forts : ayant ôté par ce moyen la communication de la mer, on poursuivit, avec plus de plaisir, la résolution qui étoit prise d'ouvrir la tranchée ; ce qui se fit cette nuit, où les gardes entrerent, & on s'approcha fort près de la contrescarpe. Le lendemain on y fit une attaque génerale, & on l'emporta de tous les côtés ; & s'y étant logé, on commença sans perdre de tems, à la percer, pour descendre

dans le fossé de la Place : le matin, comme on y jettoit des fascines pour le combler, les ennemis demanderent à capituler ; & n'étant point reçus à se rendre, que prisonniers de guerre, après avoir rompu deux ou trois fois en cinq ou six heures la tréve, ils accepterent la capitulation, & sortirent le lendemain au matin tous prisonniers de guerre, excepté le Gouverneur & un Capitaine Espagnol, venu en ôtage, que M. de Turenne renvoya : on laissa seulement aller à Dunkerque quelques Officiers, pour solliciter la liberté des autres, qui furent renvoyés en France, & dispersés dans les Villes.

Après la prise de Mardyck, la conservation en étoit bien plus difficile que n'en avoit été la conquête ; parceque M. de Turenne avoit mieux aimé passer par dessus beaucoup de considérations, pour entreprendre quelque chose, que d'achever la Campagne sans rien faire. Comme il avoit marché au siége de Mardyck sans avoir de réponse positive de M. le Protecteur, s'il vouloit faire les choses nécessaires pour sa conservation, la Place étant prise, il se rencontra beaucoup de difficultés à prendre un parti. L'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à la Cour, arriva dans cet intervalle, & apporta les ordres à M. de Turenne, de faire toutes choses possibles pour le siége de Dunkerque ou de Gravelines : quoique l'un & l'autre fût impossible, néanmoins M. le Cardinal étoit bien aise de contenter M. le Protecteur, en faisant la proposition : l'armée ennemie campée sous Dunkerque, empêchoit de songer à ce siége. M. de Turenne resolut une fois de demeurer quelques jours dans le Camp, pour fortifier Mardyck ; mais le manque de fourages, & le tems qu'il faut pour mettre en état une Place dénuée de toutes choses, lui faisoit songer aussi à raser la Place ; mais ce parti, quoique le plus sûr, avoit de si mauvaises conséquences, à cause de l'alliance avec les Anglois, qu'il ne pût s'y résoudre : il se trouva dans cette situation, où lors qu'il n'y a rien de bon à faire, on se contente de choisir le moins mauvais. J'ai oublié de dire que M. de Schomberg avoit été laissé à Bourbourg avec près de deux mille hommes, pour garder le passage, & conserver cette Place, qui étoit entierement rasée ; mais elle donnoit autant de difficulté à être mise en état que Mardyck. M. de Turenne crut qu'en s'approchant de Gravelines, il pourroit peut-être trouver moyen de l'investir, & d'y passer tout l'hiver, & par ce moyen conserver Mardyck & Bourbourg ; mais sa pensée n'étoit pas bien fondée, & dans tout ceci il n'y avoit aucuns principes bien surs, sur lesquels on pût former une résolution ; il arriva aussi qu'il plut

AN. 1657. beaucoup la nuit & le jour que l'armée décampa ; de forte qu'il fut impossible de s'arrêter près de Gravelines, & l'armée repassa au-delà de Bourbourg, où les chemins devinrent si mauvais, que l'on fut obligé de laisser le canon. Toute l'armée, & principalement l'Infanterie, se débanda entiérement pour aller chercher des lieux où il y avoit du bois pour se chauffer, après avoir été trois jours sur des digues, avec des incommodités qui ne se peuvent exprimer : personne dans ce tems-là ne vouloit demeurer à Bourbourg ; & sans M. de Schomberg qui y resta, il est certain qu'il eût fallû abandonner la Place. M. de Varenne avoit été blessé à Mardyck.

M. de Turenne voyant qu'il falloit ceder au mauvais tems, laissa près de deux mille hommes à Bourbourg, sept ou huit cens Anglois à Mardyck, & marcha à Ruminghen, lieu le plus proche où il pût trouver de la terre ferme pour camper, & résolut de faire des chemins pour porter les provisions de-là à Bourbourg, esperant que le séjour de l'armée dans ce poste pourroit empêcher le siége de Mardyck : il doutoit néanmoins lui-même de la réüssite, & personne ne croyoit la chose faisable ; en effet, l'entreprise étoit difficile : c'étoit dans le mois d'Octobre : Bourbourg étoit une Place rasée, qui manquoit de tout ; il falloit accommoder les canaux, pour aller depuis Calais à la riviere d'Aa, & y dresser des Forts & des Ponts ; enfin il falloit envoyer les Soldats du Camp de Ruminghen à trois grandes heures de Bourbourg, pour travailler à tous les ouvrages, sans qu'il y eût en aucun lieu ni bois, ni couvert. Le long séjour de l'armée dans ce Camp, qui dura près de six semaines, donna de la facilité à tous ces travaux. Jaquier, Munitionnaire général, se chargea de rendre les canaux navigables, & en vint à bout, avec le travail de beaucoup de gens de Calais. M. de Castelnau & M. le Marquis d'Uxelles entreprirent chacun un Fort sur la riviere d'Aa, qu'ils mirent en état, avec des Ponts sur la riviere ; & M. de Schomberg fit travailler à sa Place.

Les ennemis se flattant toujours que l'armée se retireroit, n'attaquerent point Mardyck. L'Ambassadeur d'Angleterre étoit fort en peine de la Place, & s'il devoit demander qu'on l'abandonnât : il avoit fort souhaitté que l'armée du Roi retournât à Mardyck, pour fortifier la Place : il en voyoit fort bien l'impossibilité ; mais il vouloit se décharger de sa garde. M. de Turenne voyant que les ennemis négligeoient la Place, avoit proposé d'y envoyer des Mineurs, pour faire sauter les bastions ; mais l'Ambassadeur d'Angleterre ayant représenté que cette conduite feroit voir à M. le Protecteur

tecteur que l'on ne vouloit point continuer le traitté, M. de Turenne résolut d'hazarder plutôt la prise de la Place par les ennemis, que d'encourir une mesintelligence assurée avec les Anglois : il y envoya donc deux ou trois cens François pour se poster sur la contrescarpe, qui étoit demeurée près d'un mois dans un tel état, que les ennemis l'auroient emportée en six heures. AN. 1657.

Quelques jours après que les François y furent entrés, les ennemis firent une tentative, dont on n'a pas pû bien sçavoir la raison, si ce n'est qu'ils avoient quelque intelligence dans la Place : ils ne raserent point le bas Fort, comme ils le pouvoient, demeurerent toute la nuit assez près de la contrescarpe sans y faire d'attaque, & se retirerent avec perte de quelques gens ; cela ne laissa pas de donner beaucoup de courage aux assiégés : on se ranima en Angleterre pour la conservation de la Place. M. de Turenne y envoya encore quelque Infanterie ; & il y vint quelques palissades de Londres, avec lesquelles on fit travailler au bas Fort.

Vers la fin du mois de Novembre, l'armée du Roi fut obligée de se retirer de Ruminghen ; & celle des ennemis, qui avoit toujours été campée derriere Dunkerque, se retira aussi dans son païs, sans avoir pû rien entreprendre. M. le Prince étant tombé malade, se fit porter à Gand, où il fut en danger ; mais s'étant rétabli, on le mena à Bruxelles. Comme M. de Turenne faisoit retirer l'armée vers le Boulenois, il sçut par M. le Cardinal, qui avoit de très-bonnes intelligences en Flandre, que les ennemis avoient toujours dessein d'attaquer Mardyck, pendant l'hiver que l'armée du Roi ne pourroit plus secourir la Place ; c'est pourquoi il y envoya un renfort d'Infanterie Françoise ; & les Régimens n'ayant plus gueres de Soldats (la desertion étant venuë, à cause que l'on n'avoit rien touché durant toute la Campagne ; ce qui n'avoit jamais été depuis le commencement de la guerre) on fut obligé de commander des Officiers de chaque Corps, sans Soldats, ce qui ne s'étoit point encore fait ; & depuis le Roi y envoya tous ses Mousquetaires, avec les Compagnies de Gendarmes & Chevau-legers de M. le Cardinal, & ses Gardes. Comme M. de Turenne revint avec l'armée sur la frontiere, M. le Maréchal d'Aumont, qui étoit dans son Gouvernement du Boulenois, eut ordre de s'en aller à Mardyck, où il demeura bien avant dans le mois de Janvier.

Les ennemis ayant vû toutes ces précautions, n'entreprirent rien, & se contenterent de faire hiverner presque toute leur armée dans la Flandre, tant pour ne pas perdre de tems à attaquer cette Place, quand ils en trou-

AN. 1657. veroient l'occasion, que pour être plus près pour s'opposer à l'attaque des Villes de Flandre, quand le Roi, favorisé des Anglois, le voudroit entreprendre. Son armée demeura jusqu'au commencement de Janvier sur les frontieres, après quoi elle fut séparée à l'ordinaire dans ses quartiers en diverses Provinces de France. M. le Prince qui avoit été en quelque danger à Bruxelles, commença à se porter mieux; & les Géneraux ennemis s'y rassemblerent, ayant laissé leurs frontieres du côté de la Flandre, avec des garnisons beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire.

AN. 1658. Au commencement de Mars, le Gouverneur de Hedin étant mort, on donna ce Gouvernement à M. de Moret. Le Major se trouvant à Paris, vint aussi-tôt le trouver pour recevoir ses ordres, & s'en alla ensuite sans aucun soupçon dans la Place; M. de Moret y alla fort peu de jours après, & on lui refusa la porte: on apprit qu'il y avoit long-tems que ce Major s'étoit rendu maître de l'esprit d'une partie des Officiers; & voyant que le Gouverneur étoit mal sain, avoit pensé à s'emparer de la Place. M. le Maréchal d'Hocquincourt, depuis fort long-tems mécontent en Picardie, étant un homme qui prenoit des résolutions fort legerement, s'en alla à Hedin, sçachant les intentions de Desargues, Major de la Place, y demeura quelque tems sans y avoir aucun pouvoir, & de-là alla trouver M. le Prince en Flandre. Ceux de Hedin ne trouvant plus de sûreté à se raccommoder avec M. le Cardinal après ce qu'ils avoient fait, traitterent avec M. le Prince & avec les Espagnols, qui leur envoyerent des troupes qu'ils ne reçûrent point dans la Ville, mais ils les mirent quelque tems dans un Camp fort proche; & insensiblement, après beaucoup d'allées & de venuës pour négocier à Bruxelles, ils les introduisirent dans leurs fauxbourgs: ils traitterent durant tout ce tems-là à la Cour; mais on vit bien que c'étoit pour gagner du tems, & pour diminuer l'envie qu'on avoit de les aller attaquer promptement.

L'armée du Roi n'étant point encore en état de se mettre en Campagne, M. le Cardinal vit que cette négociation ne pouvoit nuire à rien. Le tems arriva que les troupes sortirent de leurs quartiers, & que le Roi s'en vint à Amiens avec la Reine. On eut par un Commis de M. le Tellier, nommé Carlier, qui avoit fait divers voyages à Hedin, des nouvelles qui donnerent moins d'esperance que jamais que la Ville s'accommodât avec le Roi. Cette nouveauté commençoit à réveiller beaucoup de gens en France, où naturellement il se trouve toujours des mécontens: d'ailleurs la longue guerre & la disette où étoient les Provinces, par la

continuation des grandes charges & tailles, donnoit sujet au peuple de souhaitter un changement dans le Ministere, & il le souhaittoit avec tant d'ardeur, qu'il ne regardoit pas s'il lui seroit avantageux ou dommageable.

Il y avoit eu auparavant des assemblées de noblesse en diverses Provinces, avec quelques Gentilshommes pour Chefs, & sur tout en Normandie. Quoique Madame de Longueville fut dans une dévotion si grande qu'elle ne se mêloit d'aucune caballe, néanmoins son esprit avoit tant d'ascendant sur les personnes, qu'elle les faisoit pancher du côté où elle avoüoit bien que son inclination la portoit; c'est-à-dire, du côté de M. son frere. La retraite aussi quelquefois comme le grand monde, fait éclore les semences des plus grandes affaires.

Les choses étoient ainsi désesperées quand la Cour vint à Amiens, où le Roi demeura quelques jours, & on y assembla une partie de l'armée. En ce tems-là se fit cette entreprise sur Ostende, où M. le Maréchal d'Aumont, qui avoit été durant l'hiver quelque tems dans Mardyck, s'engagea, sur la parole de quelques petites gens, qui furent trompés grossierement par ceux d'Ostende, lesquels ayant joüé une farce dans la Ville, firent semblant d'arrêter leur Gouverneur, criérent: Vive le Roi, dans les ruës, & dirent mille injures des Espagnols: ces gens crédules allerent trouver M. d'Aumont, comme il étoit à la rade avec douze ou quinze cens hommes, & l'ayant assuré qu'il étoit maître de la Ville s'il vouloit y venir; lui sans prendre aucun ôtage, entra sur le pont avec une partie de ses gens: les Espagnols, qui étoient cachés dans les caves, en sortirent; & fermant le Havre, prirent cinq ou six cens hommes avec M. le Maréchal d'Aumont; mais le reste qui n'étoit pas entré, se retira dans les navires.

Cette entreprise d'Ostende manquée, avec l'affaire de Hedin, faisoit concevoir de grandes esperances à M. le Prince, & fit commencer la Campagne avec de fort méchantes apparences de succès. La Cour même qui se trouvoit en ce tems-là à l'armée, décrioit au moins pour la plûpart les affaires autant ou plus que les autres. Quoique la plûpart des Officiers de l'armée n'étoient pas encore venus, le Roi s'approcha de Hedin avec dix ou douze mille hommes: ceux de dedans ayant quelques troupes Espagnoles campées dans les dehors, sortirent pour escarmoucher, & on tira le canon sur le Roi même, qui s'étoit avancé; de maniere que par cette déclaration si ouverte, on ne songea plus à traitter

AN. 1658. avec Hedin ; mais à s'y conduire comme avec une Place ennemie.

Durant l'hiver, M. le Cardinal avoit traitté avec l'Ambassadeur d'Angleterre, qui pressoit extrémement que l'on s'engageât devant Dunkerque, & on avoit signé les articles ; par lesquels il fut arrêté, que Dunkerque seroit mis entre les mains des Anglois ; qu'ils fourniroient six mille hommes de pied, & tiendroient la mer avec leur armée navale. Le traitté n'étoit que pour un an, dans lequel ils devoient continuer le même secours par terre, aider aussi par mer au siége de Gravelines, qui devoit demeurer au Roi, & ne prétendre point à d'autre Place qu'à celle de Dunkerque. M. le Cardinal souhaitta que l'on marchât en Flandre ; & M. de Turenne, sans sçavoir si on pourroit assiéger Dunkerque, ou si on s'arrêteroit à Bergues, désiroit aussi de faire voir naïvement aux Anglois, que l'on faisoit tout son possible pour l'exécution du traitté. Le Roi qui étoit campé à une petite heure de Hedin, s'en alla rejoindre la Reine à Montreüil, pour retourner ensemble à Calais, avec deux ou trois mille hommes que M. de Castelnau commandoit ; & M. de Turenne avec sept ou huit mille hommes, prit le chemin de S. Venant, pour y passer la Lys, & ensuite marcher vers Bergues & Dunkerque.

En arrivant auprès de Betune, il apprit de M. le Marquis de Créqui, qui en étoit Gouverneur, qu'il y avoit deux ou trois Régimens de l'ennemi dans Cassel, à cinq heures de S. Venant sur le chemin de Bergues ; il lui donna sept ou huit cens chevaux, & quelques mousquetaires commandés, avec lesquels s'avançant, il prit dans Cassel deux Régimens d'Infanterie Irlandois, qui faisoient deux ou trois cens hommes. M. de Turenne y arriva peu de tems après avec l'avant-garde ; & à cause des mauvais chemins, il y séjourna un jour pour attendre son bagage ; & s'il eût crû tous ceux du pays, il n'en auroit point mené, non plus que le canon, à cause de la difficulté qu'il trouveroit par les chemins, lesquels avoient été rendus plus mauvais qu'à l'ordinaire, à cause du grand hiver qui avoit duré si long-tems. Au mois de Mai, M. de Turenne voyant bien que la diligence étoit fort nécessaire, & apprenant par les prisonniers que l'armée ennemie n'étoit pas ensemble, il fit suivre toute la nuit le bagage, & faisant raccommoder les chemins, s'avança sur la Colme, & laissant Bergues à main gauche, marcha par des pays fort inondés, auprès d'une petite redoute que les ennemis gardoient, avec trente hommes & un Capitaine : on fit un passage sur la riviere ; & ayant trouvé quelques pilliers sur lesquels on mit des planches, on y

mena quelques chevaux par la bride : ce que voyant ceux de la Redoute & qu'on s'y avançoit avec cinquante ou soixante mousquetaires, ils se rendirent. C'étoit le seul passage dont on put se servir, à cause du pays inondé qui est entre Furnes & Bergues. On ne voyoit de-là à Dunkerque rien que de l'eau, & M. de Turenne s'en retourna avec peine à son quartier qui étoit à une heure de-là ; ayant laissé M. de Bellefons, Lieutenant Général, avec quelque Infanterie, afin de reconnoitre les chemins de-là à Dunkerque. An. 1658.

Il n'y avoit aucun homme dans le pays qui dit qu'il y eût un chemin ; & M. de Turenne ayant envoyé ce soir-là M. de Varenne le long de la Colme, laissa Bergues à droite, pour voir s'il y auroit moyen de communiquer par-là avec Mardick, où étoit M. de Castelnau. Il lui rapporta qu'à cause des eaux on ne pouvoit point passer : toute la nuit se passa sans qu'il crût qu'il y eût aucune apparence de pouvoir aller vers Dunkerque. Le matin, M. de Bellefons lui manda que les ennemis avoient quitté une autre Redoute près de Bergues, & qu'il y avoit une digue par laquelle il croyoit que l'on pouvoit aller vers les Forts, entre Bergues & Dunkerque. Les ennemis, depuis la prise de Mardick, avoient travaillé sur la digue de Bergues à Dunkerque, à deux grands Forts qui étoient à une telle distance, qu'il est certain qu'étant en état de défense, on ne put point assiéger Bergues ni Dunkerque sans les prendre, n'étant chacun qu'à une portée de canon l'un de l'autre, & à la même distance chacun de ces deux villes. On n'avoit point eu d'information juste de leur état ; de maniere que cela avoit toujours paru le plus grand obstacle pour le siége de Dunkerque : mais, comme j'ai dit, la résolution étoit prise de faire toutes choses pour répondre avec netteté au traitté des Anglois.

M. de Turenne se trouva de grand matin avec toute l'armée à cette Redoute qui avoit été prise le soir auparavant ; & faisant accommoder le pont sur la Colme, on s'avança vers ces Forts. Les prisonniers de la Redoute avoient dit que l'un étoit en état de défense & l'autre hors d'état. Après avoir fait combler beaucoup de fossés, les ennemis voyant que l'armée s'avançoit entre Bergues & Dunkerque, commencerent à abandonner les Forts & la Digue. M. de Castelnau étant arrivé avec les trois mille hommes qui étoient partis avec le Roi & trois mille Anglois, étant dès le jour auparavant à une portée de canon des ennemis, ils firent sortir deux bataillons de Dunkerque, & environ six ou sept cens chevaux pour défendre le canal & les Forts.

AN. 1658. L'armée s'approchant avec beaucoup de difficulté entre Bergues & Dunkerque, les ennemis furent pris par derriere, & leurs Forts n'étant point en défense, ils se retirerent à Bergues & à Dunkerque : mais la plus grande partie entra dans la derniere Place. M. de Turenne ayant marché avec peu de gens sur cette digue, envoya promptement un de ses gens à nage, pour avertir M. de Castelnau comme il avoit passé. Il s'en vint le trouver aussitôt; & comme il falloit à l'instant se résoudre au siége de Bergues ou de Dunkerque, le premier étant fort aisé & l'autre fort difficile; M. de Turenne croyant que si on perdoit ce moment, que l'on ne pourroit jamais y revenir, résolut, malgré toutes les difficultés, d'aller à Dunkerque. On ne put pas y marcher ce jour-là, à cause des eaux & des canaux; mais ayant travaillé aux ponts sur la Colme, sur le canal de Honscote à Dunkerque & sur celui de Furnes à la même ville, on se trouva le lendemain à deux heures après midi auprès des Dunes.

Toutes les troupes de l'ennemi qui étoient dans le voisinage s'y jetterent de façon, qu'il se trouva dans la Place environ deux mille deux cens hommes de pied & sept à huit cens chevaux : M. le Marquis de Lede y étoit aussi entré le jour auparavant que l'armée y arriva. M. le Prince & Dom Juan étoient encore à Bruxelles, persuadés que l'entreprise étoit impossible, puisque nous n'avions ni Bergues, ni Furnes, ni Gravelines, dont la premiere n'étoit distante que d'une heure, l'autre de trois, la derniere de quatre; & la saison empêchant qu'il n'y eût aucune herbe pour faire paître les chevaux. On commença dès ce soir-là à prendre les quartiers; & durant les cinq ou six premiers jours, si quelque Officier Général des ennemis avec un peu de troupes se fut mis à Furnes ou à Bergues, difficilement eût-on pû faire les communications avant qu'il y fût entré beaucoup de troupes dans la ville : mais l'ennemi ayant crû au commencement que l'on assiégeroit Bergues, & ayant ensuite appris le siége de Dunkerque, envoya seulement deux ou trois Régimens sous de méchans Officiers, qui, ayant ordre d'entrer dans la ville, demeurerent à Bergues, mandant l'impossibilité d'exécuter ce qu'on leur commandoit. Les Espagnols résolurent alors d'assembler promptement l'armée pour venir au secours.

Les premiers jours on essuya de très-grandes difficultés par l'assiette du Camp, à cause des communications; par le manque de bois pour les soldats, & par celui du fourage pour la Cavalerie. Comme on n'avoit que la mer, il est impossible d'en tirer les assistances nécessaires à cause de la difficulté des débarquemens : & aussi les Anglois, hors quelques canons

& cinq mille hommes d'Infanterie qui ont très-bien servi, apporterent fort peu de commodités au siége. Le Roi qui étoit à Calais, dès qu'il sçut que l'on étoit devant Dunkerque, pressa M. le Cardinal qui y donna les mains; de maniere qu'ils vinrent dans le vieux Fort de Mardick trois jours après que l'on fut arrivé devant Dunkerque, où l'armée prit ses quartiers. M. de Turenne se logea dans les Dunes auprès de l'étang, & retint une bonne partie des troupes avec lui depuis la mer jusqu'au canal de Furnes, où il posta un Régiment d'Infanterie. Il mit ensuite quelques Régimens Lorrains, & un Régiment d'Infanterie dans le grand Fort entre Bergues & Dunkerque avec peu de Cavalerie, & un Corps de troupes du côté de la mer, par où les ennemis pouvoient venir.

M. de Castelnau demeura au-delà du canal de Bergues avec les troupes qu'il avoit menées avec lui & les Anglois. Il y eut des difficultés extrêmes à faire des ponts de communication: l'ennemi sortoit quelquefois de la ville avec sept ou huit escadrons; mais comme il n'y avoit point de tranchée ouverte, on n'étoit pas assez près de lui pour pouvoir rien entreprendre.

Ces premiers jours ayant été très-difficiles, il commença à venir au Camp quelques barques avec des vivres, & ensuite de l'avoine pour la Cavalerie qui étoit du côté des Dunes: il y vint aussi des outils & quelques palissades avec quoi on travailla à la circonvallation qui ne valut jamais rien, & principalement du côté des Dunes. On fit aussi une estacade de gros piliers, liés par des chaines que les matelots Anglois venoient accommoder, lesquels ne pouvoient jamais résister aux grandes marées, quand il y avoit beaucoup de vent. Mais toutes les nuits la Cavalerie étoit de garde sur le bord de la mer: on mettoit des caissons quand la mer s'en alloit, & on les ôtoit avec les chevaux quand elle revenoit; de sorte qu'il n'y demeuroit jamais d'espace vuide. L'armée qui étoit fort foible au commencement, grossissoit peu à peu par beaucoup de troupes qui vinrent de France. On avoit trouvé à propos de commencer le siége avec peu de troupes, plutôt qu'en les attendant de donner du tems aux ennemis de se rassembler; ce qui assurément auroit rompu le dessein, leur étant aisé de pourvoir à une Place comme Dunkerque, & voyant bien que ce n'étoit que par-là seulement que la France maintenoit l'alliance des Anglois: mais l'affaire de Hedin & d'Ostende leur avoit donné de la securité. Le Roi fut quelques jours à Mardick, où M. le Cardinal faisoit pourvoir à toutes les munitions de guerre, & avoines pour la Cavalerie, & à faire apporter par mer des fascines & des plates-formes. Comme on commença à parler avant que la

An. 1658. tranchée fut ouverte, que les ennemis s'aſſembloient, il conſeilla très prudemment au Roi de s'en retourner à Calais, n'y ayant aucun lieu où il pût demeurer ſurement, & ce ſiége-là étant par la ſituation du pays d'une telle condition que la retraite étoit comme impoſſible, s'il arrivoit du malheur à un quartier de l'armée.

Trois ou quatre jours après le départ du Roi, de la Reine & de Monſieur, on ouvrit la tranchée du côté des Dunes, dont on ſe ſervoit comme de Place d'armes. La premiere nuit les ennemis firent une ſortie avec toute leur Cavalerie : on eut beaucoup d'allarmes en plaçant les travailleurs, & les Anglois, qui n'étoient pas fort accoutumés aux ſiéges, quittoient le travail & couroient auſſi-tôt à leurs armes. Comme les premieres nuits ne ſont gueres dangereuſes, on ne perdit preſque perſonne. On vit le matin toute la Cavalerie des ennemis dehors, & la face de la ville étant grande de ce côté-là, les ennemis avoient bien vingt piéces de canon qui voyoient les tranchées ; de ſorte que juſqu'à onze heures ou midi, la Cavalerie ennemie s'avançant à la faveur du canon, paroiſſoit comme des troupes en campagne, les unes devant les autres ; mais dès qu'elle vouloit approcher des tranchées, la Cavalerie du Roi la repouſſoit avec tant de vigueur, qu'en diverſes ſorties que les ennemis ont fait, ils n'ont pas eu le moindre avantage ; & quoique notre Cavalerie perdit beaucoup par le canon & même par la mouſqueterie, en approchant de la contreſcarpe, on les a toujours pouſſés juſques ſur le bord.

Les Suiſſes releverent les Gardes, & le quatrième jour que Picardie étoit en garde, & que le Régiment du Pleſſis avoit la tête de la tranchée, il faiſoit un ſi grand vent, que l'on ne pouvoit pas voir à cauſe du ſable. Les ennemis ſortirent, raſerent un peu le bout de la tranchée, & bleſſerent ou tuerent cent hommes des nôtres. Les Anglois avoient une attaque à la main gauche, & la cinquième ou ſixième nuit on fut ſur les bords des premieres paliſſades, que les Anglois attaquerent fort vigoureuſement ; mais quoiqu'ils allaſſent hardiment ſur les paliſſades, ils ne ſçavoient pas s'y loger, & revenoient toujours dans les tranchées avec beaucoup de perte : on l'a auſſi eſſayé trois ou quatre fois du côté des François ſans y réüſſir. Vers le ſixième ou ſeptième jour de la tranchée ouverte, M. de Turenne eut avis que les ennemis s'aſſembloient, & que M. le Prince & Dom Juan arrivoient à Furnes avec l'armée.

On ne pouvoit rien faire de bon du côté des Dunes pour la circonvallation ; & quoique l'on en prît quelques unes avancées, on en voyoit toujours d'au-

tres qui incommodoient ; & l'incertitude si un ennemi viendra encore par quelque côté, fait toujours paroître les choses moins dangereuses que quand on le voit en présence. Les assiégés avoient fait diverses sorties avec leur Cavalerie ; mais ils furent toujours repoussés avec tant de vigueur par la Cavalerie de l'armée du Roi, que cela les empêchoit de rien faire de conséquence : mais on y perdit toujours de bons Officiers, & principalement par leur canon, dont ils demeurerent long-tems les maîtres. Tous les Officiers Généraux qui étoient M. de Schomberg, M. de Crequi, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons, M. de Gadagne, se signaloient toujours où ils se rencontroient, & le Marquis de Crequi fit très-bien à une ou deux sorties de Cavalerie, dans l'une desquelles M. le Comte de Guiche, Mestre de Camp aux Gardes, fut blessé, comme il y étoit couru volontaire : M. le Comte de Soissons eut aussi un cheval tué, & pensa être pris prisonnier tout proche des palissades de la contrescarpe.

Au huit ou neuvième jour de la tranchée ouverte, on avoit déja pris quelques palissades avancées sur le glacis de la contrescarpe, & essayé quelques logemens, où on n'avoit pu se maintenir ; lorsqu'on vit un Corps de Cavalerie qui s'avançoit le long des Dunes : on ne sçavoit pas si c'étoit toute l'armée. M. de Turenne marcha avec peu de gens le long de la mer : dans ce tems-là ils pousserent la garde de l'autre côté des Dunes, qui n'étoit que d'un Régiment de Cavalerie ; & M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mousquet par quelques soldats avancés à un petit travail, dont il mourut le soir. On ne sçut pas seulement qu'il fut blessé, que par des Trompettes qui vinrent, & cette Cavalerie se retira auprès de l'Abbaye de Dunes, qui est assez proche de Furnes, où étoit l'armée des ennemis, environ à deux heures du Camp.

Les Suisses entrerent ce jour-là aux tranchées, & on ne put pas se rendre maître de la contrescarpe. Le lendemain on vit toute l'armée des ennemis qui marchoit dans les Dunes, & cet avantage qu'elles leur donnoient pour s'approcher du quartier général, se faisoit encore bien mieux voir quand l'ennemi étoit proche ; de sorte que M. de Turenne s'avança de sept ou huit cens pas seulement, au-devant de son quartier avec les troupes qui y étoient, laissa toutes les autres dans la circonvallation, & occupa une haute Dune, où il craignoit que les ennemis ne vinssent se mettre ; fit promptement planter des pieux sur l'Estrang vis-à-vis de ce lieu ; l'autre estacade lui devenant inutile, à cause qu'il avoit fait avancer ses troupes.

AN. 1658. On fit auſſi quelque petit retranchement ſur le haut des Dunes en préſence ; mais on peut bien juger que tous ces travaux-là ne pouvoient être guere bons, étant faits en ſi peu de tems ; & que des piliers plantés à la hâte où la marée revenoit, ne pouvoient gueres bien tenir.

L'ennemi s'étant avancé à une demie heure de ce lieu, où M. de Turenne s'étoit mis avec l'armée, fit alte ; & on vit bien qu'il falloit loger. Dom Juan d'Autriche avoit la main droite qui regardoit la mer, & M. le Prince de Condé avoit la gauche qui alloit ſur le canal, qui vient de Furnes à Dunkerque. Il y a de cet eſpace-là environ quinze cens pas de Dunes qui ſont acceſſibles, mais inégales, l'Eſtrang à la main droite, & à la main gauche une prairie de douze ou quinze cens pas, traverſée de petits foſſez qui vont juſqu'au canal de Furnes. M. le Prince fit facilement la communication de ces petits foſſez, & deux ou trois heures devant la nuit il fit un pont ſur le canal avec beaucoup de barques qui lui vinrent de Furnes ; & ce pont tenoit à ſon aile gauche. M. de Turenne allant le long de ce canal, les vit travailler au pont, & le faire en une heure. Il fit retirer toutes les gardes avancées qui étoient de ce côté-là, & voiant l'avantage que l'ennemi auroit de marcher d'un côté & d'un autre du canal vers Dunkerque, il ſentit à l'inſtant qu'il n'y avoit rien à faire que de combattre les ennemis, il envoia ſes ordres à tous les quartiers, pour ſe rendre deux heures devant le jour au ſien. Il commanda aux Anglois qui étoient entre Dunkerque & Mardick d'envoyer leur bagage ſous le Fort, & aux troupes qui étoient en-deçà du Canal de Dunkerque à Bergues, de mettre le leur ſous un grand Fort que les ennemis avoient commencé l'hiver & que l'on gardoit.

Comme il y avoit ſix ou ſept canaux entre les quartiers, il étoit bien plus facile à ceux de Dunkerque de faire quelque ſortie ſur eux quand ils étoient affoiblis, & ainſi il étoit fort dangereux de laiſſer une grande circonvallation ſans troupes ; ceux de la ville pouvant mettre le feu au Camp & rompre les ponts de communication. Outre cela la tranchée le mettoit en grande peine ; car une ſortie des aſſiégés & un étonnement de troupes qui ſe croyoient abandonnées, l'armée marchant au-devant de l'ennemi, l'auroit obligé à lever le ſiége. D'ailleurs, comme on étoit tout proche du chemin couvert de la contreſcarpe, & qu'il y avoit déja quelques traverſes de glacis priſes, les ſorties étoient fort à craindre, parcequ'on ne peut plus ſortir des tranchées, quand la tête eſt pouſſée ; & la confuſion s'y met aiſément. L'ennemi ayant toutes les contreſcarpes, & le feu de la Place, au lieu que les tranchées étoient fort reſerrées, & ſi avancées que la Cavalerie ne pou-

voit plus agir, on ne pouvoit pas remédier à cela & continuer son dessein de combattre, qu'en faisant entrer, comme l'on fit, une bonne garde de tranchée qui fut deux bataillons des Gardes Françoises, qui eurent ordre d'essayer à se loger sur la contrescarpe, comme les jours précédens. Les Anglois entrerent aussi à la main gauche avec une bonne garde, & il y eut huit escadrons de Cavalerie commandée pour y être de renfort. An. 1658.

Les troupes marcherent toute la nuit selon l'ordre donné, & les dernieres furent un peu devant le jour au quartier de M. de Turenne. La nuit se passa de cette façon, les ennemis ayant seulement envoyé donner une allarme ou deux. Il s'y trouva de l'armée du Roi, sans compter ce qui demeura au Camp, aux bagages & à la tranchée, huit à neuf mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux. Il y avoit dix bataillons François & six Anglois, & deux bataillons François mêlés dans l'aîle droite de la Cavalerie, & des mousquetaires François & Anglois dans l'aîle gauche avec dix piéces de canon, dont cinq alloient à l'aîle droite entre les Dunes & la prairie, & les cinq autres le long de l'Estrang, lequel étoit très-large, parceque la mer étoit basse. Il y avoit cinquante quatre escadrons de Cavalerie légere, & quatre de Gendarmes.

La premiere ligne de l'aîle droite & de l'aîle gauche étoit composée chacune de quatorze escadrons, les secondes lignes de dix chacune, quatre escadrons de Gendarmes qui soutenoient l'Infanterie, & six escadrons de réserve qui marchoient à une assez grande distance derriere toute l'armée. La premiere ligne d'Infanterie étoit de dix bataillons & la seconde de six, qui n'avoient point de commandés devant eux que cinquante mousquetaires des Gardes, pour faire un peu éloigner la Cavalerie ennemie qui étoit en petites troupes sur les Dunes un peu loin de leur armée.

M. de Castelnau commandoit l'aîle gauche, & avoit M. de Varennes qui menoit la premiere ligne de la Cavalerie; & comme les Lorrains en faisoient une partie, M. de Ligneville commandoit quelques escadrons près de l'Infanterie. M. le Marquis de Crequi commandoit les escadrons de la droite de l'aîle droite, & M. d'Humieres étoit avec ceux qui étoient proche de l'Infanterie. M. de Schomberg commandoit la seconde ligne de l'aîle gauche, & M. d'Esquencourt la seconde ligne de l'aîle droite. M. de Richelieu étoit à la réserve, & M. de Gadagne commandoit la premiere ligne de l'Infanterie, & M. de Bellefons la seconde. L'Infanterie Angloise de la premiere & seconde ligne étoit commandée par M. le Général Lockart, Ambassadeur d'Angleterre en France, & par M. Morgan, Général Major.

AN. 1658. A une heure de jour, on sortit en cet ordre de ce lieu où M. de Turenne s'étoit avancé le jour précédent dans les Dunes, & où les troupes l'étoient venu joindre la nuit; & comme les Gardes des deux armées se voyoient, dès que l'armée du Roi commença à monter sur la premiere Dune, les ennemis furent promptement avertis de sa marche; de maniere que l'on vit revenir en diligence quelques chevaux qui étoient à la pâture, & former les escadrons & bataillons qui étoient dans le Camp sans bagage. Leur armée étoit demeurée comme le jour précédent: Dom Juan d'Autriche à la main droite avec le Marquis de Caracêne & le Duc d'York, le Duc de Glocestre & Dom Estevan de Gamare; & à la main gauche M. le Prince de Condé avec ses Officiers Généraux, M. de Coligni, M. de Bouteville, M. de Persan, M. de Guitaut & M. le Comte de la Suze: M. de Marsin qui étoit le seul Officier Général qui y manquoit, étoit avec un petit Corps vers le Luxembourg. La Cavalerie de l'aîle gauche qui étoit fort étenduë vers le canal, ne pouvant pas être employée dans cette prairie, à cause des fossés, M. le Prince la mit sur cinq ou six lignes depuis les Dunes jusqu'à ces fossés, où ni les uns ni les autres ne pouvoient marcher que deux où trois escadrons de front. Il mit deux bataillons dans un lieu un peu couvert, tout devant sa Cavalerie; & après, en remontant les Dunes, il commençoit à y en avoir jusqu'à ce qu'ils joignissent l'Infanterie de Dom Juan d'Autriche, laquelle alloit jusqu'au bord des Dunes qui regarde l'Estrang, & toute sa Cavalerie étoit derriere son Infanterie, de laquelle il avoit avancé un bataillon Espagnol sur une Dune assez haute, qui étoit près de cent pas devant toutes les autres.

On les vit se ranger en cet ordre-là: comme l'armée du Roi marchoit à eux, & comme la hauteur des Dunes empêchoit de voir tous leurs mouvemens, M. de Turenne croyoit qu'il y avoit beaucoup de Cavalerie derriere leur Infanterie, & on lui dit après que M. le Prince, qui avoit cinq ou six lignes les unes derriere les autres, en vouloit prendre quelqu'une pour mettre derriere son Infanterie, comme en effet ses Gardes y étoient, & encore quelques escadrons. Le canon de l'ennemi n'étoit pas encore venu, & il devoit arriver ce soir-là avec leur bagage; & il pouvoit y avoir dans leur armée neuf à dix mille chevaux & cinq à six mille hommes de pied. M. le Prince courut lui-même avertir Dom Juan que l'armée du Roi marchoit, & il fit mettre ses troupes en ordre avec toute la diligence qu'il se peut.

Les choses étant ainsi disposées des deux côtés, l'armée du Roi marchoit

au petit pas, & l'ennemi étant assez empêché à se mettre en bataille, tous les Officiers Généraux y étoient occupés, & on voyoit bien qu'il n'en venoit point à leurs gardes avancées, lesquelles se retiroient vers le gros de l'armée, sans escarmoucher. On voyoit bien aussi que plus de diligence à marcher apporteroit un grand avantage, ôtant toujours à l'ennemi un tems de se mettre en ordre : mais un Corps d'armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas réglé, & souvent il faut un peu attendre les uns les autres pour se pouvoir ranger. On avoit, comme j'ai dit, dans l'armée du Roi cinq piéces de canon à chaque aîle, qui marchoient à la tête des premiers escadrons & étoient à une distance raisonnable de l'ennemi. On tiroit un coup ou deux de chacune, & après on attelloit en diligence pour reprendre la tête des escadrons. On fit quatre ou cinq décharges avant que de joindre les ennemis.

Les Anglois qui étoient à l'aîle gauche, trouvant les premiers cette Dune qui étoit plus avancée, monterent avec deux bataillons pour l'attaquer, & ils eurent quelque tems les piques croisées avec les Espagnols; mais la grande résolution avec laquelle ils les attaquerent, & quelques commandés d'Infanterie du Corps Anglois qui vinrent par le flanc, obligea un Régiment Espagnol à se mettre en confusion & à s'enfuir: c'étoit celui de Dom Gaspard Boniface.

La Cavalerie de l'ennemi soutint assez bien au commencement son Infanterie; mais les Régimens de Cavalerie de l'aîle gauche, ayant promptement secouru les Anglois, & aussi quelques escadrons des nôtres ayant pris le long de l'Estrang, vinrent se mettre entre les deux lignes de l'ennemi; ce qui les mit en confusion, étant aussi chargés vigoureusement à la tête, dans le tems que les Anglois étoient montés sur la Dune, & que ce Régiment Espagnol & celui qui le soutenoit commençoient à reculer. Les Gardes, les Suisses, les Régimens de Picardie & de Turenne commençoient à attaquer l'Infanterie qui étoit devant eux; & les quatre escadrons de l'avant-garde marcherent à ce qui avoit la tête du Corps de M. le Prince. Son Infanterie ne fit qu'une fort méchante décharge,& l'Infanterie de l'armée du Roi ne tira presque pas, & ne se mit en nulle confusion pour les rompre. La Cavalerie rompit aussi les premiers escadrons de l'ennemi avec peu de résistance; & poussant trop avant, elle fut ramenée par celle de l'ennemi, où M. le Prince se trouvant, il y eut un tems où les choses furent un peu en balance. Toute la Cavalerie de l'ennemi avançant en bon ordre, à cause de ce petit succès; mais n'y ayant eu que quatre escadrons poussés,

AN. 1658. la Cavalerie se trouvoit derriere en bon ordre, & les Gardes & les Suisses qui avoient trouvé fort peu de résistance, & qui étoient en fort bon ordre (quoique les derniers eussent été chargés par les Gardes à cheval de M. le Prince, dont il en demeura une partie sans qu'ils entrassent dans le bataillon) se tournerent un peu à droit, & reçurent avec un fort grand feu cette Cavalerie de M. le Prince qui s'avançoit. Le Régiment de Montgommeri Infanterie, qui étoit aussi mêlé dans l'aîle droite, fit une décharge, & ces Régimens poussés se remirent. M. le Prince y eut son cheval blessé & en prit diligemment un autre : la confusion commençant déja dans ses troupes, il eut grand' peine à se sauver. MM. de Bouteville & Coligni y furent pris : M. de Meille pris & blessé, dont il mourut peu de jours après.

Ceci arrivant un peu après que la confusion se fut mis dans l'aîle droite des ennemis, toute leur armée se mit en désordre sans se rallier ; & hors quelques escadrons qui se débanderent, toute l'armée les suivit un quart d'heure en fort bon ordre : une partie de leur Infanterie se sauva par la main gauche dans le marais ; tout le reste fut pris : il y eut bien entre trois & quatre mille prisonniers de l'ennemi, & mille au plus tués ou blessés. De l'armée du Roi, il y eut quelques Officiers & Cavaliers tués des escadrons de la droite & de la gauche des deux aîles, quelques Soldats & Officiers de l'Infanterie Angloise, & peu du reste de l'Infanterie.

Comme on étoit engagé au siége, on ne put pas suivre fort long-tems ; néanmoins la Cavalerie poussa jusqu'auprès de Furnes, derriere laquelle Place les ennemis se retirerent, & s'y arrêterent, sçachant bien que l'armée du Roi s'arrêteroit au siége : il s'y sauva quantité de prisonniers, que les Cavaliers & les Officiers laissoient aller pour leur rançon ; & on sçut depuis que presque tous les Officiers de l'ennemi le furent dans le combat : Dom Juan & le Marquis de Caracene, M. le Duc d'York & M. le Duc de Glocestre son frere, étoient à l'aîle droite, qui firent très-bien ; mais ils furent obligés de se sauver avec les autres.

M. de Turenne retournant au Camp, envoya M. de Pertuis en porter la nouvelle au Roi, qui étoit à Calais, lequel revint le lendemain à Mardyck, & le siége se continua. Les assiégés n'ayant point relâché de leur vigoureuse résistance ; trois jours après la bataille, M. le Marquis de Créqui se logea avec le Régiment de Turenne sur la contrescarpe, où on perdit beaucoup de gens ; & depuis cela, M. de Schomberg, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons & M. de Gadagne avancerent à leur garde autant qu'il se pouvoit : comme il y avoit beaucoup de tra-

verses, il n'y avoit point de garde où il ne fallût faire quelque chose de fort vigoureux à découvert. Les Anglois qui étoient à main gauche, quoiqu'ils fissent très-bien leur devoir, ne purent jamais se loger sur la contrescarpe qu'après qu'elle fut abandonnée. M. de Castelnau, qui avoit agi avec beaucoup d'utilité & de vigueur durant tout le siége, fut blessé, allant au Fort Leon, dont il mourut. Comme depuis la bataille on ne craignoit plus d'engager beaucoup d'Infanterie devant la Ville, on avoit commencé une attaque à ce Fort, qui servit plutôt à une diversion qu'à autre chose : on fit aussi abandonner aux ennemis un Fort de bois, dans lequel ils avoient du canon, aussi-bien que tout le long d'une digue qui avançoit dans la mer, dequoi ils incommodoient fort la tranchée ; mais ils le quitterent bientôt ; de maniere que six ou sept jours après la bataille, qui étoit le dix-huitième de l'ouverture de la tranchée, comme on étoit logé au pied de leur dernier ouvrage, ils demanderent à capituler. On sçut que le Marquis de Lede étoit mort le même jour, ayant été blessé cinq ou six jours auparavant.

Le Roi étant depuis cinq ou six jours à Mardyck, vint le lendemain avec M. le Cardinal au quartier de M. de Turenne, où les ôtages étant donnés, la Capitulation fut signée, & la garnison sortit un jour après, & fut conduite à S. Omer : il y restoit mille hommes de pied en sept ou huit Régimens, & six à sept cens chevaux. La Ville fut, selon le traitté, remise aux Anglois ; & deux jours après M. de Turenne marcha à Bergues. Les ennemis étoient demeurés à Furnes, & avoient laissé huit ou neuf cens hommes dans Bergues. Le Roi qui n'avoit bougé de Mardyck depuis la prise de Dunkerque, y vint comme l'armée y arrivoit ; & la tranchée étant ouverte le lendemain, il vint encore se promener au quartier de M. de Turenne, & il paroissoit bien qu'il avoit fort mauvais visage ; & en effet il eut dès le soir une grande fiévre, & avoüa qu'il en avoit quelque ressentiment depuis deux jours, sans l'avoir voulu dire : c'est là où sa grande maladie commença ; & étant porté à Calais, il y fut à l'extremité.

La premiere nuit de la tranchée à Bergues, on emporta une redoute que les ennemis avoient proche de leur contrescarpe, & on se logea en un lieu, avec toute la garde de la tranchée, où on ne pouvoit pas aller de jour. Le lendemain, M. de Schomberg commanda la garde : on emporta la contrescarpe & tous les travaux de dehors, & on se logea sur le bord du fossé, lequel on commença à remplir, & il fit mener du canon

An. 1658. à découvert près de la porte, de sorte que ceux de la Ville demandant à capituler, ne furent reçûs que prisonniers de guerre. Il y avoit cinq vieux Régimens d'Infanterie & un Régiment de Cavalerie dans la Place, qui faisoient entre huit & neuf cens hommes : dès qu'ils eurent demandé à capituler, & qu'ils virent qu'on ne les vouloit recevoir que prisonniers de guerre, il leur prit un si grand étonnement, que beaucoup se jetterent dans le marais pour se sauver ; mais ils furent repris par les Soldats, & le reste jettoit les armes, & abandonna tous ses postes le long des murailles ; & si M. de Turenne n'y fût arrivé, on alloit piller la Ville : on fit enfermer tous ces Soldats & Officiers, & ils furent envoyés en France par Calais. Le lendemain M. de Turenne sçachant que l'ennemi quittoit les environs de Furnes, y envoya M. de Varenne avec deux mille hommes, & suivit quatre ou cinq heures après, avec fort peu de gens. Ceux de Furnes ayant tiré quelques coups, voyant qu'ils étoient abandonnés par leur armée, qui étoit à Nieuport, & qu'elle n'y avoit laissé que quatre-vingt hommes, se rendirent à un Trompette qu'il leur envoya, après avoir fort menacé les Bourgeois qu'ils seroient pillés s'ils se défendoient, & dans l'instant même M. de Turenne entra dans la Ville, & renvoïa ces quatre-vingt hommes à Nieuport, où étoit Dom Juan d'Autriche. Il y demeura cette nuit-là ; parcequ'ils ne se rendirent qu'à une heure de nuit, & s'en retourna le lendemain de grand matin au Camp ; & comme il avoit tenu M. le Marquis de Créqui avec un Corps à Rosebrugh, qui est sur le chemin de Bergues à Ypres, il lui ordonna de prendre le chemin de Dixmuyde par le dedans du païs ; & lui il marcha le long de la digue droit à la Fintelle & à la Kenoque, où se sépare le canal qui va à Ypres & à Dixmuyde.

Les ennemis qui depuis la prise de Bergues s'étoient retirés entre Nieuport, Dixmuyde & Ypres, vouloient garder ces canaux là ; mais la marche si promte, qui ne leur donnoit aucun tems, les empêchoit d'oser s'arrêter en aucun lieu, n'ayant pas eu le tems de s'accommoder. Ils commençoient à travailler à une redoute à la Kenoque, & il y avoit quelque Cavalerie derriere ; & comme c'est un pays où on ne va que par des digues, le premier fortifié en un lieu y a grand avantage ; mais le peu de tems qu'ils avoient pour disposer leurs affaires, les faisoit toujours prendre des partis ausquels on voyoit bien que la nécessité les obligeoit, & ainsi ils étoient toujours embarassés dès que l'on s'avançoit, étant aisé de connoître qu'ils ne s'arrêtoient que dans l'esperance qu'ils avoient, que l'on

l'on n'iroit pas plus avant, & leur bagage étoit toujours quatre ou cinq heures derriere eux. L'armée du Roi ayant donc fait une grande marche de Bergues à la Kenoque, où un tiers de nos troupes passa à nage pour prendre des bestiaux qui étoient au-delà; on marcha le lendemain de grand matin vers Dixmuyde, qui n'en est qu'à une bonne heure, & où on ne va aussi que par des digues. AN. 1658.

La Ville avoit été fort négligée, étant au cœur du pays, & l'on commençoit depuis huit ou dix jours à en raccommoder les contrescarpes. M. le Prince qui demeura long-tems à une porte pour voir arriver l'armée du Roi, vit bien qu'il n'étoit pas en état de la défendre; il y laissa néanmoins trois ou quatre cens hommes, avec ordre, comme il parut depuis, de se rendre en cas que l'on passât la riviere, & qu'ils vissent que l'on formât le siége. L'armée de l'ennemi étoit entre cette Place & Nieuport; mais ayant mis des gens dans Ypres, ils s'étoient beaucoup affoiblis; & outre cela, ils ne trouvoient pas à propos, à cause de l'étonnement de leurs troupes, de faire tête en aucun endroit, quelque serré qu'il fût.

L'armée du Roi fit un pont auprès de Dixmuyde; & ayant fait passer quelques troupes pour sommer la Ville, M. de Moret arriva en ce tems-là, envoyé par M. le Cardinal à M. de Turenne, pour lui dire que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il n'entreprît rien avant que de sçavoir l'état de la maladie de Sa Majesté: peut-être que l'on eût songé à passer la riviere, si la Ville ne se fût renduë. Les habitans envoyerent demander à capituler; & M. de Turenne permit à la garnison de se retirer à leur armée ou à Nieuport; ce qu'elle fit. M. le Cardinal mandoit à M de Turenne de lui envoyer quelques Compagnies des Gardes & deux ou trois des Suisses; ce qu'il fit: M. le Comte de Soissons s'en alla avec ces Compagnies de Suisses. On étoit fort en peine de la maladie du Roi; & toute l'armée avoit les sentimens qu'elle devoit, résoluë de demeurer dans son devoir si quelque malheur arrivoit. Comme c'est une chose qui regarde le détail de la Cour, beaucoup de personnes qui y étoient, pourront parler de toutes les circonstances, lesquelles M. de Turenne a fort bien sçûës. Le Roi a toujours dans cette extremité témoigné une grande tendresse à M. le Cardinal, lequel fut un jour ou deux en peine des dispositions de Monsieur, auquel il parla de très-bon sens, & lui dit qu'il sçavoit qu'il y avoit des gens qui cabaloient avec lui sur la maladie du Roi, & que si quelque malheur arrivoit, qu'il ne falloit pas qu'il se mit en peine, ni douter que lui & tout le Royaume ne se soumissent. M. le Cardinal contre qui on crie,

AN. 1658. comme on fait d'ordinaire contre ceux qui gouvernent, trouva beaucoup d'amis en ce tems-là. Il y eut quelques femmes à qui la Reine sçut fort mauvais gré des discours qu'elles avoient tenu durant la maladie du Roi, & de leur curiosité de voir comme il se portoit. Le Roi fut deux jours à l'extrémité, & revint par du vin émétique, parlant dans ses reveries fort souvent de l'armée. Il commença après un grand effort de nature à reprendre un peu de vigueur, & il n'y eut d'allarme que ces deux jours; car les réjoüissances recommencerent après, & l'on envoya des courriers par tout annoncer la convalescence de Sa Majesté.

M. de Turenne ne bougea de l'armée auprès de Dixmuyde, & recevoit tous les jours de M. le Cardinal des lettres sur l'état où étoit le Roi, dont la maladie fit arrêter l'armée neuf ou dix jours, sans rien entreprendre. On fit seulement avancer M. le Marquis de Créqui fort proche de Nieuport: l'ennemi croyant que c'étoit le Corps de l'armée, quitta son Camp qui étoit à une demie heure de Nieuport, derriere un canal où il commençoit à se retrancher, & se sépara. M. le Marquis de Caracêne entra à Nieuport avec une bonne partie de l'Infanterie; M. le Prince s'en alla à Ostende, & Dom Juan à Bruges. Sans la maladie du Roi, M. de Turenne se seroit mis entre Nieuport & Ostende le même jour que l'ennemi se sépara; & comme on a sçû depuis qu'ils n'avoient ni vivres ni munitions de guerre dans cette Place, & qu'on pouvoit couper tous leurs convois, il est certain que l'on eût pris les deux tiers de l'armée d'Espagne, avec un peu de patience.

Le Roi commençant à se mieux porter, M. le Cardinal manda à M. de Turenne qu'il s'en venoit à Bergues, & le pria de s'y en venir. C'étoit dans le commencement du mois de Juillet; & M. le Maréchal de la Ferté qui avoit assemblé son Corps ordinaire de troupes, qui pouvoit monter en tout à cinq ou six mille hommes, étoit vers Lens; & M. le Cardinal lui avoit promis dès le commencement de la Campagne, qu'il prendroit quelque tems pour lui faire faire un siége; de sorte qu'il lui manda de s'en venir à Cassel, & M. le Cardinal s'y trouva avec M. de Turenne: M. le Tellier y étoit aussi; & devant que de partir de Bergues, on étoit convenu qu'il n'y avoit point d'autre Place à assiéger que Gravelines, M. de Turenne ayant fait voir à M. le Cardinal qu'il esperoit couvrir avec l'armée Bergues Furnes & Dixmuyde, & qu'il pouvoit donner la main à Gravelines, si l'ennemi y alloit; ce qu'on ne pouvoit pas faire au siége d'aucune autre Place, où il eût fallû s'éloigner davantage des Villes con-

quises. J'avois oublié de dire que M. de Turenne avoit deja vû une fois M. le Cardinal à Bergues depuis la maladie du Roi, où il lui avoit conté tout ce qui s'y étoit passé. Le Ministre fit partir le Roi pour aller à Paris avec la Reine : Sa Majesté étoit encore fort foible ; mais elle se remit fort promptement ; & le Cardinal voulant voir encore commencer quelque chose avant que de s'en aller, allongea son séjour dans le pays jusqu'à la prise de Gravelines. On alla donc à Cassel, où étoit M. le Marechal de la Ferté, qui dit à M. le Cardinal, que pourvû qu'il demeurât dans le voisinage, il entreprendroit ce qu'il voudroit, & ainsi il fit marcher des troupes pour investir Gravelines.

Depuis la bataille de Dunkerque, l'ennemi avoit retiré sa meilleure Infanterie de Gravelines ; & ayant le cœur du pays à défendre, n'avoit laissé dans cette Place que sept à huit cens hommes. M. de Turenne envoya sept ou huit Régimens d'Infanterie pour le siége, & demeura auprès de Dixmuyde : M. le Marquis de Créqui étoit toujours avec un Corps détaché près de Nieuport, où M. le Duc d'York & M. le Marquis de Caracène furent plus d'un mois, M. le Prince à Ostende, & Dom Juan à Bruges, & M. le Prince de Ligne à Ypres. L'armée du Roi ne s'affoiblissoit que par les maladies, quoiqu'il fallût aller tous les jours au fourage, & que l'on fit beaucoup de courses dans le pays.

M. de Turenne envoya M. de Varenne, Lieutenant Géneral, que M. le Maréchal de la Ferté lui demanda, comme une personne qui entendoit très-bien les siéges. Le troisième ou quatrième jour après la tranchée ouverte, il fut tué d'un coup de canon. Il avoit été toute sa vie avec M. de Turenne ; & c'étoit un des meilleurs Officiers qu'il y eût en France. M. le Comte de Moret fut aussi tué du même coup. Il étoit Lieutenant des Gendarmes de M. le Cardinal, & devoit avoir le Gouvernement de Gravelines. M. de Turenne l'aimoit tendrement ; & il n'y avoit point de Gentilhomme en France à qui il eût si-tôt ouvert son cœur, lui ayant reconnu en diverses affaires un procedé fort sincere, & accompagné de beaucoup de jugement, sans laquelle qualité toutes les autres, & principalement à la Cour, se rendent inutiles & à soi & à ses amis. Il n'est pas croyable combien il en a été touché, comme d'une perte qui ne se répare point.

On ne fit presque point de circonvallation à Gravelines, à cause que l'armée du Roi couvroit le siége. On demeura trois semaines devant la Place, & la tranchée avoit été ouverte près de quinze jours avant que les ennemis changeassent de posture. Ils avoient toujours eu un Corps sous

AN. 1658. M. de Marsin, qui regardoit le Luxembourg, lequel ils firent rapprocher de la Flandre, & leverent trois ou quatre mille hommes de pied vers le Brabant : tout cela se trouva prêt à marcher vers le tems que j'ai dit. Ils avoient au commencement de la Campagne un Corps de Cavalerie qui passoit douze mille chevaux : ils l'estimoient quatorze mille, lequel s'étant raccommodé, & ayant beaucoup de Régimens qui n'avoient pas été à la bataille de Dunkerque, leur armée s'assembla vers Bruges ; & s'approchant de la Lys pour s'éloigner du côté de Dixmuyde, où étoit l'armée du Roi, ils y joignirent M. de Marsin, avec une partie de ses nouvelles levées, passerent par Ypres, où étoit le Corps de M. le Prince de Ligne, & s'avancerent vers Poperingue en Corps d'armée, où étoient tous les Géneraux.

M. de Turenne voyant que le côté de Nieuport & d'Ostende se dégarnissoit de troupes pour composer l'armée, changea de posture, & fit marcher M. le Marquis de Créqui avec son Corps, qui étoit proche de Nieuport, à la Fintelle, pour se tenir à la tête de l'armée de l'ennemi, qui étoit à Poperingue, & qui s'avançoit à Rosebrugh : ce Corps avoit ordre de renvoyer ses bagages au Camp, & étoit destiné pour Dixmuyde, y tenant toujours la main par des Dragons & de la Cavalerie qui étoit à la Kenoque, de peur que l'ennemi, qui avoit tout son bagage sous Ypres, ne dérobât une marche, laissant Bergues à main droite, pour aller secourir Gravelines, éloignée seulement de six à sept heures.

M. de Turenne tenoit deux brigades de Cavalerie à Mardyck, qui avoient ordre de marcher à Gravelines dès qu'ils auroient langue des ennemis ; & lui avec peu de troupes se tenoit auprès de Dunkerque, d'où il avoit répandu de petits Corps séparés jusques par-delà Furnes. On laissoit toujours une garde devant Dixmuyde ; & de l'autre côté, ce qui étoit à Mardyck voyoit le Camp de Gravelines : il y a bien deux lieuës de l'un à l'autre, mais c'est le pays qui fait que l'on peut se gouverner de cette façon. L'ennemi ne pouvant le traverser qu'en faisant des ponts, on étoit libre à se seconder sur une grande digue : les bagages qui étoient à côté n'embarrassoient point ; & ces Corps à une demie heure, ou une heure les uns des autres, étoient aussi-tôt secourus par-dessus la digue ; & la connoissance du pays fait voir que l'on ne peut pas se mettre entre deux.

On demeura en cette posture-là jusqu'à la fin du siége de Gravelines qui dura vingt-cinq ou vingt-six jours de tranchée ouverte : M. le Marquis

d'Uxelles y fut tué, qui étoit un homme de mérite, & qui étoit des premiers Lieutenans Généraux de France. Il y eut bien aussi huit ou neuf cens hommes de tués ou blessés au siége ; & comme c'est une des meilleures Places qui se puisse voir, quoiqu'il y eût fort peu de gens dedans, ils ne laisserent pas de faire une résistance qui donna assez de peine. An. 1658.

Les ennemis qui étoient à Rosebrugh ayant sçu que Gravelines capituloit, se retirerent vers Ypres, & de-là le long de la Lys. M. le Cardinal qui avoit demeuré durant tout le siége à Calais, & qui avec un grand soin faisoit fournir toutes choses, quoiqu'il ne parut pas qu'il y eut aucun préparatif au commencement, s'en vint à Dunkerque avant que de s'en retourner trouver le Roi. On est obligé de dire qu'il n'y a personne, ni qui travaille tant, ni qui trouve tant d'expédiens avec une grande netteté d'esprit pour terminer beaucoup d'affaires de différentes sortes. Beaucoup de personnes qui auroient été en sa place s'en seroient retournés avec le Roi après la prise de Dunkerque, où il s'en vint ainsi que j'ai dit, & où M. de Turenne le trouva.

M. le Maréchal de la Ferté, après la prise de Gravelines, laissa ses troupes à deux ou trois Lieutenans Généraux, & s'en retourna en France, où il avoit des affaires. On renvoya deux ou trois Régimens d'Infanterie auprès de Hedin, où il demeuroit un Corps d'armée de dix mille chevaux & de neuf à dix mille hommes de pied, & un assez bel équipage d'artillerie & de vivres pour la Campagne. M. le Cardinal resta un jour entier à Dunkerque, & le Roi qui s'étoit arrêté quelques jours à Compiégne, & qui étoit entiérement remis, le pressoit de l'aller trouver en diligence à Fontainebleau, où il s'en alloit avec la Reine & toute la Cour. M. le Cardinal dit à M. de Turenne de faire les choses qu'il trouveroit être le plus à propos ; souhaittant que l'on pût faire ensorte de laisser beaucoup de troupes dans le pays ; l'avertissant seulement qu'il avoit eu avis certain que les ennemis, après la prise de Dunkerque, s'attendoient assez à perdre Armentiéres.

M. de Turenne étoit toujours d'avis qu'on laissât quelques troupes auprès de Hedin ; afin que s'il ne réüssissoit à rien de considérable dans le pays, que l'on put, en fortifiant ce Corps-là, faire un blocus à Hedin tout l'hiver ; & ce fut la raison pour laquelle on y envoya ces Régimens. On destinoit M. le Maréchal de Schulemberg pour avoir la direction de cette entreprise. Dans ces pensées, M. le Cardinal partit de Dunkerque pour s'en aller à Paris, & M. de Turenne retourna joindre l'armée qui étoit à quatre

AN. 1658. heures de Dunkerque. L'ambaſſadeur d'Angleterre demeura dans cette Place avec une grande garniſon. Il y eut au plus deux mille ſoldats Anglois ſous M. Morgan qui ſuivirent l'armée, & M. de Turenne ordonna au Corps de M. le Maréchal de la Ferté de le ſuivre à Dixmuyde.

L'embarras de la ſortie de Gravelines les retint un jour; mais comme c'eſt un pays étroit, où l'on ne fait que s'embaraſſer d'attendre trop de troupes à un rendez-vous, il paſſa avec l'armée, & alla loger au-delà de Dixmuyde, où ayant laiſſé ordre à M. de Schomberg de mettre enſemble ſept ou huit Régimens qu'il lui laiſſa pour demeurer ſous les Places de Dixmuyde, Furnes & Bergues, il marcha avec l'armée à Thielt, qui eſt à mi-chemin entre Bruges & Gand, avec deſſein de marcher ſur la Lys & ſur l'Eſcaut; laiſſant l'ennemi loin derriere lui, qu'il ſçavoit avoir deſſein de couvrir Armentieres & Courtrai; afin qu'en donnant jalouſie de ces grandes Places de Gand & de Bruges, il le fit ſéparer, ou prendre une poſture qui lui donneroit occaſion de faire quelque choſe de conſidérable. L'ennemi, après la priſe de Gravelines, s'étoit logé au-delà de la Lys & avoit laiſſé un grand Corps dans Ypres, à ſa tête. M. de Turenne, ayant un grand Corps de Cavalerie à l'avant-garde, arriva à Thielt de bonne heure, commanda que l'armée y logea, & paſſa outre, marchant droit à Deynſe, où il ſçavoit qu'il y avoit un pont ſur la Lys: de-là il vouloit, ſans s'arrêter avec cette avant-garde, marcher droit à Oudenarde, quoiqu'il n'eût pas été dans le pays, le ſçachant très-bien & par les gens du pays & par les Cartes: mais à l'entrée de la nuit le guide le perdit; de maniere qu'il fut obligé de retourner au quartier, bien marri d'avoir manqué le deſſein d'Oudenarde. Il ne laiſſa pas néanmoins d'envoyer M. de Gaſſion avec cinq ou ſix Régimens à Deynſe ſur la Lys, avec ordre d'envoyer des partis vers Oudenarde, perſuadé qu'il n'y avoit pas d'apparence de marcher plus outre, ſans attendre l'arriere-garde qu'il avoit laiſſée à huit ou neuf heures de-là.

On ſéjourna deux jours à Tielt; & comme M. de Turenne ſçut que ces troupes de l'arriere-garde arrivoient à une heure de-là, il partit de grand matin avec toute l'armée, laiſſant le bagage à Tielt, & ce Corps de M. le Maréchal de la Ferté qui faiſoit l'arriere-garde, le venant joindre à la pointe du jour avec la réſerve de l'armée qui y demeura, il commanda à tout ce Corps d'y camper, ayant fait ſeulement changer le Camp; enſorte qu'il pût être plus ſûr & plus prêt à déloger, pour le venir joindre au premier ordre: & marchant lui-même à la pointe du jour avec une partie de l'ar-

mée, sans bagage, il passa la riviere de la Lys à Deynse, où il apprit qu'il étoit arrivé un Corps de cinq ou six Régimens de l'ennemi à Oudenarde. Ayant envoyé beaucoup de partis pour donner jalousie à l'ennemi de tous les côtés & laissé encore quelques Régimens sous M. de Gallion à Deynse, il marcha le même jour à Gavre, qui est un Chateau sur l'Escaut à trois heures de Deynse, où il arriva encore de fort bonne heure. L'ennemi n'ayant pas eu le tems de s'assembler derriere l'Escaut, il n'y parut que cinquante chevaux. Il s'y devoit trouver beaucoup de paysans; mais les marches promptes ne donnent loisir qu'aux raisonnemens, sans laisser de temps pour apporter les remedes. De quatre ou cinq mille paysans qui avoient ordre de se trouver à ce passage, il n'y en eut que deux ou trois cens qui s'enfuirent aussi-tôt, à la réserve de cinquante qui se mirent dans le Château qui étoit de l'autre côté de l'eau.

Comme les Dragons de l'armée du Roi arriverent sur le bord de l'eau, & la Cavalerie de l'avant-garde, il y eut d'abord près de deux cens chevaux qui passerent la riviere à la nage sous le Château, dont ceux de dedans furent si effrayés, qu'ils se rendirent tous aussi-tôt. M. de Turenne fit passer ensuite quatre Régimens de la brigade de Podwitz avec tous les Corps des Régimens, & on courut jusqu'à quatre lieuës de Bruxelles. Quelques Régimens de l'ennemi, qui passoient vers Gand, laisserent leur bagage; & cela mit une telle confusion, que les Régimens qui étoient sous Oudenarde marcherent aussi vers Bruxelles. C'etoit Dom Antoine de la Cueva qui les commandoit, qui en eut l'ordre. On fit travailler aussi au pont de batteaux sur l'Escaut, & M. de Turenne n'étoit pas encore résolu à rien, quand le lendemain de grand matin il sçut par un homme qui étoit envoyé du Gouverneur d'Oudenarde, pour demander des sauves-gardes, comme la Cavalerie en étoit sortie. Il prit aussi-tot mille chevaux & deux cens Dragons & passa l'Escaut, envoya dire au Gouverneur par M. de Madaillan, qui servoit d'Aide de Camp près de lui, qu'il alloit l'assieger, & qu'il se décidât à demeurer neutre & à donner passage à l'armée. Il s'approcha de la ville avec cette Cavalerie, & fit saisir par ses Dragons quelques maisons tout proche de la porte. Il y eut un tems que l'on crut que le Gouverneur se rendroit; mais voyant le peu de gens qu'il y avoit, il recommença à tirer. M. de Turenne, après avoir demeuré trois ou quatre heures proche de la Place, & voyant qu'il y avoit si peu de gens dedans, résolut de s'y en venir avec l'armée, & commanda à un parti de trois cens chevaux sous le Lieutenant Colonel de Bouillon, d'aller de l'autre coté

AN. 1658. de l'eau, pour empêcher qu'on y jettât des troupes par Courtrai. Il s'en alla lui-même à l'armée, ayant envoyé querir sept ou huit cens mousquetaires, pour fortifier M. d'Humieres qui n'avoit que ces deux cens Dragons. Comme il étoit à une heure de-là, ceux de la ville ne voyant que fort peu de gens près de leurs portes, firent une sortie sur les Dragons, & en tuerent quelques uns, mirent le feu aux maisons & les en chasserent. M. de Turenne pensa en chemin qu'il y avoit quelque danger de laisser ce Corps-là si proche de la ville, & que les ennemis auroient le tems de faire passer un Corps par Tournai : c'est pourquoi il renvoya S. Martin, Maréchal des logis de la Cavalerie, dire à M. d'Humiéres qu'il se retirât à moitié chemin de la ville à l'armée ; ce qu'il fit à l'entree de la nuit : & le lendemain de grand matin, ayant travaillé à défaire le pont toute la nuit, l'armée marcha tout le long de l'eau, en remontant droit à la ville, & faisant tirer le pont après soi.

Ce Lieutenant Colonel de Bouillon battit à la pointe du jour deux Régimens qui vouloient entrer dans la ville. La Cavalerie de l'un des deux fut toute prise ; mais les Dragons y entrerent qui n'étoient pas plus de cent. L'armée arriva de bonne heure devant la ville du côté de Courtrai, & le Corps qui avoit été le jour auparavant de l'autre côté, eut ordre de s'avancer à son même poste : & M. de Turenne ayant passé l'eau en batteau, le pont n'étant pas fait, alla visiter les postes ; & étant descendu le long de la côte, il y vit un lieu où il pouvoit venir des gens tout à couvert de Courtrai : il y fit venir les Dragons du Roi. Comme il visitoit ces lieux-là avec trente ou quarante chevaux, s'étant un peu éloigné du lieu où il avoit laissé les Dragons, trois Régimens de Cavalerie, sous M. de Chamilli que M. le Prince avoit commandé pour entrer dans la ville, arriverent en plein jour au lieu où on ne faisoit que de mettre les Dragons. M. de Péguilain, qui les commandoit, s'y étant rencontré, ils tinrent ferme dans une ruë ; ce qui arrêta tout court cette Cavalerie, laquelle prit aussi-tôt l'épouvante. Il n'y en entra pas un dans la ville, & M. de Chamilli fut pris avec la moitié de ses gens. C'étoit le Régiment de Condé & deux autres Régimens, lesquels ayant voulu venir de l'autre côté de l'eau, le Gouverneur de la Place les avoit envoié avertir qu'il n'y avoit personne du côté qu'ils aborderent, comme en effet les troupes ne faisoient que d'y arriver un quart d'heure auparavant. On sçut par les prisonniers comme les ennemis s'étoient fort séparés ; & ainsi on vit bien que sans lignes, ni presque de communication sur l'Escaut, que par un petit pont que l'on fit la nuit, que l'on pourroit aisément prendre la Place. M.

An. 1658.

M. de Turenne avoit mandé le jour auparavant à tout le Corps qui étoit demeuré à Tielt avec le bagage, de marcher droit à Oudenarde, de façon qu'il y arriva le soir même: & ayant ouvert la tranchée la nuit en trois endroits différens, & approché en deux heures d'une demi-lune que l'on alloit prendre, ceux de la ville demanderent à capituler: on les reçut comme les bourgeois le demandoient; mais trois Régimens qui étoient entrés de Courtrai le jour qu'on s'étoit approché de la ville, de l'autre côté de l'eau, ne furent point reçus à autre composition que prisonniers de guerre.

Oudenarde étoit une ville où il y avoit un très-grand peuple; mais où il manquoit de tout pour sa défense: aussi est-elle si fort au milieu du pays, qu'elle n'étoit pas estimée comme une ville de guerre. Comme c'étoit une conquête fort avancée, la conservation en paroissoit assez difficile durant l'hiver, & M. de Turenne fut en doute un peu de tems s'il s'avanceroit vers Bruxelles avec l'armée, ou s'il retourneroit sur la Lys, où il sçavoit bien que Menin étoit une Place à pouvoir accommoder, & dont la situation donnoit beaucoup de facilité pour la communication de Dixmuyde à Oudenarde. Aussi il ne sçavoit si en marchant promptement sur la Lys, il ne trouveroit pas occasion d'entreprendre sur Courtrai. Ce qui l'empêcha d'avancer vers Bruxelles, qu'il eut espéré pouvoir prendre, c'est, que n'ayant qu'un équipage de campagne, & pour deux ou trois jours de vivres, il ne pouvoit faire un siége: de maniere que la moindre résistance qu'il eût trouvé, étant obligé d'épuiser tout ce qu'il y avoit de vivres dans Oudenarde, & la ville n'étant point fortifiée, il eût fallu se retirer en arriere & quitter le pays audevant d'Oudenarde, & Oudenarde même: au lieu que se mettant en arriere, il vivoit par ce qui lui venoit de la mer, & prenoit des mesures plus sûres pendant six semaines ou deux mois pour la conservation d'Oudenarde. Il y laissa seulement deux Régimens de Cavalerie & quatre cens hommes de pied sous M. de Rochepaire, & marcha le lendemain que la ville fut renduë; en remontant l'Escaut qu'il laissoit à gauche, il fit suivre des batteaux, comme s'il eût voulu faire un pont pour assiéger Tournai, ou pour entrer dans le Brabant. Il avoit toujours laissé M. de Gassion avec douze ou quinze cens hommes pour garder le pont de Deynse sur la Lys; il lui envoya ordre de le venir joindre au Camp à une heure & demie d'Oudenarde, d'où il vouloit partir à minuit, espérant que par une marche prompte & qui ne seroit pas vuë, il trouveroit quelque chose d'important à faire sur la Lys.

AN. 1658. On n'eut nouvelle que quatre heures devant le jour que M. de Gaſſion arrivoit ; & comme on ne vouloit pas marcher ſans ſavoir où il étoit, pour ne le pas laiſſer trop en arriere, on partit ſeulement deux heures devant le jour, en prenant aſſez long-tems le chemin de Tournai, où étoit M. le Prince. Dom Juan & une partie des troupes étant marché vers Bruxelles, on fut environ à midi auprès de Menin. C'étoit au commencement de Septembre ; M. de Turenne ayant envoyé trente chevaux de ſa garde pour ſçavoir ſi les ennemis étoient à Menin, ils lui amenerent deux priſonniers qui lui dirent que M. le Prince de Ligne étoit à une heure & demie de-là avec deux mille hommes de pied, & quinze ou ſeize cens chevaux du même côté de la riviere. Il commanda les Régimens de Cavalerie qui étoient à l'avant-garde, pour les engager. C'étoit celui du Comte de Roye & de Melun ; & comme il y avoit beaucoup d'Officiers qui venoient au logement, ils pouſſerent auſſi avec les premieres troupes commandées. On les ſuivit au grand galop avec la Cavalerie qui ne marchoit pas ce jour-là en trop bon ordre. M. le Prince de Ligne avoit toujours été avec ce Corps dans Ypre, & comme l'ennemi crut que l'armée du Roi vouloit aller vers Bruxelles, ce Prince devoit entrer dans Tournai, quand M. le Prince en partiroit pour joindre Dom Juan vers Bruxelles, il étoit en alte dès le matin en campagne pour ſe gouverner ſuivant ce qu'il apprendroit par Tournai, ou par des partis qu'il avoit envoyés vers l'armée du Roi, qui retournerent ſans aucune langue, hors une ſeule qui arrivoit dans le tems qu'on commençoit à pouſſer. Si on avoit attendu que quelques troupes fuſſent enſemble pour charger, il eſt ſûr que les ennemis auroient eu le tems de ſe retirer ; mais M. de Turenne ayant commandé aux premiers de s'engager ſans attendre ni Dragons ni Infanterie, il leur ôta tout moyen de ſonger à autre choſe qu'à faire tête comme ils ſe trouvoient diſpoſés le long du chemin ; tout ce pays-là étoit fait de façon que l'on ne peut y aller que deux ou trois de front. Les premiers qui aborderent furent des Officiers qui avoient pouſſé à la tête, dont quelques-uns furent tués. Les Regimens de l'ennemi de Droot & de Louvigny ayant monté à cheval, repouſſerent au commencement les premieres troupes de la garde. Le Comte de Roye ſe trouva à la tête de ſon Regiment qui fit fort bien, & chargea le Regiment de Louvigny dont le Meſtre de Camp fût très dangereuſement bleſſé & fait priſonnier. Le Comte de Roye y reçût deux coups de piſtolet aux deux jambes & rompit les premiers eſcadrons de l'ennemi : les Regimens de la Reine, Rennel & Crequi ſuivoient, à la tête deſquels M. d'Humieres & M. de Ga-

tagne se mirent, & le Regiment de Dragons de la Ferté. Les ennemis voyant que les troupes se secondoient les unes les autres de si près, commencerent à se mettre en confusion. Leur Infanterie qui étoit dans des camps fermés, ne fit qu'une mechante décharge, & commença à jetter les armes. On les suivit jusqu'à un Pont sur la Lys qui est à un Château que les ennemis tenoient nommé Commines. Ils avoient quelque bagage & des chariots de vivres qui leur étoient venus de Lille, qui aiderent encore à les mettre en confusion. Ainsi on prit presque toute leur Infanterie, leurs armes & leurs drapeaux; & pour la Cavallerie il ne s'en sauva que trois ou quatre cens chevaux à Ypres avec le Prince de Ligne, & quelque cent ou cent cinquante se retirerent à Lille de mille ou douze cens chevaux qu'ils étoient, & de douze ou treize cens hommes de pied dont presque tous les Officiers furent pris, mais beaucoup de soldats dans les haies sans armes. Comme chacun est d'ordinaire bien aise de parler, quoique ce soit au désavantage de son parti, il y eut divers prisonniers qui dirent que la ville d'Ypres étoit dégarnie. M. de Turenne voulut au commencement faire avancer du canon pour prendre le Château de Commines, mais il changea après de pensée, M. d'Humiere lui ayant dit que l'on pouvoit faire quelque chose à Ypres. Ainsi l'on y marcha de peur que dès la même nuit il n'y entrât des gens d'Armentieres, ou de la garnison ordinaire qui étoit renforcée par les troupes de S. Omer & Aire, arrivez depuis deux jours, ou par celles de M. le Prince à Tournai qui n'en est qu'à cinq heures. D'ailleurs un Secretaire de M. le Prince de Ligne ayant été pris, on trouva sur lui diverses lettres de M. le Prince, écrites de Tournai le jour auparavant, & la nuit avant le combat, par lesquelles il mandoit la marche de M. de Turenne en remontant l'Escaut: mais quoique beaucoup de gens ayent dit qu'il l'avoit averti de repasser la Lys, & de se mettre en lieu pour pouvoir entrer dans Ypres, cela ne paroissoit pas par ces lettres. En effet dans des guerres de campagne, il est impossible de pouvoir prescrire justement à un Corps separé, comme il doit se gouverner dans chaque action, parce que tous les differens mouvemens de l'ennemi, & les diverses connoissances que l'on en a, doivent faire changer de conseil, & on ne peut donner à un homme qui commande que certaines regles generales, le reste dependant de sa conduite & de la fortune. Ainsi M. le Prince, à ce que je croi, n'avoit rien prescrit determinement à M. le Prince de Ligne, qui avoit envoié divers partis pour prendre langue de l'armée du Roi: mais ceux de Menin fermerent la porte à un de ces partis, de peur qu'il ne pillât la ville, & un autre n'ayant pris aucune

An. 1658. langue, n'arriva dans le camp des ennemis qu'un moment avant que nos premieres troupes commencerent à les charger. Ce fut la grande diligence avec laquelle on marcha aux ennemis, qui les empecha d'avoir nouvelles par leurs partis.

Afin donc d'empêcher qu'il ne se jettât personne dans Ypres, M. de Turenne envoia promptement dire à la brigade de M. de Podwitz qui étoit composée de huit ou dix escadrons, & qui n'étoit pas ce jour-là à l'avant-garde, de faire rafraichir leurs chevaux une heure ou deux, pendant lequel temps il s'en alla à Menin pour demander le passage pour les troupes; & comme c'étoit une Place à demi rasée, les bourgeois n'en firent aucune difficulté. Il y a un pont sur la Lys où ayant fait raccommoder quelque peu de chose, M. de Podwitz passa avec douze ou quinze cens chevaux le jour même du combat, & fut presqu'à l'entrée de la nuit, ou au moins avant qu'elle fut finie, devant Ypres sur le chemin qui venoit d'Armentieres. En y arrivant il vit un Regiment de deux ou trois cens Dragons qui venoit d'Armentieres pour y entrer, & leur fit couper en diligence le chemin, de sorte qu'il n'y entra que sept ou huit hommes, le reste fut pris ou se retira à Armentieres. M. de Turenne avoit aussi envoié M. de S. Lieu dès le soir avec une brigade de Cavalerie pour se mettre sur le chemin de Gand à Ypres, mais ils ne rencontrerent personne.

L'armée campa cette nuit-là auprès de Menin, qui est à quatre heures d'Ypres: M. de Turenne commanda que l'on se tint prêt sans marcher, en attendant qu'un Corps qu'il avoit laissé pour faire tête à Tournai, & pour couvrir les bagages de l'armée, l'eût joint, ou au moins qu'il sçût qu'il étoit en marche. Le matin on entendit grand bruit au Camp, comme d'un magazin qui avoit sauté, & on apprit par des gens qui étoient sur un clocher, que c'étoit à Ypres; cela fit encore hâter la résolution d'y aller. M. de Turenne laissa dans Menin mille hommes de pied & cinq cens chevaux, envoya ordre à M. de Gassion (qui avec huit cens hommes de pied & cinq cens chevaux, étoit parti de Deynse, & avoit rejoint le Corps qui étoit auprès de Tournai) d'aller à Oudenarde, ce qui y étoit resté de troupes étant trop foible. Il marcha lui-même droit à Ypres, commandant que tout, excepté ce qui étoit demeuré à Menin, & ce qu'il avoit envoyé à Oudenarde, marchât avec le bagage. L'armée ne put arriver que fort tard devant Ypres. Douze ou quinze cens hommes étoient aussi demeurés sous M. de Schomberg, pour garder les Places de Bergues, Furnes & Dixmuyde, à qui ordre fut envoyé de venir à Ypres,

& de s'approcher de l'armée, mettant ces Places en fureté. M. de Turenne étoit fort foible arrivant devant Ypres ; & il vouloit conferver Oudenarde, qui n'étoit point en état de défenfe, & Menin, qui étoit le feul paffage qu'il eût fur la Lys. Comme M. le Cardinal étoit parti de Dunkerque, il avoit trouvé à propos, & M. de Turenne en étoit d'avis, de laiffer quelques Régimens d'Infanterie à M. le Maréchal de Schulemberg, pour voir fi on pourroit faire un blocus à Hedin. On fçavoit bien que l'on pouvoit faire état d'avoir encore deux ou trois mille hommes d'Infanterie de ce côté-là ; & l'ennemi étoit en fi mauvais état par la bataille des Dunes, par le combat du Prince de Ligne, & par tant de Régimens défaits, & tant de partis battus, que l'on pouvoit hazarder d'attaquer une grande Place avec peu de gens. Il n'y avoit pas d'outils pour fe retrancher ; & M. de Turenne avoit commandé à quelques Régimens de Cavalerie d'en chercher, en marchant par les maifons abandonnées des payfans.

Le foir que l'armée arriva devant Ypres, on ne trouva point du tout de fourage ; mais le matin M. de Turenne fit le tour de la Ville, & toutes les troupes arriverent. On rompit quelques avenuës le mieux que l'on pût ; & quoique l'on apprît qu'il y avoit fix ou fept cens chevaux dans la Ville avec le Prince de Ligne, on fe flatta un peu fur le nombre d'Infanterie, que l'on crut n'être que de trois ou quatre cens hommes, mais que l'on vit de mille ou douze cens, dont, à la verité, il y avoit beaucoup de milice ; & ainfi on s'engagea à s'y attacher. M. Talon, Intendant de l'armée, fut envoyé à Dunkerque & Gravelines, pour faire venir des outils & des munitions de guerre & du canon, n'y ayant rien de tout cela en la quantité qu'il faut pour un fiége dans une armée de campagne. M. de Turenne n'avoit pas deffein de s'attacher à Ypres, comme pour y borner toute la campagne, & d'abandonner Menin & Oudenarde : il fçavoit bien que la foibleffe de l'ennemi arrivée par tant de pertes, l'avoit mis en état de n'être plus craint, comme l'eft une armée qui peut entreprendre, quand celle qui lui eft oppofée eft engagée à un fiége. Le commencement du fiége d'Ypres étoit comme une efpece de blocus, tant parceque les outils & munitions manquoient, que parcequ'il étoit réfolu d'en partir avec une partie de l'armée, fi l'ennemi entreprenoit quelque chofe. Pour être plus affuré de Menin, qui étoit le feul paffage pour aller à Oudenarde, dès que M. de Schomberg fut arrivé avec douze ou quinze cens hommes qu'il avoit auprès de Dixmuyde, il l'envoya avec deux Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, pour renforcer la garnifon de Menin, qui

AN. 1658. étoit une Place qui ne pouvoit être maintenuë que par beaucoup d'homme : il y avoit toujours eu mille ou douze cens chevaux détachés qui avoient été à S. Venant. Ils reçûrent les ordres de M. le Maréchal de Schulemberg, Gouverneur d'Arras, que M. de Turenne pria de s'avancer sur la Lys pendant qu'il feroit le siége d'Ypres. Ce Maréchal marcha avec cette Cavalerie & quelques Régimens demeurés auprès de Hedin ; & tirant près de deux mille hommes de pied de sa garnison d'Arras, il vint camper à deux heures d'Ypres, & le lendemain marcha à Menin. M. de Turenne laissa aussi sous ses ordres les troupes qui y étoient, en ayant seulement retiré M. de Schomberg avec deux Régimens d'Infanterie, en ayant fort peu pour le siége.

Deux jours après, il vint quelques outils du côté de Calais ; & M. le Maréchal de Schulemberg en mena aussi deux ou trois mille. Après avoir fait quelques fossés devant les avenuës les plus aisées, on commença le siége, ouvrant la tranchée à la faveur d'une grande hauteur qui est à cinq cens pas de la Place, & derriere laquelle on peut mettre beaucoup de troupes à couvert : on ouvrit deux tranchées, dont les Gardes eurent la tête d'une, & les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, qui étoient sous deux ou trois Lieutenans Géneraux, eurent la tête de l'autre. J'oubliois à dire que la Cavalerie de la Ville avoit fait le soir auparavant une sortie, où M. de Charost fut fort blessé, & quelques Officiers ; mais la sortie n'eut point d'effet, les assiégés ayant été repoussés jusques sur les palissades de la contrescarpe. Toutes les personnes de condition y coururent, & y firent très-bien. Le second jour de la tranchée on s'approcha fort de la contrescarpe ; & le troisième, croyant qu'il falloit diligenter, de peur que les ennemis n'eussent le loisir de se reconnoître, & de faire quelque entreprise ou pour le secours de la Place, n'y ayant point de circonvallation, ou par quelque diversion, M. de Turenne résolut de faire emporter la contrescarpe, & renforça les deux attaques de cinq cens Anglois, dont il y avoit environ quinze cens dans le Camp. A l'entrée de la nuit, les ayant mis derriere cette hauteur entre les deux attaques, ils marcherent en même-tems que les François, & aborderent la contrescarpe par un front de trois cens pas, avec beaucoup de grenades. Les ennemis ne firent pas beaucoup de résistance, ayant mis une partie de leurs forces dans les demi-lunes, dans l'une desquelles étoit M. le Prince de Ligne avec beaucoup d'Officiers. Les François & les Anglois ne se contentant pas d'être maîtres de la contrescarpe, attaquerent les demi-lunes, & en pri-

rent trois : quelques Officiers de l'ennemi ayant été pris prisonniers, M. le Prince de Ligne se sauva avec peine dans la Ville, sur une planche qui traversoit le fossé plein d'eau. Il y eut un Capitaine Anglois qui les suivant dans la Ville, & croyant l'être des siens ou des François, fut pris, y étant entré assez avant. Au point du jour, toutes les contrescarpes du front des attaques & trois demi-lunes étant prises, on s'y trouva logé, quoiqu'avec peu de communication pour y aller. M. de Schomberg, M. de Gadagne & M. d'Humieres servirent à l'attaque des Gardes, qui agirent toutes les nuits avec beaucoup de vigueur ; & M. de Bellefons, M. du Coudrai Montpensier & M. du Brezis servoient à l'attaque de Piémont, qui firent aussi très-bien leur devoir.

La quatrième nuit se passa à faire les communications pour aller aux contrescarpes & aux demi-lunes, & à descendre au fossé de la Place. La cinquième, la Cavalerie ayant porté beaucoup de fascines, & le fossé de la Ville commençant à se remplir à l'attaque des Gardes, ceux de la Ville demanderent à capituler ; & M. le Colonel Droot fut envoyé à M. de Turenne avec quelques-uns des principaux Bourgeois. Il accorda une capitulation fort honorable à M. le Prince de Ligne, qui sortit le lendemain avec deux piéces de canon, six ou sept cens chevaux, & onze ou douze cens hommes de pied, qui furent conduits à Courtrai. Comme le siége alla fort vîte, on y perdit mille hommes, qui furent tués ou blessés avec beaucoup d'Officiers. Le siége ne dura que cinq jours ; & durant les sept ou huit que l'on avoit demeuré devant la Place avant que d'ouvrir les tranchées, les ennemis ne croyant pas que l'on se résoudroit à l'attaquer, n'avoient pris aucunes mesures pour la secourir, ni même pour être en état de se trouver en bonne posture quand elle seroit prise : de sorte que M. le Prince de Ligne & Dom Juan d'Autriche se trouverent à Tournai aussi empêchés après le siége d'Ypres que devant, voyant bien que la saison n'obligeroit pas si-tôt l'armée du Roi de sortir de la Flandre. M. de Turenne pour ne pas perdre de tems, envoya dès le jour de la capitulation deux mille hommes, pour attaquer le Château de Commines sur la Lys, qui est fort bon, & un passage considérable ; & le lendemain que la garnison fut sortie d'Ypres, il marcha avec toute l'armée, en s'avançant sur la Lys pour favoriser le siége. C'étoit le Colonel des Gardes Ecossoises, nommé Rutherfort, qui commandoit, & qui en trois jours obligea ceux du Château à se rendre, dont il sortit quatre-vingt hommes.

M. de Turenne y ayant laissé garnison, passa le lendemain la Lys avec

AN. 1658. l'armée, dont la Cavalerie étoit fort fatiguée, ayant beaucoup manqué de fourage devant Ypres : il s'arrêta entre la Lys & l'Escaut, dans un lieu nommé Turcoin, où il demeura cinq ou six jours, y ayant trouvé beaucoup de grain : il donna durant ce tems des ordres pour la fortification de Menin & d'Oudenarde. C'étoit à la fin du mois de Septembre ; & quoique la saison fut fort avancée, il falloit mettre Oudenarde, où il n'y avoit rien de commencé, en état de défense, étant, comme chacun sçait, à quatre heures de Gand, & à sept de Bruxelles ; les maisons de deux ou trois fauxbourgs venans sur le bord des fossés, & y ayant une montagne du côté de Bruxelles, qui commande à une demie portée de mousquet tout un côté de la Ville, personne ne sçauroit demeurer hors des murailles ni de l'autre côté du fossé, qui est plein d'eau.

M. le Maréchal de Schulemberg aïant demeuré à Menin jusqu'à cinq ou six jours après la prise d'Ypres, s'en retourna à Arras, à cause de l'incommodité de ses gouttes, laissant toutes les troupes qu'il avoit emmenées, même celles de sa garnison, à Menin. M. de Turenne après avoir demeuré quelques jours à Turcoin, & laissé seulement mille ou douze cens hommes dans Ypres, sans désarmer aucuns habitans, se fiant sur l'armée qui restoit toûjours opposée à celle de l'ennemi, marcha sur l'Escaut à un lieu nommé Epiere, entre Oudenarde & Tournai ; & ayant fait remonter des batteaux d'Oudenarde, il y fit deux ponts, se voulant appliquer principalement à la fortification d'Oudenarde, & à le pourvoir de munitions de guerre, dont il manquoit beaucoup. Pour cet effet, il en fit venir de France par Dunkerque à Ypres ; M. le Cardinal à qui il avoit mandé toutes choses, étant bien aise des bons succès, donnoit les ordres nécessaires pour cela.

La marche de l'armée du Roi sur l'Escaut remit les ennemis dans leur premiere confusion : M. le Prince demeura à Tournai ; Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène s'en allerent avec quelque partie des troupes à Bruxelles & à Tenremonde, qui est un lieu sur l'Escaut entre Anvers & Gand, pour lequel les ennemis craignoient extrémement : ils mirent quelques troupes sur la riviere du Tenre pour couvrir Bruxelles, en attendant (faute de sçavoir ni de pouvoir rien faire de mieux) que les mauvais tems obligeassent l'armée du Roi de se retirer. Le lieu où elle étoit campée étoit fort plein de fourage, tant en deçà qu'au delà de l'eau ; & le pain de munition qui venoit par Ypres, remontoit sur l'Escaut par Oudenarde. Ce fut seulement dès lors que l'on commença à travailler de bonne

bonne façon aux fortifications d'Oudenarde. M. de Rochepaire que M. de Turenne avoit laissé pour y commander, étoit un homme très-intelligent; de maniere qu'il trouva beaucoup de paysans; & le Chevalier de Clerville fort entendu aux fortifications, y étant envoyé, on commença de grands travaux, qui dans l'opinion d'un chacun, ne pouvoient pas être en état avant que l'armée se retirât; mais les ouvrages avançoient au-delà de toute attente: il y avoit plus de mille paysans qui travailloient tous les jours, outre les Soldats, & l'armée étoit à quatre ou cinq lieuës d'eux, pour couvrir les travaux: c'étoit une distance assez grande pour ne pas ruiner les environs, & par là incommoder la garnison durant l'hiver. L'armée demeura près de quatre semaines dans ce Camp sur le bord de l'Escaut; & comme elle étoit à trois heures de Tournai, où étoit M. le Prince avec peu d'Infanterie, mais deux ou trois mille chevaux, & à quatre de Courtrai, où il y avoit un grand Corps de Cavalerie, il se passoit tous les jours de petites actions & aux fourages & aux partis qui se rencontroient, dans lesquels l'armée du Roi avoit toûjours de l'avantage. AN. 1658.

Dans le commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche ayant eu avis que l'armée du Roi vouloit décamper d'Epiere, où elle avoit demeuré quatre semaines, s'en vint à Courtrai avec le Marquis de Caracêne & quelque Cavalerie qu'il avoit amenée d'auprès de Gand, croyant par-là hâter davantage par son approche la retraite de l'armée. M. de Turenne avoit resolu de demeurer tout le tems qui se pourroit dans ce Camp, & après de passer au-delà de l'Escaut, du côté de Bruxelles, quoique la saison étoit si avancée que cela parût fort difficile. Ce qui l'obligeoit ainsi à allonger le plus qu'il pourroit la Campagne, c'est qu'il avoit reçû des lettres de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi & la Reine partoient de Paris pour aller à Lyon, ayant vû les affaires de Flandre si bien établies, & y ayant quelque tems qu'il avoit promis à Madame de Savoye que le Roi feroit ce voyage, pour voir Madame la Princesse Marguerite, du mariage de laquelle avec Sa Majesté on lui avoit donné esperance depuis quelque tems: M. de Turenne voulant donc continuer le plus qu'il pourroit la Campagne, quoique dans une très-mauvaise saison & fort avancée, il passa l'Escaut, & apprit le soir avant que de passer le pont, que Dom Juan étoit arrivé à Courtrai: ce qui ne lui fit pas changer de résolution; au contraire, lui en donna plus d'envie, afin de le faire retourner à Bruxelles. Dès

AN. 1658. la pointe du jour, l'armée commença à passer le pont. Il avoit commandé à l'entrée de la nuit M. de Podwitz avec deux mille chevaux & quelques dragons, pour aller passer la riviere de Tenre, qui est à quatre heures de l'Escaut, & à pareille distance de Bruxelles. Les ennemis avoient deux ou trois Régimens derriere, plutôt pour avertir du passage que pour le défendre. M. de Podwitz prit une partie d'un Régiment d'Infanterie qui vouloit se retirer, & se logea dans Gramont, que les Espagnols abandonnerent. M. de Turenne après avoir passé l'Escaut, ne s'éloigna pas de la riviere avec l'Infanterie & le bagage de l'armée, avec lequel il laissa aussi quelque Cavalerie pour observer Tournai, où étoit toujours M. le Prince: il s'en alla avec une partie de la Cavalerie vers Ninove, & envoya M. de Lislebonne avec deux mille chevaux & deux cens hommes de pied, pour voir si on pourroit obliger ceux d'Alost d'ouvrir ses portes. Deux cens fantassins que les ennemis avoient mis dans la Place, ayant empêché les Bourgeois de se rendre, M. de Turenne manda à M. de Lislebonne de le venir joindre à Ninove, ne voulant point dans cette saison entreprendre, avec quelque danger de n'y pas réüssir, des choses qu'il croyoit inutiles, n'ayant pas intention de conserver cette place. Le mois de Novembre étant déja avancé, on ne songea plus à rien entreprendre; parcequ'il falloit se restraindre à ce que l'on avoit pris, de peur de tomber dans l'inconvenient que l'hiver eût produit, qui étoit que le Corps de l'armée sortant du pays, où il étoit impossible qu'elle hivernât toute entiere, si on eût voulu conserver des postes où il ne falloit pas un siége pour les reprendre, ne pouvant plus être secourus par l'armée, on les eût perdu sans doute avec les gens qu'on y auroit mis, & en même-tems sa réputation, pour avoir si mal pris ses mesures: ainsi, quoique l'ennemi crût que l'on songeât à garder Ninove & Gramont, M. de Turenne n'a jamais eu cette pensée: il vouloit seulement y laisser des troupes, pendant que l'armée seroit en des lieux où elle pourroit les soutenir, jugeant aussi fort nécessaire de faire ruiner autant qu'il pourroit ces lieux, afin que l'ennemi n'y pût pas tenir des troupes durant l'hiver, ou que s'il le faisoit, ce fut en petit nombre & avec incommodité: d'ailleurs ce Corps de trois ou quatre mille chevaux étant hors de l'armée, cela donnoit plus de commodité pour les fourages, resserroit Dom Juan & le Marquis de Caracêne dans Bruxelles, avec un Corps de troupes, où ils ne se tenoient pas en grande sûreté; réduisoit leur armée dans leur propre pays, à souhaitter autant le quartier d'hiver que celle du Roi, & les rendoit ainsi incapables de rien entrepren-

dre fur les Places conquifes quand on feroit retourné en France. Les troupes qui étoient dans Tournai & Courtrai étoient tellement incommodées, qu'elles avoient plus befoin de s'en aller vers la Meufe, & de fortir de Flandre pour fe rafraîchir, que celles du Roi de s'en aller en France.

On demeura tout le mois de Novembre dans ces lieux, & cependant on travailloit à Menin, mais avec moins d'application qu'à Oudenarde, dans laquelle Place M. de Turenne laiffa fept ou huit cens chevaux, & deux ou trois mille hommes de pied. Au commencement de Décembre, l'armée paffa la Lys à Harlebeck, à une heure de Courtrai au-deffus d'Ypres; les Places de Dunkerque, Gravelines, Bergues, Furnes & Dixmuyde fe trouvoient fi éloignées de l'ennemi que l'on ne fongeoit à les maintenir qu'avec des garnifons ordinaires. Le Roi étoit alors à Lyon; & M. de Turenne pouvoit retenir en Flandre ou envoyer en France toutes les troupes qu'il jugeoit à propos; parceque le Roi & M. le Cardinal avoient trouvé bon qu'il fit ce qu'il décideroit. Il laiffa fix à fept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied dans Menin, aufquels commandoit M. de Bellefons: il s'en alla à Ypres, y menant douze Compagnies des Gardes Françoifes, & fix Régimens de Cavalerie. Il laiffa en tout cent Compagnies de Cavalerie dans les Places conquifes, & bien la moitié de l'Infanterie, qui confiftoit en cinq mille hommes. Il conduifit l'armée jufqu'à Etaire, d'où elle retourna en France fous la conduite de M. de Liflebonne, de M. de Wirtemberg & de M. du Coudrai, qui ramenoit le Corps de Lorraine. Il revint à Ypres, où il demeura jufqu'au commencement de Février: alors il laiffa M. d'Humieres à Ypres, à qui le Roi en avoit donné le commandement à fa priere; M. de Bellefons dans Menin, avec ordre d'avoir l'œil à Oudenarde; & M. de Schomberg à Bergues, Furnes & Dixmuyde. La communication demeurant libre entre toutes ces Places, le Corps Anglois qui pouvoit être de quinze cens hommes, fut renvoyé à Amiens, & la garnifon de Dunkerque demeuroit forte de près de trois mille hommes de pied, avec trois cens chevaux. M. de Turenne voyant que les chofes pouvoient aifément fubfifter de cette façon, les Places étant pourvûës de toutes chofes durant l'hiver, & le commerce étant libre par tout le pays, revint enfin à Paris, où il arriva deux jours après le retour du Roi de Lyon.

Fin des Mémoires de M. de Turenne.

RELATION DE LA CAMPAGNE DE FRIBOURG,

PAR LE MARQUIS DE LA MOUSSAYE.

LA bataille de Rocroi & la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les pays-bas : l'Infanterie Espagnole étoit ruinée : la terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies : la plûpart des Villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre long-tems enfin un Général pouvoit tout entreprendre avec succès. Le Duc d'Orleans prit ce commandement.

L'Emploi d'Allemagne n'étoit pas de même ; car après que le Duc d'Enguien y eut mené du secours, le Maréchal de Guebriant fut tué devant Rotwil, & l'armée demeura sans autres Chefs que Rantzau & Rose. Rantzau avoit beaucoup de cœur & d'esprit ; il avoit même une certaine éloquence naturelle, qui persuadoit dans les Conseils de guerre, & qui entraînoit les autres dans son avis ; mais sa conduite ne répondoit pas toujours à ses discours ; car le vin lui faisoit faire de grandes fautes, & le mettoit fort souvent hors d'état de commander. Il avoit mis l'Infanterie en quartier à Tutinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il s'étoit broüillé avec tous les Chefs Allemans : les Bavarois & les Lorrains lui tomberent sur les bras avant qu'il eut le moindre avis de leur marche ; & Jean de Wert l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers furent prisonniers de guerre : la Cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le Vicomte de Turenne eut ordre d'aller recueillir les débris de cette armée & d'en prendre le commandement. Il passa tout l'hiver à la rétablir ; mais quelque soin qu'il en

prit, il ne fut pas en état de s'oppofer aux Bavarois dont l'armée s'étoit groffie depuis la défaite de Rantzau. Merci qui la commandoit fe voyant maître de la Campagne, alla inveftir Fribourg qui n'étoit pas en état de foutenir un long fiége. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouſon, & reçut ordre de la Cour d'aller joindre l'armée d'Allemagne pour tâcher de fecourir cette Place : il marcha le vingtiéme de Juillet du côté de Metz, où fes troupes pafferent la Mofelle & laifferent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit foixante huit lieuës, & il fe rendit à Brifac avec fix mille hommes de pied & quatre mille chevaux.

Le Prince fçut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le Vicomte de Turenne étoit campé affez près d'eux, & que Merci ne faifoit paroître encore aucun deffein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le Vicomte de Turenne avec le Maréchal de Gramont, & en même tems il donna ordre à Marfin de paffer le Rhin à Brifac avec l'armée, le troifiéme d'Août.

Le Duc d'Enguien ne demeura au Camp du Vicomte qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le pofte des Bavarois, & pour refoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à fon armée le même jour qu'elle paffa le Rhin, & le lendemain il marcha pour éxécuter l'entreprife qu'il avoit formée avec le Vicomte de Turenne.

Fribourg eft fitué au pied des montagnes de la Forêt noire : elles s'élargiffent en cet endroit en forme de croiffant, & au milieu de cet efpace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée fur la droite par des montagnes fort hautes, & entourée fur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine eft arrofée d'un petit ruiffeau qui coule le long du bois, & qui tombe après fur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de Brifac ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne prefque inacceffible qui la commande de tous côtés, & par les autres chemins l'entrée en eft encore plus difficile.

Merci s'étoit pofté dans un lieu fi avantageux ; & comme c'étoit un des plus grands Capitaines de fon tems, il n'avoit rien oublié pour fe prévaloir de cette fituation. Son armée étoit compofée de huit mille hommes de pied & de fept mille chevaux. Il avoit étendu fon Camp le long du ruiffeau ; mais outre cette défenfe & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pou-

AN. 1644. voit aller à lui que par le chemin de Brisac à Fribourg, & par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes : c'est pourquoi ce Général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie : par ce moyen il s'assûra du lieu le plus accessible de cette montagne. De-là il poussa une ligne le long d'un bois de sapins, en montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défenduë par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas ; & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout le long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de frise. (1)

Entre cette montagne que l'armée Françoise trouvoit sur la droite & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le Camp des Bavarois ; mais pour y arriver il falloit faire un grand tour & passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & Merci s'étoit contenté d'y faire un abbatis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais Camp n'a été dans une assiette plus forte ni mieux retranché que celui-là.

Cependant le Duc d'Enguien résolut d'en chasser Merci, & dispofa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le Fort sur la gauche & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient ; afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il put se rendre maître du Fort, & descendre en bataille dans le Camp des Bavarois.

Le Vicomte de Turenne devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le valon ; & pourvû que les deux attaques se fissent en même tems, il y avoit lieu d'esperer que l'ennemi, étant séparé en deux endroits, seroit embarassé à se défendre, & que s'il arrivoit qu'il fut forcé du côté de la ravine, le Duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le Vicomte de Turenne entrant en même tems dans la plaine, Merci ne pourroit leur résister.

(1) Chevaux de frise sont des poutres lardées de pieux en tout sens, qui présentent leurs pointes comme un hérisson.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'Enguien donna ordre qu'on se préparat pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de Turenne ayant un grand tour à faire, partit avant la pointe du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retarderent les attaques que les deux armées devoient faire en même tems. An. 1644.

Le Duc d'Enguien disposa la sienne de cette sorte : son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun : Espenan, Maréchal de Camp, fut commandé avec deux bataillons des Régimens de Persan & d'Enguien, pour donner le premier : le Comte de Tournon Maréchal de Camp, se mit à la tête des Régimens de Conti & de Mazarin pour soutenir Persan : le Duc d'Enguien réserva deux Régimens pour les employer où l'occasion le demanderoit; & le Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle & Mauvilli demeurerent auprès de sa personne. Palluau, Maréchal de Camp, soutenoit toute l'attaque avec le Régiment de Cavalerie d'Enguien, & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soutenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux Bavarois. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derriere lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie Françoise ne put forcer ces arbres entrelassés sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le Camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant : ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp des Bavarois, pour les aller prendre par le haut de la montagne; mais le Prince ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'est pourquoi il résolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui restoit des premiers Régimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui, que cet exemple avoit presque découragés. D'abord il sem-

AN. 1644. bloit que ce fut une espéce de témérité d'entreprendre avec deux mille hommes rebutés du combat d'en forcer trois mille bien retranchés & enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter ; mais il étoit impossible de dégager autrement ceux qui avoient passé le premier retranchement de sapins : car en les abandonnant, le Duc d'Enguien se retiroit avec le déplaisir d'avoir manqué son entreprise, & sacrifié inutilement la meilleure partie de son Infanterie ; outre que toute l'armée Bavaroise auroit tombé sur les bras du Vicomte de Turenne, n'ayant plus à se défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces réflexions en un instant, descend de cheval, se met à la tête du Régiment de Conti & marche aux ennemis : le Comte de Tournon suivi de Castelnau, Mauvisiere en fait de même avec le Régiment de Mazarin : le Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle, Mauvilli, la Moussaye, Jersé, les Chevaliers de Chabot & de Gramont, Isigni, Meilles, la Baulme, Tourville, Barbantane, Desbrotteaux, Aspremont, Viange & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires mettent pied à terre : cette action redonne cœur aux soldats ; le Duc d'Enguien passe le premier l'abbatis de sapins ; chacun, à son exemple, se jette en foule par dessus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuyent dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le Duc d'Enguien monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée ; mais l'état où il se voit n'est gueres moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son Infanterie avoit été tuée, l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du bois ; les ennemis tenoient encore le Fort où ils avoient placé de l'artillerie ; & Merci pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le désordre où elles étoient ; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le Duc d'Enguien rassembla son Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultés du chemin il fit monter sa Cavalerie jusques sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes & de timballes, pour apprendre au Vicomte de Turenne que son armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

Le Vicomte de Turenne de son côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le Duc

Duc d'Enguien avoit emportée & celle qui étoit proche de Fribourg ; mais Merci n'ayant pû s'imaginer que l'on forceroit son Camp par la montagne du côté de Brisac en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ses principales forces du côté du valon ; & c'est ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit cru le plus fort est emporté le premier. Le lieu étoit assez spacieux derriere son retranchement pour mettre ses troupes en bataille, & quand l'armée du Vicomte de Turenne auroit poussé l'Infanterie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie Bavaroise pouvoit la soutenir sans rompre ses escadrons. Le Vicomte de Turenne ayant trouvé une résistance si vigoureuse, ne put jamais forcer les Bavarois : tantôt il gagnoit quelques postes, tantôt il les perdoit ; ainsi son attaque se passa en escarmouches sans pouvoir entrer dans leurs retranchemens, bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour surmonter le désavantage du nombre & du lieu. An. 1644.

Le Duc d'Enguien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des Bavarois, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de Turenne l'entrée de la plaine : chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assûrée, étant presque impossible que Merci soutint deux attaques en même tems, dont l'une viendroit d'en haut & en queuë fondre sur son armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins Merci sortit d'un pas si dangereux avec une diligence extraordinaire ; il retira ses troupes sur la montagne proche de Fribourg, & avant le jour il fit sortir son canon de ce Fort, qui étoit au-dessous de l'armée du Duc d'Enguien, sans que les Généraux François en eussent aucune connoissance : de sorte qu'ils furent surpris le lendemain de voir les Bavarois se retrancher sur cette montagne voisine de Fribourg, & de trouver leur Camp désert & leur Fort abandonné.

Le Duc d'Enguien voyant les troupes du Vicomte de Turenne répanduës dans la plaine, y descend aussi-tôt ; l'armée le suit, & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirés du nouveau Camp des Bavarois lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voisine de Fribourg. A ce bruit, le Duc d'Enguien fâché d'avoir manqué son entreprise, fait mettre son armée en bataille malgré la pluye qui n'avoit point cessé pendant la nuit ; mais voyant combien ses troupes étoient fatiguées des combats passés & du mauvais tems, il remet au lendemain à

An. 1644. chasser les ennemis de leurs nouveaux retranchemens : ainsi l'armée eut le reste du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour se préparer à la plus périlleuse action qui se soit vûë dans les dernieres guerres. A main droite de Fribourg, en venant de Brisac, il y a une montagne qui n'est pas extrêmement roide jusqu'au tiers de sa hauteur ; mais dont le reste est fort escarpé. En approchant du sommet, on trouva un espace de terrain assez uni & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reste encore quelques ruines d'une tour au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever insensiblement : mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'éleve, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Merci avoit posté le plus grand Corps de son Infanterie aux environs de cette tour ; le reste étoit campé derriere un bois sur la droite en approchant de Fribourg ; sa Cavalerie étoit placée depuis le bois jusqu'aux murailles de la ville : enfin ce Général avoit aussi-bien ménagé les avantages du lieu dans ce poste que dans le précédent. Il y avoit encore ajouté pour le défendre toutes les inventions que l'art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de tems. Les lignes qu'il avoit faites durant le siége, lui servirent en partie pour fermer ce nouveau Camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le valon. Il fit mettre en cet endroit plusieurs rangs d'arbres abbatus avec leurs branches entrelacées : sa meilleure Infanterie étoit derriere ce retranchement soutenuë de sa Cavalerie, dont les escadrons occupoient tout le reste du terrain entre ces rangs d'arbres & la ville.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'Enguien s'approcha du pied de la montagne où Merci s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, Lieutenant Général, commandoit l'Infanterie ; l'Echelle, Maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mousquetaires détachés des deux armées : il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvrit le plus grand Corps d'Infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus accessible par où l'on pouvoit aller à eux : c'est pourquoi le Vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'Enguien, sous la conduite d'Espenan,

étoit commandé pour forcer l'abbatis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fausse avec peu de gens & seulement pour favoriser les deux veritables attaques. Rose soutenoit l'Infanterie avec la Cavalerie Weymarienne, le Maréchal de Gramont avoit ordre de soutenir en bataille dans la plaine avec la Cavalerie Francoise pour prendre le parti que l'evenement conseilleroit.

Le camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages, soit pour se défendre, soit pour attaquer : leur Infanterie étoit couverte de tous côtés ; une de leurs aîles étoit appuyée du canon & de la mousqueterie de la ville ; l'autre aîle étoit placée sur une montagne dont la hauteur seule suffisoit pour la sûreté des troupes qui l'occupoient : mais ils avoient une si grande étenduë de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du siége & des combats précédens, ne suffisoit pas pour garder leur Camp. L'Echelle faisoit déja tirer l'artillerie de son attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le signal pour commencer le combat. Le Duc d'Enguien avoit commandé que toutes les attaques se fissent en même tems : l'Echelle avoit ordre de ne point marcher aux ennemis jusqu'à ce que le bruit des mousquetaires eût commencé vers l'abbatis d'arbres & vers la fausse attaque du milieu : mais un accident imprévû (comme il arrive très-souvent dans les plus sages entreprises de la guerre) renversa tous les ordres du Duc d'Enguien, & sauva les Bavarois d'une défaite générale.

Pendant qu'on attendoit l'arriere-garde qui n'avoit pû joindre, à cause des mauvais chemins, le Duc d'Enguien suivi du Vicomte de Turenne & du Maréchal de Gramont étoient montés sur la plus haute montagne pour découvrir le derriere de l'armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En son absence, Espenan détacha quelques hommes à dessein de faire une fausse attaque contre une petite redoute qui étoit sur son chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût envoyé d'abord que très-peu de gens, le combat s'engagea insensiblement de part & d'autre ; les ennemis soutinrent ceux qui défendoient leur redoute ; Espenan renforça ceux qui l'attaquoient : enfin il se fit en cet endroit une escarmouche si chaude, qu'à ce bruit l'Echelle crut qu'il étoit tems de commencer le combat, & son erreur renversa tous les desseins de cette journée.

Le Duc d'Enguien voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'Espenan & l'Echelle avoient fait un contre-tems, & que ses ordres n'avoient pas été bien éxécutés. Il court au plus fort de

An. 1644. la mêlée, il trouve l'Echelle mort, & ses troupes qui n'osent ni combattre ni se retirer. Pour réparer ce désordre, il commande au Comte de Tournon de se mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les assûrer qu'il va lui-même les soutenir avec un puissant secours. La présence du Prince donna cœur aux soldats; l'Infanterie Bavaroise commença à s'ébranler. Deux bataillons de celle qui soutenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne songeoient plus qu'à fuir: mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu si furieux, que l'Infanterie Françoise perdit courage; les plus éloignés commencerent à se retirer, les autres prirent l'épouvante, & plusieurs Officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertissent du désordre qu'on voyoit dans le Camp des Bavarois, les pressent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois saisi le soldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple, ni les ordres du Général. Le Duc d'Enguien fut contraint de faire cesser l'attaque & de retirer ses troupes. Cette action fut extrêmement périlleuse pour le Prince & pour tous ceux qui l'accompagnoient; car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis: aussi de vingt personnes qu'ils étoient auprès de lui, il n'y en eut pas un seul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit exposé.

Le Duc d'Enguien même eut le pomeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, & le foureau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le Maréchal de Gramont eut son cheval tué sous lui, & tous les autres y furent blessés: néanmoins cet événement ne rebuta point le Prince; il ne fit que changer le dessein de son attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne, comme il l'avoit résolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abbatus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes qui venoient de combattre, en faisant une diversion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réüssi. Le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie conduit par Mauvilli, Maréchal de bataille, soutenuë par les Gendarmes & par la Cavalerie de Rose, marcherent droit à l'abbatis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois, que les Bavarois firent un feu extraordinaire: néanmoins les François marcherent contre eux en fort bon ordre, pour essayer de forcer ces retranchemens. Après avoir chassé plusieurs fois les ennemis & en avoir

été repouffés plufieurs fois, enfin, Gafpard de Merci, Général Major de leur Cavalerie, fut contraint de faire mettre tous fes Cavaliers pied à terre, pour foûtenir fon Infanterie qui commençoit à fe relâcher : alors l'efcarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant ; les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes chofes, ils ne fe reconnoiffoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du moufquet : tous les bois d'alentour retentiffoient avec un mugiffement effroyable, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les foldats étoient tellement acharnés, les uns à forcer, les autres à défendre le retranchement, que fi la nuit ne fut furvenuë, il s'y feroit fait de part & d'autre le plus grand carnage qui fe foit vû de nos jours. AN. 1644.

La Gendarmerie Françoife y fit une très-belle action ; la Boulaye la commandoit : il mena fes efcadrons jufques fur le bord de ce retranchement d'arbres ; & malgré le feu des ennemis, il efcarmoucha très long-tems à coups de piftolet. Jamais il ne s'eft fait de combat, où fans en venir aux coups de main, il foit tombé tant de morts de part & d'autre : les François y perdirent Mauvilli, & les Bavarois Gafpard de Merci, frere de leur Général.

Le Duc d'Enguien ayant ramené fon armée dans le Camp, ne fongea plus qu'à couper les vivres aux Bavarois, pour les obliger à fe retirer d'un pofte fi avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour fe rafraîchir ; & les bleffés qui étoient en grand nombre, furent portés à Brifac, afin qu'il ne reftât rien dans le Camp qui pût apporter du retardement au deffein que le Duc d'Enguien avoit formé.

Les montagnes de la forêt noire prennent leur origine dans les montagnes de Suiffe, & fuivent le cours du Rhin, jufqu'à ce qu'elles fe foient jointes avec les côteaux qui font fur les bords du Nekre : ces montagnes font fort longues & plus ou moins larges, felon le pays où elles s'étendent ; leur plus grande largeur eft de dix ou douze lieuës depuis Fribourg jufqu'à Filinghen. Ces villes n'ont de communication que par une vallée fort étroite, & incommode pour la marche d'une armée : néanmoins c'étoit l'endroit par où Merci devoit apparemment faire fa retraite : il n'avoit ofé l'entreprendre en préfence de l'armée Françoife. Ainfi le Duc d'Enguien crut qu'en lui coupant ce chemin de Fribourg à Filinghen, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le contraindroit de venir à un combat général, ou de fe retirer en défordre.

Le neuvième d'Août, le Prince fit marcher fon armée vers Langen-

AN. 1644. dentzling : le village qui porte ce nom eſt ſitué dans la plus acceſſible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit aſſez propre pour incommoder les Bavarois, ou pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'Enguien y pouvoit faire venir des vivres de Briſac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les montagnes ; mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette vallée étoit extrêmement difficile, à cauſe des marécages dont les bois ſont pleins ; outre que la tête de l'armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant paſſé le ruiſſeau qui les borde, l'arriere-garde demeuroit expoſée aux Bavarois, ſans qu'il fût poſſible au reſte des troupes de la ſecourir.

Le Duc d'Enguien y apporta toutes les précautions que demandoient le déſavantage du lieu & la préſence d'un ennemi ſi vigilant. Les Cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très-ſouvent à pied, menant leur cheval par la bride : ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queuë de l'armée, pour ſoûtenir l'arriere-garde de ſa Cavalerie : il mit auſſi des pelotons de mouſquetaires ſur les aîles, pour défendre les paſſages par leſquels les Bavarois pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de Turenne fit marcher ſon armée, qui compoſoit l'avant-garde ce jour-là. Le Duc d'Enguien prit le ſoin de faire la retraite, & ſe tint en préſence de l'armée de Merci juſqu'à ce que toutes ſes troupes fuſſent paſſées ; & après avoir traverſé de la ſorte ces marécages & ces bois, il rejoignit l'avant-garde à Langendentzling, ſans que les Bavarois euſſent fait le moindre effort pour lui diſputer ni le paſſage du ruiſſeau, ni l'entrée du bois.

Merci ayant obſervé la marche des François, en avoit conçû auſſi-tôt les raiſons : comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que ſon ſalut conſiſtoit à prévenir le Duc d'Enguien, & non pas à lui diſputer le paſſage d'un défilé. Il n'avoit au juſte que le tems de ſe retirer avant que les premieres troupes de l'avant-garde Françoiſe le pûſſent joindre ; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arriere-garde. Auſſi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper ſon armée, tenant le haut des montagnes, & faiſant conduire ſon bagage par le val de S. Pierre, qui mene vers Filinghen.

Le Duc d'Enguien ayant appris la marche de Merci, fit ce qu'il pût pour hâter la ſienne ; mais il y avoit des montagnes preſque inacceſſibles à traverſer pour lui couper le chemin, & ſes troupes étoient extrêmement fatiguées ; c'eſt pourquoi il fut contraint de détacher Roſe en diligence

avec huit cens chevaux, seulement pour amuser les Bavarois & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'armée passeroit les défilés. An. 1644.

Rose exécuta cet ordre avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye S. Pierre. Aussi-tôt qu'il eût joint les ennemis, il manda au Duc d'Enguien qu'il étoit à leur queuë. L'armée Françoise défiloit par un valon fort serré, au bout duquel il falloit monter au sommet d'une montagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'Enguien ne laissa pas de vaincre toutes ces difficultés; & son avant-garde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrît les Bavarois en bataille, & Rose qui touchoit presque leur arriere-garde.

Pour aller de cette montagne, où la tête de l'armée du Duc d'Enguien s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les Bavarois s'étoient postés, il falloit passer deux défilés, au milieu desquels il y a une espace capable de contenir quatre escadrons ensemble; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de Rose escarmouchoit contre l'arriere-garde des Bavarois.

Merci n'eut pas plutôt découvert les premiers bataillons de l'avant-garde Françoise sur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'armée étoit derriere; & comme Rose incommodoit extrêmement la queuë de son arriere-garde, il résolut de se défaire de lui par un grand effort, avant que le Duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soûtenir; & afin de l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire demi tour à droite à toute son armée, & marcha contre la Cavalerie de Rose. Ce Colonel, au lieu de se retirer promptement dans le défilé, rallia ses escadrons; & avec sept ou huit cens chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'armée Bavaroise. Il avoit l'armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Filinghen, rempli du bagage des Bavarois; à gauche, un grand précipice, & derriere lui, le défilé par où il falloit rejoindre le Duc d'Enguien. Rose détacha d'abord un de ses escadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis; & avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancés de l'armée Bavaroise: mais pour se conserver libre l'entrée du défilé, il y laissa quatre escadrons, derriere lesquels il se retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre escadrons soûtinrent le choc des Bavarois sans

An. 1644. s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pesle messe dans le défilé : enfin de quatre escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jetterent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux.

L'action de Rose fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril ; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vû sur la montagne voisine le Corps de l'armée Françoise qui se formoit peu à peu, & même que le Duc d'Enguien s'étoit avancé pour soûtenir la Cavalerie de Rose ; car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le Duc d'Enguien ayant remarqué du haut de la montagne l'action de Rose, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja dans cet espace de terrain enfermé entre les deux défilés, lorsque Rose le rejoignit : ainsi cette résolution du Duc d'Enguien, & la prudence de Merci, furent en partie causes de l'honneur que Rose acquit dans sa retraite.

Merci commença la sienne en même-tems ; mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine, qui veut n'être jamais forcé de combattre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion : néanmoins il abandonna son artillerie & son bagage ; & laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi tour à gauche, & après cela il marcha si vîte par le grand chemin de Filinghen, qu'en un moment l'armée Françoise le perdit de vûë.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le Duc d'Enguien de son côté rallioit ses troupes pour le suivre ; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'armée Bavaroise en fût éloignée de plus d'une lieuë.

Il y a une montagne entre S. Pierre & Filinghen, beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une armée en bataille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par tout, rendent ce lieu très-commode & très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le pays ne doutoient point que Merci n'y établit son Camp ; & cette raison obligeoit le Duc d'Enguien de presser extrêmement sa marche : néanmoins quand les coureurs de son avant-garde furent montés sur le

Holgrave

Holgrave (c'est ainsi que se nomme cette plaine) ils trouverent que les Bavarois après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient passé outre, avec une diligence encore plus grande que celle des François.

Alors le Duc d'Enguien perdant l'esperance de les joindre, retourna sur ses pas, & vint camper à l'Abbaye de S. Pierre : ses troupes étoient si lasses, qu'il fut contraint de les y laisser reposer le jour suivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois, & qu'on emmeneroit six canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit Château situé dans les montagnes, qui pouvoit servir à ses desseins ; & il envoya le Comte de Tournon conduire l'artillerie à Brisac.

Ainsi la retraite du Colonel Rose fut la derniere action remarquable de la Bataille de Fribourg, qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats très-sanglans, plutot qu'une bataille ordinaire. D'un côté on y voit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du tems, ni du désavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour sa défense, & qui ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il est difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire, ou d'attaquer une armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles, & de l'obliger d'en sortir ; ou bien de conserver un jugement ferme & intrépide dans une longue retraite, en présence d'un ennemi pressant & victorieux, & enfin de sçavoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé. Cependant il est vrai de dire qu'un Général qui abandonne son artillerie & son bagage, passe d'ordinaire pour battu ; & l'honneur de sa retraite n'est point complet, s'il ne sauve tout : on peut dire même que la prudence de Merci n'auroit pû le garantir d'une déroute générale, sans les contretems que prirent Espenan & Lechelle dans l'exécution des ordres du Duc d'Enguien. Enfin il arrive presque toujours qu'une armée qui attaque des retranchemens avec vigueur a de grands avantages sur celle qui les defend.

Après que le Duc d'Enguien eut fait partir le Comte de Tournon, il retourna vers Langendentzling, où son bagage & son canon l'attendoient. Alors il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de Merci lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux Officiers étoit de reprendre Fribourg : on n'étoit venu que pour secourir cette Place, & par conséquent ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pû

AN. 1644. combler leurs lignes ; ils étoient déja bien éloignés : la garnison de cette Place étoit foible, mal pourvûë de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vûs de ses remparts.

Néanmoins le Duc d'Enguien fut d'avis d'entreprendre le siége de Philisbourg, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de Campagne, qu'il falloit couronner par quelque chose d'éclatant : outre qu'en se bornant à la prise de Fribourg, les armes de France n'en auroient pas été plus avancées dans le pays, & même qu'elles auroient été contraintes de repasser le Rhin, pour prendre des quartiers d'hiver en Alsace.

Ce n'est pas que le siége de Philisbourg ne fut extrêmement difficile ; il falloit faire une longue marche pour y aller. L'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés : mais le Duc d'Enguien méprisa toutes ces difficultés, & le siége de Philisbourg fut résolu. Il envoya à Brisac Champlastreux, Intendant de son armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix piéces de batterie sur les batteaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le Rhin.

Champlastreux qui étoit actif & intelligent dans son emploi, eut bientôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de Langendentzling le seizième d'Août avec son armée, & prit sa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques mousquetaires & quelques dragons. Rose suivit Tubal, avec le reste des Weymariens. Le Duc d'Enguien se réserva la conduite de l'Infanterie des deux armées & de toute la Cavalerie Françoise. Il marcha en cet ordre vers un Chateau, situé à cinq ou six lieuës de Strasbourg, fortifié de tours à l'antique, & défendu d'un assez bon fossé plein d'eau, qu'il prit en passant, afin de s'assurer la communication de Strasbourg : de-là il vint à Kupenheim, que Rose avoit pris dans son passage avec plusieurs autres lieux. Tubal s'étoit aussi rendu maître d'Etlinghen, Forsen, Bretten, Durlack, Baden, Pruessel & Wissoch, petites villes fermées de fossés, à la plûpart desquelles il y a des Châteaux. Le Vicomte de Turenne alla investir Philisbourg avec trois mille chevaux & sept cens hommes de pied ; & le Duc d'Enguien arriva le vingt-cinquième d'Août devant cette Place, en dix jours de marche depuis Langendentzling.

Philisbourg est situé auprès du Rhin, sur les confins du Duché de Wirtemberg & du bas Palatinat, à trois lieuës de Spire. Depuis Brisac jusqu'à Hermestein il n'y a point de Place forte que Philisbourg : on l'appelloit autrefois Udenheim ; c'étoit la maison des Evêques de Spire. Les

troupes d'Allemagne engagerent insensiblement ces Evêques à la fortifier : quand ils l'eurent mise en etat de se défendre, elle ne demeura gueres entre leurs mains : les Imperiaux & ensuite les Suédois s'en rendirent les maîtres : les François la possederent quelque tems ; & enfin elle etoit revenuë sous la domination de l'Empereur. AN. 1644.

Cette Place a un fort quarré qui commande sur le Rhin, & qui se communique avec la Ville par une chaussée de six pas de large, & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au-dessus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place : sa fortification n'est que de terre ; mais ses remparts sont fort épais : elle a des fossés larges & profonds ; l'approche ne s'en peut faire que par une tête. Le corps de la Place est composé de sept bastions presque réguliers : la berme est si large, qu'elle sert de fausse-braye ; cette berme est défenduë d'une haye vive très-épaisse : le fossé est plein d'eau, large de deux cens pieds, & profond de quatre toises, avec une contrescarpe bien palissadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprès de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits ; de l'autre côté, le terrain y est un peu plus haut, & mêlé de bruyeres, de bois & de terres labourées.

Lorsque le Duc d'Enguien la fit investir, Bamberg en étoit Gouverneur : sa garnison étoit composée de deux cens chevaux, & de cinq cens hommes de pied : il avoit cent piéces de canon, & des munitions pour soutenir un long siége.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & il destina la nuit pour attaquer le fort du Rhin. L'armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudeneim jusquà un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhausen ; & l'armée Allemande fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rheinhausen.

Aussi-tôt qu'il fut nuit, les troupes se disposerent à l'attaque du Fort. Le Duc d'Enguien y alla par les bois ; & le Vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le Duc d'Enguien n'y put arriver qu'à la pointe du jour ; parcequ'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile. Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la defense du Fort : le Vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en saisit, & le munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la Ville.

AN. 1644. Le Duc d'Enguien ne ſongea plus qu'à bien aſſurer ſa circonvallation : il fit élever des Forts & des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, & abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obſtacles à fortifier ſon quartier ; car il ſe ſervit d'une grande ravine qui régnoit preſque d'un bout à l'autre de ſon Camp, & elle fut en défenſe en y faiſant un parapet ; de ſorte que les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fermé de tous côtés depuis Knaudeneim juſqu'auprès de Rhinhauſen.

Cependant le pont de batteaux arriva, chargé du canon, des munitions & des vivres : en vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germeſheim & de Knaudeneim. Germesheim eſt une petite ville du bas Palatinat, aſſiſe ſur le bord du Rhin, fortifiée de baſtions de terre, avec un foſſé ſec du côté de Spire, & plein d'eau du côté de Philisbourg & du marais. Sa priſe étoit néceſſaire pour tenir le haut du Rhin ; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la riviere, on ne pouvoit auſſi en être aſſuré qu'en prenant les Places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit paſſer d'Aumont, avec ſix cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germesheim : d'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & enſuite il marcha vers Spire. Cette ville bien que ſituée ſur le Rhin, n'eſt conſidérable que par la Chambre Impériale dont elle eſt le Siége ; car elle n'eſt fermée que d'une muraille, avec des tours à l'antique, & un méchant foſſé.

Pendant que d'Aumont s'aſſuroit de tous ſes poſtes néceſſaires ſur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja obſervé que l'approche ne s'y peut faire que par une ſeule tête, où l'on trouve un terrain ſablonneux, qui continuë preſque de la même largeur juſques ſur la contreſcarpe de deux baſtions de la ville.

Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit : le Maréchal de Gramont conduiſit la gauche ; le Vicomte de Turenne prit ſoin de la droite : l'un & l'autre ſe ſervirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruiſſeau qui paſſe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux baſtions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre ; & la nuit même on fit une Place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduiſoit ſon approche vers le baſtion oppoſé.

Eſpenan avec le Régiment de Perſan, fut de garde la premiere nuit dans

la tranchée de Grammont ; & après avoir poussé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un Corps de garde de cent Gendarmes à la tête des travailleurs ; & ces Cavaliers avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une mazure, proche de l'ouverture de la tranchée. La nuit fut assez paisible ; & les assiégés qui ne sçavoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiégeans ; mais dès que le jour parut, & qu'ils virent la terre qu'on avoit remuee, ils voulurent essayer de ruiner par une sortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit : ils détacherent deux cens hommes de pied & cens chevaux, qui s'avancerent contre la ligne ; & bien qu'elle fut encore pleine de travailleurs, Espenan se prépara pour les bien recevoir, & commanda aux Gendarmes de s'opposer à la Cavalerie des assiégés. Cet escadron marcha aux ennemis avec un tel désordre qu'il fut entierement rompu au premier choc ; & la Boulaye y fut tué sur la place. Néanmoins Espenan mit la ligne en si bon ordre, que les assiégés n'oserent l'attaquer, ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter ; de sorte que les Gendarmes eurent le tems de se rallier, & de revenir à la charge : ils s'en acquitterent si bien la seconde fois, que malgré le feu des bastions, tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusques dans la contrescarpe. An. 1644.

Ainsi les assiégeans continuerent leur travail sans interruption ; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'armée d'Enguien ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas plus de deux mille. Avec si peu de gens, le Prince eut des peines incroyables à garder une si grande circonvallation, & à fournir les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée & pour tous les autres travaux. Son Infanterie étoit composée de quatre bataillons : celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du Camp ; les deux autres travailloient aux approches ; & le dernier amassoit des fascines pour remplir le fossé. Palluau avec le Régiment d'Enguien, releva la seconde nuit Espenan & Persan : il avança beaucoup la ligne, & acheva la redoute. Tournon & Marsin les deux nuits suivantes pousserent les travaux fort avant, & firent une batterie de six canons.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de son côté. La cinquième nuit, les deux attaques firent leur logement sur la contrescarpe. Bamberg ne s'étoit opposé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mousquet. Le Duc d'Enguien n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de Baviere : il sçavoit seulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux & autant de mousquetaires, pour essayer de jetter du secours

AN. 1644. dans Philisbourg ; & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes ; & même de faire faire le bivoüac toutes les nuits.

Aussi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens sur la contrescarpe, les travailleurs commencerent à la percer, & à faire des batteries pour ruiner les défenses de la Place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile, mais on eut bien de la peine à l'assurer ; car comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiégeans ne pouvoient pas y aller sous terre, & il eût fallu trop de tems pour faire une gallerie couverte de madriers : ainsi le Duc d'Enguien se contenta de faire tirer une ligne droite, qui aboutissoit au fossé, & qui étoit couverte avec des fascines sur des blindes & des chandeliers.

Espenan & Palluau pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le fossé. Le Comte de Tournon y avoit déja fait jetter quantité de fascines ; mais en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme, Ingénieur fort expert à faire des mines & à passer des fossés, avoit entrepris de faire des ponts de fascines ; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés, à cause du canon de la Place, sur qui celui des assiégeans n'avoit pû prendre le dessus ; parceque les assiégés en avoient un si grand nombre, qu'une de leurs piéces n'étoit pas plutôt démontée, qu'ils en poussoient une autre à la place ; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs, dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions, qui l'enfiloient, & qui ruinoient tout le travail. Il est vrai que leurs flancs étoient si petits, qu'ils n'y pouvoient mettre que trois piéces : c'est le défaut ordinaire des meilleures Places, d'avoir les flancs trop serrés ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts est le pire ; parcequ'entre deux batteries opposées, le plus grand nombre des canons l'emporte toujours. En effet, les assiégeans ayant dressé deux batteries de quatre piéces chacune, firent taire celle des flancs ; mais les assiégés en placerent tant sur la face des bastions, dont le rempart est fort bas, qu'ils ruinerent celles des assiégeans : c'est pourquoi le Duc d'Enguien fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ses batteries, & se couvrir des faces des bastions : par ce moyen, son canon se rendit le maître, & les assiégeans travaillerent avec plus de sûreté à leur pont.

Bamberg reconnut alors qu'il n'etoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fut comblé ; & comme sa garnison étoit foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché ; esperant de faire aupara-

vant une capitulation plus avantageuse, il fit battre la chamade : les ôtages furent donnés ; & la garnison sortit le douzième de Septembre au nombre de cinq cens hommes, avec deux piéces de canon. Le Duc d'Enguien fit entrer le Régiment de Persan dans la Place, & y mit Espenan pour Gouverneur. AN. 1644.

Cette conquête, quoique plus facile que le Prince ne l'avoit prévû, donna une grande réputation aux armes de France. Plusieurs Villes envoyerent des Députés. Spire n'avoit pas attendu que d'Aumont l'eut fait sommer ; les Magistrats en avoient porté les clefs au Duc d'Enguien : il les reçut honorablement ; & après avoir confirmé leurs privileges, il les renvoya pour faire sortir les Impériaux, & recevoir la garnison Françoise que d'Aumont eut ordre d'y faire entrer. Mais le Duc d'Enguien ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la prise de Philisbourg, ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défense : les ennemis s'approchoient ; ses troupes étoient affoiblies & fatiguées ; le canon avoit fait de grandes ruines qu'il falloit réparer. Ce Prince n'étoit pas en état de se présenter devant Merci, qui avoit rafraîchi & augmenté son armée depuis sa retraite de Fribourg : c'est pourquoi le Duc d'Enguien se contenta d'établir si bien ses quartiers dans les Places le long du Rhin, qu'on ne put lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit la riviere d'un côté, la Ville de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poste si avantageux, il détacha le Vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette Ville ne cede ni en dignité, ni en nombre d'habitans à aucune des Villes d'Allemagne : elle est placée sur le bord du Rhin, & fortifiée autant que sa grandeur & sa situation l'ont pû permettre. Le Duc Charles de Lorraine y tenoit garnison ; & depuis la perte de ses Etats, il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là.

Le Vicomte de Turenne fit descendre par la riviere l'Infanterie, le canon & toutes les choses nécessaires pour son dessein : il marcha ensuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, & défit six cens hommes que le Général Beck envoyoit à Frankendal. Les habitans de Worms ouvrirent leurs portes, & en firent sortir les Lorrains. De-là le Vicomte de Turenne poursuit sa marche vers Mayence, & détacha Rose pour aller attaquer Oppenheim. C'est une petite ville située dans une plaine mal fortifiée ; mais défendue par un très-bon Château : Rose n'y trouva point de résistance. Le Vicomte de Turenne se présenta devant Mayence ; & s'étant logé dans le

AN. 1644. fauxbourg, il envoya un Trompette à ceux qui commandoient dans la Ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le siége de l'Archevêque Electeur, & une des principales Villes d'Allemagne; outre qu'elle est grande, fort peuplée & bien bâtie pour un pays, où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne Architecture, sa situation la rend considérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles: du côté de la terre, elles sont défenduës par une citadelle de quatre bastions; mais, comme il arrive d'ordinaire aux grandes Villes, ses fortifications étoient négligées, & sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitans que dans la force de ses remparts. Au bas de la Ville sur le bord du Rhin, est un Château assez magnifique où logent les Electeurs: dans le tems que cette ville avoit été sous la puissance du Roi de Suéde, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres se joignent, un Fort de six bastions, qui portoit le nom de Gustawebourg; mais à la fin les Impériaux ayant repris Mayence, le Fort fut abandonné par les Suédois, & les Electeurs l'ont laissé ruiner.

Quand le Vicomte de Turenne entra dans les fauxbourgs il y avoit encore dans la Ville une garnison Impériale de huit cens hommes; néanmoins l'Electeur n'ayant pas crû y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermestein; de sorte que le Chapitre qui a l'autorité du Gouvernement en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les Corps de la Vill; & après plusieurs délibérations, ils résolurent de députer vers le Duc d'Enguien, & de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable, par la qualité de celui qui les recevroit.

Le Vicomte de Turenne envoya cette réponse au Duc d'Enguien, qui étoit toujours avec son armée à la vûë de Philisbourg. Il en partit aussitôt avec une escorte de quatre cens chevaux, & se rendit en un jour & demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du traitté, Merci avec l'armée de Baviére s'étoit posté sur des hauteurs entre Hailbron Neckersulm, & avoit laissé le Neckre devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieuës de Philisbourg. Merci prétendoit arrêter de là tous les progrès du Duc d'Enguien: il détacha Wolf, Colonel célébre parmi les Bavarois, avec deux cens chevaux, & cinq cens dragons pour se jetter dans Mayence; mais Wolf n'y put arriver qu'un quart d'heure avant le Duc d'Enguien. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de sa venuë, trouva Wolf qui les haranguoit,

pour

pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin & celui de toute l'armée Bavaroise qui le suivroit en peu de tems. An. 1644.

Mais les habitans de Mayence sçachant que le Duc d'Enguien étoit en personne dans leur fauxbourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de Turenne ; & après avoir fait sortir Volfs de la ville, ils envoyerent leurs Députés au Duc d'Enguien pour achever le traitté de leur capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Binghen, petite ville avec un bon Château sur le Rhin, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Duc d'Enguien donna le Gouvernement de Mayence au Comte de Courval, & y établit une forte garnison avec ce qui étoit nécessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de Turenne prit en passant Creutznac, & d'Aumont alla investir Landaw avec douze cens hommes & quinze cens chevaux : c'est une ville située dans une plaine à quatre lieuës de Philisbourg : elle est assez peuplée ; son rempart n'est flanqué que par des tours à l'antique avec un fossé défendu par quelques demi-lunes & un chemin-couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes de troupes Lorraines, & c'étoit la seule Place que les Impériaux eussent conservée dans le Palatinat en-deçà du Rhin, excepté Frankendal, où les Espagnols tenoient une forte garnison.

Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landaw, le Duc d'Enguien vint rejoindre son armée à Philisbourg pour être plus près du siége que d'Aumont alloit entreprendre : il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte ; mais que d'Aumont en allant visiter le travail avoit été blessé dangereusement (1). Le Vicomte de Turenne alla continuer le siége, & poussa la tranchée si diligemment, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe. Le cinquième jour, le Duc d'Enguien y étant venu pour visiter les travaux, les Lorrains traitterent avec le Vicomte de Turenne & sortirent de la Place.

Après la prise de Landaw, Neustadt, Manheim & Magdebourg ne firent que fort peu de résistance ; ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule Campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Hermestein, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle.

(1) Il mourut à Spire peu de jours après.

Fin de la Relation du Marquis de la Moußaye.

PREUVES
DE L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

Plusieurs Lettres, Brevets, Instructions Politiques, & autres Pieces.

AVERTISSEMENT.

LES hommes ne se peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, sans aucune intention de les rendre publiques; ils parlent alors sans précaution & sans déguisement; on y voit le fond de leur caractere, de leur esprit, & de leur cœur. C'est pourquoi l'Auteur a cru devoir placer au rang de ses preuves plusieurs Lettres du Vicomte à sa Sœur & à sa Femme, qui montrent son ame à nud, sa simplicité, sa sensibilité, sa modestie, & sa religion. On verra dans les Instructions qu'il a dressées, par ordre du Roi, pour les Ambassadeurs de France, dans les differentes Cours de l'Europe, la profondeur de son génie; & l'on sentira par ces Pieces, que ses qualités politiques égaloient ses talens militaires.

LETTRE DE FREDERIC MAURICE DUC DE BOUILLON, A LA REINE.

MADAME,

Me voyant si malheureux que les plus respectueuses deferences que je pouvois rendre a Votre Majesté, passoient pour désobéissance & mépris, mes raisons pour fuites & délais, & mes plus innocentes actions pour crimes & caballes contre le service de S. M. & le bien de l'Etat, je ne me suis pas trouvé capable de consolation jusqu'à ce que je me sois retiré en lieu où je puisse par mes actions détromper V. M. des idées qu'on a pu lui inspirer de moi, & d'où elle pût connoître que l'assurance que je lui donne de ma fidelité, de mon zele pour son service, & d'une entiere obeissance a ses Commandemens, ne procedent d'aucune contrainte ni considération interessee, mais d'un pur sentiment de mon devoir, & d'une tres-ferme résignation a ses volontés. Je supplie très-humblement V. M. d'être persuadée que lorsque je me suis sacrifié pour ses interêts, je me donnai a elle sans réserve avec une très-forte résolution de demeurer toujours dans la même dépendance, & de lui soumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'est ce que j'ose prendre la hardiesse de confirmer à V. M. afin qu'elle m'honore de ses Commandemens, & connoisse par l'avenir, comme elle a pu faire par le passe, que je n'ai jamais eu pour but que le service du Roi & celui de V. M. dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très-fideles a ne me pouvoir denier la qualité de son très humble & très-obéissant serviteur & sujet, N°. I. Liv. I.

LE DUC DE BOUILLON.

A Nyon le 5. d'Avril 1644.

A S.A.R. M. LE DUC D'ORLEANS,

MONSEIGNEUR,

Me voyant accablé de tant de malheurs, dans le tems, j'ose le dire à V. A. R. que je devois tout esperer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois exposé sans cesse aux faux raports de mes ennemis, j'ai cru que pour leur ôter tout prétexte d'interpréter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs mauvais offices, & où la sincerité de mes intentions pourra être reconnuë par mes démarches. Je vous avouë aussi, Monseigneur, que je ne pouvois continuer de rester dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuse à mon honneur & contraire à mes sentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaisirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'assurer. Je ne puis imaginer ce qui a pu me causer ce mal, étant bien éloigné de croire, quoiqu'on ait voulu m'en persuader, que V. A. R. m'accuse d'avoir été le premier auteur du Traité d'Espagne, puisque je n'ai besoin pour me disculper, que de rappeller avec soumission & respect à V. A. R. le souvenir de ce qui s'est passé, & la supplier de vouloir bien me dire si j'avois aucun dessein lorsqu'elle m'envoya chercher en Province, si elle m'en fit communiquer aucun lorsque je la vis à Paris; si la résolution des siens n'étoit pas déja prise avant mon arrivée, & si depuis je pris d'autres engagemens que celui de servir V. A. R. lorsqu'elle me fit entrevoir une subversion d'Etat en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux interêts de la Reine, dans la conservation des Messeigneurs ses enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me suffit pour ma justification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été serviteur de V. A. R. Cette considération seule, Monseigneur, m'empêche de consentir à un échange qui étant honteux laisseroit à V. A. R. quelque marque de crime; puisque je ne fus jamais accusé d'autre que de celui où vous étiez enveloppé. Quelqu'amour que j'aie pour mon bien & mes dignités, je ne les ai pas considerés lorsqu'il s'agissoit du service de V. A. R. & des interêts de l'Etat, je m'en suis dépoüillé avec joye pour me sauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions. Comme je tâcherai toujours de les conserver par ma conduite à l'avenir. J'ose très-

humblement ſupplier V. A. R. de ne point denier quelques marques de l'honneur de ſa bienveillance a celui qui a toujours taché de la mériter par ſes tres-humbles ſervices, & qui a cette ſatisfaction d'avoir montre a toute la terre qu'il a été ſans aucune reſerve, Votre très-humble, tres-obeiſſant & très-fidele Serviteur,

LE DUC DE BOUILLON.

A N on ce 5. Avril 1643.

LETTRES DU VICOMTE A SA SOEUR.

MA chere Sœur, pluſieurs perſonnes me mandent que l'on dit a Paris que je ne ſuis pas bien avec M. le Duc d'Enguien, & que je ne ſuis pas bien aiſe de m'être joint a lui. Je vous prie, ſi vous en oyez parler, de témoigner que je ne ſuis pas ſi impertinent que cela, & que c'eſt un honneur que j'ai toujours recherché extrêmement. Je vous aſſure qu'il y a une tres-grande union dans cette Armée; M. d'Enguien vit auſſi bien avec moi qu'il eſt poſſible; & il ne ſe rencontre aucune difficulté entre M. le Maréchal de Guiche & moi; n'ayant rien a deméler & étant de tout tems fort bons amis. J'ai ſujet auſſi d'avoir toute ſorte de ſatisfaction de la façon que l'Armée Allemande vit avec moi, je n'y ai pas trouvé la moindre conteſtation dans les choſes que j'ai déſirées, & au contraire toute ſorte d'obeiſſance. Apres la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement, adieu chere Sœur. C'eſt votre tres-humble & très-affectionné Serviteur & Frere, T. II. Liv. II. & III.

TURENNE.

Au Camp devant Philisbourg ce 3. Septemb. 1644.

AUTRE A LA MEME.

MA chere Sœur, je continue a être bien en peine de votre mal; & quand vous ſerez guerie, je ſerai dans une autre, de peur que vous ne ſoyez fâchée contre moi de ne vous avoir pas ecrit plutot. Je vous avoue qu'au commencement, je ne pouvois me réſoudre a vous rien écrire de mon malheur arrive près de Mariendal, ſçachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois auſſi honteux pour vous que pour moi. Et quoique ce ſoit une plaiſante raiſon, je vous jure que je ne pouvois me réſoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'eſt arrivé par compaſſion pour les Troupes qui étoient fort fatiguées, & trop de complaiſance pour les Officiers, on ſe peut conſoler en quelque choſe; ce ſeroit que les Ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les Troupes de M. Konigſmarc & de Heſſe avec les miennes, qui toutes enſemble joindront M. le Duc d'Enguien, mettent les affaires en meilleur état qu'on ne les eût jamais pu eſperer. Je ſuis

à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite Ville où il y avoit cent hommes de l'Ennemi qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à Madame la Landgrave de Hesse d'avoir voulu envoyer ses Troupes si loin avec moi, & dans un tems que l'Ennemi pouvoit entrer dans son païs : je vous assure que c'est une fort honnête personne, je vous conjure de m'aimer toujours étant la chose du monde qui peut me donner le plus de joye. C'est, ma chere Sœur, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere,

TURENNE.

Au Camp ce 4. Juillet 1645.

AUTRE.

MA chere Sœur, je vous dirai avant toutes nouvelles que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimendes, & je vous jure que quand je suis négligent à vous écrire, c'est l'assurance entiere que j'ai que vous m'aimerez toujours sans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande Bataille qui se soit vûë depuis la guerre. La Cavalerie Françoise avoit la droite & moi la gauche avec ma Cavalerie. La droite a été entierement défaite, comme aussi l'Infanterie Françoise ; Nous avons eu Dieu merci plus de bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de Bataille, pris presque tout le canon des ennemis ; & Gléen qui commandoit l'aîle droite des Bavarois y a été fait prisonnier ; M. le Duc par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux Chevaux tués sous lui, & un peu blessé au bras, s'envint du côté ou j'étois un peu devant que le côté où il avoit résolu de se tenir fût rompu. Il témoigna être assez satisfait de ce que j'ai fait en cette occasion. Vous sçaurez par les Rélations tous ceux qui sont morts & prisonniers. On a eu nouvelle de M. le Maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Baviere, où leur armée s'est retirée, c'est-à-dire sur le Danube, après avoir quitté le champ de Bataille. Pour leur perte elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'armée Françoise ait été entierement repoussée ; Je suis bien assuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la Cavalerie Allemande n'ait entierement gagné la Bataille. M. le Duc m'a fait là-dessus plus de complimens devant toute l'armée que je ne sçaurois vous dire, ni aussi exprimer ce qu'il a fait en cette occasion de sa personne & de cœur & de conduite. J'avois quatre bataillons d'Infanterie, deux que commandoit M. de Chabot pour soutenir l'armée de M. le Duc, & deux autres auprès de son Infanterie ; mais la Cavalerie Françoise en s'enfuyant a emporté tout cela, de sorte qu'il n'est resté que la Cavalerie Allemande & les Hessiens : M. le Duc ne sçauroit assez se loüer des Allemands, & en effet il leur a obligation de la

vie & de la liberté. Il n'eſt p[illegible] comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous ſuplie de temoigner à Madame la Princeſſe & à Madame de Longueville, combien je lui en ſuis obligé.

Je ſuis tres en peine de ce qu'on me mande que vous avez ſi ſouvent la fievre. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous vouloir conſerver, n'ayant point de plus grande joie au monde que celle de vous ſçavoir en bonne ſanté, adieu, chere Sœur.

Au Camp devant Nordlingue, ce 8. Aoust 1645.

AUTRE.

JE n'ai que le loiſir de vous faire ce mot. J'ai reçû votre Lettre par laquelle vous me mandez de vous faire ſçavoir comme quoi vous pourriez ſortir de Paris, & qu'elle ſeroit ma penſée là deſſus. Je crois que ſi vous y pouvez trouver quelque ſureté il n'en faut pas bouger, vous pourriez vous mettre plutôt chez quelqu'un de nos amis. Quand le chemin ſera libre de l'armée du Roy à Paris, je vous ferai ſçavoir où vous pourrez venir. Je vous aime de tout mon cœur.

A Sully ce 30. Mars 1652.

Il s'eſt paſſé quelque choſe à Gergeau qui n'eſt pas de grande conſideration.

LETTRES DE L'ELECTEUR DE MAYENCE au Vicomte de Turenne.

N°. III
Liv. II.

MONSIEUR,

J'ai reçû ce matin des nouvelles aſſurées de Munſter que, par la grace de Dieu, la paix ſi long-tems eſperée a été ſignée, ſouſcrite & ſolemnellement publiée à Munſter & à Oſnabrug le 24. de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la préſente, & la ſupplier auſſi que quand l'armée du Roy ſortira d'Allemagne, il lui plaiſe dans ſa marche exempter mes Etats. J'ai de ſi bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'oſe me promettre ce conſentement; auſſi je lui envoyerai bien-tôt un des miens pour traiter de quelques affaires, & pour la remercier des graces que juſques ici elle ma faites, la ſupliant au reſte de me faire l'honneur de me croire entierement,

MONSIEUR, DE VOTRE ALTESSE,

A Aſchaffembourg, le 29. Octobre 1648.

Le très-humble & très-affectionné Serviteur JEAN-PHILIPPE, Electeur de Mayence.

LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR MON COUSIN,

Nº. IV. Liv. III. Ayant ce matin reçû par un Courier exprès les avis de mon Deputé de Munster, qui m'a assuré que la paix étoit souscrite le 24. du courant, je n'ai voulu manquer d'en communiquer les nouvelles A. V. A. vû que je m'assure qu'elles lui seront très-agréables, & d'autant que par ce moyen je me vois tantôt en liberté de pouvoir joüir de ce que les deux Couronnes de France & de Suede ont bien voulu desirer pour ma restitution. Je sçai que V. A. s'en réjoüira avec moi, & agira dans la conjoncture présente de cette guerre finie, pour la conservation de mes Etats, avec le même cœur & affection quelle a toûjours témoigné par ci-devant pour un Prince qui est Monsieur mon Cousin, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Cousin,

EBERHARD, Duc de Wirtemberg.

A Studgard le 31. Octobre 1648.

LETTRES DE LA REINE MERE à M. de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

MOn Cousin, quoiqu'il vienne d'arriver un bruit de Paris que M. votre Frere a pris parti avec le Parlement, qui est a présent dans une rebellion toute déclarée ; je ne puis y ajouter de foi quand je fais réflexion qu'il sçavoit ce que j'ai résolu pour ce qui regarde votre établissément, & que je voulois faire pour ses intérêts particuliers & pour ceux de toute la famille : Mais quoiqu'il en soit, je suis si assurée que non seulement vous n'y prendrez aucune part, mais que vous détesterez son action, si elle se trouvoit véritable, que je ne vous fais ces lignes à autre fin que pour vous témoigner la confiance entiere que j'ai en vous & vous assurer de la continuation de mon affection ; me remettant du surplus à mon cousin le Cardinal Mazarin que je sçai mieux que personne être le meilleur de vos amis ; cependant je demeure

Votre bonne Cousine ANNE.

A S. Germain en Laye le 11. Janvier 1649.

II.

II. LETTRE.

MOn Cousin, envoyant par delà le Sieur Hervart pour des affaires qui regardent le Service du Roy Monsieur mon Fils; je vous fait ces lignes pour vous prier d'avoir entiere confiance & pleine creance en ce qu'il vous dira de ma part: Et s'il est besoin que pour le contentement des Officiers de l'armée que vous commandez, il s'oblige en mon nom, de leur payer ce que vous conviendrez avec eux, ne faites point difficulté de garantir ce qu'il promettra, car je vous assure & vous donne ma parole que j'y satisferai à point nommé; cependant je demeure,

Votre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 12. Janvier 1649.

III. LETTRE.

MOn Cousin, la faute où est retombé votre frere le Duc de Bouillon, dans le tems même qu'il sçavoit que j'avois fait ou résolu tout ce qui pouvoit regarder ses avantages & ceux de sa Maison, me touche principalement pour le déplaisir que je sçai qu'elle vous causera; car pour le reste je suis tellement persuadée de votre affection & de votre attachement aux interêts du Roi Monsieur mon Fils & aux miens, que je suis certaine que votre zele augmentera plutôt dans ces conjonctures, qu'il n'est à craindre qu'aucune considération de proximité y puisse apporter la moindre alteration. Assurez-vous aussi que je redoublerai les effets de ma confiance & de ma bonne volonté, & que votre considération me sera toujours si recommandable, que je ne ferai point de difficulté, quelque grand que soit le crime de votre frere, de faire pour votre égard seul ce que vous pouvez souhaiter pour les honneurs de la Maison, & me remettant à ce que j'ai chargé mon Cousin le Cardinal Mazarin de vous mander, je demeure avec beaucoup de tendresse,

Votre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 28. Janvier 1649.

IV. LETTRE.

MOn Cousin, quoique je vous aye déja mandé les bonnes intentions que j'ai pour vous, & à votre considération pour toute votre Maison; j'ai voulu néanmoins, dans l'occasion du voyage du Sieur de Ruvigni par delà, vous faire cette Lettre pour vous les expliquer encore plus particulierement. Je vous dirai donc touchant les honneurs de votre Maison, que dès la premiere fois que je vous verrai, je vous ferai joüir sans autre délai des prérogatives dont il avoit été rémis de parler après la majorité du Roi Monsieur mon Fils. A l'égard de la Souveraineté de Sedan, & pour ce qui concerne le Duc de Bouillon votre frere, quoique sa faute soit aussi grande qu'elle se peut concevoir, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que j'avois pour tout ce qui le pouvoit regarder; je ne me disposerai pas seulement à l'oublier & à la pardonner, pour l'amour de vous, dès qu'il rentrera en son devoir, mais pour la même raison je le ferai joüir deslors desdites prérogatives qui avoient été remises à la majorité; & touchant l'échange de Sedan, il y sera traité aussi favorablement, & aux mêmes conditions qui avoient été arrêtées en dernier lieu. Vous devez prendre toutes ces avances pour une pure marque de l'affection que je vous porte, & être assuré qu'en toutes autres rencontres où j'aurai lieu de vous obliger, vous n'en recevrez pas des effets moins solides: cependant je demeure,

Votre bonne Cousine, ANNE.

A S. Germain en Laye le 29. Janvier 1649.

BREVETS DU ROI EN FAVEUR de la Maison de Bouillon.

PREMIER BREVET.

N. V. Liv. III. AUjourd'hui vingtiéme du mois de Mars mil six cens quarante-sept, le Roi étant à Paris, désirant témoigner sa bonne volonté à M. le Duc de Bouillon, & à M. de Turenne son frere, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa Mere, en interprétation de sa déclaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, joüiront du rang & pré-

ſeance appartenans à leur Maiſon, à cauſe du Duché de Bouillon & des Principautes Souveraines de Sedan & de Raucourt, & ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines. Pour témoignage de quoi, Sa Majeſté m'a commandé de leur expedier le préſent Brevet, qu'elle a voulu ſigner de ſa main, & être contreſigné par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS. *Et au-deſſous*, DE LOMENIE.

II. BREVET.

AUjourd'hui deuxieme du mois d'Avril mil ſix cens quarante-neuf, le Roi etant a S. Germain en Laye, bien memoratif que par ſon Brevet du vingtieme Mars mil ſix cens quarante-ſept, Sa Majeſte auroit déclaré que ſon intention étoit que M. le Duc de Bouillon & M. de Turenne ſon frere & leurs deſcendans, jouiſſent du rang & préſéance appartenans à leur Maiſon, a cauſe du Duche de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & ſoient traitez comme les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines; & voulant en conſéquence de ſa déclaration donnée au mois de Mars dernier, pour faire ceſſer les mouvemens du Royaume & rétablir un chacun dans ſes honneurs & prérogatives, faire connoître ſa volonte a l'egard deſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne; enſorte que perſonne n'en puiſſe douter, Sa Majeſté, par l'avis de la Reine Regente ſa Mere, a confirmé & confirme en tant que de beſoin ſon dit Brevet du 20. Mars 1647. & ce faiſant a declare & déclare, qu'elle veut & entend que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, jouiſſent du rang & préſéance qui appartiennent a leur Maiſon à cauſe du Duché de Bouillon, & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines habitués en ce Royaume: En témoin de quoi Sa Majeſté a ſigné le préſent Brevet de ſa main & a voulu être contreſigné par nous ſes Conſeillers-Secretaires d'Etat & de ſes Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS.

Et plus bas, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD, LE TELLIER, & DE LOMENIE.

III. BREVET.

AUjourd'hui vingtſixiéme du mois d'Octobre 1649. le Roi étant a Paris, bien informé que les Ducs de Bouillon & Princes Souverains de Sedan, ont été compris & nommés entre les Princes & Etats, amis, allies &

protegés de cette Couronne en plusieurs Traités de Paix, & autres generaux faits entre les Rois prédecesseurs de Sa Majesté, & les Empereurs, Rois d'Espagne, & autres Princes; que par les Traités particuliers de protection qui leur ont été accordés par les Rois prédécesseurs de Sa Majesté, même par celui du feu Roi, de glorieuse memoire, que Dieu absolve, du 6. Août 1641. & specialement par le Traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiés & reconnus Souverains du Duché de Bouillon & des Principautés de Sedan & de Raucourt, que par l'échange desdites Principautés contre des Domaines de Sa Majesté, proposé & résolu du vivant du feu Roi, comme chose très avantageuse à cet Etat, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majesté avec Monsieur le Duc de Bouillon, & les articles signés par Sa Majesté le 20. Mars 1647. confirmés par les articles expediés ensuite de la Conference tenuë à S. Germain en Laye le 30. Mars de la présente année 1649. & en exécution desdits articles, par Brevet exprès de Sa Majesté du deuxiéme Avril de la présente année, signé de sa main, & contresigné des quatre Secretaires d'Etat, ledit Sieur Duc & Monsieur de Turenne son frere, sont maintenus au rang & prééminences des Princes, & que d'ailleurs ils sont qualifiés tels, & traitez ainsi que ceux de cette qualité; & comme *étans nés Princes, en toutes les Cours, même par le Pape, l'Empereur, le Roi Catholique & autres Rois & Princes, ce qu'ils justifient par plusieurs actes autentiques:* Et Sa Majesté considerant que pour les causes susmentionnées, lesdits Sieur de Bouillon & de Turenne n'ont pu être compris dans le Brevet accordé le dixiéme du présent mois, à l'instance de plusieurs Gentilshommes qui se sont trouvez à Paris, & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été si solemnellement accordé & promis par lesdits Traités; Sa Majesté, de l'avis de la Reine Regente sa Mere, en confirmant en tant que de besoin le Brevet qu'elle leur a accordé ledit jour deuxiéme Avril dernier, a déclaré & déclare que sa volonté & intention est que ledit Sieur Duc de Bouillon & le Sieur de Turenne son frere, & leurs descendans, jouissent du rang & des prérogatives & prééminences appartenans à leur Maison, à cause dudit Duché de Bouillon & desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que le sont les Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Royaume, sans que ledit Brevet dudit jour dixiéme du présent mois leur puisse aucunement nuire ni préjudicier, m'ayant Sa Majesté, pour témoignage de sa volonté, commandé de leur expédier le présent Brevet qu'elle a signé de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller-Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

IV. BREVET.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A tous présens & avenir. Salut sçavoir faisons : qu'encore que notre très-cher & bien amé Cousin Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, Prince Souverain de Sedan & de Raucourt, nous ait cejourd'hui par Contrat passé devant deux Notaires au Chatelet de Paris, cedé & transporté à titre d'échange, la proprieté desdites Terres souveraines de Sedan & de Raucourt & autres, étans ès environs d'icelles, à lui appartenans à cause de son dit Duché de Bouillon : Nous n'avons néanmoins point entendu & n'entendons que cette cession & transport puisse ci-après nuire ni prejudicier en façon que ce soit, à lui ni aux siens, pour ce qui concerne le rang & preséance qui lui appartiennent, non seulement à cause dudit Duché de Bouillon, mais aussi à cause desdites Terres souveraines de Sedan & de Raucourt : au contraire avons jugé raisonnable qu'il y soit conservé & maintenu tout ainsi que s'il étoit encore en possession desdites Terres qu'il nous a cedées, *comme une condition qui fait partie dudit Contrat d'échange, & que nous avons accordé par icelui.* A ces causes & autres bonnes considerations à ce nous mouvans, par l'avis de la Reine Regente, notre très-honorée Dame & Mere ; de notre très-cher & très-amé Oncle le Duc d'Orleans ; de notre très-cher & très-amé Cousin le Prince de Condé, & autres principaux Seigneurs de notre Conseil, & de notre certaine science, pleine puissance & autorité Royale, avons declaré & déclarons par ces présentes signées de notre main, que notre volonté & intention est que nonobstant la cession & transport à nous fait desdites Terres, notredit Cousin le Duc de Bouillon & les siens en ligne directe, tant mâles que femelles, jouissent des mêmes honneurs, séances, dignités, prérogatives & preséances appartenans tant audit Duché de Bouillon qu'ausdites Souverainetes de Sedan & de Raucourt, dont lui & les Ducs de Bouillon Seigneurs desdites Souverainetes ont joui ou dû jouir tant dedans que dehors le Royaume, ausquels nous voulons qu'ils soient conservez & maintenus, sans qu'à cause de ladite cession l'on puisse prétendre qu'ils ayent dérogé *au rang qu'ils ont toujours eû ou dû avoir*, & que pour raison de ce on leur en puisse faire aucunes contestations, & que toutes les prétentions que notredit Cousin peut avoir pour ce regard, demeurent en leur entier sans être en rien diminuées, comme s'il étoit en possession desdites Terres & Souverainetés par lui cedées. Declarons en outre pour les considérations susdites, que notre intention est aussi que notre très-cher & bien-amé Cousin Henry de la Tour Vicomte de

Turenne, Maréchal de France, frere de notredit Cousin le Duc de Bouillon, & ses enfans mâles & femelles, jouissent des mêmes honneurs, rangs & préséances dont il jouit & doit jouir comme fils & frere d'un Duc de Bouillon, & Prince Souverain de Sedan & de Raucourt ; & en cas que notredit Cousin le Duc de Bouillon vienne à deceder sans enfans, voulons & nous plaît que notredit Cousin son frere, ses enfans mâles & femelles jouissent des mêmes honneurs, rangs, préséances, dignités & prérogatives, tant dedans que dehors le Royaume, dont jouit à présent notredit Cousin le Duc de Bouillon, & jouira à l'avenir tant a cause dudit Duché de Bouillon ; qu'en conséquence de ces présentes, comme si lorsqu'il y aura ouverture à la succession de notredit Cousin le Duc de Bouillon son frere en sa faveur & de ses enfans, lesdites Principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur Maison, & qu'il y eut succedé par manquement d'heritiers de notredit Cousin le Duc de Bouillon. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant notre Cour de Parlement à Paris, que ces présentes ils fassent enregistrer, & du contenu en icelles jouir nosdits Cousins pleinement & paisiblement sans y faire ni souffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconque, & a notre Procureur Général de faire pour ce toutes les requisitions necessaires : Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, nous avons fait mettre notre Scel à cesdites présentes. Donné à Paris au mois de Mars l'an de grace mil six cens cinquante-un & de notre Regne le huitiéme. *Signé*, LOUIS. *Et sur le repli*, Par le Roi, la Reine Regente sa Mere présente. DE LOMENIE. *Visa*, SEGUIER. Et scelé du grand sceau de cire verte en lacs de soye rouge & verte.

V. BREVET.

AUjourd'hui 20. Mars 1651. le Roi étant à Paris, voulant témoigner sa bonne volonté à Monsieur le Duc de Bouillon & à Monsieur de Turenne son frere, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa mere, conformement à ce qui est promis dans le Contrat d'échange de Sedan, passé le même jour, & pour confirmer en tant que besoin seroit les Brevets ci-devant expediés, outre ce qui est porté par sa déclaration adressée à sa Cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle, a déclaré que sa volonté & intention est, que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, joüissent du rang & préseance appartenant à leur Maison à cause du Duché de Boüillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines, m'ayant sadite Majesté, en témoignage de sa volonté, commandé d'ex-

pedier le préſent Brevet quelle a ſigne de ſa main, & fait contreſigner par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

VI. BREVET.

AUjourd'hui 15. du mois de Fevrier 1652. le Roy étant à Saumur : deſirant témoigner ſa bonne volonté a Monſieur le Duc de Bouillon & a Monſieur de Turenne ſon frere ; & conſidérant qu'il leur a été promis par le Contrat d'échange de la Principauté de Sédan du 20. Mars de l'année derniere, *qu'ils ſeroient traitez comme Princes, & que ſans cette condition ils n'auroient point conſenti audit échange*, ſçachant en outre qu'ils *ont été & ſont traitez en tous lieux & en toutes occaſions par les Rois, Princes, & Etats de la Chrétienté comme étant nez Princes*; Sa Majeſté confirmant en tant que beſoin les Traités, Brevets & Lettres qui leur ont été ci-devant accordés ſur ce ſujet, & pour les raiſons & cauſes y contenuës, a déclaré & déclare que ſon intention & volonté eſt que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines habitués en ce Royaume, ſans qu'ils en puiſſent être diſtingués ni exceptés par aucuns Reglemens faits ou à faire par Sa Majeſté ou ſes ſucceſſeurs Rois, & méme en conſéquence des propoſitions qui pourroient être faites & des réſolutions qui pourroient être priſes au préjudice de ce, aux Etats Generaux du Royaume, ou autrement en quelque maniere que ce ſoit. En témoin dequoi, Sa Majeſté a ſigné le préſent Brevet de ſa main, & l'a fait contreſigner par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

Signé LOUIS. *Et plus bas*, LE TELLIER.

EXTRAIT DES REGISTRES du Conseil d'Etat.

N°. VI. LE Roy ayant vû la Requête présentée à Sa Majesté par Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, ci-devant Prince Souverain de Sedan & de Raucourt : contenant que l'échange desdites Souverainetés ayant été jugée utile au bien de son Etat, il y auroit consenti sur l'assurance que lui auroit donnée Sa Majesté, que nonobstant le délaissement qu'il feroit desdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le Sieur de Turenne son frere & leurs enfans & descendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, préeminences & prérogatives dont lui & le défunt Duc de Bouillon leur pere, & leurs prédecesseurs Duc de Bouillon & Princes de Sedan & de Raucourt ont joüi ou du joüir, & en la même sorte & maniere qu'il est pratiqué à l'égard des autres Princes issus de Maison Souveraine qui sont habitués en son Royaume, *laquelle condition fait partie dudit Contrat déchange, puisque sans icelle il ne se seroit dépoüillé desdites Souverainetés*; & bien que Sa Majesté par divers Actes tant particuliers que publics, spécialement par ses Lettres Patentes du mois d'Avril 1651. ait pleinement satisfaite a sa parole, & se soit expliquée suffisamment de ses intentions, & que ledit Sieur Duc de Bouillon se soit reservé par le Contrat d'échange le droit qu'il a sur le Duché de Bouillon, néanmoins la Dame de Vantadour en qualité de Mere & Tutrice des Enfans du feu Sieur Duc de Vantadour & les Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, deBrissac, d'Halvin, de Lesdiguieres & de Saint Simon, se sont pourvûs en son Parlement de Paris par Requêtes des .... & 26. Mars dernier, à ce que défense lui fussent faites, de prendre ladite qualité de Prince, ou sous prétexte d'icelle s'attribuer autres droits prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair, sur laquelle Requête ladite Cour a ordonné que les Parties opposantes se pourvoiroient par devers Sa Majesté ; & d'autant que ladite opposition quoique frivole & non admissible, pourroit un jour servir de prétexte pour inquiéter lui ou les siens si elle demeuroit indécise. Requeroit ledit Sieur Duc de Bouillon qu'il plût à Sa Majesté, faisant droit sur icelle, déclarer lesdits Sieur & Dame opposans non recevables, & mal fondés en leursdites oppositions ; ce faisant le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire défense de le troubler à peine de désobéïssance : Vû aussi le Traité fait par ledit Sieur Duc de Bouillon avec Sa Majesté le 20. Mars 1647. touchant l'acquisition

l'acquisition des Souverainetés de Sedan & de Raucourt, & de la portion du Duché de Bouillon dont jouissoit ledit Sieur de Bouillon, le Contrat d'échange du 20. Mars 1651. fait en execution dudit Traité entre les Sieurs le Fevre d'Ormesson, de Lomenie, Comte de Brienne, d'Aligre, Bullion & d'Estampes, Commissaires & Procureurs speciaux de Sa Majesté d'une part, & ledit Sieur Duc de Bouillon d'autre; les Lettres patentes de Sa Majesté du mois d'Avril audit an 1651. contenant la ratification dudit Contrat d'échange, & adressées au Parlement de Paris. Actes d'oppositions formées au Greffe de sondit Parlement de Paris du 25. Janvier 1652. par Dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de Levy Duc de Vantadour, au nom & comme tutrice des enfans mineurs dudit defunt & d'elle, touchant la qualité de Prince prise par ledit Contrat par ledit Sieur Duc de Bouillon. Copie de la Requete présentée en sondit Parlement le .... par Emmanuel de Crussol Duc d'Uzés, Maximilien-François de Bethune Duc de Sully, Louis de Cossé Duc de Brissac, & Charles de Schomberg Duc d'Halvin, Pairs de France, a ce qu'ils fussent reçûs opposans a l'enregistrement tant dudit Contrat que desdites Lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit Contrat, ledit Sieur Duc de Bouillon auroit seulement rang & séance du jour du serment qu'il feroit pour lesdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni a cause ou sous pretexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prééminences ou prérogatives plus grands que celle de Duc & Pair de France. Arrêt de sondit Parlement de Paris du 20. Fevrier 1652. par lequel il a été ordonné que lesdites Lettres & Contrat d'échange seroient registres au Greffe de ladite Cour, pour être executés aux charges & conditions portées par ledit Arrêt, & entr'autres que les Pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit Arrêt, en obtenant par ledit Sieur Duc de Bouillon Lettres de Sa Majesté d'érection d'icelles; & sur l'opposition desdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzes, de Sully, de Brissac & d'Halvin, qu'ils se pourvoiroient ainsi qu'ils aviseroient bon etre. Autre Arrêt de son Parlement de Paris du 26. Mars audit an, par lequel sur une nouvelle Requête lesdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac & d'Halvin, & par François de Bonne Duc de Lesdiguieres, & Claude Duc de Saint Simon, a ce que défenses fussent faites audit Duc de Bouillon de prendre ladite qualité de Prince, ni sous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prérogatives & prééminences plus grandes que celle de Duc & Pair. Acte a été donné aux dénommez en ladite Requete de leur opposition, & ordonné que sur icelles ils se pourvoiroient par devers Sa Majesté. Lettres patentes expediées audit mois d'Avril lors de la ratification

dudit Contrat d'échange, par lesquelles suivant ledit Traité du 20. Mars 1647. Sa Majesté a ordonné que nonobstant le délaissement a elle fait desdites Souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du Duché de Bouillon, ledit Sieur Duc de Bouillon & sa posterité, retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon son pere & leurs Prédecesseurs Princes Souverains desdites Terres & Souverainetés de Sedan, de Roucourt & Bouillon, ont joüi ou dû joüir par le passé; & après que Sa Majesté a été pleinement informée desdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes desdites Terres & Souverainetés même, ledit Sieur Duc de Bouillon ont eu & tenu dans tous les Royaumes & Etats de l'Europe. Sa Majesté étant en son Conseil, sans s'arrêter à l'opposition de ladite Dame de la Guiche audit nom, & desdits Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Brissac, d'Halvin, Lesdiguieres & Saint Simon, a ordonné & ordonne que lesdites Lettres du mois d'Avril 1651. & tous autres Actes par elle faits en faveur dudit Sieur Duc de Bouillon, seront executés selon leur forme & teneur, & que suivant iceux ledit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de Turenne son frere *étant nés & réconnus Princes, leurs enfans & descendans auront & retiendront le rang & dignité de Prince avec tous les honneurs, prérogatives, droits & prééminences qui en dependent, & dont joüissent ou pourront joüir les autres Princes habitués en ce Royaume.* Fait au Conseil d'Etat du Roi Sa Majesté y étant, tenu à Corbeil le 25. jour de Mai 1652.

Signé, LE TELLIER.

Ensuit la teneur de la Commission attachée sur ledit Arrêt.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : Au premier notre Huissier ou Sergent : Voulant que l'Arrêt cejourd'hui donné en notre Conseil d'Etat, Nous y étant, dont l'Extrait est ci-attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie, soit executé selon sa forme & teneur. Nous te mandons & commandons par ces présentees signées de notre main, que tu ayes à signifier ledit Arrêt à tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour ladite execution tous exploits requis & necessaires; de ce faire te donnons pouvoir, commission & mandement spécial par cesdites présentes, sans pour ce demander aucun congé, Placet, *Visa ni Pareatis*; Car tel est notre plaisir. Donné à Corbeil le vingt-cinquiéme jour de Mai, l'an de grace mil six cens cinquante-deux, & de notre regne le dixieme; *Signé*, LOUIS. *Et plus bas :* Par le Roi, LE TELLIER, avec grille & paraphe; & scellé sur simple queuë du grand Sceau de cire jaune.

LETTRES DE M. LE PRINCE DE CONDÉ à M. le Vicomte de Turenne.

PREMIERE LETTRE.

LEs obligations que je vous ai ſont ſi grandes, que je n'ai point de paroles pour vous témoigner ma reconnoiſſance. Je ſouhaite avec paſſion que vous me donniez lieu de m'en revancher. Je vous jure que ce ſera la choſe du monde que je ferai de meilleur cœur, & que je ferai toutes choſes pour vous ſervir. Je me remets à ce que je mande à ma Sœur pour les affaires, & je ne vous dirai ici autre choſe ſi ce n'eſt que vous pouvez diſpoſer abſolument de mon ſervice, & que vous êtes l'homme du monde que j'honore le plus, & que j'aime avec le plus de tendreſſe & de paſſion, N°. VII.

LOUIS DE BOURBON.

Je vous prie d'aſſurer Meſſieurs de Beauveau, de Duras & de Grandpré de mon ſervice, & Meſſieurs de Saint Romain & Sarraſin, & tous les Officiers qui vous ont ſuivi.

Ce 20. Fevrier 1651.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai reçû la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vû celle que vous avez écrite à ma Sœur; je m'aſſure quelle vous mande au long l'état de toutes choſes; je vous ſupplie de me faire ſçavoir le plus ſouvent que vous pourrez ce qui ſe paſſera de delà, ſoit pour la Tréve ſoit pour la ſuſpenſion d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'aſſiette qu'on pourroit ſouhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous eſt poſſible, je vous en ferai ſçavoir le détail au premier jour. Le Contrat de M. de Bouillon ſera ſigné dans quelques jours à ſa ſatisfaction. Il reſtoit un article que j'ai fait réſoudre avant-hier qui l'avoit arrêté juſques ici, & qui étoit très important: c'étoit pour faire jurer Monſieur votre frere foi de Prince, ſi bien que tout eſt à cette heure conclu. Pour vos intérêts particuliers ma Sœur m'en a entretenu

fort au long, j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me seront plus chers toûjours que les miens, & que je ferai toutes choses pour vous le témoigner. Nous vous envoyons quelqu'argent, mandez nous librement ce dont vous aurez besoin, & nous y pourvoirons a l'heure même. Assurez-vous, je vous conjure, de mon extrême amitié, & continuez moi la vôtre, puisque je suis plus qu'homme du monde,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris ce 18. Mars 1651.

III. LETTRE.

L'Embarras des affaires ainsi que vous l'aurez déja appris par Monsieur votre frere, m'empêche de vous pouvoir répondre bien positivement sur l'affaire de la paix, aussi faut-il attendre le retour de celui qu'on a envoyé à Bruxelles pour sçavoir si l'Archiduc a pouvoir : Mais il me semble que vous avez déja assez de sujet de prendre vos mésures avec les Espagnols pour vous retirer. Monsieur votre frere s'est chargé de vous faire sçavoir tous nos sentimens là-dessus, nous en avons eu une longue conférence avec ma Sœur ensemble ; cependant je vous supplie de me faire sçavoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Stenai, & comme on en usera pour la Ville & les choses qu'il faudra mettre dans la Place, soit pour les munitions de bouche, soit pour celles de guerre, j'en ai donné le gouvernement à M. de Marsin, je croi que vous ne désaprouverez pas le choix que j'en ai fait. Vous voyez qu'il est nécessaire que je sçache ces choses-là un peu de bonne heure crainte d'être surpris. Je donnerai ordre au plûtôt pour vous faire avoir satisfaction pour vos troupes, mais je n'ai pû encore le faire, Monsieur & moi ne voyans pas encore la Reine. Vos autres intérêts me sont plus chers & plus considerables que les miens, & je ne vous fais pas un compliment quand je vous assure que je vous le ferai paroître de telle maniere que vous le souhaiterez. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

A Paris ce 18. Avril 1651.

LETTRES DU VICOMTE A LA VICOMTESSE DE TURENNE.

PREMIERE LETTRE.

J'Envoye le Sieur de Mardaillan qui vous dira que la Ville d'Ypres à capitulé. Il est certain que je reconnois une grande benédiction de Dieu sur tout ce que j'entreprens : j'en suis quelquefois un peu plus homme de bien, souvent aussi cela va fort mal, je vous dis sincerement comme l'affaire est. N°. VIII. Liv. IV.

On fit la Céne ici Dimanche passé, M. Brevin prêcha très-bien, il faudroit en devenir plus homme de bien qui seroit le principal, mais on a de la peine à y parvenir ; & quand on se consulte au fond, il me semble que l'on ne change guéres. En parlant sur ces paroles, *sortez de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne s'en seroit pas allé si vîte que les réformateurs. C'est un esprit qui a beaucoup de connoissance & point d'aigreur : il est tombé d'accord avec moi que l'on n'instruit point les gens de bonne foi dans les deux Religions, & que chacun de son côté fait voir la Religion de l'autre pour en donner de l'aversion, de même que dans une Ville où il y a deux caballes, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je sçai ce que ma Sœur & vous pensez la-dessus sur mon sujet. Vous croyez qu'une personne qui ne donneroit pas tant dans mon sens, que M. Brevin me tiendroit l'esprit plus ferme, mais vous vous trompez. Il precha sur ce que Notre Seigneur dit en donnant la Cene à ses Disciples, & ne dit pas un mot de controverse. On voit bien qu'il a fort lû les anciens & qu'il y accorde son style.

A Ypres ce 10. Decembre 1658.

II. LETTRE.

MOnsieur le Duc d'Yorck est ici déguisé, il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le Roi Charles dans la Province de Chester, mais le Corps qui s'y étoit assemblé a été entierement defait par les Troupes du Parlement commandées par Lambert. J'eusse rendu a la Maison Royale de Stuart un service fort considerable si l'affaire eut un peu duré, j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verrez les par-

ties ; ſi je ne ſuis rembourſé par la Cour, il ne faut pas parler de cela ; mais cette défaite renverſe pour le préſent toutes mes vûës........Remettez vous un peu dans l'eſprit toutes mes leçons & fuyez l'abattement, c'eſt le plus dangereux de tous les maux. Il faut tâcher de ſe changer dans le fond, & ſe faire des plaiſirs déſintéreſſés du monde ; à moins de cela il faut le quitter. Je ſuis plus difficile aux perſonnes que j'aime qu'aux autres ; mais en faiſant des réprimandes, je ne laiſſe pas de bien voir mes défauts.

A Calais ce 10. *Decembre* 1659.

III. LETTRE.

JE vous dirai naïvement ſur le Livre du Port-Royal que je viens de lire, je ſouſcrirai à l'Article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point ſe préoccuper, on voit ſouvent par les grands diſcours que l'on fait contre les Catholiques qu'on cherche noiſe, & penſant réformer on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de ſoi pour ne pas croire que l'éducation & les diſcours continuels ne nous tirent pas d'un côté, & vous ſçavez le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'eſprit aux bonnes raiſons pour en juger, & les comparer aux autres choſes, mêlant nos récherches avec de l'humilité & de la dévotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée : un Etranger qui eſt de notre Religion m'aſſure qu'en beaucoup de lieux de la Gréce il y a des Couvents de mêmes Ordres qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les Villes où ils ſont ; faites un peu de réflexion ſur la penſée que vous avez de ne vouloir pas croire un homme de notre Religion qui a bon ſens, qui vient d'un Pays, & que l'on interroge ſans préoccupation.

Je viens de recevoir la Lettre de ma Sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Madame d'Elbeuf a le cœur bien bleſſé. Vous deux qui vous recriées tant qu'il y a de la peine à gagner l'eſprit d'une jeune femme, en prenez vous les bons moyens ? Je vous répons que l'on éloigne les jeunes gens par la ſéchereſſe & la ſéverité. L'habilité eſt d'aller à ce qui fait parvenir à ſa fin, plus on paſſe pardeſſus les petites choſes qui ſe rencontrent en chemin, plus on eſt capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque choſe, & croire tant les uns que les autres qu'en dévenant vieux on n'en eſt pas plus habiles, mais beaucoup plus grands raiſonneurs. Je veux devant que de tourner cette page, vous dire qu'il me ſemble que je dis cela un peu trop ſéchement ; je vous en fais mes excuſes.

J'avois envoyé un Gentilhomme qui parle bon Anglois à Monck, pour ſçavoir un peu ſes ſentimens en arrivant a Londres, il n'en a pas d'autres que de ſuivre ſes intérêts, tâcher d'avoir du bien & s'oppoſer a toute grandeur qui lui ſeroit contraire. Ce Gentilhomme a examiné l'état de la Religion dans ce pays, & y a oüi pluſieurs prêches dans l'un deſquels le Miniſtre ayant pris ſon Texre ſur le paſſage des Enfans d'Iſraël dans le déſert, dit que comme Dieu les y voulût faire marcher quarante ans, quoiqu'il eut pû leur faire faire ce chemin en moins de tems; ainſi il menoit ſon peuple d'Angleterre par tant de traverſes, & leur promît qu'après toutes ces diviſions où ils ſont préſentement, le General Monck les meneroit dans une Terre d'écoulante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les Sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'eſprit, quoiqu'avec bon ſens & peut-être de la dévotion, on a ſi fort défiguré la Religion, que chaque perſonne fait une Secte à ſa mode, & que chaque perſonne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à ſa fantaiſie, va bien plus loin que l'on ne penſe. Vous ſentez bien dans le fond de votre conſcience que l'on tourne un peu plus les eſprits dans la jeuneſſe du côté de la diſpute, que de la vraye dévotion; dont j'avoüe que je m'acquitte très-mal, mais je vois aſſez bien les motifs qui font agir les perſonnes.

A Amiens ce 12. Fevrier 1660.

IV. LETTRE.

ON m'a donné ici un Livre d'un nommé M. Martin, Miniſtre qui a changé de Religion, j'en ai lû peu de choſes, & il me paroît de bon ſens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Miniſtres à qui j'ai parlé, me paroiſſent pleins de préjugés, & n'ont point cette naïveté qui perſuade, c'eſt qu'ils ont accoutumé de voir des gens qui ſe contentent de termes, & ne ſçavent pas que pour ſatisfaire l'eſprit il vaut beaucoup mieux avoüer ſon tort que d'eſquiver une raiſon. Nous voyons ici la plus belle amitié qu'il eſt poſſible dans un nouveau mariage. Le Roi compte à tous momens les complaiſances de ſa femme, elle n'a pas la moindre penſée même ſur ce qui regard le Roi ſon pere, qu'elle ne vienne auſſi-tôt la dire au Roi ſon mari. Je ſuis perſuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque-tems à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous tirez contre moi; je ne le mérite pas, & dans une amitié comme

la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu toutes choses sont criminelles, mais devant les hommes, je n'ai assurément rien à me réprocher. Je sçai bien que m'aimant comme vous faites, vous serez extrêmement affligée de ce que je suis si sensible à vos réproches. Mais n'ayant Dieu merci pas besoin de rémontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il est question de choses qui vous touchent de si près que la Religion. Je vous dis simplement mes pensées, & elles vous blessent : cela a dire vrai me fait regarder le grand chagrin que vous avez, d'une autre façon que je ne ferois, si je vous avois trouvée bien ingenue à reconnoître de certaines verités, que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agisse selon sa conscience, alors, ma Sœur, vous & moi serons tout aussi bons amis qu'auparavant.

J'ai lû ce matin un Livre que je trouvai hier chez M. Duplessis Secretaire d'Etat, c'est un Recueil en François fait au Port-Royal, de ce que les Peres des premiers siécles ont dit de l'Eucharistie (1) il y a les passages entiers avec les discours qui les précedent & ceux qui suivent, & rien de l'Auteur du Livre ; si cela n'est pas vrai on peut le contredire, mais je vous assure que ce n'est pas ce que nous disons ; je pense que tous les discours que je fais dans mes Lettres, m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites, mais rien ne peut altérer ma tendresse pour vous. Je me servirai néanmoins de vos rémontrances, & je vous prie de croire que je sçai bien comme vous m'aimez, cela me touche beaucoup. Croyez aussi que ce qui est naturel & qui regarde le mouvement des esprits, je le vois très bien ; pour ce qui est au-dessus de nous, j'ai la soumission qu'il faut avoir quoique non pas encore au dégré qu'elle doit être. J'ai pensé déchirer cette Lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entiere,

TURENNE.

A S. Jean de Luz ce 11. Juin 1660.

(1) La Perpetuité de la Foi.

LETTRE

LETTRE DU LANDGRAVE DE HESSE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Ces lignes ne ſerviront que pour témoigner à Votre Alteſſe, comme la nouvelle de cette fameuſe levée du ſiége d'Arras, dont l'heureux ſucces eſt dû principalement a votre courage & conduite, n'eſt pas ſitôt venuë juſques à moi que j'en ai conçu une joie d'autant plus parfaite, que vous connoiſſez de longue main l'interêt que je prens à ce qui vous touche, & particulierement à la gloire que vous acquerez par vos belles actions. Je prie Dieu, Monſieur, que les ſuites qui les doivent couronner ſoient également heureuſes, & qu'elles continuent d'être auſſi avantageuſes pour le bien des affaires de votre Roi, que glorieuſes à vous même & à tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Je me dis de ce nombre par la qualité, N°. IX.

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Couſin & Serviteur, LANDGRAVE DE HESSE.

A Caſſel ce 4. Septemb. 1654.

LETTRE DU DUC FRANÇOIS DE LORRAINE au Vicomte.

MONSIEUR,

Je croi qu'après la part que j'ai promis à Votre Alteſſe de prendre à tous ſes interêts, il eſt ſuperflu de lui témoigner ma joie pour les bons ſuccès de ſes glorieuſes entrepriſes, puiſqu'elle en doit être perſuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je vouluſſe renoncer à moi-même, je ne ſçaurois N°. X.

que je ne ressente comme miens propres tous ses bonheurs. J'ai sçû avec quel avantage vous en avez voulu rendre participant mon fils, & la générosité avec laquelle vous en avez usé à son endroit: mais je vous supplie aussi de croire que j'en ai tous les sentimens que je dois, & que V. A. ne pouvant obliger personne qui lui soit plus veritablement acquise que nous, je ferai gloire en mon particulier de me faire paroître toujours comme je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,
LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR,

Si Votre Altesse témoigne avoir satisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de son amitié, c'est bien la raison que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoisse en toutes les occasions, comme aussi je ne manquerai point de le faire par tout où je pourrai donner à V. A. des preuves de cette verité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre, ont, je pense, déja rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'issuë que je souhaite être pour le bien de toute la Chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de se souvenir toujours d'un bien que j'estime sur tout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être persuadée entierement que c'est autant ou plus de cœur que de bouche que je suis,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Cousin
& Serviteur, LE DUC DE WIRTEMBERG,

A Studgard le 22. d'Avril 1659.

LETTRE DE L'ELECTEUR DE MAYENCE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

J'ai eté ravi de voir par la Lettre de Votre Altesse les marques de son souvenir, & de la constante affection dont elle m'a voulu favoriser, en me donnant à même tems part de l'heureux accomplissement de ce qu'on avoit concerté l'année passée. Ce bonheur de la paix que le Roi a donnée à son Royaume, n'a pas seulement réjoüi les Peuples de France, mais elle a encore causé notre paix de l'Allemagne par celle qui se vient de faire a Olive proche de Dantzik; desorte que nous en sommes tous redevables aux soins de Sa Majesté Très-Chretienne & de Monsieur le Cardinal, comme encore a la sage conduite des armes victorieuses de V. A. qui nous ont procuré ce bien, ce que Sa Majesté même a declaré hautement, lorsqu'elle a honoré votre mérite par la Charge de Maréchal Général dont j'ai eu un contentement extréme, souhaitant à V. A. qu'elle en puisse joüir long-tems avec la même gloire qu'elle s'est acquise jusques-ici par ses généreuses actions. Si la guerre se fut raliumée en Allemagne, je sçai que V. A. y auroit commandé les Armées du Roi; aussi n'auroit-il sçu faire un choix plus digne: mais a present que nous espérons bien-tôt une tranquilité générale, il se présentera quelque autre occasion de voir V. A. au voyage sur les frontieres dont elle fait mention dans sa Lettre. Je souhaite cet honneur avec passion, qui suis & serai toujours,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPES, Archevêque &c.

A Mayence ce 15. Mai 1660.

PROVISION DE LA CHARGE DE MARECHAL Général des Camps & Armées du Roi pour M. de Turenne du 5. Avril 1660.

Nº. XI. LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces présentes Lettres verront; Salut. Nous trouvant obligés pour la conservation de notre Etat, ainsi que pour sa gloire & pour notre réputation, de maintenir sur pied aussi bien durant la paix que durant la guerre, un grand nombre de troupes, tant Infanterie que Cavalerie, lesquelles soient toujours prétes & en état d'agir pour retenir nos peuples dans l'obéïssance & le respect qu'ils nous doivent, les faire joüir du repos & de la tranquilité que nous leur avons acquis par la paix, & en assister nos Alliés selon le besoin. Et comme pour faire servir utilement ces troupes & les employer aussi avantageusement qu'il convient dans toutes les occasions qui s'en peuvent offrir dedans & dehors notre Royaume, il est necessaire & à propos de pourvoir à la Charge de Maréchal General de nos Camps & Armées, comme une des plus importantes de celles de la guerre, encore que depuis plusieurs années elle soit demeurée vacante, nous avons resolu de la remplir d'une personne capable de la soutenir avec fermeté, & qui la puisse exercer avec tout l'éclat & la dignité convenable; & après avoir murément déliberé sur ce choix, nous avons estimé que nous n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçut plus d'applaudissement & d'approbation générale, que de notre très-cher & très-amé Cousin le Vicomte de Turenne Maréchal de France, Gouverneur & notre Lieutenant général en notre Province de Limosin, pour l'estime & la réputation universelle que les recommandables qualités qui sont en sa personne, & les grands & signalés services qu'il nous a rendus & à cet Etat, lui ont acquises, ayant donné des témoignages publics de sa grande capacité, de sa vigilance extraordinaire, de son courage, de sa valeur & de sa prudence, ainsi que de son expérience consommée en la guerre par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuses victoires qu'il a remportées sur nos ennemis par tout où il a commandé nos Armées, soit en Allemagne, soit en Flandre, dans lesquels Païs il a exercé longuement les charges de notre Lieutenant général, Commandant en Chef nos Armées qui y ont agi; ayant aussi une confiance toute entiere en sa fidelité & affection singuliere à notre service; Sçavoir faisons, que nous

pour ces causes & autres à ce nous mouvans, avons notredit Cousin le Vicomte de Turenne fait, créé, ordonné & établi, faisons, creons, ordonnons & établissons par ces présentes signées de notre main, Marechal Général de nosdits Camps & Armées, pour en icelles départir les quartiers, postes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de notre artillerie, vivres, & munitions ès lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'assiette de nosdits Camps & Armées, & selon qu'il estimera plus à propos pour notre service & ledit Etat, & Charge, lui avons donné & octroyé, donnons & octroyons par ces présentes, pour l'avoir, tenir, & dorenavant exercer, en joüir, & user aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainsi & en la même forme & maniere qu'en ont joüi par le passé ceux qui en ont été pourvûs, & aux gages, états, & appointemens qui lui seront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par cesdites présentes à tous Chefs, Capitaines, & Conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos Justiciers, Officiers & Sujets qu'il appartiendra, que notredit Cousin le Vicomte de Turenne duquel nous avons pris & reçû le serment en tel cas requis & accoutumé, & icelui mis & institué en possession de ladite Charge, ils ayent à le reconnoître & à lui obéir, & entendre tout ainsi que notre propre Personne, ès choses touchant & concernant ladite Charge, & l'en laisser joüir & user pleinement & paisiblement sans aucun trouble ni empechement. Mandons en outre à nos amés & feaux Conseillers, & Trésoriers de notre Epargne, & a tous autres nos Trésoriers, Receveurs & Comptables qu'il appartiendra, présens & à venir, qu'ils ayent à payer, bailler, & délivrer dorenavant à notredit Cousin le Vicomte de Turenne, chacun en l'année de son exercice les gages, états, & appointemens qui lui seront par nous ordonnés à cause de ladite Charge, en rapportant par eux ces présentes ou copie d'icelles duëment collationnée pour une fois seulement, avec les quittances de notredit Cousin sur ce suffisantes; nous voulons tout ce que payé & délivré lui aura été a l'occasion susdite, être passé & alloüé en la dépense de leurs Comptes, déduit & rabattu de la Recette d'iceux par nos amés & feaux les Gens de nos Comptes ausquels mandons ainsi le faire sans difficulté: Car tel est notre plaisir. En témoin dequoi nous avons fait mettre notre Scel à cesdites présentes. Donné à Montpellier le cinquiéme jour d'Avril l'an de grace 1660. & de notre regne le dix-septiéme. *Signé*, LOUIS. *Et sur le repli*, Par le Roi, LE TELLIER. Et scellées sur double queüe du grand sceau de cire jaune.

LETTRE DU VICOMTE DE TURENNE au Comte d'Estrades, Ambassadeur en Angleterre.

N°. XII. Liv. V. LE Roi a vû la Lettre que vous a écrit M. le Chancelier d'Angleterre, & m'a commandé de vous faire sçavoir qu'il reçoit avec beaucoup de satisfaction les assurances que le Chancelier vous y donne du dessein qu'a toujours eu le Roi son maître, de demeurer dans une étroite liaison avec Sa Majesté, sur quoi vous pouvez l'assurer qu'elle est dans les mêmes sentimens, & que Sa Majesté Britannique doit être persuadée que le Traité qu'on acheve avec les Hollandois, est une preuve de l'amitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a des pensées contraires.

Pour réprendre l'affaire de plus haut: Dès que les Ambassadeurs des Provinces-Unies arriverent ici, & qu'ils montrerent qu'ils avoient un plein pouvoir pour faire une alliance générale de garantie de tout ce que le Roi & eux possedoient, Sa Majesté crut qu'il étoit du bien de son Etat d'aider ses Alliés à rentrer dans les anciens privileges par lesquels ils s'étoient maintenus & remis dans l'Etat où ils sont présentement, & ne fit nulle difficulté de leur faire connoître qu'il leur garantiroit généralement tous les droits, tant sur Mer que sur Terre, dont ils jouissent présentement. Messieurs les Ambassadeurs des Provinces-Unies se tinrent assurés de cet article; commencerent à demander la révocation de certains impôts sur le *fret*, & beaucoup d'autres choses dont on étoit en différent; ce qui engagea beaucoup de conférences des Ministres du Roi & tira les choses en longeur. Durant ce tems le Roi ayant bien vû que le Roi d'Angleterre seroit plus satisfait si le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le Traité de garantie, essaya par toutes sortes de moyens de faire obmettre ce mot, en se relâchant sur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites sur le trafic des Indes, & de beaucoup d'autres choses qu'il paroissoit qu'on pouvoit réquerir pour conclure le Traité. Mais sçachant de très bonne part que les Ambassadeurs de Hollande ne passeroient pas outre sans y mettre ce mot, Sa Majesté a crû qu'il n'étoit pas seulement de son interêt, mais de celui du Roi d'Angleterre de ne pas laisser retourner ces Ambassadeurs sans achever le Traité, étant bien avertie que se voyant hors d'espérance de se lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre, & je ne doute pas que l'on ne

ſoit bien inſtruit où vous êtes des fortes inſtances que doivent faire en Hollande l'Ambaſſadeur d'Eſpagne & le Député de l'Empereur.

Vous pouvez faire comprendre à M. le Chancelier, ſi l'on doit trouver étrange que le Roi, faiſant un Traité avec un Etat, lui garantiſſe tous les droits dont cet Etat a joui paiſiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puiſſe choquer le Roi d'Angleterre, lequel connoîtra dans la ſuite & par la maniere dont le Roi vivra avec Meſſieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur ſervir d'appui en rien qui ſoit au préjudice de Sa Majeſté Britannique, mais ſeulement les obliger à concourir aux choſes qui ſont de l'interet commun des Rois d'Angleterre & de France, ce que la rupture de ce Traité auroit empeché: & certainement la revocation de leurs Ambaſſadeurs fait bien voir que ces peuples là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Eſpagne dont juſques-ici ils avoient été ſi eloignés. De plus, comme le Roi d'Angleterre avoit fait ſçavoir par le ſieur Dowinig à Meſſieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des droits dont ils étoient en poſſeſſion, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le droit de pêche, le Roi par ſon Traité crut pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeutant unis comme ils ſont préſentement, prendront enſemble des conſeils pour diriger autant qu'il ſe pourra les réſolutions de Meſſieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux Royaumes. C'eſt dequoi vous pouvez aſſurer bien poſitivement M. le Chancelier de la part de Sa Majeſté.

INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE à Haſſet ſon Secretaire qu'il envoyoit en Portugal.

HAſſet s'en allant en Portugal dira à M. de Schomberg que je lui fais faire ce voyage exprès afin qu'il le voye, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du païs: quelle eſt la maniere dont le Portugal veut ſoutenir la guerre pour les années ſuivantes; quel ſecours il attend d'Angleterre; quel eſt le pouvoir du païs pour continuer la guerre; & quelle eſt l'idée des Miniſtres de vouloir entrer en accommodement avec l'Eſpagne qui ne peut, quelque beau ſemblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin a réünir le Portugal à l'Eſpagne, & ainſi le remettre dans la ſituation d'où il s'eſt tiré. N°. XIII. Liv. V.

Je ne veux point mettre ici ma pensée au long sur un mariage qui est le principal sujet du voyage de Hasset. Mais M. de Schomberg peut ajouter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet Ecrit, il connoît la personne, & quelle a plus de quinze millions de bien, & peut tirer toutes les conséquenecs qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vûë en Portugal, il faudroit qu'elle fut très secrete, qu'elle ne fut connuë que de M. de Schomberg & moi; qu'il n'y eut que la fille interessée qui le sçut, & que la conclusion de la chose fut prompte, parce que c'est un grand hazard que les affaires qui doivent être secretes réüssissent dès quelles traînent. L'on voit bien comme il seroit avantageux au Roi de Portugal de se marier en France, & la chose ne se peut aisément faire qu'en prenant une personne qui soit maitresse d'elle & de son bien comme celle-là, parce que l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Quoique ce soit, ni la fille même (1) ne sçait rien du mariage que je propose. Je ne m'amuse point à faire de longs discours pour le persuader: je suis assuré que M. le Comte de Leuve qui est très habile homme, & M. le Comte de Sande approuveront fort cette pensée là, & ne perdront point de tems à me faire sçavoir par Hasset ce qu'on en pense en Portugal; car je ne commettrai en rien mal à propos la personne du Roi Alphonse.

INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE à M. le Marquis de Ruvigny.

N°. XIV. Liv. V. Monsieur de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la Cour de Londres, & la situation des esprits qui la composent, il est bon qu'il sçache ce qui s'est passé jusques-ici. Quand M. d'Estrades étoit en Angleterre il n'avoit eu aucune habitude en ce païs, ni affaire à traiter qu'avec M. le Chancelier Hyde (2) qui faisoit alors tout sous le Roi, qui commença & acheva la Vente de Dunkerque & le mariage avec l'Infante de Pourtugal. Depuis ce tems tout est changé: M. Bennet & Mylord Bristol ont formé une caballe contre le Comte de Clarendon & toutes ses mesures. Il est certain qu'on a eu divers avis de Flandre que depuis quelque tems il sembloit que le Roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque Traité avec le Roi d'Espagne. Et sur tout depuis que M. Bennet

(1) C'étoit Mademoiselle Princesse de Montpensier, fille de Gaston.
(2) Milord Clarendon.

est

est augmenté en croyance auprès de son maître, & que le Chancelier n'est plus écouté seul comme auparavant. La Reine d'Angleterre dont le mariage fut fait par le Chancelier, semble n'être plus fort agreable au Roi : c'est ce qui pourroit éloigner ce Prince des pensées de maintenir le Portugal, & le rapprocher des Espagnols. Mais comme les raisonnemens de loin ne sont pas surs, & que les differentes cabales peuvent fort bien s'opposer aux sentimens les uns des autres, sans avoir d'autre but que de se détruire, & sans avoir un dessein formé de rompre avec la France, ou de se lier avec l'Espagne ; & que souvent aussi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produisent l'inaction : le Roi veut que M. de Ruvigni tâche d'approfondir les sentimens du Roi d'Angleterre, pour sçavoir si c'est faute de moyens qu'il ne secourt plus le Portugal, ou s'il craint l'agrandissement de la France par l'abbaissement de l'Espagne ; ou enfin s'il croit le Portugal en si mauvais état qu'il est inutile de le secourir. Pour le premier, qui est le manque de moyens, il faut faire voir au Roi d'Angleterre que s'il continuë son alliance avec le Portugal, les Espagnols n'oseront jamais mettre une flotte devant Lisbonne, & qu'on trouvera le moyen d'envoyer de l'Infanterie pour défendre les Places. Pour le second, je ne peux pas comprendre, qu'ayant une femme Portugaise, le Roi d'Angleterre ne voye pas que l'alliance avec le Portugal ne lui soit fort utile pour s'agrandir dans les Indes ; & qu'au contraire la grandeur de l'Espagne lui sera fort nuisible. Pour le mauvais état du Portugal, il est aisé de faire voir que son union avec la France rétablira bientôt les affaires, & fera changer incessamment les choses de face. Le principal but de M. de Ruvigni doit être de démêler les inclinations secrettes du Roi de la Grande Bretagne, pour sçavoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'est point jaloux de la grandeur du Roi de France, & si dans cette vûë il ne veut point abandonner le Portugal, à quoi le dégoût de sa femme pourroit contribuer.

Mémoire du Vicomte présenté au Roi sur l'alliance à faire avec les Anglois ou avec les Hollandois.

N°. XV.
Liv. V.

An. 1665.

LE Roi veut que l'on dise les raisons qu'il y a des deux côtés pour se déclarer pour les Hollandois, ou pour ne le pas faire.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point de traitté avec les deux partis, qu'il devroit travailler pour ses propres interêts à la paix ; témoigner

e *

vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raisonnables, faire faire ses offices fortement auprès du Roi d'Angleterre, comme il le fait par ses Ambassadeurs; solliciter les Rois de Suéde & de Dannemarc, de se joindre à la médiation de Sa Majesté pour la paix, & s'unir aux Hollandois si les Anglois usoient mal de leur victoire, ou refusoient constamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raisons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de Médiateur, & de se déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en se désunissant d'avec le Roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne désirant que l'augmentation de leur commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois susciteroit des ennemis puissans au Roi, qui s'opposeroient à toutes ses prétentions sur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient se joindre aux Espagnols, & par quelque accommodement secret attirer dans leur parti les Portugais qui haïssent fort les Hollandois, à cause qu'il leur ont pris depuis peu toutes les Côtes proche de Goa qu'ils tiennent souvent investi. Les Hollandois voulant avec empressement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix prompte pour eux-mêmes, & chercher ensuite leur avantage dans la désunion des deux Couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il seroit obligé d'équiper une flotte : or les Hollandois ne souhaittant pas qu'il se léve une troisième Puissance sur mer rivale du commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abattre, de maniere que le Roi aura un ennemi assuré dans le Roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le commerce éloigné.

Quelques uns croyent que le Roi devroit appréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'unissent, quand les derniers verront que le Roi ne se détermine point; mais je crois que tant que M. de Witz conduira les affaires, la liaison entre l'Angleterre & la Hollande ne sera point assez forte pour donner des soupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le commerce; c'est ce qui se fera, soit que le Roi se déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par sa médiation.

Je crois qu'il est de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il veut tenir, quoique contre ses interêts; & ce seroit de

proposer au Roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit justes, & de déclarer à Messieurs les Etats que si le Roi d'Angleterre les agrée, il est d'avis qu'ils les acceptent, en les faisant ressouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hostilités dans les Indes & l'Afrique; & en les assurant que si le Roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il se déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Messieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne protestassent contre, & ne regardassent sa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageuses aux Anglois.

Il est bon que l'on voye que le Roi se détermine ainsi à faire la paix parmi ses Alliés, ou à faire exécuter les traittés quand ils ont besoin d'être soutenus par des Déclarations vigoureuses.

Mémoire du Vicomte présenté au Roi sur les résolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du Roi d'Espagne. Nº. XVI. Liv. V.

An. 1665.

LE Roi d'Espagne étant assez mal, & l'Infant n'étant pas en trop bonne santé, le Roi désire que l'on dise sa pensée dans les trois cas; de la mort du Roi d'Espagne seul, de la mort du fils seul, ou de la mort de tous les deux.

Pour le premier, qui est le plus apparent, il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voisins, & ensuite la disposition où le Roi se mettroit pour parvenir à l'acquisition des Provinces des Pays-bas sur lesquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le traitté que le Roi a avec les derniers, semble lui avoir ôté le moyen de faire un plan à son choix, & imposer une certaine nécessité de suivre des interêts auxquels le traitté oblige. Il ne faut donc pas raisonner en cas que la guerre continue, sur ce qu'il y a à faire, puisque le Roi est résolu d'assister les Hollandois; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'interesser dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui écheroit par la mort du Roi d'Espagne. Sa Majesté est bien persuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majesté, est le meilleur moyen après la mort du Roi Catholique, de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire passer la flotte du Roi sur les Côtes de Portugal, & jetter l'ancre à Lisbonne ou dans quelque autre port de ce Royaume, sous prétexte de ne

pas approcher de la Manche à cause des Anglois, pourvu que la flotte du Roi soit supérieure à celle que les Espagnols ont devant Lisbonne : il obligera par-là la flotte d'Espagne à se retirer dans ses ports, & pourra prendre alors ses mesures pour empêcher que le Portugal ne se lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Espagnols. Il faut donc que le Roi, par sa flotte ou par l'envoi de quelque personne de créance, soutienne les Portugais contre tout ce que leur feront insinuer les Anglois en faveur de l'Espagne. Rien ne peut tant servir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de disposer ainsi des conseils du Portugal, ou de négliger de le faire.

Les affaires d'Allemagne paroissent se brouiller si fort par les levées de l'Evêque de Munster, par les Suédois qui passent en Allemagne, & par la guerre des Electeurs de Mayence, & Palatin, qu'il est mal aisé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furstemberg m'en a entretenu : mais c'est dans la supposition que MM. les Electeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins du Rhin n'auroient point de guerre ; mais si elle commence une fois entre eux, on ne pourra prendre de mesures que selon l'état où les choses seront quand la mort du Roi d'Espagne arrivera. Il seroit donc prématuré de rien dire sur l'Allemagne, la Suéde & le Dannemarck, ni même sur la Lorraine où il y a des mesures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit se mettre par rapport aux troupes & aux munitions.

Je ne sçai pas ce que le Roi pourroit mettre d'Infanterie ensemble, sans compter ses Gardes, en laissant une quantité de troupes raisonnable dans les garnisons, où je crois qu'on peut se passer de peu de gens. Il faut faire là-dessus un calcul éxact ; faire une provision de salpêtre & de boulets ; faire connoître aux marchands qu'on aura bien-tôt besoin d'eux ; donner ordre promptement aux fontes, de travailler au canon, s'il n'y en a pas assez ; & pour les munitions de guerre, faire deux magazins, l'un à Amiens & l'autre à Reims : il est plus aisé de les avancer quand on en a besoin, que de les transporter d'une place à une autre, surtout dans le pays entre la Sambre & la Meuse, qui est fort difficile pour le charroi, & ce transport seroit fort dangereux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la Cavalerie, le Roi sçait le nombre qu'il en a : on s'est toujours servi dans le commencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les Alliés du Roi pourront lui en fournir ; mais il est certain que quoique le Roi en entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrennées que pendant les paix précédentes, il seroit cependant nécessaire

d'en avoir plus que le Roi n'en a présentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paisible, je suis persuadé que les Electeurs Ecclésiastiques & les Princes voisins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la Maison d'Autriche dans la cession de quelques villes en Flandre; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement à faire là-dessus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'Infant d'Espagne; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du Roi d'Espagne & de son fils, ce seroit un si grand changement à la Monarchie, qu'il seroit trop vaste d'en raisonner ici; mais il me semble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a présentement, & de faire un magazin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, est plus nécessaire dans ce cas que dans l'autre; l'occasion étant bien plus propre de faire quelque chose de grand pour Sa Majesté en divers endroits, comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je pense aussi que le Royaume de Naples seroit bien ébranlé; & Sa Majesté sçait que j'ai toujours cru que le Cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté pour plusieurs raisons. Pour l'Etat de Milan, je trouve qu'il seroit plus mal aisé d'y réussir, à cause des secours qu'il tire facilement de l'Empereur: mais peut-être que M. de Savoie & les autres Princes d'Italie pourroient espérer avec le secours du Roi de s'y accommoder de quelque chose; & ainsi le Roi feroit une diversion sans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant seul, le Roi d'Espagne survivant, on verroit sa mort si prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaisseaux & des galéres du Roi est d'une utilité aussi grande que les armées de la terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Espagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Espagne même, dont l'entrée seroit belle par le moyen du Portugal.

Instruction dressée par le Vicomte de Turenne pour M. de S. Romain. N°. XVII. Liv. V. An. 1665.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'envoyer quelqu'un en Portugal, jugea plus à propos d'attendre M. de Sande, lequel devoit venir il y a long-tems: mais ayant appris la mort du Roi d'Espagne, il à jugé né-

ceſſaire de faire choix d'une perſonne de mérite & d'expérience dans les négociations. Et comme c'eſt M. de S. Romain, & qu'il n'eſt pas inſtruit de ce qui s'eſt paſſé en Portugal à l'égard de la France, il doit en être informé, afin que connoiſſant le ſecret des affaires, il les puiſſe mieux diſpoſer à ce que le Roi ſouhaitte qu'il faſſe dans ſa négociation.

Le Roi depuis la mort du Cardinal Mazarin, & incontinent après, donna pour le ſecours des Portugais deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi de trois mille hommes de pied & de mille chevaux qui furent conduits par Morgan ſous Milord Inchiquin, leſquels, quoique promis par le mariage du Roi d'Angleterre avec la Princeſſe de Portugal, ne ſeroient pas partis ſans cette ſomme : depuis ce temps, le Roy a donné diverſes ſommes, tant pour retirer des vaiſſeaux de guerre, que pour faire des levées des Régimens François d'Infanterie & de Cavalerie, & cinquanre mille francs pour une recrüe de mille Anglois l'année paſſée, qui furent levés à Londres, & les batteaux pour leur paſſage loüés aux dépens du Roi. Il a été auſſi fourni par Sa Majeſté l'argent pour l'entretien du Corps François & d'un Régiment Allemand, qui a monté par an à deux cens mille écus que le Marquis de Sande à rapportés d'extraordinaire, & qui ne ſont point entrés dans la ſomme du payement des troupes. Il y a eu pluſieurs autres dépenſes moins conſidérables dont je ne fais ici aucune mention.

Après la paix des Pyrennées M. de Schomberg paſſa en Portugal avec deux ou trois cens hommes, dont il commença à former le Corps François : enſuite le Roi trouva bon que M. de Turenne envoyât à Lisbone ſon Sécrétaire Haſſet, pour propoſer le mariage de Mademoiſelle avec le Roi de Portugal, ſans néanmoins avoir fait convenir Mademoiſelle de l'accepter ; mais dans la penſée, ou qu'elle l'agréeroit, ou du moins que cela romproit les mariages que l'on propoſeroit au Roi de Portugal, & lui feroit tourner la vüë du côté de la France pour ſe marier. Le mariage de Mademoiſelle ayant été long-tems négocié ſans pouvoir réüſſir, M. le Marquis de Sandes traitta enſuite pour celui de Mademoiſelle de Nemours ; & comme l'on croyoit qu'il pourroit ſe conclure, le Roi trouva bon qu'il vint inconnu en France, où il a demeuré ſept ou huit mois chez le Vicomte de Turenne ou dans une maiſon à la campagne : mais des difficultés s'étant trouvées dans cette affaire, à cauſe des engagemens de cette Princeſſe avec le Prince Charles de Lorraine, & une conſultation d'Eccléſiaſtiques n'ayant pû décider aſſez nettement ſur la nullité de ce

mariage, M. de Turenne proposa, par ordre, celui de Mademoiselle d'Elbeuf. Après que le Portugal eût répondu qu'il ne vouloit point de cette derniere Princesse, on recommença à parler de celui de Mademoiselle de Nemours; & on en avoit levé toutes les difficultés, lorsque M. de Savoie l'épousa. Alors on proposa aux Portugais sa sœur Mademoiselle d'Aumale avec quatre cens mille écus en mariage, & ils l'ont acceptée. M. de Sande devoit revenir pour achever le mariage & l'emmener en Portugal cet Eté: depuis il a été retardé par la mort du Roi d'Espagne qui survint en ce tems-là. Voila ce qui s'est passé jusqu'ici entre la France & le Portugal.

Pour ce qui est de la Cour de Lisbonne, l'état en est caché; & il y arrive tant de petits changemens, que l'on se tromperoit en voulant y asseoir un jugement assûré. Il est certain que le Roi est fort gouverné par le Comte de Castel-Melhor qui est un assez jeune homme, mais de qui la conduite paroît fort honnête, & qui ménage assez bien tous les esprits des Grands du Royaume: on le croit bien avec le Marquis de Marialve, & que le Marquis de Sande qui a été ici est bien avec lui. Pour celui-là, il est plus connu que les autres: il est très habile, patient quand il est nécessaire, quoique assez prompt de son naturel; très affectionné à son pays, connoissant mieux qu'aucun les affaires étrangeres, témoignant beaucoup d'inclination pour la France, haïssant fort les Hollandois: s'il est encore à Lisbonne quand M. de S. Romain arrivera, je crois qu'il aura grande part à la négociation.

Je pense qu'il faut que M. de S. Romain en arrivant à Lisbonne, descende chez M. Gravier qui le menera chez M. de Castel-Melhor, à qui il dira que le Roi ayant appris la mort du Roi d'Espagne, & ne doutant point qu'il ne soit fait diverses propositions à la Cour de Portugal de la part du jeune Roi d'Espagne, l'a envoyé pour assûrer le Roi son maître de l'affection de Sa Majesté très Chrétienne, & qu'elle veut continuer de l'assister & le secourir dans les occasions; l'assûrant qu'elle prendra toujours part à ce qui pourra contribuer à l'établissement & à la sûreté du Portugal. Après ce premier compliment, il faudra entrer ensuite dans ce que le Roi désire sur la conduite qu'il veut que les Portugais tiennent, & ce qu'il a à désirer d'eux.

Je pense que si M. de S. Romain n'apprend pas que les Espagnols aient rien fait proposer aux Portugais pour une négociation, & que M. le Comte de Castel-Melhor ne lui dise rien, qu'il faut parler de la continuation de la guerre, & que le Roi leur donnera la même somme qu'il a accoutumé,

faisant valoir qu'ils toucheront les quatre cens mille écus du mariage : on verra bien s'ils répondront à cette proposition, comme des gens qui veulent tirer plus d'argent du Roi pour continuer la guerre, ou comme en étant las, & songeant à faire la paix en ne pressant pas trop le Roi de leur donner de l'argent, de peur que cela ne les engageât. Il y a grande apparence que la chaleur qu'ils témoigneront à achever le mariage du Roi, ou les longueurs qu'ils y apporteront, se a connoître s'ils entrent en négociation avec les Espagnols qui commencent par vouloir rompre le mariage avec une Françoise.

S'ils négocient comme ne faisant point de difficulté sur le mariage, & comme voulant demeurer en guerre avec les Espagnols, M. de S. Romain les pressera d'envoyer querir la Reine, demeurera pour voir tous leurs mouvemens; avertira le Roi des projets qu'ils feront pour la Campagne, & suivra les choses de près, afin qu'il ne se fasse point de négociation dont il ne soit averti. Il leur fera toujours bien connoître que ce n'est que la foiblesse des Espagnols qui les obligera à rechercher le Portugal; que ce Royaume n'a point de sûreté plus grande que de demeurer uni inséparablement avec la France ou en guerre ou en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire la paix, il est bon que le Roi leur témoigne qu'il prétend alors leur être fort utile, afin qu'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa Majesté. Comme on ne sçait pas de quelle maniere l'Espagne leur en fera les ouvertures, il faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir communication, en leur faisant connoître que le Roi entrera dans tous leurs interêts & souhaitte leur avantage; & comme apparemment si les Espagnols leur offrent la paix, ils voudront rompre toute communication avec la France & empêcher le mariage, il faudra que M. de S. Romain leur montre qu'ils auront grand sujet de soupçonner la mauvaise foi des Espagnols quand ils voudront les séparer d'avec le Roi, & que si la Cour d'Espagne vouloit agir de bonne foi & laisser les Portugais paisiblement dans la possession du Royaume, elle devroit laisser achever les alliances que le Portugal projette avec la France, & même rendre le Roi caution de la paix. Si les Espagnols vouloient au contraire négocier hors de ces termes, il faut s'y opposer autant que l'on peut, par toutes les raisons qui sont aisées à trouver dans une affaire si claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande apparence que l'Ambassadeur d'Angleterre qui est présentement à Madrid, & qui a été long-tems à Lisbonne avec de la réputation, y aura conservé des habitudes & de la créance. Et si

ſi les Eſpagnols entrent en négociation avec le Portugal, ce ſera par ſon moyen. Il faut donc que M. de S. Romain faſſe connoître que les Anglois n'agiſſent préſentement en faveur des Eſpagnols, que par oppoſition pour la France qui va ſe déclarer contre eux pour les Hollandois : mais qu'auſſi-tôt que cette guerre ſera terminée, le Roi rentrera dans ſes anciennes liaiſons avec l'Angleterre ; & qu'ainſi le Portugal demeurera ſans aſſûrances du côté de France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis que les Eſpagnols, auxquels ils connoiſſent bien qu'ils ne ſe peuvent jamais ſier. Il leur fera auſſi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune ſûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne ſe ſéparant jamais d'avec la France, laquelle aura toujours un grand interêt à leur conſervation, & ne peut pas changer de maximes ſur cet article. Que par le traitté des Pirennées, le Roi ne devoit plus les aſſiſter ; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y eſt porté : qu'il n'y aura jamais un tems où ils dûſſent ſi peu attendre de ſecours qu'à préſent ; & qu'ils peuvent être perſuadés cependant qu'ils ſeront continués & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, ſoit par les aſſiſtances que le Roi leur envoyera, ſoit par les diverſions que les interêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matiere à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de ſouhaitter & de contribuer à leur aggrandiſſement, puiſqu'il doit chercher toujours la diminution de la puiſſance des Eſpagnols qui eſt ſi ſuſpecte à la France, & dont on voit toujours des effets funeſtes au moindre déſordre qui arrive dans notre Royaume.

Mémoire du Vicomte de Turenne ſur le paſſage du Rhin.

N°. XVIII.
Liv. V.
An. *1666.*

L'Empereur ne pouvant envoyer une armée dans l'Alſace, la Lorraine, le Luxembourg & le Pays-bas, ſans qu'elle paſſe le Rhin, il eſt néceſſaire de ſçavoir ſon cours depuis ſa ſource juſqu'à ce qu'il ſe perde dans la mer d'Hollande, & de faire connoître quels ſont les Princes & les Etats qui le confinent, pour juger de la néceſſité de leur alliance, ſuivant leur ſituation & leur puiſſance.

Le Rhin, en ſortant des montagnes de Suiſſe, commence à trouver une plaine aux Villes Foreſtieres dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldhuſt & Rhinfeld, qui lui ont été renduës par la paix. Il faudroit que l'armée de l'Empereur pour y venir paſsât dans le Cercle de Soüabe & traversât les montagnes de la forêt noire, qui eſt une marche très difficile.. La

plus grande fûreté du Roi feroit de propofer à tous les Princes de ce Cercle & à M. de Baviere, de s'unir pour empêcher l'Empereur de paffer dans ce Cercle, pendant que l'armée du Roi pafferoit le Rhin pour attaquer les terres de la Maifon d'Infpruch : ce n'eft pas que cette entrée des Villes Foreftiéres, quand même les Princes du Cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très difficile à l'Empereur, parcequ'il faut paffer des montagnes prefque impraticables avant que d'entrer dans le Pays de Montbéliard & dans le Comté de Bourgogne : & fi l'Empereur vouloit, après avoir paffé le Rhin aux Villes Foreftiéres, entrer en Alface; quoiqu'il y rencontrât un bon pays, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, fans l'union des Princes du Cercle de Soüabe, tint dans l'Alface un petit Corps de troupes outre les garnifons du pays, en cas que Sa Majefté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin defcend depuis Bâle par Rhinfeld, Brifac & Strasbourg jufqu'à Philisbourg. Les montagnes de la forêt noire s'étendent dans cet intervalle, qui eft de trente lieuës le long du Rhin, à la diftance quelquefois de quatre ou cinq lieuës un peu plus un peu moins. La Maifon d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg; le refte eft à divers Princes & Seigneurs particuliers : les Princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes eft le pays de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Nobleffe prefque toute la diftance de Bâle à Philisbourg, de forte qu'il peut y avoir dix ou douze lieuës du Rhin au pays du Duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du Cercle de Soüabe, couvriroit l'abord du Rhin : d'ailleurs le Rhin fait tant d'isles, & fon abord eft fi incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une armée de l'Empereur penfe à paffer le Rhin entre Bâle & Philisbourg. Le pays au-deffous de Philisbourg, en defcendant trois ou quatre lieuës, commence à être plus ouvert, & le Rhin defcend à Manheim qui eft une grande Place appartenante à M. l'Electeur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aifé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en-deçà du Rhin, & l'armée de l'Empereur, pour y arriver, ne pafferoit point fur les terres du Duc de Wirtemberg, lailferoit la Baviere bien loin à gauche; & après avoir paffé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le pays de Luxembourg fans réfiftance, à moins que le Roi ne fût affûré de l'Electeur Palatin, & que Sa Majefté ne tînt une armée confidérable en-deçà du Rhin : car au-delà depuis la

Bohème jusqu'au bas Palatinat, on ne passe sur les terres d'aucun Prince puissant qui oseroit s'opposer à la marche de l'armée de l'Empereur; ce pays étant mêlé de petites villes Imperiales, de terres des Comtes de l'Empire, & des biens de l'Ordre Teutonique.

L'Electeur Palatin tient aussi une ville en-deçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en est distante que d'une demi-lieuë, qui donneroit un grand avantage pour le passage des troupes Impériales: il a encore Oppenheim qui est une petite ville sur le Rhin, où l'on a souvent fait des ponts dans les guerres précedentes. Dans l'espace depuis Manheim jusqu'à Mayence, qui est de douze ou treize lieuës, il y a la grande ville Impériale de Wormes; & entre Philisbourg & Manheim est la ville de Spire en-deçà du Rhin. Tous ces lieux sont dans la plaine & de fort bons pays, où l'armée de l'Empereur passeroit aisément s'il n'y avoit personne pour s'y opposer; & de-là elle iroit au pays de Tréves pour entrer dans le Luxembourg sans résistance, si les Electeurs de Mayence & Palatin consentoient à son passage.

Plus bas que Mayence il y a une petite ville à M. l'Electeur de Mayence, nommée Bingen, qui est en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un passage; & de-là jusqu'à Hermensthein, qui est une place forte sur le Rhin à l'endroit où la Moselle y entre, il y a de plus divers Chateaux en-deça du Rhin qui appartiennent à differens Princes, & où l'on ne pourroit passer le Rhin; comme Baccarach à M. l'Electeur Palatin, S. Genest au Landgrave Ernest qui a été à Paris, & Obervesel à M. de Schomberg: mais pour passer dans ces endroits, il faudroit que l'armée de l'Empereur passât nécessairement par la Franconie. Si M. l'Electeur de Mayence pouvoit faire ensorte que ce Cercle, dans lequel il a l'Evêché de Wurtzbourg qui en compose une bonne partie, pût faire une union comme celui de Soüabe, pour empêcher qu'aucune armée n'y passât, sous prétexte de se garantir des François & des Suédois aussi-bien que des Impériaux; cela couvriroit le Rhin jusqu'à la Moselle, c'est-à-dire jusqu'à Hermensthein. Cette ville appartient à l'Electeur de Tréves, dont la ville & l'Evêché sont si exposés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes sentimens que les autres Electeurs Ecclésiastiques. Son inclination est pour l'Empereur; mais l'interêt de son Evêché & l'exemple des Electeurs de Cologne & de Mayence l'obligeroient apparemment à se joindre avec eux.

Le Rhin descend à Cologne, qui est à dix ou douze lieuës de Hermensthein. Le pays de Berg au-delà du Rhin de ce côté-là appartient au Duc

de Neubourg : au-delà sont les terres du Prince de Darmstadt, & la Hesse n'en est pas loin. Si M. l'Electeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Hesse-Cassel, de Darmstadt & de Brunswick se pourroient joindre pour empêcher le passage de l'Empereur De plus, si M. l'Electeur de Brandebourg étoit affermi dans les interêts du Roi, il pourroit se trouver de ce côté-là un très grand Corps qui s'opposeroit depuis Mayence jusqu'à Wesel à tout ce qui viendroit pour passer le Rhin. Le pays de la Marck au-delà du Rhin appartenant à l'Electeur de Brandebourg, & se joignant au pays de Berg qui est à M. de Neubourg, & au Duché de Westphalie que possède l'Electeur de Cologne, il est capital de gagner ces trois Princes avec le Duc de Brunswick & le Landgrave de Hesse qui couvrent tout l'Evêché de Munster, qui étant en guerre avec les Hollandois nos Alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction : mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix, & par-là on mettroit à couvert tout le cours du Rhin.

N°. XIX.
Liv. V.
An. 1666.

Mémoire du Vicomte de Turenne sur les Suédois.

N'Y ayant présentement rien à craindre du côté d'Angleterre, & n'y ayant pas d'apparence que la Hollande se mêle dans ce qui concerne la Flandre sans être appuyée de l'Empire, il est nécessaire de pourvoir promptement aux moyens par lesquels on puisse empêcher l'Empereur d'envoyer un Corps d'armée en Flandre. Après les précautions qu'on a déja prises, il est certain qu'aucun Prince d'Allemagne ne s'interessera ouvertement pour les affaires de la Flandre, quand elle sera attaquée ; & qu'il n'y a rien à craindre, sinon que l'Empereur se serve de leur neutralité pour le passage de ses troupes, & n'en gagne quelques uns qui facilitent & le passage de ces troupes, & le moyen de les fortifier dans leur passage. Tout ce que le Roi peut esperer des Princes qui lui seront les plus affectionnés, c'est de tacher d'obtenir de l'Empereur que son armée ne passe point dans leurs terres, & de faire connoître que puisqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croyent n'être pas obligés à se joindre à l'Empereur qui n'agit pour secourir la Flandre que comme Prince de la Maison d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diversité d'inclinations, de sentimens & d'interets qui regne parmi les Princes d'Allemagne, l'armée de l'Empereur marchera toujours, passera le Rhin & arrivera en Flandre ; de sorte qu'il n'y a que

l'armée Suédoise qui puisse faire un Corps en Allemagne pour résister aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur passage, ou pour fortifier l'armée du Roi, en cas qu'elle eût besoin de troupes, celles de l'Empereur étant passées; ou même pour donner telle jalousie à l'Empereur, que demeurant à l'Evêché de Bremen, il n'osât envoyer de Corps considérable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suédois en Allemagne, ce qui seroit toûjours la même diversion, & empêcheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le seul & grand inconvenient que causeroit l'armée de Suéde, c'est qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à se lier à l'Empereur, & c'est ce qu'il faut éviter; de sorte que je pense qu'il seroit bon que le Roi pût s'assurer par un traitté avec les Suédois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'Evêché de Bremen, pour agir quand le Roi le desireroit, contre les troupes Impériales, sans se mettre en action, que lorsque l'Empereur feroit marcher une armée en Flandre: car il est de grande conséquence au Roi, qu'il ne paroisse pas qu'il veüille troubler le repos de l'Empire par les Suédois; mais pourvû que l'Empereur commence le premier à se mettre en campagne, & à faire marcher des troupes en Flandre, les Alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le passage, étant soûtenus des Suédois. Je crois donc qu'il est nécessaire que le Roi apporte de la facilité au traitté, par lequel il pourra s'assurer que douze ou quinze mille Suédois demeureront dans l'Evêché de Bremen, & agiront du côté de Flandre, suivant les mouvemens de l'armée de l'Empereur, & le désir du Roi.

Sentiment du Corps de Messieurs les Maréchaux de France. N°. XX. Liv. V.

QUelques uns de Messieurs les Maréchaux de France nous ayant consultés pour sçavoir notre sentiment, touchant l'obéïssance qu'ils doivent rendre aux commandemens absolus qu'ils ont reçûs du Roi de prendre le mot du Vicomte de Turenne, Maréchal de France, nous disons & déclarons qu'après les très-humbles remontrances qui ont été faites à Sa Majesté, persistant dans sa volonté, Messieurs les Maréchaux doivent se soumettre à cet ordre, nulle raison ne pouvant ni ne devant nous empêcher d'obéïr aux commandemens absolus de Sa Majesté; c'est là notre sentiment, & comme nous le disons & déclarons, nous le signons très volontiers. Ainsi signé à l'original.

GRAMMONT, PLESSIS PRASLIN, VILLEROI & D'ALBRET.

N°. XXI. Liv. VI.

Extrait des Lettres de Madame de Sevigné, sur la mort du Vicomte de Turenne.

LETTRE CC.

C'Est à vous que je m'adreſſe, mon cher Comte, (1) pour vous écrire une des plus facheuſes pertes qui pût arriver en France ; c'eſt la mort de M. de Turenne : ſi c'eſt moi qui vous l'apprends, je ſuis aſſuré que vous ſerez auſſi touché & auſſi déſolé que nous le ſommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Verſailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom penſa s'évanoüir. On étoit prêt d'aller ſe divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté ſi ſincerement ; tout Paris & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion ; chacun parloit & s'attroupoit pour regréter ce Héros. Je vous envoye une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de ſa vie : c'eſt après trois mois d'une conduite toute miraculeuſe, & que les gens du métier ne ſe laſſent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de ſa gloire & de ſa vie. Il avoit le plaiſir de voir décamper l'armée ennemie devant lui ; & le vingt-ſept, qui étoit ſamedi, il alla ſur une petite hauteur pour obſerver leur marche : il avoit deſſein de donner ſur l'arriere garde, & mandoit au Roi à midi que dans cette penſée, il avoit envoyé dire à Briſac qu'on fît les prieres de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe ; il cachéte ſa lettre, & l'envoye à deux heures : il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes ; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvez penſer les cris & les pleurs de cette armée. Le courier part à l'inſtant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un Gentilhomme de M de Turenne, qui dit que les armées ſont aſſez près l'une de l'autre ; que M. de Lorge commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.

A Paris, le mercredi 31. Juillet 1675.

(1) M. de Grignan.

LETTRE CCI.

JE penſe toûjours, ma fille, (*1*) à l'étonnement & à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne : le Cardinal de Boüillon eſt inconſolable. Il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigni, qui voulut être le premier à lui faire ſon compliment : il arrêta ſon caroſſe, comme il revenoit de Pontoiſe à Verſailles : le Cardinal ne comprit rien à ce diſcours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de ſon ignorance, il s'enfuit. Le Cardinal fit courre après, & ſçut cette terrible mort : il s'evanoüit, on le ramena à Pontoiſe, où il a été deux jours ſans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guenegaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne ſont pas moins affligées que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon ; je lui dis par avance votre affliction, & par ſon interêt, & par l'admiration que vous aviez pour ce Héros : n'oubliez pas de lui écrire, il me paroît que vous écrivez très bien ſur toutes ſortes de ſujets ; pour celui ci, il n'y a qu'à laiſſer aller ſa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans pluſieurs maiſons de cette grande mort. Nous attendons avec tranſiſſement le courier d'Allemagne ; Montecuculli qui s'en alloit, ſera bien revenu ſur ſes pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les Soldats faiſoient des cris qui s'entendoient de deux lieuës : nulle conſidération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur pere, de leur Général, de leur protecteur, de leur défenſeur* ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien ſa mort ; qu'on les laiſſât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui eſt venu parler au Roi : il a toûjours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de ſon maître à tous ſes amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvez penſer s'il tomba & s'il mourut ; cependant le reſte des eſprits fit qu'il ſe traîna la longueur d'un pas, & que même il ſerra la main par convulſion, & puis on jetta un manteau ſur ſon corps. Le Bois-Guyot (c'eſt ce Gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté ſans bruit dans la plus proche maiſon. M. de Lorges étoit à une demie lieuë de là : jugez de ſon deſeſpoir ; c'eſt lui qui perd tout, & qui demeure chargé de l'armée & de tous les évenemens, juſqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a

1, Madame de Grignan.

vingt-deux jours de marche . . . . M. de Turenne avoit dit à M. le Cardinal de Retz, en lui disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours : Monsieur, je ne suis point un diseur ; mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerois comme vous ; & je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, & mettrai à votre exemple quelque tems entre la vie & la mort.

A Paris, le Vendredi 2. Août.

LETTRE CCIII.

A la même.

VOilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, & après avoir battu les ennemis ; c'est une gloire bien complette pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton, après une si belle action & si utile, dont il a seul tout l'honneur : il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes, il étoit à cheval sur un coup de canon ; la providence avoit bien donné sa commission à celui là aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action ; la perte des ennemis a été grande : de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cens. Le Duc de Sault & le Chevalier de Grignan se sont distingués, & les Anglois surtout ont fait des choses romanesques ; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montecuculli (1) après avoir témoigné à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand Capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, & qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut résister dans leur premiere impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaquées ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne, il y a long-tems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin ; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroit une prosperité, parceque nous ne l'avons plus ? voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui me

(1) Le Comte de Montecuculli, Généralissime des troupes de l'Empereur.

parOit

paroît belle ; il me semble que je lis l'Histoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant Général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toujours galoppé, pour lui faire voir une batterie ; c'étoit comme s'il eût dit, Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué : le coup de canon vient donc, & emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, & tuë M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son pere, & se met à pleurer & à crier : Taisez-vous mon enfant, lui dit-il, voyez, en lui montrant M. de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable ; & sans faire nulle attention sur lui, se met à crier & à pleurer cette grande perte. Monsieur de la Rochefoucault pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment.

A Paris, le Vendredi 9. Août 1675.

LETTRE CCIV.

A la même.

JE viens de voir le Cardinal de Boüillon ; il est changé à n'être pas connoissable : il m'a fort parlé de vous, il ne doute pas de vos sentimens. Il m'a conté mille choses de M. de Turenne qui font mourir ; son ame apparemment étoit en état de paroitre devant Dieu, car sa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit à son neveu à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas communier sans se confesser ; il lui dit que non, & que depuis Pâques apparemment il avoit offensé Dieu : il lui conta son état, il étoit à mille lieuës d'un péché mortel ; il alla pourtant à confesse pour la coûtume : il disoit, Mais faut-il dire à ce Recolet comme à M. de Saint Gervais ? est-ce tout de même ? En verité une telle ame est bien digne du ciel, elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si peu gâtée par la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf, c'est un prodige de valeur à quatorze ans ; il l'envoya l'année passée saluer M. de Lorraine, qui lui dit : Mon petit cousin, vous étes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne : vous n'avez que lui de parent & de pere ; baisez les pas par où il passe, & vous faites tuer à ses pieds. Le pauvre enfant se meurt de douleur ; c'est une affliction de raison & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y résiste pas. Cavoie est affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa

douleur, qui sont d'une telle force qu'il les faut cacher : il met au premier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là : sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges, comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépoüille de M. de Vaubrun : jamais rien n'auroit été d'une si grande édification & d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton après un si grand succès.

A Paris, le Lundi 12. Août 1675.

LETTRE CCVI.

A la même.

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une Oraison funebre. Vraiment votre stile est d'une énergie & d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir fût fini ici quand votre lettre est arrivée : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas si-tôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Roche-Foucault, M. le Premier y vint, Madame de Lavardin, M. de Marsillac, Madame de la Fayette & moi : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable Héros ; tous les yeux étoient baignés de larmes, & vous ne sçauriez croire comme la douleur de sa perte étoit profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par dessus nous, que le soulagement de soupirer tout haut, & d'écrire son panegirique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étenduë de ses lumieres & l'élevation de son ame : tout le monde en étoit plein pendant sa vie, & vous pouvez penser ce que fait sa perte par dessus ce qu'on étoit déja ; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme les autres : vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que vous ayez une dose de douleur plus que les autres. Pour son ame (c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui) il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne sçauroit comprendre que le mal & le péché pussent être dans son cœur, sa conversion si sincere nous a parû comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité

éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste & sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité géneréuse & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour le venger; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéïr à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux, & les vieux soldats leur disoient : » Quoi vous vous plai-» gnez ? on voit bien que vous ne connoissez pas M. de Turenne : il est » plus fâché que nous quand nous sommes mal, il ne songe à l'heure qu'il » est qu'à nous tirer d'ici, il veille quand nous dormons; c'est notre pere : » on voit bien que vous étes jeunes; « & ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés, c'est abuser d'eux; & je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçûë à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance génerale de son salut, & vous trouverez que c'est une espece de miracle qui n'est que pour lui; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel : vous verrez dans les Nouvelles les effets de cette perte........ Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un berger qui sçavoit très bien les chemins & le pays : il alloit seul avec lui, & faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit; il aimoit ce berger, & le trouvoit d'un sens admirable, & disoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croyoit que ce berger seroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer à loisir ses troupes, il se trouva content, & dit à M. de Royes : *Tout de bon; il me semble que cela n'est pas trop mal, & je crois que M. de Montecuculli trouveroit assez bien ce que l'on vient de faire.* Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

A Paris, le Vendredi 16. Août 1675.

LETTRE CCVIII.

A la même.

LE corps du Héros n'eſt point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit; on l'apporte à S. Denis, au pied de la ſépulture des Bourbons: on deſtine une Chapelle pour les tirer du trou où ils ſont; & c'eſt M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conſeil, je crois que c'eſt moi: il y a déja quatre Capitaines aux pieds de leurs maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me ſemble que celui-ci devroit être le premier. Par tout où paſſe cette illuſtre biére, ce ſont des pleurs & des cris, des preſſes, des proceſſions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit; ce ſera une douleur bien grande s'il paſſe par Paris......

A Paris, le Lundi 19. Août 1675.

LETTRE CCIX.

A la même.

LE Premier Préſident de la Cour des Aides a une terre en Champagne: ſon fermier lui vint ſignifier l'autre jour ou de la rabaiſſer conſidérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'eſt point la coûtume: il répond que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec ſûreté, & compter ſur les terres de ce pays là; mais que depuis ſa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choſes ſimples & naturelles, qui font ſon éloge auſſi magnifiquement que les Fléchiers & les Maſcarons . . . .

A Livry, le Mercredi 21. Août 1675.

LETTRE CCX.

A la même.

NE croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait paſſé ici auſſi vîte que les autres nouvelles; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait souvenir, & rien ne lui ressemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte : celle qui s'est faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros.

A Paris, le lundi 26. Aoust 1675.

LETTRE. CCXI.

A la même.

VRaiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure pour quelques jours chez le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de la Fayette y vint : nous fimes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchérent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout son train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déja tous habillés en deüil. Il vint trois Gentils-hommes qui penserent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets de chambre, ses Laquais, ses Pages, ses Trompettes, tout étoit fondu en larmes & faisoit fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole, répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, & en se cachotant il avoit donné les ordres pour le soir, & devoit communier le lendemain qui étoit le Dimanche. Il croyoit donner la bataille & monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui ; il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elbeuf, *Mon neveu, demeurez-là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monsieur, venez par ici, on tirera par où vous allez :* Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais, *je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde.* Il tournoit son cheval, il apperçut S. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main : Monsieur, jettez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là : il retourna deux pas, & sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracassé le bras de ce Héros. Ce

Gentil-homme le regardoit toujours ; il ne le vit point tomber : le cheval l'emporta où il avoit laissé le petit d'Elbeuf ; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête ; il tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche ; puis demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fit cesser le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté sur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & se pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haye, on le garde à petit bruit ; un carosse vient, on l'emporte dans sa Tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roies & beaucoup d'autres penserent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence & songer aux grandes affaires qu'il avoit sur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le Camp, où les larmes & les cris faisoient le véritable deüil ; tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup, les piques traînantes & les mousquets renversés : mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému. M. de Roies tout blessé s'y fit porter, car cette Messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation : par tout où il a passé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils se sont surpassés : ils allerent tous au-devant de lui, habillés de deüil, au nombre de deux cens, suivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie : ils firent dire un Service solemnel dans la ville, & en un mot se cottiserent tous pour cette dépense qui monta à cinq mille francs, parcequ'ils reconduisirent le corps jusqu'à la premiere ville, & voulurent défrayer tout le train. Que dites vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à S. Denis ce soir ou demain : tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieux d'ici. Il sera dans une Chapelle en dépôt : il y aura un Service en attendant celui de Notre Dame qui sera solemnel. Que dites-vous du divertissement que nous eûmes ? Nous dinames, comme vous pouvez penser, & jusqu'à quatre heures nous ne fimes que soûpirer. . . . .

M. de Barillon soupa hier ici, on ne parla que de M. de Turenne ; il en est très véritablement affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus ;

(1) de Grignan.

combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé ; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & estimé de ce grand homme, & dont aussi il étoit adorateur. Bien des siécles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci ; au moins les gens que je vois. Je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. . . . .

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoissez bien Pertuis (1) & son adoration & son attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a sçu sa mort, il a écrit au Roi & lui mande : Sire, j'ai perdu M. de Turenne : je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur ; ainsi n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je lui demande permission de me démettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette Lettre : mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au Cardinal de Bouillon qu'il en estimoit davantage Pertuis, & qu'il ne songeât point à se retirer ; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toujours son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce Héros. Au reste il avoit quarante mille livres de rente de partage ; & M. Boucherat a trouvé que toutes ses dettes & ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente. C'est deux cens mille francs pour tous ses héritiers, pourvû que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service.

(1) Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

A Paris, le mercredi 28. Août 1675.

Lettre de Louis XIV. aux Abbé & Religieux de S. Denis. N°. XVII. Liv. V.

CHers & bien amés, Les grands & signalés services qui ont été rendus à cet Etat par feu notre Cousin le Vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes qu'il a données de son zéle, de son affection à notre service, & de sa capacité dans le commandement de nos armées que nous lui avons

confié avec eſpérance certaine des heureux & grands ſuccés que ſa prudence conſommée & ſa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous ayant fait reſſentir avec beaucoup de douleur la perte d'un auſſi grand homme, & d'un ſujet auſſi néceſſaire & auſſi diſtingué par ſa vertu & par ſon mérite, nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre eſtime & de ſes grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à ſa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la poſtérité l'extrême ſatisfaction qui nous reſte, & le ſouvenir que nous voulons conſerver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le ſoutien de notre Etat : & comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant ſoin de ſa ſépulture ; nous avons voulu y pourvoir en telle ſorte, que le lieu où elle ſeroit fût un témoignage de la grandeur de ſes ſervices, & de notre reconnoiſſance. C'eſt pourquoi ayant réſolu de faire bâtir dans l'Egliſe de S. Denis une Chapelle pour la ſépulture des Rois & des Princes de la Branche Royale de Bourbon ; nous voulons que lorſqu'elle ſera achevée, le corps de notredit Couſin y ſoit transféré, pour y être mis en lieu honorable, ſuivant l'ordre que nous en donnerons ; & cependant nous avons permis à nos Couſins le Cardinal & le Duc de Bouillon ſes neveux, de mettre ſon corps en dépôt dans la Chapelle de S. Euſtache, & d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, ſuivant les deſſeins qui en ont été arrêtés. C'eſt dequoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même tems que nous voulons que vous exécutiez ce qui eſt en cela de notre volonté, en faiſant mettre ledit corps dans la cave de ladite Chapelle, & en laiſſant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument juſqu'à ſon entiere perfection : ſi n'y faites faute, car tel eſt notre plaiſir. Donné à S. Germain en Laye, le vingt-deuxième jour de Novembre 1675. Signé LOUIS, & plus bas, COLBERT. Et ſur le repli ; A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaye Royale de S. Denis en France.

On a cru que le Public ſeroit peut-être bien aiſe de voir les Eloges ſuivans du Vicomte de Turenne par trois perſonnes célébres, l'une dans la République des Belles-Lettres, l'autre dans la Magiſtrature, & la troiſième dans l'Egliſe.

Eloge

Eloge de M. le Vicomte de Turenne par S. Evremont.

JE ferois tort à la naiſſance de M. de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans l'Europe, que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage : les caractères des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable, quelque choſe en ſa phiſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſçai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit : on pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un pere auſſi autoriſé dans le parti Proteſtant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres; précautionné contre une ſéduction ſecrette qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au commandement des armées; & l'on peut dire ſans éxagérer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribueront à former ſon caractére. Tant qu'il a ſervi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faiſoit; & l'eſtime qu'il avoit pour lui, alla ſi loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Généraux de ſon tems, » Si » j'avois à me changer, dit-il, je voudrois être changé en M. de Turenne, » & c'eſt le ſeul homme qui me puiſſe faire ſouhaitter ce changement-là. « On ne ſçauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'obſerver, cherchant à profiter non ſeulement de ſes actions, mais encore de ſes diſcours.

Il me ſouvient qu'il lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre : » Faire peu de ſiéges, répondit M. de » Turenne, & donner beaucoup de combats; quand vous aurez rendu » votre armée ſupérieure à celle des ennemis, par le nombre & par la bonté » des troupes, ce que vous avez preſque fait à la bataille de Rocroi : quand

» vous étes bien maître de la campagne, les villages vous valent des Pla-
» ces ; mais on met son honneur à prendre difficilement une ville forte,
» bien plus qu'aux moyens de conquérir aisément une Province. Si le Roi
» d'Espagne avoit mis en troupes ce qui lui a coûté d'hommes & d'argent
» à faire des siéges & à fortifier des places, il seroit aujourd'hui le plus
» considérable de tous les Rois.

La premiere maxime de M. de Turenne pour la guerre, est celle qu'on attribuë à Cesar, qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes, pour tomber sur le petit Corps que Savelli Coloredo commandoit : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Wormes, à Mayence, qui se rendirent, & tout cela fut éxécuté en six ou sept jours. Il considéroit plus les actions par leurs suites, que par elles-mêmes. Il estimoit plus un Général qui conservoit un pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit sçu en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'est là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des Courtisans. On sçait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat, quand on le croyoit perdu : il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en espérer la conservation. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens étoient déclarés contre elle ; & les peuples prévenus d'une fausse opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. M. le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens ; M. le Prince à celle des troupes : Fuensaldaigne s'étoit avancé jusqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand M. de Turenne après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le récit aux Historiens ; quand M. de Turenne, dis-je, la ramena à Paris, où la Reine ne fut pas sitôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit sentir sa puissance au dehors ; & réduisit l'Espagne à demander une paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit sa ruine.

Revenons des faits de M. de Turenne à une observation plus particuliere de sa conduite, de ses qualités & de son génie. Aux bons succès il poussoit les avantages aussi loin qu'ils pouvoient être poussés ; aux mauvais, il

trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. En toutes choses, il préféroit la solidité à l'éclat : moins sensible à la gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choses. On lui a vu essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un véritable service.

Modeste en tout ce qu'il faisoit de plus glorieux, il rendoit les Ministres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait ; sévere à lui-même, il comptoit tous ses malheurs pour des fautes ; indulgent à ceux qui avoient failli, il faisoit passer leurs fautes pour des malheurs.

Il semble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les événemens ; & comme on vouloit un jour le convaincre par son propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occasions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. » Je suis content de moi, ré- » pondit-il, dans l'action ; mais si je voulois me faire justice un peu sévé- » rement, je dirois que l'affaire de Mariendal est arrivée, pour m'être laissé » aller mal-à-propos à l'importunité des Allemans qui demandoient des » quartiers ; & que celle de Rhetel est venuë pour m'être trop fié à la » Lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours, le jour même » qu'il se rendit : à quoi il ajouta ; Quand un homme se vante de n'avoir » point fait de fautes à la guerre, il me persuade qu'il ne l'a pas faite long- » tems. «

Il ne perdit jamais le souvenir de l'importunité de Rosen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des Officiers : il continua les bons traittemens qu'il avoit accoutumé de leur faire ; mais il ne voulut plus se trouver en état d'en être gêné pour le service.

Le premier embarras dont il se défit, fut celui des disputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée sur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les Corps vouloient maintenir : l'opposition fut grande ; mais le Général en vint à bout, & Puiségur le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers ; Puiségur ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre son Régiment, & de se retirer avec sa capacité incommode, à sa maison.

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille ne furent plus obfervés : c'eft ce que l'on vit à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choifit le Marquis de Créqui pour commander l'aile oppofée à M. le Prince, fans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainfi dire, le génie des Nations : il fit prendre aux Etrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle ; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur nation avoit toujours euë : il fit fouffrir la fatigue fans murmurer ; il fit oublier la Cour aux Courtifans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les Officiers : voyons fon procédé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que fes amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & fes ennemis des occafions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes refpects qu'on avoit eus dans la plus haute fortune. Quand fon Eminence eut rétabli fon pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans fes malheurs. Ce fut le premier qui ofa faire fa Cour au Roi, toutes les perfonnes confidérables ayant leur application entiére à M. le Cardinal.

Il ne follicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du fervice rendu à l'Etat, fans attachement au Miniftere. Jamais les vertus des particuliers n'ont été fi bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la perfonne de M. de Turenne : il étoit facile dans le commerce, délicat dans la converfation, fidéle dans l'amitié. On l'a accufé de ne s'employer pas affez fortement pour fes amis à la Cour ; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire fecrette l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas fûr d'obtenir, il faifoit tout le plaifir qu'il croyoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire penfent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; fa vertu n'étoit point de ces vertus féches & dures, qu'aucun fentiment de tendreffe n'adoucit : il aimoit plus qu'il ne croyoit lui-même, fe cachant autant qu'il lui étoit poffible une paffion qu'il laiffoit connoître aux autres.

Si les fingularités font des efpéces de défauts dans la fociété, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens : un défintereffe-

ment trop grand, lorſqu'on voyoit regner un eſprit d'interêt univerſel; & une probité trop pure dans une corruption génerale.

Son changement de Religion fut ſenſible aux Proteſtans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'interêt. Dans tous les tems, il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec M. d'Aubigni, diſant toûjours que les Réformés avoient la doctrine la plus ſaine; mais qu'ils ne devoient pas ſe ſéparer, mais la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques. Quand on avouë qu'on a eu tort de ſortir d'une Egliſe, reprit M. d'Aubigni, on eſt bien prêt d'y rentrer; & ſi je ſurvis à Madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne ſourit, & ſes ſouris n'expliquoient pas aſſez ſi c'étoit pour ſe mocquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'oppoſé à l'interêt des Catholiques; converti, il n'avoit point de zele préjudiciable à la ſûreté des Huguenots.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus hazardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant; & un coup de canon finit une vie ſi glorieuſe: mort déſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifferens; ſa perſonne louée des ennemis; ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fut enterré à S. Denis, avec les Rois ſes prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

Eloge de M. de Turenne, par M. le Préſident Delamoignon, dans ſa Harangue à l'ouverture du Parlement, en l'année 1675.

LE grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t'il formé de Capitaines? Ce n'eſt pas à deſſein de renouveller de ſi juſtes regrets, & de faire voir ici l'extrême vénération que nous avons pour ſa mémoire, que nous rappellons aujourd'hui la triſte idée de cette perte; notre douleur particuliere fait place ici à des devoirs plus importans. Pendant que tout le monde parle de ſa gloire, & que la voix publique fait par tout ſon éloge; ce lieu, où l'on ſçait particulierement rendre au mérite ce qui lui eſt dû, demeurera-t'il dans le ſilence?

On ne doit pas trouver étrange ſi nous nous diſpenſons des régles ordinaires de ce diſcours, en nous étendant ſur les loüanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop loüer. Tant de qualités héroïques éclaterent en ſa perſonne, & ſa vie eſt un modéle ſi parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuſes dont elle eſt remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais ſur tout il eut au ſouverain dégré le déſintereſſement, la probité, le zele pour le bien public & pour la gloire de ſon pays. Son cœur inſenſible au gain & aux récompenſes, n'aimoit qu'à rendre les autres heureux: loin d'amaſſer des tréſors dans le commandement des armées, il a ſouvent emprunté des ſommes conſidérables pour les diſtribuer aux Soldats; tandis qu'oubliant ſon interêt particulier, il renonçoit à des droits que l'uſage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant ſa modération ſeule a pû fournir à ſes bienfaits, & lui donner moyen d'être libéral ſans commettre d'injuſtice ni de baſſeſſe. L'Hiſtoire qui ne laiſſe rien perdre des perſonnages illuſtres, dira de lui les mêmes choſes que Plutarque rapporte de Scipion. Ce Vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépoüilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua ſon patrimoine, & ne laiſſa chez lui en mourant que trente-trois marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laiſſé précisément que la même ſomme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de ſon déſintereſſement? qualité rare en nos jours, & qui n'eſt point, comme au tems de Scipion, la vertu du ſiécle. Le nôtre ne laiſſera pas de l'admirer: on lui donnera beaucoup d'éloges, mais elle aura peu d'imitateurs; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une nobleſſe de cœur, & non pas d'un fond d'orgueil & d'une fauſſe magnanimité.

Tout étoit ſincere dans ſes mœurs, dans ſes ſentimens; l'averſion pour les flatteries le mépris même des véritables loüanges, plus difficile aux grands hommes que celui des biens, fu ent encore ſon principal caractere. Il mérita tous les honneurs ſans les rechercher, toûjours humble dans les plus grands événemens, & comme importuné du bruit de ſon nom; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Eſpagne, l'amour des Soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernieres Campagnes, qui ont fait le comble de ſa gloire, où il mena battant les Princes conféderés depuis la Moſelle juſques

dans le fond du Nord ; il fit repasser le Rhin à des nations formidables, qui partageoient en idée les meilleures Provinces de la France. Il rabaissoit lui-même la grandeur de ses exploits : ennemi de l'éclat en toutes choses, semblable en apparence aux personnes du moindre rang, il ne se distinguoit des autres Courtisans que par une extrême modestie.

Cette vertu qui lui étoit si naturelle, ne le quittoit pas même à la tête des armées, il n'etoit fier qu'aux ennemis : mais il montroit une intrépidité sans faste au milieu du péril ; & quand l'occasion le demandoit, jamais Général n'a plus exposé sa personne, jamais Capitaine ne s'est montré plus Soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'instant de l'événement du combat, & par les differens mouvemens des combattans ; & comme il voyoit tout de sang froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faisoit devant lui.

Néanmoins ses résolutions ne partoient point d'une impétuosité téméraire, ni d'une sagesse trop lente : il ne faisoit ni ne disoit rien d'inutile ; mais il n'oublioit rien de nécessaire, & sa profonde intelligence paroissoit encore plus dans ses actions que dans ses discours : ses ordres étoient clairs, toujours exécutés avec courage, & plutôt par affection que par crainte, parcequ'il étoit exact sans être rigoureux. Il sçavoit que l'amour des troupes envers leur Chef nourrit l'obéïssance, & que la discipline conserve en elles la confiance & la valeur.

Aussi les Soldats étoient tellement assurés de vaincre sous lui, qu'ils ne consideroient ni le nombre des ennemis, ni la force des lieux, ni les dangers où ils s'exposoient, persuadés que leur Chef pourvoyoit à tout comme un pere de famille ; qu'il ne se donnoit aucun repos sans assurer le leur, & que s'il se réservoit quelque avantage sur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a sçû se faire obéïr & se faire aimer ; par cette sage œconomie, avec une poignée de gens, on l'a vû arrêter & détruire plusieurs Puissances conjurées, subsister long-tems en des pays ruinés, entretenir ses forces, & les rétablir : il ne hazardoit rien aveuglément dans la bonne fortune ; mais il ne desesperoit de rien dans la mauvaise, & trouvoit des ressources à tout, en des conjonctures où l'on croyoit sa défaite assurée.

Contre des ennemis rusés, il se ménageoit avec une prudence qu'on ne pouvoit surprendre : s'il les falloit prévenir, il marchoït avec une rapidité

prodigieuse ; lorsqu'il a voulu se dérober d'eux, il a échapé à leur vigilance, & les a laissés, pour ainsi dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la disposition des lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laissant rien faire au hazard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour sçavoir le nombre de ses victoires, il ne faut que compter toutes les Campagnes qu'il a faites : les actions les plus heureuses & les plus connuës ne sont pas toûjours les plus admirables ; car il n'a pas moins vaincu lorsque les ennemis n'ont pas osé se présenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, si ce n'est que cette façon de vaincre est moins périlleuse & plus utile à l'Etat.

Quelque ardeur qu'il eut pour sa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indispensable à son devoir, & par les maximes d'une solide pieté. Au lieu de souhaiter la guerre pour accroître sa considération, il ne désiroit rien tant que le repos public & la felicité des peuples : l'esprit infiniment élevé au-dessus des sentimens ordinaires, il songeoit moins à rendre son nom éclatant, qu'à servir solidement un Prince digne d'être servi par de tels Héros, & autant élevé au-dessus de tous les Rois de l'Univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-dessus de leurs Capitaines.

Il y a sujet de s'étonner que sa santé ait pû répondre toûjours à la grandeur de son courage ; car quelle jeunesse a parû plus vigoureuse que ses dernieres années ? Quelqu'un dans la fleur de son âge a-t'il moins épargné sa personne, & fourni plus gayement aux fatigues d'une longue Campagne ? On l'auroit crû comme insensible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des saisons, si le soin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les ressentoit.

N'a-t'il pas donné des marques admirables de cette constance à ce Chef (1) fameux des armées Impériales, qui employoit contre lui toutes les ruses & les stratagêmes de l'art ? Après l'avoir poussé peu à peu de défilé en défilé ; à la fin content du poste où il l'avoit comme renfermé, & de la marche surprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recueillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de si loin lui qui ne se flattoit jamais, il alloit, disoit-il, chasser les troupes de l'Empire bien loin de nos frontieres, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix, sous des conditions glorieuses à

(1) Montecuculli.

la

la France, lorſqu'un coup fatal trancha tous ſes deſſeins avec le cours d'une ſi belle vie.

Projets humains, eſperances trompeuſes, eſt-ce ainſi que vous vous diſſipez ; & que la tête la plus illuſtre, de même que la plus ordinaire, eſt ſujette aux atteintes de la mort ? Mais en ceſſant de vivre, ce grand homme ne ceſſa pas de vaincre : ſon eſprit & ſes ordres encore préſens aux yeux de toute l'armée, cauſerent le gain du combat qui préceda ſes funerailles ; & tous les Soldats animés de la juſte douleur de ſa perte, firent des actions incroyables pour la venger.

Si ce que vous venez d'entendre vous donne de la vénération pour ce grand homme, & quelqu'amour pour les vertus extraordinaires, ſouvenez-vous que les mêmes ſiécles qui ont produit les grands Capitaines, ont produit ordinairement les grands Orateurs ; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver auſſi des Cicerons & des Demoſthènes.

Oraiſon funèbre du Vicomte de Turenne, par M. l'Abbe Fléchier Evêque de Nîmes.

Fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui ſalvum faciebat populum Iſraël ? *I. Mach. c. 9.*

Tout le peuple le pleura amérement ; & après avoir pleuré durant pluſieurs jours ; ils s'écrierent : Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?

JE ne puis, Meſſieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triſte ſujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expreſſifs dont l'Ecriture ſainte ſe ſert pour loüer la vie, & pour déplorer la mort du ſage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de ſa nation juſqu'aux extremités de la terre ; qui couvroit ſon camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaiſirs mortels, & réjoüiſſoit Jacob par ſes vertus & par ſes exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueïl des enſans d'Ammon & d'Eſaü ; qui revenoit chargé des dépoüilles de Samarie, après avoir brûlé ſur leurs propres Autels les Dieux des nations

étrangeres. Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie ; & qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Generaux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israëlites, réparer avec ses mains triomphantes, les ruines du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émûës : des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans : ils furent quelque tems saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence ; d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écriérent : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël ?* A ces cris, Jerusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du Temple s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles, *Comment est mort cet homme puissant qui sauvoit le peuple d'Israël ?*

Chrétiens, qu'une triste céremonie assemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vû, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? Et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, esprit de force & de verité, avoit enrichi mon discours de ces images vives & naturelles qui représentent la vertu, & qui la persuadent tout ensemble ; de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, & quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuses ?

Quelle matiere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave & solide éloquence, que la vie & la mort de très-haut & très-puissant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal Géneral des Camps & Armées du Roi, & Colonel Géneral de la Cavalerie legere ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire ; conduites d'armées, siéges de Places, prises

de villes, passages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés & consommés par une sage & noble patience ? Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, liberal, désinteressé, dévoüé au service du Prince & de la patrie ; grand dans l'adversité par son courage, dans la prosperité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la Religion par sa pieté ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans, qu'une mort soudaine & surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces esperances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, & dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ? A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! Les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez ; & je plains en cette Chaire un sage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue & plus étenduë.

Retenons nos plaintes, Messieurs, il est tems de commencer son éloge, & de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, & des erreurs & des vanités du siécle par sa pieté. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le Géneral d'armée, le Sage, le Chrétien : je loüerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenuës. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes : j'adorerai le Dieu des armées ; j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, & j'attirerai par tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la verité & par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coûtume des Orateurs, & que je louë M. de Turenne comme on louë les hommes ordinaires : si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur & la noblesse de sa Maison ; & si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses

ancêtres : mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance ; & la moindre loüange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne & illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers tems l'avoit infectée : il recevoit avec ce beau sang, des principes d'erreur & de mensonge ; & parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la verité. Ne faisons donc pas la matiere de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarement de ses peres.

Avant sa quatorzième année, il commença de porter les armes : des siéges & des combats servirent d'exercice à son enfance, & ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du Prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat ; & ni l'orguëil, ni la paresse ne l'éloignerent d'aucun des emplois, où la peine & l'obéïssance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, & ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, & ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses : semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & qui portent enfin par tout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems, il a vécu pour la gloire & pour le salut de l'Etat : il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme & agissant, quand il se trouve dans un corps robuste & bien constitué : il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé ; & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la molesse & dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernieres dans l'oisiveté & dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur ? & quel endroit de nos frontiéres n'a pas servi de théatre à sa gloire ? Il

passe les Alpes ; & dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la Route de Quiers, il se signale par son courage & par sa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands & prodigieux succès, qu'on aura peine à croire un jour dans l'Histoire. Il passe des Alpes aux Pirennées, pour assister à la conquête de deux importantes Places (1) qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite : il prend des villes, & contribuë au gain des batailles. Il s'éleve ainsi par dégrés & par son seul mérite au suprême commandement ; & fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut pour la défense d'un Royaume, un Géneral d'armée qui s'est rendu digne de commander en obeïssant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que son esprit & son cœur agirent dans toute leur étenduë : soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se modérer dans les prosperités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre ; son ame fut toûjours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux sans orgueil, malheureux avec dignité ; & presque aussi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il sauvoit les restes des troupes battuës à Mariendal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eut dit qu'un heureux traitté alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu dont les jugemens, selon le Prophéte, sont des abîmes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que causent dans un Etat les dissensions civiles & domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'interêt, la bonne cause avec la mauvaise ; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fideles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces Pilotes qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu ; telle

(1) Perpignan & Colioure.

eſt l'infirmité naturelle des hommes : mais le ſage revient aiſément à ſoi ; & il a dans la politique comme dans la Religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, Meſſieurs ? Votre eſprit vous repréſente déja, ſans doute, M. DE TURENNE à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre & diſſiper la rebellion ; ramener ceux que le menſonge avoit ſéduits; raſſurer ceux que la crainte avoit ébranlés, & crier comme un autre Moyſe, à toutes les portes d'Iſraël · *Que ceux qui ſont au Seigneur ſe joignent à moi.* Quelles furent alors ſa fermete & ſa ſageſſe ? (1) Tantôt ſur les rives de la Loire, ſuivi d'un petit nombre d'Officiers & de domeſtiques, il court à la défenſe d'un pont, & tient ferme contre une armée ; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſe, ſoit la ſeule préſence de ce grand homme, ſoit la protection viſible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par ſa réſolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuſe témerité l'Etat penchant vers ſa ruine. (2) Tantôt ſe ſervant de tous les avantages des tems & des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, & mérite les loüanges mêmes d'un ennemi, qui dans les ſiécles idolâtres auroit paſſé pour le Dieu des batailles. (3) Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traitté un Prince étranger, dont il avoit pénetré les plus ſecretes intentions, de ſortir de France, & d'abandonner les eſperances qu'il avoit conçûës de profiter de nos déſordres.

Je pourrois ajoûter ici des Places priſes, des combats gagnés ſur les rebelles ; mais dérobons quelque choſe à la gloire de notre Héros, plutôt que de voir plus long-tems l'image funeſte de nos miſeres paſſées. Parlons d'autres exploits, qui ayent été auſſi avantageux pour la France, que pour lui-même, & dont nos ennemis n'ayent pas eu ſujet de ſe réjoüir.

Je me contente de vous dire qu'il appaiſa par ſa conduite, l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, ſi les haines publiques & particuliéres furent aſſoupies, ſi les loix reprirent leur ancienne vigueur, ſi l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, ſi les membres furent heureuſement réünis avec leur chef ; c'eſt à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'eſt à Dieu, qui tire quand il veut des

(1) Pont de Gergeau.
(2) Affaire de Bleneau.
(3) A Villeneuve Saint George.

trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme & la tranquillité publique ; pour relever les Etats de leurs ruines, & réconcilier quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même ; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes : je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vûë des ennemis ; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages ; mais qui se mesure avec ses forces ; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles, qui n'abandonne rien au hazard de ce qui peut être conduit par la vertu ; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, & prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avouë, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & racourci de la Flandre & de l'Allemagne ? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abregé, selon les lieux : (1) Ici il forçoit des retranchemens, & secouroit une Place assiégée ; là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. (2) Ces Villes où vous voyez les lis arborés, ont été ou défenduës par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage. (3) Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées, après une honorable retraite. (4) Ici il sortoit de ses lignes pour combattre ; & d'un seul coup prenoit une ville, & gagnoit une bataille. (5) Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, (6). & il alloit en faire lever un au même tems.

Je recueillerois ensuite tant de succès, & vous ferois souvenir de ces

(1) Le secours d'Arras.
(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.
(3) Retraite de Valenciennes.
(4) Bataille des Dunes, & prise de Dunkerque.
(5) Saint Venant pris.
(6) Ardres secouru.

mauvaiſes nuits que le Roi d'Eſpagne avoüa qu'il avoit paſſées, (1) & de cette paix recherchée par des traittés & des alliances, ſans laquelle, Flandre, théatre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcènes tragiques, triſte & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accrû le nombre de nos Provinces ; & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires.

Je pourrois, Meſſieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que ſur les bords de l'Eſcaut & de la Sambre (2) Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés paſſés à la vûë des ennemis, des plaines teintes de leur ſang, des montagnes preſque inacceſſibles traverſées pour les aller repouſſer loin de nos frontiéres. Mais l'éloquence de la Chaire n'eſt pas propre au récit des combats & des batailles : la langue d'un Prêtre deſtinée à loüer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur deſtruction ; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le ſang des taureaux en ſacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miſéricorde & de paix une victime non ſanglante.

Quoi donc, n'y a-t'il point de valeur & de génerofité chrétienne ? L'Ecriture qui commande de ſanctifier les guerres, ne vous apprend-elle pas que la pieté n'eſt pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profeſſion que la religion ne condamne pas, quand on en ſçait moderer la violence ? Non, Meſſieurs, je ſçai que ce n'eſt pas en vain que les Princes portent l'épée ; que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité ; que le Dieu des armées préſide à cette redoutable juſtice que les Souverains ſe font à eux-mêmes ; que le droit des armes eſt néceſſaire pour la conſervation de la ſocieté, & que les guerres ſont permiſes pour aſſurer la paix, pour proteger l'innocence, pour arrêter la malice qui ſe déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la juſtice.

Je ſçai auſſi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrétiens ; que les Capitaines qui les conduiſent ſont les miniſtres de la providence de Dieu, qui eſt toûjours ſage, & de la puiſſance des Rois, qui ne doit jamais être injuſte ; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes, & adorer intérieure-

(1) Paix des Pirennées.
(2) A Ensheim, Sintzheim, Mulhauſen, &c.

ment

ment le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, & que parlant de la douceur & de la moderation de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire, à ceux même qu'on regarde & qu'on traitte comme ennemis? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colere ou de ses vengeances particulieres? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il exposée pour son interêt ou pour sa propre reputation? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du Prince, & une portion de la République? Quelle goutte de sang a-t-il répandué qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vû dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vû gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le tems force de dissimuler, de souffrir & de faire. Il sçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus sacré que celui que la fortune & l'orgueil imposent aux foibles & aux malheureux; & que ceux qui vivent sous la Loi de Jesus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, & ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre : il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, & réduire au droit & à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence; enfin il s'étoit fait une espéce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion, que l'affection pour la gloire du Roi, le désir de la paix, & le zéle du bien public : il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injustice & l'usurpation : il s'étoit accoutumé à combattre sans colere, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, à ne suivre pour régle de ses actions que la vertu & la sagesse : c'est ce que je dois vous montrer en cette seconde partie.

La valeur n'est qu'une force aveugle & impétueuse qui se trouble & se précipite, si elle n'est éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien & l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un Camp, celui qui ne sçait régler ni son esprit, ni sa conduite? & comment sçaura calmer ou émouvoir selon ses desseins dans une armée tant de passions différentes, celui

qui ne fera pas maître des fiennes ? Auffi l'Efprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte fur le courageux, que la fageffe vaut mieux que les armes des gens de guerre ; & que celui qui eft patient & modéré eft quelquefois plus eftimable, que celui qui prend des villes & qui gagne des batailles.

Ici vous formez fans doute, Meffieurs, dans votre efprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au deffus de vous mêmes ; & le feul avantage que j'ai, c'eft que je ne dirai rien que vous ne croyiez, & que fans être flatteur je puis dire de grandes chofes. Y eut-il jamais homme plus fage & plus prévoyant, qui conduifit une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions & plus de reffources, qui fût plus agiffant & plus retenu, qui difposât mieux toutes chofes à leur fin, & qui laifsât meurir fes entreprifes avec tant de patience ? Il prenoit des mefures prefque infaillibles, & pénétrant non-feulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deffein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais furpris. Il diftinguoit le tems d'attaquer & le tems de défendre: il ne hazardoit jamais rien, que lorfqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit prefque rien à perdre. Lors même qu'il fembloit céder il ne laiffoit pas de fe faire craindre : telle enfin étoit fon habileté, que lorfqu'il vainquoit on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à fa prudence ; & lorfqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Meffieurs, du commencement & des fuites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrâfe aujourd'hui toute l'Europe. Tout fe déclare contre la France : on fouléve les Etrangers ; on débauche les Alliés ; on intimide les amis ; on encourage les vaincus ; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieufement infpirées, les interêts font confondus, la foi violée, & les traittés méprifés. Il falloit, je l'avoüe, pour réfifter à tant d'armées jointes enfemble contre nous, des troupes auffi vaillantes, & des Capitaines auffi expérimentés que les nôtres : mais rien n'étoit fi formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vafte Corps, compofé de tant de Peuples & de Nations différentes, déployer tous fes étendarts, & marcher vers nos frontiéres pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit oppofer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & affûré, d'une capacité étenduë, d'une expérience confommée, qui foutînt

la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume; qui n'oubliât rien d'utile & de néceſſaire, & ne fit rien de ſuperflu; qui ſçût ſelon les occaſions, profiter de ſes avantages, ou ſe relever de ſes pertes; qui fût tantôt le bouclier & tantôt l'epée de ſon pays; capable d'éxécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conſeil de lui-même dans les rencontres.

Vous ſçavez de qui je parle, Meſſieurs; vous ſçavez le détail de ce qu'il fit, ſans que je le diſe. Avec des troupes, conſidérables ſeulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & & conſume deux grandes armées, & force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiére & prompte defaite. Tantôt il s'oppoſe à la jonction de tant de ſecours ramaſſés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les diſſipe par des combats réïtérés. Tantot il les repouſſe au-delà de leurs rivieres; & les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la moderation, quand il ne faut que la conſerver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées vous étes encore dans l'enceinte de notre Empire: Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le déſir & dans la penſée, vous avez encore recueilli vos moiſſons: Vous durez encore, Places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient deſſein de démolir; & vous n'avez tremblé que ſous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos ſoldats, & qui ne ſongeoit pas à la ſageſſe de leur Capitaine.

Cette ſageſſe étoit la ſource de tant de proſpérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des ſoldats avec leur Chef qui rend une armée invincible: elle répandoit dans les troupes un eſprit de force, de courage & de confiance qui leur faiſoit tout ſouffrir, tout entreprendre, dans l'éxécution de ſes deſſeins: elle rendoit enfin des hommes groſſiers, capables de gloire. Car, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'une armée? C'eſt un corps animé d'une infinité de paſſions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défenſe de la patrie: c'eſt une troupe d'hommes armés qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne ſçavent pas les intentions: c'eſt une multitude d'ames, pour la plûpart viles & mercénaires, qui, ſans ſonger à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans: c'eſt un aſſemblage confus de libertins, qu'il faut aſſujettir à l'obéiſſance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la conſtance. Quelle prudence ne faut-il

pas pour conduire & réünir au ſeul interêt public tant de vûës & de volontés différentes ? Comment ſe faire craindre, ſans ſe mettre en danger d'être haï, & bien ſouvent abandonné ? Comment ſe faire aimer, ſans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la diſcipline néceſſaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces juſtes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices, & ſe fit rendre par ſa modération une obéiſſance aiſée & volontaire. Il parle, chacun écoute ſes oracles ; il commande, chacun avec joie ſuit ſes ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec ſa ſeule maiſon, comme un autre Abraham ; que ceux qui le ſuivent ſont ſes ſoldats & ſes domeſtiques, & qu'il eſt Général & pere de famille tout enſemble. Auſſi rien ne peut ſoutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obſtacles qu'ils ne ſurmontent ; point de difficulté qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebutte ; point d'entrepriſe qui les étonne ; point de conquête qui leur paroiſſe difficile. Que pouvoient-ils refuſer à un Capitaine qui renonçoit à ſes commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le ſien propre ; qui ſoulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit ſon ſang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle inviſible chaîne entraînoit-il ainſi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excuſoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce déſintereſſement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même ; par cette juſtice qui dans la diſtribution des emplois ne lui permettoit pas de ſuivre ſon inclination au préjudice du mérite ; par cette nobleſſe de cœur & de ſentimens qui l'élevoit au-deſſus de ſa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'eſtime & le reſpect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonſtances de ſes actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite ſi réguliére & ſi uniforme ; un mérite ſi éclatant & ſi éxemt de faſte & d'oſtentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture univerſelle qui le portoit à s'appliquer à tous ſes devoirs, & à les réduire tous à leurs fins juſtes & naturelles ; & une heureuſe habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la juſtice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de

pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chose, & qui fut capable de l'avoüer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages & intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'aprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail, & prudens sans expérience. Nous vivons sous un Prince qui tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui dans la route de sa gloire a sçu choisir un guide fidéle, & qui a crû qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, & si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête ? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part ; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime & de confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ? Qu'il eût amassé de biens & d'honneurs & qu'il eût vendu chérement tant de travaux & de services ? mais cet homme sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien : il ne désire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses ; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher ; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son maître : cette ambition fut satisfaite, & notre siécle a vû un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune ; & un Roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sçai quel remors m'arrête. Je crains de publier ici les loüanges qu'il a si souvent rejettées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie : mais accomplissons la justice & louons le sans crainte, en un

tems où nous ne pouvons être ſuſpects de flatterie, ni lui ſuſceptible de vanité. Qui fit jamais de ſi grandes choſes? Qui les dit avec plus de retenuë? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques unes de ſes actions qui l'avoient rendu ſi célebre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ſes glorieuſes Campagnes qui rendront ſon nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougiſſoit de ſes victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roi, parcequ'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les louanges dont Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſociété peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'éxerçoit ſans bruit aux vertus civiles: ſincere dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidéle dans ſes amitiés, éxact dans ſes devoirs, réglé dans ſes déſirs, grand même dans les moindres choſes, il ſe cache, mais ſa réputation le découvre; il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent: tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent: il y a je ne ſçai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité; & moins il eſt ſuperbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes: la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe: tout ce qui s'éléve au-deſſus d'eux, leur devient odieux & inſupportable; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqués; & c'eſt le privilége de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naître; le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit néceſſaire à l'Etat: ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élévation, ſe crurent enfin obligés d'y conſentir; & n'oſant s'affliger de la proſpérité d'un homme qui ne leur au-

roit jamais donné la miſerable conſolation de ſe réjouir de quelqu'une de ſes fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'etre ſon ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, ſi Dieu n'eût fait éclatter ſur lui la puiſſance de ſa grace ; & ſi celui dont ſa Providence s'étoit ſi noblement ſervie, eût été l'objet éternel de ſa juſtice ? Dieu ſeul pouvoit diſſiper ſes ténébres, & il tenoit en ſa puiſſance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ſes vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où ſe rapportoit toute ſa véritable gloire. Il entrevit des piéges & des précipices que ſa prévention lui avoit juſqu'alors entierement cachés: il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il ſe trouvoit engagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'envain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Hiſtoire, ſi ſon nom n'étoit écrit dans le livre de vie ; qu'envain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit ſon ame ; qu'il n'y avoit qu'une foi & un Jesus-Christ, & une vérité ſimple & indiviſible qui ne ſe montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté déſintereſſée. Il n'étoit pas encore éclairé ; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois conſulta-t-il des amis ſçavans & fideles ? Combien de fois ſoupirant après ces lumieres vives & efficaces, qui ſeules triomphent des erreurs de l'eſprit humain dit-il à Jesus-Christ comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voye ?* Combien de fois eſſaya-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il juſqu'à ces ſources anciennes & pures que Jesus-Christ a laiſſées à ſon Egliſe, pour y puiſer avec joye les eaux d'une doctrine ſalutaire ?

Habitude, prétextes, engagemens, honte de changer, plaiſir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Iſraël, vaines & ſpécieuſes raiſons de la chair & du ſang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ſes liens, & le mettant dans la liberté de ſes enfans, le fit paſſer de la région des ténèbres, au Royaume de ſon fils bien aimé, à qui il appartenoit par ſon élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi : je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus viſible. Je parle déſormais d'une ſageſſe que la veritable piété accompagne, & d'un courage que l'Eſprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon diſcours, & ſuppléez dans vos penſées à ce qui manquera à mes expreſſions & à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avoit ſçu que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit

élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius ; je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois envain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées ; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à Jesus-Christ, je parle d'un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, agissant par les principes d'une Religion pure, & consacrant par une sincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les loüanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source ; & comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loüe.

Que sa conversion fut entiere, Messieurs, & qu'il fut différent de ceux qui sortant de l'hérésie par des vûës interessées, changent de sentimens sans changer de mœurs ; n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, & ne cessent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfans rebelles ! Quoique son cœur se fût sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le regler : il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance : il connut la verité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés misteres ! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des Predicateurs Evangeliques ! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en esprit & en verité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage, dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition & incapable d'hipocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine qu'il en devient le défenseur : aussi-tôt qu'il est revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de ténèbres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a separés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses experiences, il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la misericorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zéle des Docteurs, & les exhorte d'opposer au

faste

faſſe du menſonge, la force de la verité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & inſinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'eſprit. Tantôt il fournit, ſelon ſon pouvoir, les fonds néceſſaires pour aſſiſter ceux qui abandonnent tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt qui les appelle. Vous le ſçavez, Evêques confidens de ſon zéle; tout occupé qu'il eſt dans le cours de ſes dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entrepriſes de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à inſtruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'interêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Egliſe, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ſes enfans, outre l'héritage éternel, le ſoulagement même de leurs néceſſités temporelles.

Telle étoit la diſpoſition de ſon ame, Meſſieurs, lorſque la providence de Dieu permit que le Roi juſtement irrité, alla porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuſte & ingrate, & fit ſentir la force de ſes armes à ceux qui mépriſoient ſes bienfaits, & qui vouloient s'oppoſer à ſa gloire. Ce fut alors que notre Héros reprit les armes; & qu'à la ſuite de ſon maitre, & à la tête de ſes armées, il expoſa ſon ſang dans une guerre non-ſeulement heureuſe, mais ſainte; où la victoire avoit peine à ſuivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit ſa joye, lors qu'après avoir forcé des villes, il voyoit ſon illuſtre neveu plus éclatant par ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des Egliſes! Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſperer les armes, l'autre étendoit la Religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redreſſoit des autels; l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Iſraël: puis uniſſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux ſervices que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Egliſe.

Suivons ce Prince dans ſes dernieres Campagnes, & regardons tant d'entrepriſes difficiles, tant de ſuccès glorieux, comme des preuves de ſon courage & des récompenſes de ſa pieté. Commencer ſes journées par la priere, réprimer l'impieté & les blaſphèmes; proteger les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des ſoldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'eſt le devoir & le ſoin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui il paſſe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il ſe regarde comme un ſimple ſoldat de Jeſus-Chriſt: il ſanctifie

les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les loix d'une discipline chrétienne : il considere ses soldats comme ses freres, & se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soûtenu par des principes de Religion ; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls & les obstacles ; & qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t'il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, passe trois rivieres, joint les ennemis, les combat & les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-tems douteuse ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éléve une voix, qui crie : Victoire : alors ce Géneral suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton sévere, » Arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas en nos mains, & nous se» rons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise. « A ces mots, il léve les yeux au Ciel, d'où lui vient son secours, & continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission entre l'esperance & la crainte que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux & d'être humble tout ensemble ! Les prosperités militaires laissent dans l'ame je ne sçai quel plaisir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribuë une superiorité de puissance & de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arrose souvent de son sang : & lors même qu'on rend à Dieu de solemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés & sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne se dépoüillant de lui-même,

renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement : s'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des Places, il sçait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sçait d'où il tire toute sa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles : il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le Prophéte : » Ceux-là se fient au nombre de leurs combattans & » de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant. « Dans cette fidéle & juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, & commence une Campagne qui semble devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Géneral habile & prévoyant : il observe les mouvemens des ennemis ; il reléve le courage des Alliés ; il ménage la foi suspecte & chancelante des voisins : il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja frémissoit dans son Camp l'ennemi confus & déconcerté ; déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces : ces foudres de bronze que l'Enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser & pour précipiter cette retraite ; & la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise, qui, selon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous sçavions tout ce que nous pouvions esperer, & nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille : il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des homme, vous disposez & des vainqueurs & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés : vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcène tragique; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on ſurprend ainſi la pitié des auditeurs; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées: mais on décrit ſans art une mort qu'on pleure ſans feinte: chacun trouve en ſoi la ſource de ſa douleur, & rouvre lui-même ſa playe; & le cœur pour être touché, n'a pas beſoin que l'imagination ſoit émûë.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon diſcours. Je me trouble, Meſſieurs: Turenne meurt; tout ſe confond, la fortune chancéle, la victoire ſe laſſe, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des Alliés ſe ralentiſſent, le courage des troupes eſt abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance: tout le Camp demeure immobile; les bleſſés penſent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux bleſſures qu'ils ont reçûës; les peres mourans envoient leurs fils pleurer ſur leur Géneral mort; l'armée en deüil eſt occupée à lui rendre les devoirs funébres; & la renommée qui ſe plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince & du triſte regret de ſa mort.

Que de ſoupirs alors! que de plaintes! que de loüanges retentiſſent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ſes moiſſons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'eſpérance de ſa récolte; l'autre qui joüit encore en repos de l'héritage qu'il a reçû de ſes peres, ſouhaitte une éternelle paix à celui qui l'a ſauvé des déſordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le ſacrifice adorable de Jeſus-Chriſt pour l'ame de celui qui a ſanctifié ſa vie & ſon ſang pour le bien public: là on lui dreſſe une pompe funébre, où l'on s'attendoit de lui dreſſer un triomphe. Chacun choiſit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une ſi belle vie: tous entreprennent ſon éloge; & chacun s'interrompant lui-même par ſes ſoupirs & par ſes larmes, admire le paſſé, regrette le préſent, & tremble pour l'avenir. Ainſi tout le Royaume pleure la mort de ſon defenſeur; & la perte d'un homme ſeul eſt une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, ſi j'oſe répandre mon ame en votre préſence, & parler à vous, moi qui ne ſuis que pouſſiere & que cendre? Pourquoi le perdons-nous dans la néceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes grands

exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carriere? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance; & vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'éléve du fond des vallées des vapeurs grossiéres, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes; il sort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abimes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets & invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice: je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous étes juste: vous nous affligez; & dans un siécle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les déréglemens de nos mœurs toutes les causes de nos miseres.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la pieté de ce grand homme de vraies & solides consolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le révérent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son Roi même; & quel Roi! l'honore de ses regrets & de ses larmes: grande & précieuse marque de tendresse & d'estime pour un sujet; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avouë, dans l'esprit & dans la mémoire des hommes; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense, & l'homme lui-même n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépoüilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres: ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernerent ce Royaume qu'il a si genereusement défendu; mais après tout, que leur reste-t'il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur de-

puis long-tems prévûë ; combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis ? Nous eussions vû, quel spectacle ! au milieu des victoires & des triomphes mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la Majesté de Dieu, & à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut ! Sa foi vive & sa charité fervente nous auroient, sans doute, touchés, & il nous resteroit un modéle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, & d'une mort précieuse devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, Messieurs ? Que dis-je conjectures ? C'étoient des desseins formés : il avoit résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ses couronnes au pied du trône de Jesus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalipse ; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépoüiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & sécretes espérances de sa solitude : d'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué dans le combat faisoit déja la fonction de Moïse sur la montagne ; & sous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, & qui voyez dans nos plus sécretes intentions, ce qui n'est pas encore, comme ce qui est ; recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité ; recevez ces désirs que vous lui aviez vous même inspirés : le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées, pour le soulagement & pour le salut de ses freres ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple ; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce sang qu'il a si génereusement répandu pour nous ; & pour dire encore plus : voilà le sang que Jesus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint Sacrifice : Chrétiens redoublez vos vœux & vos prieres ; afin que Dieu pour récompense de ses travaux l'admette dans le séjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix

ſans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une ſur la terre, paſſagere à la verité ; mais toûjours douce & toûjours déſirable.

Extraits de l'Oraiſon Funébre du Prince de Condé, prêchée par l'Abbé Boſſuet Evêque de Meaux.

C'A été dans notre ſiécle un grand ſpectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les mêmes Campagnes, *deux hommes* que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiécles paſſés. Tantôt à la tête de Corps ſéparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens ! Que de belles marches ! Que de hardieſſes ! Que de précautions ! Que de périls ! Que de reſſources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, ſans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au dehors. L'un dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par dégrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie : l'autre comme un homme inſpiré dès ſa premiere bataille, s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un par des vifs & continuels efforts, force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éleve au-deſſus des plus grands périls, & ſçait même profiter de toutes les infidelités de la fortune ; l'autre & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpece d'inſtinct admirable, dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune, & forcer les deſtinées. Et afin que l'on vît toûjours dans ces

deux hommes de grands caracteres, mais divers ; l'un emporté d'un coup soudain meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée ; l'autre le pleure comme son pere, & la Cour & tout le peuple gémit : sa piété est louée comme son courage, & sa mémoire ne se flétrit point par le tems. L'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les loüanges de Dieu, & instruisant sa famille, & laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre !

Fin de la seconde Partie.

PREUVES
DE L'HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE.

TROISIÉME PARTIE,

CONTENANT

LES MEMOIRES DU DUC D'YORCK,

Depuis Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne.

PRE'FACE DU CARDINAL DE BOUILLON. (1)

LE Roi d'Angleterre Jacques II. m'ayant fait l'honneur de me raconter dans l'année 1695. plusieurs particularités & quelques actions considérables de la vie de feu M. de Turenne mon oncle, qui m'étoient inconnues, n'étant pas rapportées dans les Mémoires que j'ai de lui écrits de sa propre main ; je pris la confiance de témoigner à ce Prince que j'étois bien fâché que mon profond respect pour lui ne me permît pas de le supplier très-humblement de vouloir, par l'amitié qu'il conservoit pour feu M. de Turenne, mettre par écrit aux heures qui lui seroient les moins incommodes, ces particularités & ces actions dont je n'avois aucune connoissance ; & je lui ajoûtai que je prendrois la liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à Sa Majesté, que je devrois encore plus respecter que la mémoire de feu M. de Turenne, que j'avois regardée jusqu'à ce moment-là comme la chose du monde qui m'étoit la plus chere : sur quoi Sa Majesté par un effet tout particulier d'une bonté & generosité sans égale, me dit qu'elle me feroit avec joye ce plaisir, le plutôt qu'il lui seroit possible, en me confiant même que comme elle avoit déja écrit en Anglois assez exactement par années les Mémoires de sa propre vie, elle en tireroit & traduiroit en François tout ce qui concerneroit les Campagnes qu'elle avoit faites dans l'armée de France, commandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle avoit faites ensuite aux pays-bas dans l'armée d'Espagne jusqu'à la publication de la paix des Pyrennées, & au rétablissement du Roi Charles II. son frere, sur le trône de la Grande-Bretagne. Je fus agréablement surpris le vingt-septième du mois de Janvier de l'année suivante mil six cens quatre vingt-seize, lorsqu'étant allé à S. Germain en Laye rendre mes respects à ce grand & saint Roi, il me mena dans son cabinet, où il me dit qu'il m'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée l'année précédente, & me mit en même-tems entre les mains ce présent Livre, dans lequel il m'assura qu'il avoit recueilli tout ce qu'il avoit remarqué dans ses Mémoires au sujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil six cens cinquante-deux inclusivement, jusqu'en mil six cens soixante ; qu'il m'en faisoit un don avec plaisir, tant par rapport à la mémoire de feu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être toute la vie très-chere & très-précieuse, parcequ'il le regardoit comme le plus parfait & le plus grand homme qu'il eût jamais connu, & le meilleur ami qu'il eût jamais eu ; que par rapport à l'amitié dont il m'honoroit en particulier : il me recommanda cependant de ne donner jamais à qui que ce soit, durant son vivant, la lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa Majesté très-humbles actions de graces de ce bienfait, je lui promis d'exécuter ce qu'elle venoit de m'ordonner ; & je l'ai très-fidelement observé tant qu'il a vêcu. Ce don de la main d'un si grand Roi me paroît si considérable & si honorable pour la mémoire de feu M. de Turenne, & pour toute notre maison, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majesté en recevant d'elle ce précieux don, je pris la résolution de le substituer un jour à perpetuité à l'aîné de notre Maison, & c'est ce que je fais aujourd'hui. Etant à Rome le seizième du mois de Février de l'année mil sept cens quinze, y ayant par un effet de la Providence divine, retrouvé ce précieux Livre que je ne croyois jamais revoir. Signé, LE CARDINAL DE BOUILLON, Doyen du Sacré College.

(1) Cette Préface se trouve au commencement des Mémoires du Duc d'Yorck, écrite de la propre main du Cardinal de Bouillon.



MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.

LE Duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine sa mere, en 1652. lorsque le retour du Cardinal Mazarin ayant rendu la Cour irréconciliable avec les ennemis de ce Ministre; ce Prince jugeant que la guerre alloit se rallumer avec beaucoup de violence, & ayant une extrême passion de se rendre capable de servir un jour utilement le Roi son frere, il résolut s'il pouvoit obtenir sa permission & celle de la Reine, de faire la Campagne en qualité de volontaire dans l'armée du Roi de France. Le Chevalier Berkeley fut le seul qui ne s'opposa point à ce dessein à la premiere proposition qui en fut faite; mais à force d'insister, on y consentit. Cependant il restoit une difficulté bien plus difficile à vaincre que la premiere; rien n'étoit si rare que l'argent: la Cour de France étoit alors à Angers, & dans une fort grande nécessité; tellement que sans le secours de trois cens pistoles que lui prêta un Gentilhomme Gascon, nommé Gautier, qui avoit servi en Angleterre, il lui auroit été impossible de se mettre en Campagne. AN. 1652.

Avec cette petite somme on travailla à son équipage: le Roi son frere lui donna un attelage de six chevaux, que le Lord Crofts avoit amené de Pologne: ils étoient trop petits pour le carosse, & servirent à monter deux ou trois valets de pied & autant de palfreniers: on loüa deux mulets pour porter jusqu'à l'armée un lit de Camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du Chevalier Berkeley & du Colonel Werden;

AN. 1652. & il n'avoit pas un seul cheval de main, pour pouvoir en changer en cas de nécessité. Ce peu de préparatifs se firent aisément avec le secret qu'il falloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru risque, si son dessein d'aller à l'armée du Roi avoit été découvert; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienséance prendre congé du Duc d'Orleans son oncle, pour aller servir dans le parti contraire au sien. Pour éviter cet inconvenient, ce Prince alla avec le Roi son frere à S. Germain en Laye, sous pretexte de chasse; & après y avoir resté deux ou trois jours, il se mit en chemin le vingt-un d'Avril, pour aller joindre l'armée.

Il passa au travers du Fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la premiere nuit plus loin que Charenton. Le jour suivant il alla à Corbeil. En arrivant au Fauxbourg, il y trouva quelques Compagnies du Régiment aux Gardes ausquelles les habitans de la Ville avoient fermé les portes. Le Duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçû lui-même, hazarda de s'y présenter: on lui fit beaucoup de difficultés; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laisseroit ses chevaux dans le Fauxbourg. Ensuite ayant représenté aux Magistrats les dangers ausquels ils s'exposoient, en continuant de refuser l'entrée aux troupes du Roi, ils se laisserent à la fin persuader, quoiqu'il fût constant que s'ils eussent persisté, la Cour qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la Place, tant à cause de sa forte situation, que du voisinage de Paris; & si le Roi par cette avanture imprévûë ne s'en étoit rendu le maître, ses affaires en auroient beaucoup souffert; au lieu que ce poste lui fut dans la suite d'une très-grande utilité en plusieurs occasions.

Aussi-tôt que la Cour fut informée que ses troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre: le Duc d'Yorck y étoit resté pour l'attendre, & son arrivée lui procura un petit secours d'argent dont il avoit grand besoin, n'ayant pas en arrivant dans cette Ville vingt pistoles de reste. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même soir pour Châtres avec plusieurs Volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette Campagne & de celles qui la suivirent, il est nécessaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

La Cour étoit réduite au commencement de cette année aux dernieres extrémités: le nombre des Sujets fideles à leur Roi étoit petit; ceux même qui par leur interêt devoient être le plus attachés au salut de l'Etat, étoient

les principaux instrumens des troubles qui le dechiroient, sous le prétexte spécieux, qui a été dans tous les tems celui des rebellions, d'éloigner de la personne du Roi les mauvais Conseillers. Pour rendre cette plainte plus plausible, on declamoit principalement contre le Ministre en criant qu'il étoit honteux à la France de se laisser gouverner par un Etranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de soutenir le Ministere. Ces Princes étoient à la tête des mécontens, suivis de la plupart des Seigneurs & des personnes les plus qualifiées du Royaume : les Villes les plus considérables & la plupart des Parlemens s'étoient déclarés pour eux ; & quoique le Duc de Longueville n'eut pas pris ouvertement aucun parti, on sçavoit bien qu'il panchoit avec toute la Normandie du coté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour se ranger sans péril du coté des plus forts : quelques propositions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toujours des excuses pour les éluder, & pour se dispenser de le recevoir dans Roüen, lorsque les Villes les plus considérables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, suivoient le même exemple, tant le poison étoit universellement répandu dans le Royaume. AN. 1652.

Les Espagnols toujours attentifs à profiter des désordres de la France, ne négligeoient rien pour les fomenter dans l'espérance de regagner en peu de tems les Places qu'elle leur avoit prises, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de sang & d'argent : il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vastes desseins, & qu'ils se flattoient d'accabler entierement cette Monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne seroit pas capable de les attaquer de long-tems : mais ils prirent de fausses mesures, & leurs précautions toujours outrées firent échoüer tous leurs projets. Outre l'argent & les promesses magnifiques qu'ils répandoient parmi les Chefs des mécontens, ils envoyerent de Flandre pour fortifier l'armée des Princes, des troupes sous le commandement du Duc de Nemours, qui étoit allé exprès à Bruxelles pour demander du secours. Elles entrerent en France au commencement du Printems, au nombre d'environ sept mille hommes, Cavalerie & Infanterie, & passerent la Seine à Mantes, dont le Duc de Sulli étoit Gouverneur, & qui auroit pû s'il eût voulu, leur refuser passage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'armée des Princes assemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la prise d'Angers par les troupes du Roi, il ne se passa rien de considérable jusqu'à l'affaire de Blesneau, excepté que M. de Turenne, que

An. 1652. ces Mémoires regardent particulierement, prévint le dessein que les ennemis avoient de se rendre maîtres de Gergeau : ils s'étoient déja saisis d'un bout du pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la Place, qui n'avoit pour toute défense qu'une porte & un fort petit nombre de soldats, si M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec assez de troupes pour enpêcher l'exécution de ce projet, dont le succès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de se retirer avec quelque perte, dont la plus considérable fut celle de M. Sirot, Lieutenant Général, un de leurs meilleurs Officiers.

La Cour alla ensuite à Gien, où l'armée passa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Blesneau. Celle des Princes s'avança à Lorris. Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé partit secretement de Guienne, où ses affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris, où sa présence étoit plus nécessaire. Il ne fut accompagné dans ce dangereux voyage que de quatre ou cinq personnes : à peine y fut-il arrivé qu'il fut obligé de partir pour se mettre à la tête de l'armée des Princes ; & ayant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il résolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourages. M. de Turenne avoit les siens à Briare ; & ceux du Maréchal d'Hocquincourt étoient à Blesneau. Ce dernier ayant eu avis que l'armée des Princes venoit à lui, ordonna à ses troupes, en cas d'allarme, de marcher au rendez-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne & les siens : il envoya en même-tems des gardes avancées vers les ennemis, & posta des dragons dans un passage, par où, suivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne ayant aussi été informé de leur dessein, alla lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus exposé, pour l'en avertir.

Les dragons sur lesquels on s'étoit reposé, & qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au passage, le soûtinrent mal ; soit par lâcheté ou par trahison, ils ne furent pas plutôt attaqués qu'ils abandonnerent le poste. M. le Prince poursuivant son avantage, tomba sur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne résista pas long-tems, & fut forcé, mais avec assez peu de perte de part & d'autre. Les troupes battuës se sauverent à la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages ; & leur terreur fut si grande, qu'elles oublierent le rendez-vous qu'on leur avoit donné : la nuit empêcha les ennemis de les poursuivre ; mais ils comptoient de battre dès qu'il feroit jour M. de Turenne, qu'ils sçavoient être près d'eux, s'il ne se retiroit pas. Le Royau-

me entier auroit été dans un péril extrême, si cette petite armée eût été mise en deroute : le Roi pouvoit difficilement eviter de tomber avec toute sa Cour entre les mains des Princes ; & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques Grands ne connoissoit point de bornes. AN. 1652.

Aussi-tot que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il sortit de ses quartiers, marcha au rendez-vous, envoyant en même-tems de petits partis, qui ne tarderent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoient été forcés. La nuit fut si obscure, qu'il ne put pas bien connoitre le poste qu'il avoit pris. Il etoit dangereux d'avancer, les ennemis étant si près ; & la retraite n'étoit pas moins hazardeuse, parcequ'il ne connoissoit pas assez le pays : il craignoit d'intimider ses troupes, & de les mettre en desordre : il prit le parti de rester où il étoit, dans l'esperance de donner par là à ses troupes dispersées le tems de le rejoindre. A la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joye qu'il pouvoit occuper un poste très-avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en passant un défilé fort étroit.

Il mit derriere ce défilé sa petite armée en bataille, ayant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques Officiers lui proposerent de poster le long du bois des petits partis d'Infanterie, pour mieux defendre les passages. Il ne suivit point cet avis ; parceque, comme il le dit depuis au Duc d'Yorck, l'Infanterie des ennemis etant de moitié plus nombreuse que la sienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chasser du bois, ce qui l'auroit obligé d'aller la secourir, & l'auroit si fort engagé qu'il n'auroit pû éviter la défaite entiere de ses troupes. Il jugea plus à propos de laisser le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mousquet entre le bois & le défilé ; & dans cette situation attendit l'ennemi, qui lui voyant prendre de si justes mesures, n'osa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, se contentant de s'observer & de se canonner, jusqu'à ce que M. de Turenne feignant de se retirer, l'ennemi crut trouver l'occasion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt escadrons l'avoient deja passé, quand M. de Turenne faisant volte face, marcha à eux, & les obligea de se retirer avec d'autant plus de desordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entierement taillés en pieces ; & comme le gros de leur armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'armée du Roi reprenant son premier poste fit avec son canon une terrible execution sur les ennemis, qui étoient en foule l'un dessus l'autre ; cette canonade dura tout le reste du jour.

AN. 1652. Les troupes du Maréchal d'Hocquincourt arriverent enfin sur le soir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en présence des ennemis, & la partie ne fut plus si inégale. On ne sçait point qui se retira le premier; quoiqu'il en soit, M. de Turenne dans cette action importante sauva par sa conduite & par sa fermeté l'Etat, qui n'avoit point de ressource si cette armée eût été défaite, & qui au moins auroit souffert des secousses dont il se seroit difficilement relevé.

Après ce combat, le Prince de Condé quitta l'armée pour aller à Paris, où il fut reçû avec de grands applaudissemens, son parti exagerant ses avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son absence préjudicia beaucoup aux interêts de la caballe ; il ne resta personne pour commander l'armée en chef ; M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du Duc d'Orleans, & M. de Clinchamps les Espagnols : quoiqu'ils eussent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit assez de tête pour conduire une armée ; & il arriva ce qui arrive toujours lorsqu'on ne reconnoît point un Chef auquel toutes les troupes obéïssent ; quoique l'interêt fut commun, les vûës étoient différentes, & la jalousie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette mésintelligence : quoique les armées ne fussent point à une grande distance l'une de l'autre, il sçut amuser les ennemis, & regler ses mouvemens si à propos, que faisant de grandes marches de concert avec la Cour, il se glissa adroitement entr'eux & Paris ; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, sa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vingt-quatrième Avril que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La Cour alors pouvoit aller à Paris, comme il avoit été résolu ; les personnes les plus considérables du parti du Roi dans cette Ville, & même le Cardinal de Retz, étoient de cet avis : mais soit que la Cour manquât de résolution, soit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effrayer, prévalussent, elle resta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'armée, où le Duc d'Yorck le joignit.

Quelques jours se passerent sans qu'il arrivât rien d'important : les partis qu'on envoyoit vers Etampes amenoient souvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourage, & des prisonniers, qui rapporterent que toute l'armée ennemie étoit en quartier dans la Ville & dans le Fauxbourg. Mademoiselle envoya un Trompette à M. de Turenne, lui demander un passeport pour aller à Paris : elle venoit d'Orleans, que sa présence & son crédit avoient

AN. 1652.

fait déclarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris sans passer au travers des deux armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le passeport sans la permission de la Cour, où il dépêcha un Exprès; mais avant son retour, ayant consideré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princesse lui faisoit, & sçachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoya le passeport. On sçut par des partis que les ennemis n'avoient point été au fourage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troisième de Mai; que le lendemain elle partiroit pour Paris; que les ennemis n'allant au fourage que le quatrième, ils seroient obligés d'en faire un grand, après l'avoir differé si long-tems; que comme la plûpart des Officiers Généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiselle une partie du chemin, ce fourage se feroit sans beaucoup de précautions. Toutes ces circonstances ayant été bien considerées, il résolut avec M. d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'armée: on ne laissa dans Châtres que cent chevaux & un Régiment d'Infanterie pour garder la ville & le bagage. En une heure de tems toute l'armée fut en mouvement: on commença à marcher à huit heures du soir avec un grand silence & beaucoup d'ordre: le dessein étoit de se poster entre l'armée ennemie & Orleans, pour couper les fourageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côté-là.

On passa tous les défilés avant le lever du soleil; M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant son tour. Il fallut faire un petit circuit pour se mettre entre Etampes & Orleans; & l'armée y étant arrivée, commençoit à se mettre en bataille, lorsque des coureurs qui avoient été envoyés à la découverte, rapporterent que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient à une lieuë de-là leur armée en bataille, dans une plaine au-dessus d'Etampes. On prit aussi-tôt le parti de marcher à eux, dans la résolution de les combattre; mais dès qu'ils apperçurent sur la hauteur l'armée du Roi, dont la marche leur avoit été jusques-là inconnuë, ils commencerent à se retirer dans la ville: on fit avancer la Cavalerie au grand trot, dans l'espérance de charger leur arriere-garde avant qu'elle pût être à couvert; & l'Infanterie & le canon eurent ordre de suivre avec toute la diligence possible.

Les ennemis au lieu d'aller ce jour-là au fourage, comme on l'avoit jugé, firent sortir leur armée pour la faire voir en bataille à Mademoiselle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'armée du

AN. 1652. Roi, ils lui demanderent son avis; elle répondit, qu'ils eussent à suivre les ordres de M. le Duc d'Orleans & du Prince de Condé, & se mit aussitôt en chemin. Ils firent rentrer l'armée dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eurent gagné la hauteur au-dessus de la ville, les ennemis étoient en sûreté. Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle résolution d'attaquer les fauxbourgs : on envoya ordre à l'Infanterie de s'y disposer en marchant, & de faire ses détachemens.

Etampes est située dans un fond; une petite riviere coule le long de ses murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil; le côté de la Ville & du fauxbourg qui est sur la droite en venant de Châtres, est commandé par une petite hauteur, dont toute la plaine se peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui se voyent; les murailles sont flanquées de petites tours, qui ne sont point à l'épreuve du canon; elles ne sont entourées que d'un fossé sec du côté de Châtres; le fauxbourg vers Orleans est environné de la riviere & d'un ruisseau qui se joignent à la porte d'Orleans, par laquelle seule la ville peut avoir communication avec ce fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf Régimens d'Infanterie, entr'autres ceux de Condé, de Conti & de Bourgogne; les troupes auxiliaires des Pays-bas; sçavoir, Berlo, Pleur, Vange, la Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruisseau, qui couvroit tout un côté, à la réserve d'un petit espace près de la porte, où ils avoient élevé une bonne ligne.

L'Infanterie de l'armée du Roi attaqua les ennemis en arrivant; elle attendit à peine le canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plutôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'exécution qu'on en pouvoit attendre. L'Infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit son attaque du côté du ruisseau : elle marcha jusqu'au bord, essuyant le feu des ennemis; mais des Officiers l'ayant sondé avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit crû, on se retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gadagne, Lieutenant Colonel du Régiment de la Marine, près de la ville à la gauche, qui n'étant défenduë que d'une ligne, fut emportée sans beaucoup de résistance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de conséquence; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la ville & le fauxbourg. On fit immédiatement après des barricades au travers de la ruë, vis-à-vis

la porte : M. de Turenne fit entrer par là toute son Infanterie, qui fit des passages à la Cavalerie, à la tête de laquelle entra le Maréchal d'Hocquincourt ; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ses ordres au reste de son aîle sur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle suivoit toute entiere dans le fauxbourg, si M. de Turenne s'en étant apperçû, ne fût allé les arrêter tous, à la réserve de deux ou trois des premiers escadrons qui étoient déja entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où sa Cavalerie étoit postée ; parcequ'il en avoit dans le fauxbourg plus que suffisamment pour soûtenir l'Infanterie ; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la ville en auroient pû prendre avantage, en sortant par l'autre porte, & tomber sur la Cavalerie qui étoit dehors ; car sans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le fauxbourg, ils avoient dans la ville autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il y en avoit dans l'armée du Roi.

Cependant le Régiment de Picardie avec le reste de l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, passa le ruisseau au moulin, attaqua les ennemis vigoureusement, qui se défendirent de même ; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en muraille, & de poste en poste. D'un autre côté, l'Infanterie de M. de Turenne ayant achevé sa traverse contre la Ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le Régiment de Bourgogne, qui defendoit la ligne ; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les désolât, ils disputerent opiniâtrement toutes les murailles qui servoient de clôtures aux jardins, dont les derrieres aboutissoient à la ligne : ils y avoient fait des ouvertures pour passer six hommes de front, en marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur résistance fut si vigoureuse, qu'ils chasserent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repousserent si loin & les mirent dans un si grand désordre, que sans le Régiment de Turenne qui arrêta leur impétuosité, & donna le tems aux autres de se rallier, on couroit risque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner ; mais l'effort des ennemis ayant été soûtenu, on les poussa derechef de muraille en muraille, jusqu'à la derniere, où reprenant vigueur, ils repousserent une seconde fois les attaquans dans un enclos voisin, & en firent un grand carnage.

On les avoit poursuivi la derniere fois avec trop d'ardeur & si peu d'ordre, que les Cavaliers & les Fantassins étoient pesle-mesle. Les ennemis ne pousserent pas plus loin leur avantage ; ils se contenterent d'avoir conservé leur derniere muraille, pendant que les attaquans se rallierent à l'a-

An. 1652. bri de celle qui étoit la plus proche ; de ſorte qu'il reſta un enclos entre deux : on ſe contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le Duc d'Yorck qui étoit préſent à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit Major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été ſoûtenu : il ſortit de ſon rang la pique à la main ; & s'avançant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'expoſa à tout le feu des attaquans ; mais n'étant ſuivi de perſonne, il fut contraint de ſe retirer. Il fit juſqu'à trois fois cette dangereuſe manœuvre, ſans recevoir la moindre bleſſure ; elle donna de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangereux d'aller droit à la breche ou à l'ouverture, qui étoit défenduë par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, ſortit de l'ouverture de la muraille que les attaquans occupoient ; & à la vûë des ennemis s'avança juſques contre celle qu'ils défendoient : il fut ſuivi d'autant des ſiens qui pûrent ſe mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déja été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis : il ſe fit là une maniere de combat ſinguliere ; la muraille étant bâtie de groſſes pierres, on ſe les rouloit les uns ſur les autres ; & elle commençoit à diminuer conſidérablement, lorſque les troupes du Roi ayant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira ſur eux ſi à propos, que ſe voyant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnerent leur derniere muraille, & ſe retirerent dans une Egliſe voiſine, où le Régiment de Picardie avoit auſſi pouſſé ceux qu'il avoit attaqués ; ils ne pouvoient pas s'y défendre, & demanderent quartier, qui leur fut accordé. Leur Cavalerie paſſa le ruiſſeau, & ſe ſauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le Comte de Furſtemberg, qui furent tués.

Pendant qu'on combattoit dans le fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la Ville firent quelques ſorties pour forcer la barricade, & pouſſerent ſi vivement les troupes du Roi, que ſi M. de Turenne ne s'étoit avancé lui-même pour les ſoûtenir avec un eſcadron de ſa Cavalerie juſqu'à la portée du piſtolet de la Ville, la barricade couroit grand riſque d'être emportée. Tout dépendoit de ce poſte, dont la perte auroit entraîné la défaite entiere des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le fauxbourg ; mais le ſecours que M. de Turenne donna ſi à propos, les munitions qu'il fit diſtribuer, & la fermeté de M. de Gadagne, rendirent inutiles les efforts des ennemis, qui firent encore deux autres ſorties, où ils furent repouſſés avec perte.

Des neuf Régimens d'Infanterie que les ennemis avoient dans ce fauxbourg, à peine se sauva-t'il un homme : il y en eut neuf cens de tués, & dix-sept cens prisonniers. Les principaux de ces derniers furent Briol, Maréchal de Camp, Montal qui commandoit le Regiment de Condé, Dumont, Major du même Régiment, que le Duc d'Yorck reconnut être le même qui s'étoit distingué avec tant de bravoure à l'attaque de la derniere muraille ; le Baron de Berlo, Maréchal de bataille, Vange, Pleur, la Motte. L'armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes, parmi lesquels il n'y eut personne de remarque : le jeune Comte de Quincé reçut un coup de mousquet au travers du corps, & le Comte Carlo de Broglio un dans le bras, dont ils guérirent tous deux. AN. 1652.

Cette action fut également hardie & heureuse ; les Généraux ne l'auroient point entreprise s'ils eussent connu la foiblesse de leur Infanterie, qui ne montoit pas à deux mille hommes, au lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille ; la marche s'étant faite soudainement & dans l'obscurité, tous les Soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'Infanterie dans la Ville, & un pareil nombre dans le fauxbourg, sans la Cavalerie ; mais le désordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant sur la hauteur, la confusion avec laquelle ils se retirerent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement est divisé, déterminerent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs sur les fautes de l'armée du Roi, ils eussent pû profiter d'une belle occasion de la défaire dans sa retraite. M. d'Hocquincourt sans se mettre en peine si M. de Turenne le suivoit avec l'arriere-garde, qu'il fut long-tems à rassembler, à cause du grand nombre de Soldats qui s'amusoient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, sans faire aucune alte, droit à Etrechi : les ennemis pouvoient, sortant par la porte de Paris, se mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux ; mais ils se contenterent d'attaquer l'arriere-garde, comme elle se retiroit du côté de la barricade, & la presserent si vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en personne avec de la Cavalerie, pour la dégager. En arrivant sur la hauteur, le Chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie ; à quoi il répondit, en haussant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier : le danger étoit d'autant plus grand qu'on avoit l'embarras des prisonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence possible ; & la crainte ne cessa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain toute l'armée retourna à Châtres.

AN. 1652. Ce succès releva considérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoya ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commençoient à manquer de fourages. Avant que tout pût être prêt, ceux autour de Châtres étant entierement consommés, il fallut que l'armée marchât à Palaiseau, où elle resta jusqu'au vingt-six, qu'elle vint camper près d'Etrechi, & le lendemain elle s'avança à une li uë d'Etampes. On travailla à une ligne de contrevallation à la portée du mousquet de la Place, sur la croupe de la montagne : aussi-tôt que les ennemis s'en apperçurent, ils firent de fréquentes sorties pour interrompre l'ouvrage, dans l'une desquelles ils couperent environ cent travailleurs avant que la garde pût être à cheval ; mais ils furent vigoureusement repoussés par le Marquis de Richelieu qui la commandoit. Le lendemain les lignes furent presque achevées : elles ne pûrent être que médiocres, à cause de la qualité du terrain fort pierreux, & du manque d'outils & de bois, n'y en ayant point du tout aux environs.

On logea de l'Infanterie dans les ruines du fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé quand ils sçûrent qu'on retournoit les attaquer. L'armée étoit campée plus près de la Place que la portée du canon, qui n'incommodoit point, parcequ'elle est dans un fond ; mais les ennemis pouvoient découvrir du haut d'une tour fort élevée, dont on a déja parlé, tout ce qui se passoit dans le Camp ; ce qui leur étoit fort avantageux. On dressa un pont sur la riviere, pour les empêcher d'aller au fourage ; & on se disposoit à en faire plusieurs autres, qui les auroient resserrés & affamés en peu de tems, lorsque le Duc de Lorraine vint rompre toutes ces mesures. Ce Prince avoit donné au Cardinal des assurances si positives de demeurer attaché à ses interêts, qu'il envoya ordre au Maréchal de la Ferté, Gouverneur de la Lorraine, de permettre au Duc de rassembler ses troupes, qui étoient dispersées ; mais elles ne furent pas plutôt en Corps, qu'il marcha droit en France, & se déclara pour les Princes, avec lesquels il avoit traitté secretement dans le même tems qu'il étoit en négociation avec le Cardinal.

Ce contretems obligea M. de Turenne à changer de dessein, & à attaquer Etampes de vive force, prévoyant que s'il ne la prenoit pas promtement, le Duc de Lorraine viendroit la secourir. On travailla dans cette vûë avec toute la diligence possible à élever les batteries, les unes sur les lignes, & d'autres dans le fond, contre la porte d'Orleans, qu'on battit, & en même-tems la muraille entre cette porte & la grande tour, dans le dessein d'insulter un ouvrage avancé, que les ennemis y avoient fait un peu

plus près de la porte que de la tour. La nuit M. de Gadagne avec mille hommes commandés, y donna l'attaque; & après quelque résistance s'en rendit maître sans perte considérable, quoique les murailles de la Place ne fussent qu'à la portée du pistolet. On avoit fait sortir du Camp de la Cavalerie, qu'on plaça entre la Ville & les lignes du côté de la hauteur, pour empêcher que M. de Gadagne ne fut surpris par derriere: on la fit rentrer à la pointe du jour; mais aussi-tôt que le soleil fut levé, les ennemis sortirent le long du fossé pour attaquer l'ouvrage par derriere, pendant que de la Place on l'attaquoit de front: quoique M. de Gadagne fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, il en fut chassé, & ne fit sa retraite qu'avec beaucoup de peine le long du fossé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orleans: on le crut perdu, parce qu'il ne revint pas d'abord avec ses gens; aussi n'échapa-t'il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la Cavalerie des ennemis avec deux ou trois Sergens & autant de mousquetaires, qui ne l'abandonnerent point, & l'aiderent avec beaucoup de bravoure à se dégager. Il ne fut point blessé, quoiqu'il reçût plus de vingt coups d'épée & de pique dans son busle, dont la bonté le préserva. M. de Turenne étoit allé au Camp quand cette affaire arriva, ayant été toute la nuit dans les lignes: dès qu'il entendit l'allarme, il fit marcher toute l'Infanterie de son quartier; & son Régiment arrivant le premier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage: ce Régiment marcha aussi-tôt à la vûë des deux armées; & sans qu'on fit la moindre diversion, ni qu'on tirât un seul coup de canon pour favoriser l'attaque, il avança précedé de quelques Soldats commandés de ceux qui avoient été chassés de l'ouvrage; mais un Capitaine de Picardie qui les conduisoit ayant été tué, ils s'enfuirent, & entraînerent avec eux une partie des mousquetaires de la gauche du Régiment. Cet accident ne fut point capable de le rebuter. Les Capitaines prirent en main les drapeaux, & allerent à la tête de leurs Soldats sans tirer un coup, jusqu'à ce qu'ils arriverent au pied de l'ouvrage, qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur mousqueterie; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargerent l'ennemi avec tant de résolution & de bravoure, qu'ils emporterent l'ouvrage, & s'y logerent: ils ne perdirent qu'un Capitaine de leur Regiment, un ou deux Officiers subalternes & peu de Soldats, quoiqu'ils eussent long-tems essuyé le feu des ennemis que rien n'empêchoit de tirer juste, puisque pendant toute cette action on ne tira pas un seul coup de canon ni de mousquet du côté de l'armée du Roi-

AN. 1652.

Tous ceux qui furent témoins de cette action avoüerent qu'ils n'en avoient jamais vû une plus hardie & plus chaude : M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus experimentés crurent qu'il auroit été impossible de pousser si loin la bravoure, si les drapeaux n'avoient toûjours été devant les yeux des Soldats ; & ce fut en partie ce qui ensuite détermina les Régimens à en prendre de nouveaux, les vieux Corps aussi bien que les autres ayant jusques-là affecté une gloire mal entenduë d'avoir leurs drapeaux si déchirés, que le plus souvent il ne restoit que le bâton. Le Régiment de Turenne étoit le seul qui en avoit alors de plus entiers, sans excepter les Gardes Françoises ; car il n'y avoit point de Suisses dans cette armée.

Il sembloit après cette affaire qu'on dût être en repos le reste de cette journée ; mais les ennemis se souvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en considérant l'importance, résolurent de l'attaquer une seconde fois, & d'insulter en même-tems les lignes. L'après-midi sur les trois heures, ils sortirent avec vingt escadrons & cinq bataillons. M. de Turenne qui heureusement se trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs postes, & envoya ordre à toute l'Infanterie qui étoit au Camp de le venir joindre : cependant pour gagner du tems, il fit sortir des lignes trois escadrons commandés par le Comte de Rennel, pour charger le premier Corps des ennemis qui approchoit ; ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté, jusqu'à ce que ne pouvant plus soûtenir une partie si inégale, il fut poussé jusques dans les lignes mêmes dont le fossé étoit si peu considérable, que des Cavaliers qui ne pûrent point entrer par l'avenuë, sauterent par dessus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tomberent. Le Comte de Schomberg, qui n'étoit alors que Volontaire, fut blessé au bras droit en faisant ferme dans l'avenuë, à laquelle il n'y avoit point de barriere, parcequ'il ne s'étoit pas trouvé assez de bois dans le pays pour en faire une. M. de Turenne dans le tems qu'il fit sortir le Comte de Rennel, avança lui-même avec deux escadrons qui lui restoient vers l'avenuë, croyant que l'ennemi y feroit ses principaux efforts. Les choses se trouverent dans un triste état ; il ne venoit point de troupes au secours ; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & plusieurs escadrons, dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du pistolet, attendant l'Infanterie, qui n'étoit qu'à demie portée du mousquet. Il n'y avoit dans les lignes pour se défendre que deux escadrons de Cavalerie, quelques sentinelles d'espace en espace, qui au lieu d'incommoder les ennemis, faisoient voir beaucoup de foiblesse : il n'y avoit point de canoniers aux batteries,

ries, & point d'espérance d'aucun renfort considérable d'Infanterie qui pût arriver dans une nécessité si pressante, la plupart ayant été envoyée au fauxbourg d'Orleans à cause de l'action du matin. On se croyoit enfin si près d'être attaqué, que le Duc d'Yorck qui montoit un cheval d'amble, ne crut point avoir le tems d'en changer, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ses armes, qu'il se fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mousquetaires du Régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pû ramasser au Camp. M. de Turenne leur recommanda sans s'amuser à tirer tous ensemble, de bien ajuster leurs coups; ce qu'ils firent si à propos, que jamais un si petit nombre de Soldats n'a fait tant d'exécution: ils jetterent bas à la premiere décharge tant d'Officiers & de Cavaliers, & éclaircirent tellement les trois premiers escadrons qu'ils jugerent à propos de s'éloigner. Ils tirerent ensuite sur l'Infanterie, qui avançoit toujours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit jusqu'à la tête, dont l'abri lui parut si agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menaces ne furent point capables de la faire aller plus avant: elle se contenta de faire grand feu sur les lignes, jusqu'à ce que la Cavalerie des autres quartiers arrivant au secours des lignes, les ennemis songerent à se retirer.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car ayant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de se préparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande qui étoit au service du Roi de France, ayant été averti dans son quartier de ce qui se passoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la Ville: il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage: quoiqu'il n'eût que quatre escadrons, & qu'il fût fort inférieur en nombre, il les chargea si brusquement, que les ayant arrêtés, il donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu, de le venir seconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une seconde fois, & forcés de se retirer en grand désordre; mais comme ils étoient près de la Ville, il auroit été dangereux de les pousser trop loin. La plupart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis se retirant, plusieurs Officiers presserent M. de Turenne de les poursuivre, ausquels il répondit que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'exposeroit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de se retirer en désordre.

Les ennemis furent si maltraités dans cette entreprise, où ils perdirent

AN. 1652. beaucorp de monde & plus de foixante Officiers, qu'il ne leur prit plus envie de fe commettre davantage. On les preffa vivement du côté de la porte d'Orleans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris; & le mineur étoit deja logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence poffible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de batteaux un peu au-deffus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le fiége, pour ne pas s'expofer à être enfermé entre deux armées ennemies: on retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la Ville; mais on étoit fi mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoyé tous les chevaux de caroffe qui s'y trouverent, jufqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne put faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampa, & il fallut attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

On commença le fept Juin, l'armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé: M. de Navailles qui y commandoit, fit fa retraite en bon ordre, quoique l'ennemi le preffat affez vivement. Enfuite l'armée fe mit en marche, après avoir mis le feu aux huttes: pendant que la premiere ligne faifoit alte, la feconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faifoit volte face vers la Ville; enfuite la premiere s'ébranloit, & marchoit à petit pas, jufqu'à ce qu'elle eût gagné les intervales de la feconde ligne, & continuant jufqu'à ce qu'elle fut arrivée par delà à la diftance de cinq cens pas, elle faifoit alte & volte face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la feconde, qui recommençoit le même mouvement. De cette maniere l'armée fe retira l'efpace d'une lieuë, & le fpectacle en étoit fort beau. Les ennemis fuivirent la premiere ligne dans fon premier mouvement, efcarmouchant en grand nombre; mais enfuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquiétude. L'armée étant arrivée à Etrechi y refta deux ou trois jours; elle fut camper enfuite à Itterville près de Corbeil, & de-là à Balancourt, où M. de Turenne ayant appris que le Duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. Georges, il marcha promptement, dans le deffein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laiffés dans Etampes. Le quatorze l'armée paffa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle furprit l'ennemi lorfqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut fur les deux heures après-midi qu'on fe trouva en préfence; mais on ne put point combattre, parcequ'il fe trouva un ruiffeau entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine: on le cotoya fans perdre de tems, jufqu'à ce qu'on trouvât un paffage. L'ar-

mée marcha toute la nuit, & laissant les forêts sur la gauche, l'avant-garde arriva à la pointe du jour à Gros bois. Beaujeu qui étoit employé par le Cardinal auprès du Duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, Capitaine des Gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propositions de sa part, dont la principale & la plus pressante étoit qu'il n'avançat point; mais il ne se laissa point surprendre à ses artifices : il continua sa marche; & ayant appris que le Roi d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit sur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le Duc d'Yorck de l'y aller trouver; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi son frere lui avoit fait dire qu'il seroit bien aise de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour son retour. AN. 1652.

Ce qui causa la venuë du Roi d'Angleterre à l'armée du Duc de Lorraine, fut la priere qu'il fit à Sa Majesté d'être le médiateur entre lui & la Cour de France, de vouloir être le garant du traitté qui étoit sur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à son armée, pour après l'affaire consommée le mener à la Cour, qui étoit à Melun. Le Roi d'Angleterre ayant reçû à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faisoit ces propositions, fut immédiatement les communiquer à la Reine sa mere, qui étoit à Chaillot : comme elle connoissoit que ce Duc agissoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le Roi fût sa caution; mais la passion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être si avantageuse à la Cour, le détermina par dessus toute autre considération. Il partit dans le même instant, prenant dans son carosse les Lords Rochester, Jermin & Crofts : il apprit en arrivant à Charenton, que les deux armées étoient en présence, & on croit qu'il y trouva un Exprès du Duc, pour le prier de se hâter. En arrivant à Villeneuve S. Georges, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cause du voisinage importun de M. de Turenne. Ce fut alors que M. de Beaujeu & le Capitaine des Gardes lui furent envoyés avec les propositions : cependant dans l'incertitude du succès du traitté, M. de Lorraine se prépara au combat; il se posta avec tout l'avantage que le terrain pouvoit lui donner; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême cinq redoutes, pour couvrir le front de son armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de Cavalerie & trois mille d'Infanterie, avec un petit train d'artillerie; il mit la plus grande partie de son Infanterie dans les cinq redoutes, & le reste en réserve derriere celle du milieu en un gros bataillon; la plupart de son canon étoit

An. 1652. sur une hauteur au-dessus de la Ville, proche d'une Justice; sa Cavalerie étoit sur deux lignes derriere les redoutes : il avoit un grand bois à sa droite, la Ville à sa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parcequ'il y avoit une hauteur fort escarpée : dans cette situation où il montra beaucoup d'expérience & d'habileté, il attendit le combat ou la conclusion du traitté.

Le Duc d'Yorck en arrivant à Villeneuve S. Georges fut trouver le Roi son frere, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en usage pour faire réussir le traitté, de maniere qu'il pût se tirer avec honneur d'une affaire si épineuse, étant fort embarassé sur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux armées en vinssent aux mains; il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de se retirer sans en partager l'honneur; le Duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire son traitté avec la France; il lui avoit des obligations particulieres, & se trouvoit dans son quartier, où il avoit logé une nuit; d'un autre côté, il étoit sous la protection du Roi de France, & dans ses Etats; il en recevoit pension, qui est le seul secours apparent qu'il eût dans cette conjoncture pour subsister; mais la principale considération étoit qu'en combattant pour le Duc de Lorraine, il sembleroit soûtenir la rebellion contre un Roi légitime, & pour cette même raison il n'y demeuroit qu'avec une extrême répugnance, connoissant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde : cependant il ne voyoit point comment il se pouvoit retirer avec honneur. Dans cette perplexité il demanda au Duc d'Yorck quelle proposition il apportoit; le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on cessât immédiatement de travailler au pont que M. de Lorraine faisoit faire sur la Seine; qu'il s'engageât de sortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même-tems il engageât sa parole de ne jamais donner aucun secours aux Princes; qu'à l'égard du premier article, M. de Varenne, qni étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'exécution, & que sans ce préliminaire M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi qui sçavoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, répondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais signer des conditions si dures : le Duc d'Yorck répliqua que M. de Turenne n'en démordroit assurément pas. Dans le même-tems M. de Lorraine entra dans la chambre; le Duc d'Yorck lui présenta aussi-tôt le projet du traitté; il le reçut d'un air railleur, qui lui étoit ordinaire, mais qui étoit un peu forcé pour le coup : il consentit d'abord au premier

article, & envoya sur le champ un Officier avec M. de Varenne pour faire cesser l'ouvrage du pont ; mais pour les autres il protesta que rien ne le pourroit obliger à se soûmettre à des conditions si honteuses. Le Duc lui demanda s'il souhaittoit qu'il portat cette réponse ; il répondit qu'il n'en pouvoit point donner d'autre ; & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui le Lord Jermin, pour essayer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus supportables. AN. 1652.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence que le Duc d'Yorck & le Lord Jermin trouverent à une lieuë des Lorrains son armée, qui marchoit toujours en bataille. Ce Prince lui rapporta la réponse de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'obmit rien de ce qu'il crut capable de le faire désister de ce qui paroissoit trop rude dans ses propositions ; mais il n'en voulut rien relâcher, & Jermin retourna porter au Duc le résultat de sa tentative. Il pria instamment le Duc d'Yorck de retourner avec lui, dans l'esperance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponse finale ; mais il le refusa absolument, l'assurant que ce Général n'étoit pas capable de perdre son tems, puisqu'il sçavoit que l'armée d'Etampes le suivoit de si près ; qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la riviere ; qu'ainsi il ne doutoit point que les armées seroient engagées avant qu'il pût être de retour : il ajoûta en souriant que sa présence ne hâteroit pas le Duc de Lorraine à finir plutôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit ; & l'armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts : le Vicomte pria Sa Majesté de l'excuser, s'il insistoit toujours sur les mêmes conditions qu'il avoit envoyées, & ajoûta qu'il étoit persuadé qu'elle s'interessoit trop fortement au bien des affaires de son Roi, pour le presser davantage d'y rien changer. Les armées étoient si proches, que tous les momens étoient précieux ; c'est pourquoi le Roi Charles pria M. de Turenne d'envoyer pour la derniere fois à M. de Lorraine ; il y consentit, & M. de Gadagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il falloit ou les signer ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine sur la hauteur près de la Justice, où il avoit fait dresser des batteries. Ce Prince ayant lû le papier qu'il lui présenta, cria à ses

AN. 1652. canoniers de tirer ; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéïr. M. de Gadagne lui dit nettement qu'ils n'oseroient point, & lui répeta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il falloit signer, ou qu'il alloit être attaqué dans l'instant ; sur quoi M. de Lorraine signa enfin le traitté, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçut fit faire alte à son armée, envoya demander des ôtages, & que le Duc fit marcher ses troupes : il donna M. de Ligneville & M. Dagecourt, son Capitaine des Gardes, pour garans de l'exécution du traitté, qui devoient être rendus aussi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de suivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils seroient sortis des terres de France.

Le Roi d'Angleterre après la ratification du traitté, fut voir l'armée de M. de Turenne, alla ensuite prendre congé du Duc de Lorraine, & retourna à Paris. A peine fut-il parti que les deux Généraux se rencontrerent ; après quelques complimens réciproquement froids, ils se séparerent. M. de Lorraine fit immédiatement après marcher son armée, pendant que celle de M. de Turenne resta en bataille : les Lorrains entrerent à sa vûë dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la discretion des François ; mais M. de Turenne étoit plus religieux observateur de sa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plutôt dans le défilé, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle ayant été informée de ce qui venoit de se passer, marcha à Paris.

M. de Turenne resta quelques jours à Villeneuve S. Georges ; il en partit le vingt-un de Juin, marcha à petites journées à Lagni, où il passa la Marne le premier de Juillet, & fut camper à la Chevrette, à une lieuë de S. Denis, où étoit la Cour. Le Maréchal de la Ferté avoit joint l'armée à Gorges avec trois ou quatre Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall ; il avoit amené ces troupes de Lorraine.

Le Duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. Georges avec cinq cens Parisiens à cheval, ausquels par le traitté il étoit permis de se retirer ; mais n'étant point fait mention de leur Général, il ne se crut point en sûreté ; & ne voulant point faire épreuve de la générosité de M. de Turenne, il prit un Trompette avec lui, passa la Seine, & courut à Paris, où pour irriter le peuple contre le Roi d'Angleterre, il fit entendre malicieusement que c'étoit à sa persuasion que le Duc de Lorraine avoit signé le traitté. Si Sa

Majesté y contribua, comme il étoit de son intérêt, il n'en fut pas originalement la cause, puisque M. de Lorraine le pria instamment de venir l'aider à le conclure. Cependant ce bruit fit telle impression sur la multitude, que ni le Roi ni la Reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'oserent pendant plusieurs jours sortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque insulte, ou au moins quelques injures; & l'animosité du peuple augmenta à un point que leurs Majestés furent contraintes de quitter la Ville secretement, & de se retirer à S. Germain jusqu'à ce qu'elle fut appaisée.

L'armée des Princes ne pouvant plus tenir la Campagne contre l'armée du Roi, après avoir manqué sa jonction avec les Lorrains, fut camper près de S. Cloud derriere la Seine. M. de Turenne n'ayant plus d'autres ennemis sur les bras, résolut de les attaquer par tout, & fit travailler à un pont de batteaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette: comme la Seine y est fort large, il fallut du tems pour le faire; & pour empêcher que les ennemis n'interrompissent l'ouvrage, les deux Régimens d'Infanterie de M. de la Ferté furent postés dans une isle, à la pointe de laquelle on vouloit passer. Les ennemis n'oserent rien entreprendre; l'armée du Roi avoit l'avantage du terrain de son coté, qui étoit plus élevé que l'autre; ils ne s'opposerent ni à la construction du pont ni au passage: il est vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement comme s'ils eussent eu quelque dessein; ils logerent environ cent Soldats derriere un petit rideau, & firent avancer quelques escadrons pour les soûtenir; mais le canon les fit éloigner bien vîte: les Soldats se croyant en sûreté resterent dans leur poste, d'où ils faisoient feu sur les travailleurs. La Fitte Major du Régiment de Cavalerie de la Ferté, hardi & bon Officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond; & l'ayant passé à la nâge avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent Fantassins, en tailla la plupart en piéces, embarqua dans un batteau le reste qu'il avoit fait prisonniers, & repassa sans perdre un homme, avant que les escadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une distance considérable, pussent venir au secours de leurs gens. Depuis cette tentative ils ne jugerent pas à propos d'en faire d'autres; & pour leur en ôter l'envie, on fit passer dans l'isle un renfort d'Infanterie, avec quelques piéces de campagne. M. le Prince desesperant d'empêcher le passage à l'armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, résolut de marcher à Charenton, & de s'y poster derriere la Marne: pendant que sa Cavalerie passoit sur le pont de S. Cloud, son Infannterie passa

AN. 1652. ſur un pont de batteaux qu'il avoit fait conſtruire pour faire plus de diligence : il marcha au travers du bois de Boulogne ; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Pariſiens lui refuſerent paſſage ; il fut obligé de marcher autour de la Ville, comme il ſe l'étoit propoſé, s'il ne pouvoit point paſſer au travers.

M. de Turenne ayant été promptement informé de toutes choſes par un Exprès que les amis du Roi envoyerent de Paris, & qu'ils firent deſcendre dans un panier de deſſus les murailles, parceque les portes étoient fermées ; il fit marcher l'armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut réſolu, que l'armée continueroit de marcher avec toute la diligence poſſible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'Infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'iſle, le moindre délai pouvant faire perdre une ſi belle occaſion. En arrivant à la Chapelle, on découvrit l'arriere-garde des ennemis : M. de Turenne s'avança pour les reconnoître ; & trouvant que pour favoriſer leur retraite, ils avoient poſté de l'Infanterie dans les moulins & dans de petites maiſons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mouſquetaires, qui les chaſſerent dans le moment, & donnerent lieu à la Cavalerie de charger leur arriere-garde dans la ruë même ; elle ſe défendit d'abord avec aſſez de réſolution ; mais elle fut enfin miſe en déroute ; la plupart des Officiers furent tués ou priſonniers, entr'autres Deſmaraïs, Maréchal de Camp, qui avoit reçû quelques bleſſures, & le Comte de Choiſeüil, Capitaine de Cavalerie. La perte fut ſi peu conſidérable du côté de l'armée du Roi, qu'il n'y eut que le Marquis de Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff, bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du corps.

Après l'heureux ſuccés de cette premiere attaque, on pouſſa les ennemis ſi vivement, qu'ayant atteint le reſte de leur arriere-garde, qui étoit encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'Hôpital de S. Louis, on en tailla la plus grande partie en piéces avant qu'ils puſſent rejoindre le Corps de leur armée qui ſe retiroit dans le fauxbourg S. Antoine.

Le Prince de Condé ſe trouva forcé de prendre ce parti, ne voyant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le pouſſoit : ce fut pour lui un grand bonheur dans une ſi grande extrémité, de trouver ſi à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient fait depuis la guerre civile pour leur propre ſûreté ; ſans quoi ſon armée étoit perduë ſans reſſource. Il n'eut

que

que le tems de poster ses troupes, tant il étoit suivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la rue qui s'étoient trouvées toutes faites; & l'infanterie ne pouvant pas être encore arrivée, donna le loisir aux ennemis de se mettre en bataille dans la grande rue. AN. 1652.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arriverent dans cet entretems sur la hauteur de Charonne, d'où comme d'un amphiteatre, ils furent les spectateurs de la suite de cette scene sanglante. Aussi-tôt qu'ils virent l'Infanterie arrivée, ils envoyerent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'Infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fussent point arrivés, & que l'on manquat de toutes choses nécessaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de se donner patience, représentant que l'ennemi ne pouvoit lui échaper, si les Parisiens, dont on croyoit être assuré, ne lui ouvroient leurs portes; que le tems qu'il falloit pour avoir le canon n'en donneroit pas assez au Prince de Condé pour se fortifier davantage; qu'il étoit dangereux en attaquant sans les choses nécessaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entreprise immanquable d'elle-même, quand le canon, les pioches & les autres instrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder long-tems, seroient arrivés; mais l'impatience de la Cour l'emporta sur toutes ces raisons: M. de Boüillon même, qui avoit nouvellement fait sa paix avec le Cardinal, pressa M. de Turenne son frere plus que personne, son sentiment étant qu'il valoit mieux suivre aveuglément les ordres de la Cour, que de s'exposer à la censure de certains courtisans, capables de jetter dans l'esprit du Roi des soupçons qu'il voulût épargner le Prince, quelque irréconciliables qu'ils fussent dans le fond, après ce qui s'étoit passé. M. de Turenne n'étoit pas encore assez bien dans l'esprit du Roi, & dans cette réputation de probité qu'il a acquise depuis, pour oser refuser d'obéïr à des ordres qui n'étoient point de son goût, & il ne se fioit pas encore sur sa capacité & son expérience autant comme il fit dans la suite en plusieurs occasions.

Les Gardes Françoises & le Régiment de la Marine, soûtenus des Gendarmes du Roi & des Chevau-legers, attaquerent à la droite de tout la barricade d'une ruë qui aboutissoit à la grande ruë du fauxbourg, où est le marché: le succès répondit à la bravoure des attaquans; quoique les murailles fussent bordées à droite & à gauche, & les maisons remplies de Soldats, on emporta la barricade, & on chassoit les ennemis de maison en maison, lorsque l'ambition imprudente du Marquis de S. Maigrin, qui

An. 1652. commandoit les Gendarmes & les Chevau-legers, rendit ce premier avantage inutile : il voulut partager la gloire de l'Infanterie ; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reste, il passa avec précipitation dans cette ruë au travers des Soldats, sans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & pénetra en poussant les fuyards presque jusqu'au marché, où M. le Prince étoit en personne, qui remarquant la faute qu'avoit commise cette Cavalerie, se mit à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires qui se trouvoient auprès de lui, la chargea si brusquement qu'elle se mit en désordre, se renversa sur l'Infanterie, & essuya tout le feu que les ennemis faisoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les premieres maisons voyant ce désordre, les abandonnerent ; & les ennemis reprenant courage, les poursuivirent jusqu'à la premiere barricade, que la présence de M. de Turenne empêcha d'être reprise, comme l'avoient été toutes les autres.

S. Maigrin ne fut pas le seul qui paya par sa mort la peine de sa temerité ; le Marquis de Nantoüillet & plusieurs personnes de qualité y furent aussi tués sur la place ; beaucoup d'autres moururent ensuite de leurs blessures, entre lesquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, Enseigne des Gardes de la Reine. Les deux Régimens d'Infanterie avoient été si mal menés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardassent la premiere barricade qu'ils avoient prise.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne fut employé à l'attaque de quelques maisons & jardins que l'ennemi occupoit sur la gauche ; les deux Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne composoient qu'un bataillon, insulterent un peu plus loin, encore sur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutissoit à la grande ruë ; & sur la gauche de tout, le reste de l'Infanterie commandée par M. de Navailles, consistant dans les Régimens de Picardie, Plessis-Praslin, Douglas & Bellecense, attaqua la barricade qui étoit du côté de la riviere proche le jardin de Ramboüillet.

Les ennemis furent d'abord chassés de plusieurs postes par le Régiment de Turenne ; mais le mauvais succès de la droite l'empêcha de pousser plus loin, & il se contenta de conserver ce qu'il avoit gagné. Un escadron composé des Régimens de Clare & de Richelieu, qui devoit le soûtenir, surpris d'une grêle de mousqueterie des ennemis, qui d'une muraille voisine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, se mit en désordre & prit la fuite ; mais les Officiers courant après les fuyards, les arrê-

terent, & en un moment les firent retourner à leur poste en bon ordre, où ils se comporterent pendant tout le reste de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très-rarement que des troupes qui ont été une fois saisies de peur fassent bonne figure le reste de la journée. Cet escadron fut si maltraité, qu'il n'y eut pas un Capitaine qui ne fut tué ou blessé; du Régiment de Richelieu il ne resta en vie que la Loge, Capitaine Lieutenant, blessé d'un coup de mousquet au travers du corps dont il guérit.

Les Régimens d'Uxelles & de Carignan donnerent de leur côté à peu près dans le même tems que se faisoient les autres attaques: les deux Lieutenans Colonels furent tués d'abord; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faisoit sur eux; ils se mirent dans les intervales des trous au travers desquels les ennemis tiroient: il se renouvella dans cet endroit un combat à peu près semblable à celui de la derniere muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes; les mousquets ne pouvant pas faire beaucoup d'exécution, on se rouloit les pierres l'un sur l'autre, on tiroit les pistolets, & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'instrumens à démolir la muraille fut cause que cette manœuvre dura long-tems. Cependant la Cavalerie qui soûtenoit cette attaque se tint vis-à-vis de la grande ruë, hors de la portée du mousquet, pour empêcher que les ennemis ne sortissent de la barricade qu'ils y avoient, pour charger l'Infanterie qui étoit contre la muraille, & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade; parcequ'étant défenduë par les maisons voisines que les ennemis occupoient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chassés de ces maisons.

M. de Navailles de son côté emporta la barricade qui lui étoit opposée; il n'y trouva pas beaucoup de résistance, & délogea les ennemis des maisons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir sans pousser plus avant; parce qu'on trouva que les ennemis avoient posté à l'opposite, dans une Place assez large, une partie de leur Cavalerie, & qu'il y avoit derriere des jardins & des maisons garnies d'Infanterie. Les ennemis jugerent aussi qu'il y auroit eu de la temerité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de se retirer derriere les maisons & les jardins que leur Infanterie occupoit; mais M. d'Eclinvilliers, Maréchal de Camp, prenant leur retraite pour une fuite, passa au travers de la barricade gagnée avec la Cavalerie qu'il commandoit, pour les aller

An. 1652. pourſuivre ; ils firent dans le même-tems volte face ; & ſçachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargerent avant qu'il pût eſcadronner, lorſqu'il n'avoit que la moitié de ſon monde paſſé, le battirent, le firent priſonnier, lui tuerent pluſieurs Officiers & Cavaliers ; & après avoir pourſuivi le reſte juſqu'à la barricade, ils ſe retirerent au grand trot, eſſuyant un aſſez grand feu de l'Infanterie des troupes du Roi qui s'étoit emparée des maiſons.

Le canon & l'Infanterie de M. de la Ferté arriverent à peu près dans ce tems-là : les deux Régimens eurent ordre auſſi-tôt de relever les Gardes Françoiſes & la Marine qui avoient été ſi maltraités, & de garder les poſtes qu'on avoit gagnés de ce côté-là : le canon dont il n'y avoit que ſix piéces fut conduit aux moulins qui étoient un peu plus près que la portée du mouſquet de l'entrée de la grande ruë, où on commença à tirer avec beaucoup de ſuccès ſur les Soldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui diſparurent en un inſtant ; enſuite on battit les maiſons qui commandoient le paſſage à la barricade ; comme elles étoient legerement bâties, chaque boulet paſſoit au travers ; néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne pût alors les en déloger, & firent toûjours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonade on entendit ſubitement un grand bruit de mouſqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles ; M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât : jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occaſion. M. de Beaufort avoit employé preſque tout le matin à haranguer les Pariſiens, pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ſes troupes : ſon éloquence ayant été inutile, il ſortit & ne put apprendre en arrivant au fauxbourg ce qui s'y étoit déja paſſé ; la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquelle M. le Prince & les perſonnes de qualité qui l'avoient accompagné s'étoient ſignalés, ſans être animés d'une noble émulation ; il réſolut de faire quelque choſe d'auſſi remarquable, & propoſa à M. de Nemours avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit emportée, comme une action de la derniere importance pour le parti. M. de Nemours accepta la propoſition, & on ſe mit auſſi-tôt en état de l'exécuter ; tout ce qu'il y avoit de perſonnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les ſuivirent : ils ſe mirent tous deux à la tête d'un bon Corps d'Infanterie, & marcherent avec beaucoup de réſolution & de

bravoure à la barricade : le Régiment de Picardie étoit posté derriere. Il y avoit une maison de chaque côté du passage par où les ennemis devoient venir ; le Régiment de du Plessis-Praslin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre : ils ne laisserent pas de passer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arriverent à la barricade ; mais ils y trouverent une si vigoureuse résistance, qu'ils ne pûrent s'en rendre maîtres ; ils furent repoussés avec grande perte : M. de Nemours y reçut plusieurs blessures, & eut un doigt emporté d'un coup de mousquet, ayant la main sur la barricade ; M. de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, dont la balle sortit au dessous de l'autre, & courut risque de les perdre tous deux ; M. de Guitaud reçut un coup de mousquet dans le corps. Il y eut plusieurs autres personnes de qualité blessées & tuées, dont les noms ont été oubliés : M. de Flamarin fut de ces derniers ; & une avanture trop remarquable ne pe met pas de l'oublier. Des diseurs de bonne avanture lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au col ; ce qui est contre la coûtume de France, où on coupe la tête aux Gentilshommes qui y sont condamnés à mort : cependant il eut le malheur d'accomplir la prédiction, si on peut appeller ainsi les contes ridicules de cette sorte de gens, dont Dieu néanmoins peut bien se servir quelquefois pour punir des curiosités de cette nature, qui sont toûjours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mousquet, & ayant été laissé pour mort auprès d'une des maisons que les troupes du Roi occupoient, les Soldats jugeant à la richesse de ses habits qu'il avoit la bourse garnie à proportion, avoient fort envie de l'aller dépoüiller ; mais les ennemis qui étoient dans des maisons voisines, ne leur permettant point de le faire sans trop de danger, ils s'aviserent d'attacher au bout d'une pique une corde, & y faisant un nœud coulant, ils la lui passerent à l'entour de la tête, & l'attirerent à eux de cette maniere dans la maison comme il expiroit.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repoussé, & que le poste étoit en bon état ; il retourna à la batterie des moulins, malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toûjours bon dans les maisons à la gauche de la barricade, à son égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé, par où on pouvoit attaquer les maisons par derriere ; comme toute l'Infanterie étoit employée à l'attaque, M. de Turenne fit mettre pied à terre aux Cavaliers, qui insulterent les maisons si à propos & avec tant de valeur, que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient

AN. 1652. si long-tems défendus, il n'y eut pas un qui ne fut tué ou pris.

Au même moment que les Cavaliers commencerent cette attaque, les deux Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toûjours combattu contre la muraille des jardins d'une maniere si bizarre, commencerent à se rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis sans autre secours que celui des mains, qu'il avoit fallu faire suppléer au défaut de leviers & d'autres instrumens : sur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit dessein de les forcer par ces ouvertures, abandonnerent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un escadron pour les soûtenir : les attaquans s'en étant apperçû, firent un feu si violent, que la Cavalerie suivant l'exemple des Fantassins, se mit en fuite ; mais n'y ayant qu'un espace fort étroit pour se retirer, & chacun s'empressant à qui se sauveroit le premier, ils boucherent le passage, & y resterent du tems entassés confusément Cavalerie & Infanterie : on fit grand feu sur eux ; la muraille fut abattuë ; ils perdirent beaucoup de monde ; & ceux qui étoient postés à la grande barricade à l'entrée de la grande ruë, surpris de voir en même-tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faisoit sur eux des maisons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnerent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparerent. On ne jugea pas à propos de les poursuivre d'abord, parcequ'on avoit résolu de donner une attaque génerale de tous côtés : on prépara toutes choses pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de respirer, & de se remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faisoit ce jour-là rendoit chaudes de toute maniere.

Tout étant disposé en bon ordre, & le signal de trois coups de canon donné, on commença l'attaque ; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche : ce dernier avançant avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, avoit résolu de prendre un peu sur la gauche du côté de la Bastille, & d'attaquer un endroit où il esperoit ne point trouver de fortes barricades ; mais comme on étoit près d'attaquer, la Bastille tira sur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeureroit neutre, & qu'elle ne donneroit point retraite aux ennemis. On avoit commencé de soupçonner, ce qui se trouva aussitôt après être véritable, que les Parisiens avoient ouvert leurs portes aux Princes ; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre ; ils se retirerent de leurs postes en bon ordre, ne

laiſſant à chacun que peu de Soldats, qui à meſure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour ſuivre leurs gens dans la Ville : on pourſuivit les derniers juſqu'aux portes ; & les Géneraux ne voyant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laiſſé leurs bagages, pour rafraichir les troupes, & on y fit conduire les bleſſés. AN. 1652.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat : on croit qu'outre les bleſſés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués ; outre les perſonnes de qualité qui le furent, dont il a déja été fait mention, il y en eût pluſieurs autres dont on a oublié les noms, de même que des bleſſés : le Comte d'Eſtrées, Maréchal de Camp ; Pertuys, Capitaine des Gardes de M. de Turenne ; le Colonel Worden, Gentilhomme du Duc d'Yorck ; Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff ; le Chevalier de la Neuville, & pluſieurs autres, guérirent de leurs bleſſures. On a eſtimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués ſur la place, parmi leſquels il y eut un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité ; de ces derniers, hors M. le Prince, le Duc de Beaufort, & le Prince de Tarante, il n'y en eut aucun qui ne fut ou tué ou bleſſé.

Le Prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand Capitaine & d'un Soldat intrépide que dans cette occaſion ; jamais il ne s'étoit expoſé à de ſi grands périls ; & ce fut effectivement ſon courage qui ſauva dans les commencemens de l'action ſon armée d'une entiere défaite. Il a depuis avoüé au Duc d'Yorck qu'il ne s'étoit jamais trouvé ſi long-tems dans le danger : mais ce qui rendit ſa gloire plus éclatante, c'eſt qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, & qu'on peut avec juſtice comparer aux plus célebres qui l'ayent jamais précedé.

Ce qui détermina les Pariſiens à refuſer l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles ſe préſenterent à la porte de la Conférence, furent les raiſons ſuivantes, que les fidels ſujets du Roi firent répandre par toute la Ville ; que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on ſouhaittât ſa perte, il ſeroit indigne de la gloire dont ils ſe piquoient d'être bons François, de ſouffrir qu'une armée, compoſée en partie de troupes Eſpagnoles, entrât dans leurs murailles ; que ce ſeroit un ſpectacle odieux & capable d'exciter parmi le peuple une ſédition dangereuſe, que les croix de Bourgogne qu'on n'avoit coûtume de voir que dans Notre-Dame, fuſſent portées en triomphe au milieu de leur Ville ; qu'il ſembleroit qu'on ſe fût déja ſou-

An. 1652. mis au joug des Espagnols, quand on ne verroit par tout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le souvenir honteux de les y avoir souffert pendant la rebellion, déguisée sous le titre spécieux d'une sainte ligue; qu'il étoit enfin contre l'interêt de cette Capitale d'y recevoir une armée, sous quelque prétexte que ce pût être.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le Duc d'Orleans croyant que tout fût perdu, avoit fait fermer son Palais, & tenoit derriere ses jardins ses carosses prêts pour se sauver à Orleans; mais Mademoiselle pleine de courage & de résolution, considérant que la défaite de M. le Prince entraînoit la ruine de tout le parti, fut à l'Hôtel de Ville, & parla si vivement aux Magistrats qui y étoient assemblés, que ses raisons jointes aux clameurs & aux menaces de la populace qui l'avoit suivie, arracherent du Maréchal de l'Hôpital & du Prevôt des Marchands l'ordre à la Bourgeoisie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laisser entrer dans la Ville l'armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir exécuter; & entrant ensuite dans la Bastille, fit tirer sur les troupes du Roi. Ce fut ainsi que le courage de cette Princesse sauva le Prince de Condé & son armée.

Il arriva deux jours après cette affaire un grand désordre dans Paris, à l'occasion d'un Conseil qui se tint dans l'Hôtel de Ville, pour y faire déclarer le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Royaume; pour y conclure une union qui fut indissoluble, jusqu'à ce que le Cardinal fut banni de France; pour rétablir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris, en la place du Maréchal de l'Hôpital, & pour déposer le Fevre de sa Charge de Prevôt des Marchands, & la donner à Broussel: mais ce qui devoit affermir la faction fut une des principales causes de sa ruine. Il se leva tout d'un coup une émotion si violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'assemblée. Une multitude composée de personnes de toutes sortes de conditions, vint avec impétuosité dans la Place de Gréve, criant qu'ils vouloient que les affaires se terminassent au gré du Prince de Condé; qu'on leur livrât tous les partisans du Cardinal Mazarin: comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils se mirent en devoir de forcer la Maison de Ville; & le Maréchal de l'Hôpital secondé de quelques personnes résoluës, en ayant défendu l'entrée, la populace mit le feu aux portes, qui s'étendit en peu de tems: ils tiroient sur tous ceux qui paroissoient aux fenêtres, en tuerent plusieurs. D'autres appréhendant moins la

fureur

fureur de ce peuple que l'horreur des flammes dont ils etoient menaces, & s'abandonnant a sa misericorde, en furent impitoyablement massacres, sans distinction de parti; il confondoit le Frondeur avec le Royaliste; & par un juste jugement de Dieu, il en perit beaucoup plus des premiers que des derniers. An. 1652.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir excité cette sédition, l'ont également desavoüée, se la rejettant les uns sur les autres; & quoique le Prince de Condé ait toujours soûtenu de n'y avoir point trempe, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le Duc d'Orleans capable d'y avoir eu aucune part. Ce désordre fut suivi d'un autre accident, qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le Duc de Nemours fut tué en duel par le Duc de Beaufort, les liaisons du sang n'ayant pû appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si long-tems. Pendant que cette sanglante Tragédie se passoit dans le centre du Royaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirent en peu de tems plusieurs Places qu'ils avoient perdu les années precedentes. Ils entrerent de bonne heure en campagne; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les pousserent sans beaucoup de difficultés.

La Cour qui demeura quelque tems à S. Denis, fut allarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se disposoit à marcher en France au commencement de Juillet, avec une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Après plusieurs délibérations sur un danger si pressant, il fut resolu vers le quinzième de Juillet, que la Cour & l'armée qui étoit trop foible pour résister à des forces si considérables, marcheroit dans deux jours pour se retirer à Lyon.

Le Duc d'Yorck & M. de Turenne vinrent à S. Denis le même jour que cette resolution avoit été prise dans le Conseil. Avant que d'aller à la Cour, ils furent chez M. le Duc de Boüillon, pour apprendre de lui ce qui avoit été arrêté: il dit a M. de Turenne qu'il étoit d'opinion que la Cour ne pouvoit chercher son salut ailleurs qu'a Lyon; que les raisons qui l'avoient determinée à prendre ce parti, etoient qu'il n'y avoit point d'autre Ville où le Roi pût être en sûreté, puisque c'étoit la seule grande Ville qui voulût le recevoir; que l'armée Espagnole, à laquelle on n'etoit pas en état de resister, venant en France, il étoit dangereux qu'elle n'enfermât la Cour & l'armée entr'elle & Paris; que tant que la personne du Roi seroit en sûreté, on pouvoit tout esperer, comme tout étoit à craindre si elle

An. 1652. tomboit entre les mains des Princes ou des Espagnols ; que Lyon étoit l'endroit de la France d'où on pouvoit le mieux faire tête aux ennemis, puisque tous les environs étoient dévoüés aux interêts du Roi.

M. de Turenne au contraire trouva cet expédient dangereux ; il dit que la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les Places frontiéres de Picardie, Champagne & Lorraine qui tenoient pour le Roi ; que ces Provinces se voyant abandonnées, chacune ne songeroit qu'à s'accommoder avec les Espagnols ou avec les Princes ; que les uns ou les autres auroient tout le tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur plairoit ; qu'il étoit extrémement dangereux qu'une pareille situation d'affaires n'inspirât aux peuples des pensées de diviser la France, au moins cette partie dont ils se trouveroient en possession ; qu'après que les Princes se seroient ainsi établis, leurs forces augmentant en même-tems que leur réputation, la Cour perdroit l'un & l'autre, & seroit à la veille d'être entierement chassée du Royaume. Il conclut après plusieurs autres raisons, que le parti le plus prudent & le plus sûr, étoit que le Roi se retirât à Pontoise avec la garde qui avoit coûtume de l'accompagner, qui suffiroit, le poste étant aisé à garder, pour le mettre à couvert des entreprises des Parisiens, qui probablement n'en viendroient point à cette extrémité, puisqu'ils gardoient des bienséances qui marquoient toûjours du respect ; que la Cour étant ainsi en sûreté, il marcheroit avec l'armée à Compiegne, pour observer le mouvement des Espagnols, & qu'il esperoit à la faveur de cette Ville & des rivieres qui l'environnent, retarder au moins leurs progrés s'il ne les arrêtoit point tout court. Il ajoûta qu'il étoit sûr que les Espagnols, naturellement soupçonneux & sujets à des précautions outrées, le voyant avancer à eux, ne manqueroient point avec les rafinemens ordinaires de leur prudence, de s'imaginer du mistere dans cette démarche, & de croire qu'on n'oseroit point l'hazarder sans de bons fondemens, & que l'opinion qu'ils ont du temperamment de la Nation, leur feroit craindre que les Princes ne négotiassent quelque traitté secret, dont ils seroient les victimes. M. de Turenne ramena aisément son frere à son sentiment : ils furent ensemble trouver le Cardinal, qui s'y rendit aussi, après en avoir pesé & conçu la solidité. Le voyage de Lyon fut rompu ; & le dix-sept de Juillet, la Cour alla à Pontoise : l'armée marcha en trois jours à Compiegne, & campa sous les murailles de cette Ville.

L'armée Espagnole s'étoit avancée jusqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf se laissa enfermer si mal à propos avec sept ou huit cens chevaux qu'il avoit

assemblé dans son Gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir se retirer à l'approche des ennemis, ils lui couperent les passages ; & la Place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de siége, à condition que ses Cavaliers sortiroient à pied, & qu'ils laisseroient leurs chevaux aux Espagnols. An. 1652.

M. de Turenne avoit sagement prévû que sa démarche arrêteroit les ennemis : après la prise de Chauni, où ils ne mirent point de garnison, ils n'entreprirent point d'autre siége de ce côté-là, où ils pouvoient en faire sans opposition, & se contenterent de manger le pays. On a cru qu'ils jugerent qu'il étoit bien plus de leur interêt de reprendre les Places qu'ils avoient perdu en Flandre que de faire des conquêtes dans la France : ils considererent que les Princes seroient assez forts avec les secours qu'ils pourroient leur envoyer pour tenir tête au Roi, au lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince se trouveroit dans la necessité de se mettre entre les mains des rebelles ; ce qui réunissant les forces des deux partis, les obligeroit de lâcher prise, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui seroit trop éloigné des Pays-bas pour être secouru : ils craignirent de prendre l'ombre pour la chose. Si ce ne furent point là leurs vûës, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournerent en Flandre, y prirent plusieurs Places, & laisserent sur les frontiéres le Duc de Lorraine avec ses troupes & un détachement des leurs, commandé par le Duc de Wirtemberg, pour être à portée de secourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés chez eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'armée des Princes campoit sous ses murailles ; elle n'étoit pas assez forte pour hazarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette Ville, le parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vint à prévaloir : l'animosité des Parisiens se ralentissoit ; ils commençoient à ouvrir les yeux, & à reconnoître qu'ils avoient été séduits ; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir fut la sortie du Cardinal hors du Royaume : il s'étoit disposé à cette retraite en arrivant à Pontoise, la jugeant nécessaire pour les interêts du Roi & pour les siens particuliers : par là il ôtoit tout prétexte à la rebellion ; son rétablissement étoit certain, si les affaires de Sa Majesté reprenoient le dessus : il comptoit sur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler ; il sçavoit que sa parole étoit inviolable : jamais Princesse n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de constance & de résolution dans les plus grands

An. 1652. périls ; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'histoire de plus héroïques. On a crû néanmoins que le Cardinal auroit couru grand risque de ne point être appellé si M. de Boüillon avoit vêcu plus longtems ; sa grande capacité jointe à celle de M. de Turenne, qui se trouvoit à la tête de l'armée, pouvoit lui frayer le chemin au Ministere. Il n'est pas sûr que les deux freres ayent eu ce dessein ; mais il est constant qu'ils étoient les seuls capables de soûtenir le poids des affaires dans une conjoncture si difficile. Quoiqu'il en soit, la mort de M. de Boüillon arrêta ces discours, & la crainte ou l'esperance d'un pareil changement.

L'armée du Roi arriva à Tillet, à une lieuë de Gonesse, vers le commencement d'Août ; elle y demeura jusqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poste avantageux pour observer l'armée des Princes, qui se tenoit toûjours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des secours que les Espagnols pourroient envoyer. Il fut enfin averti que le Duc de Lorraine revenoit une seconde fois avec ses troupes, & le détachement d'Espagnols sous le commandement du Duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'armée des Princes : il marcha aussi-tôt vers la Marne ; & ayant appris en chemin que les Lorrains avançoient, l'armée passa la riviere à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Cressi en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y rester jusqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'entreprît de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fît de son mieux pour empêcher sa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé sur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoyé son Sécretaire pour le conclure, avec promesse en même-tems qu'il demeureroit où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas jusqu'à ce qu'on fût convenu, ou que le traitté fut rompu. Il esperoit amuser la Cour, la tromper par ses artifices, & trouver l'occasion ou d'entrer dans Paris ou de joindre les Princes sur le chemin, sans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoissoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piége : il dit au Sécretaire de M. de Lorraine, qui en passant pour aller rendre compte à son maître de l'état de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en question, *que les promesses de M. de Lorraine & rien étoient pour lui la même chose.* En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il résolut de marcher le lendemain cinq de Septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût

marcher, comme il croyoit qu'il le feroit, & que suivant sa coûtume, il manqueroit à sa parole : il dit confidemment au Duc d'Yorck, que quoique ses ordres fussent positifs de ne point quitter son poste, il étoit si persuadé que le Duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'interêt du Roi son maître, que l'armée marchat, qu'il aimoit mieux hazarder sa tête en désobeïssant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à son but, & de le duper. L'armée décampa le matin ; & les Maréchaux des Logis arrivant à Brie-Comte-Robert, trouverent ceux des ennemis qui faisoient la même chose, leur armée étant deja en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournerent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'armée avoit passé un défilé : il en envoya aussi-tot avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arriere-garde, & le fit prier de le venir trouver pour consulter ensemble sur ce qui étoit à faire ; & comme il ne venoit pas assez vîte, il alla à sa rencontre, & le trouva au défilé : ils résolurent au lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve S. Georges. M. de Turenne prit les devants avec toute sa Cavalerie, ordonna à l'Infanterie de le suivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant : il craignoit avec raison que M. de Lorraine, qui connoissoit l'importance du poste, ne le gagnât avant lui, & il ne doutoit pas que ses Maréchaux des Logis l'avertissant de la rencontre qu'ils avoient fait des siens, ne lui fissent prendre le même parti. Sa conjecture se trouva véritable : quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde du Duc arriva plutôt que lui dans Villeneuve S. George ; & il se crut si assûré du poste, qu'il envoya à M. le Prince une lettre dattée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître : le Duc d'Yorck l'apprit ensuite de l'Officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorsqu'un parti qui l'avoit fait prisonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George, & cet homme fut si surpris d'y trouver l'armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût possible.

Quoique les Lorrains eussent gagné les devants, qu'ils fussent maîtres de la Ville, & qu'une partie de leurs troupes eussent passé l'Yeres, M. de Turenne arrivant avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le Bourg & les rivieres, les chassa & s'empara du pont : leur armée étoit déja si proche de l'autre côté de cette petite riviere, qu'elle tira le canon sur les premiers escadrons des troupes du Roi, quand ils arriverent sur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur servit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'armée ; & les ennemis ayant

An. 1652. manqué le poste, se retirerent une lieuë plus haut le long de la riviere, vis-à-vis le Château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours après, ayant fait passer ses troupes sur deux ou trois grands batteaux qu'il trouva par hazard sur la riviere.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, compterent sur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-sac entre la Seine & l'Yeres, où ils ne croyoient pas qu'on pût leur échaper : ils sçavoient que n'ayant dans ses caissons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le pays des environs étant ruiné, & ils esperoient de finir la guerre sans coup ferir ; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq batteaux, qui furent le salut de l'armée, parcequ'ils servirent à faire des ponts sur la Seine.

On ne perdit point de tems ; le premier pont fut achevé en deux ou trois jours avec des travaux de l'autre côté de la Seine pour le couvrir ; & le second fut achevé peu de jours après. On surmonta des difficultés qui paroissoient invincibles : on n'avoit ni bois ni argent ; l'industrie des Officiers d'artillerie & la liberalité des joüeurs suppléerent à l'un & à l'autre : ces derniers prêterent trois cens pistoles, l'Intendant de l'armée n'ayant pû fournir une si petite somme ; les autres abbatirent les maisons du Bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourage à la Cavalerie, qui en avoit manqué dès le premier jour. Pour se mettre d'autant plus en état de maintenir ce poste, on se retrancha du côté de Limai, qui étoit le seul par où les ennemis pouvoient attaquer l'armée ; elle étoit couverte d'un bois sur sa droite ; elle avoit la Seine à la gauche ; l'Yeres la garantissoit par derriere ; ainsi n'ayant que son front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne fallut que faire des lignes entre les cinq redoutes que le Duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entieres.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la construction des Ponts, l'armée ennemie décampa, après avoir mis garnison dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le dessein d'y passer l'Yeres, pour enfermer l'armée du Roi de tous côtés. Lorsqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le Château d'Ablon, pour assurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il esperoit tirer toute sorte

de provisions : pour cet effet M. de Rennel fut envoyé avec un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, & deux pieces de canon ; mais avant qu'il fut arrivé au Chateau, M. de Turenne qui l'avoit vû passer, fut averti qu'on découvroit quelques escadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoya ordre aussi-tôt à Rennel de revenir au Camp, & monta sur la hauteur pour reconnoître l'ennemi, croyant d'abord qu'il venoit à lui : en y arrivant, il apperçut l'Infanterie qui commençoit à paroître ; & pour mieux juger si leur dessein étoit de l'attaquer immédiatement, il se mit avec le Duc d'Yorck parmi les escarmoucheurs, qui éloignerent ceux des ennemis, & donnerent lieu d'observer de plus près leur contenance : M. de Turenne qui ne voyoit pas bien de loin, ne se fiant point à ses propres yeux, pria le Duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faisoient : ce Prince fut le premier qui l'avertit qu'ils se retranchoient ; ce qui lui ayant été confirmé par plusieurs autres, il retourna au Camp fort satisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ses lignes, qui n'étoient pas encore perfectionnées ; il y fit travailler sans relâche, & ordonna de les palissader ; ce qui ayant été exécuté en six heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les redoutes en dedans, parceque de la maniere que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre si les ennemis s'en fussent rendus les maîtres.

Dans le même-tems que le Prince de Condé marcha avec son armée à Limai, le Duc de Lorraine avec la sienne avança au haut de l'Yeres entre Brie & l'armée du Roi, qu'ils crurent tenir bloquée de sorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer ou de la réduire à entreprendre quelque action desesperée. Après que M. le Prince eût achevé ses retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, sa principale application fut de faire un pont de batteaux une lieuë au-dessous des siens, pour interrompre ses fourageurs, & empêcher la communication avec Corbeil de l'autre côté de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie ; mais avant que le pont des ennemis fut achevé, on se rendit maître du Château d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & assura par eau la communication avec Corbeil ; on fit aussi bonne provision de fourage, que l'on enleva à une bonne distance entre Juvisi & Paris.

Le pont des ennemis étant fini, les fourageurs ne purent sortir qu'avec de grosses escortes d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui étoit d'autant plus

An. 1652. penible, qu'il falloit aller si loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les Géneraux s'aviserent enfin d'un expédient qui étoit & plus aisé & moins hazardeux. Deux mille chevaux qui étoient venus à Corbeil après la prise de Montrond, eurent ordre d'y rester : on en détachoit tous les jours de petits partis. qui rôdoient en descendant de l'un & de l'autre côté de la riviere, & qui se rencontrant avec ceux du Camp qui faisoient la même chose en remontant, chacun retournoit de son côté, après s'être communiqué ce qu'ils avoient découvert; & quand ceux du Camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faisoit sortir les fourageurs, qui alloient par delà Corbeil, y passoient la riviere d'Essone; après quoi ils fourageoient à leur aise, passoient la nuit en sûreté, revenoient à la Ville, & retournoient au Camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de risque.

Cette méthode fut suivie avec tant d'exactitude & tant de bonheur qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois; & on peut dire avec verité que la Monarchie Françoise étoit réduite à cette extrémité, que son salut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un seul étant capable de causer celle de toute l'armée.

Durant ce blocus, les petits partis de l'armée du Roi poussoient leurs courses fort loin du côté d'Orleans, & alloient quelquefois jusqu'aux portes de Paris, ce qui incommodoit beaucoup cette grande Ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Parisiens supporterent quelque tems ce voisinage importun avec assez de patience, sur les promesses que leur faisoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à se soûmettre avec ses troupes; mais l'effet ne répondant point aux esperances dont on les repaissoit journellement, ils pancherent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des sentimens plus conformes à leur devoir : ils firent de sérieuses réflexions sur l'aveuglement avec lequel ils se laissoient dévorer par des étrangers, sans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques esprits ambitieux, qui n'avoient en vûë que de les engager dans leurs desseins d'usurper l'autorité Royale.

Les partisans de la Cour profitant de ces heureuses dispositions, fomenterent adroitement la mesintelligence qui commençoit à naître entre les Parisiens & les Princes; le Cardinal de Retz n'obmettoit rien de son côté pour l'augmenter : on se souvenoit toûjours du massacre de l'Hôtel de Ville,

Ville ; & plusieurs désordres qui arriverent faisant connoître l'inclination des peuples, les boutefeux qui les avoient si souvent mis en mouvement contre l'interêt du Roi, perdirent tout crédit ; ce qui relevant le courage de ses sujets fideles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jetter. AN. 1652.

La prudence des Géneraux ayant assuré les fourages de l'armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangereux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne se passa rien pendant le blocus que de fréquentes escarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à cause de la proximité des lignes de l'une & de l'autre armée. Il y en eut une entr'autres assez considérable, & qui pensa les engager, malgré les Géneraux de part & d'autre. Le Duc d'Orleans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & sortirent des lignes pour faire le coup de pistolet contre les troupes du Roi, qui les voyant venir en grand nombre, sortirent aussi pour les combattre : la Cavalerie escarmouchoit dans la plaine, & les Fantassins se disperserent dans les vignes qui regnent depuis le bas du côteau jusqu'au haut de la montagne pour faire la même chose. L'affaire devint si sérieuse, & les Volontaires de part & d'autre s'approcherent de si près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le Marquis de Richelieu, avec plusieurs petits pelotons de Cavalerie, pour aller les dégager ; M. le Prince s'en étant apperçu, fit faire de son côté la même chose. Il y eut de part & d'autre plusieurs tués & blessés. Un Capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échapa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le Prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de sa faction s'efforçoient toûjours de la ranimer, par les esperances de la ruine de l'armée du Roi. S'ils le crurent ainsi, ils se tromperent bien grossierement ; car plus elle resta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choses qui lui venoient de Corbeil.

Il se fit dans cet entretems une très-belle action par le sieur Seguin, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Beauveau : il alloit souvent en parti ; & étant sorti cette fois avec cent maîtres, il se mit en embuscade pour surprendre les fourageurs de l'ennemi, & les ayant laissé arriver & se mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorsque découvrant fort près de lui un escadron sur la hauteur, il fut pour le charger, croyant qu'il fût le seul qui les escortoit ; mais en approchant il en trouva quatre autres : il prit immédiatement son parti, dit en peu de paroles à ses gens, qu'il étoit

AN. 1652. trop tard de ſonger à la retraite, & qu'il falloit chercher ſon ſalut dans la pointe de l'épée : il les diviſa en cinq petits corps, chacun ſur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua ſoixante ſur la place, fit cinquante priſonniers, & défit ainſi,malgré une ſi grande inégalité, le vieux Régiment de Wirtemberg, dont le Major & deux Capitaines furent du nombre des priſonniers.

La Cour qui étoit à Pontoiſe ou à S. Germain, ménageoit toûjours ſes intelligences dans Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui s'y paſſoit, & du mécontentement des Pariſiens, de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs portes, & la négotiation étant ſur un bon pied, elle envoya demander aux deux Généraux, s'ils croyoient pouvoir dégager l'armée du poſte où elle étoit ſans rien hazarder, & trouver le moyen de joindre le Roi, pour favoriſer le traitté qui étoit ſur le tapis avec les Pariſiens.

On travailla auſſi-tôt à diſpoſer toutes choſes pour décamper : on fit dreſſer douze ponts ſur la petite riviere, ſous prétexte de favoriſer les fourages, & on envoya ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques redoutes ſur la hauteur qui eſt devant la Ville, pour perſuader davantage aux ennemis qu'on ne ſongeoit qu'à aſſurer les fourageurs de tous côtés. Toutes ces choſes étant exécutées, on commanda le quatrième d'Octobre, une heure avant le coucher du ſoleil, que toutes les troupes ſe préparaſſent à marcher : dès qu'il fut nuit, on fit paſſer les bagages vers Corbeil avec un grand ſilence, par le chemin le plus bas le long de la Seine ; on avoit mis à la tête de la Cavalerie & des Dragons, avec ordre en arrivant près de la Ville, de ſe mettre en bataille ſur la hauteur derriere les redoutes.

Quand les bagages eurent paſſé les ponts, les troupes les ſuivirent en bon ordre : les gardes & les ſentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'armée fut de l'autre côté de la petite riviere, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en ſervir & de ſuivre l'armée du Roi, s'ils euſſent découvert ſa retraite ; mais bien loin de la ſoupçonner, ils avoient réſolu ce même ſoir d'inſulter le lendemain le Régiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts : pour en venir mieux à bout, ils avoient préparé de grands trains de bois, qu'ils laiſſerent dériver d'une lieuë en haut au milieu de la riviere, afin que le choc qu'ils donneroient contre les ponts les pût entraîner. La choſe réuſſit ; le Régiment de

Nettencour voulant passer, comme il en avoit reçû l'ordre, les trouva rompus, & M. de Turenne en ayant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la riviere, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes : il passa heureusement à Corbeil, & joignit l'armée. Le lendemain un peu devant le jour, les soldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort surpris de le trouver abandonné ; mais ils le furent bien davantage de ne plus voir l'armée du Roi ; ils furent les premiers qui en avertirent leurs Généraux : il étoit trop tard, & quand ils l'eussent sçû plutot, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal ; parcequ'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieuë, le terrain lui étoit si favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; elle étoit couverte d'un coté de la Seine, & de la forêt de Sennard de l'autre ; l'espace entre deux n'étoit pas si large qu'elle ne pût le remplir, de sorte que les ennemis ne pouvoient la déborder ni l'attaquer en flanc, & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrain se rétrécissoit. Toute l'armée y arriva avant le lever du soleil ; quoiqu'on ne dût y rester qu'une nuit pour se reposer, on fit des retranchemens palissadés pour n'être point surpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain sixième au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le soir, dans le dessein d'aller passer la Marne à Meaux, & de joindre ensuite la Cour ou à Pontoise ou à S. Germain. Cette journée fut penible & dangereuse : les ennemis pouvoient attaquer l'armée s'ils eussent voulu. On marcha toujours de maniere qu'en un quart d'heure de tems toute l'armée pouvoit être en bataille : l'avant-garde alloit sur deux colonnes ; le premier escadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le premier de la premiere ligne, & celui à la tête de la colonne droite étoit le premier de la seconde ligne, suivant l'ordre de bataille : on observoit les distances ordinaires, comme si on avoit été prêt à combattre ; l'Infanterie suivoit dans le même ordre la Cavalerie ; la premiere ligne d'Infanterie suivoit la premiere de Cavalerie, & la seconde de même : les Gendarmes marchoient suivant leur poste entre les deux lignes d'Infanterie, & l'autre aîle de Cavalerie suivoit l'Infanterie dans le même ordre ; de sorte que l'ennemi paroissant, l'armée se trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caissons marchoient sur la droite de l'Infanterie, & les bagages sur la droite de tout. Les ennemis n'ayant rien entrepris ce jour-là, on marcha ensuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé ; & le onze ayant passé la Marne près de Meaux, on campa le même soir à Boretz, de-là on marcha à Montlevêque, &

AN. 1652. ensuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la riviere qui y passoit.

Cette retraite si surprenante pour les ennemis, acheva de ruiner leurs affaires auprès des Parisiens, qui las de supporter le poids d'une guerre qui les accabloit, souhaittoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une si favorable conjoncture. Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine jugerent qu'il n'étoit pas de leur interêt de demeurer davantage aux environs de Paris, puisqu'un plus long séjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur restoient, & qu'ils ne pouvoient conserver qu'en s'éloignant ; d'ailleurs l'hiver avançoit, & le pays étoit si ruiné, qu'il eût été presque impossible d'y faire subsister leurs troupes.

Ces considérations & peut-être quelques autres qu'on ne sçait pas, déterminerent les Princes à quitter Paris : ils ne trouverent point de meilleur expédient que de faire hiverner leurs troupes en Champagne & en Lorraine, les Espagnols devant les joindre à Rhetel, pour les aider à prendre les Places qui seroient nécessaires pour couvrir & assurer leurs quartiers. A l'égard du Duc d'Orleans & de Mademoiselle, il fut arrêté qu'ils resteroient à Paris, & qu'ils employeroient leur crédit & leurs efforts pour empêcher cette Ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces résolutions furent aussi-tôt mises en exécution ; car l'armée du Roi n'étant encore qu'à Courteuil près de Senlis vers le quatorze Octobre, celle des ennemis passa auprès, prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de son interêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti ; il en représenta la nécessité, que l'occasion étant favorable il falloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Parisiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur absence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient dissiper : il fit concevoir pour appuyer son opinion, qu'il n'y avoit point d'esperance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, si le Roi ne se rendoit maître de Paris ; que sans cela on ne seroit point en état de faire tête la Campagne suivante aux forces des ennemis, qui seroient très-nombreuses ; que si Paris refusoit de recevoir le Roi, toutes les autres Villes suivroient son exemple ; enfin il conclut en assurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais succès de cette affaire. Ses raisons qui ne sont ici touchées que légerement, parurent si fortes au Conseil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant

rompus, il vint des personnes de Paris qui s'adresserent à quelques Membres du Conseil, pour représenter que l'entreprise étoit dangereuse, & qu'on hazardoit témerairement la personne du Roi. Ces Messieurs prirent l'allarme, & furent au carosse de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour dissuader leurs Majestés d'aller plus loin. Le carosse arrêta : on appella M. de Turenne & le reste du Conseil, pour déliberer sur ce qui étoit à faire : tous étoient d'opinion qu'il falloit retourner à S. Germain ; il n'y eut que M. de Turenne qui persista dans la premiere résolution & dans les raisons qui l'avoient fait prendre, ajoûtant qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour seroit également préjudiciable aux affaires du Roi & à son honneur ; qu'il marqueroit un manque de résolution qui rendroit la Cour méprisable, ôteroit le courage aux amis, releveroit celui de ses ennemis ; que tout seroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité, & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris, ou comme des esprits foibles, dont les sentimens ne devoient point être suivis. AN. 1652.

La Reine qu'il étoit difficile d'effrayer, & dont le courage étoit à toute épreuve, suivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reste du Conseil : elle dit que dans une occasion si importante, il valoit mieux s'exposer elle & son fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action aussi honteuse que seroit leur retour, qui ruineroit entierement leurs affaires, & qu'il ne falloit jamais esperer de rentrer dans Paris si on perdoit cette occasion. Il fut résolu d'y aller : le Roi s'avança à la tête de ses Gardes, entra dans la Ville par la porte S. Honoré, & au lieu de l'opposition dont on avoit voulu lui inspirer la peur, il ne trouva par tout que des acclamations qui marquoient la joye publique, & il fut accompagné jusqu'au Louvre par une foule de peuple, qui ne cessoit de crier *Vive le Roi.* Pendant que Sa Majesté entroit par une porte, M. le Duc d'Orleans sortit par une autre, & Mademoiselle qui étoit rentrée dans son appartement des Thuilleries, eut ordre de sortir de Paris, auquel elle obéït.

M. de Turenne retourna aussi-tôt à l'armée, & sur la fin du mois se mit en marche pour suivre les ennemis, qui s'étoient emparés de Château-Porcien & de Rhetel sur l'Aisne, où ils trouverent peu de résistance, de-là ils furent attaquer Sainte Menehoult, qui se défendit bien ; mais elle fut enfin forcée de se rendre à composition : il n'y avoit outre la garnison or-

An. 1652. dinaire que quatre Compagnies du Régiment d'Yorck, qui s'y jetterent avant qu'elle fut investie. Quand l'armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoya avec quelque Cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le Régiment d'Infanterie qui portoit son nom, & celui d'Yorck, avec ordre de marcher en toute diligence, & de se jetter dans Sainte Menehoult & les Places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit son Gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient dessein d'établir leurs quartiers d'hiver.

Dans la marche de l'armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de Novembre à Balieux, où elle fut obligée de rester un jour, à cause que les Soldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enyvrerent si généralement, qu'il n'en vint point au quartier suffisamment pour monter la garde ordinaire chez le Général & chez le Duc d'Yorck. Après les avoir rassemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on passa la Marne le cinq pour se couvrir de cette riviere, les ennemis étant alors aux environs de Rhetel, où le Comte de Fuensaldagne les avoit joints avec une partie considérable de l'armée d'Espagne, ce qui obligeoit M. de Turenne de se tenir toûjours à une distance raisonnable, & derriere quelque riviere ou quelque défilé, pour ne point courir risque d'être surpris. Le sixième l'armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repassa la Marne, & campa à Vitry le Brussé. Le seize elle marcha à Vitry le François, réglant toûjours ses mouvemens sur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'armée du Roi faisoit ces différens campemens que Sainte Menehoult fut prise, vers le treize Novembre : les ennemis y licentierent les troupes du Duc d'Orleans qui étoient dans leur armée, & leur permirent de retourner en France, à condition qu'ils ne serviroient point le Roi le reste de cette Campagne, ni aucune autre de ce côté-là : on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent assignés en Picardie, & l'année suivante ils servirent dans les armées sur les autres frontieres de France.

Les ennemis furent ensuite assieger Barleduc ; M. de la Ferté y avoit envoyé un nommé Roussillon pour y commander, avec une garnison capable de défendre la Place plus long-tems qu'il ne fit : il fut néanmoins assez vain pour refuser un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoyé à S. Disier pendant le siége de Sainte Menehoult, avec ordre d'aller à Barleduc, si le Gouverneur en avoit besoin ; il remercia M. de Turenne du soin qu'il prenoit de lui, l'assura qu'il étoit en bon état, si

l'ennemi osoit l'attaquer, ce qu'il réïtera quand il fut investi, avec promesse de rendre bon compte de la Place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François; il décampa aussi-tot pour l'aller secourir avec toute la diligence possible; & pour empêcher que l'ennemi ne fut averti de son approche, il repassa la Marne à Vitry, & côtoyant la riviere qui étoit à sa gauche, il arriva à la pointe du jour à S. Disier; il y fit alte pendant six heures pour reposer ses troupes, & dans le moment qu'on alloit se remettre en marche, il reçut avis que la Ville & le Château s'étoient rendus; ce qui fit arrêter l'armée. AN. 1652.

Cette nouvelle fut d'autant plus désagréable qu'elle rompit le dessein qu'on avoit formé, non seulement de secourir la Place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraite si précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entreprise n'avoit été plus judicieusement concertée; car quoique l'armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrain étoit si avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de risque, le pays étant couvert de bois.

M. de Turenne avoit six mille hommes effectifs d'Infanterie bien disciplinée; l'armée avoit été renforcée de Cavalerie aussi bien que d'Infanterie qu'on avoit tiré des garnisons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en passer depuis que les ennemis étoient sortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit sur les ennemis lorsqu'ils y songeoient le moins, & il leur auroit servi de peu d'en être averti; car la situation de la Place est telle, & tel est le désavantage du poste pour les assiégeans contre une armée qui vient secourir la Place, que les retranchemens y sont inutiles, & ne peuvent se défendre; les bois s'étendent en longueur à une lieuë de la Ville; il y a entre le bois & le Château une plaine spacieuse, sur le niveau de laquelle est situé le Château, & la Ville haute est sur le bord d'une descente qui conduit à la basse Ville; dans le fond qui est étroit & entre deux collines, coule un petit ruisseau, & l'escarpe de chaque côté est rude & difficile; de sorte que les troupes du Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient de leur côté du ruisseau, & qui auroient fort mal passé leur tems entre l'armée qui les auroit attaqué & le Château, & entre le bois & le Château, & leur retraite n'y pouvoit se faire qu'avec tant de confusion qu'ils se seroient culbutés l'un l'autre.

Quand M. de Turenne forma ce dessein, il crut trouver toute l'armée

AN. 1652. ennemie enſemble, & ne ſçavoit pas comme il l'apprit depuis, que Fuenſaldagne avec la plus grande partie de ſes troupes s'étoit retiré, ne ſçachant point l'armée du Roi auſſi forte qu'elle étoit, & croyant que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine étoient aſſez forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un ſi beau coup fut manqué par l'indiſcretion de M. de Rouſſillon, qui ſe laiſſa enlever les quatre meilleures Compagnies de ſa garniſon dans la baſſe Ville, quoiqu'elle fut défenduë d'une aſſez bonne muraille, & environnée d'un foſſé plein d'eau : il pouvoit au moins ſoûtenir juſqu'à ce qu'il y eut bréche ; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la Place, & ne jugeant pas à propos de faire ſon attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le Château, & à peine commença-t'elle à tirer, que le Gouverneur ſans même attendre qu'il y eut bréche, demanda à capituler, & convint de ſortir le lendemain de la Place.

M. de Lorraine perdit à ce ſiége M. Fauge, Lieutenant-Général & le meilleur Officier de ſon armée, qui fut tué la nuit après la priſe de la baſſe Ville : il ſoupoit avec le Prince de Condé dans une maiſon aſſez proche de la Ville haute, & faiſant débauche il s'enyvra ſi fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il ſortit par une porte de derriere, une ſerviette autour de la tête, pour ſe faire mieux remarquer, & pour que les aſſiégés euſſent à tirer ſur lui ; le Prince de Condé & le Chevalier de Guiſe coururent après pour le faire rentrer ; mais avant qu'ils puſſent le joindre, il reçut un coup de mouſquet qui le tua.

La priſe ſi prompte de Barleduc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci ; parceque M. de Turenne ne ſçachant point le départ de Fuenſaldagne, n'oſoit trop s'approcher de leur armée : on reſta pour cette raiſon deux ou trois jours à S. Diſier, pendant leſquels ils firent ces nouveaux progrès ; & ces trois Places n'ayant que de foibles garniſons, ne firent que peu ou point de réſiſtance.

L'armée du Roi avança de S. Diſier à Stainville, où elle fut jointe par un renfort d'un Régiment de Cavalerie de trois cens maîtres, & d'un Régiment d'Infanterie de douze cens hommes des troupes du Duc de Longueville, du Régiment de Cavalerie & de la Compagnie d'ordonnance du Comte de Briſtol. Quoique ces troupes, excepté la Compagnie d'ordonnance, ne fuſſent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands ſervices, le nombre ne laiſſa pas de donner de la réputation. Ce ne fut qu'à Stainville & le vingt-cinq de Novembre, qu'on apprit le départ du Comte

Comte de Fuenfaldagne ; fur quoi M. de Turenne réfolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils voululfent l'eviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver, dans lefquels ils fe croyoient fi bien établis, qu'ils en avoient deja fait la répartition : la fuite va faire voir combien ils s'étoient trompés ; car quand on avança à eux le lendemain, ils fe trouverent fi peu en état de s'y maintenir, que n'ofant faire tête à M. de Turenne ils décamperent fubitement, pafferent la Meufe auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laiffant la riviere fur la gauche, avancerent en toute diligence vers Luxembourg : on les fuivit de fi près, que le plus fouvent l'armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient paffé la nuit précédente. On les pouffa ainfi jufqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihel : on ne jugea pas à propos de les pourfuivre plus loin, puifqu'étant à couvert de leur pays, ils étoient hors de danger. An. 1652.

M. de Turenne ne fongea plus qu'à chercher les moyens de rafraîchir fon armée, particulierement l'Infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup harraffée, & qui manquoit de pain : les ennemis qu'on avoit toûjours fuivis, avoient mangé le pays par tout ; les caiffons étoient vuides, & il n'étoit pas poffible aux Commiffaires des vivres d'en fournir alors. Il en envoya demander aux habitans de S. Mihel, qui ayant fait difficulté d'obéïr, fur une prétenduë impoffibilité d'en fournir une affez grande quantité en un jour, il fe trouva obligé pour ne pas laiffer périr de faim fon armée, de faire entrer dans la Ville fon Infanterie, les Gendarmes & le canon, & de diftribuer fa Cavalerie dans les Villages aux environs ; quoiqu'on y reftât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes ; mais M. de la Ferté en ayant été informé, vint lui-même de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieuës, pour prier M. de Turenne de fe retirer, fe tenant fi offenfé qu'il eût pris des quartiers dans cette Ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de long-tems, & cette mefintelligence fut dans la fuite très-préjudiciable aux affaires du Roi. Il fallut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colere augmentant fur les plaintes que les habitans lui firent contre quelques Soldats, il fuivit la marche des troupes, accompagné de fes Gardes, à la tête defquels il chargeoit les traîneurs, comme s'ils euffent été ennemis, & continuant ce manége jufqu'au quartier des Gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la Compagnie du Comte de Briftol, nommé Manwaring, qui ne le connoiffoit pas, voyant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui préfenta le piftolet dans le

AN. 1652. ventre, dont l'amorce heureusement pour l'un & pour l'autre manqua : le pauvre Gendarme fut blessé de cinq ou six coups, & couché par terre ; mais il en guérit. Berkeley, Cornette de la même Compagnie, en fut quitte à meilleur marché ; le grand bruit que faisoit le Maréchal lui fit croire aussi-bien qu'à Manwaring, que les ennemis étoient entrés dans la Ville ; il avança le pistolet à la main au coin de la ruë ; mais reconnoissant le Maréchal, il le baissa aussi-tôt, & le salua, & comme il en étoit connu, il se tira mieux d'affaire que le Gendarme.

On arriva le soir à un petit Village, appellé Villotte ; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligni : le même soir on envoya un détachement de Cavalerie & d'Infanterie avec du canon, & toutes les choses nécessaires pour attaquer cette derniere Place ; on éleva d'abord la batterie plus près que demie portée du mousquet des murailles ; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'Infanterie à couvert, & un épaulement pour la sûreté de la Cavalerie ; tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du soleil : les batteries commencerent aussi-tôt à tirer ; il y eut une breche raisonnable avant la nuit ; la difficulté étoit de passer le fossé qui étoit plein d'eau, profond & si large, que le débris de la bréche n'avoit pû le combler : on ne laissa pas de donner l'assaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on passa le fossé, & on arriva à la bréche, que l'ennemi abandonna aussi-tôt pour se retirer dans le Château, qui étoit plus fort. Le lendemain M. de Turenne marcha avec ses troupes à Barleduc, laissant M. de la Ferté avec les siennes au siége du Château de Ligni.

La même nuit qu'on arriva à Bar on dressa une batterie contre la basse Ville, à la faveur de quelques maisons qui étoient presque sur le bord du fossé, n'y ayant qu'un très-petit chemin entre deux : le canon tira dès le matin, & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en ayant que deux de douze, un de huit & deux de six livres de balle, comme les piéces étoient renforcées, & qu'on pouvoit leur donner double charge, M. de Champfort, Lieutenant d'artillerie, en fit un si bon usage, qu'au coucher du Soleil il y eut une bonne bréche.

Le Régiment de Picardie devoit y donner l'assaut sous les ordres de M. de Tot, le plus ancien Lieutenant-Général de France, & le seul qui étoit dans cette armée. La bréche étoit contre la porte à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté : on préféra de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras

de combler le fossé, & parcequ'il auroit fallu faire ailleurs une plus grande bréche, qui eût emporté plus de tems qu'on ne vouloit y employer, au lieu que par là on avoit la facilité de passer le fossé sur le pont de la Place, & de sauter en bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on se pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la bréche, qui n'étoit pas loin.

Tout étant ainsi disposé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de son canon sur la tour de la porte, qui seule défendoit la bréche, & dont la ruine auroit rendu l'attaque plus aisée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de rester lui-même avec le Corps du détachement, comme il avoit bû, suivant sa coûtume, un peu trop pour un Commandant, il suivit le Sergent qui menoit la tête de l'attaque; en sautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un coup de mousquet. Cette place étoit fatale aux yvrognes: mais le Duc d'Yorck rend cette justice à la Nation, d'assurer que le pauvre M. de Tot a été le seul Officier François qu'il ait jamais vû yvre dans les armées. Cet accident ne retarda rien: les attaquans passerent à la file par le guichet, & arrivant à la bréche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emporterent non-seulement la bréche, mais les chasserent encore des barricades qu'ils avoient fait derriere & dans les ruës, les poursuivant jusqu'à la Ville haute.

Un accident qui arriva au Gouverneur, qui s'appelloit Despiller, contribua beaucoup à la prise de cette basse Ville; ne croyant pas qu'on voulût donner l'assaut ce soir-là, il étoit resté à la Ville haute; mais le bruit de l'attaque l'ayant obligé d'y venir, & faisant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poste, son cheval s'abbattit en descendant à la basse Ville, & lui meurtrit si violemment la jambe, qu'il fut contraint de se faire porter en haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet assaut: il n'y eut personne de remarque, outre M. de Tot, que le Marquis d'Angeau, Volontaire, qui fut tué; M. Poliac, premier Capitaine de Picardie, qui commandoit le Régiment en l'absence des Officiers Majors, eut un coup de mousquet dans l'épaule, & Godonviller, Capitaine au même Régiment, en reçut un dans le ventre; ils en guérirent tous deux.

Le Cardinal Mazarin arriva au Camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverses Places, & étoient commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit pren-

dre la basse Ville, qui servit de peu pour la prise de la Ville & du Château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'Infanterie à couvert, la saison étant trop rigoureuse pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand besoin. Pour la Cavalerie, elle fut mise en de bons quartiers dans le pays, aux environs & assez près de la Ville.

Quoique la gelée fut violente, le Prince de Condé résolut de tenter le secours de la Place ; on fut averti de bonne heure de sa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les Généraux que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au devant de l'ennemi avec la plupart de la Cavalerie, environ trois mille Fantassins & six piéces de campagne, & que le Cardinal les suivroit à quelque distance, pendant que Messieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reste des troupes continueroient le siége.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'est éloigné que de cinq lieuës de Barleduc. L'armée du Roi marcha à eux, M. de Turenne conduisant l'avant-garde, avança jusqu'à Condit, qui n'est qu'à une lieuë & demie de Vaubecourt : dans le moment que les premieres troupes y entrerent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un parti qui amena des prisonniers, que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit rester la nuit, ne sçachant point qu'on étoit si proche : M. de Turenne en envoya aussi-tôt avertir le Maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de sentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit assurément en grand désordre ; que le quartier étant rempli de vin & de toutes sortes de provisions, les Commandans pourroient difficilement rassembler leurs troupes, & faire monter les Cavaliers à cheval, & que leur surprise seroit si grande de se trouver attaqués dans le tems qu'ils croyoient l'armée du Roi bien loin, qu'on obtiendroit une victoire aisée : mais au lieu de consentir à cette proposition, il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croyoit pas qu'il convint d'entreprendre une affaire de si grande importance sans la participation du Cardinal, qui n'étoit pas loin, & qu'il étoit d'avis qu'il falloit l'en avertir, pour recevoir son consentement avant de rien faire. M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti : on dépêcha un Exprès au Cardinal, pour l'informer de vive voix de la belle occasion qui se présentoit ; il le renvoya en diligence porter son consentement ; mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieuë ou deux tout au plus, l'occasion se perdit ; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis, un autre parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé ;

parceque le Bourg étoit tout en feu, & que la garde avancée ne paroissoit plus : on reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement ; & un autre parti confirma que les ennemis se retiroient avec une extrême précipitation ; sur quoi M. de Turenne rebroussa chemin pour ramener les troupes dans leur quartier, ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt que le Prince de Condé ayant été informé de l'approche de M. de Turenne, fit battre la générale & sonner à cheval, & que voyant le peu de diligence que faisoient ses troupes pour quitter un si bon gîte, il fit mettre le feu à chaque coin du Bourg, pour les faire déloger plus promptement. Ce danger échapé si heureusement, le rendit plus circonspect dans la suite ; il ne jugea pas à propos de rester plus long-tems dans ce pays-là, voyant que l'armée du Roi étoit assez nombreuse pour continuer deux siéges à la fois, & venir en même-tems avec la moitié des troupes à sa rencontre.

Quand on fut informé que les ennemis avoient tout à fait vuidé le pays, M. de la Ferté retourna à Bar avec la plupart de l'Infanterie & une partie de la Cavalerie, & M. de Turenne mit le reste en quartiers à Contrusson, Revigny aux Vaches, & autres villages qui n'étoient qu'à quatre lieuës de Bar. Le Cardinal prit son quartier dans le Village de Fains, à une lieuë de la Ville ; il y resta durant le siége, qui ne dura plus long-tems après la retraite du Prince de Condé. Les assiégeans souffrirent néanmoins qu'on fit deux bréches avant de parler de se rendre ; à la premiere qu'on crut insultable, les Soldats trouverent en y montant à l'assaut, qu'il y avoit de l'autre côté une pique de profondeur qu'on ne pouvoit point sauter, ce qu'on n'avoit pû discerner de dehors. On fut obligé de dresser une nouvelle batterie du côté du Château, où après avoir fait une bréche assez considérable, les assiégés capitulerent, rendirent la Ville haute & le Château, & demeurerent prisonniers de guerre. Ceci arriva vers le quinze de Décembre. On peut tirer de l'inutilité de la premiere bréche dont on vient de parler, une leçon dont les Gouverneurs de Places peuvent profiter pour les défendre : l'art peut faire ce que fait ici la nature du terrain ; car si une muraille est raisonnablement forte & a de bons fondemens, on peut couper derriere l'endroit qui est battu en bréche, un fosse bien profond & escarpé, qui la rendra inutile aux assiégeans.

Il se trouva parmi les troupes que M. de Lorraine avoit mises en garnison dans Barleduc, un Régiment Irlandois d'Infanterie, qui se voyant en danger de rester long-tems prisonniers de guerre, leur Colonel étant mort

AN. 1652. le jour que la Place s'étoit renduë ; le Lieutenant Colonel qui se sauva, envoya offrir ses services au Duc d'Yorck, en cas qu'il obtint du Cardinal la liberté du Régiment ; ce qui ayant été accordé, les deux Compagnies dont il étoit composé, avec tous les Officiers, furent incorporés dans le Régiment de ce Prince qui étoit à Ligni, où ils furent envoyés.

Après la prise de Barleduc, les troupes du Maréchal de la Ferté marcherent à Ligni, pour hâter la prise du Château, dont le siége avoit été poussé lentement pendant que l'autre duroit : on commençoit à battre en bréche ; mais avant qu'elle fut suffisante, les boulets manquans, les assiégés en fortifierent le haut d'une forte palissade : alors M. de la Ferté fit attacher le mineur au même endroit où les ruines de la muraille favorisoient son logement ; en peu de tems sa mine fut prête à joüer : les Régimens d'Yorck & de Douglas furent commandés pour attaquer aussi-tôt qu'elle auroit fait son effet, & le Régiment de la Ferté avoit ordre de les soûtenir. Le Comte d'Estrées qui commandoit l'attaque, fit marcher, sans attendre que la fumée fut dissipée pour voir l'effet de la mine : on passa sur la glace le fossé qui étoit fort large ; quand on vint à la bréche on s'apperçut, mais trop tard, que la mine n'avoit emporté la partie extérieure de la muraille que jusqu'à l'endroit que les assiégés avoient palissadé : il n'y avoit pas moyen d'avancer ; on fit retirer les troupes ; mais par surcroît de malheur la glace rompit sous les pieds des Soldats : la plupart tomberent dans l'eau du fossé ; ce qui donna loisir aux assiégés de faire grand feu sur eux. Ainsi faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le Régiment d'York perdit quatre Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & environ cent Soldats ; & celui de Douglas, deux Capitaines & près de cinquante Soldats, sans les blessés. On attacha la nuit le mineur pour la seconde fois, & le lendemain vingt-deux le Château capitula, & se rendit aux mêmes conditions que Barleduc.

Le Cardinal que ces succès mettoient en goût, souhaitta de les pousser plus loin, & qu'on terminât la Campagne par la prise de Sainte Menehoult. Après avoir laissé de bonnes garnisons dans Ligni & Barleduc, & en avoir réparé les bréches autant que la saison le pouvoit permettre, l'armée partit de Contrusson le vingt-sept, & arriva le lendemain à Sommyeure, où elle resta jusqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantonner les troupes dans les Villages, la rigueur de l'hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut si violente le jour qu'on arriva à Sommyeure, que les Cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer : trente ou

quarante Soldats périrent ce jour-là de l'excès du froid ; car aussi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'asseyoit pour se reposer, le froid le saisissoit, & il ne pouvoit plus se relever : le Duc d'Yorck en vit plusieurs gelés à mort, & il en seroit péri un bien plus grand nombre sans le soin que prirent les Officiers de faire mettre sur des chevaux ceux qu'ils voyoient prêts à succomber, pour les porter jusqu'aux premiers Villages, où on en sauva plusieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant, c'est qu'on marchoit dans ces vastes plaines de Champagne, où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Est perçant, qui souffloit directement au visage : ce fut aussi ce qui empêcha le siége de Sainte Menehoult. AN. 1652.

M. de Turenne représenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems si cruel ; qu'on ne pouvoit pas y trouver comme à Bar & à Ligni où mettre l'Infanterie à couvert, ni du fourage aux environs pour la Cavalerie, puisqu'il n'y avoit point de fauxbourg, & que le pays avoit été mangé par les ennemis ; que la Place étant bonne & munie d'une grosse garnison, il faudroit y mettre le siége dans les formes, & qu'au lieu de terminer glorieusement la Campagne, on hazardoit la ruine entiere de l'armée, & de lever honteusement le siége.

Le Cardinal se rendit enfin à de si fortes raisons : on marcha du côté de Rhetel par Miocour & de Grivy ; & le premier jour de l'année mil six cens cinquante-trois on passa la nuit à Attigny, qui est située sur la riviere d'Aisne, qu'on passa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entreprise de Rhetel presqu'aussi difficile que celle de Sainte Menehoult ; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien, deux lieuës plus bas, parcequ'on y trouvoit les mêmes facilités qu'au siége de Barleduc, n'y ayant que le Château qui fût de défense, & la Ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert assez de troupes pour en faire le siége. AN. 1653.

M. de Turenne arriva le six Janvier à Son, où il mit en quartier & dans les Villages circonvoisins la plupart de sa Cavalerie & une partie de son Infanterie : il n'y a qu'une lieuë & demie de-là à Château-Porcien, & c'étoit le poste le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du secours dans la Place. Le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont furent chargés du soin de ce siége. Le Maréchal de la Ferté établit les quartiers de sa Cavalerie à . . . . , pour empêcher aussi le secours, & le Cardinal logea à Balhan. Le Duc d'Yorck n'ayant pas été tout le tems à ce siége, il n'en

An. 1653. sera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui se passa aux quartiers où le service fut rude, à cause de l'approche du Prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le siége. Pour l'en empêcher, toute la Cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les soirs, d'y rester toute la nuit, & de rentrer dans ses quartiers après le lever du Soleil: la Cavalerie du Maréchal de la Ferté faisoit la même chose, & cette manœuvre fatiguante dura autant que le siége, qui heureusement ne fut pas bien long. La Ville ayant été prise d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au Château; quand la mine fut prête, le Gouverneur, qui s'appelloit Dubuisson, capitula, & convint de rendre la Place dans quatre jours, si elle n'étoit pas secouruë. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancerent jusqu'à Chaumont pour tenter le secours: on crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains; les partis rapporterent qu'ils marchoient pour attaquer les troupes du Roi; on les mit en bataille dans le passage sur la plaine au-dessus du Château; elles y resterent jusqu'à midi, qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré, & une heure après le Château se rendit, suivant la capitulation, que la rigueur de la saison procura plus honorable à la garnison qu'elle n'eût été dans un autre tems; elle fit souhaiter d'avoir la Place à quelque prix que ce fût, toute l'armée étant extraordinairement fatiguée, & le pays aux environs ruiné. L'Infanterie souffroit plus que le reste; on ne pouvoit lui fournir régulierement le pain; le Commissaire des vivres n'avoit pû faire de magasins dans aucune des Villes voisines, & le Soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval, d'autres méchantes nourritures, & particulierement des troncs de choux, qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorsqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir passé l'Aisne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les Villages voisins, ensuite à Proüilli entre Rheims & Fismes, où on demeura deux ou trois jours; le Cardinal ordonna que l'armée retournât du côté de l'Aisne, qu'elle passât le vingt à Pont-à-Vere, pour aller reprendre Vervins, dont les Espagnols s'étoient emparés l'été précédent & y avoient mis garnison. La Place n'étoit pas assez forte pour soûtenir un siége; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le pays d'alentour, ce qui fit souhaitter au Cardinal qu'on ne quittât point la Campagne qu'elle ne fût prise. Jamais Soldats, ni Officiers même, ne marcherent à une entreprise avec plus de répugnance & de murmures: après avoir supporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit soûtenir que bien impatiemment la fatigue

fatigue du dégel, au travers d'un pays montueux, dont la terre glaise rendoit les chemins impraticables, particuliérement entre Pont-à-vere & Laon, où les bagages resterent dans la bouë; & quoiqu'après avoir surmonté ces difficultés on entrât dans un pays plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par tout. Cette marche ruina la plûpart des équipages & fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux. An. 1653.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieuë de Vervins. Le Duc d'Yorck qui suivoit M. de Turenne par tout, étant allé avec lui reconnoître la Place, & s'étant avancé fort près avec un Gentilhomme pour mieux faire ses remarques, il prit un petit parti de Cavalerie de la Place pour être de l'armée, & ne reconnut son erreur que quand les ennemis étant approchés à la portée du pistolet, ils tirerent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux; mais leur précipitation lui donna le tems, & au Gentilhomme qui l'accompagnoit, de se sauver.

Le lendemain, on détacha environ mille fantassins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la Place dont la garnison étoit de neuf cens hommes, six cens d'Infanterie & trois cens de Cavalerie. M. de Bassecour Colonel & brave homme en étoit Gouverneur. Les assiégeans se logerent la premiere nuit à couvert des maisons & des jardins qui sont contre la ville; le jour suivant on dressa une batterie sur le soir, ce qui obligea les ennemis de capituler, à condition de sortir de la Place avec armes & bagages.

Ce petit siége coûta peu ou point de monde: quoiqu'il fut fort court, on murmuroit toujours de ce qu'après la prise de Château-Porcien on n'avoit pas envoyé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, suivant sa coutume, disoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal; les soldats, au lieu de prendre son parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de Turenne ayant vû sortir Bassecour avec sa garnison, & ayant pris possession de la Place, fit marcher l'armée à Creci-sur-Serre & de-là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les personnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arriverent le trois de Fevrier. C'est ainsi que finit cette longue Campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en sauvant plusieurs fois la Monarchie par ses conseils, par sa conduite & par sa valeur.

An. 1653. La Campagne précédente ayant été si pénible & si longue, celle de cette année ne put commencer que tard: l'armée du Roi étoit entrée la derniere dans ses quartiers d'hiver, & la plûpart des troupes avoient été distribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces aussi éloignées: néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le siége de Rhétel avant qu'ils sçûssent qu'elle étoit assemblée.

Cette ville est située sur la riviere d'Aisne qui arrose une partie de la Champagne, & après avoir coulé dans ces plaines, les plus vastes qui soient dans cette partie de l'Europe, elle perd son nom en tombant dans la riviere d'Oise. La Place étoit considérable alors par l'entrée qu'elle donnoit aux ennemis dans toute cette Province, & la facilité de pousser leurs courses jusqu'aux portes de Paris, & d'étendre fort loin les contributions; quoique le Prince de Condé en eut confié le gouvernement au Marquis de Persan, fort brave Officier, & que la garnison parut suffisante, elle ne l'étoit pas à proportion de l'importance de la Place, & du danger où elle étoit d'être attaquée: mille hommes davantage en auroient rendu le siege plus difficile, & pouvoient au moins la faire tenir assez long-tems pour donner celui de la secourir.

M. de Turenne profitant de cette faute, fit attaquer brusquement le dehors dès la premiere nuit, lorsque les ennemis s'y attendoient le moins. Le Gouverneur & les Officiers principaux qui y étoient, dans le dessein d'observer où les assiegeans feroient leurs approches, furent si surpris de se voir insultez de tous côtez, & avec tant de vigueur, qu'ils ne pûrent pas faire grande résistance; les dehors furent emportés, & le Gouverneur pensa y être pris avant qu'il pût se retirer dans la ville.

Quoique le fossé fut bon, & les ouvrages hauts, comme ils n'étoient que de terre, & que les palissades n'étoient plantées que sur le parapet où elles sont le moins nécessaires, les assiegeans y marchoient plus volontiers, parce que y étant une fois arrivés, l'avantage étoit égal de part & d'autre pour attaquer comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit; on y perdit cependant plusieurs soldats & quelques Officiers. Mais les assiégez dont toute l'esperance consistoit dans la défense des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chassez; on éleva ensuite des batteries si près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux bréches, qui obligerent les assiegez de capituler le huit de Juillet. Ils sortirent le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garnison Espagnole la plus proche. L'armée resta deux ou trois jours pour reparer les

breches ; & après avoir pourvû la ville de toutes les choſes néceſſaires, & y avoir laiſſé une bonne garniſon, elle marcha vers Guiſe ſur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendez-vous aux environs. Etant campée le onze auprès de Noircourt on fut averti par un exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur armée qui marchoit au rendez-vous, s'étoit cantonnée dans pluſieurs villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon, de l'autre côté des Ardennes ; les Généraux réſolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pieces de campagne, ne laiſſant que cinq ou ſix cens hommes pour la garde des bagages. M. de Turenne qui conduiſoit l'avant-garde fit toute la diligence poſſible ; mais en arrivant à Noſt preſque au bout de la forêt, il ſçût par des priſonniers qu'un petit parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de ſon deſſein & de ſa marche : ainſi on jugea à propos de retourner à Noircourt ; & après avoir employé trois jours dans cette marche on rejoignit les bagages le quatorze.

Toute l'armée marcha le dix-ſept à Haris, & delà à S. Algis, où le Roi de France & le Cardinal Mazarin la joignirent ; le vingt-cinq elle campa à Ribemont, & on apprit que l'armée d'Eſpagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des proviſions proportionnées, s'étant aſſemblée auprès de l'Arbre de Guiſe, marchoit pour entrer en France. Il ſe tint un Conſeil en préſence du Roi & du Cardinal pour déliberer ſur la conduite qu'on devoit tenir contre une armée ſi puiſſante, celle de Sa Majeſté n'étant que de ſix mille fantaſſins & d'environ dix mille chevaux. Pluſieurs opinerent de mettre toute l'Infanterie, à la reſerve d'un détachement de mille hommes, dans les villes frontieres, avec quelque Cavalerie, & que le corps de cavalerie & le détachement d'infanterie ſeroient toujours aux trouſſes des ennemis pour enlever leurs fourageurs, leur couper les vivres & les fatiguer enſorte qu'ils ne puſſent point faire de ſiege ; d'autres au contraire étoient de ſentiment qu'il ne falloit point ſeparer l'armée avec laquelle on pourroit défendre le paſſage des rivieres, s'ils avançoient dans le pays ; qu'il ſeroit d'une dangereuſe conſéquence de leur laiſſer prendre le chemin de Paris, qui ne venoit que d'être réduit à l'obéiſſance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion.

M. de Turenne propoſa un avis contraire à tous deux ; il jugeoit que le premier étoit dangereux, parce qu'en diviſant les forces les ennemis pouvoient aiſément chaſſer le peu qu'on en auroit en campagne ; faire tout à leur aiſe le ſiége qu'il leur plairoit, & ſe retrancher de ſorte qu'avant qu'on

AN. 1653.

pût avoir rassemblé toutes les troupes, il ne seroit plus possible de les forcer : que la diversion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs Places, deviendroit inutiles, puisqu'ils auroient assez de tems pour achever leur siége, & venir secourir la Place, que les troupes du Roi auroient attaqué quelque peu considerable qu'elle pût être. A l'égard du second, qu'il n'étoit pas possible de défendre le passage des rivieres contre une armée si supérieure en Infanterie, que cette conduite intimideroit les troupes qui craindroient d'être forcés dans leurs postes, & qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les Provinces ; que son sentiment étoit qu'il falloit tenir l'armée entiere, & observer les ennemis d'aussi près qu'on pourroit, de maniere qu'on pût éviter le combat ; que par ce moyen on les empêcheroit de faire aucun siége de conséquence, parce qu'ils n'oseroient séparer leurs forces, & qu'avant qu'ils pussent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication, on choisiroit par où les attaquer ; qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent dessein d'entter bien avant dans le pays, parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois, sans lesquels il leur seroit impossible de subsister. Ces conseils de M. de Turenne furent suivis, & la Cour s'étant retirée, on les mit aussi-tôt en exécution.

Les Espagnols avancerent d'abord entre la Seine & l'Oise, & vinrent camper à Fonsomme & à Fervaques. Ils passerent le premier jour d'Aoust à la vuë de l'armée du Roi, marchant vers Ham, la Somme à leur droite, & ayant campé à S. Simon & à Clastres, ils employerent un jour entier à passer les défilez. M. de Turenne à leur approche fit mettre l'armée en bataille ; & voyant qu'ils passoient outre, il la fit marcher le long de la riviere auprès de laquelle elle étoit, jusqu'à Mayot proche la Fere. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'Infanterie, & des passages pour la Cavalerie, dans le dessein de passer cette riviere, si les ennemis avançoient davantage dans le pays : on sçût le lendemain matin qu'ils marchoient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même quelle route ils prenoient avant de passer la riviere, & s'étant avancé avec mille chevaux pour mieux pénétrer leur dessein, il envoya ordre ensuite à toute l'armée de le suivre en marchant le long de la riviere : Elle campa le troisiéme Aoust à Fargnier, étant suffisamment couverte par des bois du côté des ennemis, & sur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancez jusqu'à Roye, elle marcha vers Noyon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roye avoit été prise & pillée ; il n'y avoit dedans que les Bourgeois qui ne laisserent point de se défendre, & ne se rendirent qu'après que les batteries furent dressées, & que le

canon eut tiré. Le neuf on fit avancer l'armée à Magny, où le pays étant fort couvert & serré, il n'y avoit rien à craindre. De-là on envoya M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux, & cent Fantassins pour se jetter dans Corbie : On mit aussi trois cens hommes dans Peronne, & ce furent les seuls détachemens qu'on envoya dans des Places pendant toute la campagne. An. 1653.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, sur quoi on se posta le dix à Eperville, proche de Ham ; à peine y fut-on arrivé qu'on eut avis que le Comte de Megen devoit sortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Espagnols, entre Peronne & Corbie, un grand convoi de vivres, des pionniers, & toutes les munitions nécessaires pour un siége. L'armée décampa un peu avant le coucher du soleil, passa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le dessein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence la Cavalerie prit les devants, on n'en laissa que peu avec l'Infanterie, qui avoit ordre de suivre avec l'artillerie & les bagages. La Cavalerie arriva à Peronne à la pointe du jour : on en tira les trois cens hommes d'Infanterie qu'on y avoit jettés, & tous ceux dont la garnison pouvoit se passer, & continuant de marcher vers Bapaume on fit alte à deux ou trois lieuës de cette Place, & on envoya des partis vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi ; mais à midi ils rapporterent qu'il étoit rentré dans la Place, sur ce que, peu de tems après en être sorti, les ennemis avoient sçû que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même-tems que l'armée Espagnole s'étoit avancée vers la Somme près de Bray, sur quoi on retourna joindre l'Infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruisseau qui passe par Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Peronne : on y campa la nuit, & ayant eu avis le lendemain douziéme au matin que les ennemis jettoient des ponts sur la riviere, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de se retirer un peu en arriere le long du même ruisseau, à Alesne près du Mont S. Quentin, dans la résolution toutefois qu'en cas que l'ennemi passât la Somme, on posteroit l'armée un peu au-dessus de Manancourt, dans un lieu que les deux Généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la chose eût été ainsi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un sans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, suivant sa coutume, sortit de son quartier le treize au lever du soleil, peu accompagné pour visiter la garde de Cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruisseau, & n'y recevant aucune nouvelle des partis qu'il avoit envoyés la nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvriroient des mouvemens des ennemis,

AN. 1653. il alla à Peronne pour y détacher des partis de l'autre côté de la Somme, ne croyant pas qu'il fut possible que les ennemis avançassent vers l'armée du Roi sans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelqu'un de ses partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence que leur avant-garde avoit passé Bapaume avant la pointe du jour, de maniere qu'il ne fut pas possible aux partis qui se trouverent coupés de tous côtez, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnerent la premiere allarme, que ce Maréchal prit si chaudement, qu'au lieu de marcher pour occuper le terrain dont on étoit convenu le jour précedent, il fit marcher l'aîle gauche qu'il devoit commander au travers de l'aîle droite, & la fit aller vers Peronne, pendant que cette derniere commençoit à avancer vers le terrain qui lui avoit été marqué. Les choses étoient dans ce désordre quand M. de Turenne retourna de Peronne, lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit sa gauche près du Mont S. Quentin, il fit avancer son aîle droite pour la joindre, étant trop tard de marcher au premier poste, parce que les ennemis en étoient déja fort près, & avançoient avec d'autant plus de joye, qu'ils connoissoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battuë si elle y fut restée ; car quoique l'ordre de bataille fut excellent, suivant la nouvelle méthode, la seconde ligne étant à une distance proportionnée à la premiere, y ayant un bon corps de réserve de douze escadrons & de deux bataillons derriere le tout, & l'aîle gauche étant rangée au pied du Mont S. Quentin. Cependant les ennemis étant beaucoup supérieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le premier escadron de cette aîle n'étant qu'à la portée du pistolet d'une colline, dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la désoler de son canon & de sa mousqueterie, & la charger ensuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le seul qui connoissoit le danger ; toute la droite de l'armée en étoit dans une consternation extrême, & jamais on n'a vû une crainte d'être battu plus universelle. Il courut aussi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que si l'armée restoit dans cette situation, elle seroit absolument défaite, qu'il étoit résolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puisqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrain plus desavantageux que celui où on étoit ; qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de redonner courage aux soldats, & qu'il le prioit de le suivre. Il revint immédiatement à sa droite, à la tête de laquelle il monta aussi-tôt sur la hauteur, & en y arrivant avec les premiers escadrons, il envoya M. de Varen-

ne, ancien Officier fort experimenté, qui avoit servi sous lui dans toutes ses campagnes d'Allemagne, & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrain où on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille qu'il rapporta à son Général qu'il avoit découvert un poste fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y fut, & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oseroit l'y attaquer ; Il y avoit sur la droite un ruisseau qui vient de Roiset, & tombe dans la Somme un peu au-dessus de Peronne ; la gauche étoit bornée par une montagne si escarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied, & la distance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente escadrons. Il y avoit devant un petit vallon, & du côté du ruisseau un ravin que la Cavalerie n'auroit pû passer qu'avec peine ; le village le plus près s'appelle Tincour ou Buires. AN. 1653.

La différence du poste changea la contenance du soldat, il reprit sa gayeté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément ; car quoiqu'ils fussent presque deux contre un, on travailla aussi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes, & on plaça toute l'artillerie de maniere que les ennemis auroient essuyé le feu de trente pieces de canon avant qu'ils eussent pû voir l'armée du Roi, qui étant derriere pouvoit les charger à son choix, avec de la Cavalerie ou de l'Infanterie dans un terrain si étroit que l'aîle droite commandée par M. de Turenne formoit quatre ou cinq lignes, qui se soutenoient l'une l'autre, pendant que M. de la Ferté qui avoit sa gauche rangée le long du haut de la montagne, pouvoit seconder la droite en cas de nécessité.

Ce fut sur les deux ou trois heures après midi qu'on commença de voir l'armée Espagnole marchant en bataille, & avançant par l'extrémité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mousquet des redans de l'armée de France, tout le long du sommet de la montagne qui étoit sur la gauche, & qui resserroit le terrain par où elle croyoit aller l'attaquer d'abord : mais quand elle en fut environ à une demi lieuë elle fit alte, & la plûpart de l'Infanterie courut au ruisseau pour y étancher la soif ardente qu'elle souffroit, n'ayant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme.

On a sçû depuis que le Prince de Condé vouloit attaquer en arrivant, mais que le Comte de Fuensaldagne s'y opposa, représentant la lassitude des troupes, principalement de l'Infanterie, aprés une marche si pénible dans un pays aussi sec que la saison étoit chaude, qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain, vû la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la riviere pour la remettre en bataille ; que le repos d'une nuit la remettroit de la fa-

AN. 1653. tigue de la journée, qu'un si petit délai ne gâteroit rien, puisque l'armée de France ne pouvoit leur échapper; que si peu de tems ne pouvoit pas lui suffire pour rien faire qui la mit en sûreté, & que le reste de l'après-midi seroit employé à la reconnoître, & à résoudre par où on attaqueroit.

Le Prince ceda à des raisons si fortes; l'armée Espagnole campa la nuit en bataille: mais les Officiers Généraux trouverent le lendemain celle du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songerent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'Aoust on entendit à la pointe du jour sonner le boutte-selle & battre la générale dans l'armée ennemie; celle de France se mit aussi-tôt sous les armes, & M. de Turenne alla lui-même avec deux escadrons vers leur camp pour observer leur marche, & juger quelle Place ils avoient dessein d'assieger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux armées, il y laissa un escadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoya le Duc d'York avec M. de Castelnau, & douze autres Officiers & Volontaires parfaitement bien montez, pour approcher des ennemis autant qu'il seroit possible, avec ordre de ne point combattre, & de se retirer en cas qu'on vint à les pousser. Ils entrerent dans le camp même des ennemis jusqu'aux huttes de l'Infanterie, avant que l'arriere-garde de la Cavalerie fut dehors. Ils s'arrêterent & observerent à leur aise le mouvement de toute l'armée, ensuite ils avancerent jusqu'à la portée du pistolet des derniers escadrons, sans que de part ni d'autre on se mit en devoir de s'inquiéter, & après avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre M. de Turenne qui envoya aussi-tôt M. de Beaujeu, un des Lieutenans Généraux, avec douze cens chevaux & six cens Fantassins, pour se jetter ou dans Guise qu'il jugea qu'ils avoient dessein d'assieger, ou dans telle autre Place qu'il lui paroîtroit qu'ils voulussent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence qu'il entra dans Guise au moment que la Cavalerie des ennemis parut pour l'investir; se voyant ainsi prévenus, ils abandonnerent l'entreprise; & après avoir resté quelques jours aux environs de cette Place, ils retournerent sur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt à une lieuë de l'Abbaye de Vermand, & à deux de S. Quentin.

Aussi-tôt que M. de Beaujeu fut détaché, toute l'armée se mit en marche; on fit passer les bagages au travers de Peronne, & l'ennemi étant à telle distance, qu'on ne craignoit point qu'il vint tomber sur l'arriere-garde avant qu'on eût passé la Somme, toute l'armée défila au travers de la ville; & quoiqu'elle soit assez longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M. de Turenne

ne

ne laissa pas d'avancer le même soir avec l'avant-garde jusqu'à Golancourt, à une lieuë de Ham; ce qui fit le même effet que si l'arriere-garde, qui ne put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même-tems, parceque les ennemis crurent que toute l'armée étoit ensemble, comme M. de Turenne l'avoit assuré à ceux qui lui représenterent qu'elle ne pouvoit pas arriver le soir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couvert de la Somme, les partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laisseroit aucun doute que toute l'armée ne fût ensemble. Aussi faut-il lui rendre cette justice, que jamais Géneral ne prît dans les marches de plus justes mesures, & ne pénetra mieux dans les desseins de l'ennemi. Cette diligence, aussi-bien que celle de M. de Beaujeu, empêcha le siége de Guise. AN. 1653.

Les Espagnols étant ainsi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin; on se tint depuis la derniere allarme plus que jamais sur ses gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, sur ce que M. de Turenne fut averti que les fourageurs prenoient l'habitude de passer le ruisseau, derriere lequel étoit leur armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'escorte; il ordonna à M. de Castelnau d'aller avec mille chevaux pour tâcher de les surprendre. Il partit le soir avec dix escadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au lieu de passer outre, il s'y arrêta jusqu'à la pointe du jour, qu'il fit passer au travers de la ville deux petits partis pour aller à la découverte; il les suivit, & lui ayant été rapporté que les ennemis étoient au fourage, il envoya ordre à sa Cavalerie d'avancer; mais avant qu'elle eût passé la ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'allarme à la vûë des partis, & se retirerent n'ayant perdu que vingt ou trente hommes. Ainsi ce que M. de Turenne avoit si bien projetté, manqua par la faute du Commandant, qui, quoique galand homme d'ailleurs, & bon Officier d'Infanterie, ne sçavoit point mener la Cavalerie.

Au lieu de retourner au Camp, comme il le devoit faire après avoir manqué le coup, il avança dans la plaine jusqu'à une demie lieuë de l'armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure: cette faute exposoit le détachement à une défaite inévitable, si les ennemis en eussent profité, comme ils le pouvoient; il n'y avoit pas un seul Officier, ni même un Cavalier, qui n'en craignît la conséquence: la plaine étoit si découverte, que les Espagnols pouvoient compter jusqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieuë & demie derriere, il n'y avoit personne pour les soûtenir, & rien ne pouvoit les empêcher de passer le ruisseau. M. de Castelnau

AN. 1653. après avoir resté là si long-tems sans nécessité, se retira, & mit dans un village malhabilement une embuscade de cent chevaux, n'étant pas probable que les ennemis laissassent passer le ruisseau à leurs gens, après une allarme si récente. Cependant M. de Turenne inquiet de ce qu'on tardoit si long-tems, vint lui-même avec quatre ou cinq escadrons & environ quatre cens Fantassins, passa au travers de Ham, & avançant au-delà, disposa ses troupes de maniere qu'elles pussent favoriser la retraite de M. de Castelnau, si les ennemis l'eussent poussé; mais il ne fut pas long-tems sans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croyoit.

L'armée du Roi resta dans ce Camp jusqu'au premier de Septembre, que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulincourt pour aller assiéger Rocroi, & qu'un gros détachement de Cavalerie avoit pris les devants pour l'investir, & empêcher qu'on n'y jettât du secours: la garnison en étoit foible, & la Place étant située dans une petite plaine environnée de bois, quiconque y est posté le premier peut aisément empêcher d'y passer; & ce fut inutilement qu'on tenta de la secourir.

On résolut pendant que les ennemis seroient occupés à ce siége, de faire celui de Mouson. L'armée passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf Septembre à Remilli, à une lieuë de Mouson. Le lendemain on passa la riviere au-dessous de la ville, & chacun prit ses quartiers; M. de Turenne au-dessous, & M. de la Ferté au-dessus: la Cavalerie du premier s'étendoit sur une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la Place, & il campoit lui-même avec son Infanterie & ses Gendarmes dans une petite vallée à demie portée du canon; & dans un vallon plus étroit & plus près de la ville; il posta les deux Régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit: M. de la Ferté commença ses approches en même-tems; mais ses troupes se posterent un peu plus loin de la Place que celles de M. de Turenne.

Mouson est située sur la Meuse, entre Stenai & Sedan; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne; la ville est fortifiée d'une bonne muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes sont assez grosses, & celle qui est du côté de la montagne l'est plus que toutes les autres; elle a un très-bon fossé sec, qui presque par tout est bien paiissadé dans le milieu, & le côté extérieur est revêtu de pierres de taille; le côté de la ville le plus éloigné de la riviere étant commandé d'une montagne, est défendu d'une envelope de trois ou quatre bastions & d'un demi bastion, & des deux côtés jusqu'à la riviere, il y a plusieurs demi-lunes & autres dehors.

La garnison étoit d'environ quinze cens hommes d'Infanterie & de deux ou trois cens chevaux : le Gouverneur étoit un vieux Colonel Alemand, nommé Wolf. La plûpart de cette garnison avoit été mise dans la Place par le Comte de Briol, un des Officiers du Prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un Corps de troupes, pour se jetter dans Mouson, Stenai, Clermont & Sainte Menehoult, qui étoient à lui, ne doutant point que l'armée du Roi n'en assiégeat une; & Briol jugeant par sa marche qu'elle alloit à Mouson, se contenta d'en augmenter la garnison, & garda le reste des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la sûreté des autres Places.

Les approches furent poussées la premiere nuit assez loin, & avec peu de perte, par le Régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou six piéces de canon. La nuit suivante, les Régimens de la Feuillade & de Guienne monterent la tranchée, & l'avancerent considérablement : dans le même tems, un Régiment d'Infanterie qui étoit posté dans quelques maisons auprès du pont, eut ordre d'insulter l'ouvrage à corne qui le couvroit; l'ennemi jugea à propos de se retirer, & il fut emporté sans peine & sans perte. Ce fut le tour du Régiment de Turenne la troisième nuit; il poussa la tranchée si loin, que la nuit suivante les Régimens d'Yorck & de Palluau arriverent jusqu'au bord du fossé des dehors, & attacherent le mineur à la face du demi bastion de l'envelope, après avoir coupé les palissades du fossé : il travailla jusqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, sans quoi il ne pouvoit plus travailler : un Sergent d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de mousqueterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le Régiment de Picardie monta la tranchée pour la seconde fois la nuit du quatorze au quinze. Ce jour-là le Duc d'Yorck allant à la tête des ouvrages, accompagné de Messieurs d'Humieres & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils resterent dans la premiere batterie, un boulet de canon tiré de la Place, passa entre trois barils de poudre sans y mettre le feu, qui auroit fait sauter tout ce qui étoit dans la batterie; mais le danger passa si vîte, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne observant que les assiégés ne faisoient pas si grand feu de l'envelope comme de coûtume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à joüer; il ordonna qu'un Sergent, suivi de quelques Soldats, montât sur le soir par l'endroit dont la fraise avoit été brisée par le canon, pour reconnoître si les ennemis abandonnoient l'en-

AN. 1653. velope : le Sergent y fut, & rapporta que les ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu sur le peu d'ennemis qui y restoient, & ils se retirerent dans la ville. Les assiégeans occuperent aussitôt le fossé de l'envelope, & se contenterent de faire des places d'armes pour se loger, & faire feu sur la ville : les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand de dessus les murailles ; mais ce fut sans beaucoup d'effet, parceque les assiégeans étoient à couvert.

Il arriva au Camp le lendemain un bataillon de dix Compagnies du Régiment des Gardes, commandé par M. de Vautourneu ; ils monterent la tranchée, suivant leur privilege, la même nuit, relevant le Régiment de Picardie : M. de Castelnau, qui étoit alors le seul Lieutenant-Géneral dans l'armée, fut, suivant sa coûtume, pour commander ; les Gardes refuserent de lui obéïr, prétendans ne devoir être commandés que par le Géneral : M. de Turenne étant informé de cette contestation, fut pour tâcher de l'ajuster ; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Castelnau de se retirer à sa tente, lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précedente, il avoit besoin de repos, & qu'il resteroit pour lui à la tranchée : Castelnau obéït : M. de Turenne demeura ; & ne voulant pas décider la question, il dépêcha un Courrier pour en informer la Cour, qui ordonna aux Gardes d'obéïr au Lieutenant-Géneral ; & cet ordre étant arrivé avant que ce fut leur tour de monter une seconde fois, il n'y eut plus de dispute. Celle-là fut avantageuse pour le service du Roi ; les Gardes se piquans d'honneur, & étant encouragés par la présence du Géneral, avancerent beaucoup leurs travaux ; ils firent non seulement une blinde le long du fond du fossé de l'envelope, par le moyen des palissades qu'ils y trouverent qui s'étendoient directement jusqu'à la grande tour, mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le fossé de l'envelope se joignoit à celui de la ville jusqu'à la demi-lune sur la droite, que les ennemis abandonnerent, & d'où on eut dessein de passer dans le fossé de la ville pour y attacher le mineur.

Jusqu'ici on avoit avancé avec assez de diligence & de succès ; mais on trouva à la descente du fossé de la Place plus de difficultés qu'on n'avoit crû. La nuit suivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promptitude accoûtumée, en faisant un logement contre les palissades qui étoient au milieu du fossé ; lorsqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chasserent les assiégeans avec une grêle de grenades & une pluye de feu d'artifice & de feu ordinaire si continuelle, qu'il fut impossible d'y rester. Ce

mauvais succès ne rebuta point ; on suivit opiniâtrement le dessein de se loger ; mais on y employa deux nuits inutilement : quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matieres combustibles, qu'ils détruisoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelqu'autre expédient moins dangereux : on tenta la nuit suivante la descente du fossé, en poussant obliquement d'où on étoit logé une tranchée ; mais on se trouva exposé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc si bas, que l'artillerie des assiégeans ne pouvoit pas le démonter ; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a déja été parlé, qui arrêtoit tout court, sans le secours du canon du flanc qui desoloit, & qui dès qu'il fut jour, ruina toutes les blindes qu'on avoit fait. Ainsi il fallut avoir recours à la vieille méthode, de creuser un puits dans le logement qui avoit été fait dans le fossé de la demi-lune, pour descendre par ce moyen dans le fond du fossé : on y travailla avec tout l'empressement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu : on les poussa jusques contre la muraille ; le mineur commença à y travailler, ayant à ses côtés des barils remplis de terre, pour le préserver de la mousqueterie des flancs, pendant que les madriers le garantissoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit sans cesse ; ce qui n'auroit pû le déloger, si les ennemis ne se fussent avisés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaîne qu'ils firent descendre contre les madriers ; le feu y prit si à propos, qu'elle les fit tous sauter, & ils jetterent ensuite une si grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé. An. 1653.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux : M. de la Ferté voulant se hâter, l'avoit fait attacher au Corps de la Place avant qu'il y eut un logement de fait contre la muraille pour le garantir ; les ennemis le découvrirent, & l'étoufferent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de son trou, qui étoit déja si profond, que le feu ne le pût point atteindre. Il fit pendant ce siége une pluye continuelle & des tempêtes si violentes, qu'elles renverserent souvent les blindes, & ébboulerent des endroits de la tranchée, qui étoit presque par tout pleine d'eau, & il se passoit rarement trois heures sans pluye.

Lorsqu'on commença à creuser le puits dans le fossé de la demi-lune, on attacha en même-tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers : il eut plus de bonheur que le premier ; il se logea ;

An. 1653. mais avant que ses chambres fussent perfectionnées, il envoya avertir M. de Turenne qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, & qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plutôt qu'il ne pouvoit finir; on lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il seroit possible, ce qui fut exécuté. M. de Turenne ne prétendoit que ruiner la contremine des assiégés, & sçavoit que cela n'abattroit point la tour; & comme la poudre devoit faire son effet en arriere, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & se retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la premiere batterie, qui étoit à demie portée de mousquet de la tour. On mit le feu à la mine, qui fit tout l'effet qu'on avoit attendu; elle élargit seulement le trou qu'avoit fait le mineur, tua, comme on le sçut depuis, les contremineurs des ennemis, & jetta plusieurs grosses pierres avec autant de violence qu'auroit pû faire le canon: quelques-unes donnerent contre la batterie derriere laquelle M. de Turenne, le Duc d'Yorck & d'autres s'étoient mis à couvert, & ils en virent plusieurs voler beaucoup plus loin. On renvoya ensuite le mineur à son trou, avec un Sergent pour le défendre, & six Soldats, qui s'y logerent sans danger: cela s'exécuta de jour. Quand il fut nuit, on jugea à propos d'ouvrir le puits, qui étoit creusé au niveau du fond du fossé de la Place, car il auroit fallu trop de tems pour continuer à le creuser jusqu'à la muraille; sa profondeur le mettoit à couvert du canon & de la mousqueterie, & on ne croyoit pas qu'il y eut autre chose à craindre que les grenades, les feux d'artifice ou le feu ordinaire; mais à peine fut-il découvert, que les ennemis s'en étant apperçus à la lumiere des feux qu'ils avoient allumés, pour voir ce qui se faisoit dans le fossé, qu'ils roulerent du haut des murailles, le long de deux piéces de bois qu'ils avoient attaché ensemble, une bombe qui tomba dans l'ouverture du puits, tua quatre ou cinq hommes qui y travailloient, & ébranla si violemment le logement qui étoit au-dessus où M. de Turenne, le Duc d'Yorck, quelques Officiers & plusieurs Volontaires étoient alors, qu'ils crurent dans le moment qu'il seroit entierement ruiné: il subsista néanmoins; mais on fut plus d'un quart d'heure avant qu'on pût y aller travailler, à cause de la fumée & de la poussiere; & quoique les assiégés continuassent de tirer incessamment dessus, & de jetter une infinité de grenades, de toutes sortes de feux, & des bombes de tems en tems, dont aucune n'adressa si juste que la premiere, on ne laissa point de pousser la tranchée jusqu'aux palissades qui étoient au milieu du fossé; mais la quan-

tité prodigieuse de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de fascines & de terre pour la sûreté des travailleurs. Quand on fut au pied de la palissade, on fut obligé de se cacher sous terre, pour éviter les feux que les ennemis y jettoient sans cesse, & enfin on attacha le mineur au corps de la Place. An. 1653.

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde; M. de la Feuillade fut blessé d'une grenade à la tête; un coup de mousquet ayant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humieres, passa au travers de la jambe d'un pionnier & frapa enfin la botte du Duc d'Yorck, sans lui faire aucun mal. M. de Turenne resta toute la nuit sur la Place, & il est certain que sans sa présence la chose n'auroit point réüssi.

M. de la Ferté avoit de son côté si fort avancé son attaque, que sa mine étant prête le jour suivant, on la fit sauter l'aprés midi: M. de Turenne avec plusieurs de ses Officiers & Volontaires alla par curiosité voir quel effet elle produiroit, mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la muraille; & l'intention étoit de renverser non seulement l'angle, mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut sauté & que la fumée fut dissipée, on vit qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la muraille, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une fente étoit encore debout; mais ayant fait tirer six coups de canon à la fois de la batterie qui étoit sur le bord du fossé, cette partie de la tour tomba & appaisa la colere de M. de la Ferté, dont l'impatience inquiéta beaucoup le Chevalier de Clerville Ingénieur qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie; il menaça le pauvre Ingénieur qui ne se tira d'affaire qu'en abatant avec le canon ce que la mine avoit déja ébranlé de la tour. La bréche étant bonne, on y fit un logement la nuit; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le Gouverneur à battre la chamade le lendemain matin: il envoya des Officiers pour dresser la capitulation, & il fut convenu qu'il sortiroit le lendemain avec sa garnison, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

Ce siége dura dix sept jours de tranchée ouverte: on y perdit peu de monde, mais beaucoup de chevaux, à cause du mauvais tems & que le terrain où on campoit étoit une terre fort grasse. Il n'y eut personne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, second fils du Comte de Roussi, qui reçut un coup de mousquet dans la tête en

AN. 1653. montant la tranchée. La promptitude avec laquelle les François pouſſent les ſiéges & prennent les Places, ſe doit particuliérement attribuer aux peines que ſe donnent leurs Généraux; au lieu que le Duc d'Yorck a remarqué que ceux des Eſpagnols s'en rapportent à un Sergent de bataille ou à quelqu'autre Officier inférieur, par les avis, &, pour ainſi dire, par les yeux deſquels ils ſe gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même; il alloit reconnoître en perſonne & de bien près les villes qu'il vouloit aſſiéger; il marquoit toujours l'endroit où il falloit ouvrir la tranchée, & y étoit préſent; il ordonnoit de quel côté il la falloit pouſſer, y alloit réglément matin & ſoir; le ſoir pour réſoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir ſi ſes ordres avoient été ſuivis, ayant toujours avec lui un Lieutenant-Général ou Maréchal de Camp qui devoit commander la tranchée, pour l'inſtruire de ſes intentions: il retournoit pour la ſeconde fois à la tranchée après ſouper, & y reſtoit plus ou moins de tems, ſuivant que ſa préſence y étoit néceſſaire. La diligence du Général excite néceſſairement tous les Officiers de l'armée à une grande application à ce qui eſt de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un ſeul Ingénieur à ſon attaque: quand il en avoit dans d'autres ſiéges, il ne s'en ſervoit que comme d'Inſpecteurs ſur les travaux: la plûpart des Officiers ſçavoient comme on doit pouſſer la tranchée & faire un logement: il y a un Capitaine de mineurs qui a ſoin de les conduire ſuivant les ordres qu'on lui donne. Le Duc d'Yorck a reconnu, non ſeulement par ſa propre expérience, mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne ſe doit jamais repoſer entiérement ſur quelque Ingénieur que ce puiſſe être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'eſt pas raiſonnable de croire qu'un homme qui doit y être à tout moment, veuille s'expoſer autant que des Officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, ſe piquent plus aiſément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux; outre qu'ils en acquiérent plus de capacité pour tout ce qui regarde un ſiége. Le feu Prince d'Orange qui ſuivoit une maxime toute oppoſée, en ſe confiant uniquement à ſes Ingénieurs, & n'employant ſes Officiers qu'à la défenſe des tranchées, en avoit peu qui entendiſſent bien à aſſiéger une Place, à moins que ce ne fut quelque perſonne dont l'application & l'induſtrie ſuppléât au défaut de la pratique: ainſi peu d'Officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habiles qui ont ſervi avec eux avoient appris ce qu'ils ſçavoient dans d'autres pays.

On ne fit point de lignes de circonvallation au ſiége de Mouſon, cela

auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien : la petite riviere de Chiers la couvroit du côté du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jetter du secours dans la Place : le jour même qu'elle fut prise, qui étoit le vingt-sept, l'armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siége de Rocroi : elle avança jusqu'à Varnicourt où on apprit que la ville s'étoit renduë. AN. 1653.

Après ces deux siéges, il ne se passa rien de considérable entre les deux armées durant le reste de cette Campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siége de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi que les François devant Mouson. M. de Turenne les observa toujours de près ; ils ne firent que des marches & des contre-marches, consommerent les fourages sur leur frontiere, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

Pendant qu'on amusoit ainsi les ennemis, la Cour ayant ramassé quelques troupes, outre celles de la Maison du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'armée, elle fit faire le siége de sainte Ménéhoult. M. de Navaille commandoit la Maison du Roi, M. de Castelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoyées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du Régiment de M. de la Ferté : mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fussent, generalement parlant, autant capables qu'aucuns autres Lieutenans-Généraux en France, & que M. de Castelnau entendit parfaitement bien à faire un siége, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder ensemble, & le Cardinal fut obligé d'envoyer le Maréchal du Plessis-Praslin pour y commander en chef ; après quoi le siége fut poussé avec plus de succès qu'auparavant. M. de la Ferté avec la plûpart de sa Cavalerie marcha pour empêcher le Duc de Lorraine de jetter du secours dans la Place, sur les avis qu'on eût qu'il avançoit de ce côté-là avec son armée.

M. de Turenne ayant fait camper ses troupes derriere la Somme entre Roye & Corbie, le Duc d'Yorck voyant la Campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au siége de Sainte Menehoult ; mais ayant été obligé de passer par Châlons sur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté sur tant de différens prétextes, que malgré ses empressemens la ville capitula avant qu'il put partir. Ce Prince accompagna le Roi de France au Château de Ham, à deux lieuës de Sainte Menehoult, où il fut avec Sa Majesté voir les approches & la bréche qu'on avoit fait au Corps de la Place avant qu'elle battît la chamade.

Fin du premier Livre. k**



MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

LIVRE SECOND.

DES GUERRES EN FLANDRE.

An. 1654. L'Armée de France commandée par M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, ne fut pas assemblée assez-tôt pour empêcher les Espagnols d'Assiéger Arras : ils investirent cette Place le trois de Juillet avec une armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choses nécessaires pour une entreprise de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foiblesse de la garnison, les détermina à ce siége; mais elle ne l'étoit pas assez pour empêcher que le Gouverneur ne put encore défendre ses dehors, quelques grands qu'ils fussent.

Les deux Généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jetter dans la Place : S. Lieu y entra le premier avec environ deux cens maîtres, & passa au-travers du quartier du Prince de Condé le premier ou le second jour après qu'elle fut investie. Deux jours après, le Baron d'Equancourt fit la même chose à la tête de trois cens chevaux par le quartier du Duc de Lorraine; & le Chevalier de Crequi avec le reste s'ouvrit peu de jours après le passage au-travers du quartier des Espagnols, avant que leurs lignes fussent achevées : on n'osa point tenter d'y faire entrer de l'Infanterie, à cause que la plaine qui regne à l'entour de la ville l'auroit aisément fait découvrir aux ennemis.

Une autre raison qui fit entreprendre le siége d'Arras, c'est que les François ayant commencé celui de Stenai, les ennemis espererent finir le leur, avant que celui-là fut achevé; & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on

ne feroit pas en état de les interrompre. En effet, l'armée du Roi étoit si foible, que n'osant se commettre dans un pays ouvert avec une armée si supérieure, elle se tint proche de Péronne jusques vers le seize de Juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient presque achevé leurs lignes : Le Duc d'Yorck y arriva avant qu'elle se mit en marche, pour servir en qualité de Lieutenant-Général sous M. de Turenne ; & prit son jour, suivant la datte de sa commission, comme le plus jeune qui servoit dans cette armée. AN. 1654.

Elle campa le premier jour de sa marche à Sains près de Sauchi-Cauchi entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieues de cette derniere Place : le lendemain elle marcha à Mouchi-le-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour se couvrir de quelque ruisseau, afin que si les ennemis venoient à lui, il put éviter le combat : il eut la précaution, en arrivant au ruisseau qui étoit à demi-lieuë de Mouchi, d'ordonner à l'armée d'y rester en bataille, & de ne le point passer que sur le soir. Il fut avec de la Cavalerie & des dragons reconnoître le terrain où il vouloit camper, & observer si les ennemis n'avoient pas dessein de l'attaquer. On passa le ruisseau fort tard, & on travailla toute la nuit à se retrancher avec tant de diligence, Cavalerie & Infanterie chacun devant soi, qu'on se trouva dès le lendemain en quelque maniere en état de défense : mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poste étoit très-avantageux ; le front proportionné au nombre des troupes ; le ruisseau couvroit la gauche & la Scarpe étoit à la droite ; & quand même les ennemis fussent venus attaquer l'armée avant qu'elle fut retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit assez bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le Duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, plusieurs personnes blâmer les Espagnols de ce qu'ils n'attaquerent point les François le premier jour qu'ils prirent ce poste. Quelques-uns ont prétendu que le Prince de Condé en fit la proposition ; mais cela n'est pas bien sûr : quoiqu'il en soit, on marcha avec la même précaution que si on eût été sûr que les ennemis eussent voulu combattre.

M. de Turenne avoit son quartier à Mouchi, où étoit la plûpart de son Infanterie : sa Cavalerie étoit campée sur deux lignes, & s'étendoit avec le reste de son Infanterie jusqu'au ruisseau. M. de la Ferté avoit le sien à la droite de tout en bas, du côté de la Scarpe au village de Peule, auprès duquel campoit une partie de son Infanterie : l'autre étoit à Mouchi, &

An. 1654. sa Cavalerie sur deux lignes entre l'un & l'autre village : le Corps de réserve étoit dans sa place ordinaire derriere le quartier de M. de Turenne qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui découvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe & celui où étoit le ruisseau ; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour, qu'après avoir essuyé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée sur cette hauteur, & pour assûrer davantage les deux extremités des lignes, on y avoit posté de l'Infanterie aussi-bien que dans le centre des aîles de Cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoya presque tous les soirs de gros partis de Cavalerie pour empêcher la communication des convois : car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fussent pourvûs abondamment de toutes sortes de provisions, autant que les armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un si grand Corps de troupes avoit toujours besoin de quelque chose ; soit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en voulussent une surabondance de provision. Dès que l'armée du Roi fût à Mouchi, ils détacherent continuellement des partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & d'autres Places voisines : on envoya inutilement des Partis pour les couper ; on n'avoit jamais le bonheur de les surprendre, parceque le Pays étoit trop découvert. Les Partis étoient rarement de moins de mille ou douze cens chevaux sous le commandement d'un Lieutenant-Général : ceux qu'on détachoit de l'armée de M. de Turenne se postoient ordinairement entre le Camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtés de petites gardes avancées qui alloient à la découverte ; & des sentinelles par tout pour n'être pas surpris. M. de la Ferté dont les Partis alloient entre les ennemis & Lens, faisoit observer la même chose ; mais ils ne furent pas plus heureux que les autres.

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne visitoit avec le Duc d'Yorck les gardes avancées, ils apperçurent une lueur soudaine & violente, semblable à celle de la poudre ; il sembloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté ; mais en avançant de ce côté-la pour s'informer de ce que ce pouvoit être, les sentinelles qui étoient sur la hauteur de Mouchi, qui avoient vû la même chose, assurerent que la chose s'étoit passée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginés, & qu'il falloit que ce fut auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un Régiment tout entier de Cavalerie de cent vingt maîtres allant de Doüai au Camp

des ennemis, & tous les Officiers aussi bien que les Cavaliers, portant chacun un sac de poudre en croupe, outre quatre-vingt chevaux chargés de grenades, que des paysans à pied conduisoient, avoient tous été brûlés, sans qu'on pût sçavoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triste spectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les visages hideux & défigurés, & le reste du corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérirent. Des partis qui coururent où ils avoient apperçû le feu, amenerent au Camp tous les hommes dans lesquels il y avoit encore quelque signe de vie, quelques chevaux des moins brûlés, & la paire de timballes qui appartenoit à ce Régiment. AN. 1654.

Le Duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un Lieutenant de Cavalerie, qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé : ce Prince ayant demandé à cet Officier par quel hazard il avoit le visage brûlé ; il répondit, que c'étoit par de la poudre, dans un tel tems, auprès d'Arras ; & le questionnant sur les particularités, il dit qu'étant à l'arriere-garde du Régiment, il apperçut un Cavalier qui avoit à sa bouche une pipe de tabac allumé, sur quoi il courut à lui, & la lui ôtant adroitement, il la jetta à terre, & donnant quelques coups de plat d'épée au Cavalier, qui étant yvre, mit le pistolet à la main, & le lui présenta ; qu'il se jetta promtement à bas de son cheval, appréhendant la suite, & que le Cavalier tirant en même-tems sur lui, il mit le feu au sac de poudre qu'il avoit derriere son cheval, qui en sautant le communiqua au sac du Cavalier, & successivement à tout le Regiment ; mais qu'étant pied à terre, il en échappa mieux que les autres, dont la plûpart furent tués sur le champ, & qu'il en fut quitte pour avoir le visage, les mains, & quelqu'autres parties du corps brûlées.

Le Marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis sous le commandement du Comte de Lorge ; mais le Comte se fit jour au travers des troupes du Marquis, le battit, prit trois ou quatre de ses Capitaines, ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des assiégeans avec le reste. Une autre rencontre fut beaucoup plus désavantageuse, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, Lieutenant-Général : il étoit en parti avec huit cens chevaux, & ayant été averti que les ennemis vouloient faire passer un convoi dans leur Camp par le chemin de . . . . il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un Corps des ennemis égal au sien, commandé par M. Droot, Colonel, qui ne sçavoit point que les François y étoient, & ses Cavaliers ayant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi,

An. 1654. ſans ſçavoir que Droot étoit ſi proche d'eux, ils ſe trouverent attaqués ſi inopinément & ſi bruſquement, que les deux premiers eſcadrons furent renverſés avant qu'ils puſſent monter à cheval : Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'eſcadron le plus proche, que les ennemis rompirent auſſi ; & ſans le Régiment de Beauveau qui tint ferme ; & battit le premier eſcadron des ennemis qui avoit fait le déſordre, tout le parti auroit été entierement défait. Cet avantage donna le tems aux aurres de ſe mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuſe, Droot ayant été bleſſé à celle du Régiment de Beauveau. Les ennemis ne ſçachant point la force du parti auquel ils avoient affaire, jugerent à propos de ſe retirer ; les François ne ſongerent point à les pourſuivre, & auroient crû s'être aſſez heureuſement tirés d'affaire, ſans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des bleſſés fut petit de part & d'autre ; il y eut plus de déſordre que de mal, & on peut dire qu'en cette occaſion les deux partis furent battus.

Le Duc d'Yorck étant allé en parti à ſon tour . . . . . . enleva un autre parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le Camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuſcade un peu devant le jour dans un village prochain ; il marcha auſſi-tôt de ce côté-là avec tout ſon parti, & approchant du village autant qu'il ſe pouvoit ſans être découvert, il envoya quelques Cavaliers pour les attirer hors de l'embuſcade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de ſe retirer ; ce qu'ils exécuterent avec tant d'adreſſe, que les ennemis ſe trouverent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'en apperçurent, tellement qu'il n'en échapa pas un qui ne fut pris.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient hors des deux Camps, les ennemis ayant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, pouſſerent le ſiége avec toute la diligence poſſible, & preſſerent la Place ſi vivement, que quelque vigoureuſe réſiſtance que fit M. de Mondejeu, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit ſecondé avec toute la bravoure imaginable par Meſſieurs de S. Lieu, de Créqui & d'Equancourt, les Eſpagnols ne laiſſoient pas de gagner tous les jours du terrain : ils étoient maîtres le . . . d'Août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le Gouverneur envoyoit ſouvent des Meſſagers pour informer de l'état de la Place, dont quelques-uns arriverent au Camp : un d'eux ayant avalé la lettre qu'il apportoit, envelopée dans un morceau de plomb,

afin qu'en cas qu'il fût pris, on ne pût rien trouver fur lui, & arrivant lorfqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit paffé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plufieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colere, *il faut éventrer le coquin* : ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut fi grande peur, qu'il rendit dans le moment fon plomb, & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jufqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Stenai. AN. 1654.

Arras n'étoit pas fi preffé qu'on l'avoit crû, fur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lefquelles ils mandoient en Flandre qu'ils feroient maîtres de la Place le jour de la S. Laurent au plus tard ; ce qui joint aux nouvelles qu'on eût en même-tems que le fiége de Stenai n'avançoit pas autant qu'on l'avoit efperé, & qu'ainfi il n'y avoit point d'apparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient employées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux Géneraux la réfolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes fans elles.

On continua fur ce pied les préparatifs, pour s'en fervir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux efcadrons & aux bataillons de fe fournir chacun d'un certain nombre de fafcines & de clayes dans deux jours : on fit cette provifion, parceque les ennemis avoient creufé devant les foffés de leurs lignes, fix rangs de trous d'environ deux pieds de diametre & de trois de profondeur, pour empêcher la Cavalerie d'en approcher, & on efperoit avec les clayes rendre ces trous inutiles : mais, comme on vient de le dire, ces craintes fe diffiperent par les nouvelles qu'on reçut du Gouverneur d'Arras, & par celles qu'on eut le jour fuivant du camp devant Stenay que la Place feroit bien-tôt prife.

Le . . . . . . d'Aouft on eut avis que le Maréchal d'Hocquincourt qui avoit fuccedé au commandement de l'armée depuis que M. Faber avoit pris Stenay, avançoit, & fouhaitoit d'apprendre s'il viendroit joindre la grande armée, ou s'il camperoit dans quelqu'autre lieu ; fur quoi on lui répondit que M. de Turenne avec quinze efcadrons iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec fa Cavalerie à un certain endroit, ils iroient enfemble reconnoitre un pofte fur le ruiffeau de Crinchon auprès de Rivieres, où on efperoit qu'en fe retranchant un peu, l'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt y feroit en fûreté.

Les deux Généraux fe rencontrerent le dix-fept d'Aouft à l'endroit dont on étoit convenu ; mais au lieu d'aller reconnoître le pofte, fur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol ;

AN. 1654. ſous le commandement de M. de Boutteville, ils marcherent dans le même inſtant avec toute leur Cavalerie pour le couper, & envoyerent ordre à l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, à ſon canon, & à ſes bagages, qui étoient alors auprès de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour les ſoutenir; mais en arrivant auprès de S. Pol on apprit que les ennemis ayant été avertis de la marche des troupes du Roi, avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux Généraux ne jugerent pas à propos d'aller plus loin : mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils réſolurent de s'emparer de S. Pol, où les ennemis avoient laiſſé quatre ou cinq cens cavaliers démontés, & d'attendre l'Infanterie pour l'attaquer, le poſte étant de conſéquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait paſſer ſûrement la plûpart de leurs convois. Cette Place leur ſervit pour ſe rafraîchir dans la communication continuelle qu'il y avoit eû entre leur armée & leurs garniſons circonvoiſines. Il étoit important de la prendre, & elle ne coûta que fort peu de tems & de peine; car dès que l'Infanterie & le canon furent arrivés, & les batteries dreſſées, les ennemis capitulerent,& ſi on ne ſe trompent, furent faits priſonniers de guerre.

Le lendemain, qui étoit le dix-neuf, l'armée retourna du côté des lignes, & campa à Aubigny, où étant arrivée de bonne heure, M. de Turenne,ſuivant ſa coutume, prit un eſcadron ou deux de Cavalerie, & marcha vers les lignes des ennemis; étant arrivé auprès d'un vieux camp des Romains, que les gens du païs appellent le camp de Ceſar, où la Scarpe & un petit ruiſſeau ſe joignent, il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée, qui s'étant retirée de l'autre côté du ruiſſeau lui donna la facilité de reconnoître à loiſir ce poſte, qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon : il le trouva ſi propre pour ſon deſſein, qu'il propoſa à M. d'Hocquincourt de s'en ſaiſir, le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivieres. Le lendemain on y marcha; M. d'Hocquincourt pour y être plus en ſûreté fit tirer une ligne depuis la riviere juſqu'au ruiſſeau, & trouvant que les ennemis avoient poſté environ cinq cens hommes dans l'Abbaye du Mont S. Eloy, qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette riviere, il réſolut de l'attaquer le jour ſuivant, malgré la proximité des lignes des aſſiégeans; afin que s'en étant rendu maître il pût d'autant plus les reſſerrer. Il paſſa pour cet effet de bon matin la riviere qui n'étoit pas profonde en cet endroit, & rangea ſes troupes en bataille entre l'Abbaye & les lignes, à la reſerve de l'Infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de

vouloir

vouloir défendre les murailles du dehors ; mais à l'approche de l'Infanterie ils les abandonnerent, se retirant dans le dedans de l'Abbaye qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne, & flanquée de tours rondes : On fit aussitôt dans la muraille du dehors des embrasures pour le canon ; mais comme on trouva qu'il étoit à une distance trop éloignée pour faire une exécution suffisante, on approcha une petite batterie qui n'etoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde ; on y conduisit du gros canon qui en peu d'heures fit une breche. Cependant les Gardes Françoises & Suisses s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres,& des murs d'un petit jardin jusqu'à la portée d'un pistolet du pied de la muraille principale, ils y attacherent le mineur, auquel on porta pendant qu'il se logeoit des planches pour se couvrir : & afin qu'il travaillât avec plus de sûreté, ils s'avancerent à découvert pendant un demi quart d'heure, faisant grand feu sur les trous de la muraille principale de l'Abbaye, par où les ennemis tiroient, & se retirerent ensuite sans avoir perdu que peu de monde. Le Régiment de la Marine trouva dans le même tems le moyen de se loger à la faveur d'une petite levée de terre contre la Tour, que le canon battoit, ce qui obligea les ennemis de capituler, & de se rendre prisonniers de guerre. M. d'Hocquincourt se retira ensuite au-dessous du ruisseau au camp de Cæsar, & M. de Turenne retourna à son camp avec ses quinze escadrons & deux Compagnies de Dragons. An. 1654.

Il résolut en chemin faisant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en descendant du Mont S. Eloy, & en étant approché à la demie portée du canon, il les cotoya toûjours à la même distance le long de la Scarpe, jusqu'à ce qu'il les eût observé autant qu'il le jugea nécessaire de ce côté-là ; cependant les ennemis firent grand feu de leur canon ; il n'y eut point d'escadron qui ne perdit deux ou trois hommes sans les chevaux ; & quelques vieux Officiers murmurerent de ce qu'on les exposoit ainsi pour rien, à ce qu'ils croyoient : c'est la seule fois que le Duc d'York ait entendu, pendant qu'il a servi dans les armées de France, blâmer M. de Turenne d'exposer son monde sans nécessité. Mais ces Messieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puisque ce fut dans ce tems-là qu'il choisit, en s'exposant lui-même aussi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua ; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne se seroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pû reconnoître toutes choses avec tant d'exactitude. Il avança si près avec quelques Officiers Volontaires, que le cheval de Milord Germain fut tué sous lui d'un coup de mous-

AN. 1654. quet tiré des lignes, dont la balle après avoir passé au travers du corps de cet animal, le blessa rudement à la jambe.

M. de Turenne remarqua que le quartier de Dom Fernando Solis étoit le moins fortifié, & le plus foible en monde, & résolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on descendoit du Mont S. Eloy, quelques Officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'exposoit beaucoup en allant si près des ennemis dans un païs découvert, & ils pouvoient compter jusqu'à un homme, sortir de leurs lignes, l'attaquer & le défaire. Il avoua qu'ils le pouvoient, qu'il n'auroit pas osé hazarder autant du côté du Prince de Condé; mais qu'ayant servi avec les Espagnols, il connoissoit leur flegme & leur coutume; qu'il étoit sûr qu'à son approche Fernando Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il envoyeroit au Comte de Fuensaldagne qui étoit Gouverneur des Armes; que le Comte iroit lui-même, ou en envoyeroit avertir l'Archiduc, qui ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé, dont le quartier étoit directement opposé au sien, d'y venir déliberer dans un conseil qu'il feroit assembler pour résoudre ce qui étoit à faire; & que pendant que ces consultations se feroient entre tant de personnes différentes, on auroit loisir de reconnoître leurs lignes sans autre danger que celui du canon, & de se retirer. Tout se passa comme M. de Turenne l'avoit prévû; les Espagnols observerent toutes ces formalitez, & résolurent dans leur conseil de l'attaquer quand il n'en étoit plus tems; le Prince de Condé a dit depuis au Duc d'Yorck toutes ces particularitez.

Les Généraux reçûrent une lettre du Gouverneur, par laquelle il les avertissoit qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâterent la résolution qui fut prise d'attaquer les lignes: on ne s'y seroit jamais déterminé sans M. de Turenne, qui n'avoit en vûë que le bien public & le service du Roi, au lieu que la plûpart des autres Officiers Généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs interêts particuliers, qui les firent se déclarer ouvertement contre ce dessein, & opposer tontes les raisons dont ils pûrent s'aviser. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt, Gouverneur de Peronne, M. de Navailles Gouverneur de Bapaume, M. de Bar Gouverneur de Dourlans, & presque tous les autres, à la reserve du Duc d'Yorck & du Comte de Broglio, regardoient cette entreprise comme un coup de désespoir, & ne l'approuvoient point, prétendant se disculper si l'entreprise ne réussissoit pas, en disant qu'ils avoient été d'un sentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & ses Officiers proposerent de ne faire qu'une simple

tentative sans pousser l'affaire, comme un expédient pour sauver l'honneur de l'armée, ne croyant pas qu'il fût possible de réussir. M. de la Ferté après même que la chose fut résoluë, envoya un Trompette à M. de Turenne, dans le dessein de l'intimider, comme il parut par la maniere dont il s'y prît : le Trompette entra brusquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il soupoit avec plusieurs Officiers, & dit tout haut que son Maître l'envoyoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vû dans les lignes des ennemis d'où il revenoit ; qu'il se croyoit obligé en conscience de lui en faire un rapport fidel, que les ennemis avoient considerablement élevé leurs retranchemens : que le fossé extérieur seroit très-difficile à passer ; que par de-là ils avoient creusé tout le long plusieurs rangs de trous, dans les intervalles desquels ils avoient fiché des pieux ; que les lignes étoient bien bordées de troupes pour les défendre. M. de Turenne lui commanda de se retirer, lui disant que si ce n'étoit le respect qu'il avoit pour son Maître, il l'auroit fait mettre aux fers pour avoir parlé de la sorte. Cette description faite ainsi publiquement, auroit pû effrayer ceux qui l'entendirent, s'ils n'en avoient connu la source & le motif : mais de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler la fermeté de M. de Turenne, & leur foiblesse le confirmoit d'autant plus dans sa resolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrerent à ne faire qu'une tentative, qu'au lieu de sauver leur réputation elle seroit en effet tout contraire ; puisqu'en faisant une fausse attaque sans la pousser, il seroit visible à tout le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre, & on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement deux ou trois cens hommes qu'on y perdroit. Il representa qu'en poussant l'affaire tout de bon on n'attaquoit pas un seul endroit des lignes avec moins de quinze bataillons de front ; que quelques-uns ne trouveroient aucune opposition, ou tout au plus un petit nombre de gens dispersés, qui n'étant point capables de résister, on pourroit s'établir, & donner lieu aux troupes prochaines, qui n'auroient pû forcer le côté qui leur étoit opposé, d'entrer par le même endroit, & d'y faire un passage à la Cavalerie ; qu'en attaquant la nuit aucun quartier des ennemis n'oseroit venir au secours d'un autre ; que chacun craignant pour soi à cause des fausses attaques, personne n'hasarderoit de quitter son terrain, & ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à la pointe du jour, avant lequel on se seroit fait un passage au travers de leurs lignes ; que la seule chose qu'il appréhendoit étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque désordre en marchant aux ennemis ; mais qu'il étoit sûr que si on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manqeeroit point de les

An. 1654.

An. 1654. forcer ; ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raifons, c'eft que la Cour vouloit abfolument qu'on entreprit le fecours : il fut enfin réfolu malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient oppofés. Le jour fut pris pour la veille de S. Loüis, & quoiqn'il n'y eut que les trois Généraux qui le fçuffent, toute l'armée eut ordre de fe tenir prête, de fe pourvoir de fafcines, de clayes, & de toutes les chofes néceffaires pour cette entreprife. On fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque efcadron pendant plufieurs jours ; jamais il ne s'eft vû dans une armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confeffions & communions.

Peu de jours avant l'attaque M. de Turenne ne perdoit aucune occafion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il s'y falloit prendre, & de la réfiftance qu'on pourroit probablement trouver. Il les inftruifoit de ce qu'il falloit faire, fuivant les différentes occafions, & les accidens qui pourroient arriver ; il leur recommanda fur tout de tenir les foldats en bon ordre, quand ils feroient entrez dans les lignes ; de ne les point laiffer avancer trop vite, parce que ce feroit le moment le plus chatoüilleux, & le tems de crife ; d'obferver une grande attention & une exacte difcipline, y ayant plus de danger d'en être chaffé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il falloit s'attendre que toutes les forces ennemies des quartiers voifins du lieu qui feroit forcé, y tomberoient fur les attaquans ; qu'il ne falloit point fonger d'aller droit à la ville, qu'il falloit au contraire marcher le long de la ligne, & en chaffer les ennemis, avant que d'aller aux amis : On pourroit croire que c'eft de cette maniere d'entretiens des Généraux, que les hiftoriens leur font faire de grandes & de longues harangues fur le point de donner les batailles, lorfqu'ils y fongeoient le moins : au lieu que ces difcours familiers, comme ceux que faifoit M. de Turenne aux Généraux & aux Officiers, paroiffent bien plus utiles, & inftruifent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaircir. Le Duc d'York eft témoin que M. de Turenne en ufa ainfi, mais il ne fçait pas fi les deux autres Généraux firent la même chofe de leur côté.

Tout ce qu'il y avoit de perfonnes de qualité à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une fi grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humieres avec M. de Turenne, où fe trouvoit auffi le Duc d'Yorck, demanderent de voir les lignes des ennemis ; M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de fes lignes, qu'on apperçut un Parti

qui en pourſuivoit un des ennemis qui étoit tombé ſur les fourageurs qui retournoient au Camp : M. de Turenne les ayant obſervé, ordonna à ces Meſſieurs de ſe mettre entre les fuyards & leurs lignes pour les couper, & commanda en même tems à la Garde avancée de les ſoutenir ; mais les ennemis étant bien montés gagnerent leur garde avant qu'on pût les joindre ; & comme on les ſuivoit toujours, ils rentrerent dans leur Camp & abandonnerent quelques ſoldats qui coupoient des faſcines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit priſonniers. M. de Turenne ſe ſervit de cette occaſion pour reconnoître cet endroit de leurs lignes qu'il n'avoit pas encore vû ; mais il ne put y arrêter long-tems, à cauſe du grand feu de leur canon & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval : c'étoit le quartier du Prince de Condé. On ſe retira ; on marcha vers le Château de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieuë, dans lequel on avoit de l'Infanterie ; & en deſcendant la hauteur, on apperçut à environ une lieuë l'eſcorte des fourageurs qui étoit de douze eſcadrons, commandée par M. de l'Iſlebonne qui retournoit au Camp ; & voyant en même tems de la Cavalerie ennemie ſortir des lignes, M. de Turenne ſe détourna un peu de ſon chemin & marcha vers M. de l'Iſlebonne à qui il envoya ordre de venir à lui avec toute la diligence poſſible ; eſperant, ſi les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler : car outre l'eſcadron de la Garde, il avoit encore avec lui environ ſoixante-dix Officiers & Volontaires ; mais les ennemis reſterent ſur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le Prince de Condé y vint lui-même avec environ quatorze eſcadrons, & M. de Turenne voyant qu'ils ne ſuivoient pas plus loin, envoya ordre à M. de l'Iſlebonne de retourner au Camp, renvoya l'eſcadron de la garde à ſon poſte, & s'en alla avec les Officiers & Volontaires au Château de Neuville. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il ſe détacha quelques coureurs de la hauteur où le Prince de Condé étoit encore pour gagner le haut d'une autre éminence ſur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir quelles forces il avoit derriere lui ; ce qu'ayant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis pûſſent voir qu'il n'étoit ſoutenu de perſonne, il ordonna à une dixaine de Volontaires d'aller à eux : MM. Germain, Berklei, Biſcara, Trigomar étoient de ce nombre : le reſte de la troupe eſcadrona ſur la montagne & fit face à l'ennemi : mais les jeunes Volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, ſuivirent ces cavaliers écartés plus loin qu'ils ne devoient, juſqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le Prince

AN. 1654.

An. 1654. de Condé détacha aussi-tôt un escadron qui étoit le Régiment d'Estrées à la tête duquel étoit le Duc de Wirtemberg pour leur couper la retraite ; ce qui obligea M. de Turenne de détacher son petit escadron pour les dégager : il fit courir derechef après M. de l'Isle-bonne pour lui ordonner de venir à lui, & envoya le même ordre à l'escadron de la garde. Ce fut tout ce qu'on put faire pour débarasser les Volontaires ; mais pour les sauver, il falloit charger le Duc de Wirtemberg dont on défit l'escadron, malgré l'inégalité du nombre. On le poursuivit en bas dans une petite prairie & sur une petite hauteur, où ses cavaliers faisant volte-face, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les poursuivans, dont il y eut quelques-uns de tués. Les ennemis reprirent courage & chargerent une seconde fois avec tant de vigueur, que le petit escadron plia, fut poussé & obligé de tourner le dos. L'escadron de la garde qui en retournant à son poste avoit vû le commencement de l'action, arriva au secours ; aussi-tôt le Duc d'Yorck & M. de Joyeuse se mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc : mais à peine eurent-ils commencé, que tout l'escadron s'enfuit & les laissa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs domestiques : dans le même moment, M. d'Arci Gentilhomme de qualité ayant eu son cheval tué sous lui, on tâcha de le dégager ; le Duc d'Yorck l'appella ; mais voyant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il put pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joyeuse fissent leurs efforts pour le mettre à couvert : ce fut en vain ; & pour s'y être opiniâtrés trop long-tems, ils furent en grand danger d'être pris, ne se sauverent qu'avec peine, & M. de Joyeuse eut le malheur de recevoir un coup de mousquet au travers du bras, dont il mourut ensuite. Le Duc d'Yorck se tira d'affaire sans aucun mal ; Mylord Germain pensa être pris en tâchant de sauver un Gentilhomme nommé Beauregard dont le cheval avoit été tué ; il voulut le prendre en croupe sur le sien ; mais le cheval ne voulant point porter double, se cabrant & bondissant il fut jetté bas, Germain lui dit de se tenir à son étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis ; mais étant poursuivi de trop près, il fut obligé de le laisser, & Beauregard fut fait prisonnier. M. Berklei aida à sauver M. de Castelnau, dont le cheval ayant reçu cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis, ce que Berklei ayant remarqué, il descendit de son cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Castelnau & eut beaucoup de peine à se sauver. On fut poursuivi une demi-lieuë par les ennemis, jusqu'à ce que M. de l'Isle-bonne arriva enfin avec ses douze escadrons ;

les ennemis qui l'apperçurent eurent le tems de se retirer sans être obligés de courir. Outre d'Arci & Beauregard, il y en eut d'autres faits prisonniers, & presque tous les Pages qui portoient les manteaux de leur maître; mais il y eut peu de tués & de blessés. . . . . AN. 1654.

Toutes choses étant prêtes pour l'attaque des lignes, il fut résolut de faire le principal effort sur les quartiers de Fernand Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du Prince de Condé : ce quartier étoit au Septentrion au-dessus de la ville & joignoit celui du Comte de Fuensaldagne. Pour favoriser ce dessein, il avoit ordonné trois fausses attaques en trois différens endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquième d'Août. Pour éxécuter cette grande entreprise, M. de Turenne & M. de la Ferté commencerent à passer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté. Comme le soleil se couchoit, c'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'armée, quoiqu'il y eut loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La premiere ligne d'Infanterie passa le pont qui étoit sur la gauche de tout & le plus près des ennemis : la Cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là : sur le troisième, le Corps de réserve de Cavalerie & d'Infanterie ; & sur le quatrième pont passa l'artillerie avec tout ce qui en dépend : de cette maniere, en faisant seulement face sur la gauche, l'armée se trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit ses pionniers & ses détachemens à la tête, & chaque Cavalier avoit derriere soi deux fascines pour les porter à l'Infanterie, quand elle en auroit besoin. Le bagage eut ordre de ne point bouger du Camp jusqu'à ce qu'il fit grand jour : on n'y avoit point laissé de troupes, & il devoit suivre comme il pourroit.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre & d'éxactitude, qu'on arriva précisément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec ses troupes : on ne fit dans tout le chemin qu'une alte qui ne dura pas long-tems ; on ne donna aucune allarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'armée, & les mousquetaires cacherent soigneusement leurs méches allumées. Le Duc d'Yorck eut la curiosité d'avancer à quelque distance de l'Infanterie pour découvrir s'il paroîtroit du feu, & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille, on s'étendra principalement sur les particularités des troupes que conduisoit M. de Turenne : il divisa également les huit Lieutenans-Généraux entre

AN. 1654. la Cavalerie & l'Infanterie qui en avoit chacune quatre; il en posta trois à la premiere ligne d'Infanterie composée de cinq bataillons. Le Comte de Broglie commandoit Picardie & les Suisses, qui étoient les deux bataillons de la droite : M. de Castelnau menoit les bataillons de Plessis & de Turenne qui avoient la gauche, & M. du Passage celui de la Feuillade qui étoit au centre de la Cavalerie qui les devoit soutenir au nombre d'environ vingt-quatre escadrons, M. de Bar menoit la droite derriere M. de Broglie. Le Duc d'Yorck étoit à la gauche derriere M. de Castelnau, & M. d'Eclinvillers étoit au milieu ; M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faisoient le Corps de réserve d'Infanterie, & celui de huit escadrons de Cavalerie étoit sous les ordres de M. de l'Isle-bonne.

M. de la Ferté qui s'étoit mis à la gauche avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derriere, & son Corps de réserve n'étoit que de Cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite avoit quatre bataillons soutenus d'une ligne de Cavalerie, derriere laquelle étoit une seconde ligne d'Infanterie, de quatre autres bataillons avec quelque Cavalerie sur les aîles, & un petit Corps de réserve qui n'étoit que de trois ou quatre escadrons.

Il devoit y avoir trois fausses attaques : la premiere composée des troupes de M. de Turenne étoit de deux bataillons des Régimens d'Yorck & de de Dillon & six escadrons, le tout commandé par M. de Traci qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du Prince de Condé sans être découvert, de ne point donner qu'il n'entendit qu'on avoit attaqué du côté de M. de Turenne,& alors de marcher droit à la barriere de ce côté-là qu'on lui avoit montré quelques jours auparavant, & de tâcher de s'ouvrir un passage pour entrer dans la ville. La fausse attaque des troupes de M. de la Ferté, commandée par M. de la Guillottiere devoit tomber sur le quartier du Comte de Fuensaldagne avec deux bataillons, six escadrons, deux Compagnies de Dragons & deux piéces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre, n'étant que de quatre escadrons commandés par M. de S. Jean qui devoit la faire du côté du Duc de Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé au rendez-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arriveroient incessament, & le pria de différer l'attaque d'un moment : M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vû qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt, & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées ; & les siennes étant rangées, il les conduisit lui-même à cheval pour attaquer. La

La nuit étoit belle, le tems serein; la lune qui avoit éclairé pendant la marche se coucha dans le moment qu'on arriva au lieu destiné : elle avoit à peine disparu, que la nuit devint obscure & qu'il se leva un petit vent frais qui empêcha les ennemis de rien voir ni de rien entendre : ils ne sçurent rien de la marche, jusqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'Infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les meches allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les soufflant, les faisoit flamber au milieu des ombres de la nuit, & les soldats qui marchoient serrés venant à s'entrechoquer, le feu en sortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumiere. Aussi-tôt que les ennemis l'apperçurent, ils tirerent trois coups de canon & allumerent des fallots le long de la ligne. L'Infanterie fit aussi-tôt son attaque; mais sans la vigueur des Officiers qui les menoient, & la Cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire, ils ne se seroient point acquittés de leur devoir avec cette bravoure dont jusques-là le Duc d'Yorck avoit toujours été témoin; car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occasion : ils marcherent néanmoins sans s'arrêter jusqu'au pied des lignes où ils ne trouverent point autant de résistance qu'ils se l'étoient imaginé. Les cinq bataillons se rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient destinés à faire des passages pour la Cavalerie y travaillerent aussi-tôt : chaque escadron, après avoir porté ses fascines au pied des trous qui lui étoient opposés, où l'Infanterie les prenoit pour combler les deux fossés, faisoit volte-face & alloit se mettre en bataille à quarante pas en arriere, attendant pour avancer quand les passages seroient faits. Dans cet entre-tems, un homme vint dire à l'oreille du Duc d'Yorck à la gauche de l'attaque, que M. de Turenne étoit blessé & que les affaires n'alloient pas bien sur la droite; surquoi, pour encourager l'Infanterie & leur faire connoître que la Cavalerie étoit près d'eux, ce Prince donna ordre aux Timballiers & aux Trompettes des escadrons, à la tête desquels il étoit, de battre & de sonner; ce qui fut ensuite éxécuté par le reste de la Cavalerie, & anima beaucoup l'Infanterie; mais son escadron & celui qui étoit auprès en souffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan sur la gauche, firent grand feu sur l'endroit où ils avoient entendu le bruit, & le Timballier de l'escadron où il étoit fut le premier tué. Ce fut alors que M. de la Ferté qui n'avoit pas mis ses troupes en ordre aussi-tôt que M. de Turenne, commença son attaque : mais soit qu'il fut moins heureux, soit qu'il trouvât

An. 1654. plus de résistance, quoique les Officiers eussent mené l'Infanterie avec beaucoup de résolution jusques dans le fossé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repoussés, s'ensuirent & chercherent à se mettre à couvert de la Cavalerie que commandoit le Duc d'Yorck.

Le désordre fut fort grand, les Officiers d'un côté se plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs soldats, & ceux-ci croyoient qu'ils avoient suivi leurs Officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent battus & que la Cavalerie souffrit beaucoup de leur mauvais succès; car le feu des méches de l'Infanterie attira sur les cavaliers toute la mousqueterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependant l'Infanterie de l'attaque de M. de Turenne ayant achevé un passage pour la Cavalerie, & le Régiment qui porte son nom ayant trouvé une barriere qu'il ouvrit & qui lui épargna la peine de faire un autre passage, M. de Turenne qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinvillers de passer le premier avec quatre escadrons que le Duc d'Yorck devoit soutenir; il y entra avec les trois premiers, & comme le quatrième y entroit aussi, ceux qui avoient battu l'Infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arriverent à cette barriere, & n'y voyant que cet escadron qui entroit, ils firent sur eux une décharge de mousqueterie & jetterent quantité de grenades; & Bodervitz Colonel Allemand qui le commandoit & son Major ayant été blessés, cet escadron fut repoussé & les ennemis fermerent la barriere sur le Duc d'Yorck, qui ne pouvant point passer, marcha sur la droite le long de la ligne, jusqu'à ce qu'il trouva un autre passage par lequel il entra à la tête du Régiment de Cavalerie de Turenne, qui dans cette occasion ne faisoit que deux escadrons; & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-Bois Colonel de la Feuillade, s'étoit avisé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour observer à la faveur de cette lumiere, si les ennemis étoient encore en bataille derriere: ils y avoient effectivement quelque Cavalerie, mais l'obscurité les empêcha réciproquement de se découvrir, & ce Prince passa près d'eux sans en être vû avec deux escadrons; mais le troisième qui étoit du Régiment de Beauveau tomba sur eux, les battit & prit leur Colonel qui étoit le Marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître; le Duc d'Yorck avançant toujours, pénétra juspu'à la contrevallation, où ne trouvant point de passage vers la ville, il la cotoya, l'ayant toujours à sa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la riviere au-dessus de la ville qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Fernand Solis, &

trouvant que personne n'étoit encore entré dans le quartier de Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de passer le pont & d'y aller; ce qu'il entreprit avec les deux escadrons de Turenne seulement, le reste des troupes qui devoient le suivre s'étant égarées. Il avança jusqu'à la tente du Prince François de Lorraine sans trouver aucune opposition, & ce ne fut que de-là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq escadrons des ennemis en bataille sur une hauteur à la portée du mousquet, sur quoi il fit alte jusqu'à ce qu'il lui vint du secours, rangea ses deux escadrons sur un front qui occupoit la distance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes, & envoya trois ou quatre personnes pour chercher & lui amener la Cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit, le Duc de Buckingam vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pousser la victoire & charger cette Cavalerie qui étoit devant lui: ce Prince répondit, qu'il ne vouloit pas recevoir un affront & se commettre témérairement; que ce qu'il voyoit d'ennemis étoit double de son nombre, sans ce qu'il pouvoit y avoir derriere la hauteur sur laquelle ils étoient: qu'en avançant, si on étoit battu, les ennemis se rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de passer, les romproient, & que par ce moyen ils se sauveroient eux & leur bagage; que s'ils venoient le charger où il étoit, la partie seroit bien égale, parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc, outre qu'il avoit l'avantage du terrain: en un mot, qu'il attendoit à tout moment de la Cavalerie, & que quand elle arriveroit, il iroit charger les ennemis. Les importunités de Buckingam ne servirent de rien; le Duc d'Yorck resta ainsi quelque tems en présence des ennemis, se regardant l'un l'autre, & la Cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques-uns de ses Cavaliers s'étant écartés tomberent sur la tente du Prince François, où ils trouverent outre sa vaisselle, de l'argent qu'il y avoit pour un mois de paye de ses troupes. On pensa le payer bien chérement: car les autres Cavaliers entendant le bruit que faisoient leurs camarades en prenant cet argent, quitterent les rangs l'un aprés l'autre pour aller partager le pillage, malgré les défenses & les menaces de leurs Officiers qui seuls resterent auprès du Prince; ce qui se passant à la vûë des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'être chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoyé pour lui amener de la Cavalerie, il crut qu'il étoit nécessaire d'y aller lui-même, il recommanda à M. de Montailieur Lieutenant Colonel de Turenne de tenir bon sur la hauteur jusqu'à son retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le second escadron de Villequier qui alloit

AN. 1654.

AN. 1654. vers la ville ; il l'arrêta, & se mettant à la tête il repassa ; mais à peine la queüe de l'escadron avoit passé le pont, & la tête commencé à escadronner au bout d'une petite chaussée, que la Cavalerie qu'il avoit laissé pour faire face à l'ennemi descendit la hauteur en désordre, ce qui donna si fort l'épouvante à l'escadron de Villequier, qu'ils prirent aussi la fuite sans qu'il fut possible de les arrêter. Le Duc d'Yorck se trouvant ainsi abandonné & voyant quatre escadrons de l'autre côté du pont, le repassa dans l'intention de revenir & de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pû conduire au pont, le Maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute sa Cavalerie & plusieurs escadrons des deux autres armées qui commençoient à le passer : il jugea qu'il y auroit assez de Cavalerie de ce côté-là, & au lieu de les suivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la ville vers le quartier du Comte de Fuensaldagne avec ses quatre escadrons, deux desquels étoient de Gendarmes commandés par M. de Schomberg, & les deux autres le Régiment de Gesvres sous M. de Querneux. Etant arrivé sur une hauteur d'où il pouvoit voir tout autour de soi, il découvrit sur une autre hauteur entre les deux lignes plusieurs escadrons de Cavalerie en bataille qui faisoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis ; mais voyant un escadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Legers du Roi ou pour ses Gendarmes ; surquoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faisoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y ayant sur sa gauche une hauteur qui l'en empêchoit ; mais en arrivant en bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un Officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre incessamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faisoient face, & qu'il avoit grand besoin d'être renforcé. Le Prince retourna sur ses pas, joignit fort à propos avec ses quatre escadrons M. de Turenne, qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écarté, & qui n'étoient bons que pour faire montre.

Il est à propos de rapporter ici comment ce Général se trouvoit en cette posture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté ayant été repoussé dans son attaque, entra, comme il a déja été dit, par l'endroit où on avoit passé avant lui, & ayant dessein de faire quelque chose de considérable, il se mit à la tête de dix ou douze escadrons, partie de ses troupes & les autres de celles de M. de Turenne. Il étoit déja grand jour,

& il marcha entre les deux lignes vers le quartier du Comte de Fuenſaldagne : il avança dans le même-tems avec de l'Infanterie de ſes troupes & de celles de M. de Turenne, parmi leſquelles étoit le bataillon des Gardes Françoiſes, qui étoit de l'armée de M. de la Ferté ; mais il venoit fort en déſordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la Cavalerie ennemie en bataille, qui ne bougeoit pas ; M. de la Ferté l'ayant apperçuë, deſcendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer : M. de Turenne qui arriva dans cet entretems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainſi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter, mais il étoit trop tard ; tout ce qu'il pût faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le ſuivoient, & de rallier celui des Gardes : il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que la Ferté ne ſe fit battre, & qu'après cela il n'eut lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrain où il ſe trouvoit. La choſe arriva comme il l'avoit prévû : M. de la Ferté fut battu ; & dans le même-tems que les ennemis le chargerent, ils détacherent de la Cavalerie pour diſſiper l'Infanterie qui étoit entre les lignes ; ils en taillerent la plûpart en piéces, prirent pluſieurs Officiers aux Gardes ; mais ils ne pourſuivirent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer ſur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire ſe retirerent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté. An. 1654.

Les affaires étoient dans cet état, quand le Duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, & d'étendre ſes eſcadrons ſur la gauche de ceux qui y étoient en bataille ; il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, ſi les ennemis pouvoient raſſembler de l'Infanterie, qu'ils ne vinſſent leur donner de l'occupation, y ayant peu de fond à faire ſur celle qu'ils avoient avec eux : il lui demanda enſuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu ſon Régiment de Cavalerie, & ce Prince lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & aux autres avec leſquels il s'étoit rencontré. Dans ce même tems environ ſept piéces de canon étant entrées dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques eſcadrons, & on tira ſur les ennemis avec ſuccès. Il n'étoit pas néanmoins ſans inquiétude, appréhendant toûjours qu'ils ne vinſſent avec de l'Infanterie ; car voyant le peu d'ordre qu'obſervoit ſa Cavalerie, & preſque toute l'Infanterie en confuſion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point ſans ſujet qu'il crai-

An. 1654. gnoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes; mais cette inquiétude ne dura pas long-tems après que le canon eût commencé à tirer; car soit que les ennemis ne trouvassent point la place tenable où ils étoient, soit pour quelqu'autre raison, ils ne jugerent pas à propos d'y rester; environ demie heure après qu'on eût tiré sur eux le premier coup de canon, ils se retirerent: on vit néanmoins une fois paroître leur Infanterie; mais elle disparut aussi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la Cavalerie se retirât.

Le Duc d'Yorck a sçû depuis par des personnes qui étoient avec le Prince de Condé, qui fut l'homme qui donna tant d'inquiétude à M. de Turenne, & le seul des Généraux ennemis qui fit ce qui se passa de plus considérable, qu'il eut dessein, s'il avoit pû rencontrer deux bataillons d'Infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit crû; qu'il avoit une fois ramassé ceux qu'on vit paroître; mais qu'étant venus à la portée du canon, il fut impossible de les faire avancer. C'est une chose digne de remarque, que ces deux grands hommes, sans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fussent en présence, le jugerent néanmoins, & le crurent sur leur conduite mutuelle. M. de Turenne assura que le Prince de Condé étoit sur l'autre hauteur; parceque tout autre auroit poussé les troupes qu'il battit, d'une autre maniere: le Prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, & que si ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit assurément chargé.

Cette même considération empêcha M. de Turenne de poursuivre le Prince de Condé quand il se retira, & de le presser sur son arriere-garde; il se contenta de ce qui s'étoit passé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puisque son principal dessein étoit exécuté; mais M. de Bellefonds avec quelque Cavalerie de la garnison de la Place, n'eut pas la même discrétion; il voulut faire quelque expédition sur l'arriere-garde du Prince, pendant qu'il passoit la riviere pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il fut reçu si vertement, qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le Prince passa à son aise; le reste des troupes prit exemple de ce mauvais succès, & ne voulut plus hazarder de le charger. Après qu'il eût passé au travers du vieux Camp de M. de Turenne, il rallia ses troupes écartées derriere le ruisseau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauverent à Douai avec un escadron ou deux tout au plus; ils passerent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domestiques de M. de Turenne, & si on y avoit laissé seulement un esca-

dron, on auroit pû probablement le prendre prisonnier. An. 1654.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arriverent au rendez-vous que comme le jour commençoit à poindre ; il insulta les lignes sur la droite de l'endroit par où le Duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de résistance : la principale occupation de son Infanterie fut de faire un passage pour sa Cavalerie, à la tête de laquelle le Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il passa pour entrer dans le quartier de Lorraine, après que le Duc d'Yorck en fut sorti. La plûpart de la Cavalerie des deux autres armées le suivit, & il ne trouva point d'opposition qu'en arrivant au ruisseau, qui séparoit le quartier de Lorraine de celui du Prince de Condé ; il y trouva M. de Marsin en bataille de l'autre côté avec plusieurs escadrons, qui l'arrêterent un tems considérable : les ennemis avoient de l'Infanterie ou des Carabiniers qui défendirent le passage si long-tems, que la plûpart de l'Infanterie de ce quartier-là eut le loisir de se sauver ; & lorsque la Cavalerie qui étoit sortie de la ville l'obligea de se retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il sortit des lignes sans être rompu, se servant toûjours de ses Fantassins ou de ses Carabiniers, comme il avoit fait au ruisseau : en sortant des lignes, il les plaça derriere, d'où ils tirerent sur la Cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenuë en respect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marsin se retira en bon ordre, & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit son monde, comme il a déja été dit.

Environ dans le même-tems que M. de Marsin faisoit sa retraite, M. de Mondejeu, Gouverneur d'Arras, étant sorti de la Place, quelques vieux Officiers l'ayant apperçu, le prierent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parceque M. d'Hocquincourt & les autres Officiers Généraux qui étoient présens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir ; mais il le refusa absolument, disant qu'il n'étoit venu là que comme Volontaire ; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il prétendît en aucune maniere partager la gloire de ce jour avec ceux à qui seuls il appartenoit de conduire leurs troupes ; qu'à son égard, il avoit acquis assez de réputation dans la résistance que sa Place avoit faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre service à ceux qui l'avoient secouru avec tant de bravoure.

Il reste à faire un détail de ce qui se passa aux fausses attaques ; celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt suivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de considérable, sinon que la premiere eut la meilleure partie du butin, qui se trouva dans le quartier du Comte de

AN. 1654. Fuenſaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M. de Turenne ne fut pas ſi heureuſe ; M. de Traci qui la commandoit, ſuivant exactement ſes ordres, eut un ſort bien different ; car lui ayant été ordonné de marcher ſans bruit dans un fond à la demie portée du canon des lignes, & d'y reſter ſans rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turenne auroit commencé la ſienne, dont on ſuppoſoit qu'il devoit entendre le bruit ; il arriva tout autrement à cauſe que le vent étoit contraire & aſſez grand ; il ne put rien entendre, & le jour étant venu, il ſuppoſa que quelque accident avoit empêché l'exécution du deſſein ; il réſolut néanmoins de reſter encore quelque tems dans ſon poſte, & vit enfin de la Cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoyoient à la découverte : peu de tems après il apperçut un ou deux eſcadrons, qu'il prit pour la garde avancée qui alloit à ſon poſte ; mais en voyant ſortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber ſur lui ; ſur quoi il donna ordre à ſes deux bataillons de ſe ſauver de leur mieux dans le Château de Neuville, qui étoit proche, & avec ſa Cavalerie il ſe retira vers Bapaume : il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'appercevoir de ſon erreur ; l'Infanterie qui s'étoit retirée dans le Château la reconnut plutôt que lui ; ils remarquerent que la plûpart de la Cavalerie du quartier de Lorraine, & pluſieurs de celui du Prince de Condé, ſe retiroient par le chemin qui conduit à Cambrai : ils détacherent les Aide-Majors de chaque Régiment, avec chacun cinquante hommes, pour eſcarmoucher contre les ennemis dans leur paſſage ; mais s'étant trop avancés, la Cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre ; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes : on ne perdit aucun Général ; il n'y eut de Colonel que M. de Puymarais, qui l'étoit de Cavalerie, qui fut tué : il étoit fils de M. de Bar, Lieutenant-Général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de Capitaines. L'eſcadron d'Eclinvilliers qui avoit ſi mal fait deux ou trois jours auparavant, lorſque M. de Joyeuſe fut bleſſé, fut le plus maltraité ; il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il ſe fit battre ; & voulant apparemment rétablir ſa réputation, il chargea alors ſi vigoureuſement, que les autres ayant plié avant lui, il ſouffrit beaucoup plus, & la plûpart de leurs Officiers furent tués ſur la Place : le nombre des bleſſés ne fut pas grand ; M. de Turenne reçut une contuſion & un coup de mouſquet dans ſes armes, & eut un cheval tué ſous lui. On ne ſe ſouvient point que

que hors M. de Broglie, qui eut la cuisse percée d'une balle, il n'y eut aucun des autres Généraux blessés ; peu d'Officiers subalternes le furent. Les Volontaires se tirerent heureusement d'affaire ; il n'y eut que le Marquis de Brevauté & la Clotte qui furent grièvement blessés, & en moururent ; ils étoient avec le Marquis d'Humieres, qui fut attaqué vivement par un escadron des ennemis : Biscara & quelques autres furent fort blessés, de même le Chevalier de S. Gé & d'autres Officiers de son Régiment. AN. 1654.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs Généraux de blessé & pris que le Baron de Bryolle, un des Maréchaux de Camp du Prince de Condé : c'étoit un brave vieillard, qui bien qu'il eut le malheur d'être pris en combattant contre son Roi, montra néanmoins peu de jours avant mourir, qu'il n'étoit point rebelle dans son cœur, & qu'il ne l'étoit que par accident : il envoya chercher son fils, qui avoit été fait prisonnier avec lui, lui dit quelques heures avant d'expirer, comment il avoit été entraîné dans le méchant parti, & lui commanda sous peine de sa malediction, de ne se laisser jamais séduire, sous quelque prétexte que ce pût être, à prendre les armes contre son Souverain : cette exhortation d'un pere mourant le toucha si vivement, qu'il protesta vouloir être bon Sujet ; sur quoi il fut mis en liberté.

On fit environ trois mille prisonniers ; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine ; ils étoient dans une redoute, où ils se trouverent envelopés : on trouva soixante-trois piéces de canon dans les lignes, de toute sorte de calibre, & tout ce qui appartenoit à un si grand train d'artillerie, tout le bagage des ennemis fut pris : les Soldats trouverent un grand butin, tous les Officiers Généraux de cette armée se faisant servir en vaisselle d'argent, & chacun étant obligé d'avoir grand équipage, sans quoi on ne pouvoit subsister dans une si grande armée ; la quantité en étoit si considérable, que quand l'armée passa l'Escaut quelque tems après sous Cambrai, on compta plus de sept mille tant charrettes que chariots couverts, quoique l'armée ne fut pas alors de plus de vingt mille hommes, au lieu que quand on fut pour forcer les lignes, elle étoit de quatorze mille Fantassins, onze mille chevaux & quatre cens Dragons.

Le jour après que la ville fut secouruë, le Duc d'YORCK fut envoyé avec deux mille chevaux à Peronne, où étoit la Cour, pour l'escorter à Arras, ou elle resta quelques jours, pendant lesquels l'armée campa dans les lignes des ennemis : on se servit de leurs huttes, & on y trouva une si grande abondance de fourage, que les ennemis avoient amassé, qu'il ne fut

n ij

An. 1654. pas besoin d'en aller chercher pendant qu'on y resta.

Le dernier jour d'Août, l'armée marcha vers Cambrai, campa à Sauchi-Cauchi, & la Cour retourna en même-tems à Peronne. Le trois Septembre l'armée marcha à Thun S. Martin, où elle passa l'Escaut sur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avança jusqu'à Saulsoi, à moitié chemin entre Cambrai & Valenciennes. Le jour suivant elle campa à Kievrain, & le seize elle tomba sur le Quesnoi, entre Valenciennes & Landrecies : il y avoit un Gouverneur ; mais la garnison étoit petite, la Place d'elle-même n'étoit pas forte ; les dehors en avoient été démolis à la maniere Espagnole ; c'est-à-dire, pour la mettre seulement hors d'état de défense, & pour la pouvoir rétablir aisément. Cette ville se rendit dès le lendemain : on fit aussi-tôt travailler à réparer les dehors ; on y ajoûta de nouveaux ouvrages ; & après y avoir laissé une forte garnison, on marcha à Bavay, & le onzième Septembre on arriva devant Binche, qui se rendit le même jour, n'y ayant que les Bourgeois. On y resta jusqu'au vingt-deux, dans l'intention seulement de manger le pays, & pour donner le tems de fortifier le Quesnoi.

Pendant ces marches, M. de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux qu'ils n'avoient coûtume d'en prendre ; avant cela il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement, & les autres ne faisoient qu'accompagner le Général ; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour marchoit à la tête de la Cavalerie de l'avant-garde, celui qui auroit été relevé marcheroit aussi à la tête de l'Infanterie, & celui qui avoit été relevé avant lui, à la tête de l'autre aîle de Cavalerie, qui faisoit l'arriere-garde ; ainsi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-Généraux en exercice. Il trouva cet ordre si aisé & si avantageux, que le Duc d'Yorck le lui a toûjours vû pratiquer tant qu'il est resté depuis avec lui dans le service de France. Il les avertit de plus, que lorsqu'ils arriveroient à un défilé ou à un ruisseau, ils n'arrêteroient point, jusqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fussent passés de l'autre côté ; mais qu'ils se feroient un passage particulier sur la droite ou sur la gauche, observant toûjours de mettre l'avant-garde entr'eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainsi faire de plus longues marches ; & depuis ce tems-là on passa toûjours les défilés par trois endroits à la fois. Les Cravattes des ennemis furent fort importuns pendant cette marche ; il étoit dangereux de s'écarter le moins que ce pût être : ils avoient quelquefois la hardiesse de se fourrer deux ou trois jusques dans les rangs, & quand ils le pouvoient,

ils enlevoient toûjours quelqu'un. An. 1654.

On s'étonna pendant cette marche qu'une armée victorieuse & si considérable, n'entreprît pas un siége d'importance cette même année; mais on ne consideroit pas que la saison étoit fort avancée, & que quoique le Quesnoi ne fut pas de lui-même considérable, cette Place favorisoit beaucoup les desseins qu'on avoit pour la Campagne prochaine, pour laquelle M. de Turenne avoit déja formé son plan: le dessein étoit hardi de prétendre conserver cette Place, située au milieu du pays ennemi, & ce fut ce qui rendit le projet des opérations de l'année suivante plus aisé à exécuter, & particulierement le siége de Landrecies.

Les ennemis rassemblerent sous le canon de Mons les débris de leur armée, d'où ils détachoient continuellement des partis pour inquiéter les fourageurs de l'armée de France, pendant qu'elle resta à Binche; mais M. de Turenne y donna si bon ordre, qu'ils ne firent pas grand mal, quoique leurs Cravattes voltigeassent incessamment autour du Camp, & dressassent de continuelles embuscades: il s'en fallut peu qu'ils n'enlevassent un jour une garde de Cavalerie qu'on avoit avancé du côté de Mons: elle étoit de quatre escadrons postés derriere un ruisseau, & avoit une petite garde de trente maîtres sur une hauteur de l'autre côté. Le Duc d'Yorck allant la visiter, trouva que quatre autres escadrons la relevoient; il passa le ruisseau à la tête du détachement qui alloit relever la petite garde, & étant arrivé à son poste, on vit environ trente Cavaliers ennemis venir d'un bois qui étoit sur la gauche; mais quand ils furent à demie portée du canon, ils retournerent en arriere, comme s'ils eussent craint qu'on ne les suivît: M. d'Humieres & quelques autres Officiers de la même garde qui étoient un peu avancés, se mirent à galopper, & ceux qui étoient plus près de ce Prince ayant proposé de poursuivre les ennemis, & voyant les autres après, coururent aussi sans demander s'il l'approuvoit ou non; sur quoi il courut lui-même à toute bride, & ayant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à arrêter leur ardeur: ils murmurerent & se plaignirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le parti; mais il les assura qu'en les arrêtant, il les avoit garanti d'une embuscade, & qu'il n'étoit pas probable que les ennemis fussent venus si près, s'ils n'avoient eu le dessein de les attirer; en effet, à peine les eût-il arrêtés, que les ennemis firent volte face, & tâcherent à les engager en escarmouchant; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner, ils se retirerent vers Mons, & un moment aprés on vit deux cens chevaux les suivre, qui s'étoient cachés dans un petit

AN. 1654. fond, derriere un bois qui n'étoit pas loin, & où les ennemis vouloient les surprendre : M. d'Humieres & les autres Officiers remercierent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin; parceque pour peu qu'ils eussent avancé davantage, ils auroient été pour la plûpart faits prisonniers, parceque la grande garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau, n'eût jamais pû venir assez à tems pour les dégager; le défilé pour passer le ruisseau, & le village au-delà duquel la petite garde étoit postée, étant si long, que l'affaire auroit été finie avant qu'on eût pû arriver à leur secours.

On a oublié de dire que quand l'armée partit d'Arras, les deux autres Maréchaux l'avoient quitté. M. de Turenne après avoir consumé les fourages autour de Binche, jugea à propos de retourner au Quesnoi, & de prévenir les pluyes, qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'armée; il marcha vers Maubeuge, parceque le pays entre Binche & cette Place est plus ouvert & moins embarassé de défilés que le chemin de Bavay, par où il auroit toûjours eu à ses trousses le Prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus gêné, qu'il étoit dangereux de faire devant lui un faux pas; & il étoit à craindre que l'armée l'ayant sur ses aîles, il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage.

M. de Turenne le jour qu'il décampa fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons, & les Dragons de M. de la Ferté, qui marchoient à la tête ou sur les aîles, suivant la nécessité : à peine furent-ils en mouvement, qu'il les suivit avec son avant-garde; & pour être d'autant plus hors d'insulte, il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait : sa marche étoit disposée de maniere qu'il pouvoit à toute heure se mettre en un moment en ordre de bataille, sans la moindre confusion.

Sur la droite de tout marchoit la premiere ligne de l'aîle qui avoit l'avant-garde ce jour-là; sur la gauche étoit la moitié de la premiere ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit la seconde ligne de Cavalerie de l'aile qui faisoit l'avant-garde; sur la gauche encore marchoit l'autre moitié de la premiere ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit l'autre aîle de Cavalerie & la seconde ligne d'Infanterie; & enfin sur la gauche de tout, étoit le Corps de réserve de Cavalerie; de sorte qu'il marchoit de front quatre bataillons & cinq escadrons, chaque file ou colonne étant de bataillons & de escadrons.

Le gros canon étoit à l'avant-garde, & quelques petites piéces étoient à l'arriere-garde : quand on venoit à quelque défilé, l'arriere-garde faisoit volte face avec ses piéces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant passée, faisoit aussi volte face, laissant un espace suffisant aux autres qui devoient suivre, pour se mettre en bataille à mesure qu'ils passoient ; ils restoient en cet ordre jusqu'à ce que tout fut passé, & ensuite toute l'armée s'ebranloit en même-tems pour continuer sa marche. Après qu'elle eut avancé un peu plus d'une lieuë, on découvrit environ quarante escadrons des ennemis qui approchoient sur la droite : le gros de cette Cavalerie avança plus pres que la portée du canon, y ayant néanmoins un petit ruisseau entre deux : ils se contenterent de faire passer leurs Cravattes, avec un escadron ou deux pour les soûtenir ; les Cravattes approcherent si près, que plusieurs Soldats sortirent de leurs rangs, & se mirent dans les intervales de la Cavalerie pour escarmoucher ; ils ne laisserent pas de suivre toûjours, jusqu'à ce que l'armée arriva à un passage assez près de Maubeuge, esperant toûjours trouver l'occasion de donner quelque échec ; mais M. de Turenne prit tant de soin & regla sa marche avec tant de précaution, que bien que le Prince de Condé fût en personne à la tête de cette Cavalerie, il ne put jamais mettre un seul escadron dans le moindre désordre : il fit presser un peu les dernieres troupes à ce passage auprès de Maubeuge ; mais voyant la promptitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toûjours, il se retira & les laissa en repos, désesperant de retirer aucun profit de cette marche ; il ne passa point le défilé, pour ne pas s'exposer mal à propos, & retourna à son Camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à Maubeuge ; & quoique le Camp fut marqué entre la ville & les bois, la grande obscurité & la confusion des bagages fut cause qu''il y en eut beaucoup dans le campement, & d'autant plus que le terrain n'avoit que peu d'étenduë : personne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été destiné ; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remede, il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages, du côté que les ennemis pouvoient venir, demeura toute la nuit debout avec eux, & dès qu'il fit jour il remit l'armée dans son ordre ; & le même jour, qui étoit le vingt-trois, elle marcha à Bavay. Le Régiment entier des Cravattes ennemis poursuivit un petit parti jusqu'à l'avant-garde, & s'engagea si fort, qu'il courut risque d'être entierement pris : les deux premiers escadrons coururent à eux, & les poursuivirent si vivement, qu'ils ne trouverent pas d'autre moyen de se sauver qu'en se jettant dans les bois ; plusieurs aban- AN. 1654.

An. 1654. donnerent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mêmes : néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de chevaux dans cette occasion, qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre.

L'armée étant arrivée à Bavay, on travailla à démolir les murailles de cette petite ville, que les habitans avoient abandonné la premiere fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutissent : elle n'est qu'à trois ou quatre lieuës du Quesnoy, & auroit pû incommoder, si les ennemis y eussent mis des troupes pendant l'hyver. De Bavay l'armée marcha à Baudignies, & campa près du Quesnoy, elle y resta jusqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambresis, après avoir consommé les fourages des environs du Quesnoy. Pendant le tems qu'elle y resta, les travaux en furent perfectionnés, & les magasins remplis de toutes choses nécessaires, de maniere qu'il auroit été très difficile aux ennemis d'y rien entreprendre après qu'on seroit entré en quartier d'hyver.

Pendant que l'armée campa à Cateau-Cambresis, une escorte qui couvroit les fourageurs pensa être défaite. Le Comte de Renel qui la commandoit fut fait prisonnier à la premiere charge, en mettant en bataille les premiers escadrons que les ennemis renverserent ; & si les autres qui étoient de vieilles troupes, comme la Valette, Grammont, & d'autres, n'avoient soutenu vigoureusement & avec beaucoup de bravoure, tout auroit été taillé en pieces, & les fourageurs en grand péril : mais quoiqu'ils vissent leur Commandant pris, & leurs premiers escadrons en déroute, ils marcherent fiérement aux ennemis, les obligerent de se retirer sans rien entreprendre davantage, & ramenerent les fourageurs au camp sans en avoir perdu aucun. Le parti qui les avoit attaqué étoit sorti de Cambray, les forces étoient à peu près égales ; & si les ennemis avoient poussé leur premier avantage, ils auroient défait l'escorte entiere, & auroient pris autant de fourageurs qu'ils en auroient pû emmener. Cette avanture obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour les assurer ; deux ou trois jours après il voulut aller lui-même les couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris : il mena avec lui vingt escadrons, deux bataillons, & quatre pieces de campagne, esperant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la premiere fois. Il ne se trompa point dans sa conjecture. Peu de tems après avoir posté ses troupes pour la sûreté des fourageurs, on apperçut six escadrons des ennemis qui sortoient d'un bois assez proche où ils s'étoient embusqués : ils vinrent au grand galop comme s'ils eussent eu dessein de tomber sur deux ou trois escadrons des Gendarmes, qui étoient postés

dans un petit fond, entre les bois & un village où plusieurs fourageurs chargeoient leur trousse. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de sa Cavalerie & un bataillon d'Infanterie ; mais y ayant un petit passage entre lui & l'endroit où étoient les Gendarmes que commandoit M. de Schomberg, si les ennemis l'avoient attaqué brusquement, il auroit été battu avant qu'on eût pû venir à son secours : Ainsi considerant le danger où il étoit, il crut ne se pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voyant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginerent qu'il y avoit, suivant toute apparence, d'autres troupes derriere eux pour les soutenir, & se retirerent aussi-tôt dans le bois : M. de Scomberg en fut fort aise, & s'arrêta sur une petite hauteur sans se mettre en devoir de les poursuivre, n'étant pas assez fort, & ne pouvant point sçavoir si les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoya d'autres troupes pour le fortifier, & il resta là jusqu'à ce que les fourageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner. AN. 1654.

On envoya depuis toûjours de grosses escortes avec les fourageurs ; les ennemis n'entreprirent plus de les inquiéter, & le soin qu'on prit des convois qu'on envoya au Quesnoy empêcha les Espagnols de songer à les enlever. Le Duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduisit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambresis ; on y resta encore quelques semaines sur la frontiere, où on prit les deux Châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroy : on les démolit, & ensuite on se retira en quartier d'hyver, la saison étant si avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entreprissent rien sur le Quesnoy.

Cette campagne commença par le siége de Landrecies : aussi-tôt que les François investirent cette Place, les ennemis se posterent entre cette ville là & Guise, dans le dessein de leur ôter la communication avec leur païs ; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les Magasins du Quesnoy de toutes les choses nécessaires pour le siége, empêcha les Espagnols de pouvoir beaucoup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Quesnoy au camp sans peine & sans danger, & tout le mal se réduisit à empêcher que quelques Officiers & Volontaires pûssent s'y rendre. Le Duc d'Yorck que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre : ainsi on ne fera point de relation particuliere de ce siége, ni un détail fort exact de toute cette campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à sa mémoire en plusieurs choses qu'il a présentement ou- AN. 1655.

AN. 1655. blié. Il resta à la Fere attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le désir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siége ; mais il auroit été trop dangereux de tenter le passage : il n'y eut que M. de la Feüillade qui osa l'hazarder, & qui fut pris & blessé dangereusement : son mauvais succès ôta l'envie de suivre son exemple, & on ne songea plus à passer, jusqu'à ce que les ennemis décamperent un jour ou deux avant que la Place se rendit.

Ce siége fut heureux pour les soldats ; les assiégez se contenterent de se défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux, & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement esperer d'un siége de cette conséquence : ils capitulerent dès que la mine eut fait bréche à la face d'un bastion, & on ne se souvient pas s'il y fut fait un logement ; on ne perdit d'Officier de conséquence que M. de Tracy Mestre de Camp, qui comme le plus ancien, commandoit la Cavalerie Allemande.

Après que la ville fut renduë, l'armée resta encore quelques jours pour combler les lignes, & reparer la bréche & les dehors. Cependant les ennemis se retirerent chez eux entre Mons & Valenciennes derriere les Rivieres, & ne se croyant point en état de risquer une bataille, ils ne se proposerent que d'observer le mouvement des François, & d'empêcher qu'ils ne fissent quelqu'autre siége de conséquence.

Quand l'armée fut prête à décamper, le Roi & le Cardinal y vinrent, & elle descendit le long de la Sambre jusqu'à la Bussiere, petite ville dépendante du pays de Liege, à une lieuë de Thuyn. Après avoir employé quelques jours à cette marche, & en avoir resté un ou deux à la Bussiere, on retourna sur ses pas, & passant par Avênes on investit la Capelle ; ensuite n'estimant point qu'elle fut d'assez grande importance, on changea d'avis ; on passa la Sambre & on avança dans le Haynault jusqu'à Bavay, où on arriva le onze d'Aoust : cette Place est entre Mons & le Quesnoy. On eut dessein d'avancer plus avant dans le pays, & de passer la Haisne ; mais après avoir envoyé reconnoître les passages, on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets, & de distance en distance des redoutes & des plattes-formes à trois ou quatre cens pas les unes des autres, qui régnoient le long de la riviere depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre ; car outre leurs troupes qu'ils y employent, ils y font travailler leurs Paysans, qui apportant leurs bêches & les autres instrumens dont ils sçavent se servir pour relever leurs fossez, font en peu de jours des travaux fort profonds, & d'une vaste étenduë ; ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci, étoit

celle

celle de pouvoir même approcher de la riviere, le pays étant fort bas & rempli de fossez; & à moins d'y faire de nouveaux passages, il n'y avoit que le chemin de la Chaussée qui conduisoit au Pont de Haisne. Neanmoins dans un Conseil qui se tint en présence du Roi, où se trouverent le Cardinal, M. de Turenne, les Maréchaux de la Ferté, de Villeroy, de Grammont & du Plessis, & où le Duc d'Yorck fut appellé, on fut sur le point de résoudre de forcer le passage au Pont de Haisne; le Cardinal ayant representé combien il auroit été glorieux de l'exécuter, & d'avoir passé la riviere à la barbe d'une armée formidable: mais le sentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entreprise, prévalut, soit par la complaisance qu'on eût pour lui, soit par la force de ses raisonnemens: Il en fit voir les difficultez telles que les ennemis avoient un double avantage; il dit qu'on pouvoit, à la vérité, les forcer, mais qu'on y perdroit trop de monde; que cette consideration n'étoit pas la seule qui l'obligeoit à dissuader cette entreprise; qu'il croyoit qu'on pouvoit l'exécuter sans hazarder la vie de tant de soldats, en passant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain; qu'on laisseroit Valenciennes sur la droite; qu'on marcheroit à Condé où on passeroit l'Escaut une seconde fois; qu'ainsi on prendroit les ennemis en flanc, & que les grands retranchemens des Espagnols deviendroient inutiles. Ces raisons ausquelles il en ajouta beaucoup d'autres, ramenerent le Cardinal & tous les autres du Conseil à son opinion: on marcha aussi-tôt de Bavai à Bouchain, & sur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marcherent en même-tems vers Valenciennes. AN. 1655.

Le treize sur l'après midi, l'armée arriva à Neuville sur l'Escaut: le même jour les ennemis passerent la riviere à Valenciennes, & se posterent fort avantageusement, ayant leur droite couverte des bois de S. Amand, & la ville sur leur gauche: ils avoient devant eux une vieille ligne sur le mont Azin, qui s'étendoit de la ville jusqu'aux bois; & au lieu de disputer le passage de la riviere, ils travaillerent à réparer cette ligne qui se trouva le lendemain en bon état de défense. Cependant l'armée de France passa la riviere sur un pont de bateaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes avec les bagages pour les assurer contre les courses de la garnison de Bouchain; mais toutes ces peines furent inutiles.

Le Duc d'Yorck a sçu depuis de quelques Officiers qui étoient alors dans l'armée Espagnole, qu'ils s'étoient proposé de défendre ce poste; que le Prince de Condé s'opposa à la résolution qu'on avoit prise d'y marcher, à moins qu'on n'eût dessein de le soutenir, quand on y seroit arrivé; qu'il dit nettement aux Espagnols qu'il ne bougeroit point, s'ils ne lui permet-

An. 1655. toient de prendre ce parti ; qu'ils lui en donnerent toutes les assûrances qu'il pouvoit souhaiter ; qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils seroient dans ce poste-là ; & qu'alors il seroit trop tard de songer à la retraite, puisque par-là on exposeroit l'armée à une défaite entiere : les Espagnols ne laisserent pas d'insister toujours & promirent de défendre le poste. On les y trouva en effet ; les partis informerent de la maniere de leur campement; on marcha à eux aussi-tôt que l'armée fut mise en bataille, & étant arrivés à une lieuë de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui suivoient derriere.

Cependant M. de Turenne marcha avec un escadron ou deux pour reconnoître leurs lignes, & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirerent sur lui leurs plus grosses piéces, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce poste : il ordonna à M. de Castelnau de marcher avec son Camp-volant composé d'environ douze escadrons & de deux ou trois bataillons, & de se poster sur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand, pour tâcher de les attaquer en flanc lors qu'on les attaqueroit de front. A peine M. de Castelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'apperçut que les ennemis se retiroient vers Condé ; & sur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner sur leur arriere-garde pour retarder leur marche, s'il étoit possible, afin qu'il eut le tems de venir lui-même avec le Corps d'armée. On ne sçut que les ennemis se retiroient que par l'avis que M. de Castelnau en donna, parceque le terrain qui est entre les deux armées étant une hauteur sur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer.

Il est probable qu'aussi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne sçûrent que les François avoient passé la riviere & qu'ils marchoient à eux, ils se repentirent de s'être engagés si avant. Quoiqu'il en soit, ils résolurent de retourner à Condé & d'y passer la riviere : ils prirent ce parti sans consulter le Prince de Condé, & le premier avis qu'il en eût, fut par un Adjudant qui vint lui dire que l'Archiduc se retiroit ; qu'il le prioit de prendre soin de l'arriere-garde & de couvrir la retraite, quoique ce fut le tour des Espagnols de la soutenir; & pour avoir moins d'embarras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menerent avec eux que de petites pieces de campagne.

Si M. de Castelnau eût fait son devoir, comme il le pouvoit, en suivant ses ordres, le Prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrémités ;

An. 1655.

il est vrai qu'il ne manqua point du côté du courage & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha si promptement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruisseau qui vient des bois tombe dans l'Escaut de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marsin étoit posté avec quelques escadrons & des Dragons, il n'attendit point son Infanterie; mais s'efforça avec sa Cavalerie seule de forcer le passage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & ayant été repoussé avec quelque perte, il se trouva contraint d'attendre son Infanterie qui n'avoit pu venir assez à tems, à cause que la Cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher son Infanterie, ils se retirerent & le laisserent maître du pont qu'il passa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec son avant-garde à l'arriere-garde de M. de Castelnau, auquel il envoya plusieurs ordres réitérés de presser les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il seroit possible pour les joindre: mais de Castelnau se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui étant à la queüe de leurs troupes & le voyant avancer à la tête des siennes, demanderent à lui parler sur parole: à quoi ayant consenti, parceque c'étoient de ses anciennes connoissances, il ordonna à ses troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils se complimenterent, le Prince de Condé hâta ses troupes de passer, & de Castelnau fut pris pour dupe: un homme qui étoit resté sur le haut d'un petit côteau ayant fait signe à ces Officiers, ils prirent congé du Lieutenant-Général & galopperent après leurs troupes. Cette civilité hors de saison donna le tems aux ennemis de passer la riviere avant qu'on put les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Castelnau avoit rangé ses troupes à la portée du canon de la riviere, au-delà de laquelle il vit l'armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Castelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit passé, & ajouta que le dernier escadron des ennemis avoit été obligé de passer la riviere à la nage pour se sauver: cette méprise causa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne par un accident qui arriva quelques jours après.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir passé la riviere, & marcherent, autant qu'on peut s'en souvenir, l'après midi du même jour vers Tournai. L'armée de France campa cette nuit-là à Franc près de Condé, & le lendemain on travailla à construire des ponts une lieuë au-dessous de la ville, pour l'attaquer aussi-tôt qu'ils seroient achevés. On résolut d'abord que les troupes que commandoient MM. de Castelnau & d'Uxelles seroient seules employées à ce siége, pendant que les deux Maréchaux avec le

An. 1655. reste de l'armée le couvriroient & feroient tête aux ennemis. On commença suivant ce projet à faire les approches ; mais la premiere nuit on trouva tant de résistance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la Place suppléant à sa foiblesse, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour si peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pousser une des attaques, laissant l'autre à la conduite de MM. de Castelnau & d'Uxelles.

Les assiégés avoient brulé les maisons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte : mais n'ayant point eu le tems d'en abattre les murailles, elles servirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mousquet de la Place. Un bataillon des Gardes la monta la premiere nuit ; il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien Capitaine des dix Compagnies : & à l'attaque du Lieutenant-Géneral monta le Régiment de . . . .

La nuit suivante un bataillon Suisse monta la tranchée à une attaque & le Régiment de . . . . à l'autre. On poussa les travaux des deux côtés jusqu'à la portée du pistolet de la ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La suivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suisses à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Géneraux le Régiment de . . . . On fit une faute à la premiere qui causa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant sur le soir à la tranchée pour y voir l'état des choses, il crut qu'on étoit assez proche pour faire un logement au pied des palissades, qu'il jugea, aussi-bien que tous les autres Officiers, être en-deçà du fossé sur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât ; on se mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit ; mais on arriva au fossé sans y trouver de palissades, & on reconnut qu'elles étoient sur la berme : on ne laissa pas de passer le fossé qui n'étoit ni profond ni large : on s'efforça de se loger sur la berme au pied des palissades : on y trouva beaucoup de résistance ; & après avoir perdu beaucoup de soldats & d'Officiers, il fallut se retirer & se contenter de faire un logement sur le bord du fossé. Il ne faut pas s'étonner de cette méprise, le fossé étant étroit & les palissades étant ordinairement posées le long de la banquette du chemin-couvert : on crut qu'elles y étoient ; & il eut été très-difficile avec les meilleurs yeux du monde, de juger à une certaine distance l'endroit précisément où elles étoient plantées. Le Comte de Henning, Gouverneur de la Place, demanda le lendemain à capituler, & on convint qu'il sortiroit le jour suivant avec armes & bagages. Ainsi il éva-

cua la Place le dix-neuf avec environ deux mille hommes d'Infanterie & quelque Cavalerie. AN. 1655

Pendant ce siége, M. de Bussi-Rabutin, Mestre de Camp, fut envoyé escorter les fourageurs avec sept ou huit escadrons : il les posta de l'autre coté de l'Escaut devant les villages où on fourageoit. Sur le soir, quand on eut presque fini, & que la plûpart des fourageurs étoient retournés au Camp avec leurs trousses, Bussi ayant apperçû deux escadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger, à quoi il se trouva particuliérement excité par plusieurs Volontaires & personnes de qualité qui étoient avec lui, entre lesquels étoient le Prince de Marsillac & le Comte de Guiche : il marcha à eux avec tous ses escadrons ; les ennemis se retirerent assez précipitamment ; & lorsqu'en les poursuivant il les eût presque atteint, ils firent soudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze escadrons des ennemis qui sortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuscade. Bussi, aussi-bien que les autres, fut si surpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier au défilé : la partie n'étoit point tenable ; tous les escadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main, *au défilé :* ils se rompirent, coururent à toute bride & se rallierent en arrivant au défilé : les ennemis se contenterent de ce qu'ils purent prendre dans la poursuite, & ne les presserent pas fort loin. Cette Cavalerie étoit la meilleure de l'armée de France, composée d'anciens Officiers & de vieux cavaliers ; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus considérable : elle ne fut que d'environ cent maîtres & d'un étendart ou deux du Régiment Royal, lesquels ayant été pris par les troupes du Prince de Condé, il les renvoya au Roi par un de ses Trompettes ; mais Sa Majesté ne voulut pas les recevoir, & les Compagnies qui les avoient perdus marcherent sans étendart pendant tout le reste de la Campagne.

Ce fut vers ce tems-là, qu'une lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal, fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit passé dans la retraite des Espagnols auprès de Valenciennes. Le Prince de Condé entre les mains duquel elle tomba, l'ayant lue, envoya un Trompette porter une lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'expressions dures. Il marquoit entre autres choses que s'il n'avoit pas connu son écriture, il auroit plutot crû la Relation qu'il envoyoit au Cardinal faite par un Gazetier que par un Général ; & finissoit par cette invective, que si M. de Turenne avoit été à la tête de son armée, pendant que lui-même

An. 1655. étoit à l'arriere-garde de la sienne, il auroit vû le contraire de ce qu'il avoit écrit, puisqu'aucun de ses Cavaliers n'avoient été forcés de passer la riviere à la nage pour se sauver.

M. de Turenne fut irrité en lisant cette lettre, & dit au Trompette qu'il ne devoit pas se charger de papiers de cette nature; qu'il l'avertissoit que s'il faisoit une pareille faute à l'avenir, ni sa livrée ni son caractère ne le garantiroient point du traittement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laisser retourner pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir osé apporter un papier si injurieux. On croit que le Prince ne fut pas longtems sans sçavoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Castelnau lui avoit dit: néanmoins il n'y eut plus entre eux les mêmes égards & ménagemens qui s'observent toujours entre des personnes de cette qualité, qui commandent l'un contre l'autre: ils ne vêcurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant; & jusqu'à la conclusion de la paix ils ne furent jamais sincérement réconciliés.

Après la prise de Condé, où on laissa une garnison suffisante, l'armée marcha le vingt à S. Guislain & en fit le siége. M. de Turenne prit son quartier au village de Horn, & M. de la Ferté établit le sien de l'autre côté de la riviere: le Roi & le Cardinal vinrent à ce siége, & logerent au Château de Bossut, un peu au-dessous de la ville sur la même riviere. La situation de cette Place est forte, étant dans un pays fort bas, la riviere de Haisne passe au travers: de sorte qu'elle peut inonder la plûpart des environs, comme les ennemis le firent alors, ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut aussi très difficile de faire les lignes de circonvallation, à cause qu'on ne pouvoit construire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine; les tranchées se comblerent d'eau, quand on approcha de la place; l'eau étant aussi haute que le terrain, on ne pouvoit ni le creuser ni s'en servir pour se couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines: néanmoins malgré tous ces obstacles la Place fut emportée en trois jours de tranchée ouverte.

Quand les Généraux arriverent à leur quartier à Horn, la nuit étoit si noire qu'ils ne sçûrent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maisons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la legere, ils en furent bien-tôt délogés, particulierement M. du Passage qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le Duc d'Yorck fut le seul qui se hazarda de rester dans la sienne, qui n'étant qu'à un peu

plus de la portée du mousquet de la Place, ils n'y tirerent point, supposant que personne ne voudroit y loger, & il y resta fort en sûreté pendant le siége.

Les Gardes Françoises, comme le Régiment le plus ancien de l'armée, monterent la tranchée les premiers suivant la coutume. Il arriva dans ce siége une dispute entre M. de Montpezat, le plus ancien Lieutenant-Général, & le Grand-Maître de l'Artillerie, sur ce que le premier envoyant ses ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit besoin pour la continuation de la tranchée, la premiere nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître réfusa d'obéir, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même : M. de Montpezat s'en étant plaint le jour suivant, la contestation fut décidée en faveur des Lieutenans-Généraux ; aussi long-tems qu'il resta à l'armée il ne fit plus de fonction de Grand-Maître, on lui donna un Brevet de Lieutenant-Général, & il ne servit qu'en cette qualité.

On perdit peu de soldats en ce siége ; on ne se souvient point qu'il y eût aucun Officier considerable de tué. M. le Chevalier de Crequy & M. de Varenne furent blessez, & quelques autres, comme M. de Chavigny Ayde-Major du Régiment des Gardes, qui depuis s'est fait Pere de l'Oratoire ; la blessure du Chevalier de Crequy qu'il reçut à la tête fut dangereuse, mais il en guérit : Varenne reçut la sienne dans la cuisse à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le Duc d'Yorck. On poussa les approches en trois nuits jusqu'au bord du fossé, & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le Gouverneur de la Place Dom Pedro Savali demanda à capituler.

Pendant que l'armée de France étoit occupée à ce siége, les Espagnols diviserent la leur : L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne, avec la plûpart de l'Infanterie Espagnole, & quelque Cavalerie, se posterent à Notre-Dame de Halle ; le Prince de Condé avec la plûpart de ses troupes à Tournay, les Lorrains à Ath, & le Prince de Ligne avec quatre ou cinq mille hommes à Mons. La saison se trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage : on resta plusieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au siége de S. Guillain. La Cour partit peu de jours après qu'elle fut renduë : Pendant le séjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems ; & pour empêcher les ennemis d'assiéger ces deux Places dans l'hyver, on consomma tous les fourages, & on mangea le pays aux environs : on n'envoya point de détachement pour couvrir les fourageurs qui fut moindre de deux mille chevaux, il y avoit toûjours un Lieutenant-Général : M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même ; quoi-

AN. 1655. que les ennemis fussent toûjours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus souvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravattes qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque escadron trois ou quatre Officiers des mieux montez pour accompagner les fourageurs, afin que quand ils les appercevroient ils pussent se joindre vingt ou trente ensemble qui suffiroient pour dissiper ces coureurs. Les fourageurs se trouverent ainsi moins exposés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravattes.

Le dernier fourage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangereux : il fallut aller jusqu'à Chievres & à l'Abbaye de Cambron : le premier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieuë d'Ath. Le Duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'escortoient : comme il fallut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du camp, on lui donna quarante escadrons, cinq bataillons & deux pieces de canon : ce Prince usa de toutes les précautions possibles. Il envoya devant le jour un parti de Cavalerie vers un grand bois au travers duquel il falloit nécessairement passer, avec ordre d'y arrêter les fourageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, jusqu'à ce qu'il fut arrivé avec les troupes qu'il commandoit : cela fut exécuté, il passa au travers du bois, & les rangea en bataille sur la plaine avant que les fourageurs fussent dans le bois ; il y laissa un bataillon pour empêcher que quelque parti de la garnison de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils seroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher plus vîte que l'escorte, & ordonna de suivre sur le même front à droite & à gauche des escadrons : on marcha dans cet ordre jusqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieuë de Chievres. Il y avoit bien dix mille fourageurs, la plûpart la faulx à la main, leurs Officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieuë : mais quand ils arriverent à la vûë du pays qui n'avoit point été fouragé, il ne fut pas possible de les empêcher de se débander, & de fourager avec toute la précipitation imaginable ; ce que le Duc ayant observé, il laissa sur la plaine où il se trouvoit alors auprès d'un village, le reste de son Infanterie, & quelques escadrons avec les deux pieces de canon, & avec la plûpart de la Cavalerie il courut au grand trot après les fourageurs, & pendant qu'il étoient à l'ouvrage il se posta devant eux entre Chievres & Brugelet pour les couvrir du côté d'Ath, & envoya le Comte de Grandpré avec de la Cavalerie de l'autre côté, avec ordre de se poster au village de Leuse pour les garantir contre les partis qui pouvoient venir de Mons.

Il n'est pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la justice

justice qui s'observe entre les fourageurs. Celui qui entre le premier dans un champ ou dans une prairie en est dans une possession incontestable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une distance suffisante pour lui fournir de quoi faire sa trousse, & charger son cheval; & quiconque entre le premier dans une grange, ou vient à une meule de foin, personne ne se présente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre chose, jusqu'à ce qu'il ait son affaire, tellement que le premier venu est le premier servi. Il survint une allarme sur le midi, causée par M. de Rochepair, qui retournoit au camp avec un parti de mille chevaux sans avoir fait aucune chose; on crut d'abord que c'etoient les ennemis: le Duc d'Yorck le pria de rester avec lui, dans la pensée qu'il pourroit en avoir affaire. An. 1655.

Tous les fourageurs ayant chargé leurs chevaux, on retourna au camp sans autre perte que d'une dixaine, qui ayant passé le ruisseau de Cambron contre les défenses, furent enlevez par un petit parti ennemi. Ce Prince a sçû depuis du Prince de Ligne, & de quelques autres Officiers de l'armée Espagnole, qu'ils avoient résolu de tomber ce jour-là sur les fourageurs de l'armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendez-vous pour la Cavalerie qui étoit à Tournay, Mons & Ath: mais qu'on fit tant de bruit en sortant du camp avec les fourageurs, que quelques partis du Prince de Ligne lui rapporterent que l'armée étoit en marche, qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient assemblées au rendez-vous, & qu'elles retournerent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde: cette erreur garantit, suivant toute apparence, l'escorte d'un grand danger; elle se seroit difficilement tirée d'affaire si toute cette Cavalerie l'avoit attaquée.

Peu de jours après tout le pays des environs étant mangé, l'armée passa la riviere, & campa à Outrage le quatorze Septembre. Le dix-neuf elle marcha à Leuse; on y resta le tems qu'il fallut pour consommer les fourages qui étoient aux environs, & cependant on prit le Château de Brisseil, dont la garnison ne se rendit qu'après qu'elle vit le canon en batterie. On jugea ensuite à propos de sortir du pays ennemi, & on marcha le vingt-six à Pommereüil près du Pont de Haisne. Le lendemain après avoir passé la riviere on campa à Anirt sur l'Haisneau, à environ une lieuë de Keuvrain, qui est sur le même ruisseau: Ce quartier là & les environs avoient été tellement mangés, que dès la premiere nuit il fallut aller fourager à deux lieuës pour trouver seulement de la paille; il ne sembloit pas qu'on pût seulement y subsister trois jours: néanmoins on y en resta quinze sans qu'il manquât

AN. 1655. aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'armée, mais chaque Cavalier en apporta un sac en croupe; ce qui la fit subsister si long-tems dans un si maigre pays, où on n'alla point au fourage plus de trois fois : le Duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller près de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose; la plûpart des fourageurs n'apporterent que de la paille.

Après qu'on eût achevé les fortifications qu'on ajoûta à Condé & à Saint Guislain, & en avoir rempli les magazins de toutes sortes de provisions, l'armée marcha le douzième d'Octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'Abbaye de Marolles : on crut y rester quelque-tems; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçut ordre de marcher vers la Fere, sur ce que la Cour avoit découvert que le Maréchal d'Hocquincourt étoit en traitté avec le Prince de Condé, pour lui livrer Ham & Peronne, dont il étoit Gouverneur; & en arrivant le quatre de Novembre à Mouy, il reçut ordre du Cardinal de quitter l'armée, & d'aller joindre la Cour à Compiegne, pour déliberer sur ce qui seroit à faire, en cas que le Maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisît les ennemis dans ces deux Places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au Duc d'Yorck le commandement de l'armée : il étoit le seul Lieutenant-Général qui y fût resté, tous les autres ayant eu congé de la quitter, sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'armée dans le même-tems que la paix entre la France & Cromwel fut concluë & publiée, & que par un des articles de ce traitté, il devoit être nommément banni du Royaume. L'armée resta quelques jours à Mouy : le Duc reçut ordre le dix de la conduire à Mondêcour, entre Noyon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, après que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiétude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'armée.

Le Cardinal le reçut à Compiegne parfaitement bien; il s'excusa de la paix qui avoit été concluë avec Cromwel, sur ce qu'il y avoit été obligé par une néceſſité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empêcher

l'effet de celle que les Espagnols avoient proposé, par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laisser entre les mains; qu'il avoit fallu prévenir les conséquences d'un traitté si dangereux, en s'accommodant avec lui; mais que nonobstant les clauses qui avoient été inserées contre ce Prince dans la paix qui avoit été concluë, il trouveroit toûjours le Roi dans les mêmes sentimens d'estime & d'amitié pour lui. Il doit cette justice à la mémoire du Cardinal, d'avoüer qu'il auroit été un Ministre fort mal habile, s'il n'avoit, dans une conjoncture si délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de son maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laissé échapper cette importante occasion. AN. 1655.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal pour ne pas le réduire à la nécessité facheuse de sortir de France, considérant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV. envoya demander à Cromwel son consentement, pour qu'il pût continuer de servir dans les armées de France: le Ministre craignoit d'ailleurs que si le Duc d'Yorck sortoit du Royaume, les Irlandois qui étoient dans le service ne le suivissent: Cromwel consentit qu'il servît, pourvû que ce fût en Italie ou en Catalogne, ne croyant pas qu'il fût de son intérêt qu'il se trouvât dans une armée où il devoit envoyer un Corps considérable de troupes Angloises; & on lui proposa de commander en qualité de Capitaine Général sous le Duc de Modéne, qui étoit Généralissime des troupes Françoises en Italie. . . . .

Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au Duc d'Yorck non seulement le désir qu'on avoit de le retenir dans le service; mais que si Cromwel ne vouloit pas consentir aux propositions qu'on lui avoit faites sur ce sujet, la pension de ce Prince lui seroit toûjours également payée en quelque endroit qu'il pût se retirer, pourvû qu'il ne servît point contre la France. Il accepta ensuite l'offre qui lui fut faite de servir en Italie comme Capitaine Général, sous le Duc de Modéne, Généralissime des troupes de France & de Savoye en Piémont; il avoit une forte inclination d'acquerir de plus en plus de l'expérience dans les armes, & la tendre amitié que sa tante la Duchesse de Savoye lui avoit témoignée en toutes occasions, lui faisoit embrasser ce parti avec d'autant plus d'agrément, qu'il avoit beaucoup de reconnoissance pour ses bontés, & qu'elle souhaittoit passionnément de l'avoir auprès d'elle. AN. 1656.

Au commencement de Février . . . .
sur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre,

AN. 1656. tous les Colonels Irlandois qui avoient servi dans les armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au Duc d'Yorck, pour l'assurer qu'ils étoient prêts de faire en bons Sujets & en gens d'honneur tout ce qu'il leur ordonneroit : il les en remercia, leur recommanda de ne point souffrir en aucune maniere que leurs Soldats passassent en Flandre par bande ou à la file, quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter, à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chez eux, & qu'ils conservassent leurs Régimens entiers, tant pour le service de Sa Majesté, quand il en seroit besoin, que pour leur propre avantage, outre que leurs Soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France, sans porter un grand préjudice à ses affaires particulieres, & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres, il les en feroit avertir. . . . . . .

Quand on sçut que le Roi d'Angleterre étoit non-seulement en Flandre, mais qu'il avoit signé un traitté avec l'Espagne, tout le monde crût que le Duc d'Yorck s'y retireroit aussi. Ce Prince avoit coûtume de s'entretenir confidemment de ses affaires avec M. de Turenne, qui le conseilla d'écrire au Roi son frere, pour lui représenter qu'ayant servi en France, y ayant reçû son éducation, & contracté amitié avec les personnes les plus considérables à la Cour & dans les armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement employé pour l'avantage de Sa Majesté, il croyoit qu'il étoit de son interêt de lui permettre de rester en France, au lieu qu'en la quittant, il hazardoit d'y perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit ; qu'il ne croyoit pas pouvoir lui rendre de grands services en Flandre, où il suffisoit aux Espagnols que Sa Majesté & le Duc de Glocester y fussent ; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le traitté, & qu'ils n'avoient point témoigné souhaitter qu'il fût de la partie ; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Sa Majesté pouvoit consentir secrettement qu'il restât en France, & paroître fâché contre lui de sa désobéïssance apparente ; que cela satisferoit les Espagnols, & que cette connivence ne seroit connuë que de celui qui en porteroit la proposition & le consentement.

Le Duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine sa mere, qui l'approuva, & il résolut d'envoyer Charles Berkeley en faire la proposition au Roi son frere ; mais le Roi bien loin de consentir à la demande du Duc, lui envoya immédiatement un ordre absolu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence possible. Il obéït aussi-tôt ; & la Cour de France y consentit. . . . .

Le commencement de cette Campagne fut fort glorieux au Prince de

Condé. Comme il faisoit la revûë de sa Cavalerie à la Bussiere sur la Sambre, d'où elle devoit aller au rendez-vous général de l'armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient assiégé Cambrai, qu'il sçavoit n'avoir qu'une foible garnison : il marcha immédiatement & sans hésiter pour tacher de la secourir, avant que les François pussent être informés de sa marche & qu'ils eussent perfectionné leurs lignes. Il prit ses mesures de maniere qu'il arriva la nuit; & quoique les François fussent à cheval & en bon ordre, il se fit un passage au-travers des deux lignes de Cavalerie, qui se trouverent dans son chemin & qui ne purent arrêter un Corps de troupes si considérable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer jusqu'à la ville; ce qui fut éxecuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contrescarpe, & le Comte de Salazar, Gouverneur de la Place, s'attendoit si peu à ce secours, que le Prince de Condé fut long-tems à la palissade avant qu'on lui ouvrit les barrieres : cette surprise fut d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand soldat, que sa garnison étoit foible, & que s'il n'avoit été secouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la ville pour défendre la Citadelle. Cette Place etoit d'ordinaire pourvûë de monde, & ce qui causa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Espagnols que Cromwel envoyant six mille hommes de ses troupes pour se joindre aux François, ils avoient dessein d'attaquer quelque Place maritime. Ainsi ils fortifierent toutes leurs garnisons de ce côté-là, & le Cardinal ayant été informé que celle de Cambrai étoit foible, crut l'occasion d'autant plus favorable pour la prendre, qu'il avoit de longue-main une forte passion d'en devenir l'Evêque & le Prince : & véritablement sans l'extrême diligence & le parti que prit subitement & par hazard le Prince de Condé de la secourir, elle étoit prise : car s'il s'étoit trouvé à Bruxelles, lorsque les Espagnols furent avertis du siége, les François auroient achevé leurs lignes avant qu'ils eussent pû délibérer & résoudre sur les moyens de le faire lever. M. de Turenne qui avoit compté sur la lenteur & la gravité ordinaire des Espagnols, fut extrêmement surpris de la promptitude du Prince de Condé; & ayant appris par quelques prisonniers le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la ville, jugea à propos d'en lever le siége, & en donna avis à la Cour. Le Prince de Condé y ayant laissé une garnison suffisante, retourna à Bruxelles & envoya le reste de ses troupes au rendez-vous général qui étoit auprès de Mons.

An. 1657.

Ce mauvais succès déconcerta les mesures que les François avoient prises

An. 1657. pour cette Campagne : ils abandonnerent le dessein d'entreprendre aucun autre siége considérable. Ils diviserent leur armée ; M. de la Ferté avec une partie fut attaquer Montmédi, & M. de Turenne avec l'autre marcha du côté de la mer pour joindre l'Infanterie Angloise qui étoit débarquée, après quoi il retourna sur ses pas pour observer les mouvemens des Espagnols, qui quitterent le dix-neuf de Juin le voisinage de Mons pour aller camper sur la Sambre un peu au-dessus de Thuyn. Le vingt-deux, l'armée passa la riviere ; le lendemain elle campa proche de Philippeville, faisant mine de vouloir secourir Montmédi. M. de Turenne se hâta de gagner les devants ; le dessein étoit de l'amuser & de lui donner le change, en tombant sur Calais qu'on esperoit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoissoit la foiblesse. Les Espagnols méditoient ce dessein dès avant le départ de l'Archiduc, qui avoit envoyé des Ingénieurs déguisés pour reconnoître les défauts de la Place. Ils n'avoient pû encore trouver l'occasion de l'attaquer ; ils crurent enfin y réüssir, & avoient pris des mesures si justes, que l'entreprise paroissoit immanquable : elle fut conduite avec tant de secret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre soupçon. On avoit laissé en quittant Mons un Corps de Cavalerie derriere, qui avec l'Infanterie qu'on pouvoit tirer des garnisons voisines, suffisoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Montmédi, l'armée d'Espagne retourna subitement sur ses pas & se mit en marche vers Calais le vingt-six. Dom Juan, le Prince de Condé & Caracène prirent les devants avec la Cavalerie par le plus court chemin, & laisserent le Duc d'Yorck & Marsin avec l'Infanterie pour suivre en toute diligence. Le bagage & le canon marchoient plus avant dans le païs : le Prince de Lignes avoit été choisi pour l'éxécution de cette entreprise ; & pour en avoir la principale conduite, il fut envoyé un jour devant la marche de l'armée pour se mettre à la tête des troupes qu'on avoit laissées derriere pour cet effet. Le Duc d'Yock marcha la premiere nuit jusqu'à Tilli avec l'Infanterie ; le vingt-sept il arriva au fauxbourg de Mons, le vingt-huit à Bruxelles, le vingt-neuf ayant passé l'Escaut à Tournai, il vint camper à Pont-à-Bouvines : le trente-un il marcha le long des murailles de Lille, passa la Lys à Armentieres & campa à Nieukerke. Le lendemain premier de Juillet il arriva à Hasebrouk & le deux à Arques à une lieuë de S. Omer, où en arrivant il se proposoit d'être avant la nuit devant Calais ; mais il reçut une lettre de Dom Juan par laquelle il lui mandoit que l'entreprise avoit manqué, & lui ordonnoit

de rester à Arques jusqu'à nouvel ordre. Le Prince de Ligne étoit sorti de Gravelines aussi-tôt qu'il fut nuit pour exécuter le dessein à la marée basse, en se saisissant de la partie de la Place hors des murailles qui joignoit au quai, après quoi on se pouvoit rendre maître de la ville en moins de douze heures : mais il arriva une demi-heure trop tard, & l'eau se trouva si haute qu'il fut impossible de passer, & il fut obligé de se retirer sans avoir fait aucune chose que de donner une chaude allarme à la ville, & montrer au Gouverneur l'endroit de sa Place le plus foible, qu'il prit soin ensuite de fortifier de maniere à ôter aux Espagnols l'espérance de la pouvoir surprendre. AN. 1657.

Cette grande marche n'ayant produit aucun effet, la Cavalerie & l'Infanterie se rejoignirent à Querne à une lieuë d'Aire le quatre de Juillet, & le canon & les bagages y arriverent un jour ou deux après. L'armée marcha le six à Bouré proche de Lillers, y resta quelques jours & fut camper vers le douze à Broüai, le lendemain à Lens ; ensuite à Reu sur la Scarpe, & le quinze à Sauchi-Cauchi entre Arras & Cambrai, & après y avoir campé jusqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin.

Pendant qu'on perdit ainsi le tems à faire tant de marches inutiles, M. de la Ferté continua le siége de Montmédi qui fit plus de résistance qu'il n'avoit attendu, la Place étant forte & ayant une bonne garnison. M. de Turenne de son côté observoit les mouvemens des Espagnols, sans pourtant s'éloigner du siége, pour empêcher qu'on ne jettat du secours dans la ville. L'armée étant décampée de Marcoin le vingt-sept, marcha au Catelet, le lendemain à Fervaques, le vingt-neuf à Origni sur l'Oise où elle ne resta qu'un jour : elle alla camper ensuite à Eglancourt jusqu'au huit d'Aoust qu'elle marcha à Feron ; le lendemain à Macon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieuë de Marienbourg, où on sçut la prise de Montmédi qui se défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'après que les ennemis se furent logés dans un bastion & y eurent dressé une batterie de six canons. On apprit en même tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un siége : il fallut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point jusqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne sur la Lys à une lieuë de S. Venant, que M. de Turenne avoit assiégé, & dont les lignes étoient déja si avancées que cette considération & la disproportion des forces ne permit point d'entreprendre le secours de cette Place. On s'étudia seulement à couper les vivres aux ennemis & à empêcher le passage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui

An. 1657. devoit paſſer le lendemain de Bethune à leur armée. On jugea à propos pour cet effet de décamper & de ſe poſter à Montbernenſon par où il étoit abſolument néceſſaire qu'ils paſſaſſent. Le pays par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de hayes & de foſſés, on commanda des travailleurs pour marcher avec des bêches & des haches à la tête de chaque Régiment, & leur faire des paſſages, afin que l'armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour, & néanmoins on ne marcha que ſur le midi : la raiſon de ce délai eſt d'autant plus difficile à deviner, que le ſuccès du deſſein dépendoit de la diligence: on ne manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le Duc d'Yorck lui repréſenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes : mais pour tout ce qu'on put dire, l'armée ne s'ébranla que vers midi. Le Prince de Ligne Général de la Cavalerie étoit à la tête de la droite, le Prince de Condé à la gauche, & le Duc d'Yorck que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de Meſtre de Camp Général, étoit à la tête de l'Infanterie. Dom Juan & le Marquis de Caracêne marchoient devant avec leurs trois Compagnies de Gardes, juſqu'à ce qu'arrivant auprès de la plaine, ils voulurent, ſuivant leur coutume, faire la fieſte.

L'armée ne pouvoit aller que lentement dans un pays ſi fourré; néanmoins le Duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à paſſer pour arriver avec l'Infanterie dans la plaine, lorſqu'il apperçût le convoi des ennemis, qui deſcendant de Montbernenſon marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince ayant paſſé la derniere haye fit mettre ſon Infanterie en bataille, & voyant que le Prince de Ligne étoit auſſi dans la plaine avec quatre ou cinq eſcadrons, il l'envoya avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entierement, les ennemis n'ayant que trois eſcadrons d'eſcorte; il répondit qu'il voyoit la choſe auſſi-bien que lui, que rien n'étoit plus aiſé que d'enlever le convoi, mais qu'il n'oſoit l'attaquer ſans ordre de Dom Juan, ou du Marquis de Caracêne. Le Duc fut trouver lui-même le Prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une ſi belle occaſion pour être trop ſcrupuleux : mais il repliqua qu'il ne connoiſſoit point juſqu'où alloit la ſeverité Eſpagnole; qu'en attaquant ſans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réuſſiſſoit pas, ou qu'il vînt à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais ſuccès à craindre, que M. de Turenne pouvoit bien faire ſortir quelque Cavalerie, mais qu'il n'hazarderoit point d'envoyer ſon Infanterie

fanterie hors des lignes. Il ajoûta que si les Espagnols venoient à l'inquieter pour cette action, il consentoit d'en prendre tout le blame sur soi-même, & qu'il pouvoit legitimement s'excuser de ne l'avoir fait que par obeissance pour lui, puisqu'il faisoit ce jour là la Charge de Mestre de Camp General : mais toutes ces raisons ne pûrent rien gagner sur le Prince de Ligne, l'occasion se perdit. Le convoi qui reconnut le danger redoubla sa diligence, & quand la plûpart des Chariots furent entrez dans les lignes, les trois Compagnies des Gardes vinrent se joindre au Prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi ; il ne prit avec lui que la Compagnie de ses propres Gardes. Le Duc d'Yorck y envoya la sienne ; mais les quatre premieres, conduites par le Comte de Colmanar neveu de Caracêne, jeune & sans experience, marcherent si précipitamment & en desordre, que si les trois escadrons ennemis eussent voulu disputer le terrain, ils les auroient battus. Berkeley Capitaine des Gardes du Duc, qui voyoit leur mauvaise manœuvre, les suivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité ; car les trois escadrons François ayant été forcés, ils les poursuivirent avec la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagerent avec eux pesle-mesle jusques dans les lignes dont les ennemis n'avoient pas eû le tems de fermer la barriere : mais ils en sortirent plus vîte qu'ils n'y étoient entrez, & s'enfuirent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils eurent gagné la Compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet des lignes. Ils se rallierent & devinrent si prudens & si flegmatiques, que sans se piquer de conserver le poste d'honneur qui leur appartenoit, ils laisserent à Berkeley celui de faire l'arriere-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'armée qu'ils trouverent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où après avoir resté quelque tems, elle se retira un peu en arriere & fut camper à Montbernenson. Les ennemis ne perdirent point un seul chariot de leur convoi : ils eurent quelques hommes tués, blessés & prisonniers. Le Marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux qui commandoit le Régiment de Gesvres, moururent de leurs blessures. AN. 1657.

Après avoir manqué le convoi & consideré que les ennemis étoient trop forts pour pouvoir esperer de forcer leurs lignes, on délibera sur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le siége, ou quelle Place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'eussent fini : la chose fut arrêtée dans un Conseil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenson. On résolut d'aller assiéger Ardres, mais on en remit l'exécution jusqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'ayant point encore ouvert la

AN. 1657. tranchée, ne quittassent cette entreprise pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai dont la raison étoit foible, fut fort préjudiciable; M. de Turenne ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenson. L'armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-sept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les Quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du secours dans la Place, où on sçavoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantassins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation, qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile; au lieu que si on avoit attaqué la Place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

Cette lenteur des Espagnols m'engage à une digression qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins des fautes qu'on leur a déja vû commettre & de celles qui suivront. Dom Juan observoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles; il étoit par tout d'un accès également difficile: il dormoit, comme il a déja été remarqué, aussi-bien que le Marquis de Caracène fort près de la Plaine quand le convoi passoit, & leurs domestiques qui le virent descendre la montagne aussi-bien que le reste de l'armée, n'oserent jamais les éveiller pour les en avertir: mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que Dom Juan & le Marquis qui avoient tous deux beaucoup de bon sens, d'esprit & de bravoure, pussent s'attacher à des formalités qu'ils sçavoient bien être préjudiciables au service de leur maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon Officier, avoit servi longtems, passé par tous les degrés, & devoit sa fortune à son mérite; & si Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainsi dire, d'être élevé comme Fils d'Espagne, il étoit doüé de qualités capables d'en faire un grand homme: mais les scrupuleuses formalités gâtoient tout. Quand l'armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en présence. Quand les troupes étoient à moitié sorties du Camp, ils montoient à cheval, marchoient à la tête de leurs trois Compagnies de Gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, sans se mettre en peine de l'armée, ni de reconnoître la situation du terrain, ni de sçavoir les quartiers des Généraux. ainsi dans une allarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoissoient ni le campement, ni même où étoit la grand'-garde ni les gardes avancées. Dom Juan avoit coutume le plus souvent en arrivant à son quartier, quelque bonne heure qu'il fût, de se mettre au lit; il y soupoit & ne se levoit pas jusqu'au matin. Quand l'armée ne marchoit pas, il sortoit, & montoit rarement à cheval.

Mais pour revenir au siége d'Ardres, il se tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracène, pour résoudre par où on attaqueroit la Place. Quand les Généraux furent assemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la Place avec des lunettes d'approche; & sans examiner la chose de plus près, on résolut que les Espagnols attaqueroient une demi-lune entre deux bastions, que le Duc d'Yorck feroit la sienne à celui de la droite, & le Prince de Condé à celui de la gauche, & que pour ne point perdre de tems, on feroit ensorte d'attacher cette même nuit le Mineur au Corps de la Place. AN. 1657.

Le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ne se contentant point d'avoir vû la Place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allerent point en personne reconnoître leur attaque, ils envoyerent seulement un Major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coûtume des Généraux Espagnols de s'exposer en de semblables occasions. Toutes choses étant disposées, on commença les attaques dès le soir, après un signal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les assiégés n'ayant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança sans peine jusqu'au pied du fossé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le Mineur. Le Régiment du Duc d'Yorck fut employé à l'attaque de ce Prince, le Lord Muskery qui le commandoit avoit un Capitaine & quelques soldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit soin de lui envoyer des fascines & tout ce qui lui étoit nécessaire; & étant allé ensuite visiter les travaux avec le Duc de Glocester, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état; qu'il avoit presque fini son logement au bord du fossé vis-à-vis la pointe du bastion, & qu'il avoit déja logé le corps du bataillon dans le fossé du ravelin qui couvroit la pointe du bastion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le Mineur: mais ayant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du fossé, il envoya un Sergent pour le sonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas assez profonde pour empêcher les Mineurs. Il les fit descendre dans le fossé avec un Sergent & quelques soldats pour porter les madriers à la faveur desquels ils devoient se loger. Le jour commençant à paroître, ce Prince & le Duc de Glocester se retirerent & retournerent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira seulement qu'ayant eu le même succès & ayant attaché leur Mineur, on ne doutoit point que la Place ne se rendît en moins de vingt-quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au Marquis de Caracène, qui étoient en carosse derriere leur;

AN. 1657. attaques hors de la portée du canon, que le Prince de Condé & le Duc d'Yorck étoient allés visiter les travaux, Dom Juan répondit : *No hazen Ben*. *Ils ne font pas bien*.

Le matin un peu après le soleil levé, on eut avis de la prise de S. Venant & que M. de Turenne avançoit pour venir secourir Ardres. On assembla immédiatement un *Junto*, & on résolut aussi-tôt de lever le siége. L'embarras étoit de retirer les troupes des attaques ; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées, pour la communication, ainsi ils ne pouvoient en sortir qu'à découvert. On commença par retirer les Mineurs, ce qui fut éxecuté à l'attaque du Duc par les soins du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçus, fit dire aux Mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favoriser leur retraite il feroit faire grand feu sur les assiégés. Il fit croire aux Soldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contreminé, & ils arriverent au logement à la faveur du grand feu de la mousqueterie sans aucun accident. Il déclara ensuite l'ordre qu'il avoit reçu, & leur commanda quand il donneroit le mot de se retirer avec toute la diligence possible jusqu'à un endroit qu'il leur marqua hors de la portée du mousquet où ils devoient se rallier. Le Duc d'Yorck de son côté commanda trente Maîtres avec un Lieutenant pour s'approcher de la Place autant qu'ils pourroient, sans s'exposer, jusqu'à ce qu'il vît les Soldats revenir de l'attaque, & alors de galopper parmi eux pour apporter les Officiers ou Soldats qui viendroient à tomber. Le Duc les suivit pour voir éxecuter ses ordres, & trouva que comme ses Soldats se retiroient de l'attaque, le Lieutenant & ses Cavaliers se tenoient tranquillement derriere une haye à la portée du mousquet de la Place ; le Duc galoppa au Lieutenant pour lui réïtérer l'ordre qu'il lui avoit donné ; il obéït, & pour réparer sa faute, marcha jusqu'au bord du fossé : & quoique les assiégés fissent grand feu, il n'y eut d'Officiers que le Capitaine Keith, & peu de Soldats blessés dont il n'en mourut aucun, ce qui fut aussi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques Mineurs aux autres attaques ; & après qu'on se fut retiré par tout avec fort peu de perte, on fit marcher les bagages vers Gravelines, & toute l'armée suivit. Cette marche fut extrémement pénible. En arrivant sur le bord du plat pays, on fut obligé de faire alte jusqu'à ce que le canon & le bagage fussent sur la seule digue ou chaussée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluyes avoient rendu presque impraticable. La pluye qui continuoit sans cesse, la tempête, l'obscurité de la nuit, le chemin

gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il fallut faire, désolerent les troupes & les mirent dans un si grand desordre, qu'il ne fut pas possible aux Officiers d'empêcher les Soldats de se débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne se trouva pas le matin dix hommes ensemble de chaque Régiment; tout ce qu'on put faire fut de les rassembler le lendemain. Le trente l'armée campa à Brourerke; celle de France eut sa part du mauvais tems la nuit qu'ils marcherent dans la Plaine de S. Omer pour venir à Ardres, lorsque celle d'Espagne en leva le siége. Le trente-un on passa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoisins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le pays étoit si coupé qu'il eût été très-difficile d'y camper en bataille, mais l'ennemi étoit si éloigné qu'il n'y avoit point de risque. Le deux de Septembre on marcha vers Mont-Cassel; & les troupes ayant été cantonnées dans les villages aux environs on y resta jusqu'au sept, qu'ayant appris que M de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une seconde fois de l'armée. Elle repassa la Colme le jour suivant dans la résolution de défendre le passage de cette riviere le long de laquelle on campa. Les Espagnols étoient postés depuis le Fort de Link jusques vers Spicker: le poste du Duc d'Yorck s'étendoit ensuite depuis l'endroit où leur quartier se terminoit jusqu'à Bergue S. Vinox, & le Prince de Condé ensuite jusqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derriere les gués, jusqu'au dix-sept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, ayant passé la Colme au-dessus de Linck. On détacha aussi-tôt la plûpart des Régimens d'Espagnols natifs avec quelque Cavalerie pour se jetter dans Gravelines. Les trois Régimens Italiens de Dom Tito del Prato qui les commandoit furent envoyés au Fort de Mardick, & le reste de l'armée se retira derriere le canal qui va de Bergue à Dunkerque. Le Prince de Condé ayant son quartier à Bergue, Dom Juan à Dunkerque, & le Duc d'Yorck à Oudekerke, on planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes.

AN. 1657.

Un jour ou deux après que les Espagnols eurent quitté la Colme, les François arriverent devant Mardick & l'assiégerent. Ce fut en partie en execution du traitté fait avec Cromwel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en possession de quelque Place maritime de la Flandre, & Mardick étoit la seule qu'ils pouvoient attaquer dans une saison si avancée, vû

An. 1657. le soin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choses nécessaires pour une longue & vigoureuse défense.

Les François en arrivant devant Mardik travaillerent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque & à leurs approches du côté du Fort. Les fourages ayant été consommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes Fermes qui n'étoient qu'à demie-portée du canon des retranchemens des Espagnols, & qui avoient été préservées par le crédit que trouverent auprès de quelques Officiers de l'armée les proprietaires de ces Maisons : il y avoit même une garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher, avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, à quelle intention ils y venoient : mais suivant la coûtume des Espagnols, il se retira sans oser mettre le feu dans les Fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes ayant tiré quand l'avant-garde des ennemis approcha, le Duc d'York, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille de là, y accourut, trouva qu'ils travailloient déja à se couvrir, & à se retrancher pour se défendre si on venoit les attaquer : & rencontrant le Prince de Ligne qui faisoit ce jour-là la fonction de Mestre de Camp général, il lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire, & s'il vouloit laisser fourager les ennemis tranquillement devant ses yeux ? Il répondit à son ordinaire, que sans les ordres du Marquis de Caracêne ou de Dom Juan, il n'osoit rien entreprendre ; & sur ce que le Duc lui répliqua qu'avant qu'ils pussent arriver, les François seroient retranchés & qu'on ne pourroit plus les déloger ni brûler le fourage ; il répondit que cela étoit vrai, mais qu'il n'entreprendroit rien sans des ordres positifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ses propres troupes, le priant seulement de faire border sa ligne par son Infanterie : mais il répondit encore que le pont étant dans le quartier des Espagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y passer, parceque s'il y avoit quelque chose à faire, c'étoit aux Espagnols à l'éxécuter ; ainsi toutes les propositions ne servirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fouragerent sans autre inquiétude que celle du canon qui tira toûjours sur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le Prince de Condé. Le Duc d'Yorck l'informa aussi-tôt de ce qui s'étoit passé entre lui & le Prince de Ligne, il n'en fut point du tout surpris, & assura le Duc que quand il auroit servi aussi long-tems que lui avec les Espagnols, il s'accoûtumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes

considérables sans s'en étonner. Les ennemis après avoir fouragé tant qu'il leur plut, se retirerent, & laisserent derriere eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne sçait point combien d'hommes ils perdirent; mais on ne trouva aucun corps mort, soit qu'ils les eussent emportés, soit qu'ils les eussent enterrés sur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir. An. 1657.

Deux ou trois jours après, le Fort de Mardick se rendit & fut en conséquence du traitté fait avec Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold; & peu de tems après les François ayant réparé les bréches & comblé les travaux, se retirerent en quartier de rafraîchissemens & de fourages dans leur pays. L'armée d'Espagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardick. La maladie causée par le mauvais air fut si générale, qu'à la réserve des Espagnols naturels, peu d'Officiers & de Soldats furent éxemts de fiévre, & plus de la moitié se trouverent dans un même tems incapables de rendre aucun service. Les troupes que commandoit le Duc d'Yorck en furent les plus maltraittées; il fut presque le seul des Officiers ou Volontaires de qualité & de toute sa maison qui n'en fut point attaqué. Le Duc de Glocester quitta l'armée malade; & le Prince de Condé le fut à un point que les Médecins craignirent pour sa vie. Peu de tems après, le Roi d'Angleterre vint à Dunkerque solliciter Dom Juan au sujet de quelques affaires particulieres, & pour le faire souvenir de quelques promesses qu'il avoit faites à Sa Majesté par rapport à l'Angleterre.

Les Anglois qui étoient dans Mardick travaillerent à réparer les anciennes fortifications autour du Fort, ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les fosses n'avoient point été comblés, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en ayant été averti, résolut d'y marcher un soir avec toute l'armée, pour raser en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevé en un mois. C'étoit plus par ostentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit dessein de reprendre ce Fort, que dans l'espérance que cela eût aucune suite. Le jour ayant été arrêté pour cette expédition, il sortit de Dunkerque le soir à la tête de l'armée, accompagné du Roi d'Angleterre: l'obscurité étoit si grande qu'il fallut marcher aux flambeaux. Les ennemis qui les apperçurent, crurent qu'on alloit les escalader ou au moins les assiéger, & se préparerent à se défendre, allumant des falots autour du Fort. Quand on arriva un peu plus près que la portée du canon, l'armée éteignit les siens. Sa Majesté, Dom Juan & le Marquis de Caracêne arrêterent avec la Cavalerie, pendant que l'Infanterie avançoit: les Espagnols étant com-

An. 1657. mandés par . . . . Maréchal de bataille, marcherent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque, le Comte de Marsin avec l'Infanterie du Prince de Condé, du côté qui regarde Graveline, & le Duc d'Yorck à la tête de la sienne se posta au milieu des deux. Quand on approcha du Fort, les ennemis firent un feu continuel de canon & de mousqueterie, & les petites Frégates qui étoient dans le fossé ne cesserent pas aussi de tirer. L'Infanterie en souffrit peu, parce qu'elle se mit d'abord à l'abri des anciens dehors; mais les balles qui passoient par dessus elle, tomberent dans la Cavalerie, & y tuerent du monde & des chevaux. Sa Majesté s'étant avancée pour voir ce que faisoit l'Infanterie, le Marquis d'Ormond qui l'accompagnoit eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Chaque Corps en arrivant à son poste fit passer ses travailleurs avec des Soldats détachés pour les soûtenir : mais le fossé étant trop profond du côté du Duc d'Yorck, il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Espagnols : cependant il le fit combler avec des fascines, & fit faire un passage pour pouvoir les soûtenir, si les ennemis sortoient sur eux. Dans le moment que les travailleurs commencerent à applanir les ouvrages, les Soldats détachés firent un feu continuel contre les ennemis, ce qu'ils continuerent jusques vers la pointe du jour que les dehors étant rasez, on se retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorsqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent assurément plus surpris de la retraitte que de l'approche; & ils s'attendoient si peu qu'on les quittât, que les Espagnols étoient déja partis, que la garnison tiroit encore : il n'y eut pas plus de vingt Cavaliers, un Capitaine du Régiment de Glocester & trois ou quatre Soldats de tués; il y en eut huit ou dix de blessés. Les Anglois dans le Fort, comme on l'a sçu depuis, n'eurent qu'un homme de tué; & ils crurent si fort qu'on les alloit assiéger, qu'ils dépêcherent un courrier à M. de Turenne pour l'en avertir : il assembla ses troupes qui étoient en quartiers de fourage, & se mit en marche pour les venir secourir; mais sur l'avis qu'il eut que les Espagnols s'étoient retirés, il retourna dans ses quartiers.

Quelques jours après on fit une tentative pour enlever les Frégates Angloises qui étoient dans la fosse : on avoit eu dessein d'abord de les brûler; mais la chose s'étant trouvée trop difficile, on résolut d'essayer de surprendre les deux plus grosses, *la Rose* & *le Véritable Amour*, de six ou de huit piéces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chalouppes qui sortirent dans un tems fort calme. Dom Juan fit avertir le Roi & le Duc d'Yorck,

d'Yorck, & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les personnes de qualité & des principaux Officiers, pour voir quel seroit le succès de cette entreprise : il faisoit une espece de brouillard. Etant arrivés vis-à-vis des Fregates, on entendit crier en Anglois : *De quel Bord est la Chalouppe ?* Le Matelot voyant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chalouppe alloit aborder la Frégatte, donna l'allarme, & tira un coup de canon, qui cassa la jambe d'un des rameurs : cet accident & quelques coups de mousquet qui furent tirés en même tems, donna l'épouvante aux Chalouppes, qui se retirerent honteusement sans vouloir rien entreprendre davantage. AN. 1657.

Le Roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire avec Dom Juan & le Marquis de Caracène, alla à Bruges, & ensuite à Gand & à Bruxelles. Le Duc d'Yorck resta à Dunkerque pour y commander l'armée. On avoit toûjours entretenu les peuples dans l'espérance qu'on reprendroit Mardick, pour obtenir plus facilement un subside considérable de la Province de Flandre ; & pour rendre la chose plus vrai semblable, on fit de grands magasins de fascines, de gabions & de toutes les choses nécessaires pour un siege. Néanmoins il y eut ordre d'envoyer les troupes le premier jour de l'an dans les quartiers d'hyver, & le Duc qui étoit resté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que Dom Juan & le Marquis de Caracène y furent arrivés.

Au commencement du Printems, on ne songea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la Campagne, & comme la saison avançoit, les Espagnols s'appliquerent à munir les Places les plus exposées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un siége considérable : les Espagnols eurent beaucoup d'inquiétude ; car n'ayant pas suffisamment d'Infanterie pour garnir toutes leurs Places, il falloit en laisser quelques-unes avec de foibles garnisons. Le Roi les sollicita instamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faisant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la premiere entreprise seroit le siége de cette Place ; que Cromwel en sollicitoit fortement les François ; que tout se préparoit pour cet effet en France & en Angleterre ; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient ces avis. Sa Majesté ne se contenta point de leur donner une fois ces avertissemens ; elle les réïtéroit chaque semaine sur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angleterre : mais les Espagnols n'y ajoûterent point de foi, croyant qu'ils étoient faux, & qu'ils étoient donnés dans le dessein de leur faire dégarnir Cambray, ou quelques autres Places du AN. 1658.

An. 1658. dedans du pays. Ils étoient encore si allarmés de l'entreprise sur Cambray de l'année derniere, que toutes les raisons du Roi ne purent point prévaloir sur leurs craintes, tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toûjours les mêmes vûës sur cette Place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce dessein, quelqu'engagement qu'il pût avoir avec Cromwel, à moins que la Place ne fût si bien munie qu'il jugeât le succès impossible.

Cette opinion & plusieurs raisonnemens plus spécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de risque cette année. Ils négligerent d'y mettre une bonne garnison & les munitions nécessaires; & répandant en même tems la plûpart de leur Infanterie dans Aire & Saint Omer, sur les frontieres du Haynaut; & renforçant la garnison de Cambray d'un corps considérable de Cavalerie & d'Infanterie, ils négligerent tellement Dunkerque, qu'ils laisserent même imparfaits deux Forts à quatre bastions chacun, qu'ils avoient commencé sur le Canal entre Bergue & cette ville-là, qui en auroient rendu le siége beaucoup plus difficile, puisque les ennemis eussent été obligés de prendre l'un de ces deux Forts avant de pouvoir assiéger la Place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque, que de toutes les fortifications de cette nature, ou retranchemens que les Espagnols ont fait pour la défense des rivieres, on ne leur en a jamais vû tirer aucune utilité; soit à à cause qu'ils ne les achevoient point à tems; soit parce qu'ils n'avoient point assez d'hommes pour les défendre, ou que les François, par des marches imprévûës, venoient les attaquer en flanc, comme il a été rapporté en l'année mil six cens cinquante-cinq. Il est véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce pays-là dont on puisse tirer avantage : car l'armée qui est supérieure & maîtresse de la campagne, trouvera toûjours, avec un peu de patience, les moyens de forcer les passages, ou d'entrer par quelqu'autre endroit dans le pays ennemi; d'où il faut conclure qu'un Général ne doit point mettre toute sa confiance sur de pareilles précautions, quoiqu'il y ait des occasions où elles peuvent être nécessaires.

Les François, suivant leur coûtume, entrerent cette année les premiers en campagne, & en marchant à Dunkerque, ils firent prisonniers de guerre le Regiment du Duc de Glocester dans Cassel, où il avoit été imprudemment envoyé, la Place n'étant d'aucune défense, par M. de Bassecour, Maréchal de Bataille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même tems le Régiment d'Infanterie du Duc d'Yorck, fort

d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres Régimens foibles, & de la Cavalerie qui étoient en quartier à Hondscotte, pour se jetter dans S. Omer, qu'il croyoit que les ennemis vouloient assiéger : mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jetter du secours ; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de Cavalerie. An. 1658.

Le Marquis de Léede, Gouverneur de la Place, s'y jetta presque en même tems avec beaucoup de peine : il avoit été à Bruxelles y solliciter des secours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçut les premieres nouvelles que les François marchoient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour lesquelles Places ils avoient eu de la crainte sans sujet, de marcher à Dunkerque, à la réserve du Régiment d'Infanterie du Roi d'Angleterre, d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde : mais ils ne purent point y entrer ; la Ville étoit déja bloquée, le Marquis de Léede s'y trouva assiégé : la force consistoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre & qu'il étoit aisé d'approcher : la garnison n'avoit aucune proportion avec le vaste terrain qu'il falloit défendre : elle n'étoit que de mille hommes d'Infanterie & huit cens chevaux ; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres provisions. La nouvelle certaine de ce siége ayant été apportée à Bruxelles sur la fin de May, n'étonna pas peu les Espagnols, principalement quand ils sçurent qu'il n'y avoit aucune esperance d'y pouvoir jetter du secours par mer, parce que la flotte Angloise commandée par le Général Montaigu, fermoit l'entrée du Port. Le seul moyen qui restoit pour sauver cette Ville, étoit d'assembler l'armée ; on résolut pour cet effet dans un Conseil de guerre où assisterent tous les Officiers généraux, que le rendez-vous général seroit à Ypres ; les ordres furent envoyés à toutes les troupes d'y marcher en diligence ; & le sept de Juin l'armée & les Généraux s'y trouverent. On vint camper le neuf à Nieuport, le lendemain entre Odekerque & Furnes, où le Maréchal d'Hocquincourt arriva : il étoit nouvellement venu de France par Hêdin. Cette Ville après la mort du Gouverneur s'étoit révoltée à la persuasion du Lieutenant de Roi & de son beau-frere : ils avoient appellé les Espagnols à leur secours, avec lesquels ils convinrent de leur livrer la Place, moyennant une certaine somme, qui leur fut payée, & les Espagnols en prirent possession. Le Maréchal d'Hocquincourt avoit de longue-main une correspondance secrette avec le Lieutenant de Roi par rapport au dessein qu'il avoit de se révolter, & d'attirer dans son parti la plûpart de

AN. 1658. la Nobleſſe & des peuples du Vexin & de la baſſe Normandie : mais ces menées furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'éxécution ; tel eſt ordinairement le ſort de ſemblables entrepriſes : il ſe trouva forcé de chercher ſon ſalut dans la fuite, & il y trouva la mort. On a crû que ſi cette Campagne n'avoit été ſi déſavantageuſe pour les Eſpagnols, il y auroit eu un ſoulevement en ces quartiers là.

Pour revenir aux mouvemens de l'armée d'Eſpagne, il fut réſolu le onze dans un Conſeil de guerre, auquel aſſiſterent Dom Juan, le Prince de Condé, le Marquis de Caracêne, le Maréchal d'Hocquincourt, le Prince de Ligne, (Dom Eſtevan de Gamare & le Duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident) que le treize on marcheroit dans les Dunes avec toute l'armée auſſi près des lignes des ennemis qu'il ſe pourroit ; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos ; que le douze tous les Officiers généraux marcheroient avec deux mille ſoldats commandés pour reconnoître le terrain & marquer le campement.

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail, il faut rapporter ce qui ſe paſſa dans le Conſeil de guerre, parceque la plûpart de ceux qui y aſſiſterent ont voulu ſe diſculper & s'excuſer d'avoir donné l'avis qui fut ſuivi, ou d'avoir conſenti à la réſolution qu'on y prit. Le Duc d'Yorck ſçait ce qui ſuit d'une perſonne qui étoit de ce Conſeil, & qui auſſi-bien que les autres, a ſouhaité de déſabuſer le monde de l'opinion qu'on auroit pû avoir qu'il y eût conſenti. Quand tous les Officiers généraux furent aſſis, Dom Juan leur expoſa le ſujet pourquoi il les avoit aſſemblés, qui étoit pour les conſulter ſur les moyens de ſecourir Dunkerque. Il leur repreſenta l'état de la Place, & la néceſſité d'en faire promptement lever le ſiége ; & s'étant étendu ſur ces deux chefs, il propoſa de faire marcher l'armée à Zudcote, & de camper dans les Dunes le plus près des lignes des ennemis qu'il ſeroit poſſible, pour pouvoir trouver l'occaſion de les attaquer à propos. Cette propoſition fut ſuivie d'un long ſilence ; & perſonne ne ſe levant pour s'y oppoſer, Dom Juan dit : « Puiſque je vois que vous approuvez ce » que je viens de propoſer, éxaminons préſentement la maniére & le tems » d'y marcher. » Enſuite il fut réſolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis & le terrain pour camper.

Les Généraux furent envoyez le douze comme il avoit été réſolu avec quatre mille chevaux & l'Infanterie détachée pour reconnoître les lignes des aſſiégeans, & choiſir le terrain pour le campement de l'armée. On fit

alte à Zudcote pour marquer le camp : Ensuite le Duc d'Yorck, le Marquis de Caracène & Dom Estevan de Gamare traverserent les Dunes avec quelque Cavalerie jusqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravates le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies, s'avançant si près vers la garde de Cavalerie des ennemis qu'il escarmoucha avec eux, & les obligea de reculer, ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes. An. 1658.

Comme il revenoit pour faire son rapport aux Généraux, il rencontra le Maréchal d'Hocquincourt, qui le pria instamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la garde de Cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit observé tout ce qu'on pouvoit souhaitter; qu'il amenoit même quelques prisonniers qu'il avoit enlevés dans les Dunes : Toutes ses raisons ne gagnerent rien sur son opiniatreté & il insista si fortement, que Boutteville ne put point le refuser. Cet entêtement ne l'exposa pas seulement au peril, mais attira encore tous les Officiers Généraux à une fort grande distance de leurs troupes ; car le Prince de Condé le voyant aller aux lignes, le suivit ; Dom Juan apprenant qu'il y marchoit, en fit de même, & le Duc d'Yorck quoiqu'il eut observé avec le Marquis tout ce qui se pouvoit, sur ce qu'on lui dit que ces Messieurs alloient vers les lignes, galloppa pour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt poussoit la garde avancée des ennemis, & la faisoit reculer. Ce fut dans cette action que Henry Jermin du côté des Espagnols, & le Marquis de Blanquefort neveu de M. de Turenne à présent Comte de Feversham du côté des François, furent tous deux blessés à la cuisse. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé jusqu'à la portée du mousquet d'une redoute, quand les ennemis parurent sur une hauteur un peu en deçà de leurs lignes ; & dans le moment que le Duc d'York approchoit de lui, ce Maréchal reçût un coup de mousquet dans le ventre, tiré de la redoute, & mourut sur le champ. On se retira, les ennemis avancerent, & le Prince de Condé n'étant pas sûr qu'on pût emporter le corps, s'empressa d'oter les papiers qui étoient dans ses poches. Un Gentilhomme du Maréchal, pria le Duc de faire voltesace pour lui donner les moyens d'enlever le corps de son maître : Ce Prince fit tête aux ennemis, le corps fut emporté avec beaucoup de peine, ce qu'ils auroient pû empêcher en poussant un peu vigoureusement ; mais tous les Officiers Généraux auroient encore couru grand risque d'être faits prisonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravates qui n'étoient point capables de soutenir une charge vigoureuse, & ils étoient

An. 1658. éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le Marquis de Caracêne vint avec trois compagnies de gardes pour les secourir : mais le danger étoit passé : il blâma la témerité avec laquelle on s'étoit exposé. On retourna à l'armée, mais si étonnés du malheur arrivé au Maréchal d'Hocquincourt, que sans songer à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & sans même parler de quelle maniere on prétendoit les attaquer, on se retira par Furnes.

Le lendemain l'armée marcha au lieu destiné pour le campement. Elle avoit sa droite vers la mer, la gauche le long du Canal de Furnes ; l'Infanterie formoit une ligne au devant de la Cavalerie qui s'étendoit depuis les Dunes les plus proches de la mer jusqu'aux fossez qui sont le long du Canal. La Cavalerie étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie, & on avoit laissé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre, à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie ; ainsi dépourvuë de tout ce qui étoit le plus nécessaire pour un combat, on campa à une moindre distance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant garde de l'armée arriva au Camp sur les onze heures du matin. On a sçû depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne put croire que les Espagnols eussent même le dessein d'y venir camper ; mais enfin on lui amena un prisonnier qui lui confirma qu'ils y étoient, sur quoi sans balancer un moment, & sans consulter personne, il résolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoya ordre à ses troupes de se tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardick de le venir joindre. Ils marcherent toute la nuit ayant un grand circuit à faire, & arriverent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquiles dans leur camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne deffendit point le soir d'aller au fourage, comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sçache l'intention du Général ; & les Officiers Généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si fort de ne les point craindre, que le Duc d'Yorck soupant ce soir là avec le Marquis de Caracêne, & témoignant qu'il n'approuvoit point la maniere du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrit, & qu'il croyoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livreroient infailliblement bataille le lendemain matin ; le Marquis & Dom Estevan de Gamare répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient* ; & le Duc leur

répliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la garde avancée vint avertir qu'ils avoient vû de la Cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croyoient qu'ils venoient attaquer l'armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les Généraux allerent les reconnoître. Le Duc d'Yorck arriva le premier à la garde avancée, & ayant poussé jusqu'aux vedettes, il vit clairement & distinctement, que l'armée ennemie sortoit des lignes; leur Cavalerie avec quatre petites pieces de campagne avançoit le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies; l'Infanterie Françoise sortoit sur la gauche, ayant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il falloit pour faire sortir un bataillon de front; & plus sur leur gauche proche de la mer avançoit les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna sur ses pas pour informer les Généraux de toutes ces circonstances, & rencontra avant d'arriver au camp, Dom Juan qui lui demanda quel pouvoit être le dessein des François, le Duc lui repondit qu'ils se préparoient à donner combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient seulement enlever la garde avancée. Le Duc l'assura que ce n'étoit point la coutume des François de marcher avec un si grand corps d'Infanterie composé des Gardes Françoises & Suisses, des Régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoissoit par leurs drapeaux aussi-bien que les Anglois par leurs habits rouges & avec un si gros Corps de Cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer simplement une grande garde. Le Prince de Condé arrivant dans le même instant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonstances que le Duc d'Yorck, & voyant le Duc de Glocester, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille, il repondit que non, & le Prince lui dit: *dans une demie heure vous verrez comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du dessein des ennemis: Tous les Officiers Généraux se rendirent chacun à leur poste pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrain qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux. An. 1658.

L'Infanterie au nombre d'environ six mille hommes divisée en quinze bataillons, étoit toute sur une ligne, à la réserve de deux Régimens. Elle s'étendoit depuis une haute Dune proche de la mer tout au travers des autres Dunes jusqu'aux prairies qui sont contre le Canal de Furnes. Les Espagnols naturels avoient la droite de tout: le Régiment de Dom Gaspard Boniface étoit posté sur la plus haute Dune proche de la mer; celui de Dom Francisco de Meneses qui étoit derriere faisoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent en flanc; sur la gauche de Boniface étoit le Régiment

An. 1658. de Dom Diego de Gomez que commandoit alors Dom Antonio de Cordoüe ; sur sa gauche suivoient les Régimens de Seralvo ; ceux du Roi d'Angleterre & du Lord Bristol qui ne composoient qu'un bataillon ; ensuite celui du Duc d'Yorck commandé par Muskery. Il y avoit derriere ces deux bataillons les Régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby qui ne faisoient qu'un bataillon qui servoit de reserve : sur la gauche du Régiment d'Yorck étoient trois Régimens Walons, un bataillon Allemand composé de quatre Régimens, & ensuite sur la derniere Dune tirant vers le Canal de Furne suivoient le Régiment de Guilau Allemand, le premier de l'Infanterie du Prince de Condé ; & les autres qui composoient trois bataillons étoient rangés entre les Dunes & le Canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'Infanterie qui étoit postée sur les Dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de sable avec beaucoup de fatigue : de huit mille hommes deCavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de la moitié au fourage qui ne retourna qu'après la deffaite. La Cavalerie Espagnole étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie entre les Dunes ; celle du Prince de Condé étoit derriere son Infanterie entre les Dunes & les prairies : comme il y avoit plusieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre escadrons de front, on ne peut dire précisement sur combien de lignes elle étoit rangée, & ce fut dans cette situation qu'on attendit les ennemis.

Leur Infanterie étoit sur deux lignes de sept bataillons chacune ; la prémiere commandée par M. de Gadagne Lieutenant Général, étoit composée d'un bataillon des Gardes Francoises qui avoit la droite, & marchoit le long des Dunes du côté du grand chemin ; ensuite un bataillon des Gardes Suisses qui marchoit sur les Dunes : le Régiment de Picardie & celui de Turenne qui étoit le dernier des troupes Françoises de cette ligne, qui étoit terminée par trois Régimens Anglois, dont le dernier s'étendoit jusqu'aux Dunes les plus proches de la mer, & devant chaque bataillon de cette prémiere ligne marchoient les enfans perdus.

Il y avoit cinq ou six Escadrons entre les deux lignes de cette Infanterie ; & leur aîle droite composée d'autant d'escadrons que le terrain en pouvoit contenir, marchoit le long du grand chemin où les Dunes finissoient, commandée par le Marquis de Crequy Lieutenant Général, & en beaucoup d'endroits, il n'y avoit que trois ou quatre escadrons de front : quatre pieces de canon, comme il a déja été dit, étoient à la tête de la Cavalerie de la droite. L'aîle gauche de leur Cavalerie commandée par M. de Castelnau,

marchoit

marchoit le long de la mer avec deux piéces de campagne ; & plusieurs Frégates légeres de la flotte Angloise s'approchant de la côte autant que la marée le pouvoit permettre, tiroient sans cesse le canon sur les troupes Espagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les Dunes. AN. 1658.

Les Anglois que commandoit Morgan, Maréchal de Camp, attaquerent les premiers ; le Général Lockart étant avec M. de Castelnau, à la tête de l'aile gauche. Un peu avant qu'ils chargerent, Dom Juan envoya prier le Duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un soin particulier de l'endroit où il voyoit avancer les Anglois : il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que sa Compagnie de Gardes, & cent hommes détachés du Régiment qui se trouvoit le plus près, avec deux Capitaines & des subalternes pour en renforcer les Espagnols naturels. Il les posta auprès de Boniface, où il jugeoit que feroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conséquence de soûtenir, parceque c'étoit la plus haute Dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voisines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquassent : ils avancerent avec beaucoup de fierté & de courage ; mais avec tant de chaleur, qu'ayant devancé les François, ils auroient payé cherement cette bravoure téméraire, si on avoit profité de leur imprudence : mais ceux qui pouvoient tirer avantage de cette faute, soit qu'ils ne la remarquassent point, soit qu'ils eussent quelque raison qu'on ne sçait pas, n'envoyerent point de Cavalerie pour les prendre en flanc, & laisserent échapper cette occasion. Ce fut le Regiment de Lockart qui chargea les Espagnols de Boniface. Fenwick qui en étoit Lieutenant Colonel, étant arrivé au pied de la Dune, la trouvant fort escarpée, fit alte pour donner lieu à ses troupes, en prenant haleine, de monter ensuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils se préparoient ainsi, leurs Enfans perdus s'ouvrant sur la droite & sur la gauche, pour donner lieu au gros de monter sur la hauteur, firent un feu continuel sur Boniface ; & aussi-tôt que le Régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencerent par un grand cri. Le Lieutenant Colonel tomba d'abord d'un coup de mousquet qu'il reçut au travers du corps, ce qui n'empêcha point le Major, nommé Hinton, de conduire le bataillon, qui n'arrêta point jusqu'à ce qu'il fût à la longueur de la pique ; & malgré la résistance vigoureuse des Espagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au lieu que les Anglois étoient fatigués & presque hors d'haleine d'avoir grimpé les sables, Boniface fut chassé en bas, laissant sur la place sept Capitaines, de onze qu'il avoit ; & Klaughter &

An. 1658. Farel, les deux Capitaines du détachement que le Duc d'Yorck avoit joint à ce Régiment, & plusieurs Officiers réformés dont la plûpart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur Lieutenant-Colonel, perdirent beaucoup d'Officiers & de Soldats. Après s'être reposés peu de tems, ils descendirent de la Dune; ce que le Duc d'Yorck ayant observé, il fut les charger avec ses Gardes & ceux de Dom Juan; & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrain ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laissa pas de tenter la fortune, mais ce fut sans succès; il fut repoussé: tous ceux qui se trouverent à la tête de sa Compagnie furent ou tués ou blessés; & sans la bonté de ses armes qui le sauverent, il y seroit demeuré. Les Officiers de sa Compagnie furent plus heureux que ceux de celle de Dom Juan, il n'y eut que Berkley, qui étoit Capitaine de la premiere, qui fut blessé. Le Comte de Colmenero, qui étoit Capitaine de la derniere, fut le seul qui se tira d'affaire sans accident; tous les autres Officiers furent ou tués ou blessés, & les Gardes si maltraittés, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en rassembla quarante des siens, qui étoient encore en état de combattre, avec lesquels il marcha au Régiment de Boniface, où Dom Juan & ensuite le Marquis de Caracêne avoient tâché de rallier les fuyards; mais n'ayant pû en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce Régiment, ses premiers efforts ne purent point l'arrêter. Il apperçut un nommé Elvige, Lieutenant du Régiment du Roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé: il lui demanda ce qu'étoit devenu son Capitaine; il répondit qu'il avoit été tué avec la plûpart de ses Soldats, & qu'il étoit le seul Officier qui restât sans être blessé. Ce Prince lui ordonna de rester avec lui, & d'assembler ses Soldats. Il leur cria tout haut que le Duc étoit là.: tous ceux qui purent l'entendre le vinrent joindre. Le Duc vit en même tems le Major du Régiment Espagnol; il l'appella, & lui dit que ses Soldats devoient suivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voyoit, & que c'étoit vilain aux Espagnols de fuir pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta, & ils se mirent aussi-tôt en bon ordre. Le Marquis de Caracêne arrivant dans cet entretems, demanda au Duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec sa Cavalerie; il répondit qu'il l'avoit déja fait, mais qu'il avoit été battu. Il ajoûta que dans la situation où étoit l'ennemi, il étoit impossible de l'attaquer, & lui montra en même tems de derriere la Dune voisine, que ce qu'il lui disoit étoit juste.

Le Marquis s'étant retiré aussi-tôt, le Régiment de Lockart avança, non-

pas directement, mais en tournant fur la gauche, & on le perdit de vue, à caufe de l'inégalité du terrain & de l'interpofition d'une Dune : mais le Duc avoit à peine raffemblé le Régiment de Boniface, & le peu de Cavalerie qui lui reftoit, que le bataillon Anglois fe trouva fur une même ligne avec les Efpagnols fur leur droite, & il n'y avoit qu'une Dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer ; & marchant à la tête de fon Infanterie, il vit en arrivant fur le haut d'une Dune que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna auffi-tot au Major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec fes quarante Gardes il alloit les attaquer en flanc ; ce qu'il fit fi brufquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'exécution & le pouffa jufqu'au bord de la derniere Dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voyant les Anglois rompus, au lieu de les charger, ayant découvert du haut de la Dune que toute l'armée étoit en déroute, chacun s'enfuit comme il put, mais il ne s'en fauva que fort peu.

C'eft une chofe remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jetta fes armes ; chacun fe défendit jufqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de croffes de moufquet, que du feu qu'on en avoit effuyé. Un Soldat auroit infailliblement affommé le Duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée fur le vifage qui le renverfa par terre. L'épée du Duc de Glocefter fon frere, qui l'avoit fuivi & fecondé toute la journée avec une bravoure digne de fes ancêtres, lui ayant tombé des mains par un accident dont on ne fe fouvient point, un Gentilhomme nommé Villeneuve, Ecuyer du Prince de Ligne, qui étoit auprès de lui, l'ayant vû tomber, defcendit de cheval, la ramaffa & la donna au Duc, qui, le piftolet à la main, le défendit jufqu'à ce qu'il fût remonté : mais immédiatement après, ce pauvre Gentilhomme reçut un coup de moufquet au travers du corps ; on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette bleffure.

Un efcadron François étant entré dans les Dunes pendant que le Duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il fe trouva obligé de fe retirer promptement : ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraitte, fi dans le même tems le Prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point ; mais les ayant arrêtés, cela facilita la retraite du Duc, & enfuite le Prince de Ligne fe retira lui-même.

Le Régiment de Boniface ne fut pas le feul malheureux ; tous les autres Régimens d'Efpagnols naturels fe trouverent enveloppés par la Cavalerie.

An. 1658. Les Anglois ne les chargerent point comme ils auroient dû en marchant directement à eux. Deux de ces Régimens Anglois voyant la résistance que faisoit Boniface, se contenterent de marcher sur le flanc, & de tirer sur les autres Espagnols naturels en passant; & en marchant sur la hauteur de la même Dune après le Régiment de Lockart.

Pendant que les choses se passoient ainsi le long de la mer, l'aîle gauche ne fut pas moins maltraittée. Les quatre piéces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin firent une terrible éxecution & sur la Cavalerie & sur l'Infanterie. Les Gardes Françoises & le Régiment de la Couronne qui étoit commandé par M. de Montgommery furent tirés de la seconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des Gardes dans la prairie, & attaquerent trois petits bataillons des Espagnols entre les Dunes & le Canal, qui après une foible résistance, s'enfuirent. La Cavalerie Françoise, pour profiter de ce désordre, avança devant l'Infanterie, faisant un front aussi large que le terrain le pouvoit permettre, & étant conduite par le Marquis de Créqui, Lieutenant Général: mais celle du Prince de Condé la vint charger si vigoureusement, qu'elle fut forcée de se retirer derriere l'Infanterie, qui avançant en bon ordre, empêcha de pousser plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainsi repoussés jusqu'à la troisiéme fois; mais il fallut enfin ceder, parceque la Cavalerie Françoise étoit soûtenuë par son Infanterie, & celle du Prince de Condé avoit abandonné la sienne. Ce Prince se retira après avoir fait tout ce qui se pouvoit & en Général & en Soldat, jusques-là que dans la troisiéme attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui se passa sur la droite du Prince de Condé dans les Dunes entre lui & les Espagnols naturels, le Régiment de Guiscard ne fit point ferme pour soûtenir l'attaque des Suisses: il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande distance. Une partie prit la fuite, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même chose sans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la Cavalerie qui étoit derriere; la plus grande partie prit la fuite sans avoir vû l'ennemi; les Officiers firent inutilement des efforts pour les arrêter: mais le peu qui tint ferme se battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans son lieu.

Le Régiment qui suivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du Duc d'Yorck: il tint ferme un peu plus long-tems que ses voisins sur la gauche; mais une voix s'étant élevée derriere, que l'Infanterie eût à se sauver, ce

bataillon se rompit, les soldats abandonnerent leurs Officiers, & prirent la fuite. Le Colonel Grace voyant ce désordre, crut devoir songer à sauver son Régiment, fit volte face, se retira en trois divisions, & tenant ainsi tout son monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le canal de Furnes, le long duquel il fit sa retraite, sans perdre un seul homme : mais le Régiment d'Yorck eut un sort bien différent ; quoique M. de S. Roch avec son Régiment de Cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de sa propre main Du Bourg qui les commandoit, ceux qui devoient le soûtenir l'ayant abandonné, & voyant d'autres escadrons qui venoient le charger, il fut forcé de se retirer comme il put. La Cavalerie qui le poursuivoit joignit bientôt après le Régiment d'Yorck, dont il ne se sauva pas un homme, hors Mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même-tems là, le vieux Colonel Michel Mestre de Camp Allemand, chargea avec son escadron le bataillon de Turenne ; mais il ne put jamais l'enfoncer, & il soûtint ses efforts avec tant d'ordre & de fermeté, que Michel fut tué avec la plûpart de ses Officiers, & son Régiment repoussé, sans autre perte du côté de celui de Turenne, que du Lieutenant-Colonel Betbesé, qui fut tué à la tête de ses piquiers d'un coup de pistolet. Hors ces deux Régimens, on ne se souvient point qu'il y en ait eu d'autre de la Cavalerie Espagnole qui ait fait son devoir en cette bataille.

Pour revenir au Duc d'Yorck, il songea à la retraite quand il se vit environné de tous côtés par la Cavalerie Françoise, sans aucunes troupes pour les combattre, & ne sçachant point ce qui pouvoit s'être passé sur la gauche, où étoit le Prince de Condé, il résolut d'y aller : il n'avoit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reste de ses Gardes s'étant retiré avec le Lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois. Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre chose à le faire échapper ; il en avoit suffisamment pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas assez pour donner envie de le venir observer : plusieurs crurent tellement qu'il étoit des leurs, que comme il marchoit il rencontra quatre ou cinq Cavaliers qui attaquerent un de ses Officiers, nommé Victor, qui étoit Lieutenant ; il crut que c'étoit de la Cavalerie du Prince de Condé, & leur cria en François, *Laissez le aller, c'est un de nos Anglois* ; sur quoi ils le relâcherent, lui rendirent son épée qu'ils lui avoient pris, & se retirerent dans la croyance que le Duc étoit un de leurs Officiers. Ils étoient de l'armée de France : on étoit dans l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne reconnut la sienne, que quand Victor lui dit ensuite que c'étoient des en-

AN. 1658. nemis. Ce Prince continua ſon chemin, & fit ſi bien qu'il paſſa au trot au travers de l'armée de France, juſqu'à ce qu'il joignit le Colonel Grace & ſon Régiment avant qu'il eût traverſé les Dunes; & paſſant auprès des Régimens de Turenne & de Picardie, il trouva en arrivant au grand chemin le long des Dunes toutes les troupes du Prince de Condé en déroute.

Le Duc d'Yorck ne ſe tira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté; car la foule des fuyards étant fort grande dans le Village de Zudcote, au travers duquel paſſoit le grand chemin, il ne vit point d'autre moyen de ſe dégager qu'en prenant un autre chemin autour du Village. M. de Morieul, un Colonel des troupes de M. le Prince, que le Duc rencontra en quittant les Dunes, n'ayant pas voulu ſuivre ſon exemple, fut pris un moment après. Ce Prince regagna le grand chemin de l'autre côté du Village, où il trouva Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracêne; on fut obligé de faire volte face, pour donner le tems à Dom Juan de monter un autre cheval, le ſien étant devenu boiteux par accident; après quoi on picqua des deux, & on n'arrêta plus que quand les ennemis ceſſerent de pourſuivre

Tous les Officiers Généraux, excepté Dom Eſtevan de Gamare, agirent avec beaucoup de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan reſta ſi longtems, qu'il courut riſque d'être pris, & le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de peine: un Cavalier ennemi ſaiſit la bride de ſon cheval avant qu'il fût hors des Dunes; mais lui ayant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de maniere qu'il lâcha les rênes, & donna le loiſir au Marquis de ſe ſauver. On a déja parlé de la vigueur avec laquelle le Prince de Ligne avoit chargé les ennemis; mais on ne ſe ſouvient pas comment il ſe ſauva; & quant à Dom Eſtevan de Gamare qui commandoit en qualité de Meſtre de Camp Général, il ne ceſſa point de courir à toute jambe juſqu'à ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit compoſé du Régiment du Roi d'Angleterre & de celui du Comte de Briſtol, & ce ſeroit faire injuſtice au premier des deux de paſſer ce qui ſuit ſous ſilence. Ils étoient poſtés, comme il a déja été dit, à la gauche des Eſpagnols naturels: quand tout fut en déroute ſur leur droite & ſur leur gauche, la partie du bataillon qui compoſoit le Régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les Soldats du Régiment de Briſtol, qui étoient Irlandois, ſe fuſſent enfuis auſſi-bien que leurs Officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réſerve de Stroud Anglois, qui

étoit Capitaine-Lieutenant, qui se vint mettre avec ses compatriotes, dont le Lieutenant-Colonel & le Major les avoient aussi bien abandonnés que les Irlandois ; le premier sous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque cause qui ne valoit pas mieux. Il arriva au Lieutenant-Colonel ce qu'il méritoit ; car ayant été rencontré par des Cavaliers François écartés, ils le blesserent d'un coup de mousqueton sous l'œil, dont la balle lui ressortoit par le col, & n'en échappa qu'à grande peine ; il fut démonté, & ayant été rencontré par hazard par un des Gardes du Duc d'Yorck Irlandois, & le seul qui s'étoit mal comporté dans cette occasion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnerent point le Régiment du Roi d Angleterre ; ils resterent dans leur terrain, quoiqu'ils vissent passer sur leur gauche toute la premiere ligne de l'armée de France, & sur leur droite les Anglois de Cromwel. M. de Rambure qui commandoit la seconde ligne, avançant avec elle à la tête de son Régiment, alloit attaquer le Régiment du Roi d'Angleterre ; mais le voyant seul, il avança un peu devant ses troupes pour lui offrir quartier ; les Officiers répondirent qu'ils avoient été postés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient résolus de s'y maintenir aussi long-tems qu'ils pourroient ; il leur répliqua que leur résistance seroit vaine, puisque toute leur armée étoit en déroute ; ils répondirent de rechef qu'ils ne devoient point là-dessus en croire leurs ennemis ; sur quoi il leur offrit s'ils vouloient envoyer un ou deux Officiers, qu'il les meneroit sur une Dune, d'où ils verroient eux mêmes que ce qu'il leur disoit étoit vrai. Le Capitaine Thomas Cook & Aston furent détachés ; il les mena sur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les seuls qui restoient de toute l'armée : ils furent en faire leur rapport au Régiment ; sur quoi ils offrirent de mettre les armes-bas, à condition qu'ils ne seroient point mis entre les mains des Anglois, & qu'ils ne seroient ni dépoüillés ni foüillés, ce qui leur fut accordé ; & M. de Rambure leur en ayant donné sa parole, qui fut exactement tenuë, ils se rendirent, & se trouverent bien plus heureux que l'autre Régiment qui les avoit abandonné, dont la plûpart furent tués, & le reste pris & dépoüillé. An. 1658.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Espagnols, dont les principaux furent le Comte de la Motterie, le Colonel Michel, la plûpart des Capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre de Gomez, Dom Francisco Romero, avec deux ou trois de ses Officiers. Des troupes du Roi d'Angleterre, trois Capitaines, quelques Lieutenans & Enseignes, & des Brigadiers de la Compagnie des Gardes du

An. 1658. Duc d'Yorck. Le Prince de Condé ne perdit perſonne de qualité que le Comte de Meille, Lieutenant-Général, & peu de Capitaines. Des Eſpagnols, furent pris le Marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le Prince de Robec, Dom Antonio de Cordoue, Dom Juan de Tolede, Dom Joſeph Manriquez, Dom Louis de Zuniga, le Baron de Limbec, Darchem & Baynes, tous Meſtres de Camp de Cavalerie, ou Colonels d'Infanterie; M. de Montmorency, Capitaine des Gardes du Prince de Ligne: la plûpart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuir avec elles. Il n'échappa que peu de Capitaines & Officiers ſubalternes des Régimens Eſpagnols naturels, qui ſe comporterent en braves gens: mais de leur Cavalerie ils ne perdirent point d'Officiers à proportion. Du Régiment du Duc d'Yorck, Mylord Muskery fut le ſeul Officier qui échappa, & des Soldats il n'en revint qu'une vingtaine: le Régiment du Roi fut entierement pris; il n'en revint que très-peu de celui du Comte de Briſtol, mais il ne perdit que cinq ou ſix de ſes Gardes.

Quant aux principaux Officiers du Prince de Condé, MM. de Coligny & de Boutteville, Lieutenans Généraux, furent faits priſonniers avec Meille qui mourut de ſes bleſſures, & M. Desroches, Capitaine de ſes Gardes. Il ne perdit que fort peu de ſon Infanterie, qui ne fit rien qui vaille: elle étoit le long du canal, ce qui lui facilita les moyens de ſe ſauver. Sa Cavalerie ſouffrit peu, quoiqu'elle combattit avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un ſeul Colonel. On ne ſçait pas combien les ennemis perdirent de monde, le nombre en fut peu conſidérable; ils n'eurent d'Officiers tués que Betbeſé, Lieutenant-Colonel du Régiment de Turenne Cavalerie, Dubourg dont on a déja parlé, & M. de la Berge, Major Général (1) de l'Infanterie. Des Anglois de Cromwel, Fenwick & Lockart, Lieutenans Colonels, & deux Capitaines furent tués, & quelques Lieutenans & Enſeignes bleſſés. La reconnoiſſance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, Lieutenant Général de l'armée de France, qui commandoit l'Infanterie, ayant oüi dire après la défaite, que le Duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit deux ou trois eſcadrons qui étoient commandés par ſes intimes amis, & traverſa les Dunes pour aller à eux, dans la réſolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été; mais il eut bien de la joye de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Eſpagnols avoient heureuſement laiſſé le canon & les bagages à Furnes, où en arri-

(1) C'eſt un emploi moindre que Lieutenant-Général, ou Maréchal de-Camp.

vant

vant après la deffaite on crut la perte bien plus considerable qu'elle n'étoit : mais la plûpart des Officiers d'Infanterie & des soldats se sauverent des mains des ennemis. Dom Antonio de Cordoue & plusieurs Officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les ayant relachez pour un peu d'argent. AN. 1658.

M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siége, & la Place ne tarda pas long-tems à se rendre. Elle auroit duré davantage si le Marquis de Léde n'avoit été blessé & ne fut mort peu de jours après. On apprit à Furnes le ving-six que Dunkerque avoit capitulé, & l'armée marcha le même jour à Nieuport : en y arrivant tous les Régimens se trouverent aussi complets qu'avant la bataille hors celui du Roi d'Angleterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire : Dom Juan proposa de poster l'armée le long du Canal entre Nieuport & Dixmuide, & de tâcher d'en deffendre le passage. Ceux qui parlerent après lui furent du même avis & les autres ne s'y opposerent point directement ; mais quand ce fut au Duc d'Yorck à parler il opina contre, & donna ses raisons, répresentant qu'on n'avoit point un Corps d'Infanterie suffisant pour deffendre le poste contre une armée victorieuse ; que les troupes étoient intimidées par une deffaite toute récente ; qu'il falloit considérer à quelles extremitez on seroit réduit si on étoit forcé ; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes villes ; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si hasardeuse. Il proposa ensuite de diviser l'armée, d'en mettre les troupes dans les grandes villes du voisinage qui étoient les plus exposées ; qu'ainsi celle qui seroit attaquée, pourroit faire une vigoureuse résistance, & se deffendre au moins si long-tems que quand elle viendroit à être prise il seroit trop tard pour les ennemis d'entreprendre un autre siége, & que pendant qu'ils seroient occupez à en faire un, on auroit le loisir de rassembler les troupes, & de profiter des occasions qui pourroient se présenter. On délibéra sur cette proposition, & il fut résolu de diviser l'armée : le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène furent laissez dans Nieuport qu'on croyoit que les ennemis assiégeroient, avec deux mille hommes d'Infanterie & autant de Cavalerie. Le Prince de Condé fut à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour deffendre cette forte Place. Dom Juan se jetta dans Bruges avec de l'Infanterie & un Corps considérable de Cavalerie, & le Prince de Ligne avec le reste des troupes entra dans Ypre. Le Duc d'Yorck sortant du conseil de guerre, le Prince de Condé lui

An. 1658. demanda pourquoi il se hazardoit à contredire Dom Juan comme il venoit de faire ; il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une seconde fois de s'enfuir comme à la bataille des Dunes.

Les troupes s'étant separées suivant la répartition ci-dessus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmude dans le dessein de passer le Canal qui va de Nieuport à Ostende pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le siége de cette prémiere Place, lorsque M. de Turenne reçut ordre du Cardinal d'attendre jusqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangéreusement malade à Calais : cet accident sauva Nieuport ; il n'y avoit pas dans la Place pour quinze jours de munitions quand M. de Crequy arriva dans le voisinage, tant la négligence des Espagnols avoit été extraordinaire : mais deux jours après il en arriva d'Ostende. Pour se mettre en état de soutenir plus long-tems le siége, on travailla à faire une nouvelle contrescarpe, cinq demi-lunes & une langue de serpent au de-là du Canal, qui embrassoit les anciens dehors, ce qui fut achevé en huit jours. Ensuite on lâcha les écluses pour inonder le pays ; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit esperé, parce que le terrain autour de la Place étoit plus haut qu'on ne croyoit ; cependant on en tira encore quelque utilité. L'armée de France resta à Dixmude, & M. de Crequy à la portée du Canon de Nieuport pendant tout le tems que le Roi de France fut en danger. Les Généraux de l'armée d'Espagne s'assemblerent dans cet entretems à Plaskendal, village sur le Canal entre Bruges & Nieuport, & résolurent qu'aussi-tôt que l'armée ennemie quitteroit Dixmude, Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracêne assembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des Places où l'armée avoit été distribuée pour observer les mouvemens de M. de Turenne ; que le Duc d'Yorck resteroit à Nieuport avec un Corps de Cavalerie pour couvrir, autant qu'il seroit possible, cette Place, Ostende & Bruges. Ce Prince en revenant à Nieuport avec le Marquis de Caracêne, eut une chaude allarme qui les fit gallopper tous deux près de trois mille de peur d'être coupés avant de pouvoir gagner la Ville ; ce fut M. de Varennes, Lieutenant Général de l'Armée de France, qui la luy donna en faisant passer quelques Cavaliers de l'autre côté du Canal pour le reconnoître.

Peu de jours après l'Armée de France quitta Dixmude : mais M. de Créquy ne bougea point de son Camp. Le Marquis de Caracêne, en consequence de la résolution qui avoit été prise, alla joindre Dom Juan & le Prince de Condé, avec quelques Escadrons, & l'Infanterie Espagnole qui s'étoit échappée ou rachetée des mains des François. Peu de temps après M. de Crequy se retira du voisinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne ;

mais sans un accident il ne seroit pas retourné à son aise. Le Duc d'Yorck ayant été averti sur le midy qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoitre, & ordonna en même-tems qu'on fit un détachement de six cens fantassins pour le venir joindre incessamment dans la contrescarpe avec toute la Cavalerie, ayant dessein de tomber sur l'arriere garde de M. de Crequy. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement, que les bagages étoient déja partis, & les troupes en mouvement : il envoya chercher l'Infanterie qu'il avoit fait commander, sa compagnie des Gardes, & deux ou trois escadrons : la Cavalerie arriva, mais l'Infanterie fut si lente qu'avant qu'elle fut venûe les ennemis étoient éloignés de la ville, qu'il auroit été dangéreux de les attaquer Ainsi il ne se passa qu'une légere escarmouche entre quelques soldats écartés & quelques volontaires à cheval, qui sans avoir reçû aucun ordre, chargerent un petit parti de Cavalerie qui couvroit l'arriere garde sur la digue. Un des Pages du Duc qui s'appelloit Littleton s'engagea si chaudement qu'il fut fait prisonnier. AN. 1658.

Le retardement de l'Infanterie empêcha l'exécution du dessein de ce Prince. Un petit Navire chargé de vin & d'eau de vie étant échoüé le matin sur la côte, tous les soldats y allerent à la marée basse, & s'étant enyvrez il ne fut pas possible aux Officiers de les assembler pour le temps qui avoit été ordonné.

Le Duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui se passa le reste de cette campagne, on n'en fera point de détail ; on se contentera de dire en peu de mots que le Corps d'armée que commandoit le Prince de Lignes auprès d'Ypres fut surpris & deffait par M. de Turenne, qui tailla en pieces toute son Infanterie, & le poursuivit jusques dans Ypres qu'il assiégea & prit en peu de jours : il marcha ensuite à Oudenarde dont il se rendit maître : la Place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conséquence. Il y laissa une forte garnison de même qu'à Deynse & dans la plupart des Places sur la Lys ; ainsi cet échec du Prince de Lignes causa plus de dommage aux Espagnols que la perte de la bataille des Dunes ; car excepté la prise de Gravelines, les François auroient fait peu de progres pendant le reste de cette campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais : mais cette seconde victoire les mit en état de prendre plusieurs Places, comme le Duc d'Yorck en fut informé depuis par une personne qui pouvoit le sçavoir.

Peu de temps après que le Marquis de Crequy eut décampé des environs de Nieuport, le Duc d'Yorck marcha avec ses troupes aux fauxbourgs de

An. 1658. Bruges, réglant ses mouvemens sur ceux des ennemis, & se tenant toujours de l'autre côté du Canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde sur tout de se conserver une communication libre avec les Places qui lui avoient été confiées. Le seize de Septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la mort de Cromwel. Il envoya aussi-tôt prier Dom Juan d'envoyer quelqu'autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit absolument nécessaire qu'il allât trouver le Roi son frere à Bruxelles sur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marsin fut envoyé pour le relever, & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit aussi-tôt & ne retourna plus à l'armée, la saison étant trop avancée lors quil fut en état de quitter le Roi, & sa présence ne se trouvant plus nécessaire dans son département, & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'hyver, il alla voir la Princesse sa sœur à Bréda, avec laquelle il resta quelque temps.

La mort de Cromwel & les suites qu'on pouvoit en prévoir (son fils Richard n'ayant ni la vigueur, ni la capacité de son Pere) releverent le courage des Royalistes, que le mauvais succès des entreprises qu'ils avoient faites pour le rétablissement du Roi, avoient beaucoup abbatu. Ils oublierent tous les dangers qu'ils avoient courus; & méprisant ceux auxquels ils alloient s'exposer, ils travaillerent tout de nouveau, & crurent enfin avoir trouvé le moment favorable d'éxecuter leur dessein : mais de nouveau tous leurs projets échoüerent. Le Roi Charles alla *incognito* en Espagne à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrennées. Le Duc d'Yorck se retira à Boulogne sur mer. Quelque tems après, le Capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine sa mere. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux environs d'Amiens, souhaittoit de l'entretenir sur les affaires d'Angleterre. Le Duc se rendit secrettement à Amiens, & M. de Turenne lui dit en arrivant, qu'il auroit bien souhaitté de parler au Roi son frere : mais que puisqu'il n'avoit pû découvrir où il étoit, il lui rendroit le même service en la personne du Duc. Il lui offrit son Régiment d'Infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les Gendarmes Ecossois pour passer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, six piéces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la subsistance de cinq mille hommes pendant six semaines ou deux mois; qu'il feroit trouver des vaisseaux pour transporter le tout en Angleterre, & donneroit

des passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes, que le Duc avoit en Flandre, à mesure qu'on auroit des vaisseaux; que cependant il les falloit faire venir à S. Omer, où elles trouveroient les passeports; & pour faire les préparatifs plus sûrement, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'employer tout son credit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès: il conclut d'une maniere toute obligeante, en disant au Prince qu'il pouvoit aisément croire qu'il n'avoit là-dessus aucun ordre du Cardinal, qui étoit à la Conférence; & que ce qu'il faisoit, étoit par une pure inclination qu'il avoit pour lui & pour sa Maison Royale. Le Duc d'Yorck accepta la proposition avec beaucoup de joye, & ne perdit point de tems à choisir l'endroit du débarquement. An. 1658.

Toutes ces choses ayant été ainsi résoluës & mises en bon chemin, M. de Turenne donna au Duc une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, auquel il ordonnoit de lui fournir tous les vaisseaux qui se trouveroient dans son Gouvernement, jusqu'aux batteaux pêcheurs. La Reine sa mere lui en procura une autre du Maréchal d'Aumont à la même personne & pour la même fin; & l'affaire fut si avancée, qu'on étoit à la veille du jour qui avoit été pris pour l'embarquement, & que le Duc de Boüillon & le Comte d'Auvergne, neveux de M. de Turenne, étoient venus joindre le Prince pour l'accompagner en qualité de Volontaires dans cette expédition, lorsqu'il reçut nouvelle de la défaite des Royalistes par Lambert; sur quoi il partit de Boulogne pour aller trouver M. de Turenne qui étoit à Montreüil, & qui ayant été informé de cet accident, ne jugea pas à propos qu'on entreprît aucune chose dans cette fâcheuse conjoncture. Il lui conseilla d'avoir patience & d'attendre une meilleure occasion, qui ne pouvoit pas tarder long-tems, vû la broüillerie & la confusion qui devoient nécessairement arriver en Angleterre. Le Duc insistoit néanmoins pour y passer, croyant que le Roi son frere étoit débarqué dans le West ou dans le pays de Galles; qu'il pouvoit être en danger, & qu'en ce cas il n'y avoit pas de moyen de le tirer d'embarras, & de le sauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quelque chose d'important, qu'en faisant une diversion: mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir; & sur ce qu'il l'en prioit de la maniere du monde la plus pressante, il repliqua qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre; & que quand il seroit vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hazardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui

conseilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi son frere ; & sçachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens pistoles & un passeport. Ainsi finit cette entreprise.

Fin du second Livre.

CERTIFICAT DES SUPERIEURS du College des Ecossois à Paris.

NOUS soussignés Prêtres Administrateurs du College des Ecossois dans l'Université de Paris, à sçavoir, Loüis Inesse, ci-devant Premier Aumônier de la feuë Reine de la Grande Bretagne, & Ancien Principal du College ; Charles Whytford Principal ; Thomas Inesse Sous-Principal ; Georges Inesse Procureur ; & Alexandre Smith Préfet des Etudes dudit College ; Certifions à tous ceux a qui il appartiendra, que les Memoires ci-dessus de feu Roi Jacques II. de la Grande Bretagne, sont conformes aux Mémoires originaux Anglois écrits de la propre main de S. M. & conservés, en vertu d'un Brevet signé de sa main, dans les Archives de notredit College ; Et nous susdits certifions en outre que le Manuscrit ci-dessus, revû & corrigé par le susdit Roi Jacques, traduit par son ordre, donné de sa main à feu S. A. E. le Cardinal de Bouillon le 27. du mois de Janvier 1696. & écrit de la main du sieur Dempster, l'un des Secretaires de sadite Majesté, est conforme pour les faits, détails, circonstances, réflexions, & généralement tout (le tour du stile seul & l'ordre de la relation exceptés) à une seconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux, faite par l'ordre de la feuë Reine de la Grande Bretagne, signée de sa main, cachetée du Sceau de ses Armes, contresignée par Mylord Caryll, Secretaire d'Etat le 14. Novembre 1704. & donnée le 15. Janvier 1705. par le susdit Loüis Inesse à S. A. E. le Cardinal de Bouillon, pour servir à l'Histoire du Vicomte de Turenne : En foi de quoi, nous avons signé les Présentes, & y avons apposé le Sceau dudit College. Fait à Paris ce vingt-quatre Décembre mil sept cens trente-quatre.

Signé, L. INESSE. Ch. WHYTFORD. Tho. INESSE. Geor. INESSE. Al. SMITH.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]





